This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BERKELEY
LIBRARY
UNIVERSITY OF
CALIFORNIA

THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA

GIFT OF

Mrs. Rudolf Altrocchi

VOYAGE
DANS LA GRÈCE.

TOME TROISIÈME.

VOYAGE

DANS LA GRÈCE.

TOME TROISIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, DE L'INSTITUT ET DE LA MARINE,
rue Jacob, n° 24.

A LONDRES,

CHEZ MARTIN BOSSANGE ET COMPAGNIE, LIBRAIRES,
14 GREAT MARLBOROUGH STREET.

ET CHEZ DULAU ET COMPAGNIE, N° 37 SOHO SQUARE.

M.lle Robineau *Lithog de C. de Last*

ALBANAIS TOXIDE.

VOYAGE
DANS LA GRÈCE,

COMPRENANT

La description ancienne et moderne de l'Épire, de l'Illyrie grecque, de la Macédoine Cisaxienne, d'une partie de la Triballie, de la Thessalie, de l'Acarnanie, de l'Étolie ancienne et Épictète, de la Locride Hespérienne, de la Doride, et du Péloponèse; avec des considérations sur l'archéologie, la numismatique, les mœurs, les arts, l'industrie et le commerce des habitants de ces provinces;

PAR F. C. H. L. POUQUEVILLE,

Ancien consul-général de France près d'Ali, pacha de Janina; correspondant de l'Académie royale des Inscriptions et Belles Lettres de l'Institut de France; de l'Académie Ionienne de Corcyre; etc.

OUVRAGE ORNÉ DE FIGURES, ET ENRICHI DE CARTES GÉOGRAPHIQUES DRESSÉES PAR M. BARBIÉ DU BOCAGE, DE L'INSTITUT DE FRANCE.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT, PÈRE ET FILS,

LIBRAIRES, RUE JACOB, N° 24.

MDCCCXX.

DF721
P68
v.3

VOYAGE DANS LA GRÈCE.

THESSALIE.

CHAPITRE LXXII.

Thessalie. Ses divisions anciennes et modernes.

La Thessalie, regardée comme le berceau des principales nations de la Grèce, fut vraisemblablement habitée dans ses parties montueuses, avant qu'Argus, fils d'Inachus, y conduisît les Pélasges (1), qui descendirent dans sa grande vallée, quand elle fut débarrassée des eaux auxquelles le tremblement de terre, dont l'effort sépara l'Olympe de l'Ossa, fraya un écoulement dans le golfe Thermaïque (2). Alors elle changea les noms de Pandore (3) et de Pyrrhea (4), qui

(1) Odyss., lib. XIX, v. 177. Hérodote les appelle, *nation vagabonde*, ἔθνος πουλυπλάνητον; et Denis d'Halicarnasse, qui le copie, les place du côté du mont Olympe, lib. I, p. 14.

(2) *Voyez* Larcher. Chronol. d'Hérodote, c. VIII, p. 220.

(3) Πανδώρα, Strab., lib. IX, p. 444. Je présume que c'est l'enclave des Météores.

(4) Πυῤῥαία, *ibid.* p. 443.

étaient ceux des plateaux supérieurs du Pinde (1), pour prendre celui de Pélasgiotide, qu'elle emprunta de ses nouveaux habitants dont les essaims se répandirent dans le Tempé et sur les coteaux de la Magnésie (2). Alors les dénominations d'Éolide (3), que portait vraisemblablement la chaîne du mont OEta, et de Xinie, qu'on retrouve encore appliquée à la vallée voisine du lac Xinias (4), furent éclipsées par celle de Thessalie, lorsque Thessalus eut imposé son nom à cette province (5), qui conserva, dans ses subdivisions, celles de Phthiotide (6), d'Hestiæotide (7), de Thessaliotide (8) et de Pélasgiotide (9).

Lucain, embouchant la trompette épique, célèbre les origines mythologiques de la Thessalie, en comprenant dans son étendue, indépendamment du Pénée, les bassins de l'Achélous, de l'Évenus, et les vallées qui s'étendent jusqu'aux Thermopyles. Mais sa description, plus poétique qu'exacte, n'est pas celle des géographes, qui s'accordent à donner pour

---

(1) C'étaient probablement les cantons modernes d'Aspropotamos, où l'on trouve encore le village de Pyrrha.

T. II, c. XL, p. 200 de ce voyage.

(2) Hist. de l'Établiss. des Col. Grec., t. I, c. 4.

(3) Diodor., lib. IV.

(4) Ξινοι. Hesych. Ce lac est maintenant appelé Xini-Limni.

(5) *Voyez* note 5, p. 180 et 181; t. I, Hist. de l'Établiss. des Col. Grec.

(6) Hérodot., lib. I, c. 56.

(7) Strab., lib. IX, p. 430, 437.

(8) Strab., *ibid.*

(9) *Ibid.*

limites à cette province, au septentrion, le mont Olympe; le Pinde, à l'occident; au midi, le mont OEta, qui dessine, parallèlement avec l'Othryx, la vallée d'Hypate, qu'arrose le Sperchius aux ondes limpides; et à l'orient, la chaîne du Pélion. Ce fut, après les siècles héroïques, du centre de ces barrières éternelles que sortirent les Achéens, qui donnèrent leur nom aux Grecs magnanimes chantés par Homère; les Éoliens (1), fils d'Hellen, frères des Doriens, desquels descendaient les farouches Lacédémoniens, et d'autres puissantes nations de la Grèce (2).

A cette époque, la Thessalie formait cinq divisions, dont la principale, qui portait son nom (3), était appuyée au couchant à l'Hestiæotide; vers le nord, à la Pélasgiotide; et au midi, à la chaîne du mont OEta. En voyant le pays (4), on conçoit comment chacune de ces contrées, par la nature de sa position, dut former une multitude d'autonomies, parce qu'occupant autant de forteresses naturelles par sa disposition, chaque ville se croyait une peuplade souveraine. Ainsi les OEtéens, qui habitaient les escarpements de l'Aciphas et de l'Othryx, étaient divisés

(1) Diodor. Sicul., lib. IV, c. 67.

(2) Anacharsis, c. 35.

(3) Cellarius, lib. II, c. 13, p. 1057.

(4) Nicéphore Grégoire rentre dans cet aperçu topographique en termes presque équivalents : Αἱ δυσχωρίαι τῶν ὀρῶν οἷς ἡ φύσις πολλαχόθεν τὴν χώραν ὠχύρωσεν, ἀσφαλείαν τε καὶ θάρσαι τοῖς ἔθνεσι, δίδωσι τῷ τέ φρούρια ἐφ' ὕψηλων ἱδρυμένα τῶν τόπων ἀμήχανον ἡμῖν παρέξει τὴν Πολιορκίαν. Lib. VII, c. 7, p. 154.

en quatorze cantons (1) indépendants les uns des autres (2). Les Phthiotes, les Myrmidons, les Maguètes, et plusieurs autres, avaient leurs lois et leurs usages distincts; et tous étaient tellement partagés, que les rois de Macédoine asservirent sans peine ces petites indépendances, qui, n'ayant aucune centralisation, se trouvaient à la merci du premier conquérant.

Si on suit l'histoire de la Thessalie, on la voit réduite en province romaine, après la chûte de Persée, formant ensuite le dix-septième thême (3) de l'empire des Césars de Byzance, sous l'autorité d'un préfet; et au lieu de cinquante-cinq villes qu'elle comptait au temps de Pline (4), on n'y en retrouve plus que dix-sept, dont Constantin Porphyrogénète donne la liste dans son catalogue (5). Enfin ravagée par les barbares, désolée par les bandes du marquis de Montferrat et des croisés français, elle reçut des Turcs, qui sont ses derniers conquérants, le titre de sangiac de Tricala, soumis à l'autorité d'un visir.

Cette satrapie, dont les limites se rapprochent des démarcations anciennes, est bornée au nord et à

---

(1) Strab., lib. IX, p. 434.

(2) Diod., lib. XVIII, p. 595.

(3) Gibbon, *Hist. de la Décad. de l'Emp. Rom.*, c. LIII, p. 344, t. XIV, dit que les thêmes sont des gouvernements militaires. *Ibid.*, p. 344, note 12. Mauric., *Stratag.*, lib. II, c. 2, se sert du mot *thême* pour désigner une légion : mais on l'appliqua ensuite au poste et à la province qu'elle occupait.

DUCANG., *Gloss. Græc.*

(4) Plin., lib. IV, c. 8.

(5) *De Administrat. imperii*, lib. II, c. 2. Hierocl. *Grammat. Synecdem.*, p. 33, édit. de Banduri.

l'occident par celles de Bitolia et de Janina. Au midi, elle confine avec les cantons de terre-ferme qui relèvent du sangiac de Nègrepont, dont l'étendue comprend l'Aulide, la Béotie, l'Attique, la Phocide, le littoral du golfe de Corinthe, et les côtes de l'Étolie jusqu'à l'embouchure de l'Achélous. Dans le nord-est et à l'orient, elle aboutit enfin, au-dessus de Caterin, au territoire de Salonique et au golfe Thermaïque.

Sangiac, ou Drapeau de Tricala.

NOMS anciens.	CANTONS modernes.	CHEFS-LIEUX.	NOMBRE des villages qui en dépendent.	AIRS DE VENT des chefs-lieux pris de Tricala.
		1re *Divis. Moulalik.*		
	Malacassi..	Valaques *Id*.....	63	De Tric. O. S. O.
Dolopie...	Cacardista..	*Id.* Cardista....	20	*Id.* S. S. O.
	Aspropot..	*Id.* Caliki.....	35	*Id* N. O.
Agraïde....	Agrapha...	*Id.* Agrapha....	65	*Id.* S. $\frac{1}{4}$ O.
Æniaues...	Nea-Patra..	T. G. J. Patradgik.	71	*Id.* S.
Hestiæotide	Caéhia....	Grecs. Stagous...	30	*Id,* N. N. O.
	Moulalik...	T. G. J. Tricala..	150	Tricala.
Thessaliote.	Pharsale...	*Id.* Pharsale....	75	De Tric. S. E.
		2e *Division. Féner.*		
	Larisse....	T. G. J. Larisse..	200	*Id.* E. N. E.
	Alassona...	T. G. Alassona...	80	*Id.* N. N. E.
Pélasgiotide	Olympos...	G. Rapchana....	10	*Id.* N. E.
	Tournovo..	G. Tournovo....	3	*Id.* N. E.
	Platamona..	T. G. Platamona..	10	*Id.* E. N. E.
Piérie.....	Caterin....	T. G. Caterin....	40	*Id.* N. E.
	Agia.....	G. Agia.....	32	*Id* E.
Magnésie..	Vélestina..	G. Vélestina....	9	*Id.* E. $\frac{1}{8}$ S.
	Mavrovonni	G. Déchani.....	12	*Id.* E. S. E.
	Volo.....	T. G. Volo.....	24	*Id.* S. S. E.
Phthiotide.	Armyros...	G. Armyros.....	20	*Id.* S. E.
	Thaumaco..	G. Thaumaco....	13	*Id.* E. S. O.
		Total des villages..	962	

En décrivant la Thessalie, nourricière de chevaux; la Phthiotide, pays aimé d'Apollon, lorsqu'il gardait les troupeaux d'Admète; la Magnésie, séjour des Centaures; et la région de l'Olympe, qui se vantait d'avoir possédé l'oracle de Dodone, dont l'hiérophante était un habitant de Scotuse; si on ne retrouve pas la même investigation que dans la description de l'Épire, mon excuse est dans les circonstances qui contrarièrent trop souvent mes recherches. Le lecteur, sans que j'aie besoin de l'en avertir, distinguera facilement ce qui appartient à l'observateur, du canevas qui m'a été fourni par des hommes capables de bien voir, mais dont les idées n'étaient pas les miennes. Au reste la partie inconnue, qui est celle des montagnes, est mon ouvrage. J'ai scruté, comme on l'a vu, les retraites les plus dangereuses, pour reconnaître les sources de l'Achélous (1); et je vais compléter mon tableau, en entrant par la gorge du Pénée dans la Thessalie, que ce fleuve fertilise de ses eaux limoneuses. Pour les rivages voisins du golfe Thermaïque, j'ai dû faire relever le terrain, et me contenter de renseignements, parce qu'une politique ombrageuse m'a constamment fermé la route de cette contrée.

---

(1) *Voyez* t. II, c. XL de ce voyage.

CHAPITRE LXXIII.

Route de Mezzovo à Stagous-Calabak. Détermination des sources de l'Inachus. Passage du mont Zigos. Zigo-Khan. Sources du Pénée, ou Salembria. Aspect général de la Thessalie. Positions présumées d'Irésia et d'Euthydrium. Arrivée à Stagous-Calabak.

Une étude particulière de la haute région du Pinde m'avait appris à connaître, sous leurs noms modernes et par leur physionomie particulière, les diverses croupes de cette montagne qui donnent naissance aux fleuves de la Grèce continentale, lorsque j'entrepris d'explorer le cours du Pénée. Comme personne n'avait visité les montagnes de l'Hestiæotide, ni les vallées que le fleuve parcourt jusqu'à Tricala, je résolus de remplir cette lacune existante dans la description du territoire classique, qui est moins complète encore de nos jours que celle du Nouveau-Monde (1).

Je m'étais rendu pour la troisième fois à Mezzovo, dans l'intention d'exécuter cette dernière entreprise, et le premier crépuscule du matin répandait une lumière vague sur la vallée de l'Inachus, lorsque

(1) La géographie, comme les autres sciences, dit un illustre académicien, divague dans ses recherches : nous avons négligé ce qui était près de nous pour nous occuper d'un autre hémisphère; et la plus grande partie de l'Amérique septentrionale est mieux connue aujourd'hui que la Grèce et le Péloponèse. GOSSELLIN, *Géograph. analysée des Grecs*, p. 22.

je descendis dans son cirque verdoyant. Dans deux milles de marche, nous passâmes les deux branches du fleuve, et nous atteignîmes le sentier du Zigos, qui fait partie du mont Pœus (1), que les modernes appellent Policiès et Politzi.

Parvenus à cette hauteur, nous employâmes une heure pour atteindre le faîte de la partie du Policiès, ou Zigos, que les modernes appellent Anilion, au moment où le soleil, sortant du sein des ondes, commençait à dorer les montagnes. L'Olympe, frappé de ses premiers rayons, exhalait des nuages diaphanes qui s'élevaient vers le ciel comme la fumée d'un holocauste offert aux immortels. Tout annonçait une journée radieuse du printemps! Les colonnes d'air parfumé qui montaient du fond des vallées nous rapportaient les odeurs suaves des pins et des arbustes fleuris. Les oiseaux chantaient, un doux frémissement agitait les feuillées des hêtres; et les bergers, au son des chalumeaux et de la flûte rustique, conduisaient leurs troupeaux, parqués en plein air, dans les pâturages encore couverts de rosée. Nous entendions les pas retentissants d'une caravane qui sortait du khan de Zigos pour entrer dans l'Épire, tandis que nous contournions une ligne de rochers qui barrent l'entrée de la Thessalie, en formant un rempart de six cents pieds de hauteur. Les guides, voulant me procurer une surprise, tirèrent quelques coups de fusil, dont la détonation fit sortir des crevasses des rochers, une multitude d'aigles et de vautours à col nu. Après des

(2) Πόιος, Strab., lib. VII, p. 327.

mouvements incertains, je vis ces essaims d'oiseaux diriger lentement leur vol vers le mont Copanèz (1).

Nous nous étions écartés du sentier pratiqué par les voyageurs, en laissant à gauche le khan de Zigos, refuge des caravanes, quand la tourmente bouleverse cette région escarpée. Je remarquai autour de moi des masses nues en roche primitive, et je reconnus, dans quelques stratifications particulières, des bancs de coquilles marines intercalées dans des couches de pierre calcaire tendre. Je retrouvais ainsi à l'état de pétrification et agglomérés, ces mêmes fruits de mer que j'avais vus, sur le mont Copanèz, pétrifiés isolément (2). Nous étions sur un plateau isolé où les chevriers redoutent de se trouver, lorsque l'aquilon élève des tourbillons de neige. Je n'assistais heureusement qu'en idée à ces scènes terribles; car la *jeunesse de l'année*, pour me servir de l'expression des bergers du Pinde, qui donnent ce nom au *printemps*,

---

(1) Luccari, qui écrivait en 1601, parle du mont Copanèz, dans la relation de la marche des Étoliens, qui se portèrent, en 1458, dans la Macédoine. « Gli Etoli usciti dalli confini loro passarono la montagna di *Kopaoñik*, ove sono le miniere d'oro e d'argento, nella giuridizione de' Triconesi (habitants de Tricala) e v'abbruciarono Biclo-Bardo e Bicla-Zora (Bylazora) conosciuta da Plinio istorico. Ed arrivarono a Serrès in Macedonia, la qual città Niceforo imperadore fabricò poco distante da Amfipoli, l'anno del suo regno, nel qual tempo vi fece anco Dimerico (Demonico) al fiume Ebero, sul mar bianco, e tirò in canale il fiume *Acheloo*, che oggi si domanda *Aspropotamos* della chiarezza delle acque. Lib. III, p. 103 et 104.

(2) J'ai remis quelques-unes de ces pétrifications détachées au D. Holland, lors de son passage à Janina.

rendait alors accessibles ces esplanades, sur lesquelles les vents déchaînés se livrent d'affreux combats, quand, vers les équinoxes, l'Iapys et Borée se disputent l'empire des airs.

En remontant au nord, nous doublâmes le grand entablement du Zigos; et après avoir gravi, pendant un demi-mille, un sentier raboteux, nous descendîmes par une pente rapide dans le bassin de la Thessalie. Il était alors cinq heures et demie du matin; les vallons s'éclairaient, les points de vue s'animaient; les paysages, fortement dessinés par des croupes décorées de cèdres et de sapins, semblaient se réveiller avec les plantes. Cependant l'air raréfié par le retour de l'aurore, devint assez piquant pour nous obliger de marcher à pied, afin de nous réchauffer; et mes guides profitèrent de ce moment pour se détourner vers la source principale du Pénée, afin de s'acquitter de leurs ablutions.

Après s'être lavés suivant l'usage *légal*, ils se prosternèrent du côté de la terre primitive, vers laquelle toutes les religions adressent leurs hommages (1). Pour moi, assis au bord de l'urne d'où le Pénée coule, par un conduit en bois, du milieu d'un revêtement en maçonnerie, mes regards erraient sur la Thessalie, dont les montagnes paraissaient s'élever à mesure que le soleil éclairait leurs gorges, comme elles semblèrent

(1) La terre de Madian est le berceau des trois grandes religions. L'israélite se tourne de ce côté pour prier; l'autel des chrétiens et la mosquée des mahométans sont orientés vers l'Arabie, pays des miracles et des erreurs.

naître sous les yeux de Deucalion et de Pyrrha, quand les eaux décroissantes découvrirent, en s'écoulant, des terres et des régions nouvelles pour eux (1). Aux temps antiques, les Thessaliens qui m'accompagnaient m'auraient nommé la Perrhébie d'où nous sortions; et mariant leurs voix au son des lyres, ils auraient chanté la victoire d'Apollon sur le serpent Python (2); son amour pour Daphné, qui couronne celui dont elle refusa d'être l'épouse (3); Daphné (4), dont la verdure orne encore les rives du Pénée, sur lesquelles le voyageur aime à redire, dans la patrie des muses, les chants amoureux d'Ovide, et à se rappeler les souvenirs mythologiques qui associent la Grèce au domaine éternel de la poésie.

A un mille de la retraite silencieuse dans laquelle le Pénée cache son origine, on passe sa branche mère pour marcher sur la base du Zigos Pros-Ilion, qui grossit son cours du tribut de plusieurs sources.

---

(1) Après le tableau du déluge, Ovide décrit ainsi l'apparition de la Thessalie :

Flumina subsidunt; colles exire videntur,
Surgit humus, crescunt loca decrescentibus undis,
Postque diem longam, nudata cacumina sylvæ
Ostendunt.....

Metamorph., lib. I.

(2) Delius.... nuper victâ serpente superbus. *Ibid.*

(3) Primus amor phœbi Daphne Peneïa.....
.....Conjux quoniam mea non potes esse,
Arbor eris certe, dixit, mea. Semper habebunt
Te coma, te citharæ, te nostræ, laure, pharetræ. *Ibid.*

(4) Daphné. Le laurier est encore appelé aujourd'hui *daphné* (Δάφνη) par les Grecs, et *déphné* par les Turcs.

Une évaluation approximative porte la distance entre les deux cippes qui couronnent le Policiès, à deux lieues et un quart nord-est-sud-ouest. Ces pics, qui s'élèvent au-dessus de la région ordinaire des nuages, sont tellement entrecoupés de précipices, que les bergers même ne s'y engagent qu'avec précaution. Une autre observation me donna un rayon de huit milles, à vol d'oiseau, entre la partie culminante du Zigos An-Ilion, et celle du Copanèz au sud-ouest. Ces lignes, que j'évalue après les avoir confrontées avec le témoignage des traqueurs, furent celles dont je dus me contenter pour baser mes opérations; et toutes défectueuses qu'elles sont, elles serviront aux géographes, jusqu'à ce qu'on en ait pu prendre de positives.

J'avais dévié du chemin ordinaire des voyageurs, pour saisir la plus grande étendue possible de points de reconnaissance, et je rejoignis mes guides au khan de Malacassis, qui est éloigné de quatre lieues de pays de la ville de Mezzovo (1). Ce caravansérail, placé à la rive du Pénée, est entouré d'une scène pompeuse de montagnes couvertes de forêts qui enveloppent, une demi-lieue au nord, Malacassis, bourgade de cinq cents feux. Cette peuplade laborieuse de Valaques a le même genre d'industrie que les colonies de Calaritès, de Caliki, et des Aspropotamites, dont

(1) Cette route se réduit, pour le géographe, en une lieue et demie d'ascension depuis Mezzovo jusqu'à la crête du Zigos, An-Ilion, et deux heures et demie de descente usqu'au khan de Malacassis.

elle partage l'opinion, par rapport à leur origine italienne (1).

En partant du khan de Malacassis, qui est protégé par un poste de Dervendgis, on traverse le Pénée sur un pont en pierre, situé au-dessous de son confluent avec une rivière qui vient du Zigos Pros-Ilion. Nous suivîmes ensuite pendant une demi-lieue la rive gauche du fleuve ombragé de platanes; et nous passâmes au khan de Mocossi, situé un mille et demi au-dessous d'un bourg de trois cents familles valaques; et un mille plus bas au sud-est, nous arrivâmes à la grande rivière du Zigos Pros-Ilion (2).

On m'indiqua les villages de Glizani et de Godovista, situés dans la vallée de la Godovasda, rivière bordée de forêts profondes, qui tombe dans le Pénée, après sept milles d'un cours entrecoupé de cascades bruyantes. Des campements de pasteurs valaques couvrent ces régions, qui nourrissent de nombreux troupeaux, et que les nomades cultivent en seigle, dont

---

(1) Cette idée unanime d'un peuple sur son origine italienne, perce, indépendamment des auteurs que j'ai cités, dans tous les écrivains du dernier âge des Grecs. Βλάχων πολὺν ὅμιλον οἱ τῶν ἐξ Ἰταλίας ἄποικοι πάλαι εἶναι λέγονται. *Cinnam.*, lib. VI.

(2) Cette rivière prend ses sources quatre milles au midi de Milias (t. II, c. LII de ce voyage); à deux milles de ses sources, elle passe au village d'Aspri-Ecclesia; deux milles S. O., à Stayadez; et trois milles de là, au midi, elle conflue avec le Pénée, en-deçà du khan de Zouranéous, un mille au-dessous de celui de Mocosi, dont le village de ce nom reste quatre milles N. E. dans la montagne. À la rive droite du Pénée, on compte Glizani et Borovicha, situés hors de vue dans les montagnes.

la récolte suffit à leurs besoins. C'est aussi dans ces retraites que se filent au fuseau les laines surges et les poils de chèvre, employés à faire les abats et les vêtements des paysans, dont la simplicité n'a pas encore éprouvé le besoin des tissus des manufactures étrangères.

Tandis que nous longions le Pénée, j'observais dans son lit caillouteux les richesses minéralogiques de ce versant du Pinde, qui ne le cède à aucune autre montagne pour la variété de ses productions fossiles. J'apercevais, à travers les éclaircies des bois de la chaîne de droite, les neiges du mont Copanèz et les faîtes éblouissants du Kiatra-Ombrosta; et dans une lieue et demie de chemin, nous traversâmes plusieurs coudes du fleuve. A cette distance, nous nous trouvâmes au confluent de la rivière de Clinovo, que je crois être l'Anaurus (1), qui se rend au Pénée. Ses eaux claires, *que les vents ne troublent jamais*, ont leurs sources six lieues à l'occident, dans les Météores des Valaques aspropotamites, au-dessus de Vendista et de Clinovo (2). Dans la vallée qu'elles parcourent, on trouve des ruines, que je crois être celles de Palæ-

---

(1) Ἀναύρος. Hesych.; Hesiod., *in Aspide*; Orph., *in Argonaut.*; et Apollon. 1 et 3.

(2) Ses sources sont au-dessus de Dervendista et de Clinovo; de là elles coulent entre Castagna, où sont situés les moulins de Tchacabendi, et le village de Tchâra. C'est entre ces quatre villages que sont les ruines présumées de Palæphatus. Une heure et demie N. E., l'Anaurus traverse la gorge de Vendista; deux milles plus loin, il reçoit la rivière d'Aïvani, qui baigne les murs d'Érétrie; et à une lieue de là, il s'unit au Pénée.

phatus; et deux milles au-dessous, une acropole à base cyclopéenne, qui est peut-être celle d'Érétrie. On pourrait rechercher dans ce défilé, qui fut de tout temps le chemin de communication entre l'Épire et la Thessalie, les positions précises de ces villes, qui ne me sont connues que par indication; mais les difficultés et le peu d'importance qu'elles offrent, valent-ils la peine d'entreprendre une pareille recherche?

Les bords du Pénée forment des marais dans lesquels les riverains cultivent du riz et quelques champs de maïs. Au-delà de ces lagunes, la vallée s'élargit, et on entre sur le sol d'alluvion qui couvre la Thessalie. Cependant de grands promontoires débordent encore de la ligne des montagnes jusqu'au-dessous de Kéracha, situé presque parallèlement avec Mégarki, à la rive opposée du fleuve (1). Du khan de Khéracha, bâti au bord de la route, on compte deux milles au pont de Lozesti, sur lequel on passe la rivière de Cachia, branche mère du Pénée, qui porte plus bas le nom de Salembria. La Cachia, que je crois être l'Ion (2), descend du mont Flamouristi, région sauvage, à l'orient de laquelle commence la subdivision (coli), des *Clefta-Choria*, ou *villages des voleurs*.

---

(1) Une demi-heure à gauche du khan de Kéracha, village de ce nom à une demi-lieue en montagne. A deux milles au-dessous du confluent de la rivière de Clinovo, une heure un quart S., Mégarki.

(2) Strab., lib. VII, p. 327. *Vide* Iov, Ortel.

Cette contrée fut long-temps habitée par les chefs de bande qui ont disputé jusqu'à nos jours les armes à la main, les restes d'une liberté que le satrape de l'Épire leur a ravie. Malgré son asservissement, on y chantait encore alors leurs exploits! Les échos de l'Olympe redisaient les noms de Nicolas Cojani, que l'Allemagne comptait naguère au nombre de ses majors d'armée; de Boucovalas, la terreur des Albanais mahométans; de Zitros, qui pendant vingt ans défendit les libertés des chrétiens d'Alassona; de Toscas, qu'on vit, le fer et le feu à la main, chasser les Turcs de Gréveno, ville alors florissante; de Karali, qui régnait sur l'Olympe; de Blachavas, jadis maître de Cachia; d'un Macri-Athanasi et de Macripoulios, qu'on comparait à Léonidas, et qui moururent pour les saintes lois de l'évangile, que celles de Sparte n'égalèrent jamais en morale, ni en sublimité! Cette région, qui vit les derniers enfants de la Thessalie, dont la fortune a condamné les généreux efforts, est encore habitée par d'audacieux montagnards. Mais les chants d'Harmodius et d'Aristogiton, qu'on retrouve encore dans l'hymne sauvage de Boucovalas (1),

---

(1) Cette rapsodie barbare se chante maintenant dans toute la Romélie, et jusqu'à Constantinople même, par les Schypetars; et quoique aussi vide de sens et de poésie que le *Ranz* des vaches, elle produit un effet magique sur les Albanais chrétiens.

Μπουκοβάλας ὦ μωρὲ, Μπουκοβάλας πολεμᾷ μὲ τοὺς Ἀρβανίτους
Ἢ μωρὲ Ἰάνη πάψε τὸ τουφέκι, πάψε τὸν πολεμον,
Νὰ καταπάψῃ ὁ κουρνιαχθὸς, καὶ νὰ μὴ 'ντρέπῃ τὸ ἀσκέρι

ne frappent plus qu'une terre privée de ses défenseurs, et qui se dépeuple de jour en jour.

L'Ion, ou Cachia, prend sa source au versant méridional du Pindé, dans la même chaîne qui accompagne la rive droite du Rhédias, en formant la frontière entre la Macédoine et la Thessalie. C'est dans ses escarpements, non loin de Hiérachari, qu'on retrouve les ruines d'Irésia (1) et d'Euthydrium (2), que je place conjecturalement au voisinage de Zouranéous (3). D'après ces hypothèses formées sur le terrain, et en récapitulant ce que jai dit au tome premier de ce voyage (4), et dans la description de

---

Μετριοῦνται οἱ Τοῦρκοι τρεῖς φοραῖς, καὶ λείπουν τρεῖς χιλιάδες·
Μετριοῦνται οἱ Ρωμαιόπουλοι, καὶ λείπουν τρεῖς ' νομά τεὶ.
Οἱ δύο ' νάντιοι μὲ αἷμα σκοτωμένοι
Ὁ τρίτος ὁ καλλίτερος στέκεται ' ς τὸ τουφέκι.

Boucovalas combat contre les Albanais;
O Jean, cesse de tirer, le combat est fini;
Que les tourbillons de poussière tombent, et que le soldat n'ait pas à rougir.
Les Turcs se comptent trois fois, et il leur manque trois mille des leurs;
Les fils des Grecs se comptent, et ils n'ont perdu que trois hommes;
Deux frappés par devant sont morts avec leur sang;
Et le troisième, le plus brave, est étendu sur son fusil.

(1) Iresia, Tit.-Liv., lib. XXXII, c. 13.

(2) Euthydrium, *id.*, *ibid.*

(3) En remontant la vallée de l'Ion, à un mille du pont de Loxesti, village de ce nom; six milles N., Coniako; Lépénitze, quatre milles N. O.; quatre milles N., Blachavas; six milles N. O. du précédent, sources de la rivière. Conisko et Blachavas forment la base d'un triangle au sommet duquel se trouve Hiérachari ou Irésia. Euthydrium était situé près de Zouranéous.

(4) T. I de ce voyage, c. XIX.

la Macédoine (1), on suivra la marche de Philippe, après sa défaite dans le défilé des monts Asnaüs et Ærope (2). On le verra quitter le mont Lingon (3), et entrer dans la Thessalie, dont il renversa les villes qu'il ne pouvait conserver; après avoir échoué devant Phéra, on suivra le chemin qu'il tint pour rentrer en Macédoine, par la route qui conduit de Stagous à Gréveno (4). La contrée qui enveloppe ce défilé, dans lequel une armée moderne ne pourrait pas s'engager, possède encore une population chrétienne de deux cent quarante familles grecques et valaques, qui cultivent quelques gorges isolées, et nourrissent de nombreux troupeaux (5).

Du pont de Lozesti, sur lequel on passe la Cachia, on met trois quarts d'heure pour gagner la rivière des Météores; et à un quart de lieue de ses bords, on entre à Stagous-Calabak.

---

(1) T. II de ce voyage, c. XL, XLI, XLII, XLIV.

(2) *Ibid.*, t. I, c. XIX.

(3) Ibi (in montem Lingon) stativis rex per aliquot dies habitis, fluctuatus animo est, utrum protinus in regnum se reciperet, an reverti in Thessaliam posset. Inclinavit sententia, suum in Thessaliam agmen dimitteret, Triccamque proximis limitibus petit : inde urbes raptim peragravit..... Ita evastata sunt oppida, Phacium, Iresim, Euthydrium, Eretria, Palæphatus..... Et in Macedoniam transcendit.

Trr.-Liv., lib. XXXII, c. 13.

(4) T. II, c. LII de ce voyage.

(5) Deux milles E. de Hiérachari, Flamouristi; quatre milles S.; Klizotadèz; deux milles S. O., la peuplade de Mavrili, voisine d'un lac que je n'ai pas vu; duquel sort la petite rivière des Météores.

CHAPITRE LXXIV.

Canton de Cachias. Stagous-Calabak. Orographie des Météores. Positions présumées de Pialia et de Callitera. Partie du canton appelée Petchouri. Ruines de Gomphi. Route jusqu'à Tricala. Indication de plusieurs rivières tributaires du Pénée.

Le canton de Cachia confine, dans l'arc compris entre le nord-ouest et le nord-est, avec ceux de Malacassis et de Gréveno; au sud-est, il aboutit au territoire de Tricala, et à celui d'Aspropotamos vers le couchant d'hiver. Dans cette circonscription, ses subdivisions sont, le Sempti-Vlacho-Choria (des Valaques) dont je viens d'énumérer les hameaux, et le Petchouri, qui me reste à décrire.

Long-temps avant d'arriver à Stagous, que les Byzantins appellent Stagi, ou *les Saints* (1), j'avais aperçu les Météores. Mes regards se portaient vers ces hautes pyramides, les unes pareilles aux obélisques du désert, d'autres à des cônes tronqués, et quelques-unes à des statues colossales dont l'ensemble formait, suivant les aspects, une architecture de monuments entassés, ou des remparts gigantesques, tels que ceux des Titans, lorsqu'ils entreprirent d'esca-

(1) Cantacuzen., *Hist.*, lib. II. Le nom de ce canton vient des couvents de religieux, qui ont, comme tous les ecclésiastiques, le titre générique de saints, ἅγιοι.

lader l'Olympe. Je doutais si j'étais frappé de l'aspect d'objets réels, ou de ces prestiges du mirage, qui offrent au voyageur des tableaux décevants; et mes doutes ne se dissipèrent, sans rien diminuer de la grandeur du spectacle, qu'en entrant à Stagous. Je contemplai long-temps les rochers, patrie de ces stylites séparés du monde, qui ont placé leurs retraites religieuses au milieu de l'anarchie, comme des phares élevés sur des rivages dangereux pour indiquer aux navigateurs égarés, parmi les écueils, le port du salut. Je brûlais de m'avancer vers cette nouvelle Thébaïde où les autels du vrai Dieu appellent chaque jour les pieux pélerinages de la sainte Sion, depuis que, sous le règne d'Andronic, la croix fut arborée sur les Météores de la Thessalie (1).

Je m'acheminai vers ces retraites, suivi de quelques gens du pays dont j'étais connu (car dans quelle contrée de la Grèce n'avais-je pas alors des amis), en laissant à mes gens le soin de nous loger comme bon leur semblerait. Nous ne tardâmes pas à nous engager au milieu d'un fourré de halliers, et nous fîmes un quart de lieue parmi les éboulements des cippes entrecoupés de torrents qui les minent, sans pouvoir rien démêler au milieu de leurs colonnades

---

(1) Un de nos poëtes semble avoir eu cette retraite en vue, quand il dit :

Ici viennent mourir les derniers bruits du monde;
Nautoniers sans étoile, abordez, c'est le port :
Ici l'ame se plonge en une paix profonde,
Et cette paix n'est pas la mort.

irrégulières. J'admirais ces pinacles, dont les uns sont couronnés d'arbrisseaux, d'autres nus, lorsque nous nous trouvâmes en face du grand couvent. A la vue du signe auguste de la croix, un des guides s'écria, en me montrant le monastère : Χρίςος Νίκα, *victoire à Jésus-Christ!* Cette exclamation d'un pauvre raïa thessalien me fit tressaillir de la joie qu'éprouve un passager fatigué des secousses de la mer, auquel on crie *terre!* Nous la touchions cette terre sanctifiée au milieu du paganisme, cette terre où le chrétien du Pinde élève sa voix au milieu des airs pour annoncer l'éternité du Dieu vivant, à la face des temples du Prométhée arabe, qui déroba le feu du ciel pour incendier la terre! Notre courage redoublait à mesure que nous franchissions les étages de ces péristyles, qui s'élèvent depuis quatre-vingts jusqu'à trois cents pieds, lorsque nous arrivâmes au pied du Météoron, qui domine cette forêt de rochers, les uns inhabités, les autres couverts de chartreuses, et tous remarquables par la nature symétrique de leur coupe. Mais mes regards s'attachèrent particulièrement sur le monastère de Josaphat; l'échelle et le filet de corde venaient d'être descendus pour nous y enlever, lorsque je fis remercier les moines de l'hospitalité qu'ils m'offraient. La crainte de compromettre leur tranquillité auprès du satrape de Janina, qui suspectait mes démarches les plus innocentes, ne me permettait pas de satisfaire ma curiosité aux dépens de la sûreté de ces pieux cénobites. Je savais d'ailleurs, par les rapports de MM. Holland et Ramsay, qui avaient vi-

sité ensemble ces retraites (1), que leurs bibliothèques ne renfermaient rien d'intéressant. Ainsi je me contentai d'observer le gisement des lieux, avant de redescendre à Stagous.

Homère paraît avoir signalé les Météores, en parlant de l'âpre Ithome, voisine de Tricca (2), que Strabon place sur les bords du Curalius, au-dessus

---

(1) Voici ce que m'écrivait le docteur Holland à ce sujet :

« Nous arrivâmes au pied du rocher de Varlaam, après avoir passé par un sentier étroit, entre deux massifs qui ont plus de deux cents pieds de hauteur. Au sommet d'une de ces pyramides, nous aperçumes sur notre tête, le monastère de Varlaam où nous voulions monter. Nous étions au bas de la perpendiculaire du rocher débordé à son comble par un auvent ou saillant en bois destiné à faire arriver, en l'écartant de sa surface, le filet attaché à l'extrémité d'une corde qui devait servir à nous monter. Nous vîmes descendre, par le moyen d'une poulie, ce char aérien, que notre tatare ouvrit et garnit d'une cape, sur laquelle mon compagnon de voyage et moi nous nous assîmes. En quittant terre, le filet se ferma en nous enveloppant; et, pressés l'un contre l'autre, nous montâmes rapidement, non sans un sentiment d'inquiétude, à la hauteur de deux cents pieds, en moins de trois minutes. Arrivés au niveau de l'auvent, on nous traîna, empaquetés comme nous étions, dans une chambre, où les moines ouvrirent le filet pour nous mettre en liberté. A la figure calme des religieux, je jugeai qu'ils regardaient ce voyage aérien comme une manœuvre qui n'a rien de dangereux. Notre domestique, qui avait escaladé cette hauteur entre les crevasses du rocher où il y a des échelles de corde, déboucha d'un souterrain au milieu du monastère où nous nous trouvions. »

(2) Hom., *Iliad.*, lib. II, v. 720.

du confluent de cette rivière avec le Pénée (1), et dans le voisinage de Métropolis (2). Ce géographe, qui nomme, comme limitrophes d'Ithome, Tricca, Métropolis, Pélinna et Gomphi, indique sans doute les Météores, quand il dit que Thomé, *qu'on doit appeler ainsi, si on veut lui conserver son ancien nom, est située dans un lieu fort par sa position, et hérissé de rochers escarpés.* Cette place n'était plus de son temps qu'une bourgade déserte; et Cantacuzène, qui nomme Stagi, ne fait pas mention des Météores. Cependant les moines font remonter leur origine, dans cette région agreste de l'Hestiæotide, au-delà du siècle d'Andronic. Ils racontent, à défaut de preuves écrites, qu'on y comptait vingt-quatre couvents; mais que les pics sur lesquels ils étaient bâtis s'étant successivement écroulés, ils ont été réduits à sept. Le plus considérable, qui est celui de Météoron, fut, suivant eux, fondé sous l'invocation de Josaphat, en 1371, par Jean Paléologue. Ils ajoutent que ce prince ne fit que renfermer dans l'enceinte qu'il construisit, les cellules de quelques ermites établis depuis longtemps sur cette pyramide, qui est la plus élevée de tous les rochers des Météores. En 1436, Marie Paléologue bâtit pour des religieuses, un autre couvent qu'elle dédia à la Sainte-Trinité; et vers l'époque de l'invasion des mahométans, Nectarius et Théophanes de Janina bâtirent, en 1536, celui de Varlaam. On ignore les fondateurs des couvents de Saint-Nicolas,

(1) Strab., lib. IX, p. 438.

(2) Τῆς Μητροπολιτῶν ἐςί χώρας ἡ Ἰθώμη. *Id.*, p. 437.

de Rosaria et de Saint-Étienne, formés des débris des autres monastères, que le temps, qui renverse les agglomérations peu solides des pics des Météores, détruit et effacera entièrement.

L'espérance de trouver des manuscrits aux Météores, que la nature semble avoir placés pour être les archives de la terre classique, y avait attiré, en 1779, M. Biornstal, voyageur suédois, le premier qui ait vu cette contrée en observateur. Il nomme, parmi les monastères qu'il visita, plusieurs qu'on ne retrouve plus, et il ne découvrit dans leurs bibliothèques, que des fragments connus d'Hésiode et de Sophocle, des sermons, des homélies et quelques manuscrits peu importants. Les recherches infructueuses d'un homme aussi instruit, et les raisons que j'ai données, étaient suffisantes pour m'empêcher de monter aux couvents. Cependant j'hésitais, lorsqu'on me raconta qu'un frère servant (1), chargé du soin de la boulangerie, avait brûlé, petit-à-petit, pour allumer son four, une quantité considérable de manuscrits, qu'on tenait cachés dans des coffres, afin de les soustraire aux regards des curieux ; et cette circonstance,

(1) Belon reproche la même barbarie aux moines du mont Athos. *Entre tous les six mille caloiers, qui sont par la montaigne en si grande multitude, à peine en pourrait-on trouver deux ou trois de chaque monastère qui sachent lire ne escrire : car les prélats de l'église grecque et les patriarches, ennemis de la philosophie, excommunient tous les prestres et religieux qui tiendroient livres et en escriperoient ou liroient autres que en théologie, et donnoient à entendre aux autres hommes qu'il n'était licite aux chrétiens d'estudier en poésie et philosophie.* Ch. XL, f. 37 et 38.

qui est malheureusement vraie, me détermina à rebrousser chemin du côté de Stagous.

J'examinai, en redescendant vers la vallée du Pénée, la situation des couvents élevés sur les pinacles des Météores. Les pyramides les plus ardues, les entablements, les crevasses même des rochers, sont garnis de cellules, d'oratoires et d'autels, construits par des anachorètes qui ont sanctifié toutes les parties de ce séjour aérien, dont ils se sont fait une nouvelle patrie, placée entre le monde et l'éternité! Mais pourquoi ces demeures, qui ne devraient être que l'asyle d'ames pures, ont-elles été transformées en prisons d'état, dont les moines sont les geoliers rigoureux? Comment ont-ils pu se rendre complices des attentats de la tyrannie? La fausse position dans laquelle se trouve l'église d'Orient peut seule servir d'excuse à cette conduite.

J'ai su que les revenus des couvents des Météores, indépendamment des aumônes des fidèles et des pensions des prisonniers d'état, se montent à quarante bourses de rentes foncières, sur lesquelles on en paie douze au satrape de Janina, et dix au patriarche. Le surplus est employé à l'entretien de quarante moines, en aumônes pour recevoir les voyageurs et les Albanais, parasites dévorants, qui sont le fléau des moines répandus dans la Grèce.

Il était nuit lorsque je rentrai à Stagous-Calabak; et mon parapluie fut le baldaquin sous lequel je m'endormis, après avoir soupé à la clarté mélancolique de la lune. Le lendemain, je repris mes descriptions, en portant mes regards sur la ville, située

à un mille de la rive gauche du Pénée d'une part, et de l'autre à la base de la chaîne des Météores. Je sus que sa population se composait de deux cents familles chrétiennes, régies spirituellement par un évêque suffragant de Larisse (1), dont les revenus se montent à peine à quatre mille piastres. Quant à l'administration civile, elle était partagée entre un mousselim et un cadi, chargés de tourmenter et de juger bon gré mal gré les habitants du canton, dont le commerce le plus lucratif est celui des soies, et des cotons, qui sont en grande partie achetés par les maisons juives de Larisse. Aux environs de la ville, je remarquai des plans de mûriers disposés dans un ordre régulier, et des champs bien cultivés, qui donnent à cette contrée une physionomie de prospérité d'autant plus gracieuse, qu'elle contraste avec l'aspect âpre et sévère des montagnes du Pinde.

Comme nous entrions sur le plateau de la Thessalie, je vis les paysans qui conduisaient, comme dans l'Amphilochie, de petites charrettes, qu'ils appellent, *amaxis*, ou *char*, dont ils se servent pour transporter leurs denrées. A une lieue de Stagous, nous passâmes au village de Castraki, chef-lieu du coli de Petchouri, qui est une des divisions du canton de Cachia. Ce village étant appelé d'un nom par lequel les Grecs désignent les villes anciennes, je questionnai les habitants, qui m'apprirent qu'on

(1) Stagi, évêché suffragant de Larisse, est compté comme le dixième siége suffragant de cette métropole.

Catalog., cit. par Banduri, p. 240.

trouvait effectivement à quelque distance à l'orient, des ruines appelées Cléïsoura. Cette conformité de nom avec celui de Gomphi, qui signifie une clef, me fit présumer que j'avais retrouvé l'emplacement de cette ville, qui fut regardée de tout temps comme le boulevard de la Thessalie, du côté de l'Épire (1). Sa position était telle, qu'en relevant maintenant cette place, on en ferait encore la clef du principal défilé du Pinde et des gorges qui conduisent dans la Macédoine (2).

Comme je ne pouvais consacrer le temps nécessaire à examiner l'enceinte que je crois être celle de Gomphi, je pris le gisement des principaux villages du Petchouri (3), qui compte au nombre de ses ruines, l'enceinte cyclopéenne de Pali, anciennement appelée Pialia (4). Je conclus de cette ville, si-

---

(1) Γόμφοι. Plin., lib. IV, c. 8; Strab., lib. IX, p. 437; Cæsar., *Civil.*, lib. III; Tit.-Liv., lib. XXXII, c. 14; Steph. Byz., Constant. Porphyrogen., *Them.* II, lib. 2.

(2) *Voyez* t. II, c. LII, p. 329 de ce voyage.

(3) Les villages de ce coli, orientés sur Castraki, sont Petchouri, deux heures E. S. E., et trois villages peu importants des Clefta-Choria. Une demi-heure O. de Petchouri, on trouve les ruines de Pialia, au revers d'une haute montagne; une heure O. de Petchouri, Pervenda; et une heure O. de Castraki, Paraskévi, à la rive droite du Pénée.

(4) Pialia; près du village de Pali, enceinte cyclopéenne. Cette ville est attribuée à la Thessalie par Étienne de Bysance, qui la place sur le mont Cercetius (ὑπὸ τὸ Κερκετιὸν ὄρος). Une heure au S. O. de cette ruine, sur les bords de la rivière de Racsa, village de ce nom; une demi-heure E., Sinokérassa; une heure O., Glycho-Chori, et des forêts considérables.

tuée dans la chaîne des montagnes de Cachias, que j'avais devant moi le mont Cercétius (1), dont les historiens anciens font mention, en parlant des campagnes des armées romaines dans la Thessalie.

A une demi-lieue du caravanserail de Castraki, on passe une rivière venant des hauteurs de Libotchovo (2), que je crois être l'Ascuris (3), si, comme on l'assure (chose que je n'ai pu vérifier), elle sort d'un lac situé dans le mont Cercétius. En quittant ses bords, on marche en plaine, en laissant à gauche le village de Racsa et un tchiftlik; et au bout de deux milles, on passe la rivière de Voivoda, qui forme la ligne de démarcation entre le canton de Cachia, ou Hestiæotide, et celui de Moulalik, partie méridionale de cette contrée. La rivière que je viens de nommer prend ses sources quatre milles au nord-est, entre Touloupista et Catiri, village voisin d'une enceinte hellénique regardée comme l'ancienne Callitèra (4). Cette dernière ville, jointe à celle de Piali, et à la position des Météores, au voisinage desquels Strabon place une bourgade de peu d'importance, sert à con-

---

(1) Cercetius, Κερκετίος (aujourd'hui montagnes de Cachia), mentionné par Tit-Liv., lib. XXXII, c. 141; Plin., lib. IV, c. 8; Steph. Byz.

(2) Libotchovo et son monastère sont situés deux lieues à l'E. de Stagous.

(3) Ascuris; Tite-Live n'en parle que comme d'un lac, lib. XIV, c. 2.

(4) Καλλιτέραι; Tite-Live attribue cette ville à la Macédoine, lib. XXXII, c. 13; et Ptolémée la place dans une région qu'il nomme Bisaltie.

firmer la position de Gomphi dans l'emplacement de Castraki, et à déterminer l'un, par l'autre, le gisement des quatre villes principales de l'Hestiæotide. On ne compte plus, dans la partie du canton de Cachia que je viens d'esquisser, qu'une population de cinq mille sept cent quinze chrétiens de tout âge et de tout sexe.

A une demi-lieue de Voivoda, on laisse à gauche le village de Iabsi; une demi-lieue plus loin, le khan de Mertzi; et après avoir guéé une rivière venant du nord-est, on arrive, en vingt minutes, à Tricala.

CHAPITRE LXXV.

Origine de Tricca, aujourd'hui Tricala. Inscription trouvée dans les ruines de son château. Notice de quelques-unes de ses médailles. État actuel de cette ville. Canton de Moulalik. Route depuis Tricala jusqu'à Coutzouchèro. Bac du Pénée. Indication par distances jusqu'à Larisse.

Si les Météores et Castraki nous rappellent conjecturalement Ithome et Gomphi, car au milieu des révolutions qui ont bouleversé la Thessalie, on ne peut former que des inductions, le nom de Tricala et sa position font reconnaître, au premier aspect, l'antique Tricca (1). Cette ville, à laquelle les mythologues

(1) Τρίκκη, πόλις Θεσσαλίας, Steph. Byz.; Τρίκκα, Estiotidis Macedoniæ regionis urbs. Ptolem., Sophian. et Bellon., *Tricala*.

donnent pour fondatrice Trica, fille d'Asope, n'était pas moins célèbre, suivant eux, par la naissance d'Esculape, fils d'Apollon, monarque des Perrhèbes (1). Elle avait vu naître Podalire et Machaon (2), habiles dans l'art de charmer les douleurs et de guérir les maladies; et son territoire, nourricier de coursiers généreux (3), dont la race n'est pas perdue, fut célèbre dès la plus haute antiquité. La position de cette ville au voisinage des Dolopes et à l'entrée des défilés du Pinde, y attira toutes les armées, qui parcoururent la Thessalie pour défendre ou pour désoler cette province (4), jusqu'au temps du Bas-Empire, où elle figure encore, sous son nom primitif, dans le catalogue de Constantin Porphyrogénète (5). Depuis cette époque, on la voit érigée par les Turcs en chef-lieu du sangiac du Moulalik (nom sous lequel ils désignent la province qui fut le berceau des Grecs); et l'église d'Orient continue à y nommer un évêque suffragant du métropolitain de Larisse (6).

Nulle ville ne pouvait être mieux choisie pour être

---

(1) Strabon dit qu'il y avait un temple très-vénéré d'Esculape, lib. IX, p. 437; et Eusèbe rapporte que ce dieu y avait reçu le jour, lib. III.

(2) Podalire et Machaon, *Iliad.*, lib. II, v. 729.

(3) *Iliad.*, lib. IV, v. 729.

(4) Tit.-Liv., lib. XXXVI, c. 13; *id.*, lib. XXIX, c. 25; Cæsar., *Bell. Civil.*, lib. III, c. 13. Près de là coulait un fleuve appelé Lethé; Strab., lib. XIV, p. 647.

(5) Constant. Porphyrog., *Them.*, lib. II, c. 2.

(6) Lequien, *Oriens Chrristianus.*

le chef-lieu de la Thessalie, et la métropole du gouvernement général de la basse Albanie; car, avant l'usurpation d'Ali pacha, le sangiac de Janina relevait du visiriat de Tricala. Le satrape, ou chef suprême de la Hellada, se trouvait ainsi, à vingt-cinq lieues nord-ouest de Janina, dont il commandait les défilés; à treize lieues de Larisse, ville alors habitée par une population séditieuse de janissaires ennemis de l'autorité; et à douze heures en droite ligne de Pharsale, où les primats grecs de la plaine tenaient, chaque année, les assises pour la répartition des impôts et la reddition de leurs comptes. Telle était, il n'y a pas quarante ans, l'organisation de cette partie de la Romélie, et d'une ville dont on reconnaît maintenant à peine la physionomie.

Aux approches de Tricala, la perspective de ses coteaux boisés, et celle d'un fleuve majestueux qui traverse une plaine bien cultivée, enchante le voyageur. La vue se porte, de la citadelle bouleversée et reconstruite par tous les conquérants qui ont désolé la Thessalie, sur les groupes d'arbres qui environnent dix églises, sept mosquées, et une synagogue bâtie au fond du quartier juif. Mais, dès qu'on entre dans la ville, l'aspect change; et son bazard, couvert de treilles qui donnent une fraîcheur salutaire sous un ciel brûlant, est la seule particularité qui la différencie des autres places de Turquie, dont la ressemblance est par-tout la même pour la malpropreté et le désordre des constructions.

Je portai mes pas vers le château, où l'on m'assura qu'il se trouvait des antiquités; mais je n'y vis rien

de remarquable; et, sans un derviche de connaissance, qui me fit remarquer une inscription funéraire en style de la veuve d'un mois, *consacrée à l'expression de la douleur d'une femme inconsolable de la perte d'un époux ravi par la Parque* (1), j'allais renoncer, par découragement, à toute espèce de recherches. Cet homme, sans être savant, m'indiqua le véritable emplacement de l'ancienne Tricca, qui se trouve au nord de la ville, et me procura plusieurs médailles autonomes, dont la plus remarquable portait une inscription en boustrophédon (2).

Malgré le plaisir que me causaient ces trouvailles, je fus bien plus charmé du panorama magnifique de mon horizon. J'admirai, du haut de l'acropole consacrée au fils de Phœbus, Apollon, le disque du soleil, qui, en s'abaissant entre les sommets du Pinde, éclairait la chaîne des montagnes de Goûra, dont le cirque, aggrandi par une illusion d'optique, relevait ses faîtes azurés sur des nuages éclatants des plus riches couleurs. Tout annonçait pour le lendemain la plus belle des journées, précédée d'une soirée délicieuse qui commençait, lorsque nous rentrâmes à notre logement.

---

(1) ΦΝΤΑΘΕΟΙCΙΚΕΛΟΝCΤΥΓΕΡΝΙΗΠΟΡΑΙΟΥCΙΝ: ΜΟΙΡΗΥΠΑΤΡΕΠΠΝΚΙΜΒΕΡΑΤΥΜΒΟCΕΧΕΙ, : ΟΝΠΙΝΥΤΕΠΑΡΑΚΟΙΤΙCΑΝΙΗΡΟΝΠΟΟΙΡΑ : ΘΑΨΕΝΑΚΟΙΜΗΤΟΙCΛΑΚΡΥCΙΝΑΝΟΛΟΜΑC.

(2) *Argent.* ΝΩΙΑΜΙΤ, Partie antérieure d'un cheval courant.

R. Homme nu, avec son chapeau pendant sur le dos, s'efforçant d'arrêter par les cornes un demi-taureau bondissant.

Nous avions soupé en plein air, lorsqu'un de mes Albanais, après avoir préludé sur une lyre rustique, entonna le *Boucovalas*, et d'autres *chants guerriers*, auxquels les Grecs répondaient en chœur, en exécutant des danses vives et martiales. C'était la fin ordinaire de toutes nos soirées; mais la conversation s'engagea fortuitement sur des matières de religion, comme elle roule trop souvent ailleurs sur des sujets de politique, où *les moins instruits* se croyent d'ordinaire *les plus clairvoyants*. Comme il n'y avait là que des chrétiens et des mahométans, *on damna à l'unanimité tous les juifs*. Un docteur turc ajouta, suivant le dogme du prophète, qu'après leur mort, ils étaient *métamorphosés en ânes pour porter en enfer les ames des mauvais islamistes*. Jusque-là, tout allait bien; mais un Albanais ayant répliqué que dans ce cas ils y *voitureraient tous les derviches;* comme il s'en trouvait un dans la compagnie, il s'ensuivit une querelle sérieuse, qui ne fut terminée que par l'arrivée d'un tatare d'Ali pacha, dont le fouet menaçant calma l'emportement des controversites. Cependant on promit réciproquement de *se revoir;* et pour cette fois, quoique étranger au démêlé, je jugeai convenable de ne pas coucher à la belle étoile.

Le canton de Moulalik, qui comprend la basse Hestiæotide (1), renferme cent cinquante villages habités

(1) Ce canton confine au N. et au N. O. avec ceux de Stagous et d'Aspropotamos; à l'O. et au S. O., avec Agrapha et Pharsale; à l'E., avec Larisse; au N. E., avec celui d'Alassona. Ses quatre colis ou subdivisions sont : 1° le Pet-

par des paysans paisibles et laborieux. Je pus prendre une idée de l'abondance du pays, d'après ce que me dit le médecin pensionné de Tricala (1), qui m'en donna un détail circonstancié. Comme il était Thessalien, j'appris de lui les malheurs de sa patrie, à l'époque de l'insurrection du Péloponèse; la ville, qui comptait alors plus de vingt-cinq mille habitants, la plupart chrétiens, était l'objet de la haine des Turcs, qui accusèrent les Tricalans d'avoir coopéré, en 1770, à la rébellion des Moraïtes. On leur supposa en même temps des intelligences avec les Russes; et ce reproche, qui est en Turquie le prétexte ordinaire des persécutions, fut celui dont on se servit pour autoriser contre Tricala une expédition fomentée par les Albanais, qui massacrèrent, ou réduisirent en esclavage la moitié de ses habitants. Désolée depuis cette époque par plusieurs pestes, affligée chaque année des fièvres qu'exhalent les rizières, surtout quand le vent de Porta se fait sentir (2), on n'y compte plus que sept mille individus, dont le nombre diminue d'une manière effrayante.

Avant de quitter Tricala, je voulus visiter la rive

---

chouri méridional; 2° le Gritziano, à la rive droite du Pénée; 3° l'Ardam, au N. E.; 4° le Rizo, sur la route de Tricala à Larisse.

(1) *Medico condottato*, médecin payé par le public. Cet usage de salarier un Esculape pour une ville existait anciennement à Athènes et à Sparte. *Voyez* Aristophan. Acharn., v. 1029.

(2) Ce vent redouté est celui du S. O., qui apporte avec lui les émanations des marais d'une plaine de quatorze lieues, qui s'étend entre Tricala et Pharsale.

gauche du Pénée, ou Salembria, qui confine avec le territoire d'Agrapha. Ainsi une demi-lieue au sud-ouest de la ville, je relevai le village d'Agia-Môni, et à égale distance, le confluent du Pénée avec la rivière de Véternico, que je crois être le Phénix des anciens (1). Un mille au nord d'Agia-Moni, je pointai sur mon croquis, Béretzi; à pareille distance, dans la même direction, Lestina; et d'une ligne moyenne tracée entre ces deux villages, on me conduisit, dans une heure de marche, à des ruines presque effacées, qui sont probablement celles de Métropolis (2). La position de cette place, qui était un des boulevards de la Thessalie, fermait au nord-ouest le défilé des montagnes des Ænianes, qu'on suit encore pour se rendre, par Agrapha et le pont de Coracos, dans l'Acarnanie (3). Aussi voit-on cette forteresse occupée militairement dans toutes les guerres, ainsi que Gomphi et Tricca, pour s'assurer l'entrée de la Thessalie, ou bien afin de se ménager une retraite et des communications vers l'Épire et le golfe Ambracique. Après avoir recherché des inscriptions, et inutilement essayé de reconnaître la construction de cette enceinte, je dus me contenter

(1) Φοίνιξ, Plin., Lucan., citat. ab Ortel.

(2) Μητρόπολις, Tit.-Liv., lib. XXXVI, c. 10; Dion., lib. XLI; Diodor., lib. XV; Cæsar., *Bell. Civil.*, lib. III; Steph. Byz., Constant. Porphyrog., *Them.* 2, lib. II; Cellarius, lib. II, c. 13, p. 1058.

(3) *Voyez* t. II, c. XL de ce voyage.

d'une seule médaille que les paysans me vendirent (1), et je rétrogradai vers Tricala.

Je rentrais avec répugnance dans cette ville, parce que la peste, qui désolait alors la partie orientale de la Thessalie, pouvait, d'un moment à l'autre, s'y manifester; et je me hâtai d'en partir; mais sous quels auspices! Je m'avançais vers le foyer de la contagion, et nous fîmes nos dispositions, comme si nous fussions entrés en pays ennemi. J'avais parcouru, peu de mois auparavant, la Thesprotie, désolée par ce fléau; et je retrouvais ici de nouvelles traces de désolation. Tournovo n'offrait plus qu'un vaste cimetière; Larisse était en proie à une effrayante mortalité; et la majeure partie des villages de la plaine que je découvrais étaient, ou déserts par la fuite des paysans, ou bien en deuil de leurs habitants. On offrait jusqu'à un sequin d'or de Venise (douze francs), pour la journée de travail d'un homme; mais la crainte de la mort l'emportait sur la cupidité. Les moissons se perdaient, faute de bras pour les récolter; l'épi doré réclamait en vain la faucille du moissonneur; ses grains retombaient sur le sillon qui les avait produits; les laboureurs

---

(1) Cette médaille, qui existe au cabinet du roi, est la suivante :

Argent. AINIANΩN. EYΞENOΣ. Homme nu debout, ajustant une fronde, et armé d'un carquois; dans le champ, deux avelots plantés en terre et une massue.

R. Tête de Pallas à droite, le casque orné de cinq chevaux de front.

qui avaient ensemencé ces belles campagnes n'existaient plus, et l'espérance de l'année était délaissée. La frayeur ayant passé des cabanes dans les palais des grands, s'était justement emparée du visir Véli pacha, qui s'était retiré, avec sa famille et sa suite, dans les montagnes de la Magnésie, où il se tenait retranché, sans permettre à personne d'en approcher. Quelques Turcs fatalistes seuls étaient restés à Larisse, avec les juifs, qui, en trafiquant des dépouilles des pestiférés, répandirent, par ce commerce sacrilége, la peste jusqu'à Salonique, où plus de quinze mille personnes moururent dans cette année funeste à la Grèce.

Après avoir fait, dans notre course du matin, une lieue et demie à l'orient, en prolongeant le cours du Pénée, nous laissâmes, un mille sur la gauche, à la base des montagnes, le village de Pyrioto. Un Albanais, qui marchait en éclaireur à la tête de notre caravane, faisait écarter les paysans, qui se détournaient avec une déférence respectueuse; et après avoir prolongé un marais de peu d'étendue, nous arrivâmes, dans deux heures et un quart, au khan de Plocovo. Nous suivions le bord du fleuve dont la courbe serre la base des montagnes d'Ardam, qui s'élèvent au septentrion (1). Tout me portait à croire que nous étions

(1) Le chef-lieu appelé Ardam, village de trente feux, se trouve trois heures E. N. E. de Tricala; une demi-heure même direction on trouve, Kéracha, et une multitude de villages qui ne peuvent prendre place que sur une carte de détails.

peu éloignès de Pellina (1), qui commandait le col le plus resserré de la route ordinaire de Tricca à Larisse, car il est probable qu'on suivit toujours la rive gauche du Pénée, de préférence à une plaine fangeuse, pour communiquer entre l'orient et l'occident de la Thessalie (2). Enfin à une lieue du caravanserail que je viens de nommer, en longeant un glacis entrecoupé de champs de coton, de vignobles et de plantations de mûriers, nous atteignîmes la rivière de Libèrysso, qui prend ses sources, deux lieues au nord, près de Megalo-Tzigoto (3).

Le Pénée se rapproche de plus en plus de la base des montagnes, au-dessous de Libérysso; et ses rives, dépouillées d'arbres, sont tristes et monotones. La plaine, qui se déroule au midi, pareille à celle de la Beauce, ne présente que quelques villages situés à de grandes distances, sur des buttes isolées semblables à des dunes. Les plus rapprochés que nous avions en vue depuis Plocovo, village en face duquel la Salem-

---

(1) Pellina; il y avait deux villes de ce nom dans la Thessalie, dont l'une se trouvait probablement du côté de la Magnésie, sur le chemin de la Béotie. STEPH. BYZ.

(2) M. Barbié du Bocage, guidé par la discussion des auteurs anciens, a fort bien tracé cette route dans sa carte de la Thessalie, publiée en 1788.

(3) Megalo-Tzigoto, bourg de deux cents familles chrétiennes. La montagne sur laquelle il est situé est le point de partage des eaux qui se rendent au Pénée et au Saranta-Poros, ou Titarèse. Les principaux villages de cette contrée sont : une heure S. E., Vérindgia; une heure S. O., Hassan-Keu; une heure N. E., Tzoukéfliaka (*flamme éclatante*) et Sképhari.

bria reçoit, par sa rive droite, une rivière que je crois être le Pamise (1), furent soigneusement relevés dans le rapport de leurs distances respectives (2). Je notai également la position des hameaux de la rive gauche, jusqu'au confluent de l'Atrax dans le Pénée, et des hauteurs de Zarco, je déterminai la ligne qui sépare le coli de Gritziano du canton de Larisse.

A une lieue de Lybérisso, j'aperçus les croupes du mont Olympe, dont les sommets se dessinent majestueusement au-dessus de la région des neiges. J'avais probablement à ma gauche la chaîne du mont Phœstus (3), que les géographes placent sur cette rive du Pénée, qui reçoit, deux milles plus bas, la rivière de Micro-Tzigoto, que j'appelle l'Atrax (4), au-dessus

---

(1) Hérodote et Pline placent un fleuve de ce nom dans la Thessalie. - *V.* Ortelius.

(2) Ces villages sont : une demi-heure S. de Plocovo, Zaboud-Tchiaous ; de celui-ci, une heure S., Toutchicos, ou plutôt Tichos, près duquel on trouve des ruines que je n'ai pas vues ; sur la même rive, en face du confluent de l'Atrax, Selim-Oglou ; une demi-heure S. O., Tournovous ; une heure S., Boubounista. Sur la ligne du canton de Larisse et du coli de Gritziano, je notai Rizavia, Petropoulo, Paraskévi et Kyrpali.

(3) Phæstum ; Tite-Live en parle comme d'une ville de la Thessalie, lib. XXXVI, c. 13.

(4) Atrax, fleuve et ville de la Thessalie dans la Pélasgiotide. Tit.-Liv., lib. XXXII, c. 15 ; lib. XXXVI, c. 10, 13 ; Ptolem., lib. III, c. 13 ; Strab., lib. IX, p. 440 ; Steph. Byz. Les magiciens de cette ville étaient, au rapport de Stace, très-fameux dans l'art des enchantements.

.....Qualis per nubila Phœbus
Atracia rubet arte labor.....

Theb., lib. I.

duquel on retrouverait l'emplacement d'une ville ancienne, à trois quarts de lieue de cette rivière, qui naît du sein des montagnes. A deux milles de ses bords, nous laissâmes à gauche Zévlania; et après avoir doublé un contrefort de la couleur des montagnes crayeuses de la Sicyonie, nous eûmes deux milles à parcourir pour arriver à Zarco.

Cette bourgade, qui est éloignée de huit lieues et demie de Tricala et de quatre heures et un quart de Larisse, est habitée par deux cents familles grecques, adonnées à l'agriculture et aux soins des troupeaux. Comme Zarco se trouve sur le passage des voyageurs et des caravanes, il s'y est établi plusieurs familles valaques qui vendent des capes, et quelques maisons juives, dont les spéculations portent sur l'achat des soies écrues. La crainte de la peste m'empêchant de visiter le bazard, je ne pus acheter aucune médaille; et je me contentai de recueillir, par indication, la position des principaux villages (1) de son canton, qui confine, sur la rive gauche du Pénée, avec celui de Larisse.

En nous éloignant de Zarco, où nous nous contentâmes de faire provision de pain, nous fîmes route au nord-est sur la berge du Pénée, pendant six milles, pour arriver à Coutzochéro, village de trente feux, d'où l'on prend la traverse qui conduit, par Alassona, dans la Macédoine (2). La plaine de la Thessalie

(1) Ces villages sont : Tzapournia, deux heures N., Sinitio et Coursovo, près du défilé qui aboutit au mont Milonas.

(2) *Voyez* t. II, c. LVII de ce voyage.

forme, de l'autre côté du fleuve, une suite de coteaux qui encaissent l'Apidane (1), ou rivière de Pharsale, et les ruisseaux tributaires de son cours. Ce fut au-dessous de son confluent que nous passâmes en bac la Salembria, à huit milles de Larisse, presque en face du village d'Alif-Aga (2), où je suspends mon itinéraire, pour faire connaître les parties orientales de la Thessalie, qui complètent mes descriptions.

CHAPITRE LXXVI.

Larisse. Aperçu sur son canton et celui de Tournovo. Cours du Titarèse, ou Saranta-Poros. Villes anciennes situées dans sa vallée. Gorge du Tempé. Usage de faire voyager les abeilles. Emplacement de Gonnus et de Cranon. Embouchure du Pénée. Route par distances, depuis Larisse jusqu'au Vardar, ou Axius.

Larisse, fondée par Acrisius, ou plutôt par Larissus, fils de Pélasge, fut la seconde ville de ce nom (3),

(1) Apidanus; ce fleuve est mentionné par Properce, Ovide, Strabon, Lucain, Thucydide, Orphée, Hérodote, Eurypide, etc.

(2) Du gué des caravanes, près d'Alif-Aga, il y a huit milles jusqu'à Larisse, par Hassan-Tatari, Hadgi-Alari et Seïd-Keu, tchiftlik appartenant à Véli pacha, éloigné d'une demi-lieue des faubourgs de la ville.

(3) Les géographes anciens comptaient onze villes de ce nom, et celle du *Pénée fut la seconde* de la Thessalie, ce qui fait pro-

qui fleurit dans la Thessalie. Illustre dès son origine, célèbre ensuite par ses institutions, mêlée aux guerres des Grecs, courbée sous le sceptre du peuple-roi (1), désolée par les Turcs, Larisse, malgré les révolutions, a conservé son nom, auquel les mahométans ont en vain voulu substituer celui de Iénitcher, qui n'est employé que dans le style de leur chancellerie. Indépendamment de sa dénomination première, qui a prévalu, on la reconnaît aux débris de ses édifices anciens, dans ses médailles autonomes, qui portent, avec l'emblême de Jupiter, le coursier bondissant de la Thessalie, à l'aspect de l'Olympe, du mont Ossa, et au cours majestueux du Pénée, qui s'enfonce entre leurs flancs escarpés.

Dès qu'on a traversé ce fleuve au-dessous de Coutzochéro, on revoit le territoire décrit par les historiens et chanté par les poëtes. La Pélasgiotide déploie une suite de coteaux cultivés, qui encaissent le cours du vieil Épidane (2), en s'élevant vers la Magnésie. Entouré de sites nouveaux, le voyageur démêle les traits de cette contrée pleine de souvenirs. Mais ses

---

bablement que son archevêque prend encore le titre de Διότιμος Θεσσαλίας, la première Thessalie habitée ayant été les coteaux de la Magnésie et du Pinde.

(1) Tit.-Liv., lib. XXXI, c. 48; Strab., lib. IX, p. 440; Cæsar., *Bell. Civil.*, lib. III, c. 96; Lucan., lib. VI, v. 355; Steph. Byz.; Constant. Porphyrog., *Them.* 2, lib. II.

(2) ..... Irrequietus Enipeus,
Apidanusque senex, lenisque Amphrysos et AEas.
OVID., *Metamorph.*, lib. I, v. 580.

regards reviennent vers le Pénée, qui fuit entre des bordures de saules et de platanes, jusqu'à l'entrée de Larisse. Ce n'est plus à la vérité au milieu des gymnases, des temples, des cirques, où se donnaient les combats des taureaux, qu'il débouche, en déployant son cours! Toujours souverain, mais souverain d'une région désolée, il pénètre entre les quartiers fangeux d'une ville délabrée, dont il paraît pressé de sortir, pour entrer en vainqueur dans le Tempé, où l'effort de ses eaux s'est frayé un passage.

Larisse, dépouillée de ses pompes et de sa splendeur première, avait reçu les bienfaits du christianisme, long-temps avant l'institution de son premier évêque Achille, auquel l'empereur Constantin confia le soin de son église (1). Fortifiée dans la foi, elle fut érigée en métropole dans le cinquième siècle de l'église; et son archevêque, en réunissant à ce nouveau titre celui d'exarque, eut pour suffragants quatorze archevêques, métropolitains, ou évêques, qui sont encore maintenant :

---

(1) Ces prélats offrent, depuis saint Achille jusqu'en 1721, une succession de trente-neuf évêques et archevêques.

LEQUIEN, *Oriens Christianus.*

Dans la notice des églises du patriarchat de Constantinople, de Nilus Doxa Patrius, rapportée par Leo Allatius, son exarchat renfermait dix-sept suffragants. Lib. I, *De Cons. eccl. occid. et orient*, c. 24.

Archevêché de Larisse, Exarchat de la Thessalie et de la Hellade.

Λαρίσσης Ὑπερτίμος καὶ Ἔξαρχος δεύτερας Θεσσαλίας καὶ πάσης Ἑλλάδος.

NOMS DES ARCHEVÊCHÉS, métropoles et évêchés.	LIEU DE LA RÉSIDENCE des prélats.	REVENUS EN PIASTRES turques.
Larisse, A. EX.....	Larisse.....	40,000
Pharsale, M.....	Pharsale.....	6,000
Agia, E.....	Agia.....	3,000
Démétrias, M.....	Volo.....	5,000
Scyathos et Scopelos, E.	Trikéri.....	3,000
Démoco et Lamia, A...	Démoco.....	7,500
Thaumaco et Zeïtoun, M	Zeïtoun.....	6,000
Scotusse, E.....	Moscolouri.....	3,000
Gardiki, E.....	Gardiki dans l'Agraïde.	5,000
Radovitch, E.....	*Réuni à l'Arta*.....	5,000
Lidorion, M.....	Lidoriki.....	7,500
Litzas et Agrapha, E...	Fanari.....	7,500
Stagous, E.....	Calabak.....	4,000
Tricalon, E.....	Tricala.....	5,000
Pélion, E.....	*Réuni à Thèbes* (Zagôra).	4,000

Malgré ses hautes prérogatives, le chef de l'église militante des Thessaliens avait été forcé, depuis quelque temps, de transférer son siége à Tournovo. Les chrétiens eux-mêmes étaient peu nombreux à Larisse, depuis l'époque où *le labarum* de l'auguste impé-

ratrice Catherine parut pour la première fois dans la mer Égée. Les Turcs, dont elle révéla la faiblesse à l'Europe, battus à Tchesmé, battus aux bords du Danube, et chassés de la Chersonèse Taurique, pour se venger de leurs défaites, déchargèrent leur colère sur les chrétiens désarmés, en égorgeant les ministres de leur culte, et en renversant la cathédrale dédiée à saint Achille, dont le nom, synonyme de celui du fils de Thétis, était le palladium des opprimés. L'exarque s'était alors éloigné de sa métropole, à laquelle il est rendu, depuis que Véli pacha, fils d'Ali Tébélen, *a brisé la tête altière des janissaires*, en substituant le pouvoir légitime du souverain aux caprices d'une soldatesque lâche et féroce, qui n'est plus redoutable qu'aux sultans.

Larisse, comme toutes les villes turques, présente quelques grandes maisons perdues au milieu d'un assemblage confus de cabanes. Au lieu de places publiques, on ne voit que des espaces remplis d'immondices, des flaques d'eau croupissante; et ses bazards, jadis renommés, perdent chaque jour leur crédit. Cependant nulle ville ne serait plus convenablement située (1), pour être le séjour d'une population heureuse, et le centre d'un commerce étendu. Placée sous le plus beau ciel de la vieille Europe, rafraîchie par la température de l'Olympe,

(1) Larisse est située à neuf lieues de la mer, du côté de Platamona; à douze du port de Volo, trente-deux de Salonique, cinquante-quatre d'Athènes, trente-sept de Janina, et cent quatorze de Constantinople.

ombragée par le mont Ossa, entourée de coteaux couverts de productions variées, baignée par un fleuve que quelques travaux rendraient navigable pour les barques pendant une grande partie de l'année, la capitale de la Thessalie prendrait un rang éminent dans la Grèce, à cause de sa position et des rapports qui s'établiraient dans ce grand marché. Les prodiges des temps anciens seraient effacés. Les coteaux du Titarèse, les plateaux de la Magnésie, redeviendraient le séjour enchanteur de la prospérité d'un peuple qui ne demande qu'à être protégé pour sortir de ses malheurs, et auquel la connaissance des arts de l'Europe donnerait des avantages incalculables dans leur application aux manufactures.

Il est faux, comme l'ont avancé quelques géographes, que l'Olympe égale les Alpes en hauteur. Depuis long-temps cette exagération est réduite à sa juste valeur; et le fait seul de la fonte totale des neiges, qui a lieu chaque année sur ses sommets, suffirait pour détruire une pareille assertion, si on pouvait encore y ajouter foi. Je n'ai, pour évaluer sa hauteur, que le témoignage des anciens (1); et j'affirme que, vu de la région supérieure du Pinde, il m'a paru inférieur au Mavronoros. Or, comme le Pinde, dont il fait partie, n'est tout au plus qu'une chaîne secondaire dans l'orographie de l'Europe, il

(1) Xénagoras, cité par Plutarque, estimait la hauteur du mont Olympe à dix stades un pléthre moins quatre pieds (ou 960 toises), *Vit. Paul. Emil.* Bernouli l'a trouvée de 1017 toises, ce qui n'est pas la moitié de la hauteur du mont Blanc.

s'ensuit que l'Olympe et le Parnasse, qui en sont des dépendances, ne pourraient tout au plus être mis qu'en troisième ligne. On est particulièrement convaincu de l'exactitude de cette comparaison, lorsqu'on s'avance vers Tournovo, après avoir passé le pont du Pénée au nord de Larisse. L'Olympe ne s'annonce pas, dans la gorge que baigne le Titarèse, par les pentes brusques et les cascades retentissantes qui caractérisent les Alpes!... Lorsque, après avoir passé le pont de Beauvoisin, on remonte le cours bruyant de l'Arcq., je ne sais quoi de sévère et de menaçant dit, en s'avançant entre les rochers *des échelles*, que la nature expire sur leurs faîtes. Ici, au contraire, l'Olympe, environné des plus douces couleurs, élève majestueusement ses croupes arrondies au milieu d'un effet suave de lumière, en laissant apercevoir à travers ses coupoles, au lieu des glaciers éternels du mont Blanc, des traces de verdure qui appellent les pasteurs dans des retraites délicieuses que l'été embellit de plantes et de fleurs alpines. L'Ossa, qui pyramide à l'orient, annonce aussi, par sa végétation, les Alpes; mais ces Alpes orientales sont celles de la Grèce, sur laquelle la main libérale de l'Éternel a répandu ses plus douces harmonies pour toucher les sens, pour les émouvoir, pour les ravir, pour inspirer le génie, et non pour l'attrister par des images terribles. Toutes les scènes des pays de montagnes sont rassemblées dans ce cadre, mais avec des tons gracieux et des épisodes poétiques, qui furent recueillis par Homère, Hésiode, Pindare et les fils de mé-

moire, dont les écrits attesteront à jamais ces tableaux d'une nature incomparable en beautés.

La vue de l'Olympe offre encore des aspects nouveaux, lorsque, après avoir traversé le Pénée sur un pont en pierre de douze arches, on fait route au nord, vers la contrée dans laquelle les anciens plaçaient la Dodone des Pélasges thessaliens (1). En avançant vers Tournovo, au milieu d'une plaine entrecoupée de torrents, on reconnaît la justesse de l'expression de Lucain, lorsqu'il dit que l'habitant des bases de l'Olympe ignore que la constellation de l'Ourse brille au ciel (2) pendant la nuit entière; et dans une marche de huit milles, on arrive à Tournovo. Édouard Brown, qui visita cette ville en 1666, porterait à croire qu'elle fut plus considérable qu'elle ne l'est maintenant, puisqu'il y vit alors dix-huit églises et trois mosquées. Cependant son origine ne remonte, suivant la croyance commune, qu'au siècle d'Andronic-le-Vieux, qui y avait fondé un monastère sous l'invocation du prophète Élie. Mais l'état des lieux est bien changé, depuis le temps où Brown parcourut cette extrémité de la Thessalie; car on ne compte plus à Tournovo que quel-

---

(1) Plusieurs géographes placent dans cette partie de la Thessalie une Dodone, contre l'opinion d'Étienne de Byzance, qui rejette à ce sujet l'autorité de Philoxène, et dit que cette ville s'appelait Bodone, et non pas Dodone. STEPH. BYZ.

(2) Nec metuens imi Boreas habitator Olympi
Lucentem totis ignorat noctibus Arcton.
LUCAN., *Phars.*

ques familles turques, et trois mille Grecs, dont l'industrie s'était élevée, en 1810, à un point de splendeur tel, qu'on tira de leurs fabriques pour un million et demi de piastres d'alagias (1), de flocotis (2), et environ trente mille maroquins. Depuis la chûte des fabriques d'Ambelakia et d'Agia, la Thessalie n'avait plus connu la prospérité que donne le commerce; son industrie allait reprendre son essor; mais, comme si la providence ne permettait jamais aux Grecs que d'entrevoir des espérances fallacieuses, la peste qui éclata en 1813 vint anéantir cette colonie d'industrieux artisans. Les tisserands et les tanneurs, moissonnés dans leurs ateliers, périrent comme frappés de la foudre; les fabriques, les teintureries devinrent désertes; et les retraites des montagnes ne purent dérober à l'épidémie que quelques individus, qui, en 1815, formaient à peine un noyau de quatre cents personnes capables de travailler.

Le faible canton de Tournovo se compose des villages de Dendra, Kabila et d'Amary, situé à la rive droite du Titarèse, ou Saranta-Poros (3), sur le che-

---

(1) Espèce de cotonnade rayée; on en fait aussi en bourre de soie.

(2) *Flocotis*, sorte de nappe d'un tissu pluché et très-commode pour s'essuyer, sur-tout au sortir du bain.

(3) Tournovo; une heure et demie, Dendra, distant de trois quarts d'heure du Pénée, cinquante familles grecques; du chef-lieu N. O., une heure un quart, Cabila; d'*id.*, une heure un quart, Amary; de ce dernier village, six heures et demie au N. O., Alassona.

min qui conduit à Alassona (1). Cette ville, éloignée de six lieues et demie du dernier village que j'ai nommé, est un voivodilik suffragant de Larisse, quoiqu'une partie de ses villages soit enclavée dans la Macédoine. L'archevêque, poursuivi par l'intolérance mahométane, vit parmi les chrétiens de Tchéritchani, bourgade éloignée d'une lieue au midi du chef-lieu de son diocèse, qu'on croit située sur l'emplacement de Gyrton (2), dans la chaîne du mont Milonas, qui rappelle l'ancienne Mylæ (3), que Tite-Live attribue à la Thessalie. On n'a pas les mêmes indices pour désigner les positions de Phalanne (4), qui dut exister près de Tournovo, de Mopsum (5), que je serais tenté de placer à Cabila, et d'Élatée (6), au voisinage de Dendra.

On distingue au premier coup-d'œil, à leur physionomie saine et robuste, les habitants de la vallée du Titarèse de ceux de la rive droite du Pénée, dont le teint jaunâtre annonce l'air fiévreux de la contrée

---

(1) Alassona, Ὀλοσσών. *Iliad.*, lib. II, v. 739; Strab., lib. IX, p. 440. Hésych. l'attribue à la Thessalie. STEPH. BYZ.

(2) Gyrton, Γύρτων. *Iliad.*, lib. II, v. 738; Strab., lib. IX, p. 439; Tit.-Liv., lib. XXXVI, c. 10; XXXVIII, c. 10; XLII, c. 54; Step. Byz.

(3) Mylæ, Tit.-Liv., lib. XLII, c. 54.

(4) Phalanne, Φάλλαννα; cette ville se trouvait dans la même chaîne de montagne que Alassona. Steph. Byz; Strab., lib. IX, p. 440; Tit.-Liv., lib. XLII, c. 54.

(5) Mopsum, Μόψιον; Strab., lib. IX, p. 443. Tite-Live en parle comme d'un *tumulus*, lib. XLII, c. 61, 65; Steph. Byz.

(6) Elatée, de Thessalie; Steph. Byz.

qu'ils habitent. Cette observation avait été faite par Brown, et elle frappera tous les voyageurs qui visiteront cette vallée, dont le Titarèse, aux ondes limpides, fertilise les campagnes. Cette rivière, qui n'est troublée que par les pluies abondantes de l'hiver, est la dernière que le Pénée reçoit par sa rive gauche, avant de se contourner au nord-est pour entrer dans le Tempé.

Au nom de cette vallée, les souvenirs riants de la mythologie se présentent en foule; et sa fraîcheur, ses sites pittoresques, étaient si renommés, que les poëtes en appliquaient la comparaison à toutes les vallées délicieuses. Ainsi Horace appelle Tempé sa campagne; et Virgile, pour vanter le bonheur de la vie champêtre, place un Tempé au milieu des bois, asyle du repos et du sommeil (1). Ovide chante aussi cette retraite, *Helloria*, Tempe (2). Stace célèbre celui de Thaumaco (3); et Théocrite, déplorant la mort de Daphnis, reproche aux nymphes de l'avoir oublié, en leur demandant si elles se sont laissé séduire par les délices de cette vallée (4). Lucain et Catulle redisent

---

(1) Virg., *Georgic.*, lib. II, v. 469; lib. IV, v. 317.

(2) *Fast.*, IV, v. 475.

(3) Theb., lib. I, v. 486.

(4) Πᾷ πόκ' ἄρ' ἦσθ, ὅκα Δάφνις ἐτάκετο; πᾷ πόκα, Νύμφαι;
Ἢ κατὰ Πηνειῶ καλὰ τέμπεα, ἢ κατὰ Πίνδω.

Nymphæ ubi, quum extinctus Daphnis, tum vos ubi, nymphæ!
Pindi ne an Penei tempe tenuistis amæna?

.....Nymphes des eaux, quel fut votre séjour,
Quand, brûlé d'un feu lent, Daphnis perdit le jour?
Étiez-vous sur le Pinde, ou le fleuve Pénée,
Roulait-il sous vos yeux son onde fortunée?

Traduct. de F. Didot.

sa beauté; et le pieux Fénélon exprime le desir d'y porter ses pas, en les consacrant à une mission apostolique qui aurait régénéré la Grèce. « Je pars, dit le « chantre de Télémaque, plein de ce saint enthou- « siasme, où le sacré et le profane s'allient avec la « grace; je pars, et peu s'en faut que je ne vole!.... « La Grèce entière s'ouvre à moi; le sultan, effrayé, « recule; déja le Péloponèse respire en liberté, et « l'église de Corinthe va refleurir! La voix de l'apôtre « s'y fera encore entendre. Je me sens transporté dans « ces beaux lieux et parmi ces ruines précieuses, pour « y recueillir, avec les plus curieux monuments, l'es- « prit même de l'antiquité. Je cherche cet aréopage « où saint Paul annonça le Dieu inconnu. Mais le pro- « fane vient après le sacré; et je ne dédaigne pas de « descendre au Pirée, où Socrate fait le plan de sa « république. Je monte au double sommet du Par- « nasse; je cueille les lauriers de Delphes, et je goûte « les délices du Tempé! »

. . . . . Arva beata
Peramus arva et divites insulæ. . . . . .

Elien peint le Tempé avec des couleurs toutes pastorales (1); Pline le décrit en naturaliste (2), et Tite-Live, en historien chargé de transmettre les fastes militaires de Rome à la postérité, quand il fait connaître ses dimensions et les points fortifiés de cette

(1) Ælian., *Hist. Var.*, lib. III, c. 1.

(2) Plin., lib. IV, c. 8; lib. XVI, c. 44.

gorge vers Gonnus, Condylone et Lapathunte (1). Tels sont les récits des anciens, auxquels l'auteur d'Anacharsis a ajouté le tableau enchanteur des Pélories, célébrées en mémoire de l'événement qui donna la Thessalie aux enfants des Grecs, quand le Pénée se fut frayé un passage vers la mer (2). Mais au lieu des cortéges couronnés de fleurs qui voguaient sur ses ondes, à peine aperçoit-on maintenant quelques esquifs chargés de ruches d'abeilles, qu'on y fait voyager pour picorer le miel odorant des coteaux de l'Olympe et du mont Ossa. C'est au printemps que ces théories nouvelles descendent des coteaux de la Magnésie, pour naviguer sur le Pénée, tandis qu'on porte dans des chars d'autres ruches, que les pasteurs conduisent au milieu des prairies de Pharsale, qu'ils quittent, lorsqu'elles sont épuisées d'ambroisie, pour suivre le printemps jusque dans la plus haute région des montagnes. Ainsi c'est encore dans la patrie d'Aristée (3) que les industrieuses abeilles reçoivent des soins qu'elles récompensent par des récoltes abondantes de miel et de cire.

Le chemin qui conduit de Larisse au Tempé, que les modernes appellent *Dervéni*, *Bogaz*, et parfois encore, comme au temps d'Anne Comnène, *Lycosto-*

---

(1) Tit.-Liv., lib. XXXII, c. 15; lib. XXXIII, c. 21; lib. XXXVI, c. 10; lib. XLII, c. 4, 67; lib. XLIV, c. 6.

(2) Voyage d'Anacharsis, c. XXXV.

(3) Tristis Aristeus Penei genitoris ad undam
Stat lacrymans.....

Georg., lib. IV, v. 355.

mion, *gueule de loup*, traverse à l'orient une campagne couverte de champs de coton, de vignobles, de plantations de tabac et de maïs. On perd de vue le Pénée pendant cinq milles; et après avoir contourné plusieurs *buttes tumulaires*, on arrive au lac Nézéro, qui est le Nesson de la Thessalie (1). Ce marais est traversé par une chaussée en pierre percée d'arches; et comme l'accumulation de ses eaux est produite par le gonflement du Pénée, il arrive souvent qu'on le cultive en entier, lorsque les années sont peu pluvieuses. On aperçoit sur les coteaux voisins plusieurs tchiftliks appartenant aux beys de Larisse; et après avoir franchi un ressaut qui s'élève au nord-est, on entre dans la partie du Tempé que les modernes appellent gorge de Saratzlar. On laisse presque aussitôt à droite, sur la pente du Kissovo (2), des pans de murs situés parallèlement à d'autres ruines existantes à la rive gauche du fleuve, qui rappellent les positions de Mopsium et de Phalanne; et de là jusqu'au pont de Baba, il y a une lieue et demie de chemin. La bordure du Pénée, du côté de l'Olympe, est étroite; et à mi-chemin environ, on découvre, dans un de ses enfoncements, la chapelle de sainte Vénérande. Serait-ce l'emplace-

(1) Nesson, Νέσσων. Strab., lib. IX, p. 440 et 441, dit que c'était le nom d'une ville et d'un lac de la Thessalie, ainsi que Étienne de Byzance. STEPH. BYZ.

(2) Kissovo, montagne du lierre. Élien parle, dans sa description du Tempé, du lierre au sarment laineux de l'Ossa, qui s'enlace autour des arbres; et rien n'a changé sous ce rapport.

ment du hiéron, où Apollon, vainqueur du serpent Python, se soumit aux purifications; car les chrétiens ont presque toujours bâti des oratoires sur les lieux où les anciens avaient élevé des temples et des autels aux divinités mythologiques.

A partir de la hauteur de Saratzlar, on marche sur la grève sablonneuse du Pénée, qui n'est bordé que de lauriers-roses et d'agnus-castus, jusqu'à l'endroit où le Kissovo prend le nom de Grammenos. On est alors dans le lieu le plus resserré de la gorge, qui est encaissée par des rochers sur lesquels on voit les restes d'une forteresse à double enceinte en pierres sans ciment, que les gens du pays appellent *Oro-Castron*, ou château de la montagne. On lit, à la surface du rocher, une inscription qui porterait à croire que cette partie du défilé fut fortifiée par un proconsul appelé Cassius Longinus (1); enfin on reconnaît un autre ouvrage romain dans quelques débris de murs voisins du pont de Baba.

Ce pont, solide quoique restauré à diverses époques, se compose de vingt arches en pierre, avec voûtes et ciment. On remarque à son entrée, une tête de pont retranchée, qui est encore une fortification attribuée à Cassius Longinus, si toutefois il exista

---

(1) CASSIVS LONGINVS
PRO. COS.
TEMPE MVNIVIT (*).

(*) Cet ouvrage serait-il celui d'un lieutenant de ce nom, qui servait dans l'armée de César, à la journée de Pharsale?
Bell. Civil., lib. III.

un proconsul de ce nom, chose que l'histoire ne nous apprend pas. Quant au château d'Oro-Castron, je serais tenté d'y assigner la position de Gonnus (1), ville éloignée de cent soixante stades, ou six lieues environ, qui est la distance entre Larisse et le pont de Baba. L'inspection des lieux, à cause de l'étroitesse et de la coupe des montagnes, justifie cette conjecture, ainsi que les craintes des Thessaliens, lorsque Xerxès menaça de submerger de nouveau leur pays, en fermant ce col par une digue capable de refouler les eaux du Pénée sur les plaines qu'il avait autrefois inondées. On conçoit que celui qui avait fait traverser l'Hellespont à son armée sur un pont de bateaux, et couper l'isthme du mont Athos, était capable, au moyen d'un batardeau *facile à exécuter*, de couvrir la Thessalie d'un déluge artificiel, dont l'industrie moderne pourrait appliquer les effets à un système de navigation intérieure dans cette province, par le moyen de quelques écluses.

Le canton de Larisse finit au pont de Baba, près duquel on voit une bourgade de cent familles turques; et au nord de son territoire, commence le canton d'Olympos, qui confine avec ceux de Caterin, de Servia, de Platamona, d'Alassona et de Tournovo. Le premier village, celui d'Olympos, qu'on trouve à une demi-lieue de Baba, dans une gorge du mont

---

(1) Gonnus, Γόννοι, Eustat. ad Il. II, v. 573; Strab., lib. IX, p. 440; Tit.-Liv., lib. XXXVI, c. 10; *id.*, lib. XLII, c. 67; Steph. Byz. Elle est appelée Gonussa par Tzetzès, etc. *Vide* Ortel.

Olympe, est Crania, habité par trois cents familles grecques, qui cultivent les champs de l'antique Cranon (1). Quatre milles à l'est, de l'autre côté du Pénée, on aperçoit Pourla-Cato, village de soixante feux; et une lieue parallèlement au nord, dans une vallée supérieure, Pourla-Apano, voisin d'un lac appelé Mavri-Limni, qu'un village nommé Nézéro, situé sur ses bords, a fait confondre avec le *Palus Nessonis* de Larisse. Enfin une lieue au septentrion, on relève Arapchani, chef-lieu du canton d'Olympos (2), bourg habité par sept cents familles chrétiennes, qui possède une école grecque fondée, il y a soixante-dix ans, par Denis, évêque de Platamona, dernière ville de la vallée du Tempé, bâtie près de la mer (3).

---

(1) Les médailles qu'on trouve aux environs de cette bourgade sont les suivantes :

Bronze. Cavalier galopant à droite avec le pileus et le manteau.

R. KPNN. Diota posé sur un char, dans les roues duquel on voit un Jupiter Nicéphore et une aigle.

(2) Son rapport de distance avec Ambelakia, sur le mont Ossa, est de trois lieues.

(3) Les villages de ce canton sur la route de Salonique sont : à deux heures d'Arapchani, Caria, une heure de la mer; une heure N. E., Négani, près d'un pont sur lequel on passe le Sphétili-Sou, ou Mylis; deux heures au-delà, Caterin, chef-lieu de canton, cinq mille habitants; sept heures N. E., pont d'Arapli, sur l'Haliacmon; de là au Vardar, six heures.

CHAPITRE LXXVII.

Magnésie. Ses divisions modernes. Route de Larisse à Agia. Téké d'Alicouli. Philosophie épicurienne de son supérieur, ou baba. Détails topographiques, et aperçus sur ce canton.

J'appelle Magnésie cette partie de la Thessalie qui se déploie du nord-ouest vers le sud-est, dans une étendue de dix-huit lieues, depuis l'embouchure du Pénée jusqu'au cap Sépias, sur un rayon moyen de six lieues, entre le golfe Thermaïque et les plaines de la Thessalie. Cette région montueuse est divisée dans toute sa longueur par une chaîne mère, qui, après avoir uni l'Ossa au Pélion, et couronné le sein Pagasétique, se joint à la zône escarpée de l'Othryx, ou Goûra, dont les rameaux, qui se groupent vers Agrapha, vont se rattacher aux faîtes du Pinde. Par ce systême de contreforts enlacés les uns avec les autres, la Thessalie se trouve encaissée, et présente l'aspect d'une Méditerranée abandonnée par les eaux, telle qu'Hérodote (1) et Lucain la décrivent. Quant à la Magnésie et aux montagnes environnantes de ce grand bassin, les historiens s'accordent à les regarder comme le séjour des premières peuplades de la Thessalie; et c'est en effet dans leurs escarpe-

(1) Τὴν δὲ Θεσσαλίην λόγος ἐςὶ τὸ παλαίον εἶναι λίμνην ὥςε γε συγκεκλημένην πάντοθεν ὑπερμήκεσιν οὔρεσι.

HERODOT., lib. VII, c. 129.

ments qu'on retrouve sur-tout les enceintes cyclopéennes, telles qu'Oréo-Castron, Mopsium et Phalanne. Mais au-delà de ces villes commence l'obscurité de la géographie ancienne, qui indique à peine deux ou trois places peu importantes sur la côte, tandis que l'histoire nous montre les peuplades pélasgiques groupées autour du golfe Pagasétique, aux bords du lac Boëbis, et dans les vallées du mont Pélion. Ce fut sur les flancs de cette montagne ombreuse qu'on coupa le bois pour construire le vaisseau *Argo*, qui, le premier se sépara de la terre au port d'Iolcos, pour donner à l'homme l'empire des mers; événement que l'âge d'or déplore par la voix d'Euripide (1), mais auquel la Grèce dut sa civilisation.

Ainsi la haute antiquité ne nous représente que les bords de la mer, habités par des peuplades qui y avaient bâti des villes; et sans les invasions des barbares, il est probable que la région montueuse du Kissovo serait encore abandonnée aux excursions temporaires des pâtres. Mais depuis les révolutions qui ont désolé la Grèce, il s'est formé dans ces hauteurs un canton aussi intéressant par sa population chrétienne, qu'admirable par ses mœurs douces et industrieuses, qui porte le nom religieux d'Agia (sainte) parmi les

---

(1) Εἰθ' ὤφελ' Ἀργοῦς μὴ διαπτᾶσθαι σκάφος
Κόλχων ἐς αἶαν, Κυανέας Συμπληγάδας,
Μήδ' ἐν νάπαισι Πηλίου πεσεῖν ποτε
Τμηθεῖσα πεύκη, μήδ' ἐρετμῶσαι χέρας
Ἀνδρῶν ἀρίζων οἳ τὸ πάγχρυσον δέρας
Πελίᾳ μετῆλθον. Ἐυριπ. Μηδεία, act. I, scèn. 1.

fidèles, et celui de Ienidgé-Féner, aux archives impériales de Constantinople. Cette contrée de la haute Magnésie, ou si l'on veut, à la rigueur, de la Pélasgiotide, a pour bornes au septentrion le Pénée, ou Salembria; le canton de Phéner, ou Larisse, vers l'occident; celui de Thaumaco, du côté de l'Orthryx; la mer, à l'orient; et dans la partie du sud-est, les cadiliks de Volo et de Vélestina. Ses subdivisions, dans cette circonscription, sont le Sempti de Kissovo, qui comprend quatorze bourgades, et celui de Déchani (1), duquel relèvent dix-huit autres hameaux florissants et peuplés.

En faisant route de Larisse à l'orient, lorsqu'on a passé la rivière de Réjani, qui se rend au marais de Nézéro, on arrive, dans une heure de marche en plaine, au village de Capgilar, séjour de trente familles grecques adonnées à la culture d'un sol dont les produits sont riches et variés. Une lieue au sud-ouest, dans le rapport de six milles avec Larisse, on relève Sarinichi, village de quarante familles, dont un quart environ sont mahométanes. Peu après on perd de vue le sentier commercial qui conduit à Volo, pour pénétrer entre les bases ondulantes des coteaux de la Magnésie. Bientôt on laisse à gauche Sardilar, village de trente familles, environné de plusieurs fermes (qu'on appelle ici *Hypostatica*) appartenant aux beys de Larisse. De ce village, qui est éloigné d'une lieue et demie de Capgilar, dans une heure de marche à l'orient, on passe à Topouslar, dernier

(1) Les Grecs prononcent *Déchani*, mais ils écrivent ΔΕΣΑΝΙ.

hameau de la dépendance de Iénidgé-Féner. Bientôt après on parcourt des vallons plantés de mûriers; et au bout d'une lieue et un quart de chemin, on laisse à gauche le bourg turc d'Alicouli, dont le Téké, qui est le plus riche de la Thessalie, est le chef-lieu de l'ordre des Bektadgis, secte que sa croyance religieuse rapproche des *Spinosistes*. Le supérieur ou baba de cette communauté, que je connaissais, tout en appréciant à leur valeur les jongleries auxquelles il se prêtait, trouvait fort bon l'énorme fortune qu'elles lui procuraient. Il disait que, dans ce monde, l'homme sage doit se garder de détromper la crédulité, quand elle lui est profitable; et raisonnant comme un saint homme d'hermite, il comparait son monastère à un hôpital de fous, auxquels d'autres insensés fournissaient les moyens de passer leur vie dans l'oisiveté et la bonne chère. Au reste, sévère envers les siens, il présidait avec une gravité admirable à leurs convulsions et aux tours de gibecière de ces saltimbanques, qui retracent les mystères de la déesse de Syrie, dans leurs orgies et leurs pratiques superstitieuses. Les meilleurs danseurs, ceux des derviches qui s'appliquaient les plus vigoureux coups de pavés sur la poitrine, ou qui mordaient avec ténacité un fer rouge, étaient l'objet de ses caresses; et lorsque nous étions seuls, il les immolait au ridicule. Alicouli, qui est le séjour de ces faquirs, indépendamment de cent maisons turques bien bâties, est environné d'un grand nombre de sérails, où les riches mahométans de Larisse viennent en été reposer leur indolence, au milieu des ombrages et des eaux fraîches de

cette contrée, dont l'air est regardé comme le meilleur du pays.

Un quart de lieue au sud-est d'Alicouli, on passe auprès de Réjani, bourgade grecque, qui envoie au Pénée une rivière qu'on croit être l'Onochonus, ou Orcus (1); et deux milles plus loin, on arrive à Agia. Cette ville, qui se présente comme un oasis civilisé au milieu de la barbarie, est le séjour de huit cents familles chrétiennes gouvernées spirituellement par un évêque jadis suffragant de Démétrias, mais qui relève maintenant de l'exarque de Larisse. De grandes maisons, des vergers couverts de mûriers et d'arbres fruitiers, annoncent la moderne capitale des Magnètes. Là, sous un beau ciel, au centre d'un plateau couvert de moissons, au milieu des sources et des ruisseaux permanents, auraient pu vivre, comme dans un autre Éden, six mille individus, unis par la conformité de religion et d'intérêts. La terre leur prodiguait des trésors, qui suffisaient à leurs besoins; mais les arts parurent, et avec eux la soif du gain éveilla d'autres intérêts. Au lieu d'exporter en nature, comme par le passé, leurs soies et leurs cotons, on voulut les filer, les teindre sur les lieux; et on ouvrit des communications avec l'Allemagne. Des maisons grecques s'établirent à Vienne; et comme les résultats furent heureux, les habitants d'Agia voulurent tous être

(1) Onochonus, Ὀνοχῶνος, Plin., lib. IV. Hérodote raconte que cette rivière fut bue en entier par l'armée de Xerxès. *Polymn.* C'est d'après Lucain probablement que Niger l'appelle Orcus.

marchands, manufacturiers, ou teinturiers. On ne tarda pas à dédaigner et à négliger l'agriculture; et comme on était riche en espèces, les Grecs, au lieu de déguiser leur fortune, commencèrent à bâtir des palais. Des palais au luxe il n'y eut qu'un pas; et ce pas franchi, sans calculer l'inconstance des spéculations, ne tarda point à amener des faillites, qui entraînèrent à leur suite les séquestres, les procès dévorants et les dissensions domestiques, dans lesquelles on fit intervenir le satrape de l'Épire, qui, pour concilier les plaideurs, les dépouilla, afin de les mettre d'accord. On conçoit que ces catastrophes durent être suivies de la chûte des fabriques; et comme personne ne voulait retourner à la charrue, une langueur générale et une misère avilissante succédèrent au mouvement imprimé par le négoce. On se regarda long-temps avec l'espèce de stupeur qui suit les vapeurs décevantes de l'ivresse; mais ce fut pour tomber sous le joug d'un maître qui, en accablant ses vassaux d'impôts, de corvées et de redevances, leur apprit qu'ils n'étaient plus que les fermiers de leurs biens. Malgré cette décadence, Agia est encore une des villes chrétiennes les plus intéressantes de la Thessalie. La rivière de Milolavco, qu'on croit être l'Onchestus (1), grossie des eaux d'une multitude de sources, baigne ses jardins et ses vergers, qui s'étendent à l'orient jusqu'à Valti-Revma, tchiftlik de Véli pacha, éloigné d'une lieue et demie d'Agia.

C'est à cette distance qu'on assigne la ligne de dé-

(1) Onchestus, Ὀγχηστός; Polyb., *Hist.*, lib. XVII; Steph. Byz.

marcation avec le territoire du sempti de Mavrovouni; mais en remontant deux lieues au nord-est, on rentre dans la banlieue d'Agia, par Thanato, bourg grec de trois cents feux, éloigné de quatre milles de la mer. Sa campagne produit de la soie, du coton, assez de grains pour nourrir sa population, et les meilleurs vins des coteaux de la Magnésie. A deux lieues d'Agia, dans la direction que j'ai tracée, et à une lieue de la mer, on trouve Capitcha (1); et comme point de reconnaissance parmi une foule de hameaux, Sélitchani, célèbre par ses monastères du Précurseur et de la Vierge (Πρόδρομου καὶ Πάναγιας), qui y attirent chaque année de nombreuses processions de pélerins. Enfin deux milles plus loin au nord-ouest, s'élève le tchiftlik d'Ormani, voisin de la fontaine Hémonie, que les Grecs appellent *Agiasma*, ou *source* de Saint-Nicolas, à cause d'une chapelle de ce nom, bâtie dans son voisinage.

Le sempti de Kissovo, qui comprend le versant oriental du mont Ossa, a pour chef-lieu Ambelakia, ville de quatre cent soixante familles chrétiennes, parmi lesquelles on compte à peine maintenant quatre ou cinq maisons au-dessus de la médiocrité. Ses pri-

---

(1) Capitcha, village de quarante feux; une heure et demie O., Névogliani, cinq cents habitants, vignobles, châtaigniers dans la région froide des montagnes; une demi-heure N., Bayram-Keu; une heure N. O., Selitchani; deux tiers d'heure N. O., Ormani; une heure S., Djouk-hané; une heure S., Agia, point central des relevés indiqués et de ceux qui suivront.

mais, que j'ai connus, tout en exaltant leur splendeur passée, ont laissé au compte de l'israélite Bartholdi, le prétendu théâtre sur lequel *on jouait*, dit-il, *Misantropie et Repentir*, et *la Loge des Francs-Maçons* (1), qui n'aurait pas manqué de faire pendre tous les Ambélakiotes en masse, dans un pays où les sectateurs d'*Iram* sont regardés comme des athées. Il faut également mettre de côté ce qu'on a raconté de l'opulence de cette place, où il n'y a plus ni teintureries, ni manufactures, mais toujours des eaux fraîches, un ciel pur, et des habitants dont les femmes ne furent jamais *des nymphes légères fuyant comme des sylphes, à l'aspect des étrangers*, car ces robustes Thessaliennes sont vêtues de burre, portent de lourds fardeaux sur leurs épaules, et, comme toutes les paysannes, sont assujéties aux travaux de l'agriculture.

Une lieue au nord de la douce peuplade d'Ambélakia, on trouve Spilea (2), bourg de cent familles grecques adonnées à la vie pastorale; et au-delà commencent les escarpements du mont Ossa, quartier-général des brigands qui infestent trop souvent la Thessalie. Au nord-est, à deux lieues d'Ambélakia, on relève Laspochori et plusieurs villages (3) dont les ha-

---

(1) Bartholdi, Voyage dans quelques parties de la Grèce.

(2) Spilea, les Cavernes; *Voyez* Anacharsis, c. 35.

(3) Laspochori, village de trente familles grecques; une heure S., Tchaïtzi, échelle d'Ambélakia; une heure S. E., Micheteremi; une heure un quart en descendant la côte au midi, Caritza, deux cents familles grecques; une heure un quart, Conomio, près duquel on trouve des ruines.

bitants font le cabotage de la côte, qui n'eut autrefois pour villes maritimes qu'Eurymènes (1) et Rhizus (2).

La partie du canton d'Agia appelée Mavrovouni (montagne noire) confine avec celle que je viens de décrire, et a pour limites, dans ses autres directions, Thaumaco, Volo, Velestina et le golfe Thermaïque. Comme je l'ai dit, on compte dans son étendue dix principaux villages, dont le premier, en faisant route au midi, est Déchani, tchiftlik de cent cinquante familles grecques, appartenant à Véli pacha. Ce fils du satrape de l'Épire y a fait bâtir un sérail près duquel il a fait creuser un lac formé des eaux de l'Oncheste, dont l'aspect lui rappelle, comme aux Troyens retirés à Buthrotum, qui avaient reproduit Ilium aux bords du faux Simoïs, le tableau de Janina, séjour de son enfance, qu'il ne peut oublier au sein même de sa grandeur.

On entre aussitôt dans la plaine Dotius (3), où l'on voit Dogak-Keu et Kelméli, séparés par le Milo-Lavcos, qui se rend au lac Bœbis, que les modernes appellent Carlas (4). Les paysans de cette contrée, et

---

(1) Ἐυρίμεναὶ, Scylax, Tit.-Liv., lib. XXXIX, c. 25; Steph. Byzant.

(2) Ρίζοῦς, Steph. Byzant.

(3) Dotius, Δώτιον; Plutarch., *Quæst. Grec.*; Strab., lib. IX, p. 442.

(4) Dechani, anciennement Dotius; un tiers d'heure S. E., Dogak-Keu; une heure E., Kelméli; de Déchani, une heure S. E., Potamia; deux tiers d'heure E., Courava; deux tiers d'heure, Rizo-Milo; une demi-heure S. E., Canalia, près du

ceux voisins du Pélion, ont conservé une sorte de fierté qui les engage souvent dans des entreprises audacieuses, en les portant à se joindre aux pirates de Trikéri. D'autres, impatients du joug, passent dans l'Asie mineure, où le territoire de Pergame offre des ressources à leur industrie; et le plus grand nombre, attaché au sol paternel, soupire après la modération d'un gouvernement protecteur, que sa longue résignation et l'intérêt même de ses maîtres, réclament pour leur avantage commun.

CHAPITRE LXXVIII.

Route de Larisse à Volo. Cynocéphales. Application d'un passage du trente-troisième livre de Tite-Live à la topographie moderne de la Magnésie. Aperçus sommaires sur les cantons de Volo, d'Armyros et de Thaumaco.

La route de Volo, qu'on quitte pour entrer dans le défilé qui conduit à Agia, se poursuit, à partir de Sarinichi, en divergeant au sud-est pendant quatrè milles. A cette distance, les coteaux présentent par in-

---

lac de Carlas, dont les crues remontent jusqu'à cette hauteur.

Partie occidentale du Mavrovouni; une heure O. de Déchani, Kiolélar, et Hadgi-Michi, sept heures; partie du S. E., de Dechani, trois heures, Pési-Dendra, une demi-heure de la mer; Skiti, deux heures, une heure de la mer; quatre heures, Kéramidi, Silistrovo et Vénéto sur la côte.

tervalles quelques rochers nus, dont la forme a pu faire naître la dénomination de Cynocéphales (têtes de chien). Pendant deux lieues, on remarque ces rangées de pierres saillantes, et plusieurs mamelons verdoyants ou couverts de buissons; et cet aspect d'un terrain tourmenté se continue jusqu'à Hadgi-Bachi, dont la distance avec Agia est de six milles. A deux lieues de là, on est en vue de Kiolélar; et le point extrême du bassin de la Thessalie, dans cette direction, se termine à Pétra, village turc éloigné de neuf lieues de Larisse.

Tel est le tracé du versant occidental de la Magnésie, à la vue duquel on reconnaît le théâtre d'un de ces combats dans lesquels l'ambition des Romains, aidés des Grecs, porta un coup fatal à la puissance de Philippe, dernier appui d'un pays déchiré par les factions. On peut expliquer les mouvements de T. Q. Flaminius, qui, après avoir débusqué le roi des défilés de l'Aoüs, par un stratagême (1), et éprouvé à son tour un échec sur l'Atrax (2), rentrait en scène, afin de décider une guerre dont l'issue était problématique à cause des événements qui avaient eu lieu. De son côté, Philippe n'avait pas attendu que les pluies de l'équinoxe fussent passées pour occuper les coteaux de la Magnésie; tandis que le consul, au bruit de son apparition, avait quitté son quartier d'Élatée en Phocide, en rassemblant tous les Grecs auxiliaires, avec lesquels il parut en dehors du Tra-

(1) *Voyez* t. I, c. XIX de ce voyage.
(2) Tit.-Liv., lib. XXXII, c. 15; et XXXVI, c. 10 et 13.

chis, en couronnant les hauteurs de Thaumaco. On s'observait ainsi; et le roi, posté dans un lieu propice pour accepter ou refuser à son gré le combat, rappelait *à ses troupes, surprises plutôt que battues au défilé de Pyrrhus, l'événement de l'Atrax, glorieux pour leurs armes, en montrant à la phalange les plaines spacieuses de la Thessalie, comme un terrain propre à ses manœuvres.* Flaminius, qui venait d'échouer devant Thèbes de Phthiotie, représentait aux Romains *l'honneur de leurs aigles, la grandeur de leurs travaux et l'éternité de l'empire, qui y était attachée.* De part et d'autre, on préparait une action décisive, par l'enthousiasme dont on remplissait les soldats, par l'habileté des mouvements et le choix des campements. Tantôt le consul feignait de prendre l'offensive, tantôt il cherchait, par une retraite simulée, à attirer l'ennemi sur un terrain propre à engager une affaire générale; et après mille stratagêmes, la journée des Cynocéphales (1) vit la défaite des Macédoniens. Philippe, vaincu, se retira cependant en bon ordre dans le Tempé, où, après avoir rassemblé les débris de son armée, il stipula une paix capable de soutenir le trône d'Alexandre, si les Grecs sur-tout avaient mieux connu leurs véritables intérêts. Mais les temps étaient révolus; et les destins, qui avaient présidé à la fondation du royaume de Macédoine, sous Car-

(1) Tit.-Liv., lib. XXXIII, c. 5, usque ad 13. Cette bataille se donna l'an du monde 3857; Olympiade CXIV, 4; U. C. IOLVII.

naus, avaient marqué le terme de sa destruction à l'ère malheureuse de Persée.

Si on fait attention aux traits topographiques que je viens d'esquisser, on comprendra les détails consignés dans le trente-troisième livre de Tite-Live, relativement à la bataille des Cynocéphales. A l'orient de cette terre historique, on retrouvera le lac Bœbis (1), et la vallée qui porte encore le nom de Lamia (2), où les riches habitants de Macrinitza ont des fermes et des maisons de campagne. On ne verra pas Vélestina, sans penser à Phérès (3), territoire chéri d'Apollon, lorsque ce dieu, banni de l'Olympe, garda les troupeaux d'Admète. Je ne sais quelle couleur harmonieuse, quelle aure suave sont encore répandues sur cette terre ornée de lauriers roses, de myrtes et d'arbres qui couvrent les coteaux

---

(1) Bœbis. Il y avait une ville et un lac de ce nom, non loin duquel se trouvaient *Pherès, Bœbi, Glaphyras et Iolcos la bien bâtie.*

Οἱ δὲ Φερὰς ἐνέμοντο παραὶ Βοιβηΐδα λίμνην,
Βοίβην, καὶ Γλαφυρὰς, καί εὐκτιμένην Ἰαωλκὸν.
Iliad. II, v. 712.

Strab., lib. IX, p. 436; Lucan., lib. VII; Plin., lib. IV, c. 8; Tit.-Liv., lib. XXXI, c. 41; Steph. Byz.

(2) Lamia, Λαμία; Polyb., lib. IX; Strab., lib. IX, p. 298; Diod., lib. XVII, c. 3; Tit.-Liv., lib. XXXIX, c. 23; Steph. Byzant.

(3) Phérès, Φεραὶ; *Iliad.*, lib. II, v. 711; Strab., lib. IX, p. Tit.-Liv., lib. XXXVI, c. 14; Plutarch., *Vit. Pelopid.*; Cic., lib. II, *De Offic.*; Val. Maxim., lib. IX; Ovid., *In Ibin*; Steph. Byzant.

et les promontoires du lac de Carlas. Dans le lointain, le Pélion aux *belles forêts* (1) relève ce tableau par la majesté de ses croupes, dont l'étendue enveloppe le bassin du Bœbis et le golfe Pagasétique, où Thétis, couronnée de forêts, semble inviter les descendants du peuple de Pélée à partager la gloire de son alliance, en devenant encore une fois les premiers navigateurs de l'Archipel, au lieu d'en être les fléaux, tels qu'ils le sont, par leurs pirateries.

Volo, regardé comme l'antique Pagase (2), est le chef-lieu de cette contrée, séjour des Pélasges, qui compte dans sa juridiction vingt-quatre bourgs ou villages, entièrement habités par des Grecs. Son commerce, qui se réduit maintenant à l'exportation des grains et de quelques balles de soie écrue, avait autrefois attiré l'attention des négociants français de Salonique, à la requête desquels M. le comte de Choiseul Gouffier avait fait nommer un vice-consul honoraire résidant à Portaria (3). Mais maintenant cette échelle, oubliée de nos navigateurs, n'est plus fréquentée que par les Hydriotes, qui y chargent des grains de basse qualité pour l'Espagne.

Le canton de Volo ne comprend que les deux tiers

---

(1) Pélion, *Iliad.*, lib. II; Ptolem.; Ovid., *Fast.*, lib. V; Tzetzès, *Chil.* 6, n. 95.

(2) Pagase, Strab., lib. IX, p. 434; Scylax; Ptolem.; *Apollon*, lib. I, v. 411; Plin., lib. IV, c. 8; Mela., lib. II, c. 3; Ovid, *Hero. ad Leand. Epist.*, v. 175; Propert., lib. I, eleg. 20, v. 17; Lucan., lib. II, v. 715; Steph. Byz.

(3) Le dernier agent de France de Volo, résidant à Portaria, fut un nommé Barthélemi, natif de Lyon.

de la mer intérieure, ou golfe Pagasétique, qui est entouré par les rameaux du Pélion. Au sud-ouest, le canton d'Armyros (1), point extrême de la Thessalie, du côté de l'Eubée, s'appuie au sein Pélasgique. Dans ses dimensions, par lesquelles il confine avec Thaumaco et Vélestina, il comprend vingt villages situés dans la vallée de l'Amphrysse, où fleurirent Thèbes *la fabuleuse*, célèbre par les malheurs d'Agavé, et les deux villes d'Alos, fondées par Athamas (2), près de la plaine de *Crocius*, que les modernes appellent encore maintenant *Cocos* et *Crocos*, dont Platanos est le chef-lieu.

Je passe sous silence le canton de Thaumacos (3),

---

(1) Armyros. Cadilik, évêché, cinq heures S. E. de Velestina, quatre heures S. S. O. de Volo, sept heures N. E. de Zeïtoun, sur une rivière qui se rend à la partie du golfe appelée de son nom, compte trois cents familles turques et grecques; Platanos, quatre cents, une heure et demie S. E; une heure de la mer, six heures de Volo; Tchiourpi, une heure S. E. du précédent, une heure un tiers du golfe; trois heures et demie S., Stélio, quatre-vingts maisons; cinq heures un quart d'Armyros, Hamaco, deux heures de l'île de Trikéri; une heure O., Coucoutos; une heure et demie du précédent, Cocosi. Sur la route d'Armyros à Zeïtoun, à la distance de sept heures, sont situés Vrignia, Cardiki, Gavrani et Kouphous.

Rapports généraux. D'Armyros à Thaumacos, quatre heures; avec Velestina, cinq; et trois heures un quart, avec Goûra, qui donne son nom à l'Othryx.

(2) Strab., lib. IX, p. 300; Lucan., *Phars.*, lib. II; Ptolem.; Steph. Byz.

(3) Thaumacos, Strab., lib. IX, p. 434; Tit.-Liv., lib. XXXII, c. 4; Steph. Byz.

d'où la Thessalie se présente au sortir du défilé du Trachys, comme une vaste mer. Ici se terminent mes observations, et je déplorerais la perte de plusieurs autres faites sur les lieux, si je ne savais que M. Dodwel, dont l'ouvrage s'imprime à Londres, doit compléter la description des parties de la Grèce continentale qui ne sont pas comprises dans mon voyage. Ainsi, sans nous être entendus, sans nous être donné le mot, car je n'ai connu ce voyageur qu'à Paris, la France et l'Angleterre, par l'entremise de deux de leurs enfants, auront exécuté une entreprise nouvelle pour la science, en exposant la topographie de la terre classique dans son état moderne.

CHAPITRE LXXIX.

Cours de l'Apidane. Marche des armées de César et de Pompée depuis Dyrrachium jusqu'à Pharsale, appliquée aux topographies de ce voyage. Retour par la plaine, ou Campos, à Tricala.

L'Apidane, ou rivière de Pharsale (*Sataldgé-Potamos*), près duquel j'ai suspendu le récit de mon dernier itinéraire dans la Thessalie, afin de donner l'ensemble topographique de quelques-uns de ses cantons; l'Apidane, dis-je, prend ses sources au versant des montagnes de Goûra, entre Thaumacos et Vélestina. La première de ses branches, qui a son origine au levant d'hiver, reçoit l'Énipée, ou rivière de Vlacho-Jani, un peu au-dessus de Pharsale.

Nous étions partis du khan d'Alif-Aga, en suivant des coteaux, et en nous dirigeant au midi à travers une campagne coupée de ruisseaux, lorsqu'au bout de quatre heures de marche nous nous arrêtâmes pour passer la nuit à un caravanserail bâti dans la plaine. Nous étions à une lieue et demie de Pharsale, que les Turcs appellent Sataldgé; et comme cette ville était alors en proie à la peste, nous jugeâmes convenable de ne pas en approcher. Je renonçai donc à voir cette place, ainsi que la vieille Pharsale elle-même, dont les murs sont l'ouvrage des Pélasges, peuples primitifs de cette terre désolée par les fléaux de la guerre et des épidémies. Tout portait autour de nous l'empreinte de cette double calamité, au moment où j'y voyageais. Ce n'était plus, à la vérité, des armées qui avaient troublé la paix de la Thessalie; mais aux lieux où *l'aigle abattit l'aigle, où s'élevaient des débris de chars et des montagnes de morts privés d'honneurs suprêmes* (1), figuraient les ossements des derniers chefs de bande, qui, sous les ordres de Blachavas, avaient compromis le salut de la Thessalie; ou bien des fosses remplies des cadavres des pestiférés.

Revenu des premières impressions que m'avaient causées ces objets funèbres, je cherchai à reconnaître le terrain où Rome, par ses propres armes, décida la perte d'une liberté que la corruption de ses mœurs ne lui permettait plus de garder; ce champ historique *qui mit les lois aux pieds du crime, jus*

(1) Corneille, *Tragédie de Pompée*, act. I, scen. 1.

datum sceleri; le théâtre enfin où César, vainqueur de Pompée, recueillit les palmes de la victoire, et prépara les *Ides de mars*, qui furent le terme de ses prospérités et de son ambition (1).

En considérant la nature des lieux que je venais de parcourir, l'aspect des campagnes, les gisements de Larisse, de Gomphi et de Métropolis, je ne doutai plus que j'étais dans les champs ensanglantés de Pharsale. Nous entrions dans la saison où se donna cette bataille mémorable; *les moissons commençaient à jaunir* (2); et arrivé au moment de remonter dans l'Épire, je voyais aboutir à cette plaine, avec le terme de mes travaux, le plan des reconnaissances géographiques anciennes le plus important à expliquer, je veux dire les marches des armées romaines, aux ordres de César et de Pompée, à travers l'Épire et la Macédoine, jusque dans le bassin de la Thessalie.

Si on se rappelle ce que j'ai dit relativement à Dyrrachium (3) et au cours des fleuves qui traversent l'Illyrie macédonienne occidentale, ou Musaché (4), en se reportant au texte des commentaires, on pourra prendre une connaissance exacte des opérations mi-

---

(1) César fut assassiné dans le sénat, trois ans et neuf mois après la bataille de Pharsale, le jour des ides (15) de mars IↃCCX.U.C, l'an XLVI, avant J.-C. Suet., 82; Dion., 44, 19; *Annæ Perennæ*, parricidium; *Calend. Pontif.*

(2) César, après avoir fait sa jonction avec Domitius, s'approcha de Pharsale le XVI des Calendes de Sextilis (6 juin), au moment où les blés commençaient à mûrir.

(3) T. I, c. XXIV de ce voyage.

(4) *Ibid.*, c. XXIII, *id.*

litaires de cette partie de la guerre civile. En repassant ensuite la description des montagnes de la Candavie, celle du canton de Ghéortcha (1), ce que j'ai dit au sujet d'Apollonie, d'Oricum (2) et des vallées de la haute Épire, il sera facile de me suivre et de m'entendre. Enfin si on suit la marche rétrograde de Philippe devant Q. Flaminius, depuis les défilés de Pyrrhus, jusqu'au mont Lingon (3), son combat sur l'Atrax, celui des Cynocéphales, les Turpins et les Follards, qui commenteront un jour les fastes militaires des siècles passés, pourront opérer sur l'ensemble de l'histoire ancienne dans la Grèce continentale. Ils saisiront avec une facilité particulière les plans de deux généraux, auxquels une gloire peu commune, de grands titres à l'amour du peuple et des soldats, un nom célèbre, une haute fortune, attachaient les destins de Rome, *sous le nom spécieux de bien public*, pour décider, non si elle serait libre, mais à quel chef elle obéirait; car une égale ambition avait seule divisé le *beau-père* et le *gendre*, en armant César et Pompée dans des partis contraires.

Je ne rappellerai point comment les chefs et les armées de Rome avaient quitté l'Italie pour arroser la Grèce de leur sang, ni les combats qui signalèrent leur arrivée dans l'Illyrie. Depuis le débarquement de César, les succès qui couronnèrent ses premières entreprises avaient changé; et Pompée, après avoir

(1) T. II, c. LVI de ce voyage.
(2) T. I, c. XXI, XXII, *id.*
(3) *Ibid.*, c. XIX, et t. III, c. *id.*

repoussé ses attaques devant Dyrrachium, venait d'être salué *imperator* (1) par son armée victorieuse. Le dictateur, qui s'était assuré de l'Étolie, de l'Acarnanie et de l'Amphilochie, par des corps d'armée aux ordres de ses lieutenants Cassius Longinus et C. Calvisius (2), ne tirant pas de ces provinces les vivres nécessaires pour son armée, et ayant échoué dans ses projets, crut devoir changer entièrement son plan de campagne. Réunissant donc à-la-fois toutes ses troupes, il renonce au blocus, dans lequel ses soldats périssaient en détail. Il harangue son armée, il relève son courage, en lui rappelant ses victoires passées. Quelques actes de sévérité, mêlés à des éloges, font renaître la confiance parmi les siens, et sans délai, il quitte ses lignes vers la quatrième veille de la nuit (3), en se dirigeant sur Apollonie.

Pompée, averti par le cri de départ, de la retraite de l'ennemi, se mit aussitôt à sa poursuite, et il ne put atteindre son arrière garde qu'au bord du Génussus, où il fut repoussé avec perte. Ainsi, en calculant la distance entre Dyrrachium et ce fleuve à

---

(1) *Bell. Civil.*, lib. III, c. 8.

(2) *Bell. Civil.*, lib. III, c. 9.

(3) Les veilles ou factions commençaient toujours au coucher du soleil. Le jour où César leva son camp étant le 3 des nones de Quintilis, ou 25 mai, le soleil s'était couché pour lui à sept heures moins six minutes; et en partant au commencement de la quatrième veille, à la tête de l'arrière-garde, il se mettait en route deux heures environ avant le lever vrai du soleil au-dessus de l'horizon; c'est-à-dire, vu le peu de crépuscule, au *petit point du jour*, que les Grecs nomment χαράματα.

trois heures de marche, on verra que cette action eut lieu quelque temps après le lever du soleil. Elle dut être de courte durée, puisque, peu d'heures après, César reprit son ancien camp d'Asparagium non loin de Cavailha (1), sans permettre à aucun fantassin, ni même à la cavalerie, qu'il fit rentrer par la porte Décumane (2), de s'éloigner pour fourrager. De son côté, Pompée rentra dans ses lignes; et comme elles étaient entières, ses soldats, qui n'avaient rien à faire (3), se répandirent en partisans dans les campagnes; et quelques-uns même, à cause de la proximité de Dyrrachium, y retournèrent pour prendre leurs bagages, qu'ils avaient laissés à cause de leur départ précipité. César, profitant de cette circonstance, donne vers midi (4) le signal du départ, sort avec son armée, fait double marche, et campe huit milles plus

---

(1) Cavailha, deux heures du Génussus.

(2) La forme du camp romain, et sa distribution sur-tout, étaient presque toujours les mêmes. La porte qui conduisait à l'ennemi s'appelait la Prétorienne, et on appelait Décumane celle qui lui corrrespondait à l'autre extrémité du camp, par laquelle on allait au fourrage. Les portes latérales étaient désignées par des drapeaux.

(3) *Nayant rien à faire*, la première opération de l'armée, dès qu'elle était organisée, était de fortifier un camp, soit qu'on fût en pays ami ou ennemi; et la circonstance, qui offrait une enceinte toute formée à Pompée, en donnant du répit à ses soldats, compromit le succès de sa poursuite contre César.

(4) Les Romains connaissaient un midi variable. Leur jour et leur nuit formaient constamment deux parts égales, quoiqu'il n'y ait division exacte du jour et de la nuit qu'à l'époque des équinoxes. Il est probable que pour cela on n'était pas obligé, comme

loin (1), sans que Pompée pût le suivre, à cause de la dispersion de ses troupes.

César, qui avait expédié ses bagages en avant, dès le commencement de la nuit, partit le lendemain (2) à la quatrième veille, et en fit de même le jour suivant, où il cessa d'être poursuivi, sans avoir été entamé au passage des fleuves et des défilés, où Pompée, sans la faute commise à Asparagium, aurait pu le combattre, le rejeter dans l'Acrocéraune, et l'obliger immanquablement à se retirer vers Corcyre et à évacuer l'Épire. Ainsi le manque de discipline des Pompéiens laissa le dictateur maître d'exécuter ses plans. Couvert par l'Apsus, il dépose ses blessés à Apollonie, jette des renforts dans Oricum, rassure ses alliés, paie ses troupes, et prend sa marche à travers l'Épire et l'Acarnanie. Pompée, ne pouvant plus contrarier les opérations de son ennemi, se dirige de son côté à travers les montagnes de la Candavie, afin de se porter, par la Macédoine, dans la Thessalie.

Jusqu'à présent, les dates du journal de César

---

l'ont cru quelques commentateurs, d'augmenter ou de diminuer la durée des heures. La chose se passait, suivant toute apparence, comme chez les Turcs, qui comptent toujours *douze heures* au coucher du soleil. Partant de ce point variable, ils disent au solstice d'été, que le soleil se lève (ἀνατολισει) à *neuf heures et demie de nuit*, et au solstice d'hiver, qu'il ne paraît qu'à *deux heures de jour*, en finissant par compter douze heures, quand il passe sous l'horizon, temps où ils disent *qu'il a régné*, ἐβασιλευε ὁ ἥλιος; comme nous disons, *le soleil est couché*.

(1) Vers Pékini. *Voyez* t. I, c. XXIII de ce voyage.

(2) Veille des nones de Quintilis, 26 mai.

m'ont guidé pour faire coïncider les positions anciennes avec les lieux indiqués dans ma topographie du Musaché. Il se trouvait le 27 mai à Apollonie, position éloignée de neuf lieues de Bérat en ligne droite; et il est probable qu'au lieu de remonter au nord vers cette ville, il prit son chemin par la vallée de l'Aoüs, route plus commode que celle des défilés, pour se rendre en Thessalie. Sans cela, il n'aurait pas été inquiet sur la position de Domitius, posté dans le canton de Ghéortcha; et il ne se serait pas vu forcé d'abandonner ce lieutenant avec son corps d'armée, qui ne dut son salut qu'a un hasard, par lequel il fut informé de la levée du blocus de Dyrrachium. Dans cette hypothèse, César dut mettre deux jours pour se rendre à Tébélen, éloigné de seize lieues d'Apollonie, et employer trois journées de marche, afin d'arriver sur le plateau de Janina, où il dut camper vers le 2 juin, et d'où on le voit faire sa jonction avec Domitius, aux environs d'Æginium (1), ville des Acarnanes, située au nord du golfe Ambracique. Dans cette position, où César retrouva Domitius, celui-ci n'avait pu effectuer sa retraite depuis la Candavie qu'à travers les cantons de Caulonias et de Conitza, pour arriver, par la vallée du Caramouratadez, au point d'où l'armée du dictateur pouvait entrer dans la Thessalie, soit qu'elle prît le défilé du mont Policiès, ou la route du pont de Dgenelli, par le mont Copanèz.

---

(1) Vers le 4 juin, la veille des nones de Sextilis, jour de la fête d'Hercule dans le cirque.

Pendant que ces manœuvres s'exécutaient, Pompée, dont les opérations ne nous sont pas connues dans les mêmes détails que celles de César, entrait, par les défilés de la Candavie, dans la grande vallée de l'Haliacmon. Arrivé à la hauteur d'Alassona, était descendu, par la gorge du Titarèse (Saranta-Poros), à Larisse, où il se réunit à Scipion, le 12 des Kalendes de Sextilis, 10 juin, mais postérieurement à l'arrivée de César dans la Thessalie.

Dès-lors, les deux armées se trouvèrent en champ clos! César, qui avait gagné les devants, avait pris d'assaut Gomphi, et occupait toutes les places situées à l'occident et au midi du bassin de la Thessaliotide. Après ces opérations, qui assuraient ses communications, trouvant une position avantageuse aux environs de Pharsale, où la moisson presque mûre offrait des ressources à son armée, il résolut d'y camper pour y attendre Pompée; et ces avantages, qui avaient été l'ouvrage de quelques jours de marche gagnés sur son adversaire, lui rendirent les destins favorables.

Pompée, arrivé à Larisse enflé du souvenir des succès qu'il avait obtenus devant Dyrrachium, invite l'armée de Scipion à partager avec la sienne *le prix d'une victoire qu'il tenait pour certaine;* et dans cette espérance, il se dirige vers Pharsale.

Cependant, en considérant la position et les ressources de César, un général moins prévenu aurait compris que, par le gain d'une bataille, la guerre civile n'était pas pour cela terminée. Le dictateur, maître de Gomphi et de Métropolis, occupait l'entrée des défilés des montagnes, qui, en cas de revers, lui of-

fraient un asyle assuré, dans lequel il pouvait attendre des renforts, et d'où il avait la faculté d'improviser de nouvelles attaques. Pompée, au contraire, adossé au Pénée, n'avait de retraite, s'il était vaincu, que par Alassona ; tandis que son rival, qui le débordait au nord, pouvait le devancer sur le Rhédias, l'enfermer dans la Bottiëïe ou dans le Tempé, et l'acculer à la mer. Mais on ne calculait que la victoire dans le camp patricien ; et pour quelques avantages obtenus, on se croyait la fortune à jamais favorable. Si Pompée, quoique rempli de présomption, agissait avec une prudente lenteur, la bouillante noblesse de Rome l'accusait, *d'aimer le pouvoir, de vouloir se faire servir par des prétoriens et des consulaires. Puis, certains du succès, les nobles se disputaient entre eux les dignités, les consulats et les emplois des années suivantes. Les uns s'adjugeaient les palais et les biens de ceux qui étaient dans le camp ennemi. Scipion, qui servait sous Pompée, dont il serait devenu le rival, si la fortune leur eût été propice, disputait à d'autres le sacerdoce de César. On dressait, par anticipation, des tables de proscription, des arrêts de mort, et des listes de confiscation contre les citoyens même restés à Rome, parce qu'ils n'avaient pas voulu émigrer. En un mot, chefs, soldats, ne rêvaient qu'argent, dignités, ou vengeances personnelles ; et sans réfléchir qu'il fallait vaincre avant tout, ils ne pensaient qu'à l'usage qu'ils feraient de la victoire.*

César, attentif à la conquérir, cette victoire incertaine, amassait des vivres et relevait les esprits de ses soldats, éprouvés, et non vaincus par quelques

revers. En faisant sortir chaque jour son armée de ses lignes, il cherchait à connaître si Pompée était dans l'intention d'engager une affaire; mais celui-ci, immobile au pied de ses retranchements, attendait que son adversaire se trouvât dans quelque mauvaise position, afin de l'y attaquer.

César, ayant deviné cette intention, résolut de son côté de harasser ses ennemis, en les entraînant dans des marches et des campements, auxquels ils n'étaient pas endurcis. Il venait de faire abattre les tentes, et le signal du départ était donné, au moment où le soleil, roulant des nuages ensanglantés, présage de la journée qu'il ouvrait dans la carrière infinie des siècles, commençait à s'élever sur la Thessalie. Il aperçoit l'armée de Pompée rangée en bataille devant ses retranchements; et suspendant la marche de ses soldats, il les convie et les dispose *à la bataille tant souhaitée que la fortune leur présentait enfin.*

Pompée, comme on l'apprit, avait aussi résolu d'en venir aux mains. Mais la veille de ce jour, qui fut le dernier de ses prospérités, soit que la fortune voulût le punir de ses faveurs, ou lui en conserver encore une ombre fugitive, au sortir du conseil dans lequel il avait annoncé *la certitude de la victoire*, il se crut, dans l'erreur du sommeil, *assis à Rome, au milieu de son théâtre, et couronné aux acclamations du peuple!* Frappé de ce songe, il avait devancé le jour pour ranger ses légions dans la plaine. Les présages étaient favorables, et il hésitait, lorsque la discorde, élevant son flambeau dans les airs, donna,

avec le signal du combat, celui des parricides; et dans moins de six heures de temps, vingt-deux mille soldats de César terrassèrent quarante-sept mille guerriers, *soutiens de la bonne cause!* Pompée, qui n'avait calculé que la victoire, quittant aussitôt les marques du commandement, abandonne son camp; et sans s'arrêter à Larisse (1), gagne le rivage de la mer, où un vaisseau de transport, sa dernière espérance, le reçoit pour le conduire aux rivages de l'Égypte, terme fatal de ses destinées mortelles (2).

César, aussi habile à vaincre qu'à profiter de ses succès, ayant coupé le chemin de Larisse aux fuyards, releva, dans cette journée, l'éclat de sa gloire, en leur accordant le pardon et la vie. Ainsi se termina la scène la plus mémorable de la guerre civile, dans la plaine où je me trouvais, à une pareille époque des saisons, dix-neuf siècles auparavant, à la vue du soleil qui brilla pour César, comme pour le paisible laboureur, dont le soc remue les cendres des Romains confondues, depuis tant de générations, avec celles des Grecs asservis.

---

(1) Lucain, qui exalte Pompée jusque dans sa disgrace, s'exprime ainsi :

Vidit prima tuæ testis Larissa ruinæ,
Nobile, nec victum fatis caput.....

PHARS.

(2) Ce fut vers le trente juin que Pompée s'embarqua pour l'Égypte, où il fut assassiné par ordre de Ptolémée, la veille de sa fête natale, quarante-huit jours après la bataille de Pharsale. Veille de Kalendes d'octobre, 17 août, an de Rome DCCVI, avant J.-C. 48.

J'ai dit que nous n'osâmes pas pénétrer à Pharsale, à cause de la peste; et il fallut me contenter de relever le gisement de quelques villages, dont les noms ne peuvent figurer que dans une carte de détails. Je décrivis dans ma marche de retour vers Tricala, les bords d'une rivière qui est peut-être le Pamise; et à mi-chemin de Pharsale à Tricala, je vis le monastère de Vendonia, dédié à saint Bélisaire (1). A la gauche de la route que nous tenions, je relevai Krania et Moscolouri, ville épiscopale renommée par une foire considérable, dont Pierre Gylle a fait mention dans son voyage, en racontant que de son temps on y trouvait encore des sorcières aussi fameuses que dans l'antiquité (2). Je suis porté à croire que cette petite ville est sur l'emplacement d'une ancienne cité de la Thessalie (3), à cause de la grande quantité de médailles qu'on y découvre, parmi lesquelles j'en trouvai une romaine que je crois inédite (4).

La campagne, à partir de Moscolouri, présente plusieurs villages situés sur des buttes (5), dont celui

---

(1) Saint-Bélisaire; une heure et demie N. E., Paparantza; une heure et demie, Kyrpali; et jusqu'au Pénée, éloigné de trois heures et demie de Kyrpali, sont situés Paraskévi, Petropoulo et Rizavia.

(2) Petrus Gyllius, *De Bosporo Thracic.*, lib. II, c. 16.

(3) Je n'ai pas de documents assez précis pour décider si cette ville occupe la position de Scotusse, ou celle de Ktimène. Quant aux villages situés en vue de Krania, ce sont Votivi et Viriani.

(4) *Bronze.* Tête laurée de Domitien. ΔΟΜΙΤΙΑΝΟΝ ΚΑΙΣΑΡΑ ΘΕΣΑΛΟΙ.

R. Tête de Domitie. ΔΟΜΙΤΙΑΝ ΣΕΒΑΣΤΗΝ.

(5) Moscolouri; une heure et demie N. O., Iorganadèz; une

de Xiloparissi peut être pris comme point de reconnaissance, afin de trouver des ruines qu'on dit être voisines des fontaines Messeïs et Hypérie (1). Cette partie de la plaine, qui jouit d'un air sain, a attiré une population de cent trente familles chrétiennes, adonnées à la culture du coton, de la soie et du meilleur tabac de la Thessalie (2).

Sur le chemin de Tricala, une lieue et demie au nord-ouest de Xyloparissi, on passe à Spathadès; deux lieues plus loin, à Meïsdani, village célèbre à cause de son monastère des Saints-Apôtres (3); et de là jusqu'à la capitale du Moulalik, où se termine cette partie de mon voyage, la distance est évaluée à trois heures de chemin (4).

---

heure de là N., Courtcha; du premier, une heure S. O., Schimatôma, une heure et demie de là, Gribovo, et les sources du Pamise situées entre Courtcha et Xyloparissi, une heure S.

(1) Messeïs, Μέσσης; *Iliad.*, lib. VI. Strabon la place, ainsi que la fontaine Hypérie, près d'une ville appelée Hellada, dont le nom est resté, comme je le dirai dans une autre partie de ce voyage, au Sperchius de la Thessalie. Strab., lib. IX, p. 432. Μελιτταία, Steph. Byz.

(2) Xyloparissi; une heure N. O., Coursovo; un tiers d'heure N. E., Prodromi; du précédent, deux heures N. O., Vengia.

(3) On trouve dans ce monastère l'inscription suivante gravée sur un cippe.

ΚΟΙΝΤΑΑΦΡΟΔΙ. ΙΝΤΟΝΕΑΥΤΗΣΑΝΔΡΑΝΜΝΗΜΗ-ΣΧΑΡΙΝΑΝΕΘΗΚΕ.... ΗΡΟΣΧΡΗΣΤΕΧΑΙΡΕ.

(4) Meïsdani; aux environs, il faut placer, une heure et demie S. O., Sotira; une heure un tiers au S. de celui-ci, les ruines d'Achorée. Sur la route de Tricala, on trouve Calivia, Clocoto, et plusieurs tchiftliks qui font partie des colis de Rizo et de Gritziano.

CHAPITRE LXXX.

Mœurs des Thessaliens. Bravoure des montagnards. Fin tragique d'Euthyme Blachavas. Martyre du moine Démétrius. Habitudes, travaux et plaisirs des habitants de la plaine.

Les mythologues représentent les habitants primitifs de la Thessalie, comme un peuple belliqueux adonné au brigandage et ne respirant que la guerre. Les Lapithes et les Centaures avaient soumis au frein les coursiers destinés à partager avec eux les dangers de la guerre. Moniclès, dont le bras brisait les rochers; Pholo, qui se vantait d'être l'hôte du grand Alcide; et Nessus, que ce héros perça de ses flèches, avaient élevé les constructions cyclopéennes, qu'on retrouve encore maintenant dans les montagnes, avant l'événement qui, sous le règne de Pélore, rendit habitable le bassin de la Thessalie. Mais quand des plaines nouvelles s'offrirent aux peuplades jusqu'alors reléguées dans les hauteurs, il dut s'opérer un changement considérable dans les mœurs. Si Jason et le bouillant Achille, ainsi que leurs sujets, conservèrent encore le type des qualités héroïques, elles durent s'effacer parmi les colonies descendues sur une terre vierge et fertile. Satisfaites des trésors que la nature accordait à leurs travaux, elles renoncèrent à la chasse, au brigandage, et par conséquent au métier de soldat ou d'aventurier. Ainsi nous trouvons, par une révolution dépendante d'un changement naturel, l'explication du témoignage opposé des anciens,

relativement au caractère des Thessaliens. Thamyris, Orphée et Linus avaient été les poëtes de l'âge héroïque; et depuis le changement physique dont je viens de parler, la Thessalie n'eut plus d'écrivains. Si on parle encore, après cette époque, de sa cavalerie, de ses archers (1), ils appartenaient aux habitants des montagnes, restés braves et guerriers. Comment concilier sans cela le témoignage de Possidonius (2), qui représente les habitants de Larisse, du Pénée, pareils aux soldats du Tassoni (3) : *Armés d'épées rouillées, la tête couverte de larges chapeaux pour se garantir du soleil; la figure garnie, afin de se préserver des coups d'air; traînant à leur suite des ânes chargés de vin et de vivres, et munis de flûtes de roseaux pour charmer leurs loisirs.* Ailleurs les Thessaliens sont représentés (4) comme *passant le temps à jouer, et plus occupés à vivre dans l'abondance qu'à bien vivre.* Les Pharsaliens sont particulièrement taxés de débauche et de fainéantise; enfin la gourmandise était tellement nationale, qu'on disait proverbialement, *un morceau de Thessalien,* pour signifier *un plat de résistance.* Aristophane, faisant allusion à cet appétit, donne à Jupiter des *bouchées de Thessalien, pour satisfaire sa voracité;* et tous les historiens s'accordent relativement au goût de ce peuple pour le luxe,

---

(1) Xenophon., *Hist.*, lib. VI, p. 581; Isocr., *De Pace*, t. I.

(2) Athen. Deipnosoph., lib. IV, c. 26.

(3) Tassoni, auteur du poëme burlesque de la *Secchia rapita, le Sceau enlevé.*

(4) Theopomp., cit. par Athen. Deipnosoph., lib. XII, c. 4.

les danses obscènes et les magiciennes, faiblesses qui attestaient également sa dissolution et l'obésité de son esprit. Aussi ces désordres des ames basses portèrent-ils les Thessaliens à trahir la cause sacrée des Grecs, dans la lutte de l'Orient contre l'Occident, en s'unissant à Xerxès, dont ils préféraient la magnificence et la somptuosité aux charmes impérissables de la patrie et de la liberté.

Des siècles se sont écoulés, depuis que les historiens nous ont donné ces détails; et malgré les révolutions, on retrouve encore les Thessaliens tels qu'ils les ont peints. Braves et timides, audacieux et efféminés, actifs et apathiques; formant, comme autrefois, deux peuples différents suivant les localités, ils ont conservé les qualités qu'on leur attribuait, et les vices reprochés à leur indolence.

L'habitant des bords du golfe Pélasgique est encore ce marin intrépide qui brave les flots et les tempêtes, pour saisir sa proie au milieu des dangers; et s'il s'adonne uniquement à la piraterie, c'est qu'une plus noble carrière est fermée à son courage. S'il avait une patrie et des lois, le Pélage de Volo et de Trikéri, nouvel Argonaute, serait entreprenant, et s'élèverait aux plus brillantes entreprises; et c'est le malheur seul de sa condition qui l'égare, en le poussant dans la carrière du vagabondage maritime.

Le Magnète, moins audacieux, mais brave, en oubliant la liberté, s'est consacré à d'utiles occupations. Si quelques-uns de ses enfants se joignent parfois aux bandes des brigands de l'Othryx et du Pinde, c'est plutôt par erreur que par instinct naturel. Les

habitants d'Ambélakia, d'Agia et des autres bourgades, leur montrent l'exemple du travail et de la soumission, qui sont les sources de la véritable prospérité. Ils n'étaient pas nés pour les aventures; leurs pères, libres des occupations auxquelles ils s'adonnent, aiment le plaisir, la parure, l'élégance des maisons, et malheureusement les procès. Hors des affaires, leur vie entière se passe en intrigues et dans leur état domestique; on peut dire avec Plutarque, *qu'il n'y a de repos* pour un Thessalien que dans le tombeau. La discorde intestine, les jalousies, les dissensions publiques, les lâches délations (1) ne constituent-elles pas en effet un état de guerre plus funeste que celui qui enlève les hommes par les combats? Cependant la mollesse et le penchant au luxe établissent le chaînon moral qui les unit aux habitants de la plaine. Ils sont encore Magnésiens, par quelques traits de caractère. Ils aiment les armes, mais pour escorter des processions, pour brûler de la poudre à l'occasion des fêtes patronales, et pour former de bruyantes confrèries de pélerins de saint Michel. Mais rarement les orgies, qui sont la suite de ces réunions, amènent-

(1) Ce fut pour remédier à la délation, fléau de la société, que fut rendue, l'an 319 de J. C., au forum de Trajan, cette ordonnance admirable de Constantin, par laquelle il était prescrit *de couper la langue aux délateurs qu'elle frappait de peine capitale. Comprimatur unum maximum humanæ vitæ malum, delatorum execranda pernicies; et inter primos conatus in ipsis faucibus stranguletur, et amputatâ radicitus invidiæ linguâ vellatur, nec vocem prorsus deferentis admittant; sed qui delator extiterit, capitali sententia subjugetur.*
Cod. Theodos., t. III, p. 431.

elles des débats sanglants. Les *pénitents bleus ou blancs* du mont Ossa déposent leurs armes, afin de se prendre aux cheveux, ou de s'égratigner comme des femmes. Mais vers Phérès, parmi les habitants de Lamia et de Pagase, le poignard et le pistolet ensanglantent parfois les réunions populaires; et les noces de plus d'une moderne Thétis suscitent des rixes meurtrières entre les Centaures et les Lapithes de cette contrée toujours belliqueuse et sauvage.

A côté de ces mœurs, on trouve un usage qui tient vraisemblablement à quelque coutume ancienne, dont le souvenir ne s'est pas perpétué dans l'histoire. Chacun sait que dans toute l'étendue de la Turquie, il n'existe pas d'état-civil. En conséquence, avec le simple billet d'un cadi, on se marie, et l'on donne la sépulture aux morts, sans que jamais on ait pensé à constater les naissances, dont les papas tiennent quelquefois note en marge de leur bréviaire. Chez les Magnésiens, par une exception particulière, on enregistre les enfants mâles, en inscrivant le jour de leur naissance et leur nom de baptême sur une feuille de laurier. Ainsi une feuille de l'arbuste révéré des antiques Thessaliens, feuille aussi fragile que l'existence de l'homme à son berceau, confiée à la mère, qui en reste la dépositaire, jusqu'au temps où le fils, objet de sa sollicitude, contracte un mariage, forme les seuls fastes d'un peuple qui ne compte plus ses jours que par ceux de son esclavage.

J'ai nommé quelques-uns des chefs des cantons de Cachia et de Malacassis, et pour faire connaître, par des exemples mémorables, ce qu'on pourrait espérer

des Thessaliens montagnards, je rapporterai les malheurs des deux dernières victimes d'une cause que l'injustice du sort a condamnée.

Euthyme Blachavas, renommé et cité comme le dernier des braves, s'était réveillé au bruit des armes que les peuples du Nord firent entendre à Lovcha dans la Thrace, en 1809; et il avait invité à un dernier effort ce que la Thessalie possédait encore de généreux enfants prêts à se dévouer pour la liberté! L'Olympe, l'Ossa, l'Othryx et l'Agraïde s'ébranlaient; les mahométans, consternés, se retranchaient dans Larisse; un grand événement se préparait, lorsqu'on apprit la retraite de ceux que les Grecs regardaient comme devant être leurs libérateurs! Le satrapé de l'Épire, à cette nouvelle, lâche ses hordes contre les Thessaliens; et des têtes tranchées, de paisibles villages incendiés, font rentrer le peuple dans l'obéissance. Blachavas, trompé dans ses espérances, veut en vain résister; Il se retire, comme un lion terrible, de montagnes en montagnes; et quand la terre manque sous ses pieds, l'île de Ttrikéri lui offre encore un asyle, d'où il pouvait se réfugier dans l'Archipel.... Mais il entend les cris des chrétiens; il se reproche d'avoir compromis leur existence; et pour racheter tout un peuple, il accepte une capitulation, par laquelle il se remet, avec promesse *de la vie sauve*, entre les mains du fils aîné du satrape de Janina. *Je vais mourir*, dit-il aux siens; *je connais la foi des Turcs; réservez vos bras pour des jours plus heureux, fuyez.* Avec une égale assurance, il parut devant son ennemi, qui eût peut-être respecté la

parole donnée, s'il n'avait été le lieutenant d'un homme pour qui les serments ne sont qu'un moyen de plus de tromper!

Ce fut à Janina, attaché à un poteau planté dans la cour du sérail, où je revis Euthyme Blachavas, que j'avais autrefois rencontré à Milias dans le Pinde, avec ses soldats (1). Les rayons d'un soleil brûlant frappaient sa tête bronzée, qui défiait la mort, et une sueur abondante coulait de sa barbe épaisse. Il connaissait son sort; et plus tranquille que le tyran qui savourait l'idée de répandre son sang, il leva vers moi ses yeux remplis de sérénité, comme pour me prendre à témoin du triomphe de son heure suprême! Il la vit approcher, cette heure redoutable pour le méchant, avec le calme du juste. Il sentit, sans frémir, et sans se plaindre, les coups des bourreaux; et ses membres, traînés à travers les rues de Janina, montrèrent aux Grecs épouvantés les restes du dernier des capitaines de la Thessalie. Hélas! pourquoi une fin aussi glorieuse était-elle entachée du crime de rébellion, qui avait entraîné tant d'innocents au tombeau? Desseins impénétrables de la Providence, vous ne vous expliquez jamais que par des prodiges qui confondent les calculs ordinaires de notre faible raison. Le supplice et la révolte de Blachavas, préparaient le triomphe d'un faible mortel, qui n'avait pour armes que la prière et la douceur; d'un de ces confesseurs de J.-C., destinés à soutenir les timides dans la tempête, dont le sang, confondu avec celui

(1) *Voyez* t. II, c. LI de ce voyage.

du guerrier, réhabilita, par son martyre, l'honneur des chrétiens!

Démétrius, religieux de l'ordre de Saint-Basile, transporté de cette charité évangélique qui fut le caractère de l'apostalat au temps des persécutions, parcourait, dans ces jours orageux, les cantons agités, pour calmer les esprits et les ramener au joug de l'obéissance. Dénoncé comme séditieux, et conduit avec Euthyme, il avait comparu, chargé de fers, devant le satrape de Janina. On voulait lui faire supposer des complices, afin d'envelopper dans une conspiration, les prélats orthodoxes qui occupaient les trônes ecclésiastiques de la Thessalie. Mais fort d'une foi brûlante, il avait témoigné la vérité du Dieu vivant; et ses réponses avaient enflammé la colère du visir, qui s'exhala dans un dialogue digne d'être transmis à la chrétienté comme un de ces monuments qui appartiennent au martyrologe de l'église : « A. Tu as annoncé, lui dit-il, le règne de J.-C., et par conséquent la chûte de nos autels et de notre prince? — D. Mon Dieu règne de toute éternité, et pour l'éternité.... Je révère les maîtres qu'il nous a donnés. — A. Que portes-tu sur ta poitrine? — D. L'image vénérable de sa sainte mère. — A. Je veux la voir. — D. Elle ne peut être profanée; ordonnez qu'on me rende la liberté d'une de mes mains, et je vous la présenterai. — A. C'est ainsi que tu égares les esprits; nous sommes des profanateurs! Je reconnais à ce discours l'agent des évêques, qui appellent les Russes pour nous asservir. Nomme tes complices. — D. Mes complices sont ma conscience et

mon devoir, qui m'obligent de consoler les chrétiens et de les rendre dociles à vos lois. — A. Dis aux tiennes, *chien de chrétien.* — D. Ce nom fait ma gloire! — A. Tu portes une image de la Vierge, à laquelle il y a, dit-on, des prestiges attachés? — D. Dites des prodiges. La mère de mon sauveur est notre intercesseur auprès de ce fils immortel et Dieu; ses miracles pour nous sont de tous les jours, et tous les jours je l'invoque. — A. Voyons si elle te défendra. Bourreaux, qu'on l'applique à la torture. »

A ces mots prononcés avec l'énergie de la fureur, les pages du satrape se cachent, tandis que les exécuteurs du crime saisissent la victime, et la renversent aux pieds du tyran, qui lui crache à la figure. On lui arrache la sainte image, on enfonce lentement des roseaux aigus sous les ongles de ses mains et de ses pieds, on en perce ses bras; et au fort des douleurs, on n'entend de sa bouche que ces paroles : *Seigneur, ayez pitié de votre serviteur; reine des cieux, priez pour nous.* Le tourment des roseaux étant fini, on applique autour du front vénérable du confesseur une chaîne d'osselets, qu'on serre avec effort, en lui criant *de s'accuser et de nommer ses complices;* mais elle se brise, sans lui arracher aucune plainte. Le martyr n'est sensible qu'aux outrages de l'impiété contre l'Éternel. Les bourreaux, fatigués, demandent que les tortures soient suspendues jusqu'au lendemain; et le patient est précipité au fond d'un cachot humide.

Le satrape n'assista plus aux supplices qui recommencèrent par son ordre, en suspendant la victime,

comme un autre Paul, la tête en bas, sur un feu de bois gras, avec lequel on lui brûle lentement la peau du crâne. On craint de laisser échapper sa vie, et on le retire du brasier pour le couvrir d'une table, sur laquelle les bourreaux montent et dansent, afin de briser ses os. Victorieux de cette dernière épreuve, Démétrius, éprouvé par les roseaux, par le feu et l'estrapade, est scellé dans un mur, en laissant sa tête libre au milieu de la maçonnerie; on l'y nourrit pour prolonger ses douleurs et il n'expire que le dixième jour de son agonie, en invoquant le nom du Tout-Puissant.

Ce courage surnaturel étonna l'Epire; on cita aussitôt Démétrius comme un saint. Un mahométan de Castoria, témoin de ses souffrances, demanda le baptême, qui lui mérita quelque temps après la couronne du martyre (1). On parla, dans le temps, des miracles opérés par le seul nom du confesseur de J.-C.; et un de ceux qu'on ne peut révoquer en doute, c'est que son sang appaisa la rage du satrape, et qu'il fut la victime expiatoire de la Thessalie, où les supplices et la persécution cessèrent.

Ces faits, dont j'ai été presque témoin oculaire, puisqu'ils se sont passés pendant que j'habitais Janina,

---

(1) Suivant les lois mahométanes, *tout Turc qui embrasse une religion étrangère est puni de mort.* H...., régénéré par le baptême, vivait au fond de l'Acarnanie sous le nom de Georges, cultivant un terrain qu'il avait loué. Comme il était remarquable à cause de sa piété et de la pureté de ses actions, il ne tarda pas à être découvert par Metché Bono, mousselim d'Ali pacha, qui le fit périr dans des supplices tels que je n'ose, ni ne peux en consigner ici les détails.

suffiraient seuls, à défaut de l'histoire de ses montagnards, pour peindre le courage de ces hommes, dont le caractère tranche d'une manière absolue avec celui des habitants de la plaine. Ainsi à côté des chênes robustes qui bravent les tempêtes, croissent d'humbles rosiers, ou des arbustes utiles et agréables par les fleurs et les fruits qu'ils donnent chaque année. Les paysans des bords du Pamise et de l'Énipée sont ces plantes précieuses qui produisent sans cesse de nouveaux trésors. Doués de peu d'énergie, grands, bien faits, propres dans la simplicité de leurs vêtements, prévenants et hospitaliers, ils passeraient volontiers leur vie dans l'oisiveté et les plaisirs, auxquels ils sont enclins. Ils aimeraient le luxe des vêtements; mais pense-t-on au repos et aux recherches de la vie, quand on possède à peine le nécessaire? Attachés à la glèbe, courbés sur le soc, occupés à travailler pour des maîtres avides, s'ils lèvent les yeux au ciel, c'est afin de lui demander les pluies fécondatrices des moissons, dont les produits servent à les rédimer des tributs qui les accablent. Malgré cet état d'oppression, jamais on n'entend sortir de leurs bouches de plaintes, ni de murmures; on ne remarque en eux aucune inquiétude, aucune arrière-pensée; et sujets aussi bons que dociles, il ne faudrait, pour répandre le bonheur parmi eux, qu'être équitables à leur égard.

C'est sans doute au climat des bords du Pénée qu'il faut attribuer la douceur de ces cultivateurs; car les colonies turques d'Iconium, transplantées dans le Moulalik, y ont perdu leur férocité naturelle, pour

prendre, avec le goût de la vie rustique, ses paisibles habitudes. Oubliant les armes qui leur servirent à ensanglanter cette terre qu'ils arrosent de leurs sueurs, les Coniarides vivent maintenant avec les chrétiens dans une inaltérable fraternité. Ignorant le blasphême et l'injure, ceux que j'ai entendus enviaient parfois, dans leurs souhaits naïfs, la condition de leurs troupeaux. *Que ne sommes-nous comme nos bœufs ou nos brebis, pour vivre sans soins et sans péchés*, disaient ces simples mahométans! *Et vous, chrétien, que cherchez-vous dans nos campagnes? de vieux murs, des pierres écrites? Pourquoi voulez-vous savoir de quel côté coulent nos fleuves?* Et ils souriaient de pitié, quand je leur parlais des Grecs et des Romains. Mais si les morts ne les intéressaient pas, ils s'étonnaient comment je pouvais savoir, par de vieux livres (1), que les vers détruisaient les moissons dans la Thessalie; et cette remarque historique me rendit leur considération. J'appris d'eux l'époque et la manière d'ensemencer les terres, et je vis que leurs méthodes se rapportent en tout aux usages de l'antiquité. Je retrouvai aussi dans les paysans les mêmes égards que leurs ancêtres avaient pour les cicognes (2); et si, comme au ciel d'Acrisius, il n'y a plus de peine capitale contre ceux qui oseraient les tuer, c'est qu'un délit pareil est impossible, dans l'opinion d'un peuple accoutumé à regarder ces oiseaux comme des espèces

(1) Théophrast., lib. VIII, c. 10.

(2) Plin., lib. X, c. 23; Plut., *De Isid.* et *Osir.*, t. II, p. 380.

de bons génies, qui ne s'arrêtent jamais pc
leurs nids que sur les maisons des hommes ...
mandables par leur piété. Avec des traditions aussi innocentes, les vertus domestiques se perpétuent sur cette terre! Devenues règles populaires, elles font le bonheur d'hommes qui n'ont de consolation que dans le travail; et on peut dire avec plus de raison qu'Aristote, par rapport aux lois écrites (1), que Dieu a placé dans les usages du peuple son repos et son salut.

Ce bonheur des Thessaliens n'est cependant pas celui de la monotonie; comme les saisons, les plaisirs des habitants de la plaine alternent et se renouvellent. A l'époque des emblavements, montés sur leurs chars antiques, ils se rendent aux champs destinés à être labourés, où ils déposent les semences que la terre leur rend avec usure. Le printemps est annoncé par des épithalames; les villages célèbrent des panégyris ouverts au commerce, et quand l'été échauffe la plaine, on trouve des asyles frais au voisinage des montagnes. La vendange, qui est suivie de la cueillette des cotons, rappelle les paysans dans la campagne; et l'hiver leur offre à son tour le plaisir de la chasse aux oiseaux aquatiques, qui couvrent par myriades les grandes flaques d'eau et les étangs de l'Hestiæotide. Tels sont les délassements et les travaux que le cercle des années ramène pour les cul-

(1) Ἐν γάρ τοῖς νόμοις ἐςὶν ἡ σωτηρία τῆς πόλεως.

Rhet., lib. I, c. 3.

tivateurs de la Thessalie, sauf les vicissitudes peu ordinaires d'un ciel dont les eucrasies tempérées favorisent le développement physique de l'homme, auquel il ne manque qu'un gouvernement tutélaire pour être heureux.

ACARNANIE.

CHAPITRE LXXXI.

Étendue et divisions de l'Acarnanie. Ruines d'Actium. Lac Myrtuntium, aujourd'hui Salténa. Lac d'Échinus, ou Voulgari. Ruines. Vallée de Playa. Anactorium. Vonitza.

Le nom et les limites de l'Acarnanie sont confusément exprimés par les écrivains de l'antiquité. Homère ne fait pas mention des Acarnaniens dans son catalogue, peut-être, comme on le croit, parce qu'ils ne prirent aucune part à la guerre de Troie, quoiqu'un de ses scholiastes (1) prétende qu'ils y figurèrent sous le nom de Curètes. Mais en examinant scrupuleusement les faits, il est probable que le critique a pris le change en confondant les habitants de Plévrone, c'est-à-dire les *Curètes*, où *tondus*, avec les *Acarnanes*, ou *chevelus* (2), qui en étaient séparés par l'Achéloüs. Il n'est pas moins douteux,

(1) Auct. Brev. Schol., ad. v. 525, lib. I. *Iliad.*

(2) Ἀκαρνανία, χώρα κεχωρισμένη τῶν Κουρήτων πρὸς τῷ Ἀχελώῳ. Διὸ καλοῦνται οἱ μὲν κειρόμενοι Κουρῆτες, οἱ δὲ ἀκούρευτοι Ἀκαρνᾶνες.
Steph. Byz.

d'après Hésychius, qu'ils aient été appelés Éphyriens (1), puisque dès les temps d'Hérodote, on les nommait Acarnaniens (2). Au reste, je ne parle qu'épisodiquement de ces étymologies, qui n'ont qu'une analogie éloignée avec la narration de mon voyage; et je rapporterai aussi succinctement ce que les géographes disent relativement aux anciennes limites de cette province.

Strabon, qui se contredit souvent, après avoir placé au nord de l'Acarnanie, les Amphilochiens et et les Agréens, fixe les limites de son territoire à l'Achéloüs, qui la sépare de l'Étolie (3), sans se rappeler qu'il les recule, dans un autre livre de sa géographie, jusqu'à la ligne de l'Évenus (4). Xénophon, Éphore, Tite-Live ne laissent pas moins de vague sur sa circonscription, en lui adjoignant l'Amphilochie, qui fait partie de l'Épire (5), et en disant même que l'Aréthon coule *à travers l'Acarnanie.*

D'autres écrivains, loin d'étendre les limites de l'Acarnanie, semblent à peine la ranger au nombre des provinces de la Grèce. Pline la comprend dans son chapitre de l'Épire, en se contentant d'énumérer quelques-unes de ses villes; et Élien (6), ainsi que

---

(1) Ce nom ne peut être donné qu'à une peuplade de l'Étolie, province dans laquelle il exista une bourgade appelée Éphyre, ἔςι καὶ κώμη Αἰτωλίας Ἔφυρα. STEPH. BYZ.

(2) Hérodot. Europ.

(3) Strab., lib. X, p. 450.

(4) *Id.*, lib. VIII, p. 336.

(5) Tit.-Liv., lib. XXXVIII, c. 3, 4.

(6) Ælian, lib. XIII, c. 19.

Ptolémée (1), n'en font qu'une de ses subdivisions. Enfin Favorinus (2) donne à l'Acarnanie les noms d'Ambracie, de Nicopolis; et Tzetzès adopte cette étrange érudition. Aussi il faut avouer, comme le remarque Paulmier de Grenteménil, qu'aucune autre partie de la Grèce ne fut jamais aussi vaguement déterminée, ni désignée par autant de noms différents (3).

Quant à ses habitants, on les trouve appelés Lélèges, Téléboëns (4); et Thucydide et Pausanias (5) nous apprennent qu'ils prirent leur nom historique d'Acarnan, fils d'Alcméon, dont Apollodore parle longuement, ainsi que d'un autre fils appelé Amphilochicus. On trouve les Acarnanes mêlés dans presque toutes les guerres de la Grèce, jusqu'au temps où ils subirent le joug des Romains (6), auxquels ils se soumirent, en apprenant la défaite de Philippe aux Cynocéphales, défaite suivie de la prise de Leucade, leur capitale, par le légat Flaminius. Depuis cette catastrophe, une longue nuit couvre l'Acarnanie, dont le nom n'est cité que de loin en loin par les Byzantins, jusqu'à l'époque des invasions des

---

(1) Ptolem., lib. III, c. 15.

(2) Favorinus, in voce Σείρωνες, loquens de Acarnania quæ dicitur Ἀμβρακίας (leg. Ἀμβρακία) νῦν καὶ Νικοπόλεως (leg. Νικοπόλις); et Tzetzès in voce Ἀρπυόγονον, ap. Lycophr., v. 648.

(3) Palmer., *De Acarnania*, c. 1, p. 368.

(4) Arist., cit. a Strab., lib. VII, p. 321.

(5) Thucyd., lib. II; Paus., lib. VIII; Scylax, Steph. Byz.

(6) Tit.-Liv., lib. XXXIII, c. 17, et lib. XIV, c. 31.

Triballes (1), des Normands, et de Roger, roi de Sicile, qui ajoutait son nom et celui de l'Étolie aux titres honorifiques de sa couronne (2). Au temps de Dominique Niger, elle formait encore un despotat (3), dont le chef appelé Grégoire fut assassiné par son neveu, qui était un comte de Céphalonie. Enfin soumise aux Turcs, ils en firent un voivodilik pareil à celui de l'Arta, qui est connu maintenant sous le nom de Xéroméros.

Cette contrée a pour limites la rive droite de l'Achéloüs, le golfe Ambracique, et la mer extérieure, que Strabon qualifie de *Sicilienne* (4), et qui est communément appelée Ionienne. Dans ce cadre, l'Acarnanie est bornée par les cantons de Radovich et d'Aspropotamos; et ses subdivisions forment trois villaïétis, qui sont ceux de Vonitza, de Xéroméros et de Valtos, dont je vais exposer la description, en y rattachant

---

(1) On la voit réunie à l'empire romain sous le règne d'Andronic; occupée par les Serviens depuis 1348 jusqu'en 1357; reprise vers ce temps par Jean Cantacuzène, elle fut restituée par le *Crale* de Servie *aux Romains*, ainsi que la Thessalie, Servia, Berrhoa, Gyneco-Castron, Phéras, Mélenico, Strymbitza et Castoria. Depuis 1389 jusqu'en 1410, elle fut désolée et occupée par les Albanais sortis d'Épidamne. Stritt., *Servic.*, l. XVII.

(2) Roger, roi de Sicile, ajoutait à ce titre ceux de prince des Acarnanes, des Étoliens, maintenant appelés *Artinotes*, et de tout le pays qui borde les golfes de Corinthe et de Crissa. Nicet., lib. II, p. 50.

(3) D. Niger l'appelle Despotat, ou petite Grèce. *Comment.*, XI, p. 289.

(4) Strab., lib. II, p. 123.

l'indication des villes anciennes qui illustrèrent cette contrée maintenant sauvage et désolée.

L'Acarnanie, qui fait partie du gouvernement d'Ali pacha, ainsi que toute la côte de terre ferme, jusqu'au-delà de Thèbes en Béotie, étant comprise dans le département consulaire dont j'étais investi, je portai mon attention sur des plages où les Ioniens, que la France protégeait alors, faisaient un cabotage qui réclamait souvent mon intervention. Avant cette époque, j'y fus appelé pour inspecter un détachement de canonniers (1) expédiés de la Dalmatie par le maréchal Marmont, qu'on avait dirigés sur Playa, où je les trouvai aux prises avec les Russes, alors en guerre contre la Porte-Ottomane, qui occupaient Sainte-Maure. Je profitai de cette circonstance, afin de commencer à étudier les parties méridionales de la Grèce, sans présumer que les événements me reporteraient dans le Péloponèse, où j'avais été captif en 1799.

Je m'étais préparé à cette expédition, en relisant ce que les auteurs anciens ont écrit sur l'Acarnanie, lorsque je descendis pour la première fois, accompagné de mon frère, sur la plage d'Actium, au mois de mai 1807. Une erreur de d'Anville, par-tout exact et judicieux, m'avait fait douter si le rivage situé en face de Prévésa n'était pas celui d'Anactorium; mais dès que j'eus pris terre, je reconnus à ses myrtes, à ses lauriers et à ses ruines, l'antique cité

(1) *Voyez* t. II, c. LXI de ce voyage.

d'Actium (1). A chaque pas je retrouvais cette terre sanctifiée, dès l'aurore de la civilisation, par le premier des cultes que les hommes pouvaient alors rendre à la divinité, en adressant leurs hommages au soleil, père des saisons, source de vie et de lumière. Apollon, descendu des dômes éternels de l'Olympe, avait visité les Perrhèbes; la Thessalie avait reconnu la puissance de ses flèches rapides, qui l'avaient délivrée du serpent Python, avant qu'il abaissât ses regards vers les bords du sein Ambracique. Une seconde conquête l'avait attiré sur ses plages; l'Acarnanie et l'Étolie étaient devenues ses terres chéries; Actium, Leucade, alors jointe au continent, dont elle fut séparée par un canal, ouvrage des Corinthiens, lui avaient élevé des temples; et ces lieux, plus favorisés que Delphes et que Claros, lui renvoyaient les tributs unanimes de la reconnaissance et de l'amour des peuples. Ce promontoire, dès le temps même où il ne possédait qu'un hiéron ou autel à ciel ouvert, avait été l'objet général de la vénération religieuse des peuples. Dans la suite, comme à Delphes, à Olympie et à Dodone, lorsqu'une ville se

---

(1) L'indication de Strabon est si positive, que je me demande encore comment d'Anville a pu s'y méprendre. *En entrant dans le golfe Ambracique, vous avez à droite les Grecs Acarnaniens et l'autel d'Apollon Actiaque. Sur une hauteur, vous voyez son temple,* λόφος τις ἐφ' οὗ νεώς; *une campagne où se trouve le bois sacré et le port dans lequel César consacra des vaisseaux en action de graces de sa victoire.* Lib. VII, p. 325.

fut élevée à côté de l'autel de l'oracle (1), son importance acquit un nouvel éclat. On institua des courses de chevaux, des jeux gymniques, des joûtes et des solennités triennales, qui appelèrent un concours prodigieux d'hommes avides de couronnes et de gloire, sur le rivage Actiaque, jusqu'au temps où l'inconstante fortune, couronnant le plus lâche des vainqueurs, remit à Auguste la palme de la victoire et le sceptre du monde. Alors cessèrent les fêtes religieuses d'Actium, qui fut rangée au nombre des colonies du peuple-roi (2); et la flatterie inventa une ère nouvelle pour perpétuer la mémoire d'une bataille navale gagnée par des Romains contre d'autres Romains. On bâtit sur la rive opposée, comme un monument triomphal, une ville où les pompes d'Apollon furent transportées, ainsi que les habitants des places voisines, pour peupler *la cité des parricides*, à laquelle on donna le nom de Nicopolis. Mais l'ouvrage du crime, comme celui de la religion mythologique, n'est plus; l'ère d'Actium et celle d'Octave sont oubliées. Les halliers couvrent la ville de la Victoire, ainsi que l'hiéron du fils de Latone; et le voyageur qui visite ces contrées de grands souvenirs,

---

(1) Mox et Leucatæ nimbosa cacumina montis,
Et formidatus nautis aperitur Apollo.
Hunc petimus fessi et parvæ succedimus urbi.
. . . . . .
Actiaque Iliacis celebramus littora ludis.
Æneid., lib. III, v. 274 ad 280.

(2) In ore ipso colonia Augusti Actium. Plin., lib. IV, c. 1; et Pompon. Mela, lib. II, c. 3.

après avoir nommé Auguste, Antoine et Cléopatre, s'éloigne en soupirant.

En faisant ces réflexions, nous arrivâmes au stade, où je trouvai des paysans occupés à arracher de larges pierres destinées à la construction d'un fort que le visir Ali faisait élever à l'entrée du golfe. J'examinai en détail quelques pans des murs d'un hippodrome, construits en *maçonnerie réticulaire;* et en remontant au nord-est, nous arrivâmes à la butte maintenant appelée Punta (la pointe), sur laquelle s'élevait le temple d'Apollon. D'autres travailleurs étaient occupés à faire des fouilles aux environs, pour mettre à découvert un canal aboutissant au Néorion, où l'on se proposait d'établir des salines. Comme on remuait plusieurs plaques de marbres, j'arrêtai le marteau des maçons au moment où ils allaient en briser une chargée d'une longue inscription que je copiai (1). Je reconnus ensuite les principales positions de la ville, ses puits, son théâtre, le lieu des naumachies, et celui d'où le général vénitien Strasoldo battit le château de Prévésa, qu'il força de capituler, le 29 septembre 1684. Enfin je relevai un fragment d'inscription sur un marbre placé dans le linteau du fortin qu'on bâtissait; et je pris le gisement des récifs qui terminent le cap occidental d'Actium.

---

(1) Cette inscription, que j'adressai dans le temps à l'Institut de France, a été expliquée et commentée par M. Boissonade, et se trouve dans l'ouvrage intitulé : *Lucæ Holstenii epistolæ ad diversos;* ainsi que celle de l'église de l'Annonciade de l'Arta. Je me contenterai donc de la rapporter, ainsi que celle copiée

Lorsque nous fûmes revenus à *la pointe*, où il n'existe plus qu'une tour servant de poste aux Albanais, et la maison d'un jardinier du visir, nous trouvâmes l'escorte qui devait nous accompagner à Playa. Nous partîmes aussitôt, en faisant route à travers les lentisques qui bordent l'humble rivage de la mer intérieure, pendant trois quarts de lieue. Les eaux de

---

par mon frère, les savants qu'elles peuvent intéresser étant à portée de consulter le commentaire que j'indique, *a* pag. 417 *ad* pag. 458. Paris 1817.

Inscription d'Actium.

ΕΠΙΕΡΑΠΟΛΟΥΤΩΙΑΠΟΛΛΩΝΙΤΩΙΑΚΤΙΩΙΦΙΛΗΜΟΝΟΣΠΡΟΜΝ
ΑΜΟΣΔΕΑΓΗΤΑΡΟΧΟΥΝΙΚΙΑΛΛΥΣΕΙΟΥΣΥΜΠΡΟΜΝΑΜΟΝΩΝΔΕ
ΝΑΥΣΙΜΑΧΟΥΤΟΥΦΟΙΤΙΑΝΟΣΓΡΑΜΜΑΤΕΟΣΔΕΤΑΙΒΟΥΛΑΙΠΡΟΙ
ΤΟΥΤΟΥΔΙΟΠΕΙΘΕΟΣΜΑΤΡΟΠΟΛΙΤΑΚΟΥΡΟΠΟΥΩΕΛΟΞΕΤΑΙΒΟΥΛ
ΑΙΚΑΙΤΩΙΚΟΙΝΩΙΤΩΝΑΚΑΡΝΑΝΩΝΠΓΟΞΕΝΟΥΣΕΙΜΕΝΚΑΙΕΥΕ
ΡΓΕΤΑΣΤΟΥΚΟΙΝΟΥΤΩΝΑΚΑΡΝΑΝΩΝΚΑΤΑΤΟΝΝΟΜΟΝΑΓΑΣΙΑ
ΝΟΛΥΜΠΙΩΝΟΣΠΑΤΡΗΠΟΠΑΙΟΝΔΕΥΚΙΟΝΤΟΥΣΠΟΠΑΙΟΥΑΚΙΔΙΟ
ΥΣΡΩΜΑΙΟΥΣΚΑΙΕΙΜΕΝΑΥΤΟΙΣΚΑΙΕΚΓΟΝΟΙΣΕΝΑΚΑΡΝΑΝΙΑΙ
ΑΣΦΑΛΕΙΑΝΚΑΙΑΥΤΟΙΣΚΑΙΧΡΗΜΑΣΙΚΑΙΚΑΤΑΓΑΝΚΑΙΓΑΣΚ
ΑΙΟΙΚΙΑΣΕΙΚΤΙΣΙΝΚΑΙΤΑΛΛΑΛΤΙΜΙΑΚΑΙΦΙΛΑΝΘΡΩΠΙΑΠΑΝ
ΤΑΟΣΑΚΑΙΤΟΙΣΑΛΛΟΙΣΠΡΟΞΕΝΟΙΣΚΑΙΕΥΕΡΓΕΤΑΙΣΤΟΥΚΟΙΝΟΥ
ΤΩΝΑΚΑΡΝΑΝΩΝΥΠΑΡΧΕΙ.

Inscription de l'Arta, relevée par M. Hugues Pouqueville.

ΤΟΚΟΙΝΟΝΤΩΝΔΙΑΚΟΝΩΝΣΑΡΑΠΕΙΙΣΕΙ
ΑΝΟΥΒΕΙΑΡΠΟΚΡΑΤΕΙΚΑΝΩΠΟΣΙΕΡΕΥΣ
ΣΩΤΩΝΚΑΛΛΙΣΤΡΑΤΟΥΔΙΟΔΩΡΟΣ
ΜΕΝΑΝΔΡΟΥΑΝΤΙΠΑΤΡΟΣΠΑΣΙΩΝΟΣ
ΕΥΝΟΥΣΑΠΟΛΛΟΦΑΝΕΟΣΚΡΑΤΗΣ
ΗΡΑΚΛΕΙΤΟΥΗΡΑΚΛΕΙΤΟΣΚΡΑΤΗΤΟΣ
ΑΓΑΘΙΛΑΣΚΛΛΙΚΡΑΤΕΟΣΤΙΜΟΔΑ
ΜΟΣΣΩΣΙΣΤΡΑΤΟΥΔΙΟΙΣΙΟΥ

la presqu'île, qui n'ont pas d'écoulement, forment en cet endroit un large marais, dans lequel les buffles et les sangliers se vautrent pendant les chaleurs de l'été. Je vis sur ses bords le roseau crétois chéri des pasteurs, qu'Apollon mêlait aux lauriers de sa couronne (1). Nous entrâmes ensuite au milieu des forêts de lauriers, de myrtes et de Caroubiers (Σχυλοκέρατον), qui s'élèvent à une hauteur considérable; et au bout d'une demi-lieue, nous arrivâmes au col de la presqu'île, qui a un diamètre de trois quarts de lieue environ entre les deux mers.

Nous allions pénétrer de nouveau dans les bois, et notre escorte détacha quelques éclaireurs en avant, avec ordre de nous attendre dans les *clairières;* et nous arrivâmes ainsi au poste retranché de Kokino-Vouni (2), où le visir avait placé une grand'garde, afin de surveiller les mouvements des Russes. Je cherchai inutilement quelques traces des ruines d'Echinus sur cette butte garnie d'oléastres et de poiriers à feuilles lancéolées. Après avoir raisonné avec le chef du poste, nous fîmes halte *aux tombeaux*, élevés sur un plateau bordé de lauriers, de frênes et de térébinthes, qui confondent les harmonies de leurs feuillages. Nous fîmes route de là, en parcourant une pelouse par-

---

(1) Aristophane dit que le roseau de Pan était aussi consacré à Apollon :

Προσεπιτέρπεται δ' ὁ φορμικτὰς Ἀπόλλων
Ἕνεκα δόνακος, ὃν ὑπολύριον
Ἔνυδρον ἐν λίμναις τρέφω. ARISTOPH., *Ran.*

(2) Deux lieues d'Actium.

semée de bouquets d'arbres et alors émaillée de muguet en fleurs, auquel commençaient à succéder la fraxinelle, l'alcée et l'anthémis; et nous entrâmes sous une voûte ombreuse qui aboutit, dans une demi-lieue, au pont de la rivière du lac de Boulgari. Après avoir passé son lit bordé de lauriers roses, et gravi le versant septentrional du mont Strotos, dont l'extrémité occidentale, qui s'élève en face de Sainte-Maure, est appelée Lamia, nous aperçumes à gauche le lac Boulgari, que je crois être l'Échinus (1) des anciens. Son étendue me parut être de trois milles (2), je comptai à sa surface cinq îlots verdoyants peu élevés, et les guides me dirent que sa pêche, qui s'afferme avec les *Iltizamia* de Prévésa, n'y entre que pour mille piastres de revenu annuel. Je relevai le cours de la rivière qu'il envoie au golfe de Démata, et le gisement du lac Myrtuntium (3), que les modernes appellent *Pêcherie de Salténa*. Cet étang, que je visitai dans un autre voyage, avait été deviné par Paulmier, qui avait parfaitement saisi le sens de Strabon, interverti par D. Niger, lorsqu'il le place dans le golfe Comarus, vers Rhinassa, ou Réguiassa. J'avais, à l'occident de mon point d'observation, la colonne, ou signal élevé par les Vénitiens sur un écueil qui indique la décharge de la *pêcherie de Salténa*, les rochers des Deux-Frères, situés au

(1) Ἐχῖνος πόλις Ἀκαρνανίας. Steph. Byz.; Plin., lib. IV, c. 1.

(2) Sa direction se projette de l'O. N. O. au S. E.

(3) Μεταξὺ δὲ Λευκάδος καὶ Ἀμβρακικοῦ κόλπου λιμνοθάλασσα ἐστὶ Μυρτούντιον λεγομένη. Strab., lib. X, p. 459.

couchant du cap *Focchi*, et le Krio-Langado, traversé par un torrent du Kokino-Vouni.

Après avoir levé les principales positions de la côte, nous nous préparâmes à traverser la grande forêt de Lamia, repaire ordinaire des voleurs, qui était alors infestée de partis des Souliotes sortis de Sainte-Maure pour intercepter les communications entre Prévésa et Playa. Il fallut renoncer à examiner des ruines situées au midi du lac Boulgari, pour ne pas me séparer de mon escorte. Nous tournâmes donc aussitôt au sud-ouest, afin de prendre un chemin récemment frayé par les mêmes canonniers que mon frère avait rencontrés à Tchiuperli sur le Vardar, quelques mois auparavant. Cette trouée, pratiquée au milieu de la forêt la plus épaisse et la plus sombre de l'Acarnanie, parut rassurer les Albanais contre les Souliotes, qui pouvaient se trouver sur nos flancs (1). Sans partager leur sécurité, j'admirais les nefs majestueuses de la forêt de Lamia, en suivant un chemin tracé par le fer et le feu qu'on avait employés pour se faire jour. De distance à autre, nous trouvions les ossements des buffles qui avaient succombé en traînant l'artillerie; et ces restes me rappelaient, non moins que les pans de forêts incendiés, l'image de la désolation que la guerre traîne à sa suite. Que

(1) Ils s'y trouvaient en effet; Ali pacha, qui le savait, ne nous avait donné qu'une escorte de vingt hommes, dans l'intention de nous sacrifier; et nous dûmes notre salut au major Christaki, qui commandait cinq cents Souliotes embusqués dans les bois, par lequel nous fûmes respectés.

nous avaient fait ces beaux arbres pleins de sève, pour les renverser? Quel génie fatal avait appelé les enfants des Gaules et des régions glacées de la Néva, pour combattre aux bords du Nérite?.... A côté des chênes incendiés, les rossignols faisaient entendre leurs mélodieuses élégies; les ramiers gémissaient sous la voûte des frênes qu'enlaçaient des vignes, desquelles pendaient des festons de chèvrefeuille, et des guirlandes de roses sauvages, dont les parfums embaumaient les airs. Nous marchâmes pendant trois quarts d'heure sous ces berceaux, pour arriver au sommet du mont Stratos, faîte hérissé de rochers entremêlés de touffes d'absynthe, de sauge et de romarin. De cette hauteur, nous descendîmes pendant un mille à travers une futaie de chênes valloniers, où l'on voit une chapelle dédiée à *saint Antoine du Désert*, près de laquelle coule une source qui envoie ses eaux à la mer de Leucade. Nous fîmes encore un mille pour arriver dans la vallée de Chécropoula, embellie d'oliviers séculaires, et autrefois cultivée par les paysans de Leucade, dont cette campagne était le grenier d'abondance (1), lorsque le lion de Saint-Marc régnait sur les mers de l'Ionie, mers qui ne baignent plus que des rives asservies par l'ennemi du nom chrétien. Enfin à un quart de lieue de là, nous atteignîmes le monastère de Playa, bâti au cou-

(1) C'était en grande partie la propriété du comte d'Orio, noble vénitien, conseiller de l'empereur de Russie, habitant à Sainte-Maure, dont Ali pacha a confisqué les biens-fonds estimés à un million, au mépris du traité du 21 mars 1800.

ronnement d'un mamelon des rameaux inférieurs du mont Olympe, qui s'abaissent vers la rive orientale du Nérite.

Comme Jousouf-Arabe, lieutenant du visir Ali pacha, qui y avait établi son quartier, était absent, nous nous rendîmes à la redoute que les Français venaient de construire sur la butte de Pératia, en face des forts Alexandre et Constantin, îlots voisins des attérages de Leucade. Nous y retrouvâmes nos braves compatriotes, occupés à construire des bateaux plats pour une descente que personne n'avait envie de faire (1). Des forges s'élevaient, on avait jeté un pont sur le ruisseau de Pératia, afin de faciliter les communications avec la batterie du Téket, d'où l'on se proposait de canonner la citadelle de Sainte-Maure. Le colonel Nicole et le capitaine Ponceton donnaient l'exemple du travail aux soldats et aux pay-

(1) L'objet qui occupait uniquement les Français était d'opérer une diversion, en attirant l'attention des Russes vers Leucade, afin de les empêcher de porter des renforts aux bouches de Cataro. Indépendamment des vingt-deux canonniers expédiés de la Dalmatie, il en était arrivé une compagnie entière du royaume de Naples, qui fut répartie par escouades à Porto-Palermo dans la Chimère, à Santi-Quaranta, à Prévésa, à Missolongi et à Lépante. Tous étaient placés sous ma direction, mais j'ai toujours ignoré par qui leur secours fut sollicité. Au reste, j'eus l'occasion de me convaincre que toute espèce *d'amalgame militaire* avec les Turcs est une chose impraticable, par les dédains et les injustices dont on accabla des hommes que leur conduite irréprochable, leur courage et leur excellente discipline, auraient fait chérir et estimer par toute autre nation que celle *qui ne voit à tort que des ennemis dans tous les chrétiens.*

sans grecs placés sous leurs ordres, tandis que les Turcs, retranchés hors de la portée du canon des Russes, insultaient à leurs défenseurs, qu'ils auraient abandonnés au moindre danger.

Le territoire de Playá, qui est maintenant en friche, serait susceptible d'un grand rapport; mais la désertion des habitants, l'air déja mal sain, à cause du voisinage des bas-fonds de Sainte-Maure, devenu plus délétère par le défaut de culture, ne permettent pas d'espérer qu'on voie de long-temps s'y rétablir quelques villages. Des myriades de serpents, et surtout de vipères, rendent ses pâturages extrêmement dangereux; et une grosse espèce de taons, qui éclosent à la fin de mai, en chassent le bétail. Dès que cette saison est arrivée, on n'y trouve plus que des troupeaux de chèvres et de moutons, dont le pelage seul peut résister à ces terribles insectes, qui sont le tourment et le fléau des bergers. Dans un moment, et cela m'est arrivé, on est assailli; et la suite des saignées produites par leurs piqûres, étant de tous les instants, ne tarde pas à affaiblir l'homme le plus robuste.

Je reconnus, dans ce premier voyage, les anses et les caps formés par les contre-forts du mont Olympe jusqu'à Sbordougna, calanque au milieu de laquelle on voit l'îlot de Saint-Nicolas, et la côte qui s'enfonce cinq milles au levant d'été, jusqu'au-dessous du village ruiné de Bogogna. Des hauteurs de ce hameau, j'estimai approximativement que la distance entre Vonitza, qui fut le port d'Anactorium, et le rivage du golfe de Zaverda, répondant au Palærus de

d'Anville ; que cette distance, dis-je, est de trois lieues marines en ligne droite. Je redescendis ensuite de ce point, en traversant la gorge de Triveségni, qui est bordée de cyprès ; et après avoir passé un torrent dont l'origine commence une lieue à l'est, près de la chapelle de Saint-Démétrius, je me repliai sur le couvent de Playa. Jousouf-Arabe, mulâtre qu'on disait être frère consanguin d'Ali pacha, étant de retour à son quartier, voulut nous en faire les honneurs, en remplissant les fonctions de cuisinier, auxquelles il préluda en égorgeant avec son damas un énorme mouton. Malgré mes instances, il éplucha lui-même ensuite et fit bouillir un grand plat de riz, qu'il nous servit ; et il nous combla de tant d'amitiés, avec des manières si douces, que je doutai un moment des actions atroces qui lui avaient mérité le surnom d'*hémovore*, ou *buveur de sang*. C'était pourtant le tigre dévastateur de l'Acarnanie, qu'il désolait depuis dix ans ; et cet homme, que j'entendais en frémissant m'appeler *son cher fils*, avait déchiré avec ses dents le foie encore palpitant d'un primat chrétien d'Agrapha, auquel il supposait des intelligences avec les bandes de voleurs du Xérométos.

Comme je ne trouvai rien de particulier à voir dans le monastère de Playa, nous reprîmes le lendemain la route d'Actium, sous l'escorte de trois cents Albanais, que Jousouf-Arabe détacha pour nous accompagner. Comme ils savaient les Souliotes rentrés à Sainte-Maure, ils étaient fort braves. Il ne fut question que de les battre, si on les rencontrait sur notre chemin ; et même de tailler en pièces tous les Mosco-

vites, dont l'apparition seule les aurait fait fuir dans les montagnes. Grâces au ciel, on ne vit personne; et nos fiers-à-bras gagnèrent, sans signaler leur noble courage, Prévésa, où je trouvai Ali pacha occupé à tracer le plan du fort de Saint-Georges, qu'on voit maintenant sur la rive nicopolitaine, à l'entrée du golfe Ambracique.

Peu de temps après ce premier voyage, j'eus occasion de me rendre à Vonitza; et je terminai, dans cette tournée, la reconnaissance topographique du golfe et de la partie septentrionale de l'Acarnanie. J'avais, dans cette circonstance, à mes ordres un bateau, avec lequel j'abordai à l'extrémité orientale de la presqu'île d'Actium, d'où j'entrai dans la forêt de Volimi. En remontant vers le lac de Boulgari, qui est éloigné de trois quarts de lieue de la mer intérieure, mes guides firent lever des bandes de sangliers, sur lesquels ils déchargèrent quelques coups de fusil; et nous descendîmes au village de Conidari, situé à quatre milles et demi de la pointe d'Actium. J'avais, une demi-lieue au sud-est, le monastère de Saint-Basile, dont les moines étaient autrefois seigneurs de quinze familles vassales, qu'Ali pacha a asservies, ainsi que les religieux, en les réunissant comme tchiftlik à ses autres fermes. Étant remonté sur ma barque, je découvris, au fond de la partie du golfe appelée Mavri, Tchiftlik, village de trente feux, dont les habitants sont tous pêcheurs ou bûcherons; et à peu de distance, je descendis au col de la presqu'île d'Anactorium.

Parvenu au haut de la croupe sur laquelle la ville

était bâtie, je jouis de la vue des deux bassins du golfe; mais je ne trouvai que peu de ruines romaines, quelques citernes à ciel ouvert, une chapelle du moyen âge, et aucune trace de monuments helléniques. Cependant la fondation d'Anactorium remonte à une haute antiquité, puisque Scymnus dit que cette ville devait son origine à une colonie d'Acarnaniens et de Corinthiens (1). On reconnaît l'exactitude de Méla et de Scylax, rectifié par Paulmier (2), et celle de Pline (3), qui la placent dans l'intérieur du golfe Ambracique, dont Strabon fixe la distance à quarante stades d'Actium. Comme toutes les places fondées par des étrangers, celle-ci, après avoir été souvent prise et reprise dans les guerres des républiques grecques, était passée au pouvoir des Romains, qui en firent un des comptoirs de l'Acarnanie, lorsqu'elle disparut pour jamais sous les coups des hordes dévastatrices des barbares aux ordres de Gizéric. On ne sait pas comment une nouvelle colonie s'établit auprès de son port, où elle fonda la ville de Vonitza, que le maréchal de Schullembourg arracha aux infidèles pour l'annexer au domaine de Venise (4), dont le démembrement opéré par le traité de Campo-Formio, fit tomber cette échelle en partage aux Français, auxquels elle fut enlevée par les Turcs, qui en sont maintenant possesseurs.

---

(1) Ἐν τῇ παραλίᾳ δ' ἐςὶν Ἀναχτόριον πόλις; ταύτην δὲ Ἀκαρνᾶνες καὶ Κορίνθιοι ἀπῴκισαν. SCYMN., *Chius.*

(2) Palmer., lib. III, c. 3, p. 377.

(3) Anactorium in sinu Ambraciæ oppidum. Lib. IV, c. 1.

(4) Daru, *Hist. de Venise*, lib. XXXIV, t. IV, p. 703.

Vonitza, telle que je l'ai vue, comptait à peine cent familles grecques habitant deux quartiers situés à la base d'une montagne couronnée par la forteresse des Vénitiens. La partie occidentale de son vallon est occupée par un lac d'eau saumâtre; et de l'autre côté, on voit la rivière de Képhalo-Vrysi, qui descend du mont Olympe (1). C'est sur ses bords qu'on trouve la fontaine et le beau village de Paradisi, ainsi que le monastère de la vierge de Vrachotina, où l'on se rend en pélerinage, afin d'obtenir la guérison des fièvres. Mais on chercherait vainement à Vonitza et aux environs, les ruines mentionnées par Mélétius, et le village d'Élias, qu'il dit être l'ancienne Alyzée, qu'on n'y trouve pas plus que le port sacré d'Hercule, situé au rivage de la mer extérieure, vers l'embouchure de l'Achéloüs. Les escarpements des montagnes que j'ai explorés m'ont offert les traces de plusieurs villages modernes, mais nulle part je n'ai reconnu l'emplacement d'aucune ville.

Le canton de Vonitza finit sept milles à l'orient de la ville qui lui donne son nom, près du village de Balibey, où une rivière (2) venant du mont Olympe, le sépare du villaïéti de Valtos, qui comprend l'Agraïde. Dans son étendue, la juridiction de Vonitza renferme en tout une population grecque de deux mille cinq

---

(1) Les sources de la rivière de Képhalo-Vrysi se trouvent deux lieues et demie au midi, près du monastère de Robou.

(2) Cette rivière, dont le nom ancien m'est inconnu, fait tourner, dans un cours de trois milles, six moulins, qui sont la propriété des sultanes Validés de Constantinople.

cent cinquante individus. Son commerce, autrefois assez considérable, lorsque la France vivifiait le golfe Ambracique par sa navigation, se réduit à la vente d'un chargement de vallonée, et de deux mille charges environ de maïs et de riz, qui sont achetées par les habitants de Leucade.

CHAPITRE LXXXII.

Xéroméros. Loutraki, ou Limnée. Mont Boubistas. Candili. Ruines d'Alyzée. Sclavéna, ou Solium. Catouna, ou Coronte. Tripho, anciennement Tyrrheum. Anape, ou rivière d'Aëtos. Métropolis. Médénico, ou Médéon. Lac présumé d'Uria. Dragomestre. Ruines et port d'Astacos. Palæo-Catouna. Æneia vetus. Pétala, port sacré d'Hercule. Catochi. Lac Lézini, ou Cynia. Trigardon, anciennement OEniades. Machala. Distance entre Stratos et Conope, aujourd'hui Conopina.

Le Xéroméros, pays de tristes souvenirs à cause des meurtres et des brigandages dont il est encore le théâtre, est la contrée la plus sauvage de l'Acarnanie. Flanqué au septentrion par les escarpements boisés du mont Olympe, ou Berganti; ouvert à l'occident aux pirates de Méganisi et de Calama, îles peu civilisées qui dépendent de Leucade, dans une étendue de onze lieues de côte, depuis le cap Asprogialo du Nérite jusqu'à l'embouchure de l'Achéloüs, est

borné par ce fleuve au midi, et vers l'orient d'été par des lacs presque contigus que je ferai connaître.

Dès qu'on est entré dans ce canton, on est frappé du spectacle que déploie de toutes parts une nature affranchie, depuis des siècles, des caprices de l'homme. Autour des vallées mystérieuses et des prairies luxuriantes, s'élancent des montagnes couronnées, comme Cybèle, de créneaux chargés de pins et de cyprès. Ailleurs, se déploient des forêts ténébreuses, formées de chênes et de châtaigners, que le temps seul renverse sur le sein de la terre qui les vit naître. Sous leurs nefs et au milieu des prairies, errent d'innombrables troupeaux de daims, de cerfs, d'animaux sauvages et domestiques, vivant dans un état de paix qui rend leur condition presque également libre. Entre les parvis des forêts, on découvre à de grandes distances, des villages, et quelques chapelles solitaires bâties sur des collines, ou bien au bord des lacs poissonneux, et toujours dans les sites les plus pittoresques d'une contrée où l'homme, le seul être asservi du domaine antique de la liberté, défriche et cultive un sol inépuisable, dont les fruits les plus doux sont dévorés par ses oppresseurs.

Telle est la perspective de l'Acarnanie, et tel fut l'horizon qui s'offrit à mes regards, lorsque, plongeant du haut des montagnes sur la partie occidentale du Xéroméros, je mesurais les versants qui s'inclinent vers la mer d'Ithaque, et les amphithéâtres dont les plans s'inclinent jusqu'aux rives fleuries de l'Achéloüs *aux belles ondes*. Polybe, Thucydide, m'avaient

tracé la route que je devais tenir; Strabon, Plutarque, Pausanias, Xénophon, Diodore, Tite-Live, et le Chantre des amours même, m'avaient appris les villes que je devais rechercher dans leurs ruines, les napées et les rivières qui devaient attirer mon attention. J'entrai plein de ces souvenirs dans la terre classique, dépouillée des villes qui firent sa gloire, mais encore parée des mêmes pompes de la nature qu'aux temps où Acarnan, fils d'Alcméon (1), donna son nom et ses lois aux habitants des vallées du mont Olympe.

J'étais débarqué à Limnée (2), que les modernes appellent Loutraki, port peu fréquenté du golfe Ambracique, où l'on ne trouve plus qu'une douane, des magasins enveloppés d'un cordon de murs; et pour souvenir des arts qui fleurirent sur ce rivage, quelques tambours de colonnes en marbre blanc d'une petite dimension. Vainement je recherchai des traces de quelques édifices; il aurait fallu s'enfoncer dans les bois, et les Albanais étaient trop circonspects pour se hasarder loin de leur poste. Nous ne devions cependant pas être éloignés de l'emplacement de Limnée, que le Lacédémonien Cnémus, dans son expédition contre Stratos, abandonna au pillage, en

---

(1) *Hist. de l'Établiss. des Col.s grec.*, par R. Rochette, t. II, p. 241.

(2) Λιμναία. Étienne de Byzance en fait un bourg de l'Argolide, parce qu'il a pris le change relativement à Argos-Amphilochicum, dont Limnée était une dépendance.

se détournant un peu du chemin qu'il tenait pour pénétrer dans l'Agraïde (1). En effet ce général, parti de Leucade, avait dû prendre sa route au midi du lac Boulgari et de Robou, pour se porter vers le défilé de Catouna; et il ne peut passer à Limnée qu'en déviant à gauche, pour s'approcher de la rive méridionale du sein Ambracique.

Afin d'arriver au défilé qui donne entrée dans la vallée de l'Achéloüs, je tenais la même route que Philippe, fils de Démétrius, avait prise dans son expédition contre les Étoliens. Voyageur pacifique aux terres étrangères, je suivis le chemin que ce chef des Macédoniens, qui était venu par mer de Leucade à Limnée (2), avait pris; et à partir de ce port, je remontai pendant deux lieues une gorge qui traverse le mont Olympe. Je relevai de cette hauteur la projection de la montagne qui sépare le versant méridional de l'Acarnanie jusqu'au Nérite, des plages du golfe Ambracique, et le gisement des villages de Voustri et d'Achèra (3). Le dernier de ces hameaux situés au penchant septentrional de la première contrepente du mont Berganti, que les paysans appellent montagne de Boubistas, commande l'entrée d'une vallée

(1) Thucydide, en parlant de l'expédition de Cnémus, dit que, pour encourager ses soldats, il leur fit piller (en se détournant un peu de sa route) *Limnée, bourgade ouverte*, Λιμναίαν κώμην ἀτείχιστον, mais riche par son commerce maritime. Lib. II.

(2) Polyb., lib. V.

(3) Voustri, trois heures S. de Loutraki; du précédent, une heure un tiers S. S. O., Achèra.

habitée par quarante familles chrétiennes, dont les villages sont Comboti, Varnaca, et Candili (1), réunion de douze cabanes, qui donne son nom à un port voisin de Méganisi, l'une des îles Téléboïdes. Les chrétiens relégués dans ces escarpements, recueillent dans la forêt de Lycodonti, une quantité considérable de vallonée, dont le produit sert à acquitter leurs tributs et à acheter quelques objets du commerce étranger. Du reste, ils existeraient comme séparés du monde dans leurs rochers, s'ils n'y étaient trop souvent visités par les voleurs et les Albanais.

Le pays présente un aspect plus riant en approchant de Candili, plaine fertile entourée de coteaux, et autrefois habitée par une population nombreuse. C'est effectivement dans cette vallée, deux milles au nord-ouest de Candili, près de Sclavèna, qu'on retrouve les ruines d'une place que je crois être Solium, colonie de Corinthe (2). On sait comment elle fut cédée aux habitants de Palærus (3), afin d'en cultiver les terres, conditions imposées par Ali pacha à quelques bannis de Leucade qui fondaient une colonie dans son voisinage, lorsque j'y voyageais. A l'orient de Candili, on me fit voir d'autres ruines en maçonnerie cyclopéenne, et quelques con-

---

(1) Achèra, une heure à l'O., Comboti; du précédent, une heure O., Varnaca, forêt de Lycodonti; une heure un tiers O., Candili.

(2) Σόλιον πόλισμα, Thucyd., lib. II, c. 30. Σόλλιον Κορίνθου πολίχνιον, Steph. Byz.

(3) Παλίρος, Thucyd., lib. II; Παλαίρος, Strab., lib. X, p. 459.

structions helléniques qui durent appartenir à Alyzée. L'examen des distances seul me fit cependant reconnaître cette ville, que Strabon place à quinze stades (1) de la mer, et Cicéron (2) à cent vingt de Leucade; mesure conforme à celle des caboteurs de Sainte-Maure, qui l'évaluent à dix-sept milles grecs. Ainsi l'étendue de l'Acarnanie, prise du défilé où je me trouvais à l'occident, jusqu'au port de Candili, ou Alyzée, est de quatre lieues marines et deux tiers; sa distance avec Sainte-Maure, de quatre lieues et une fraction en plus au nord-ouest, et ma distance avec Loutraki, de trois lieues et un tiers, chose essentielle à noter, afin de pouvoir s'orienter dans l'exploration de l'Acarnanie. Quant à Alyzée, dont les environs sont arrosés par un ruisseau qui cumule les eaux des torrents de Boubistas et de Sclavéna, il n'y a plus rien de particulier à voir que les soubassements d'une acropole cyclopéenne, ouvrage attribué à un fils d'Icare. Les paysans qui me vendirent des médailles (3) avaient entendu dire à leurs ancêtres que les Vénitiens

---

(1) Ἀλύζεια, Strab., lib. X, p. 459; Thucyd., Xenoph., Steph. Byz.

(2) Cicero, Tyroni suo, lib. XVI, epist. 393.

(3) *Argent.* Apollon assis à gauche, tenant son arc tendu dans la main droite. Dans le champ à droite, monogramme D. ΑΚΑΡΝΑΝΩΝ.

R. Face humaine avec cornes et col de taureau; dans le champ, ΑΥΚΟΥΡΓΟΣ.

Bronze. Tête de Jupiter laurée à gauche.

R. A. Cheval libre, marchant à droite.
ΑΥ.

avaient tiré de ses ruines, des marbres et plusieurs choses précieuses. Malgré les fouilles de cette époque, et les déprédations des Romains, qui furent les premiers spoliateurs d'Alyzée, je pense qu'on pourrait encore de nos jours y faire quelques découvertes intéressantes pour la science.

Du village de Voustri, où j'ai suspendu la narration de mon itinéraire, comme je le ferai encore à d'autres stations, afin de réunir dans un faisceau les reconnaissances topographiques faites à diverses époques, nous dirigeâmes au sud-sud-est et au sud-ouest, en montant pendant une heure, pour arriver à Catouna. J'avais, de cette hauteur à l'orient, la vue du grand lac Ozéros (1); et on m'indiqua, dans la même direction, des ruines placées sur le chemin de Stratos, qui semblent être celles de Coronte (2). Je regrettai, quoique assez voisine du lieu où je me trouvais, de ne pouvoir pas visiter cette Acropole, dont le nom altéré a peut-être été donné à Catouna, bourgade de cent vingt familles chrétiennes, où je ne trouvai aucun vestige d'antiquité. Ses environs, que j'explorai inutilement, me parurent bien cultivés; et je signalai dans le lointain, les coupes de mes horizons variés par une suite de forêts qui se déploient sur les innombrables croupes des montagnes.

Au sud-ouest de Catouna, s'ouvre la vallée de Tri-

---

(1) *Ozéros*, en esclavon, signifie *lac;* et il est probable que cette dénomination, qui s'est conservée ici, vient des Scytho-Sclaves, ou Triballes, restés long-temps maîtres de l'Acarnanie.

(2) Κόροντα πόλις Ἀκαρνανίας; Thucyd., lib. II; Steph. Byz.

pho, village éloigné d'une lieue de Catouna, près duquel on trouve une enceinte cyclopéenne qui me semble être celle de Tyrrhæum (1). Cette place, comme Coronte, se trouvait au col des défilés qui, de Limnée, aboutissent dans la vallée de l'Achéloüs, vers Stratos; et elles formaient de ce côté un système régulier de défense, tandis que la partie du mont Thyamos, dont je parlerai dans le chapitre suivant, était protégée par une place considérable que je décrirai. Quant à la position de Tyrrhæum, elle était aussi forte que bien choisie, par l'avantage de sa situation près de la rivière d'Aëtos, ou Anape, mentionnée par Thucydide, qui place la partie la plus orientale de son cours à quatre-vingts stades de Stratos (2). Paulmier de Grentemenil et Samson avaient parfaitement conjecturé, contre l'opinion de Niger, que cette rivière se jette dans l'Achéloüs, et non pas dans le golfe d'Astacos. Dragomestre, situé au bord de ce mouillage, reçoit à la vérité une rivière qui vient de

---

(1) Tyrrhæum seu Thyrium, Tit.-Liv., lib. XXXVI, c. 12; lib. XXXVIII, c. 9; lib. XLIII, c. 17. Θύριον πόλις Ἀκαρνανίας. Sigonius; Polyb., *Frag.* 75. Cette ville dut être autonome, si on en juge par la médaille suivante, qui me fut vendue par les paysans,

Argent. Tête de Pallas casquée à gauche; derrière la tête, un trépied; sous le menton, la lettre Θ; entre la tête et le trépied, Υ.

R. Pégase volant à gauche; au-dessous, la lettre Θ.

(2) Ἀναχωρήσας ὁ Κνῆμος τῇ στρατιᾷ κατὰ τάχος ἐπὶ τὸν Ἄναπον ποταμὸν, ὃς ἀπέχει ϛαδίους ὀγδοήκοντα Στρατοῦ. Thucyd., lib. II; c'est-à-dire trois lieues et soixante toises.

la montagne de Vips; mais elle est hors de la distance de Stratos, donnée par Thucydide, et ne peut conséquemment être l'Anape d'où *Cnémus opéra sa retraite sur Œniades*. Dans l'état où le réduisait l'échec qu'il avait éprouvé à Stratos, et la position où il s'était retiré, il avait devant lui la rivière encaissée d'Aëtos; sa gauche était appuyée aux montagnes de la forêt de Manina, et sa droite à l'Achéloüs, ayant pour retraite sa rive droite coupée de torrents, qu'on suit pour se rendre à Œniades, maintenant appelé Trigardon... L'Anape, ou rivière d'Aëtos, qui descend du versant méridional du mont Boubistas, prend ses sources non loin des villages de Tripho et de Covoïona, d'où il coule au-dessous d'Aëtos, place bâtie sur les ruines de Métropolis, ancienne capitale de l'Acarnanie (1). Sa restauration, sous le nom d'Aëtos, fut l'ouvrage de Justinien, qui y institua un évêché suffragant de Naupacte. Cédée, après la prise de Constantinople, en 1204, avec l'Acarnanie, par Charles, dernier prince de la famille des Paléologues, à ses fils naturels Memnon, Turnus et Hercule, ces nouveaux enfants d'Atrée, au lieu de cultiver une terre fertile, en firent le théâtre de leurs dissensions; et leur postérité en fut expulsée en 1432 par Amurath II, alors maître de Thessalonique. Cette catastrophe fut suivie de quelques guerres par-

(1) Polybe place la Métropolis d'Acarnanie dans la vallée de l'Achéloüs, entre Stratos et Conope; circonstance qu'on trouve répétée par cet historien, dans sa narration de la retraite de Philippe sur Œniades. *Hist.*, lib. IV; Steph. Byz.

tielles dans cette province, entre les Vénitiens et les Turcs, jusqu'au temps où Mahomet II y planta ses bannières sur les tombeaux des Acarnaniens, qu'il fit presque tous passer au fil de l'épée. Aëtos, renversée à cette époque, se trouve reproduite par un pauvre village de quinze familles grecques, victimes tour-à-tour de la rapacité des voleurs et des Albanais chargés de réprimer leur brigandage. L'Anape, après avoir parcouru une vallée inculte et sans habitants, tourne de là au sud-ouest pendant un cours de deux lieues, jusqu'à Tchiftlik, village près duquel il verse ses eaux torrentueuses dans l'Achéloüs.

D'Aëtos, où je suspends encore la narration de l'itinéraire qui sert à rattacher mes topographies spéciales, on laisse, deux milles à l'occident, Papadatès, village situé au milieu des forêts. Deux milles plus loin, dans la même direction, on trouve le *Xéro-Limni*, ou lac d'Uria (1), autour duquel paissent de nombreux troupeaux; et à une demi-lieue de ses bords, on monte à Médénico, village bâti au penchant oriental de la montagne de Vips. Les ruines cyclopéennes d'une citadelle et le nom de Médénico rappellent au voyageur le souvenir de Médéon (2), ville limitrophe de Tyrrhæum, située sur le chemin de Stratos à Alyzée. Dix familles grecques composent la population d'une place qui, sous d'autres auspices, pourrait devenir un entrepôt du commerce; car c'est là que se bifurquent les chemins de commu-

(1) Uria; Strab., lib. X, p. 459.
(2) Tit.-Liv., lib. XXXVI, c. 2; lib. XLVI, c. 23.

nication avec Candili et Dragomestre. Les sentiers qui aboutissent à ces échelles, d'où le commerce et l'industrie sont maintenant exilés, se trouvent, l'un entre les chaînes du Boubistas et des montagnes de Vips, qui forment le défilé de Porta, où l'on voit le monastère de Saint-Georges, duquel relèvent huit familles vassales des moines qui cultivent avec elles cette contrée, dont le plateau aboutit à Candili (1).

Le second sentier, qui part de Médénico, prolonge pendant une lieue à l'ouest la lisière septentrionale de la forêt de Manina jusqu'au village ruiné de Kéchania, d'où il conduit, en traversant une solitude de trois lieues d'étendue, à Dragomestre. Ce bourg, dont la fondation remonte aux derniers siècles du Bas-Empire, est divisé en trois machalés ou quartiers habités par cent familles chrétiennes et un petit nombre de Turcs. Une mosquée, deux églises, quatre fontaines publiques, et un grand nombre de maisons ruinées, prouvent que cette place, qui se dépeuple chaque jour, fut autrefois bien habitée. A moitié du chemin qui aboutit à la mer, dont elle est éloignée de cinq milles, on montre les ruines d'un fort peu

(1) Monastère de Saint-Georges; de là, deux heures dans la forêt de Lycodouti, Crissovitza, village (dont la vierge miraculeuse fut transportée au mont Polyanos; *Voyez* t. II, c. XXXIX de ce voyage) éloigné de trois quarts d'heure de Médénico; un tiers d'heure, Prodromos, monastère; deux tiers d'heure N. O., Machèra; une heure N. O,, Babini; une heure, Candili. Ce tracé de route, que j'indique scrupuleusement, me servira à faire connaître les rapports entre Stratos et Alyzée, quand j'aurai donné l'ensemble de l'Acarnanie.

considérable, qui offrent un mélange de maçonnerie cyclopéenne entremêlée de restaurations faites à différentes époques, au milieu desquelles les gens du pays croient reconnaître la ville d'Astacos. En effet cette indication s'accorde avec le témoignage de Strabon (1), qui place son port au-dessous du promontoire Crithote, maintenant appelé cap Candili, en face des Oxyes, groupe d'îles situé dans l'air de vent d'Ithaque. L'étendue de ce hâvre, le seul capable de recevoir et d'abriter des vaisseaux de ligne, a plus d'une demi-lieue d'occident en orient, sur une étendue double du nord au midi; et tout annonce qu'il dut autrefois être un mouillage d'une grande importance. La vallée dans laquelle il semble creusé présente, dans une étendue de sept milles, des coteaux boisés et quelques champs traversés par une rivière éphémère appelée Xéropotamos.

Au nord-ouest de Dragomestre, deux milles au-delà d'un prolongement de la forêt de Lycodonti, est situé Zavitza, village de soixante-dix feux, et le monastère de Védernico, auquel sont attachées huit familles, qui défrichent, avec les religieux, cette terre de douleurs. Au midi de Dragomestre, on relève Vlizani et une partie de la forêt de Manina, qui embrasse toute la partie occidentale de l'Acarnanie jusqu'à l'embouchure de l'Achéloüs.

---

(1) Εἶτα ἄκρα Κριθωτὴ καὶ Ἐχινάδες, καὶ πόλις Ἄσακος. Strab., lib. X, p. 459; Steph. Byz. Comme les Échinades sont maintenant réunies au continent, il faut prendre garde de les confondre avec les Oxyes ou Scrophés.

Afin de suivre méthodiquement la narration de mes topographies, je reporterai l'attention du lecteur, du port d'Astacos à l'endroit où l'Anape tombe dans l'Aspropotamos, un peu au-dessous du village de Tchiftlik. A deux lieues de son confluent, si on marche à l'occident, après avoir guéé un grand nombre de ruisseaux et de torrents, on arrive à Zevgalaki, village habité par quinze familles grecques; et une lieue et demie plus loin, on trouve Palæo-Catouna, hameau voisin de la nouvelle Æneia de Strabon, qu'il place à soixante-dix stades de l'Achéloüs (1). A une demi-lieue de cette position, on arrive au pont de Lézini, rivière qui se rend au lac de ce nom, le village de Podolovitza, au-dessus duquel elle prend ses sources, restant trois quarts de lieue au nord. Enfin à deux lieues de ce pont, on descend à Pétala, mouillage profond, mais étroit, abrité par une île que les habitants de Céphalonie revendiquent, comme leur étant dévolue, en vertu du traité de 1800, qui cède à l'héptarchie Ionienne les îles et écueils, sans exception, situés en face du continent, depuis Avlone dans l'Adriatique, jusqu'à la hauteur de Cérigo. D'après les recherches que j'ai faites, je regarde Pétala comme le port sacré d'Hercule, qui est nommé après celui d'Astacos et avant Œniades, comme étant

(1) Strab., lib. X, p. 459. Le chemin qu'on doit suivre est le suivant : De Zevgalaki O. demi-quart N., une heure et demie au milieu des forêts; une heure et demie au-dela, Palæo-Catouna; une demi-heure O., pont de Lézini; deux heures O. S. O., Pétala.

un des mouillages de l'Acarnanie sur la mer extérieure.

Le second sentier, qui part de Zevgalaki, en prolongeant la rive droite de l'Achéloüs, conduit, dans une heure et un quart, à Catochi, chef-lieu de canton et principale échelle du Xérométros. Aux environs, on voit trois églises ou monastères desservis par des religieux, des rizières, des champs de maïs, et la vaste forêt de Manina, qui, en opposant une digue au vent du nord-ouest, rend ce séjour fiévreux pendant l'été. Catochi ne rappelle aucun souvenir, et ce n'est que quatre milles au sud-ouest qu'on ressaisit un fil de la géographie ancienne. Là, se trouve la décharge du lac Lézini, ou Cynia, qui verse ses eaux dans l'Achéloüs. Son bassin, dont la circonférence est évaluée à vingt milles, en y comprenant les bas-fonds, se confond en hiver avec les lagunes d'OEniades, ou Trigardon; et au milieu, on voit une île sur laquelle est bâtie l'église du Précurseur, desservie par six caloyers. A quatre milles de la décharge du lac Cynia, on arrive à OEniades, ville bâtie sur un terrain d'alluvion, et inaccessible en hiver, ainsi que le rapporte Thucydide, pour une armée qui tenterait de l'assiéger (1). Polybe marque sa position à l'extrémité de l'Acarnanie, et on voudrait en vain s'appuyer d'un passage obscur de Strabon, pour la placer à la rive gauche de l'Achéloüs, puisqu'elle était de la dépendance des Acarnaniens, que ce fleuve séparait des

(1) Tit-Liv., lib. XXXVIII, c. 11; Thucyd., lib. II; Strab., lib. X, p. 459; Paus., lib. I, c. 11; Steph. Byz.

terres de l'Étolie (1). Enfin sa position reconnue, ainsi que ses ruines appelées Trigardon, vues et dessinées dès le quinzième siècle, par Cyriaque d'Ancône, confirment à cet égard le témoignage des anciens. Vis-à-vis et au-dessous de cette place, la passe navigable du fleuve est appelée par les navigateurs *Bocca Colo Syrtis* (*arundinibus fremens*). C'est de là que partent les attérissements du fleuve et les marais couverts d'une végétation vigoureuse, mais remplis de serpents et d'insectes dévorants, qui en éloignent les cultivateurs et les troupeaux (2).

Comme le gué de l'Achéloüs, au-dessous de Stratos, n'est pas praticable en hiver, les voyageurs, pendant cette saison, suivent le chemin de Tripho à Catochi, pour prendre le bac qui maintient les communications avec l'Étolie. Mais dans les autres saisons, au lieu de se diriger par la vallée de l'Anape, on prolonge, à partir de Catouna, le versant oriental des montagnes qui encaissent le grand lac Ozèros jusqu'au village de Papadatès, où les eaux pluviales forment une espèce d'étang éphémère; et à une demi-lieue de là on arrive à Machala. Ce beau village, qui se compose encore de soixante-dix maisons éparsès sur un plateau romantique, est peu éloigné du monastère de Lycobitzi,

---

(1) Ἡ δὲ πόλις καὶ ἡ χώρα τῶν Οἰνιάδων Ἀκαρνάνων ἔχω.

Excerpt. Legat., c. 28.

(2) Les distances depuis Trigardon, en remontant la côte au N. O., placent le port Pétala à une heure un tiers; Dragomestre, deux heures un tiers; et Candili, au N. O. de celui-ci, quatre heures un huitième.

desservi par vingt religieux. Enfin deux lieues et demie au-delà, on arrive au gué de Stratos (1), lieu de passage connu des anciens, et fréquenté de nos jours par les habitants des deux rives de l'Achéloüs, comme leur point spécial de communication.

Si on récapitule, d'après ce que j'ai dit, les distances entre ce gué du fleuve et Loutraki, ou Limnée, on verra qu'il y a neuf heures et un tiers de chemin au pas de caravane entre ces deux positions. Appliquant ensuite le rapport de cette route à la marche de Philippe, fils de Démétrius, on verra que mes données correspondent avec celles de Polybe (2), lorsqu'il dit comment le roi, parti de Limnée après avoir fait faire soixante stades à son armée, lui permit de faire halte, et qu'après l'avoir laissée souper, en continuant sa route pendant la nuit, il arriva au point du jour entre Stratos et Conope pour se rendre à Thermus. Il est présumable qu'un corps d'armée, aussi peu chargé de bagages qu'on le suppose, et dans la durée de temps que je présnme avoir été celle d'une nuit de dix heures, avec les haltes nécessaires pour se rallier, ne dut guère faire

---

(1) Papadatès, une demi-heure S. E.; Machala, deux tiers d'heure E. S. E.; en plaine, une heure S., petit lac Ozèros; une heure E., gué de Stratos, ou Lépénou.

(2) Ὁ δὲ βασιλεὺς..... ἀναζεύξας ἐκ τῆς Λιμναίας δείλης, καὶ προελθὼν ὡς ἑξήκοντα στάδια, κατεστρατοπέδευσε, δειπνοποιησάμενος δὲ καὶ βραχὺ ἀναπαύσας τὴν δύναμιν, αὖθις ὁρμᾷ καὶ συνεχῶς νυκτοπορήσας πρὸς τὸν Ἀχελῷον ποταμὸν, ἅρτι τῆς ἡμέρας ἐπιφανούσης, μεταξὺ Κωνώπης καὶ Στράτου σπεύδων ἄφνω καὶ παραδόξως ἐπὶ τὸν ἐν τοῖς Θερμοῖς τόπον ἐπιβαλεῖν. POLYB., lib. V.

plus de sept lieues pour arriver au point du jour au passage de l'Achéloüs.

Cette distance s'accordant autant que possible avec celle que j'indique, je retrouve avec une égale précision, celle entre Stratos et l'Anape, telle qu'elle est déterminée par Thucydide, dans son récit de la retraite de Cnémus (1). Sur cette dernière ligne que j'ai explorée, en faisant l'ouest-sud-ouest, à partir de Lépénou, ou Stratos, on retrouve, à sept milles de distance environ, près de l'humble village de Conopina, les ruines de Conope; et deux milles et demi plus bas, le cours de l'Anape, derrière lequel le général des Lacédémoniens, vaincu par les Acarnaniens, se retrancha et conclut une suspension d'armes, afin d'enterrer ses morts, avant de se retirer à OEniades.

Quant au rapport de distance, comme sommet d'un triangle entre Alyzée et Anactorium, position qui a singulièrement embarrassé Casaubon et Paulmier de Grentemenil, afin d'expliquer le Κατὰ μέσην ὁδόν, *à mi-chemin*, de Strabon (2), je me crois en mesure de résoudre cette difficulté. Si on se rappelle ce que j'ai dit, on saura qu'Alyzée, ou Candili, est presque sous le méridien d'Anactorium, mais que les monts Berganti et Boubistas, formant une

---

(1) Ἐπειδὰν δὲ νὺξ ἐγένετο, ἀναχωρήσας ὁ Κνῆμος τῇ στρατιᾷ κατὰ τάχος ἐπὶ τὸν Ἄναπον ποταμὸν, ὃς ἀπέχει σταδίους ὀγδοήκοντα Στρατοῦ, τούς τε νεκροὺς κομίζεται τῇ ὑστεραίᾳ ὑποσπόνδους καὶ Οἰνιαδῶν ξυμπαραγενομένων κατὰ φιλίαν ἀναχωρεῖ παρ' αὐτούς. THUCYD., lib. II.

(2) N. 3, in p. 450, lib. X, Strab; et *Græc. Antiq.*, lib. III, c. 5, p. 388 et seq.

ligne insurmontable entre le nord et le midi de l'Acarnanie, obligèrent de tout temps les voyageurs à faire le détour par Stratos, c'est-à-dire à s'avancer près de neuf lieues à l'est, afin de prendre le défilé de Coronte, ou Catouna, pour se rendre de là par Limnée, à Anactorium. Ainsi s'expliquent et s'accordent les auteurs anciens, toujours précis quand on les confronte avec le terrain qu'ils ont décrit tel qu'ils l'avaient vu. On a, par ce moyen, la clef qui sert à expliquer les campagnes des Romains contre les Grecs dans l'Acarnanie; et une nouvelle lumière, répandue sur ses solitudes, dégage ses ruines des ténèbres dont elles étaient environnées. Le voyageur apprend où il peut aborder; et ceux que le hasard favorisera un jour pourront, en suivant le fil de mes explorations, rectifier les erreurs que j'ai commises au milieu des difficultés principales dont je donne la solution.

Mais quelle main se chargera de peindre l'Acarnanie en deuil? Qui pourra, sans répandre des larmes, considérer Actium, ville chérie d'Apollon; Anactorium, sujet de la contestation de Corinthe et des Acarnaniens; Limnée, renommée par son commerce; Métropolis, deux fois capitale; la formidable Stratos, l'opulente OEniades, Astacos, où fleurirent les arts; Alyzée, riche des chefs-d'œuvres des premières écoles de la Grèce, et seize villes enfin, ornement de cette contrée, sans déplorer les vicissitudes de la fortune? Qui ne frémira pas à l'aspect de tant de tombeaux? Quelle douloureuse comparaison entre les temps écoulés, si on évalue sa population ancienne à côté de celle qu'on retrouve au milieu de ses ruines et de ses forêts!

Je me suis demandé, en examinant l'étendue des enceintes des villes et des acropoles que j'ai énumérées, quelle avait dû être leur population, en raisonnant sur le nombre des habitations qu'elles avaient pu renfermer. J'ai comparé autant que possible le développement, les positions; et j'ai déduit, après un rapprochement entre les grandes et les moindres places, par une moyenne proportionnelle, qu'on pouvait hypothétiquement et au moindre taux, évaluer à trois mille cinq cents habitants, la population de chacune des villes de l'Acarnanie. Ce principe posé, il en résulterait que les cantons dont je viens de donner la description, contenant seize villes, auraient eu cinquante-six mille habitants dans les places murées, qui, évalué dans le rapport d'un à cinq pour la population répandue dans l'étendue de la province entière, permettrait de penser que les cantons de Vonitza et de Xéroméros furent autrefois habités par deux cent vingt-quatre mille individus vivant des fruits de leur territoire.

Cette base, que je donne comme purement hypothétique, étant admise, je placerai à côté un cadastre positif, qui servira à démontrer à quel point de décadence est tombée cette contrée autrefois si riche et si florissante. Enfin le tableau suivant fera connaître l'état actuel des derniers habitants de l'Acarnanie, qui se dépeuple de jour en jour d'une manière effrayante.

ACARNANIE.

NOMS DES CANTONS modernes.	NOMS DES VILLES anciennes.	VILLES ET VILLAGES existants.	NOMBRE des familles.	MONASTÈRES.
Vonitza...	Actium. Échinos. Anactorium	Conidari...	15	St.-Basile, 2 moin. Robon, 2 *id.* Panagia-Vrachotina, 5 *id.*
		Tchiftlik....	30	
		Vonitza....	400	
		Paradisi....	40	
		Balibey....	25	
Xéroméros.	Limnée. Coronte. Tyrrhæum Métropolis. Stratos. Conope. Médéon. Æneia. Œniades. Solium. Alyzée. Astacos. Pæanion.	Catouna....	130	Lycobitzi, 20 *id.* Prodromos, 6 *id.* Védernico, 20 *id.* St.-Georges, 12 *id.*
		Pétégali....	7	
		Tripho.....	15	
		Vousiri.....	6	
		Achéra.....	9	
		Babini.....	40	
		Machéra....	10	
		Crissovitza..	10	
		Prodromos..	10	
		Podolovitza.	30	
		Covoïona...	5	
		Dragomestre	100	
		Vlizani....	10	
		Zavitza.....	70	
		Candili.....	10	
		Palæo-Cat..	40	
		Catochi....	150	
		Médénico...	10	
		Comboti...	12	
		Conopina...	10	
		Aëtos.....	15	
		Papadatès..	20	
		Machala....	70	
		Zevgalaki...	15	
		Rigani.....	30	
	Total des familles.....		1344	
	Nombre des individus...		6720	

Maintenant, le croirait-on, si je n'en avais donné le cadastre, *six mille sept cent vingt Grecs* sont ce qui reste d'habitants dans cette province, désolée par vingt siècles de révolutions. En vain voudrait-on, pour excuser ces désastres, alléguer *que les maladies des états, comme celles des hommes, sont dans la nature* (1). Ce serait ici blasphémer la providence. Les influences du ciel et la fertilité de la terre sont pour l'Acarnanie ce qu'elles furent au temps de sa splendeur; et sa misère seule est l'ouvrage de la tyrannie. Les landes, les guérets, les ruines, la solitude, déposent contre ses attentats; et tous les sophismes de la politique ne pourront les pallier ni en dissimuler l'horreur!

---

(1) Εἰ δὲ ἀνθρώπων νόσοι κατὰ φύσιν γίνονται.

GELL., l. VI, c. 1.

CHAPITRE LXXXIII.

Parachéloïde Acarnanienne. Route depuis l'Arta jusqu'au gué de l'Achéloüs. Agraïde, ou canton de Valtos. Mont Thyamos, ou Macrinoros. Ruines d'Olpé, aujourd'hui Ambrakia. Lacs d'Ambrakia et d'Ozéros. Emplacement de Sparte dans la Phytie. Ruines de Stratos, aujourd'hui Lépénou; d'Agraïs, maintenant Agriada. Aperçu sur l'Apérantie et l'Eurytanie, jusqu'aux frontières de l'Anovlachie. Population.

La Parachéloïde, ou pays *le long de l'Achéloüs*, était cette contrée (1) intercalée entre l'Athamanie, l'Amphilochie, le sein Ambracique, l'Agraïde, et l'Acarnanie, qui appartint tour-à-tour à quelqu'un de ces cantons, sans avoir jamais formé d'autonomie.

Jusqu'à présent, j'ai décrit l'Acarnanie d'après mes propres observations; et pour rejoindre mes topographies du Xéroméros et du canton de Vonitza à celles de l'Anovlachie (2), je vais exposer un itinéraire fait plusieurs fois par mon frère, depuis l'Arta jusqu'au château de Lépante. J'ai déja rapporté comment cet infatigable compagnon de mes travaux avait été obligé

(1) Παραχελωΐται, Steph. Byz. Paracheloïda quæ sub Athamania est, Tit.-Liv., lib. XXXVIII; not. 2, Turnebus. Strabon indique une autre Parachéloïde à l'embouchure de l'Achéloüs, lib. IX, p. 458.

(2) T. II, c. XXXVIII, XXXIX, XL et XLI de ce voyage.

de fuir, lorsque la peste envahit l'Arta en 1816 (3); et il me suffit de dire que son premier voyage eut lieu avant cette époque, lors de la catastrophe de 1815, qui, en plongeant la France dans le deuil, se fit sentir dans le levant à tous les agents du roi très-chrétien.

Mon but, dit mon fidèle compagnon de voyage, indépendamment du motif qui m'attirait à Patras auprès de mon frère, alors dangereusement malade, avait pour objet de reconnaître le Macrinoros (2), le gué de l'Achéloüs, celui de l'Événus, les défilés de Calydon et du mont Taphyas; enfin le chemin qui conduit à travers l'Acarnanie et l'Étolie jusqu'à Naupacte, ou Lépante. Les forêts étaient purgées de voleurs, les passages libres; et un corps de trois cents Mirdites, campés près du lac Trichon, me faisaient présager que mon voyage pouvait avoir lieu sans périls au moins apparents.

Un des plus beaux jours de l'été commençait à éclairer la campagne, lorsque le dimanche, 2 juillet 1815, je quittai l'Arta, en remontant pendant un mille à l'orient, la rive gauche de l'Inachus. La brise du matin nous renvoyait les vapeurs parfumées du mont Djoumerca, dont je suivis la contrepente qui se déploie parallèlement à la montagne de Fanéroméni; et au bout d'un mille dans cette direction,

(1) T. II, c. XXXVI de ce voyage.

(2) Je sais que, suivant les règles de la syntaxe, on devrait écrire et prononcer *Macronoros, la longue montagne;* mais je me sers ici du nom usité.

nous arrivâmes à la chapelle de Saint-Théodore. Trois quarts de lieue plus loin, en marchant dans la même gorge, qui s'élargit, nous passâmes devant l'oratoire des Saints-Anargyres, situé en regard du monastère de Mégarki, sur le penchant des montagnes de gauche. Cinq familles chrétiennes venaient de jeter les fondements d'un village près de la retraite des religieux, qui ont greffé une quantité considérable d'oliviers plantés par bouquets dans ce terrain aride.

Nous avions à peine atteint la hauteur de Limni, village de quinze feux (1), que les vapeurs du matin, qui s'étaient condensées, annoncèrent un orage. Nous quittâmes aussitôt notre route pour gagner Comboti, où nous ne pûmes arriver assez à temps pour trouver un abri, car les nuages crevèrent au premier coup de tonnerre qui ébranla les airs. Le pays que nous eûmes à traverser présentait une culture variée de champs de blé, de plantations de tabac, de cotonniers; tandis que les coteaux, couverts de vignobles et d'oliviers, étaient animés par de nombreux troupeaux.

Comboti, tchiftlik de Mouctar pacha, est habité par plus de deux cents familles grecques. Sa situation sur des mamelons couverts de groupes de maisons, et les sources nombreuses qui coulent de toutes parts, me porteraient à croire que ce charmant village occupe l'emplacement que Thucydide nomme

(1) Un quart de lieue S. de Mégarki, est situé Limni, et de là trois quarts d'heure O., Comboti.

les Fontaines (1). Du haut de ses amphithéâtres, on plane sur l'étendue entière du sein Ambracique; on domine au loin un horizon entremêlé de villages et de tours placées, comme des vigies, à de grandes distances sur le rivage de la mer.

Le calme étant rétabli, et le soleil ayant repris son éclat, car les orages sont aussi bruyants que passagers sous le ciel de la Grèce, je me hâtai de rentrer dans ma route, malgré le mouvement d'une fièvre d'accès que je commençais à éprouver. Nous descendîmes en conséquence de Comboti, en suivant au sud-est une chaussée pavée; et au bout d'un mille, nous guéâmes une rivière qui fait tourner plusieurs moulins. Nous traversâmes ensuite, durant une heure et demie, des coteaux ondulants, pour arriver au mont Thyamos, ou Macrinoros, en laissant à gauche le lac Coprina.

Nous sortions d'un pays tranquille et prospère, pour entrer dans un désert abandonné aux loups, moins féroces que les brigands dont il favorise les crimes; et je ne vis pas sans inquiétude le chemin dans lequel j'allais m'engager. J'abordais avec anxiété le mont Thyamos, qui fut autrefois le domaine des Agréens et des Amphilochiens (2), comme il est mainte-

---

(1) Après avoir rapporté la marche d'Euryloque depuis Stratos, à travers la Phytie, par Limnée, l'Agraïde et le mont Thyamos, il dit qu'il entra sur le territoire d'Argos-Amphilochicum, en évitant les Acarnaniens campés *aux sources;* καὶ διελθόντες μεταξὺ τῆς τε Ἀργείων πόλεως καὶ τῆς ἐπὶ κρήνας Ἀκαρνάνων φυλακῆς, etc.; lib. III.

(2) Θύαμος ὄρος ὃ ἐςὶν ἀγροίκος, Thucyd., lib. III, citat. a

nant des cantons de l'Artá et du Valtos; et je trouvais, ainsi qu'aux temps anciens, une contrée sauvage et inculte. Bientôt, nous nous enfonçâmes dans l'épaisseur horrible d'un bois sombre embarrassé d'arbres renversés, et enlacé de branchages qui nous obligeaient à rester couchés sur nos chevaux. Après avoir fait une demi-lieue dans cette attitude, nous traversâmes quelques éclaircies d'un mille d'étendue, qui nous conduisirent en vue de la mer. Les terres basses qui nous restaient à droite étaient couvertes de champs cultivés par les habitants du village de Cataphrico, situé un quart de lieue à l'occident sur le bord du golfe.

A cette distance, nous marchâmes entièrement à découvert. Je voyais la presqu'île de Salagora, le spectacle magnifique du sein Ambracique, alors animé par des escadrilles de barques que les brises de terre, réveillées par la pluie qui venait de tomber, faisaient voguer dans des directions différentes. A côté de ce tableau, j'avais celui du Macrinoros et de ses forêts profondes, dont l'écho répétait le bruit des vagues qui venaient à de longs intervalles se briser contre les promontoires. Nous marchâmes ainsi entre la solitude et la mer, à travers des abatis d'arbres coupés pour chasser les voleurs, et des touffes d'agnus-castus en fleurs, lorsqu'au bout de deux heures de chemin,

---

Palmer, lib. III, c. 13. Les modernes appellent sa partie centrale Kyamos, probablement à cause d'une quantité considérable de caroubiers, arbres à siliques dont la fève appelée *kération* était le premier numérateur des poids à Athènes.

Poids et mesures des anciens, Paucton, p. 275.

nous découvrîmes la riche plaine d'Armyros; et après une descente d'une lieue, nous arrivâmes au pont de Crikéli. Le torrent sur lequel il est jeté était alors à sec, mais à en juger par les pierres énormes qu'il roule, son cours doit être considérable dans la saison des pluies. Les gardiens de ce passage ne se présentèrent que pour me saluer, et j'étais loin de penser, d'après leurs politesses, que l'année suivante, lorsque je fuyais la peste de l'Arta, ils me rançonneraient pour me permettre de franchir le pont à la garde duquel ils sont préposés. Enfin après avoir laissé à droite Arabo et ses magasins bâtis au bord d'une calanque à laquelle il donne son nom, j'arrivai dans trois quarts d'heure à Vlicha, où je résolus de passer la nuit.

L'Agraïde (1), ou Valtos, que le torrent de Crikéli sépare des terres de l'Amphilochie, ou canton de l'Arta, bornée au couchant par le sein Ambracique et par le Xérométros, a pour limites à l'orient le cours de l'Achéloüs, depuis le gué de Stratos jusqu'au pont de Coracos; et au septentrion, la chaîne de montagnes qui accompagne le cours du Voinocovo, ou *rivière des gouffres*. Arabo, que j'ai nommé, et Vlicha où nous nous étions arrêtés, sont les premiers villages de ce canton qu'on rencontre au sortir de l'Amphilochie. Celui où je me trouvais se compose de quarante familles, la plupart transportées de Prévésa par Ali pacha, après les avoir dépouillées de leurs

(1) Ἀγραῖοι ἔθνος πλησίον Ἀκαρνάνων, Steph. Byz. Ἀγραία χώρα, Ἀγραΐς. Thucyd., lib. III, c. 24.

propriétés. Ces infortunés, qui vivaient sous des cabanes en clayonnage, car il faut acheter la permission, afin de pouvoir bâtir une maison en pierre, ne furent pas plutôt informés de ma présence, qu'ils accoururent pour m'exposer leurs misères. Quelques-uns m'apportèrent du lait, qui est le plus délicieux du monde, à cause de la qualité des pâturages; et malgré leur pauvreté, chacun rivalisait pour être agréable à celui qui tant de fois les avait protégés. Je remarquai au bord de la mer une grande tour ruinée par les Vénitiens, dans leurs guerres contre les Turcs, sans apercevoir nulles traces de constructions anciennes. La calanque elle-même, que les caboteurs disent éloignée de quarante milles de Prévésa, ne m'offrit aucuns vestiges de mole; et j'appris que son commerce se réduit à l'échange de quelques denrées céréales contre du vin de Sainte-Maure, du poisson salé, des oignons et des fruits secs, avec lesquels les Ioniens soldent en partie leurs achats de grains.

Au point du jour, je quittai Vlîcha, en marchant pendant une demi-lieue à l'est, à travers une plaine parsemée de quelques champs couverts de belles moissons, entremêlées de platanes, et traversées de torrents autrefois contenus par des chaussées, que la main du Grec asservi répare négligemment. Un quart de lieue plus loin, nous laissâmes à droite, une chapelle ancienne et quelques cabanes délabrées bâties sur un coteau sourcilleux, qui cache la vue de la mer. Peu après, nous traversâmes un bois d'arbres de Judée; et au sortir, nous arrivâmes à la base du Sparton-Oros, dénomi-

nation que la chaîne du Macrinoros prend à cette distance. Nous étions à deux lieues de Vlîcha, au milieu d'un terrain rougeâtre couvert de genêts, entrecoupé de rochers, et d'escarpements ombragés de chênes valloniers et de micocouliers, lorsque nous arrivâmes à la partie du golfe qui s'avance dans les terres, en formant la rade appelée Ambrakia et Kentromatia, ou *carrières*, à cause des pierres qu'on y tire. Le renflement boisé des coteaux qui bordent cette mer intérieure, où les vaisseaux sont exposés aux rafales du vent de nord-est, méritant une attention particulière, je m'appliquai à en recueillir les détails. Je déterminai en conséquence sur un mamelon très-escarpé, le gisement d'une ville considérable entièrement murée et bastionée, que d'Anville appelle *Argos-Amphilochicum*, et les gens du pays *Ambrakia*, ce qui est une erreur de la part du géographe, comme de celle des paysans. Pour moi, qui savais qu'Ambracie est l'acropole de Rogoux (1), et Argos-Amphilochicum (2), la ville submergée de Philo-Castron, je retrouvais dans *Ambrakia* l'antique Olpé, ouvrage des Acarnaniens, qui y tenaient leur cour de justice (3). Sa situation sur un pic environné

(1) T. II, c. xxv de ce voyage.

(2) T. II, c. xxvi de ce voyage.

(3) Ὄλπαι ἐς τὴν Ἀργείαν τεῖχος ἐπὶ λόφου ἰσχυρὸν πρὸς τῇ θαλάσσῃ. Ὅ ποτε Ἀκαρνᾶνες τειχισάμενοι, κοινῷ δικαστηρίῳ ἐχρῶντο. Ἀπέχει ἀπὸ τῆς Ἀργείων πόλεως ἐπιθαλασσίας σύσης, πέντε καὶ εἴκοσι σταδίους.

THUCYD., lib. III, c. 24.

Ὄλπαι φρούριον Ἀκαρνάνων, καὶ Ἀμφιλόχιον δικαστήριον.

STEPH. BYZ.

de remparts, sa distance précise d'Argos-Amphilochicum; sa position à l'entrée des défilés qui, de l'Acarnanie, conduisent dans l'Amphilochie; ses longues murailles, aboutissant à la mer, m'apprenaient que j'étais à Olpé des Agréens. La construction hellénique posée sur des soubassements cyclopéens, dans la partie haute de la montagne, s'ouvre vers la mer à l'endroit où commence le chemin couvert, qui aboutit maintenant à un quai, où sont des magasins environnés d'un cordon de murs, pour les mettre à l'abri d'un coup de main des voleurs. Le satrape de Janina venait de faire bâtir une maison au milieu de ces ruines insalubres; et il y établissait, ainsi qu'à Vlîcha, une colonie de Prévésans arrachés de leurs foyers. Comme nous fîmes halte au pied des rochers, sur lesquels je comptai environ trente maisons construites en pierres, quelques-uns des colons, plus semblables à des spectres qu'à des hommes, tant ils étaient dévorés par les fièvres, vinrent me saluer. Leurs plaintes, aussi naïves que justes, en me parlant de ceux qui les avaient livrés à *l'ennemi de l'humanité*, me perçaient le cœur. Ils me parlèrent du traité qui garantissait leurs personnes et leurs biens; et nous invoquâmes ensemble le retour de la justice, fille de l'Éternel, que le temps ramènera tôt ou tard pour eux (1).

---

(1) Voici dans quels termes le lieutenant-colonel de Bosset s'exprime relativement à la violation de ce traité de 1800, qui ne fut jamais strictement exécuté par la Turquie : « War having broken out in that year (1806, between Russia and the Porte, Ali pasha, under the pretext of preventing the Russians from

En nous éloignant d'Olpé, nous descendîmes par un sentier raboteux; et après une marche de trois quarts d'heure, nous nous trouvâmes au bord du lac d'Ambrakia. A cette distance, nous n'étions guère, en ligne droite, qu'à deux milles d'Ambrakia, ayant vue sur la baie, le golfe et un lac de ce nom, qui est encaissé de montagnes âpres et sévères. Nous entrions probablement dans la Phytie, ou Phoëtie, qui avait pris son nom d'un fils d'Alcméon, issu d'Amphiarus (1). Nous marchâmes pendant trois heures sur la rive septentrionale du lac Ambrakia, ayant à gauche *Palæa-Ambrakia*, village ruiné dont la population a été transférée à Olpé. Nous avions en vue la chapelle de la Notre-Dame des oliviers sauvages, le monastère d'Agrilos et le sentier qui conduit de Loutraki à Catouna. Les environs de l'oratoire dédié à la vierge des oléastres sont couverts d'une si grande quantité de ces arbres, qu'ils forment à eux seuls une vaste forêt dont les yeux ne peuvent mesurer l'étendue. Ils étaient alors chargés de fruits; et si ce plant était greffé, on en tirerait une quantité d'huile considérable. Mais qui oserait former une pareille entreprise,

---

becoming masters of Prevesa, took possession of in the name of the Porte, as well as of Bucintro and Vonitza; but an arbitrary government was there substituted for that which had been guaranteed by the Porte. The property of the inhabitants of those towns was confiscated and given to Turks; the lives of the citizens were no more respected than their property; new taxes were imposed; in short *the treaty of* 1800 *was violated in all its parts.*

Procedings in Parga and the Ionian Islands, p. 56. London 1819.

(1) Φοιτίαι, πόλις Ἀκαρνανίας, Polyb., lib. IV; Steph. Byz.

et qui voudrait la tenter dans un pays où la fertilité de la terre n'est qu'un titre à l'oppression de ceux qui la cultivent? La quantité de chênes que la nature a dessinés en courbes et en membrures propres à la construction des vaisseaux destinés à régner sur les mers, est encore beaucoup plus considérable que celle des oléastres. Je remarquai parmi ces merveilles de la nature, l'encaissement non moins admirable du grand réservoir, ses bords couverts d'arbustes, et les troupeaux nombreux qui paissaient aux environs, sous la garde de quelques bergers.

En sortant du cirque montueux du lac d'Ambrakia, dans une demi-lieue à l'est, nous arrivâmes à la fontaine de Couphara, rendez-vous ordinaire des voleurs, et la seule eau fraîche qu'on trouve depuis Vlîcha. J'eus presque aussitôt devant moi la plaine traversée par l'Achéloüs, éloigné de dix milles; et une demi-lieue à l'orient, j'arrivai au grand Ozéros, qui est le second lac qu'on trouve sur cette ligne. Quoique moins considérable que celui d'Ambrakia, il me parut plus profond; et je suis porté à croire qu'il est la décharge du premier, dont il verse les eaux et les siennes dans l'Achéloüs, en traversant un large marais.

A peine avais-je quitté les bords du dernier de ces lacs, en continuant de marcher à l'orient, que je fus frappé d'un spectacle nouveau. Des milliers de vignes sauvages, enlacées aux arbres qu'elles revêtent de leurs pampres, présentaient de grands pavillons de feuillages; d'autres, en retombant, formaient des guirlandes qui dessinaient des arcs, des portiques profonds, des temples, des colonnades, de longues

galeries et des lointains mystérieux. Des myriades d'oiseaux gazouillaient sous ces ombrages, asyles protecteurs contre l'ardeur du soleil et la dangereuse fraîcheur des nuits. Nous fîmes halte à l'abri de ces voûtes majestueuses, ayant devant nous une plaine couverte de fougères, qui s'élèvent à plus de douze pieds de hauteur, en formant des îles découpées par des sentiers connus des seuls paysans, qu'il faut prendre pour guides lorsqu'on s'engage dans cette espèce de labyrinthe. J'aurais desiré visiter des ruines situées au nord-est du lac Ozéros, qui sont probablement celles de Phytie; mais les montagnes étant presque inaccessibles à cause de l'épaisseur des bois, la chose ne fût pas praticable. Nous poursuivîmes donc notre route au pas, pendant trois lieues jusqu'à Lépénou, d'où je mis une demi-heure pour arriver à Stratos, ville située sur une hauteur qui commandait anciennement le gué de l'Achéloüs.

L'enceinte entière de Stratos, capitale de l'Acarnanie (1), ses portes, ses tours, et les longs murs qui aboutissaient au fleuve subsistent encore au couronnement et sur le penchant de la chaîne des montagnes de l'Agraïde. En examinant sa position, on est convaincu de la juste importance que lui donne Tite-Live, qui la range à tort parmi les villes de l'Étolie (2). C'était la plus grande place et le chef-lieu où

(1) Στρατὸς, πόλις Ἀκαρνανίας. STEPH. BYZ.

(2) Stratus validissima tum urbs Ætoliæ erat, sita est super Ambracium sinum, prope amnem Acheloum.

TIT.-LIV., lib. XLIII, c. 21.

prytanée des Acarnaniens (1), la clef des communications entre les deux rives de l'Achéloüs (2), dont elle n'est éloignée que de dix stades (3), et le point fortifié du gué fréquenté des voyageurs pendant une grande partie de l'année. Dans mon premier voyage, j'avais cru que la construction de cette forteresse (indiquée par le seul Coronelli sous le nom d'*Alte-Muraglie*, et de *Porta* (4) par les paysans) était entièrement hellénique; mais j'ai su depuis qu'elle renferme un donjon en maçonnerie cyclopéenne, encore couvert de créneaux (5). Je ne l'ai pas vu, et je n'ai pu vérifier non plus, comme on le dit dans le pays, si l'enceinte a été relevée par les Turcs. Paul Jove, qui pourrait confirmer ce fait, se contente de dire que Soliman, auquel on attribue cette prétendue restauration, ayant échoué dans son entreprise contre Corfou, revint, après avoir laissé son amiral Barberousse à Buthrotum, par l'Arta, au gué de l'Achéloüs, qu'il passa pour se rendre à Lépante, d'où il se retira à Constantinople, sans parler des lieux qu'il aurait fait réédifier ou fortifier (6).

---

(1) Τὸ κοινὸν τῶν Ἀκαρνάνων. Xenoph., *Hellen.* IV.

(2) Thucyd., lib. II; Polyb., lib. IV.

(3) Ἀπέχων δὲ τῆς πόλεως δέκα ςάδια κατεςρατοπέδευσε περὶ τὸν Ἀχελῷον ποταμόν (945 toises de la place). Polyb., lib. V.

(4) C'étaient probablement ces créneaux auxquels on montait par un escalier aboutissant à une banquette qu'Homère appelle Κρόσσαι, comme on la nomme encore maintenant.

Just. Lips., *Poliorcet.*, lib. I, *Dialog.* III.

(5) *Porta, la porte;* les paysans lui donnent ce nom parce qu'il y a encore une porte entière.

(6) Paul Jov., *Hist.*, lib. XXXVI, p. 23.

La position de Stratos étant déterminée, on comprend parfaitement les marches des armées grecques et romaines à travers l'Étolie et l'Acarnanie. On conçoit particulièrement, d'après ce qui vient d'être exposé (1), *pourquoi Euryloque et les Péloponésiens, partis de Proschium en Étolie, afin de coopérer au siége d'Olpé avec les Ambraciotes, durent laisser Stratos à droite, et le restant de l'Acarnanie à gauche; et comment après avoir traversé la Phytie et les confins du territoire de Médéon et de Limnée, ils entrèrent dans l'Agraïde, pays ami, qui n'appartenait pas à l'Acarnanie, d'où ils firent leur jonction avec les Ambraciotes.* On comprend avec une égale facilité les autres manœuvres de cette campagne fatale aux Lacédémoniens et à leurs alliés, qui se perdirent en poussant une pointe au milieu d'une contrée ennemie, sans avoir assuré leur retraite (2).

Si le récit de Thucydide nous donne aussi clairement la direction des défilés de l'Acarnanie qui aboutissent au golfe Ambracique, Xénophon de son côté, dans la narration de l'expédition d'Agésilaüs, indique, sans les nommer, les lacs Ozéros et Ambrakia, qu'il place à cent quatre-vingts stades du gué de l'Achéloüs (3), distance correspondant à celle du fleuve et de l'Ozéros. Paulmier de Grenteménil avait conjecturé

---

(1) Thucyd., lib. III.

(2) Thucyd, lib. III, c. 24.

(3) Ἡμέρα πέμπτη καὶ δεκάτη ἀφ' ἧς ἐισέβαλε θυσάμενος πρωὶ διεπορεύθη πρὸ δείλης ἑξήκοντα, καὶ ἑκατὸν ςάδια ἐπὶ τὴν λίμνην, περὶ ἣν τὰ θοσκήματα τῶν Ἀκαρνάνων σχεδὸν πάντα ἦν. *Hellen.* IV.

avec raison, malgré l'obscurité du texte de Polybe (1), que ces lacs devaient se trouver dans la partie étroite de l'Acarnanie, entre l'Achéloüs et le sein Ambracique, c'est-à-dire au nord-est, en tirant vers le mont Thyamos, chaîne qui est maintenant appelée des noms de Macrinoros et de Sparton-Oros, et que les anciens connaissaient probablement sous une seule dénomination. Ainsi se complète, par la confrontation des historiens avec mes recherches, la topographie entière de l'Acarnanie. Si je n'ai pas, dans toutes les applications, la rigueur mathématique des positions pour expliquer les narrations des anciens, c'est qu'elles sont elles-mêmes incomplètes ou altérées; et j'ai la persuasion d'être peu éloigné de la vérité. Ainsi j'ai soulevé le voile qui couvrait des problêmes géographiques jusqu'à-présent insolubles; j'ai revivifié l'Acarnanie entière; et avant de passer l'Achéloüs, je dois faire connaître l'Agraïde, qui forme la partie septentrionale du Valtos.

Ce canton était situé à l'orient et au midi des Amphilochiens (2), et une partie s'étendait dans l'Étolie (3); de manière que cette contrée, dont les habitants furent appelés *barbares* par les Grecs, s'étendait sur les deux rives de l'Achéloüs. Elle se trouvait, par sa circonscription, placée au-dessous des Athamanes, qui sont les habitants du Djoumerca et du Radovich, dont Théo-

(1) Palmer., lib. III, c. 6.

(2) Thucyd., lib. III.

(3) Polyb., *Hist.*, lib. XVII; Strab., p. 338, 449, 465, 767.

douria est le chef-lieu (1), et de l'Apérantie, territoire occupé par les Valaques aspropotamites (2). D'après ces indications sommaires, si on se reporte à ce que j'ai dit sur le cours de l'Achéloüs, depuis ses sources jusqu'au pont de Coracos, ou Tataraïna, la ligne septentrionale de l'Agraïde sera déterminée à cette hauteur (3). Les deux principales vallées de ce canton, qui sont arrosées par le Voinicovo, dont le cours baigne l'Agraïde (4), ont à l'ouest-nord-ouest pour bornes les glaciers du Macrinoros; et cette région entière, la rive droite de l'Achéloüs, depuis le pont de Tataraïna jusqu'au gué de Stratos à l'orient, dans une étendue de sept lieues. D'après ces dimensions, l'Agraïde sera évaluée approximativement à huit lieues dans toutes ses dimensions. En appliquant ensuite les démarcations antiques aux localités, les géographes pourront placer l'Apérantie au canton d'Aspropotamos (5); les Eurytanes, au lieu occupé par les Tripoloïdes, qui, comme les Éthices, parlent une langue barbare (6), et se nourrissent, ainsi que leurs ancêtres, de viandes boucanées et séchées au so-

---

(1) T. II, c. XXXVII de ce voyage.

(2) T. II, c. XL, *id.*

(3) *Ibid.*, p. 201 et suiv.

(4) Elle est également connue sous ces deux noms.

(5) Voyage, loc. sup. citat.

(6) Εὐρυτᾶνες, ὅπερ μέγιστον μέρος ἐστὶ τῶν Αἰτωλῶν, ἀγνωστότατοι δὲ γλῶσσαν καὶ ὠμοφάγοι εἰσὶν, ὡς λέγονται. THUCYD., lib. III.

leil (1). Enfin le Valtos nous présentera, au milieu de ses solitudes, une peuplade demi-barbare, dont je vais faire connaître les principaux villages.

Pour pénétrer dans cette contrée, après avoir passé les monts Agréens (2), on remonte pendant quatre milles la rive droite de l'Achéloüs, afin d'arriver au confluent du Voinicovo avec ce fleuve. De là, en faisant l'ouest-nord-ouest pendant quatre lieues (3), on parvient au tchiftlik de Kénourio, près duquel on voit une ville ruinée, que les paysans appellent Agraïda. Cette dénomination, et la construction pélasgique de son enceinte, en faisant reconnaître Agraïs, rappellent son origine héroïque. Son peu d'étendue prouve, comme le rapporte Diodore (4), qu'elle ne fut jamais d'une grande importance, et pourquoi Cassandre (5) conseilla à ses habitants toujours harcelés, de se réunir dans des villes capables de les protéger, ce qui fit que les uns passèrent à OEniades,

---

(1) Ὠμοφάγοι, mangeurs de viande crue, dit Thucydide; mais je pense qu'il a voulu désigner des viandes *non cuites*, telles que celles qu'on boucane par la fumée, ou bien en les faisant sécher au soleil, découpées par tranches, comme cela se pratique encore chez les Tripoloïdes.

(2) Ἄγραιον ὄρος, suivant les modernes.

(3) Lepenou, une heure un tiers N., confluent du Voïnicovo avec l'Achéloüs; deux heures O., confluent du Valtos avec le Voïnicovo; deux heures O. N. O., Kéchrinia; deux heures *id.*, Varélada; deux heures *id.*, Serviniana; une heure, Kénourio; deux heures et demie O., golfe Ambracique.

(4) Diodor., lib. XIX, sect. 67.

(5) *Id. Ibid.*

et un petit nombre à Agrinium (1), ville du canton moderne d'Agrapha (2).

La seconde vallée de l'Agraïde, à partir du confluent de la rivière Vakos, qui la baigne avec le Voinicovo, c'est-à-dire un peu plus de deux lieues à l'ouest de l'Achéloüs, est de cinq heures de pays dans la direction nord-ouest. A cette hauteur, on trouve au penchant oriental du Sparton-Oros, près de Phéricati, les débris d'une enceinte murée qui appartient peut-être à l'antique Phoëtie, ou Phytie, comme l'homonymie paraît l'indiquer. A de grandes distances, on nomme les villages abandonnés de Syndecna et de Valmada, dont les habitants furent exterminés, en 1806, par Jousouf-Arabe, lieutenant d'Ali pacha, sous le faux prétexte d'intelligences avec les Russes, qui étaient alors maîtres des îles Ioniennes. Depuis cette époque, l'Agraïde, veuve de ses habitants, car ceux que le fer épargna furent vendus comme de vils troupeaux, ne compte plus que neuf villages et six tchiftliks, dont la population, réunie à celle des lieux que je viens d'indiquer, est de dix-neuf cent quinze individus du rit orthodoxe. Ainsi, si on comprend dans l'Acarnanie ce troisième canton, comme il y est englobé par le cadastre impérial de Constantinople, cette province, formée du

---

(1) Ἀγρίνιον. *Id. Ibid.*

(2) De cette hauteur, en redescendant le Voïnicovo par sa rive gauche, on passe à Donaïtza; et une heure un tiers plus bas, au pont de Maléchada, où l'on prend le sentier qui conduit cinq heures N. O., par Xérachia, à Phéricati.

Valtos, du Xéroméros et du canton de Vonitza, ne possède plus que huit mille six cent trente-cinq habitants, destinés à disparaître sous le double fléau de l'oppression et de la misère, partage des chrétiens disséminés sur le territoire fertile qui nourrissait aux temps antiques les généreux Acarnaniens.

ÉTOLIE ANCIENNE.

CHAPITRE LXXXIV.

Étolie; ses divisions anciennes et modernes; ses limites. Ophie, ou Vlochos. Route depuis le gué de Stratos jusqu'à Vrachôri. Désastre d'une famille grecque. Ruines de Thermus. Route de Vrachôri jusqu'au lac Trichon, maintenant nommé Ozéros, et Soudi. Pont en pierre de trois cent soixante-six arches, entre ses bassins appelés Hydréa, Trichon et Lysimaque; sa décharge dans l'Achéloüs. Attérissements des Échinades, formant aujourd'hui les Anachaïdes, ou fermes d'Angélo-Castron. Emplacement d'Arsinoé. Population. Revenus territoriaux.

L'Étolie est cette partie de la Grèce comprise entre l'Achéloüs et l'Évenus, que le Pinde, qui se déploie pour s'unir au Parnasse, couronne au septentrion de ses croupes ombragées de forêts, et dont la partie méridionale est baignée par les eaux de la mer de Corinthe (1). Denis Périégètes, après avoir

(1) Strab., lib. X, p. 450.

parlé de Dodone, qu'il indique au hasard, rabat son vol sur l'Aracynthe, d'où il contemple les plaines que traverse l'Achéloüs aux courants limpides (1); mais dans cette pompeuse description, il ne parle qu'en poëte, tandis que Strabon trace en géographe les mêmes limites que j'assigne à cette contrée (2).

Il paraît que long-temps avant de prendre le nom d'Étolie, cette province porta celui de Curétie; et antérieurement à cette époque, qui est celle des Homéristes, Étienne de Byzance veut qu'elle ait été appelée Hyanthis (3), à cause des Hyanthes chassés de la Béotie sous le règne de Cadmus, qui vinrent y former une colonie (4). Ainsi ces peuplades précédèrent, dans la vallée de l'Achéloüs, Étolus, fils d'Endymion (5), dont le nom prévalut sur ceux qu'elle portait avant son arrivée, et qui s'est perpétué jusqu'à l'époque des invasions des Bulgares et des Valaques (6).

---

(1) Après avoir nommé Dodone, il dit :

Τῆς δ' ὑπὲρ ἐς νότον, εἰσὶν ὑπὸ σκοπιὴν Ἀρακύνθου
Ἀνδρῶν Αἰτωλῶν πεδίον μέγα. Τοῦ διὰ μέσσου
Σύρεται ὁλκὸν ἄγων Ἀχελῴϊος ἀργυροδίνης,
Τριναχίης ἐπὶ Πόντον ἐλισσόμενος διὰ μέσσων
Νήσων, ἃς καλέουσιν Ἐχινάδας. DIONYS.

(2) Strabon, pour la division, lib. X, p. 465.
Id. pour l'étendue, lib. VIII, p. 388,
Id. pour ses limites, lib. X, p. 460.

(3) Steph. Byz., *in voc.* ΥΑΝΘΙΣ; Plin., lib. VII, c. 56.

(4) *Hist. de l'Établiss. des Col. Grec.*, par R. Rochette, t. I, p. 208.

(5) *Id.*, t. II, p. 32, 34 et 36.

(6) Chalcocondyl., p. 112 et 113.

Nicétas, qui écrivait à-peu-près dans ces temps de confusion, appelle les Étoliens Artinotes (1), parce que le chef-lieu du gouvernement ou despotat était fixé à l'Arta, et qu'on comprenait alors dans une seule province relevant d'un même prince, tout le pays qui s'étendait depuis Janina jusqu'à l'Événus. Les choses étaient déja *à-peu-près* sur ce pied, lorsque l'Étolie passa, après la prise de Constantinople par les Latins, au pouvoir d'Ange Comnène, qui joignait à ce domaine l'Épire et l'Acarnanie, possessions que Charles, dont parle Cyriaque d'Ancône, ainsi que la Chronique de Janina, ne tenait plus que partiellement à cause des invasions des Triballes. Maintenant l'Étolie, appelée *Carlélie*, ou *pays de Charles*, est homologuée aux archives impériales de Constantinople sous le titre de Carléli-Sangiac, et placée dans la suffragance du pacha de Négrepont. Mais par suite de la subversion des principes de l'autorité souveraine, qui n'est jamais si faible que lorsqu'elle est absolue, Ali pacha, au moyen de son or, par la ruse et la force, l'a réunie à ses possessions, qui s'étendent aujourd'hui jusqu'aux bords de l'Euripe. Ainsi, un historien qui écrirait suivant le temps, et un voyageur auquel cette particularité serait inconnue, pour-

(1) Ἀκαρνᾶνας δὲ καὶ Αἰτωλοὺς νῦν λεγομένους Ἀρτίνους... εἰσέπλευσε. Nicet., lib. II; Palmer., lib. IV, c. 3. Il paraît que le commentateur d'Étienne de Byzance connaissait l'état malheureux de cette contrée, quand il dit : *Hi primi Græcorum Romanos in Græciam adduxerunt, unde totius Græciæ servitus : sed duriorem experiuntur sub Turcis, nec puto aliam esse gentem sub cœlo infeliciorem.* Not. 7, p. 48, édit. Amstelodami, 1678.

raient appeler les provinces différentes de la satrapie d'Ali du nom de pachalik de Janina; et en disant la vérité du moment, induire les géographes futurs en erreur, en confondant des choses distinctes avec ce qui est le résulat de circonstances d'occupation par suite d'envahissement.

En examinant les traditions des auteurs anciens, je pense qu'ils donnaient le nom d'Ophie (1) à la partie de l'Étolie située au nord du mont Aracynthe et des lacs qui baignent sa base; celui d'Éolie aurait, dans mon hypothèse, été appliqué à son versant méridional (2); et la dénomination de Parachéloïde, ou Parachélotide étolienne de Strabon, aux attérissements formés par l'Achéloüs, qui ont réuni les Échinades au continent (3). Dans cette supposition, les modernes, en adoptant ces divisions, ont donné les noms de Vlochos (4) à l'Ophie; celui de Zigos à l'Éolie, et la dénomination d'*Anachaidès*, ou *fermes* d'Angélo-Castron, à la Parachéloïde. Ainsi, aux variantes près des noms, les distributions antiques du territoire se retrouvent; et c'est par la description du premier de ces cantons que je reprends la narration de l'itinéraire suspendu au gué de Stratos.

---

(1) Ophie, Palmer, lib. IV, c. 5.

(2) Αἰολίς, Strab., lib. X; Herodot., *Musa* VI; Thucydid, lib. III, cit. a Palmer. *Ibid.*

(3) Strab., lib. X, p. 434 et 438.

(4) Ὑλῶχος signifie en grec vulgaire la même chose que ὑλώδης, *silvosus, pays de forêts;* et celui de ζυγὸς correspond au *juga montium* des latins, *montueux.*

Il était cinq heures après midi, lorsque je descendis au gué de l'Achéloüs, seul passage praticable aux voyageurs et aux caravanes; car au-dessous jusqu'à la mer, comme je m'en suis convaincu dans la suite, il n'existe que le seul bac d'hiver établi à Catochi. Des troupeaux de chevaux indomptés, de bœufs et de buffles à demi-sauvages, se baignaient ou se désaltéraient dans les eaux limpides du fleuve, auquel un fond de cailloux et de gravier blanc ont sans doute fait donner le surnom d'*Aspropotamos*. Nous entrâmes dans la première des trois branches, qui est la plus profonde; et nos chevaux nous conduisirent en nageant sur un des bas-fonds couverts de lauriers-roses qui forment des îles fleuries au milieu de son lit. Nous passâmes avec moins de danger deux autres branches, en nous reposant sur des attérissements; et nous parcourûmes au-delà une grève couverte de galets, qui est coupée par onze branches du fleuve, à l'époque des grandes eaux, où il couvre plus d'un mille de terrain. Les canaux, comme je viens de le dire, étaient réduits à trois, lorsque j'abordai pour la première fois aux terres de l'Étolie; et on m'assura que leurs eaux baissaient à tel point vers la fin d'août, que les bêtes de charge les guéaient sans inconvénient (1).

---

(1) Au mois d'août 1807, M. Ponceton, capitaine de canonniers, chargé de conduire par terre un parc d'artillerie qui se trouvait à Anatolico, jusqu'à la rade d'*Ambrakia*, ou Olpé, sur le golfe de l'Arta, fit la marche suivante : Le premier jour, il vint camper au-dessous d'Angelo-Castron; le second jour, il

Le Vlochos, dans lequel j'entrais, présente un bassin couronné au septentrion par les hautes montagnes d'Agrapha, ou Agraïde d'Étolie, région sauvage qui s'étend vers la Thessalie; séparé à l'orient, par la chaîne de Carpenitzé, et au midi par les escarpements du mont Aracynthe, ou Zigos. En avançant dans la plaine, qui commence à la rive gauche de l'Achéloüs, nous traversâmes des champs fertilisés par des irrigations que les paysans tirent du fleuve, au moyen d'aquéducs bien calculés. Pendant deux lieues parcourues avec rapidité, nous eûmes en vue plusieurs villages jusqu'à Zapandi, bourgade de quatre-vingts familles mahométanes. A peu de distance, nous guéâmes une petite rivière venant du nord; et nous fîmes une lieue au-delà pour arriver à Vrachori, où nous entrâmes au moment où le soleil venait de se coucher. Elmas bey, mousselim du visir Ali pacha, prévenu de mon arrivée, m'avait fait préparer le logement chez un primat grec.

D'après cette attention, j'étais en devoir de rendre une visite à ce mousselim, dans la personne duquel je croyais trouver un sauvage Arnaoute, tant son nom, prononcé avec l'accent de la frayeur, dans tous les

---

passa sur un pont en pierre les rivières Neschio et Primicos, qui sont la décharge du lac Trichon; le troisième jour, les eaux de l'Achéloüs, qui n'avait alors que quatre-vingts toises de large, étant très-basses, son artillerie, composée de pièces de douze et de seize, put traverser le fleuve à gué. Il remonta de là, en laissant les lacs Ozeros et Ambrakia à gauche, et vint s'embarquer avec ses canons au port de Caravansérail, d'où il se rendit par mer à Prévésa.

lieux où j'étais passé depuis Vlîcha, m'avait prévenu contre lui! Mais je fus très-surpris, en voyant un jeune homme aimable, d'un extérieur doux, parlant de ses exploits avec modestie, et du visir, son maître, avec crainte! J'accusais ses détracteurs. Un tel homme ne pouvait être un tigre altéré de sang; tant de douceur n'appartenait pas à une ame féroce; je rejetais ce qu'on m'avait dit comme des rapports calomnieux. Il reçut avec plaisir mes compliments, et parut satisfait de ce que je lui dis, de façon que nous nous quittâmes également charmés l'un de l'autre. Je félicitais en secret les Étoliens d'être gouvernés par un tel délégué du satrape, lorsqu'en traversant les cours du palais, une multitude d'hommes mutilés, que je n'avais pas vus en arrivant, m'environnèrent pour me demander l'aumône. C'étaient à la vérité, la plupart, des victimes de la férocité des brigands, qui leur avaient coupé le nez et les oreilles. Ils quêtaient afin de racheter des parents qui se trouvaient encore esclaves de ces scélérats; mais à côté de ces infortunés, j'en vis plusieurs aussi qui imploraient la pitié publique, afin d'amasser la rançon de leurs familles détenues par Ali pacha dans les prisons de Janina. Tout retentissait des plaintes des malheureux affligés par les brigands et par le satrape (1). Ainsi je donnai tant qu'il me fut possible

(1) On rencontre souvent dans les villes et sur les chemins des mendiants porteurs de *boïourdis* d'Ali pacha, par lesquels *il les autorise à quêter pour racheter leurs parents, qu'il retient en prison, jusquà ce qu'ils aient fourni leur rançon.* A ces boïourdis,

à ces infortunés froissés par la tyrannie et le brigandage, sans faire attention à un jeune homme de la figure la plus intéressante, qui m'arrêta à la porte de mon logement, en me demandant un moment d'audience que je lui accordai.

Après avoir éloigné tout le monde, il essuya ses larmes; et lorsqu'il eût examiné s'il ne pouvait être entendu, il me fit la confidence suivante : « Mon « père était, dit-il, naguère le plus riche habitant de « la Locride; que ce nom ne vous surprenne pas, « monsieur, car je lui dois une éducation qui m'a « appris à connaître le pays que nous habitons. Son mi- « nistère, car il était papas, l'appelant de grand matin à « l'église, il trouva sous ses pas un enfant abandonné. « La fraîcheur de la nuit avait roidi ses membres; mais « il sentit battre le cœur de cette innocente créature, « qu'il enveloppa de sa pelisse et rapporta à ma mère. « *Le ciel*, dit-il, en lui présentant cet enfant, *nous « lègue le soin d'une victime livrée probablement sans « baptême aux bêtes féroces. Hâtons-nous, ma bien « aimée de réconcilier cette pauvre créature avec la divi- « nité; sois le témoin de sa régénération, en devenant sa « mère spirituelle*. Cette proposition fut reçue avec atten- « drissement par ma mère; on administra secrètement « le baptême à l'enfant, dans la crainte qu'apparte- « nant à quelque mahométan, on ne nous fît un crime « de cet acte de piété; et on lui donna le nom de *Théo-*

---

sont jointes des *encycliques*, ou *circulaires* des archevêques ou des évêques, pour recommander ces sortes de collecteurs à la charité des fidèles.

« *dore*, sous lequel il fut présenté au foyer domes-
« tique (1). Ma mère, qui allaitait un de ses enfants,
« voulut être la nourrice de Théodore, que nous ap-
« pelâmes dans la suite du doux nom de frère. Il était
« parvenu au milieu de nous jusqu'à l'âge de vingt-
« quatre ans, lorsque mes parents, seuls dépositaires
« du secret de sa naissance, la lui révélèrent, en lui
« proposant en même temps un établissement qui de-
« vait mettre le comble à sa reconnaissance. Mais hélas!
« au lieu de bénir ses bienfaiteurs, il parut irrité;
« et quelques jours après, *notre frère* (ma bouche lui
« donne encore ce nom de notre enfance) disparut
« sans que nous pussions soupçonner ce qu'il était
« devenu.

« Dans nos conjectures, sous le toit paternel, té-
« moin de l'innocence de nos entretiens, nous par-
« lions tristement de Théodore; nous craignions par-
« fois qu'il ne fût tombé dans quelque embuscade de
« voleurs, ou qu'il n'eût songé à nous quitter pour
« jamais, en s'expatriant. Mon père se reprochait de
« l'avoir affligé en lui révélant le secret de sa condi-
« tion. Nous le faisions en même temps rechercher,
« nous prenions des informations, lorsque trois émis-
« saires, expédiés de Janina, vinrent, par ordre d'Ali
« pacha, accompagnés d'Elmas bey, apposer les scellés
« chez nous, saisir nos troupeaux et nous charger de
« chaînes. Nous fûmes, dans cet état, mon père, ma
« mère, deux sœurs et moi, conduits où plutôt traî-
« nés à Janina, par-devant le redoutable Ali pacha!... »

---

(1) *Voyez* l'article *mœurs des Grecs*, t. IV de ce voyage.

Les sanglots ayant interrompu son discours, il reprit avec un sourire convulsif : « Nous parûmes devant « le visir, qui nous apprit la cause de notre arres- « tation. Mais quel fut notre étonnement, en voyant « Théodore à ses pieds. Était-il aussi arrêté? Nous le « crûmes un moment, lorsque, l'audace sur le front « et sans se troubler, il osa, oui le malheureux, c'était « lui, je m'en souviens.... Il osa, en levant la main « sur les évangiles (1), proférer ces paroles : *Seigneur,* « dit-il au visir, *je dois la vie à ce vieillard prosterné* « *devant vous; mais je suis avant tout l'esclave de Votre* « *Altesse, et ce titre l'emporte sur la reconnaissance. Je* « *me serais cru à jamais déloyal et coupable, si je ne* « *vous avais déclaré, comme je le répète, qu'il a trouvé* « *dans tel champ* (il désignait l'endroit) *un trésor dont* « *j'ignore la valeur, car n'étant pas de la famille,* « *jai toujours été suspect, et on s'est caché de moi pour* « *se l'approprier. Qu'on envoie sur les lieux, et on y* « *trouvera les preuves de ce que j'affirme.* Il parlait à « coup sûr, car le méchant avait, dit-on, caché des « vases brisés dans le terrain qu'il indiquait; et le visir, « qui convoitait notre fortune, ne demandait qu'un « prétexte, afin de satisfaire sa cupidité.

« Au retour vrai ou supposé de ceux qui étaient « chargés de la perquisition, mon père fut le premier

---

(1) Dans ces sortes d'occasions, il y a toujours un livre des évangiles dans le salon du visir, sur lequel on fait prêter serment aux chrétiens; et un coran pour les mahométans, qui jurent par le livre fabuleux de leur croyance.

« appliqué à la question; et comme il ne pouvait rien « révéler, on épuisa sur lui tous les raffinements de « la cruauté. On le soumit à l'épreuve des roseaux; « ses membres furent disloqués; on lui arracha les « dents à diverses reprises; il fut tenaillé; enfin on lui « rompit les jambes avant de le précipiter dans un « cachot humide, où il demeura abandonné aux soins « d'un Albanais qui a conservé ses jours. Ces tourments, « tout grands qu'ils étaient, furent suivis d'un genre « de supplice que je ne puis taire à celui que nous « connaissons depuis dix ans comme l'ami des in- « fortunés!... Mon père, mon malheureux père, acca- « blé de maux, vit successivement outrager sous ses « yeux ma mère et mes sœurs, que le visir livra à la « brutalité de ses bourreaux!!! On avait méprisé ma « jeunesse, j'étais demeuré oublié au fond des prisons, « lorsque le visir me fit appeler. Après avoir salué celui « devant lequel je tremblais, et baisé sa main homicide, « j'attendais avec anxiété mon sort, lorsqu'il m'adressa « en souriant ces paroles : *Ton père était innocent du « vol du trésor dont on l'accusait de s'être emparé; mais « il fut autrefois mon ennemi. Je consens à l'oublier; ses « biens sont à moi; trouve huit mille piastres, et je ren- « drai la liberté à ta famille.* J'eus beau lui représenter « qu'ayant ravi nos propriétés et nos meubles, il ne « nous restait plus rien à lui donner. *Va*, reprit-il, « *va mendier; et quand tu auras amassé la somme que « j'exige, je tiendrai ma parole!* Et il signa l'ordre « (boïourdi) que je vous présente, afin de pouvoir « circuler librement en demandant l'aumône, pour

« racheter ma famille, qui gémit dans les prisons de « Janina (1). »

Cette atrocité, qui pourra paraître incroyable au lecteur, ne me surprit pas; cependant j'en fus tellement épouvanté, que, malgré les instances d'Elmas bey, je demandai à partir dès le lendemain de Vrachori, où la terreur de son nom faisait trembler chacun pour sa tête. Je pressai, j'insistai; et voyant que je résistais à ses prières, car il avait conservé avec moi les plus grands égards, il feignit de s'imaginer que j'avais été mal reçu par le primat chez lequel j'étais logé; et sans autre information, il ordonna de lui appliquer mille coups de bâton. Déjà on avait saisi ce malheureux, lorsque je courus chez Elmas

---

(1) *Copie du Boïourdi d'Ali Pacha.*

Ἐγὼ Ἀλὴ Πάσας.

Προσαγὴ τοῦ ὑψηλοτάτου βεζὴρ Ἀλὴ Πάσας· πρὸς ἐσσᾶς Ντερβέντζιδες, Μπουλουκπασάδες καὶ ἄλλοι ἐδικοί μου ἄνθρωποι· νὰ ξεύρετε ὅτι διαβαίνει καὶ περνᾷ τὸ μανσοῦπι μου (N) νὰ γυρέψῃ τὸ ψυχικὸν διὰ νὰ ἐξαγοράσῃ τοὺς ἐδικούς του, φυλακομένους εἰς τὸ τρωμερὸν χαψί μου καὶ νὰ εἶναι ἀπειράχθος ἀπὸ καθ' ἕνα.

Χωρὶς ἄλλο.

Ἰωάννινα. Ἀλωναρίου 6. 1816.

Traduction.

Moi Ali Pacha.

Ordre du très-haut visir Ali pacha; à vous, gardiens des défilés, boulouk-bachis et autres nos subordonnés, sachez que (N) doit passer, circuler et séjourner librement dans mon gouvernement, afin de demander l'aumône pour racheter ses parents que je tiens dans mes redoutables prisons, et que personne n'ait à l'inquiéter. Sans réplique.

Janina, 6 d'Alonari (juillet) 1816.

bey, qui ne se relâcha de son injuste sévérité qu'en lui promettant de rester jusqu'au lendemain à Vrachori. Cette singulière façon de témoigner le plaisir *qu'il avait de me posséder* lui valut de ma part la promesse de revenir le visiter, si je savais qu'il eût rendu ses bonnes graces à mon hôte, car je craignais de sa part un retour de vengeance.

Comme il fallut séjourner à la cour d'Elmas (car représentant du visir, il avait des gardes, et la musique jouait chaque jour devant son prétoire), je profitai de cette circonstance pour faire quelques excursions dans le Vlôchos. Je déterminai autant que possible l'étendue de la plaine comprise entre le mont Panétolicum, ou Plocopari, l'Achéloüs et le lac Trichon, et je relevai les villages situés à l'occident, en procédant d'après le cours des eaux (1). Dans une seconde vallée baignée par la *Thermisse*, qui se décharge dans le lac, je parvins à reconnaître les ruines helléniques de Thermus (2), baignées par cette faible rivière. Quelques vignobles épars sur les coteaux, des

(1) Dans cette première partie du versant de la plaine, on trouve, une heure E. du fleuve, Malagousta; une heure E. du précédent, Zapandi; deux tiers d'heure de celui-ci N., Pépérenu; quatre heures N., sources de la rivière de Zapandi, Gnérassa, trois monastères desservis par douze caloyers; une heure N., sur une rivière qui se rend à l'Achéloüs, moulins à poudre près de Zilichovo; une heure S. de Gnérassa, Cernisegni et Lycochori en regard, sur les deux rives de la rivière de Zapandi; une heure S., Milias, éloigné de deux tiers d'heure de Pépérenu.

(2) Sources de la Thermisse, six heures N. de Vrachori, près de Dogrimi; une heure S. E. de ce village, Bicochori; une demi-

moulins et des maisons de campagne signalent de loin l'antique capitale de l'Étolie (1), où l'on pourrait faire des fouilles intéressantes.

Vrachori, qui est le chef-lieu moderne de la Carlélie, fut, dit-on, fondée par des juifs chassés de Lépante, d'Angélo-Castron et de l'Acarnanie; mais cette tradition me paraît suspecte, en ce que ce peuple se place toujours sous la protection des villes établies, et ne colonise nulle part. Cependant on compte encore dans cette place environ cent vingt Israélites ayant le droit de synagogue, trois mosquées et autant d'églises consacrées au culte de six cents familles chrétiennes et mahométanes. Parmi cette modique population, je ne remarquai presque aucune industrie, les Turcs vivant du produit de leurs timars ou fiefs, et les Grecs étant tous cultivateurs, de sorte que le commerce est entièrement entre les mains des Hébreux, qui font le trafic des soies. Les bazards ne m'offrirent qu'un petit nombre de boutiques peu fournies, et je ne trouvai que quelques ateliers turcs au bord de la Thermisse, où ils ont établi des manufactures de maroquins rouges et jaunes, qu'on prépare maintenant dans toute la Turquie (2).

---

heure S. O., Kéracha, et quatre villages situés sur les bords de la rivière, à la distance d'une lieue environ les uns des autres. Enfin une heure au N. E. de Vrachori sont les ruines de Thermus.

(1) Θέρμος, Polyb., *Excerpt. Legat.*, c. 9; Steph. Byz.

(2) Cet art de préparer les maroquins vient des Carthaginois, qui l'ont enseigné aux Arabes, et ceux-ci aux Turcs.

Huet, *Commerce et Navigation des anciens*, p. 35, éd. de 1716.

Après avoir terminé mes courses, je revis Elmas bey, qui consentit enfin à me laisser partir; et le lendemain, au point du jour, les chevaux se trouvèrent prêts à l'heure fixée, exactitude de service qui n'est pas ordinaire dans le Levant. Nous quittâmes Vrachôri un peu avant l'apparition du soleil, en marchant un mille à l'est jusqu'aux tanneries de la Thermisse; et en tournant au sud-sud-est, dans un mille, nous arrivâmes au confluent d'une petite rivière qui tombe dans celle que nous suivions par sa rive gauche. A mesure que nous avancions, je m'apercevais que la culture diminuait, et qu'elle était comme cantonnée autour des villages que nous avions en vue. Ces hameaux, groupés sur le penchant des coteaux, formaient à chaque pas des paysages qui avaient tour-à-tour pour fond, les montagnes de Calydon, et le mont Aracynthe. Après deux milles de marche, nous arrivâmes au puits de Zevgari, près duquel nous trouvâmes campé un corps de Toxides chargés de surveiller les mouvements des voleurs qui étaient répandus dans les montagnes. Comme ils nous dirent que le chemin jusqu'à Missolonghi était libre, nous poussâmes en avant; et dans une heure et un quart de marche depuis Vrachôri, nous eûmes la vue du lac Trichon, que les modernes appellent Ozéros, lac de Vrachôri et Soûdi, dénominations qui répondent à celles de Lysimaque, d'Hydréa et de Trichon, qui ne servirent jamais qu'à désigner les diverses parties d'un seul et même lac; et nous arrivâmes bientôt à un grand marais par lequel il est séparé en deux bassins d'inégale grandeur.

Polybe nous indique la position du lac maintenant appelé Soûdi dans la partie de son histoire des guerres de Philippe (1). Dans la relation d'une des campagnes de ce prince, il nous le montre traversant l'Acarnanie, en laissant à main gauche l'Agraïde, les Thestiens, Stratos, et Conope sur la droite; et après avoir guéé l'Achéloüs, s'avançant sur Thermus, ce qui est conforme à ce que j'ai exposé dans les tracés de route des chapitres précédents. Le même historien dit ensuite comment le roi, partant de Thermus, se dirigea sur l'Étolie Épictète, en laissant à droite Lysimachia, Trichonium (2), Phétium, sans indiquer la position de ces villes qui étaient situées (3) dans l'Étolie ancienne. Mais comme je ne pourrais moi-même être clairement entendu, je dois, avant d'appliquer la géographie ancienne, exposer l'état actuel des lieux.

Le lac de Vrachôri, au bord duquel je me trouvais, a un peu plus de six lieues d'étendue depuis les montagnes qui séparent à l'orient son bassin de la vallée de l'Événus, jusqu'à sa décharge formée par les rivières Primicos et Neschio, dont le cours aboutit à l'Achéloüs. La largeur de ce grand réservoir varie dans ses diamètres, depuis trois jusqu'à une lieue et demie dans le lac inférieur situé au couchant. Dans ces dimensions générales, la partie sa plus rapprochée de Thermus est fixée par Polybe à trente

---

(1) Polyb., lib. V, c. 8.

(2) Τριχώνιον, Steph. Byz.; *Trichone*, Plin., lib. IV, c. 3.

(3) Plin., lib. V, c. 30; Tit.-Liv., lib. XXVI, c. 11. Elle était détruite du temps de Strabon, ἠφανισμένη, p. 331.

stades (1), distance qui nous donne celle de cette ville au village de Haligni, situé près de ses bords. Ainsi il est probable que ce fut du côté des hameaux de Ghévala et de Cernélos, au milieu de cette région hérissée d'aspérités, que Philippe remonta, ayant la gauche de son armée appuyée à la partie du lac appelée Trichonium (2). Il ne le prolongeait pas dans sa longueur, comme le remarque Paulmier (3), mais dans l'espace compris depuis Métapa (4), bourgade remplacée aujourd'hui par Métarga, jusqu'à Trachinium, qui dut exister vers Cernélos. Le texte de Polybe me fait hasarder cette supposition, que la suite de ma narration semble confirmer, puisque Philippe arriva à Thermus bien *avant le coucher du soleil.* Pour monter vers cette ville, comme on peut le voir en consultant la carte, l'armée, faisant route au nord-ouest, dut s'éloigner du lac, et en parcourant trente autres stades, suivre la ligne comprise entre le torrent de Zacogliana et la Thermisse. Ce sont là les raisonnements faits sur le terrain, qui, en y faisant attention, serviront à expliquer les guerres dont l'Étolie fut le théâtre.

Nous avions fait halte au bord du marais, afin de préparer nos armes pour entrer dans la région dangereuse du Zigos, lorsque nous nous acheminâmes sur un pont de trois cent soixante-six arches qui embrasse

---

(1) Polyb., lib. V, c. 8; une lieue et 335 toises.

(2) Polyb., lib. V, c. 7.

(3) Palmer., lib. IV, c. 12.

(4) Μέταπα.... ἀπέχει σχεδὸν ἑξήκοντα ςάδια τοῦ Θέρμου.
Polyb., lib. V, c. 7.

la lagune dans une étendue d'environ six cents toises. Les Turcs prétendent que cette chaussée sur arcades est l'ouvrage de Soliman; les Grecs l'attribuent aux Normands; mais sa construction me la fait regarder comme un ouvrage des Romains. Malgré la bordure de roseaux entremêlés de saules qui couvrent ses côtés, je distinguai, à travers quelques claires-voies, que le lac oriental verse ses eaux assez rapidement dans celui d'Angelo-Castron ou lac inférieur. J'observai sur quelques-unes des piles, des escaliers qui conduisent des embrasures des garde-fous à des plates-formes bâties autour de la saillie des éperons. Je distinguai à ces quais isolés, des anneaux auxquels on amarrait les barques employées au cabotage d'un lac entouré jadis de villes qui attiraient le commerce dans leurs ports. J'aperçus encore quelques bateaux qui fréquentent en petit nombre le lac Trichon, ainsi que les *ozéros* d'Acarnanie, afin d'exploiter les bois dont ils sont environnés, et les pêcheries établies près de leur décharge.

Après avoir traversé le glacis qui se trouve à la tête du pont, j'eus la perspective entière des lacs, tant de l'Acarnanie que de l'Étolie, dans lesquels on pénètre en remontant l'Achéloüs; et je donnai, par une sorte d'inspiration, des noms à tous les lieux qui m'environnaient. Ainsi j'appelai Trachinion le défilé qui traverse la forêt de Coudouni pour aboutir à l'Événus; j'appliquai le nom d'Hydrea (1) à la partie orientale du lac

(1) Ovid., *Métamorph.*, lib. VII, v. 371.

allégorique de la mythologie. J'avais en vue la mer dont Thésée demandait le nom à Achéloüs (1), ainsi que celui des îles maintenant unies à la terre ferme, qu'il séparait alors de ses ondes argentées, avant de se précipiter dans le sein d'Amphitrite (2). Le dieu, qui raconte à son hôte la métamorphose des Naïades en îles, parce qu'elles s'étaient attiré le courroux de Diane, dit aussi comment il fut subjugué par Hercule, dans la lutte fameuse où il perdit une de ses cornes, emblême de la branche méridionale par laquelle il versait une partie de ses eaux dans le golfe d'Anatolico. On reconnaît encore, lorsqu'on est prévenu, ce canal au-dessous de Stamna, village situé à la base du contrefort le plus occidental du mont Aracynthe; et à la bordure de lauriers roses, qui se déploient comme une voie fleurie, on peut suivre son cours antique jusqu'à la pêcherie de Tzambaraki, qui fait partie du golfe d'Anatolico. Cette lagune est, je crois, le lac Mé-

---

(1) .....Tum maximus heros
AEquora prospiciens oculis subjecta, quis, inquit
Ille locus? digitoque ostendit : et insula nomen.
Quod gerat illa doce, quanquam non una videtur.
Amnis ad hæc; non est, inquit quod cernimus unum
Quinque jacent terræ : spatii discrimine fallunt
.....Procul en procul una recessit
Insula grata mihi. Perimelem navita dicit.....

OVID., *Met.*, lib. VIII.

(2) Νήσων τ' ἀλλάων, ἴσσας τ' ἀπὸ Χαλκίδος ἕρπων
Αἴνης ἀργυρέης Ἀχελώιος ἄμφις ἐλίσσει.

DIONYS., v. 496.

lite (1), objet de plusieurs démêlés entre les Étoliens et les Acarnaniens, qui s'en disputaient la possession, sans doute à cause de ses salines. Dans ces temps d'héroïque mémoire, où l'on se faisait la guerre pour un champ, comme aujourd'hui pour un royaume, les prétentions reposaient des deux côtés sur ce qu'Homère avait assigné l'Achéloüs pour frontière commune entre ces deux provinces; et comme le cours du fleuve avait été réduit à un seul canal, on se battait pour un terrain vague. A quelle époque ce changement s'opéra-t-il? la question ne me paraît pas susceptible d'être décidée. Mais on conçoit, à la vue du terrain, comment, au moyen d'une digue, on put empêcher l'Achéloüs de déborder dans le golfe d'Anatolico, et rejeter ses eaux vers OEniades. Alors, par un travail dont on ne manqua pas d'attribuer l'honneur au bras d'Hercule, les Échinades, situées dans le Delta, se trouvèrent, par le desséchement de la branche méridionale, liées au continent. Ainsi sortirent du milieu des lagunes que les pluies de l'hiver reproduisent encore temporairement, ces cinq Naïades aux crêtes calcaires qui forment maintenant autant de buttes couvertes de villages (2), et

(1) Strab., lib. X, p. 459. Et est, dicit Casaubonus, Αιμνοθάλαττα, n. 8, ad dict. pag.

(2) Ces cinq sommets, qui proéminent au milieu d'un terrain d'alluvion, sont couronnés par le village de Goûria, deux tiers d'heure S. de Doritza; Milo, une heure S. O. du précédent; Agouri, une heure un tiers plus bas, vers la mer; une heure à son S. E., Magerla; et de celui-ci, une heure un tiers E. S. E., Néochori.

la Parachéloïde entière composée des Échinades. Cette terre nouvelle, qu'Hercule annexa au domaine de son beau-père OEneus (1), donna en même temps lieu à la fable de la corne d'abondance, symbole de la fertilité d'un sol vierge et toujours fertile. Le patrimoine de Mégètes, l'ami de Jupiter (2), et les îles qui existaient encore au temps de Ptolémée, maintenant attachées à la terre ferme par de nouveaux attérissements, forment une étendue de quatre lieues de territoire sur deux de diamètre. Enfin, comme si les anciennes concessions étaient destinées à se reproduire dans tous les temps, la Parachéloïde, après avoir fait partie du domaine d'OEneus et des Césars de Byzance, est maintenant affectée à la dotation des sultanes, qui la louent à titre d'*Anachaïdes* ou *fermes* dépendantes d'Angélo-Castron.

C'est à cette partie de l'Étolie que les divisions modernes bornent l'étendue du canton de Vlochos, contrée qui ne compte plus que Vrachori et trente-deux villages habités par douze cent soixante-treize familles, dont quatre cents sont mahométanes, et une faible fraction juive. Ainsi six mille trois cent soixante-cinq individus sont toute la population du grand plateau de l'Étolie (3), où l'on comptait autrefois cinq

---

(1) OEneus, père de Déjanire. Strab., lib. X, p. 458.

(2) Mégètes, fils de Phylée, au temps de la guerre de Troie, régnait sur les Oxies et les Échinades.

Strab., lib. X, p. 459.

(3) Ἀνδρῶν Αἰτωλῶν πεδίον μέγα. Dionys., v. 432.

villes, parmi lesquelles Thermus (1), capitale, place forte, boulevard de la province et chef-lieu des états, renfermait à elle seule plus d'habitants que n'en possède le Vlochos. Cependant l'Étolie, cultivée par ce faible nombre de bras enchaînés, produit encore avec la Parachélotide, calcul fait d'après le paiement des dîmes, pour un million deux cent soixante mille piastres ou francs de denrées provenant de son cru (2).

---

(1) Strab., lib. X; Polyb., lib. V, c. 7; *Excerpt. Legat.*, c. 74; *Fragment., a Vales. publicat.*, lib. XI.

(2) Les produits sont, pour le Vlochos : blé, 20,000 kilos; riz et maïs, 5,000; soie, 400 oques.

Pour l'Anachaïda d'Angélo-Castron : blé, 5,000 kilos; maïs, 50,000; riz, 10,000; orge et avoine, 8,000 mesures; soie, 100 oques. Dans ce calcul, on n'a pas compris les revenus des terres du Vacouf, des monastères, des spaïliks et des timars, ni ceux des champs exploités par les Céphaloniotes pour le compte du visir Ali, dont les revenus peuvent être calculés à 400,000 fr.; ce qui porterait le produit général de ce canton à 1,600,000 fr.

CHAPITRE LXXXV.

Seconde partie de l'Étolie ancienne. Éolide, ou Canton de Zigos. Mont Aracynthe. Défilé de Gérasovo. Vallée des tombeaux. Fontaine Sikia. Cleïsoûra. Chapelle du prophète Élie. Tichium. Anatolico. Pleuvrone, aujourd'hui Kyra-tis-Irinis. Missolongi. Ruine de Crocilium, ou Acragas, aujourd'hui Cortaga. Plaine Lélante. Embouchure de l'Événus, ou Fidaris. Emplacement de Chalcis. Population et revenus du canton de Zigos.

Les Éoliens, qui succédèrent aux Curètes, après les avoir expulsés de Plévrone (1), donnèrent, dès une haute antiquité (2), leur nom à la partie méridionale de l'Étolie ancienne, comprise entre la Parachélotide et l'Évenus. Nous allions entrer dans cette contrée par le défilé qui aboutit à la plage d'Anatolico, en traversant la chaîne inextricable du mont Aracynthe, lorsqu'en quittant le grand pont du lac Soûdi, nous tournâmes brusquement à l'ouest pour gravir des rochers escarpés. Malgré la difficulté du sentier, nous atteignîmes un entablement au niveau duquel j'aperçus, dans un vaste horizon, les sommets tour-à-tour boisés ou nus de l'*abrupte*

(1) Strab., lib. X, p. 447.

(2) Hérodot., *Mus.* VI.

Aracynthe (1). Je planais sur une scène d'amphithéâtres jadis peuplés par la mythologie, de Faunes, de Pans, d'Égypans et de Tityres; je voyais les lieux chantés par Théocrite et Virgile, mais sous quels auspices et dans quel état. Au lieu de prêter l'oreille aux sons de la lyre d'Amphion, ou bien aux chants bucoliques de quelques innocents Corydons, mes guides et mon escorte, qui croyaient entendre les sifflets des brigands, tremblaient au moindre frémissement des feuilles. Nous avions à gauche le village de Gérasovo, à peu de distance, Zevgarachi, la vue du lac et des forêts de châtaigniers qui couvrent de ce côté les flancs du Zigos. Bientôt nous descendîmes par un sentier tracé en spirale; et après un mille de chemin, nous arrivâmes à la fontaine des Figuiers (Sikia), halte des voyageurs, et rendez-vous fréquenté des brigands. On m'indiqua aux environs de cette gorge silencieuse, sept villages peu nombreux qui composent une Anachaïda ou *ferme* dépendante du mousselim de Vrachori.

Après nous être reposés à la fontaine, nous dirigeâmes au midi à travers une gorge encombrée de halliers; et après avoir franchi un contrefort de la chaîne supérieure, que les habitants appellent Râchi (la croupe), nous gravîmes pendant un quart de lieue un défilé pierreux, au revers duquel nous longeâmes durant quatre milles les bords agrestes d'une rivière qui traverse la vallée des tombeaux. Au fond de cet entonnoir, où je ne vis aucun monument

(1) *In Actæo Aracyntho*, du mot Ἀκτή, qui signifie *abrupte*.

funéraire, mais qui a pris son nom à cause des fréquents assassinats dont il est le théâtre, nous abandonnâmes le cours de la rivière, tributaire du lac Hydréa (1). Surpris de la forte position de cette gorge, je m'informai s'il s'y trouvait quelque *vieux château;* et on m'assura qu'il n'y avait d'autres ruines dans cette sauvage contrée que celles d'Angélo-Castron. Quoique assez près de Brisâco, je ne pus voir ce village, à cause des ressauts boisés des montagnes, sur les flancs desquelles nous marchâmes pendant une heure pour atteindre Cleïsoura, défilé redouté des voyageurs, qui est le Trachis antique d'Étolie. Avant de pénétrer dans ce *coupe-gorge*, je relevai, un mille sur la gauche, le village de Sivitza-Apano; et aussitôt les pentes brusques des chaînes parallèles des montagnes nous dérobèrent toute espèce d'horizon. Le soleil, qui était alors presque d'aplomb, et le manque absolu de courants d'air, rendaient notre marche accablante. Les chevaux glissaient sur les roches brûlantes, et nous respirions comme dans une fournaise. Cependant nous parvînmes à escalader le sentier, à peine tracé au penchant des montagnes de droite. Les guides me firent remarquer au côté opposé de la gorge les embuscades des voleurs, qui, depuis la destruction des

(1) De l'endroit où l'on quitte la rivière jusqu'à Vrachori, la distance est de quatre heures et demie N. S. Le cours de ce ruisseau se dirige au N. E. vers Sivitza-Cato, situé à sa rive droite, d'où il tombe dans le lac à une demi-lieue du gué, où nous le passâmes.

arbres derrière lesquels ils se retranchaient, ont formé des épaulements avec des tas de pierre, à couvert desquels ils tirent sur les voyageurs. Une inscription, gravée à la face d'un rocher qui flanque la droite du sentier, rappelle que du haut de la montagne de gauche, une balle, dont on voit encore l'empreinte, frappa à l'énorme distance où nous nous trouvions, tant est considérable la portée des fusils des Albanais. Je ne pouvais me défendre d'une secrète inquiétude, en considérant les précipices dont nous étions entourés, lorsque mes guides, pour montrer qu'ils étaient bien armés, firent plusieurs décharges de mousqueterie qui produisirent une longue répercussion dans les échos. Enfin après trois quarts d'heure de fatigue, nous atteignîmes le point culminant du Trachis, d'où j'aperçus la mer, l'île et la ville d'Anatolico. Un vent délicieux, qui soufflait du large, nous permit de respirer, et ranima les forces de nos chevaux épuisés.

Autant que ma vue put s'étendre, j'observai, et je ne tardai pas à vérifier, par mes marches, que le mont Aracynthe s'étend depuis l'Événus jusqu'au-dessous d'Angélo-Castron (1), où il expire par des pentes légèrement inclinées, à trois milles environ de la rive gauche de l'Achéloüs. Ainsi cette montagne, qu'on ne sera plus tenté, je pense, de transplanter dans la Béotie, comme l'a fait Servius, que Paulmier taxe à bon droit d'ignorance en géogra-

(1) La distance E. O. est de neuf heures et demie.

phie (1), aussi bien que le commentateur de Virgile (2), reprend sa place sur la côte de l'Éolide, au midi de l'Étolie ancienne. A droite du faîte sur lequel nous avions fait halte, on me montra dans la cavité d'un rocher, une chapelle dédiée au prophète Élie, fondée par les voleurs. On monte à cette grotte sacrée, que je ne fus pas tenté de visiter, par un escalier dangereux qui n'empêche pas qu'elle ne soit fréquentée. Là, sans crainte d'être surpris, les armatolis, non moins dévots que les flibustiers, assistent à la messe, et se livrent aux exercices de piété. On voit suspendus aux murs et à l'autel une multitude d'*ex-voto*, d'offrandes et de dons précieux consacrés par des hommes qui croient racheter leurs crimes avec des compensations pécuniaires. Par une autre raison moins explicable, je sus qu'Ali pacha, qui poursuit à outrance ces brigands, n'a pas cessé de respecter les *ex-voto*, les lampes d'argent et l'oratoire du prophète Élie (3), objet de leur culte.

---

(1) Il l'appelle Αγιογράφητος, et la discussion qu'il donne à ce sujet est lumineuse. PALMER., lib. IV. c. 10, p. 449.

(2) Annotationes C. Ruæi in 2 Virgilii Eclogam, ed. hagæ comitum.

(3) Si Ali pacha respecte les églises des voleurs, il arrive rarement que ceux-ci se permettent d'en piller aucune. Cependant un d'entre eux s'avisa de voler les *ex voto* d'argent donnés par ses camarades à la vierge de Paradisi près de Vonitza. A chaque objet qu'il mettait dans son sac, il faisait un signe de croix, et expliquait ses motifs, en disant à la Vierge : *Ceci, Despina (souveraine), vous a été donné par un tel qui l'avait volé; cette couronne vous fut offerte par un homicide.* Et après avoir établi sa censure

Nous employâmes un quart d'heure à descendre la pente méridionale du mont Aracynthe, et au sortir du défilé, je remarquai d'antiques murailles bâties avec ciment, que je crus au premier aspect être les restes d'un aqueduc destiné à verser l'eau vers Plévrone. Mais en réfléchissant qu'il n'y a aucune source coulante dans la montagne que nous venions de traverser, pour être transportées par un aqueduc, je crus avoir retrouvé Tichium, *redoute* qui ne pouvait être mieux située pour défendre les défilés du côté de la mer. La chose acquit pour moi un nouveau degré de probabilité, quand les guides m'apprirent qu'il existait une chaussée pavée qui conduisait de cette ruine à Kyra-tis-Irinis, nom moderne de Plévrone. Comme je ne pus suivre les traces de cette voie, parce qu'il fallait nous rendre à Anatolico, nous traversâmes une plaine de trois quarts de lieue qui se termine à la mer, en laissant derrière nous le marais de Strovitza et les magasins de Tzambaraki, situés au bord du lac Mélite, près de Stamna. Dans notre marche au sud-est, nous avions en vue Anatolico, qui se présente de loin comme un grand vaisseau échoué au milieu des bas-fonds du golfe. Nous croyions y toucher, mais trompés par l'aspect

---

sur chaque article, il se retira chargé des dépouilles du sanctuaire. Ce pillage ayant été connu, le chef de bande, coupable de sacrilége, fut livré par les siens à Ali pacha, qui le fit pendre. Mais le visir, qui a ses capitulations de conscience, confisqua à son profit les dépouilles sacrées, *qui*, disait-il, *n'étaient plus celles de l'église, mais d'un voleur dont il avait puni le crime et l'impiété.*

dés angles rentrants des pêcheries, nous dûmes les contourner pendant deux milles avant d'arriver au *Pératia*, ou bac, établi entre l'île et une fontaine, à laquelle les habitants viennent puiser l'eau nécessaire à leurs besoins.

La dernière des Échinades, qui n'est pas Dulichium, île sourcilleuse maintenant appelée Atacos, mais l'humble Pémêle, a reçu des modernes le nom d'Anatolico, peut-être par rapport à sa situation à l'orient de l'embouchure de l'Achéloüs. Un monoxylon, qui se trouvait à la plage, me transporta dans cette île, où je débarquai près d'une place que les habitants commençaient à orner de quelques platanes. J'appris que leur ville comptait trois cent cinquante familles, parmi lesquelles quarante environ sont mahométanes. Du lieu où je me trouvais, je pus compter trois églises et une mosquée; et en voyant le teint frais des habitants, je fus très-étonné d'entendre dire que l'air de ce séjour est un des plus insalubres de la côte. Ceux que j'interrogeais demeurèrent à leur tour fort surpris, quand je m'informai s'il était vrai, comme le raconte Mélétius, qu'il était autrefois sorti *un fleuve de sang* du fond de leurs lagunes. Chacun se regardait, et il me fut facile de comprendre que le géographe grec avait été trompé par quelque fable de l'invention de ses compatriotes, fable qui n'a rien au reste de plus extraordinaire que bon nombre de contes pareils rapportés par les anciens.

Je ne m'arrêtai à Anatolico que le temps nécessaire pour dîner, tandis que mon escorte prenait son repas près de la fontaine qui jaillit avec abondance de

la base aride du mont Aracynthe. J'aurais pû éviter les circuits du golfe, en naviguant directement vers Missolongi; mais je préférai la voie de terre, afin de reconnaître les points qui pouvaient me donner quelques nouvelles lumières sur une contrée où tout est intéressant et historique pour l'observateur.

Revenus au rivage, nous dirigeâmes droit à l'orient, à travers une plaine négligée, bordée à gauche d'épais rideaux d'oliviers qui couvrent les coteaux inférieurs du Zigos. Parfois nous traversions des bancs de sel qui effleurit spontanément à l'extrémité des lagunes; parfois nous retombions au milieu de quelques champs cultivés, en prolongeant les pêcheries entremêlées de cabanes habitées par des Grecs qui passent leur vie au milieu de leurs madragues, où les poissons vivent comme parqués et à la disposition de l'homme. Je voyais dans les étangs, des bandes de cygnes sauvages, d'onocrotales et d'oiseaux aquatiques bercés par les vagues, qui semblaient poursuivre, en voguant à l'occident, la lumière du soleil, dont les derniers rayons rougissaient les hauts sommets d'Ithaque, souveraine autrefois des plages et des îles que je contemplais (1). Nous dûmes bientôt rentrer dans les terres afin de prendre une chaussée percée d'arches, jetée sur un marais formé par des sources coulantes, près desquelles on voit deux moulins. Nous étions alors à sept

(1) La plage sur laquelle je viens de tracer ma route étant submergée pendant l'hiver, on suit alors la base du mont Aracynthe, où l'on trouve plusieurs ponts bâtis sur les torrents qui en descendent.

milles d'Anatolico, lorsque les guides me firent apercevoir au penchant du mont Aracynthe l'enceinte de la seconde Plévrone, qu'ils appellent *le château de la dame Iréne*, du nom d'une princesse de la famille des Paléologues, qui avait, dit-on, restauré cette ville maintenant déserte.

J'avais constamment marché depuis Anatolico sur une terre d'émersion, et après avoir dépassé les moulins, nous ne tardâmes pas à prendre la grande chaussée qui aboutit à Missolongi, que les Grecs appellent la petite Venise. Mais quelle différence entre la souveraine de l'Adriatique, aussi étonnante par sa position que par la sagesse de ses institutions, et le cloaque des bas-fonds de l'Étolie. Missolongi, ville tout-à-fait moderne, bâtie sur un terrain plus bas que la mer, contre laquelle de nouveaux attérissements lui servent de digue, dut son origine à des pêcheurs. Par leurs économies, ils étaient parvenus à se créer une marine et à faire un cabotage très-étendu au levant et dans l'Adriatique. Gouvernés d'après leurs coutumes, sous la souveraineté du sultan, ils avaient des capitalistes, ainsi qu'une marine de vingt vaisseaux marchands et de quarante brazzères (1), lorsqu'en 1804, la ville fut envahie par le satrape de Janina, et détachée, ainsi que l'Étolie, du sangiac de Négrepont. Alors, avec l'oppression qui exigeait des tributs exorbitants, commença la gêne des armateurs, qui causa les faillites, les fraudes, et la perte totale du

(1) Brazzere, bâtiment à voiles latines et à rames, dont les plus grands sont ordinairement pontés.

commerce de cette échelle. Les bâtiments de Dulcigno et d'Antivari viennent maintenant y charger le sel que les Missolongiotes leur portaient autrefois, et la navigation de ces derniers se réduit à une polacre, ainsi que dix-huit grandes barques du port moyen de vingt tonneaux, qui suffisent au cabotage avec la côte et l'heptarchie des îles Ioniennes. Les flaques d'eau croupissantes couvertes de sphaigne (1), et la mauvaise odeur de ces cloaques, m'avait fait penser que l'air de cette ville devait être contagieux; mais par un bienfait particulier du vent du nord-ouest, qui souffle régulièrement chaque après-midi, j'appris des habitants que l'atmosphère y est aussi salubre qu'il est destructeur et contagieux à Anatolico.

Dans mes promenades sur les golfes, je déterminai approximativement leur circonférence à vingt lieues, en y comprenant les bas-fonds d'Anatolico et le bras de mer qui s'avance jusqu'à Stamna, au fond duquel se jetait autrefois la branche méridionale de l'Achéloüs; enfin j'estimai que sa longueur d'orient en occident pouvait être fixée à six lieues. Nous fîmes trois milles environ en mer, en dirigeant au sud-ouest, pour nous rendre à l'ancrage de Vasiladès, où les vaisseaux mouillent par trois et cinq brasses de fond. Nous entrâmes ensuite dans les bas-fonds séparés par des cloisons de roseaux, au milieu desquels vivent des pêcheurs solitaires. Comme aux temps anciens, je retrouvai leur pauvreté, leurs

(1) Sphaigne, mousse aquatique des marais composée de filaments soyeux d'un beau vert.

filets, leurs hameçons, leur canot échoué sur la grève, et les huttes en clayonnage couvertes de joncs, où l'homme, vieux de travail et de privations, n'a pas même un chien pour compagnon. Enfin aux haillons qui meublaient leurs cabanes, au teint hâlé des icthyophages étoliens, je reconnus les détails des pêcheries et des pêcheurs qui inspirèrent à Théocrite une de ses plus belles idyles, qu'il était réservé à son gracieux traducteur Firmin Didot de reproduire dans notre langue (1).

D'autres scènes non moins intéressantes m'occupèrent dans ces sortes de promenades. Je me plaisais à entendre raconter comment les poissons se cantonnent sur ces plages, le temps de leur frai et les

---

(1) Ἰχθυός ἀγρευτῆρες ὁμῶς δύο κεῖντο γέροντες, etc.

Au fond d'une cabane, asyle humble et sauvage,
Dont le toit est de jonc et le mur de feuillage,
Deux pêcheurs déja vieux ensemble étaient couchés.
Ils dormaient sur un lit de roseaux desséchés :
Leur tête, reposant sur des habits rustiques,
Pressait et l'osier souple et leurs feutres antiques.
Là, sont de leur métier les instruments divers;
Des nasses, des filets encor d'algues couverts,
Quelque vieil hameçon et quelque ligne usée.
Plus loin sur des rouleaux leur barque était posée.
C'étaient là leurs trésors; c'était là tout leur bien.
Ils n'ont pas un seul vase, ils n'ont pas même un chien,
Un chien, des malheureux le compagnon fidèle.
De la pêche occupés, n'espérant rien que d'elle,
Pour unique compagne ils ont la pauvreté,
Pour seul voisin, la mer, qui vient, de tout côté,
De ses flots murmurants embrasser leur chaumière.

Traduction de Firmin Didot.

époques de leurs passages. J'assistai à la pêche avec la nasse, je fus témoin de celle au harponnage, qui se fait à la lueur des feux, lorsque la nuit obscure couvre les lagunes; et comme nous revînmes débarquer au pied du *château de la dame Irène*, je pus prendre une idée de l'état de ses ruines (1).

La seconde Plévrone (car la première se trouve non loin de l'Événus), qui exista près d'Arsinoé et de Lysimachia, était la ville que j'avais devant moi au penchant méridional du mont Aracynthe. Son développement, qui consiste en deux enceintes d'époques différentes, présente des constructions helléniques et romaines, avec des restaurations des temps modernes. Vers la partie la plus élevée, je crus reconnaître au pourtour d'un donjon, les traces de la construction cyclopéenne; et je ne remarquai nulle part aucun vestige des arts qui durent y fleurir, si on peut en juger par les médailles qu'on y trouve (2), à l'exception d'un petit théâtre. Mais j'eus la vue

(1) J'ai eu plusieurs fois l'occasion de parcourir Plévrone et de la voir à loisir; et je réunis mes observations faites à diverses époques, dans un seul faisceau.

(2) Parmi les médailles qu'on me vendit, la plus remarquable, qui est connue des archéologistes, est la suivante :

Argent. Tête d'Hercule jeune, à droite, couverte d'une peau de lion.

R. ΑΙΤΩΛΩΝ. Homme tourné à droite, assis sur des boucliers de différentes formes, la tête couverte du pétase, vêtu de la pénule, une ceinture autour des reins, bottines aux jambes, la main droite sur un bâton noueux, tenant dans la gauche une épée courte dont le ceinturon lui enveloppe le bras; dans le champ, Α. ΣΘ, et un monogramme.

entière de l'Éolide, des golfes, de l'embouchure des fleuves, du gisement des îles Ioniennes et du développement des côtes septentrionales du Péloponèse. Reine d'une contrée pastorale, quand la mer, qui s'éloigne chaque jour, baignait les bases de ses coteaux, Plévrone dut voir émerger successivement du sein des ondes la Parachéloïde, les attérissements de Missolongi; et cette campagne de Lélante, qui, comme le lac Mélite, fut la cause de tant de combats entre les habitants de l'Étolie Épictète, et ceux de l'Éolie. Maître de l'horizon, je compris pourquoi Thermus était le dépôt et le lieu de refuge des Étoliens, quand ils étaient menacés d'une invasion étrangère (1). Quelle autre position peut être en effet plus admirablement choisie pour concentrer les forces de cette province, si on se rappelle, comme je viens de le dire, que le défilé de Métapa et de Pamphie est dangereux; que celui dont je viens de tracer les embarras est presque inaccessible; enfin que, maître d'Angélo-Castron et du pont de la décharge des lacs, toute la ligne méridionale du Vlochos peut être surveillée et défendue avec peu de troupes? Qu'avait-on, dans une pareille position, à craindre d'un ennemi qui se montrait du côté du Péloponèse? Et ne peut-on pas taxer de témérité heureuse le coup de main de Philippe, qui s'empara de Thermus, en se frayant une route par le défilé de Métapa, où il pouvait être accablé, si sa marche eût été éventée? La position n'est pas moins forte du côté de l'Achéloüs, dont toute la défense

(1) Polyb., lib. V, c. 7.

consisterait à garder le gué de Stratos. Enfin le Panétolicon et les chaînes du mont Callidrome au septentrion, n'offrent-elles pas des barrières insurmontables du côté de la Thessalie? Où pouvait-on mieux placer une capitale, dans un pays sans cesse agité par les guerres? La nature des lieux est encore la même; et ce serait derrière les rochers de l'Aracynthe que pourrait se relever le bastion militaire du Vlochos, et que Vrachori deviendrait encore la capitale d'une province d'hommes belliqueux que l'oppression a refoulés dans les montagnes, où je ferai bientôt voir leurs peuplades, restées chrétiennes, établies.

Après avoir séjourné à Missolongi, je dus, pour continuer mon voyage vers l'Événus et dans l'Étolie Épictète, reprendre la chaussée qui traverse les lagunes; et à une demi-lieue de là, nous arrivâmes à l'extrémité des salines. En tournant ensuite à l'orient, nous commençâmes insensiblement à nous éloigner de la mer, en rangeant la base des montagnes, tandis que nous laissions à droite un terrain cultivé et des jardins remplis de végétaux de la plus grande beauté (1). Bientôt après, nous traversâmes des champs de maïs, des plantations de tabac, des cotonnières entremêlées de carreaux de sésame; et dans deux heures et demie de marche, pendant lesquelles je ne remarquai que le seul village de Gabélo, situé au pied du Zigos, nous arrivâmes au bord de l'Événus, que les mo-

(1) La végétation est tellement forte dans le terrain de Missolongi, qu'on y voit des choux-pommes qui pèsent jusqu'à quarante livres, et on m'en a montré même de plus gros.

dernes appellent Fidaris. Nous venions de traverser le grand diamètre d'une nouvelle terre d'émersion connue des anciens sous le nom de Lélante (1), et qui est maintenant appelée Anachaïda, ou *ferme* d'Hypochori.

En remontant, de ce point extrême de la plaine au septentrion, la rive droite de l'Événus pendant un quart d'heure, je vis à gauche les cabanes de Cortaga, qui est vraisemblablement l'Acragas des géographes. A peu de distance, je reconnus des ruines cyclopéennes avec des restaurations helléniques que les savants du pays disent être celles de Calydon; mais leur érudition est en défaut. Ces débris d'une enceinte me parurent, par leur position, avoir appartenu à la première Plévrone (2), qui fut peut-être remplacée dans la suite par Crocyléa (3), car dans la Grèce plusieurs villes de noms différents paraissent s'être succédées sur les mêmes sites. En adoptant cette idée, que les savants réduiront à sa juste valeur, on peut expliquer comment Démosthènes, général des Athéniens, partant de l'extrémité orientale de l'Étolie Épictète, afin de se porter dans l'Éolide, arriva, le premier jour de marche, à Potidania; le second à Crocyléa, qui serait près du gué actuel de l'Evénus; et le troisième, à Tichium, dont j'ai indiqué la position

(1) Ἀτλαντον πέδιον, Strab., lib. X, p. 447 et 465.

(2) Πλευρὼν. Strab., lib. X, p. 451; Homer., *Iliad.* II, v. 638; Plin., lib. IV, c. 2; Pausan., *Achaic.*, c. 11; Stat., lib. IV, v. 103; Steph. Byz.

(3) Crocyléa, Thucyd., lib. III; Strab., lib. VIII, p. 376.

à l'issue méridionale du défilé du Zigos. Ne serait-il pas possible de supposer qu'au temps d'Etienne de Byzance, Plévrone, à laquelle Crocyléa avait succédé, était remplacée par Acragas, dénomination empruntée, de *la fertilité* de ses coteaux, qui donnent encore le meilleur vin de l'Étolie (1). De pareils changements étant communs dans les noms, je présume qu'il faut voir la Plévrone *ancienne* (Ἀρχαία), Crocyléa et Acragas, dans les ruines maintenant existantes près du village moderne de Cortaga.

A peu de distance de cette gorge, on entre dans le vallon de Birbati; et Missaressi est le dernier village sur cette ligne qui sépare le canton de Zigos de l'Apochoro, ou Apodotie, que je ferai connaître en esquissant la potamographie de l'Événus (2).

Il me restait à visiter la campagne Lélantique, ou ferme d'Hypochori, pour compléter la description de l'Éolide; et comme j'ai fait son relevé à une époque différente, je vais la décrire, en procédant des bords

---

(1) Acragas etiam urbs Ætoliæ nominatur a Stephano tanquam ex Polybio; et ait : Ποταμὸν καὶ τὴν πόλιν ἀπὸ τῆς χώρας ὠνομᾶσθαι Ἀκράγης, διὰ τὸ εὔγειον; id est : *Fluvium et urbem vocari a regione, quæ ob soli bonitatem dicebatur* Ἀκράγης, *soli excellentiâ.*

PALMER., lib. IV, c. 14.

(2) De Cortaga, on entre dans le vallon de Birbati; de Birbati à Gouria N., deux tiers d'heure; du précédent à Despina N., deux tiers d'heure; de Despina une heure N., Missaressi. Les autres villages du Zigos, situés dans l'Aracynthe, et qui ne peuvent figurer que dans une carte de détails, se trouvent dans la forêt de Coudouni (des grelots), qui couvre sept lieues de pays.

de la mer jusqu'au gué où je reprendrai bientôt ma narration. Je m'étais fait débarquer au pied du mont Chalcis, où Varasova, dans l'idée d'y retrouver les restes de Calydon. En partant donc de la baie à laquelle le Varasova donne son nom, baie où l'on trouve un restant de mole et une tour délabrée, je crus un moment approcher du terme désiré de mes recherches. Mais en examinant le sol que je foulais, je reconnus encore une terre d'alluvion formée par les attérissements de l'Événus. Cette réflexion me porta à visiter d'abord les embouchures de ce fleuve, qui sont séparées par un delta de deux milles et demi d'étendue nord et sud, sur un quart de lieue de base d'orient en occident. J'examinai en conséquence les deux branches qui portent les noms d'Hypochori et de Galata; et après cette excursion, je rétrogradai vers la calanque d'où j'étais parti.

Après avoir dîné au bord d'une fontaine appelée Krio-Néro, nom générique de toutes les sources fraîches, à peu de distance d'un caravanserail ruiné, je repris ma route à pied, en traversant une campagne couverte de maïs, de champs de sésame et d'anis, que les cultivateurs arrosent, en détournant des filets d'eau du Fidaris. J'examinai soigneusement les flancs escarpés du mont Chalcis, dont la base est couverte d'éboulements de rochers; et je me convainquis qu'il n'avait jamais existé de ville de ce côté. J'avais parcouru un mille de chemin environ, lorsque j'aperçus à gauche un lac appelé *Xéro-Limni*, parce qu'il tarit presque entièrement en été. Ses lagunes,

qui conservaient encore de l'eau, étaient couvertes de plantes naïades, telles que l'hippuris, la sagittaire aux feuilles lancéolées, le myosotis; et à trois quarts de lieue de ses bords, en marchant au nord demi-quart ouest, j'arrivai à Galata, village de quatre-vingts familles grecques, jadis plus considérable, si on en juge par l'étendue de ses ruines. Je n'eus besoin que de me nommer pour obtenir des chevaux; et à un quart de lieue de là, je passai avec ma caravane la première branche du Fidaris. Terrible et impétueux dans la saison des pluies, comme je pus m'en convaincre par ses dévastations et la grosseur des pierres qu'il entraîne, il ne couvrait plus dans ce moment le fond scabreux de son lit que de deux pieds d'eau. Après l'avoir guéé, je me trouvai dans la Chersonèse, ou plutôt dans le Delta, dont parle Ptolémée (1); et un quart de lieue plus loin, nous arrivâmes à Hypochori, que les paysans prononcent Bochori.

Ce village, où je m'arrêtai le temps nécessaire pour faire quelques observations, me paraît, d'après les traditions existantes (car les ruines qui pourraient servir de preuve sont recouvertes d'attérissements), occuper l'emplacement de Chalcis, ville qu'Homère appelle littorale (2), parce que de son temps elle se trouvait au bord de la mer. Sa distance du golfe de Missolongi, qui n'est que d'une demi-lieue, et le mouillage de Vasiladès, le seul qu'on trouve sur

(1) Ptolem., lib. III, c. 15.
(2) *Iliad.*, lib. II, v. 640.

cette côte depuis Dragomestre, me paraissent être le *port hospitalier* dont parle Sénèque (1), et que Paulmier de Grenteménil a parfaitement indiqué (2). Je relevai d'Hypochori tous les villages que j'avais en vue, jusqu'à Missolongi et au gué de Cortaga, en terminant ainsi la topographie de l'Étolie ancienne (3) par celle de la plaine Lélantique.

Dans son système particulier d'administration, le canton de Zigos, ou Éolide, est divisé en trois *anachaïdes*, ou *fermes*, qui sont : Anatolico, Missolongi et Hypochori. Les revenus, calculés par divisions, sont, pour la première (4), estimés à cinq cent quatre-

---

(1) .....Ioniis et fluctibus hospita portu
Chalcis..... SENECA.

(2) Palmer., lib. IV, c. 16.

(3) Je relevai à deux tiers d'heure S., Kénourio; une heure un tiers au-delà, finit la presqu'île Lélantique; deux heures et demie N. O. d'Hypochori, Missolongi; et une heure un tiers N., Cortaga.

(4) *Produits de la première Anachaïde.*

Blé	10,000 kilos	100,000	piastres
Maïs	4,000 *Id.*	24,000	*Id.*
Avoine	2,000 *Id.*	8,000	*Id.*
Coton	50,000 oques	150,000	*Id.*
Raisins de Corinthe, pour		37,000	*Id.*
Huile	3,000 barils	105,000	*Id.*
Vin	15,000 *Id.*	150,000	*Id.*
Fermage des pêcheries		9,000	*Id.*
Douanes		4,000	*Id.*
TOTAL		587,000	*Id.*

vingt-sept mille piastres; ceux de la seconde (1), à quatre cent cinquante-un mille piastres; enfin la troisième ferme (2), qui comprend la plaine Lélantique, dans laquelle on compte onze villages, donne à son tour un revenu de trois cent trois mille piastres. Ainsi les revenus annuels de l'Éolide étaient évalués, en 1815, à un million trois cent soixante-quatorze mille cinq cents piastres, qui répondaient, au cours du change où ce calcul fut fait, à environ quinze cent mille francs de notre monnaie. Ce produit de l'agriculture

---

(1) *Deuxième Anachaïde.*

Blé	15,000 kilos	150,000	piastres
Maïs	2,000 *Id.*	12,000	*Id.*
Orge	4,000 *Id.*	20,000	*Id.*
Châtaignes, pour		10,000	*Id.*
Coton, pour		30,000	*Id.*
Huile	3,500 barils	122,500	*Id.*
Vin	4,000 *Id.*	40,000	*Id.*
Raisins de Corinthe		37,500	*Id.*
Pêcheries		20,000	*Id.*
Douanes		9,000	*Id.*
TOTAL		451,000	*Id.*

(2) *Troisième Anachaïde.*

Blé	8,000 kilos	80,000	piastres
Maïs	20,000 *Id.*	120,000	*Id.*
Riz, pour		88,000	*Id.*
Orge, pour		15,000	*Id.*
TOTAL		303,000	*Id.*

et de la pêche était celui du travail de dix-huit cent quatre-vingt-sept familles chrétiennes, formant neuf mille quatre cent trente-cinq individus répartis dans deux villes et trente-un villages, dont je crois inutile de donner la nomenclature.

ÉTOLIE ÉPICTÈTE.

CHAPITRE LXXXVI.

Étolie Épictète, ou canton de Vénético. Mont Chalcis, ou Varassova. Fontaine Callirhöé. Ruines de Calydon. Village de Mavromati. Emplacement présumé de Lycirna. Port de Cavoûro-Limni. Position d'Éléus. Mont Thaphiassus, ou Klocovo. Partie appelée Caki-Scala. Sources thermales sulfureuses regardées par les anciens comme étant les tombeaux de Nessus et des Centaures. Projection du mont Corax, ou Coracas. Cours du Taphiassus. Positions présumées de Macynium et de Molycrium. Productions et population du Vénético. Arrivée au château de Lépante.

L'Étolie Épictète, ou *conquise*, a reçu la dénomination de Vénético des Turcs, accoutumés à donner aux pays qu'ils envahissaient les noms des peuples sur lesquels ils faisaient leurs conquêtes. Ainsi il me suffit de rappeler qu'ils nomment l'Étolie ancienne, Carlélie, à cause du despote Charles, auquel ils l'enlevèrent, et d'ajouter qu'ils appelèrent la partie orientale de cette province, Vénético, à cause

qu'ils la prirent aux Vénitiens, long-temps maîtres de Lépante et de la côte septentrionale du golfe de Corinthe.

L'étendue du Vénético, qui comprend l'Étolie Épictète dans ses dimensions anciennes, peut être évaluée depuis le rivage de la mer, en remontant au nord dans l'intérieur des terres, à trois lieues de profondeur sur six et demie de longueur, à partir de l'embouchure du Fidaris, jusqu'à celle du Morno, ou Pindus, qui tombe dans la mer à l'orient de Naupacte. Dans ces limites, le Vénético, qui relève du sangiac d'Enébatché, ou Lépante (faible gouvernement enclavé dans la satrapie de Négrepont (1)), a pour frontière au nord-ouest l'Apocoro, ou Apodotie; au septentrion, le canton de Cravari, et à l'orient, le Lidoriki, ou Doride. Cette contrée, comme toutes les autres parties de l'Étolie, désolée par les guerres qui affligèrent la Grèce, depuis son asservissement par le consul Fulvius (2), dépeuplée par Auguste, ravagée par les barbares, n'était pas rétablie de ses pertes, lorsqu'elle échut en partage aux Vénitiens, après la prise de Constantinople par les Latins (3). Perdue par les chrétiens

---

(1) Les neuf cadiliks de terre ferme relevant du sangiac de Négrepont sont : Bodonitza, Livadie, Taulante, Thèbes, Athènes, Salone, Lidoriki, Patradgik, et Vrachori.

(2) Époque mémorable, l'an de Rome 565, Olymp. 149, qui vit les Gallo-Grecs subjugués par Manlius, Scipion, Annibal et Philopemen, terminer leur carrière mortelle. Tit.-Liv., lib. XXXVIII; Florus, lib. II, c. 9.

(3) Cette concession, rapportée dans l'Histoire de Venise de M. Daru, est ainsi conçue : *De secunda parte terrarum di ducis et*

sous le règne de Mahomet II, reconquise après la bataille navale de Lépante, elle subit enfin le joug des mahométans, en vertu du traité de paix de Passarowitz (1), qui sanctionna la servitude des chrétiens, par la perte des possessions de Venise dans la Morée et sur les côtes de la Romélie.

J'étais arrivé à la frontière occidentale du Vénético, que dessine le Fidaris; et au-delà du gué de ce fleuve, je vis sur sa rive gauche les ruines d'un monastère desservi naguère par six caloyers. A l'endroit le plus profond du passage, nous eûmes de l'eau jusqu'aux sangles de nos chevaux; et on me dit qu'en hiver il fallait remonter au-dessus de Gouria, afin de pouvoir traverser le fleuve, tant le volume de ses eaux est alors considérable. Nous eûmes beaucoup de peine à accoster sa rive gauche et à nous y frayer un passage, à cause du fourré épais de lauriers-roses et d'arbustes dont elle est garnie. Après l'avoir cependant gravie, nous marchâmes un moment en plaine afin d'arriver à la base du mont Chalcis, que nous suivîmes en dirigeant au nord par un sentier raboteux, qui se rétrécit au point, que nous dûmes

---

communis Venetiarum, de secunda parte imperii romani parva et magna provincia Ricopalla vel Nicopalla (Nicopolis) *cum pertinentiis de Artha* (l'Arta), *Bohello* (Vrachori, *pays des lacs*) *de Anatholico* (Anatolico) *Lesconis* (Litzas). Le traité énumère ensuite les provinces qu'il appelle Dirrachii (Durazzo), Arbani (Albanie), Clavinissa (Glabinitza), Granina (Janina), Drinopoli (Drynopolis), Acridis (Ochrida), Leucas (Leucade), Coripho (Corfou).

Hist. de Venise, t. I, not. de la pag. 306.

(1) Signé le 21 juillet 1718.

mettre pied à terre, dans la crainte de tomber avec nos chevaux au fond du fleuve. Après une lieue de chemin dans cette position pénible, ayant doublé la montagne, nous dirigeâmes à l'est, en pénétrant dans un vallon peu cultivé et couvert d'arbres où je vis plusieurs tombeaux turcs; et une demi-lieue plus loin, nous arrivâmes à une source délicieuse ombragée de platanes, qui semble correspondre, par sa situation, à celle de la fontaine Callirhoé. Nous fîmes halte à cette station fréquentée des voyageurs et des brigands. Nos guides, qui m'auraient autrefois raconté, près de cette naïade, l'histoire de Corèse et de l'insensible Callirhoé (1), ne me parlèrent que des voleurs, en me montrant les tombeaux épars dans la plaine qui rappellent leurs assassinats. J'essayai vainement de tourner leur attention vers un objet plus intéressant pour moi, en leur parlant de Calydon, dont quelques pâtres mieux informés m'indiquèrent l'emplacement au penchant du Varassova, où ils avaient trouvé des médailles qu'ils me vendirent (2). C'était enfin Calydon que j'avais devant moi; sa distance de la mer, que Pline évalue à cinq mille cinq cents pas (3), son voisinage de l'Evénus, sa position escarpée, justifiaient les indications des anciens (4); mais que voir dans une

(1) Pausan., *Achaic.*, c. 21, p. 576.

(2) *Argent.* Tête d'Atalante, à droite, couverte du Piléus.

R. ΑΙΤΩΛΩΝ, sanglier courant à droite, au-dessous les lettres superposées K et un fer de lance.

A

(3) Plin., lib. IV, c. 2.

(4) *Iliad.*, lib. II, v. 640.

place déja ruinée dès le temps de Strabon (1)? Cependant on me dit, et je m'en assurai dans la suite, qu'il existe encore quelques pans de mur d'une acropole semblable à celle de Mycènes, et des portions de rempart d'une époque postérieure. Au-dessous de Calydon, j'apercevais le village de Mavrómati; et dans la partie supérieure du mont Chalcis, une suite d'étages boisés qui conduisent à sa partie supérieure, où les Grecs ont bâti une chapelle dédiée au prophète Elie, près d'une source d'eau renommée à cause de son excellente qualité.

Comme nous étions pressés, car les bergers nous prévinrent que les voleurs, descendus du mont Corax, rôdaient dans le Vénético, nous poursuivîmes notre route, en franchissant des collines agrestes couvertes de poiriers à feuilles d'olivier. J'aperçus au nord quelques cabanes (2), et un mille au midi, le village de Cavouro-Limni, situé près de l'ancienne échelle commerciale de Calydon. Une tour bâtie sur des soubassements antiques, qu'on présume être ceux d'Eleus (3), sert de poste à quelques douaniers établis dans cette

---

(1) Strab., lib. X, p. 459, 460; Plin., lib. IV, c. 2; Thucyd., lib. III, p. 241; Lucan., lib. VI, v. 366; Scylax, Virgil., lib. VII, v. 306 et not. Serv.; *Id.*, *Æneid.*, lib. XI, v. 270; Ovid., *Metam.*, lib. VIII; Stat., *Thebaïd.* VII; Cæsar., *De Bell. civil.*, lib. III, c. 35; Pausan., lib. III, p. 229; Steph. Byz.

(2) N. et demi, les villages de Spanaki et de Beyzadé.

(3) Ἔλαιος, Polyb., lib. IV. C'est d'après l'autorité de cet historien que Paulmier place ce château-fort au-dessous de Calydon. PALMER., lib. IV, c. 15.

échelle pour percevoir les piéges des bateliers qui viennent y pêcher des pinnes marines, des crabes et de grosses huîtres dans lesquelles on trouve des perles de basse qualité. Arrivé à la hauteur des coteaux qui commandent le bassin de Cavouro-Limni, je découvris de l'autre côté du canal, Patras, son château démantelé et les vaisseaux mouillés sur sa rade. Perdant bientôt ces objets de vue, nous marchâmes l'espace d'une demi-lieue à travers un pays aride, pour arriver au défilé de Caki-Scala, qui contourne le flanc méridional du mont Clocovo, ou Taphius (1). On fit halte pour laisser reposer nos chevaux, et afin d'assujétir solidement les charges, avant de nous aventurer dans ce sentier escarpé; et je profitai de ce moment pour déterminer mes points de reconnaissance.

La chaîne du mont Taphius, ou Clocovo, se déploie depuis les bords du golfe de Corinthe, en s'élevant au nord jusqu'au mont Corax, dont les faîtes ondoyants encaissent la rive gauche de l'Evénus, en se rattachant au mont Chalcis, ou Varassova. J'embrassais tout l'espace que nous venions de parcourir, depuis le gué de Cortaga, près duquel commence une forêt ténébreuse de plus de quatre lieues d'étendue, qui s'enlace avec d'autres bois répandus dans les

(1) Le nom de Taphius dérive vraisemblablement de τάφος, *tombeau*, à cause des Centaures qui y étaient enterrés, et dont la corruption des cadavres avait, suivant les mythologues, infecté les sources hépathiques thermales qui jaillissent de sa base.

gorges de l'Apocoro. Mon horizon était fermé au septentrion par le mont Aninos (1), qui sépare le canton de Cravari de celui de Patradgik. Je voyais à l'orient le double sommet du Parnasse, dont les coupoles dominent sept contreforts parallèles de montagnes qui forment, à partir du Chalcis, autant de promontoires dans le golfe des Alcyons. Je planais au midi sur les rivages du Péloponèse, et j'avais sous mes pieds, à la base des flancs accores du Caki-Scala, les sources d'eaux bouillantes sulfureuses (2), dont Myrtile de Lesbos (3) prétend que la fétidité fut cause du surnom d'Ozole, que l'antiquité donna aux Locriens voisins du mont Taphius.

Le soleil était brûlant lorsque nous nous achemi-

---

(1) Aninos; c'est l'ancien mont OEta, contre-fort oriental du Pinde. Ptolémée, qui regarde cette montagne comme l'arrête centrale de la Grèce, lui donne pour chaîne continue l'Othrys (Ὄθρυς), l'OEta (Ὄιτη); et Tite-Live ajoute que le mont Callidrome est le point culminant de cette partie de la chaîne Pindique.

(2) Les habitants de Patras, qui viennent chercher dans ses sources la guérison de certaines maladies cutanées, les appellent *Vrôma-Néra*, *les eaux puantes*. Les batéliers m'ont assuré qu'à certaines époques ils sont obligés de se boucher le nez, pour ne pas être étourdis par leurs exhalaisons. Leurs eaux sont visqueuses et chargées de particules grumeuses; ce qui avait fait dire à Myrtile qu'elles ressemblaient à du pus (ὥσπερ πύον), à cause du soufre qu'elles contiennent en grande quantité.

(3) Antigone, dans ses paradoxes, citat. a Palmer., lib. IV, c. 18.

nâmes dans le défilé périlleux de Caki-Scala, par une rampe taillée en spirale au pourtour méridional de la montagne, presque perpendiculairement à la mer. Quelques pierres placées verticalement formaient une balustrade qui servait à nous rassurer; mais aux endroits où elle manquait, je ne pouvais sans frémir regarder la profondeur du golfe. Enfin arrivés à la plus grande hauteur, qui est de deux mille pieds environ au-dessus du niveau de la mer, nous trouvâmes le sentier obstrué par des éboulements de pierres qui se détachent presque continuellement des régions supérieures. Nos guides frayèrent le passage en déblayant les quartiers de roche; et la prudence nous obligea de mettre pied à terre, afin de faire le restant du chemin. Nous commençâmes donc à descendre, ou plutôt à nous laisser glisser sur des cailloux roulants; et après trois quarts d'heure de fatigues, nous nous trouvâmes en plaine.

J'entrais dans la seconde vallée de l'Etolie Epictète et sur les terres qui relèvent immédiatement du pacha de Lépante, car la partie comprise entre l'Evénus et le mont Clocovo, quoique de sa juridiction, est maintenant envahie par Ali pacha. Nous avions à peine fait quelques pas, qu'on me montra les ruines de Calafrouta, village incendié par les brigands, au-delà duquel nous traversâmes un ruisseau qui est peut-être le Taphias. Ce torrent, car il grossit dans le temps des pluies, a ses sources deux lieues et demie au nord dans le mont Corax, aux environs de Manaloudi, de Mamoulada et de Catalongos, sur la route

de Koukio-Castron (1), qui a remplacé, ainsi que Manaloudi, les bourgades anciennes de Molycrie (2) et de Macynie (3). Dans l'étendue de deux lieues que nous parcourûmes depuis le Taphias, pour arriver au château de Lépante, je ne vis que le hameau de Chaloul-Aga. Une horde d'assassins descendus du Corax répandait l'alarme dans le Vénético; les paysans avaient déserté leurs cabanes, afin de chercher un asyle dans le château de Lépante, où j'appris les dangers auxquels nous avions eu le bonheur d'échapper.

Il est probable que le port de Molycria (4), où les dauphins déposèrent le corps d'Hésiode, dont la mort est racontée avec des circonstances différentes (5), était le même que la calanque d'Antirrhium; car il n'y a aucun endroit d'abordage sur la côte, depuis

---

(1) Koukio-Castron, château des fèves, une heure N. O. du château de Romélie, ou dardanelle de Lépante.

(2) Molycrie, Μολυκρία. Thucyd., lib. II, p. 159 K; Strab., p. 336, la place après avoir nommé Macynie. Plin., lib. IV, c. 2; Ptolem., lib. III, c. 15; Paus., lib. V, c. 3; Steph. Byz.

(3) Macynie, Μακυνία, Plutarch., *in Moral.* Strabon indique sa position sur le mont Thaphiasse, lib. X, p. 451, 460. L'histoire nous apprend que sa destruction fut l'ouvrage de Philippe. Μακύνου τείχη Ζεὺς ὀλύμπιε ῥέξε Φίλιππος.
Antolog., lib. I, c. 5.

(4) Strab., lib. VIII, p. 336; lib. IX, p. 427.

(5) Plutarque, dans son *Banquet des sept Sages*, dit que les dauphins apportèrent le corps d'Hésiode sur le rivage de Rhium, voisin de Molycrie, Ῥίον μολύκριον, qui est aussi surnommé Ῥίον Αἰτωλικόν. L'histoire de sa mort est racontée d'une manière vague par Pausanias, lib. IX, c. 21.

Çavouro-Limni jusqu'au château de Romélie, circonstance qui permet de déterminer cette position historique. Le cap qui l'abrite à l'orient est un prolongement du mont Pindus, maintenant appelé Rigani, qui forme, avec le promontoire Rhium, un goulet de quatre cent soixante-douze toises de diamètre, commandé par deux forteresses dont les feux croisés peuvent fermer l'entrée du golfe de Corinthe. Cette position est clairement indiquée par tous les géographes comme le lieu le plus étroit du canal, et un point de défense particulier de cette mer intérieure, sans qu'on ait jamais parlé d'aucun bourg établi sur ce cap. Cependant D. Niger, qui, du fond de son cabinet, *créait souvent des terres nouvelles*, y avait installé le bourg de Galata, que Paulmier, d'après le témoignage des chevaliers de Malte, aussi bons observateurs qu'ils étaient braves, place avec raison au bord de l'Evénus (1), où il se retrouve.

Le château de Lépante, ou de Romélie, dans lequel je venais d'entrer, couvre maintenant l'extrémité du cap Antirrhium par un quarré long, bastionné et divisé en deux enceintes, avec un fossé sec du côté de la terre ferme. La première cour, remplie de masures et de cabanes, dans laquelle nous nous trouvions, était alors encombrée de familles chrétiennes du Vénético, qui fuyaient devant les brigands occupés à dévaster leurs villages. Ces pauvres paysans, couleur de la poussière qu'ils baignaient de leurs larmes, présentaient le tableau le plus hideux. Je

(1) Palmer., lib. IV, c. 20, a p. 485 usque ad p. 492.

m'étais approché d'eux; je leur distribuais mes provisions, lorsque les postillons, qui avaient décliné mon nom à la porte de la seconde enceinte, vinrent m'avertir que nous pouvions y entrer.

Cette autre partie de la forteresse, qui occupe l'extrémité du promontoire, croise ses feux avec le château opposé de Morée (Ῥίον Ἀχαϊκον). La garnison de la place dans laquelle je me trouvais se composait alors de quelques familles turques établies à domicile, et de quinze Albanais rongés de vermine, commandés par un disdar borgne, couvert de la livrée de la misère. Ce chef de la plus chétive milice connue, auquel on rendait des hommages, vint orgueilleusement tendre la main pour me demander *le cadeau de bien venue;* et comme je ne fis aucune attention à lui, il se retira assez mécontent. De mon côté, je commençai à parcourir la place avec un homme qui me parut disposé à m'en faire connaître les détails. C'était le *topgi-bachi*, ou général de l'artillerie, consistant en trente bouches à feu jetées sans affût sur les remparts. Il me dit que son emploi lui valait un traitement de quatre-vingts francs par an (22 centimes par jour); et comme je m'informai quelle était la paie de ses canonniers, il me repartit qu'il était seul de sa bande, le service des dardanelles étant tout entier confié à sa personne. Cela me conduisit à lui demander s'il pouvait être dans deux endroits à-la-fois, et s'il avait aussi la direction de l'artillerie du château de Morée; sur quoi il se mit à rire. Notre tournée nous ramena vers le disdar, que je trouvai assis sur la tonnelle d'un puits, où il fumait sa pipe

avec la gravité d'un maître du monde. Comme il fallait recourir à son autorité, afin d'obtenir le passage, il prétendit qu'il ne pouvait me laisser sortir du château sans un ordre du pacha de Lépante, auquel je pouvais m'adresser. Je lui répondis, en élevant la voix, que c'était de *l'argent* et non pas *un ordre* qu'il voulait; qu'il pouvait impunément en agir de la sorte avec les Grecs; mais que je ne lui donnerais rien, et qu'il eût sur-le-champ à me faire fournir un bateau. A ces mots énergiquement prononcés, *Sa Grace* s'humanisa au point de me supplier d'accepter quelques pastèques. Ce premier article étant consenti, nous fîmes la paix, que je scellai du cadeau appelé *bakchis*, en lui promettant de plus ma protection auprès de son pacha Salik-Ali-Zadé, troisièmefils du satrape de Janina, qui commandait à Naupacte. On appela les bateliers, je fis pousser au large; et dans moins de dix minutes, j'abordai aux terres du Péloponèse.

L'Etolie Epictète, ou Vénético, que je venais de parcourir, est, comme autrefois, un pays peu fertile, à cause du manque d'eaux auquel il est exposé pendant l'été. Son chef-lieu, qui est Naupacte, ou Lépante (1), siége d'un pacha à deux queues, étend de ce côté sa juridiction sur seize villages, qui, avec la population de la ville que je viens de nommer, forment un total de treize cent cinquante-sept familles,

---

(1) Naupacte, Lépante, Énébacthé, est située à une heure à l'orient du cap de Romélie, distance que ne donne pas Scymnus, quand il dit : Πρὸς τῷ Ῥίῳ κεῖται δὲ Ναύπακτος πόλις.

SCYMN. CHIUS., v. 477.

ou six mille quatre-vingt-cinq individus, dont un tiers à-peu-près sont mahométans. La pauvreté se montre de toutes parts; les paysans, dénués de moyens aratoires, exposés aux avanies et aux incursions des voleurs, arrachent, comme à la dérobée, de leurs champs un revenu territorial annuel évalué, d'après le cadastre, à trois cent dix-neuf mille deux cents piastres turques. Aussi, malgré la plus stricte économie, les produits suffisent-ils à peine pour couvrir le taux des redevances, et leur procurer quelques objets tirés du commerce extérieur.

CHAPITRE LXXXVII.

Partie septentrionale de l'Etolie. Orographie de la chaîne orientale du Pinde, qui sépare la Thessalie de l'Etolie. Aperçu sur les cantons d'Agrapha, de Carpénitzé et de Cravari. Miracles et canonisation du père Côme. Indication de plusieurs ruines anciennes. Enumération de diverses peuplades de ces régions. Population. Armatolis, ou bandes armées. Mœurs des Cravariotes, successeurs des Locriens Ozoles.

Guidé par la discussion de l'histoire et de la géographie ancienne, appliquées aux recherches que j'ai faites, j'ai révélé jusqu'à présent l'existence de plusieurs peuplades oubliées depuis des siècles. On a vu comme reparaître sur la scène du monde les Schype-

tars, les Bardariotes, les Mégalovlachites établis dans le Pindos et d'autres familles anciennes vont sortir de la nuit des temps, à mesure que je décrirai la région montueuse de l'Etolie, en m'avançant vers le Parnasse.

Il paraît que les habitants du mont Callidrome, de l'OEta et du Corax, dans le temps même de la splendeur de la Grèce, n'eurent que peu de villes de quelque importance dans ces régions escarpées de l'Etolie. Habitées par un peuple guerrier et pasteur, leurs tribus à demi-civilisées vivaient dans des villages qui formaient des espèces d'autonomies. De ce nombre étaient les Bomæi, ou Bomiens (1), voisins de *l'autel*, ou *bûcher* d'Hercule (2); les Calliens, qui formaient une Tripolitide, dont Callium (3) était la ville principale; et les Apodotes (4), habitants des bords de l'Evénus. A ces indications, si on joint celles de Strabon, qui place une ville appelée OEchalie (5) au voisinage des Eurytanes, ou Tripoloïdes, on aura à-peu-près tout ce qu'on peut tirer des auteurs anciens, relativement à cette région. Strabon dit que le Corax s'élève au-dessus de toutes les montagnes de l'Etolie; et il in-

---

(1) Βωμοί, λόφοι Αἰτωλίας. Οἱ κατοικοῦντες Βωμιεῖς.
THUCYD., lib. III; STEPH. BYZ.

(2) Καὶ Βώμιος, ὁ τόπος τῶν θυσιῶν. Not 6, in voc. Βωμοί.

(3) Callion, Paus., lib. X, c. 22.

(4) Polyb., lib. XVII; Tit.-Liv., lib. XXXII, c. 34.

(5) OEchalie, Οἰχαλία, Strab., lib. X, p. 448. Περὶ τοὺς Εὐρυτάνας, ἔθνος Αἰτωλικόν. Steph. Byz., et Poter. ad vers. 799; Lycophr.

dique, sans les nommer, l'Apodotie et la partie orientale du canton de Carpénitzé, qui est dominé par le territoire montueux de Cravari, en rejetant à l'orient les Locriens Ozoles et les Doriens. Enfin, dans un autre endroit de sa géographie (1), il décrit l'embranchement du Corax avec l'Œta, et la continuité de leurs chaînes jusqu'aux rivages de l'Eubée.

En se rappelant ce que j'ai dit au sujet des cantons situés dans la région supérieure du Pinde (2), on verra se classer à la suite du villaïéti d'Aspropotamos celui d'Agrapha, que je regarde comme étant l'Agraïde étolique des anciens. Cette région toute montueuse se trouve bornée, au septentrion, par le pays des Valaques aspropotamites, à l'orient, par le territoire de Tricala, et à l'occident, par l'Achéloüs, qui le sépare du Valtos, ou Agraïde d'Acarnanie. Dans ses autres parties, il se déploie, en s'étageant au midi et au sud-est avec les cantons de Carpénitzé et de Patradgik, ancien pays des Enianes, baigné par le Sperchius, qui traverse les hautes vallées de la Thessalie.

Le mont Smocovo, ou Tymphrestus (3), qui est le point culminant du canton d'Agrapha, se présente sous l'aspect d'une suite d'escarpements entassés, qui

---

(1) Strab., lib. X, p. 451.

(2) T. II de ce voyage, c. XL, XLI, etc.

(3) Tymphrestus, Τυμφρηστὸν λέπας et Πάγος Τυμφρήστιος, dicit Lycophron; apud cujus scholiastem legendum ὄρος, non μηλίεων, sed μαλίεων. Ortel., Strab., lib. IX, p. 433; Τυμφρηστὸς, Steph. Byzant.

ne sont fréquentés que par les chevriers, quand l'été en a fait disparaître les neiges. Comme toutes les montagnes hiémales, c'est de cette chaîne éolienne que s'élèvent les vents réguliers qui soufflent au lever et au coucher du soleil le long des côtes, où ils sont connus des marins sous le nom de *brises de terre*. Aux endroits où les sources réunies forment, en se déployant, des fleuves qui arrosent les vallées, se présentent une multitude de villages habités par des Grecs de race pure, dont les familles semblent restées en sentinelles au milieu de ces donjons, retraites de l'infortune, pour attester et revendiquer, dans le temps marqué par la providence, les droits des chrétiens sur le territoire sacré de leur patrie. Au-dessous de ces hauteurs, le Smocovo détache un contrefort sourcilleux appelé Klytzos, qui divise en deux vallées le versant méridional du mont Pánétolicon, auquel vont se rattacher mes dernières descriptions.

La première de ces vallées, dans l'ordre de mes reconnaissances topographiques, finit au pont de Tataraïna (1), au confluent de la rivière de Carpénitzé avec l'Achéloüs. En remontant ses bords, on trouve plusieurs villages habités par des hommes robustes, et les retraites silencieuses d'un grand nombre de religieux de l'ordre de Saint-Basile, consolateurs fervents des chrétiens de cette contrée, qui se termine à l'orient au territoire de Carpénitzé (2). Si on prend

(1) Tataraïna, t. III, c. LXXXIV de ce voyage.

(2) Du pont de Tataraïna à une demi-lieue, et à égale distance du fleuve, sont situés Sélitza et Franguistais, avec deux

un autre point de départ de l'ouverture de cette vallée sur l'Achéloüs, en remontant deux lieues au nord du pont, et à une demi-lieue du fleuve, on trouve auprès d'un village appelé Palæo-Castron, des ruines qui sont probablement celles d'OEchalie. Au contour de la gorge qui se déploie au nord-est, on voit Agrapha, autrefois chef-lieu de canton; Voulpi, Ghialistra et Agia-Triada, situés au bord d'une rivière qui se rend à l'Aspropotamos, après cinq milles de cours. Enfin une heure et demie au nord d'Agrapha, s'ouvre une troisième vallée de sept milles d'étendue dans la direction nord-est, qui se termine au village de Pétrilos. Dans cette gorge sont situés le bourg de Léontitos et la ruine appelée Palæo-Catouna (1), dont les décombres attestent une construction des temps du Bas-Empire.

Au pourtour des faîtes du Tymphrestus, inférieurement à la zône formée par les neiges qui s'y maintiennent la moitié de l'année, sont situés dans des aspects différents Liascovo et Asmocovo (2), séparés

---

monastères; deux tiers d'heure N. E., Coniavi et trois autres villages placés au bord d'une rivière venant du nord; une heure N., Moûcha, monastère, et forêts de châtaigniers; une heure N. E. de Coniavi, Vracha, village et monastère; deux tiers d'heure, Klitzos; un tiers d'heure N., Cochleia.

(1) Palæo-Catouna; par la dénomination de *Catouna*, les Valaques désignent les ruines des anciennes villes, comme les Grecs le font sous celle de *Palæo-Castron*.

(2) Liascovo, deux heures E. de Léontitos; Asmocovo, deux tiers d'heure N. du premier; au-dessus sont les sources de la rivière qui se rend au Pénée.

par une rivière qui se rend au Pénée, après avoir arrosé le territoire de Fanari et de Gardiki, bourgades dans lesquelles réside alternativement l'évêque, qui prend les titres de Litzas et d'Agrapha. A l'orient, le Sperchius (1), maintenant appelé Hellada, a sa source dans le mont Klytzos, et arrose, dans une étendue de six lieues, une vallée ombragée de peupliers et couverte de villages, jusqu'à son confluent avec le Déras, ou Bôro (2), rivière dont le cours est de deux lieues depuis le mont Hellovo. Cette croupe septentrionale, moins élevée que le Tymphrestus, mais comme lui sourcilleuse et couverte de forêts, est la crête supérieure de l'Othryx, qui s'abaisse vers la Thessalie, dont il borde le bassin en arrière de Thaumacos. Des forêts pompeuses, une nature imposante et poétique caractérisent les montagnes et les horizons de cette Grèce aérienne, séjour antique des Hellènes, et maintenant le dernier asyle de leurs descendants opprimés. Tel est, dans son ensemble, le canton d'Agrapha, que son éloignement et sa position n'ont pu entièrement soustraire à l'autorité du satrape de Janina (3).

---

(1) Sperchius, Σπερχείος; Strab., lib. IX, p. 428, 429; Ovid., *Metamorph.*, lib. I. v. 579; Plin., lib. IV, c. 7; *Comeno* a Theveto, *Agriomela* a Sophiano dicitur.

(2) Dyros, Hérodot., lib. VII, c. 198. Il est aussi appelé Bôro; *La fable prétend qu'il était sorti de terre pour éteindre le bûcher d'Hercule;* τὸν μυθέυονται ϐοηθέοντα Ἡρακλεῖ καιομένῳ ἀναφανῆναι.

(3) Ce canton, sur lequel il n'avait qu'une autorité indirecte, lui est presque entièrement soumis. En 1817, il se rendit à

Au penchant de ces montagnes du côté de l'Etolie, se déploie le canton de Carpénitzé, compris entre le versant du mont Callidrome et le Panétolicon, ou Plocopari, qui borne au septentrion l'Ophie, ou canton de Vlochos. Ses *colis* ou subdivisions, au nombre de quatre, sont à l'occident celle des Vlacho-Choria, au centre les Polystochoria, à l'est dans le bassin de l'Evénus, le Sou-Valachos, et en remontant le fleuve, l'Apocoro, ou Apodotie.

On retrouve, dans la subdivision occidentale du canton de Carpénitzé, la postérité des Valaques qui parurent dans la Grèce vers le dixième siècle. La vallée qu'ils occupent est la même qui aboutit au pont de Tataraïna, de l'extrémité de laquelle on compte trois lieues jusqu'à Carpénitzé, bourgade de six cents familles valaques et albanaises mahométanes (1). A peu de distance, il existe des ruines entièrement cyclopéennes et sans restauration, qui, suivant toute apparence, sont celles de Callium, capitale d'une peuplade de l'Etolie qualifiée de barbare,

---

Gardiki, où il mit garnison. Ayant cité à cette occasion devant son tribunal un primat appelé Tchellacovo, il lui demanda soixante bourses pour racheter sa vie, somme que le Grec refusa de payer, en disant qu'elle était au-dessus de ses moyens. Il se mit la corde au col, en protestant de sa pauvreté; et se laissa pendre, en criant misère! Après sa mort, on trouva cent bourses dans ses coffres, que le visir s'appropria.

(1) A la rive gauche de la rivière qui sépare les cantons d'Agrapha et de Carpénitzé, une demi-heure S. de Franguistais, Sélitza; deux tiers d'heure, Domnitza; trois heures N. E., Castanoula; une heure E., Carpénitzé.

ainsi que les Agréens, les Eurytanes et les Amphiloques, circonstance qui prouve l'existence dans la Grèce ancienne, d'habitants d'origines différentes. Dans le restant de son étendue, cette gorge n'offre qu'une série de villages dont la nomenclature barbare est peu intéressante. A son extrémité, le villaïéti se termine au nord-est, près de la rivière de Trano-Chorio (le gros village), d'où elle se rend dans l'Achéloüs.

Les montagnes qui la séparent du Souvalachos forment, dans une étendue de quatre lieues d'orient en occident sur deux et demie de diamètre, les Polyto-Choria. Les plus remarquables de ces villages sont Marino, Vignia-Pidia, Terrovo, Episcopi; et dans la vallée inférieure, Aniada, Coutiba et Crosicadès, bourgades qui ont succédé à la Tétrapole étolique.

A l'orient et au midi de la subdivision des Polyto-Choria, au versant du mont Couporaki, habitent les Sou-Valaques entre les deux branches mères de l'Evénus. Leurs villages, répandus sur les bords de la rivière Souvalachos (1), s'étendent jusqu'au lac Sauro-

---

(1) Dans une étendue de quatre heures du N. O. au S. E., sont, à deux tiers d'heure d'Argoïanadès, Voutiro; une heure un tiers, Milotica; deux heures, Agios-Andreas; une demi-heure, confluent des rivières et de la décharge du lac de Saurovitza avec l'Événus. Dans la vallée du Fidakia, sont situés, une demi-heure S. E. de Térovo, Fidakia; une demi-heure S. E., Lastovo. Sur une rivière confluente, se rouvent vers ses sources, Marathias, et trois heures et demie S., Arachova; une demi-heure S., Brossos.

vitza, homonymie de Sauria (1), située dans le territoire des Thestiens, qui habitaient à l'orient de l'Ophie, ou Vlochos. Parallèlement à cette rivière, coule, dans une seconde gorge, le Fidakia, qui tombe dans l'Evénus, après avoir fertilisé le *coli* des Sou-Valaques, peuplade dont le dernier prince fut Jean II, duc de Patras et de la Valachie pindique.

En partant du confluent de ces deux rivières, si on remonte le Fidaris, on entre presque aussitôt dans l'Apocoro, ou Apodotie (2), canton situé entre l'Etolie Epictète et celui des Ophioniens. Dans cette direction, lorsqu'au bout d'une heure et demie de marche, on a laissé à droite le village de Krio-Néro, on passe une demi-lieue plus haut sur un pont en pierre, une rivière venant du mont Coraca (Corax), et on arrive à Cossina, bourgade, qui fut jusqu'en 1807 le chef-lieu d'une tribu de Valaques appelés *Bomei* et *Bui* (Βωμοὶ). Ils se prétendaient originaires de l'Italie, et ils vivaient tranquilles au nombre de douze cents familles répandues dans les villages de cette gorge, lorsque leur prospérité attira l'envie du satrape de Janina. Harcelés et ensuite accablés par ses bandes, les Valaques Cossiniotes et Bomiens se retirèrent, les armes à la main, dans les hautes régions du mont Aninos, où ils se sont établis depuis douze ans. Devenus nomades après leur émigration, ils errent, suivant les saisons, de pâturage en pâturage, jusqu'aux

(1) Sauria, Diodor., lib. XIX, p. 67.

(2) Thucyd., lib. III; Polyb., lib. XVII; Tit.-Liv., lib. XXXII, cit. a Palmer., lib. IV, c. 7.

gorges de l'Hélicon, d'où ils sortent aux approches de l'hiver, afin d'établir leurs quartiers dans la Béotie.

A une lieue de Cossina, en remontant le Fidaris, on passe à Coskina, maintenant habité par une colonie chrétienne albanaise, et l'on entre de là dans une vallée de deux lieues de profondeur, où l'on trouve quatre villages et le monastère des S. S. Apôtres. Cette partie des gorges, quoique extrêmement encaissée, est cependant cultivée et fertile. On marche pendant deux milles, à travers des champs plantés de vignobles et de mûriers, pour monter à Zevgarachi, en face duquel on aperçoit, dans le mont Couporachi (1), à une demi-lieue de distance, le monastère de Cataphina, retraite de dix cénobites; et celui de Palæo-Taxiarchis, restauré par le P. Côme.

« Ce personnage, de moderne canonisation parmi « les Grecs, est regardé dans l'Etolie comme l'apôtre « des Apodotes. Doué d'une éloquence extraordinaire « pour les hommes chez lesquels il était né (vers « l'année 1748), il parvint tout-à-coup à une grande « célébrité, par son talent à guérir les possédés (2), à « conjurer les sorts, à préserver du mauvais œil, à pré-

(1) Chaîne centrale du mont Callidrome, dans laquelle on trouve en quantité une espèce de bouquetins à larges cornes, que les habitants distinguent du *Platonos*, en les appelant *Vonassi*. V. Βόνασσος; Aristot., *Animal.*, lib. II.

(2) Βασκασμένος; par ce mot, les Grecs modernes entendent un possédé, qui est ordinairement un *compère* accoutumé à jouer ce rôle. C'était pour détourner l'œil de l'envie, que les anciens employaient une espèce d'amulette appelée Ἀβάσκαντον. *Voyez* Diosc., lib. III.

« dire l'avenir, et par ses homélies. Ces sortes de ser-
« mons roulaient sur-tout contre les juifs, qu'il accusait
« de faire passer des enfants *aux aiguilles* (1), pour em-
« ployer leur sang dans les sortiléges du sabat, et de
« plusieurs autres crimes imaginaires. Sa célébrité s'é-
« tant accrue au point de parvenir à la connaissance
« d'Ali pacha, qui venait de s'emparer du gouverne-
« ment de l'Epire, il fut curieux de consulter ce nou-
« vel oracle. L'affaire ayant été négociée, le père Côme
« partit pour Janina, en annonçant à ses disciples qu'il
« ne lui serait fait aucun mal, et que le quinzième jour
« il se retrouverait au milieu d'eux. Sur sa route, il
« dépossèda, dit l'historien de sa vie, plusieurs per-
« sonnes ensorcelées par les juifs; et nouvel Apollo-

(1) A Corfou et dans les villes où les Grecs dominent, les juifs sont souvent avanisés, rançonnés et persécutés, sous prétexte de faire passer *aux aiguilles* des enfants chrétiens qu'ils dérobent, afin de boire leur sang. Cette calomnie atroce contre un peuple sans défense, remonte aux siècles de barbarie, qui sont *le bon temps* pour les sottises. Cette fable est rapportee par Jacques de Brent, comme un fait constant, *Chron. de Paris*, lib. III. Il est également attesté par Cassiodore, lib. II, *Hist. Tripart.*; par Munster, lib. II de sa *Cosmographie*, *Traité de la Gaule*, et lib. III, au *Traité de l'Italie*; par Jean Maïor, *Hist. d'Écosse*, c. 12; Mathieu Paris, *Hist. d'Angleterre*, p. 1217; Polydore Virgile, lib. XVI, p. 322; par J. B. Fictilerus. Antoine Bonfinius, *Hist. de Hongrie*, lib. IV, décade 5, p. 718, se donne même la peine d'entrer dans des détails à ce sujet, en disant qu'après avoir lié l'enfant en croix, les juifs l'étranglaient à demi; cela fait, ils lui ouvraient les veines, le perçaient de longues aiguilles, recevaient son sang dans un bassin, en goûtaient, et le conservaient ensuite; et de pareilles extravagances sont encore accréditées de nos jours.

« nius, il rendit la vue à un mulet aveugle (1). Enfin, « arrivé devant le satrape, il lui prédit, en adroit cour« tisan, des prospérités sans nombre, en s'obstinant « à lui taire la fin de sa carrière. »

Après cette excursion, le père Côme annonça sa fin, en disant qu'il périrait de la main des juifs. Comme, peu de temps après, on le trouva noyé dans l'Achéloüs, on ne manqua pas d'attribuer sa mort aux israélites de Vrachori, que la protection d'Ali pacha, qu'on accusa probablement à tort de n'être pas étranger à cette affaire, put seule sauver d'un massacre général. Cet événement prouva de plus en plus aux disciples du père Côme, la sainteté de leur maître; et le visir Ali, pour des raisons inutiles à déduire, après avoir obtenu l'apothéose de cet homme du patriarche œcuménique, lui fit bâtir, aux frais des habitants de l'Apocoro, une église desservie par quatre moines, qui attire un concours nombreux de pélerins (2).

---

(1) Apollonius, qui était un thaumaturge de cette espèce, rendait la vue aux aveugles, et il ressuscita même une fille à Rome. PHILOSTRAT., lib. III, c. 39.

(2) Je tiens ces détails d'un prétendu disciple du père Côme, porteur d'une encyclique du patriarche de Constantinople, qui parut en 1812 à Janina, où il fit une quête lucrative. Un domestique du même saint se présenta à Patras en 1817, où il annonça le desséchement de la mer, la famine et la fin du monde à jour fixe. L'archevêque, indigné, voulut l'éloigner; mais il en fut empêché par le peuple, qui, ne voyant pas au temps dit les miracles s'accomplir, fit justice de ce sycophante, en le chassant à coups de pierres, au grand scandale de quelques dévotes.

C'est près du monastère maintenant dédié à la béatitude du père Côme, dans une vallée fertilisée par la rivière d'Avorani, que se termine le coli d'Apocoro (1), ou Apodotie.

Le canton de Cravari est la dernière partie du versant Etolique occupé par les Locriens Ozoles (2). Région montueuse indiquée, sans être décrite, par les auteurs anciens, ses montagnes s'élèvent au septentrion du canton de Vénético, que j'ai fait connaître; mais avant de rattacher cette contrée au cours de l'Evénus, je crois convenable d'indiquer la route depuis Lépante jusqu'à Amourani, afin de ressaisir un fil de l'histoire pour nous guider au milieu des Météores du mont Corax et de l'OEta.

Le nom de Cravari, dans l'idiôme des habitants du mont OEta, signifie un pays aride (3). En effet ce canton, renfermé entre l'OEta et le Callidrome, hérissé de rochers (4), couronné par les pics d'Avorani et de l'Oxas, ne présente de toutes parts que des rochers escarpés, des précipices, et un terrain entre-

---

(1) La rivière d'Avorani tombe dans l'Événus. A une demi-heure de son embouchure dans ce fleuve, on voit Navarico; une demi-heure au-dessus, Caloudi; et une heure N., Cotilitza, sur la frontière de Cravari.

(2) Locriens Ozoles; Λοκροὶ Ὀζολοὶ seu Ἑσπέριοι. Strab., lib. IX, p. 332, 416, 417, 425; Mela., II, c. 3; Plin., lib. IV, c. 8; Scholiast., *Pindar. in Olymp.*, od. XI; Scylax, Ptolem, Steph. Byz.

(3) Ce nom dérive peut-être du grec κραῦρος, *siccus, rigidus aridus.*

(4) Tit.-Liv., lib. XXXVI, c. 15.

coupé d'innombrables anfractuosités. Cependant il me restait à reconnaître les défilés qui conduisent dans ces retraites aériennes, et à explorer les passages suivis par Manius Acilius (1), lorsque, vainqueur des Grecs au pas des Thermopyles, maître d'Hypate et de la vallée du Sperchius, il descendit des hautes régions de l'OEta sur Naupacte, afin de porter le dernier coup aux Etoliens, en achevant par leur défaite, la conquête et la réduction de la Grèce (2).

En reprenant en sens inverse la marche d'Acilius, à partir de Lépante, dans quatre heures de marche au nord, en suivant la chaîne du mont Pindus, ou Rigani, on monte à Velvitchéna, premier village du canton de Cravari, et deux lieues plus haut à Goulémi, situé dans le mont Coraca. Parvenus à cette hauteur, les chevaux et les mulets cessent de pouvoir gravir les rochers; et les piétons emploient deux heures pour arriver à Amourani. Cependant ce chemin était la voie militaire des Romains qui conduisait des Thermopyles, par Héraclée et la région du mont Coraz, dans l'Etolie Epictète (3). On conçoit comment le consul perdit dans ces défilés une grande quantité de chevaux de charge, qui roulèrent avec leurs fardeaux au fond des précipices, et de quel accès difficile ils étaient, puisque les Etoliens avaient négligé

(1) *Ibid.*, c. 29. Ὁ μὲν δὴ Μάνιος ἐπὶ Καλλιπόλεως διώδευσε τὸ ὄρος ὃ καλοῦσι Κόρακα. Nota Sigon.

(2) *Id. Ibid.*, c. 30.

(3) Tit.-Liv., *Ibid.*, c. 15.

d'y mettre des troupes, parce qu'ils les regardaient comme impraticables (1).

Amourani, bourg de mille habitants, situé au milieu des rochers du Corax, est le chef-lieu du canton moderne de Cravari, duquel dépendent soixante-trois villages, et le siège d'un évêque suffragant de Larisse, dont les modiques revenus ne s'élèvent qu'à deux mille cinq cents francs de notre monnaie. Aux environs de ces météores, deux lieues à l'orient, et au nord, sont situés les bourgs de Coupo-Corakos, qui confine avec la Doride, et celui de Ternos. Le premier, composé de deux cents familles chrétiennes, est placé près des sources de l'Événus, qui jaillissent des bases de l'Aninos (OEta) et du Vardisios (Callidrome) à l'endroit où leurs chaînes se confondent, en séparant la vallée du Sperchius de celle du Céphise. Un pays affreux, des montagnes remplies de crevasses, ont éloigné les Turcs de cette contrée habitée par les modernes Ozoles. Chaque maison isolée est bâtie sur des entablements des rochers, de manière à s'avertir en poussant des cris, sans pouvoir communiquer durant la saison des neiges. Pendant cette saison, chaque habitation a ses provisions, son moulin à bras, son four; et on vit très-souvent

(1) Ut ad Coracem est ventum (mons est altissimus inter Callipolim et Naupactum) ibi et jumenta multa ex agmine præcipitata cum ipsis oneribus sunt, et homines vexati. Id facile apparebat, quam cum inerti hoste res esset, qui tam impeditum saltum nullo præsidio, ut clauderet transitum, insedisset.

Ibid., c. 30.

dans cette région, comme à bord d'un vaisseau, de biscuit et de salaisons.

Cinq lieues à l'occident d'Amourani est situé le bourg de Lépotina, et deux lieues plus loin au nord-ouest Avorani, dont la rivière se décharge, comme je l'ai dit précédemment, dans l'Événus. Au milieu des vastes forêts de sapins et de châtaigniers qui couvrent cette contrée, près de Cato-Lépotina on retrouve les ruines du monastère de Trimorpho, fondé par un berger appelé Domitius, près des ruines de l'autel consacré à Hercule (1). Des inscriptions qu'on trouve sur des colonnes rappellent, dit-on, cette particularité; mais la seule qui m'a été communiquée ne révèle que le nombre des cénobites de la chartreuse, qui se montait à trois cent quarante. Les Cravariotes ne savent pas à quelle époque elle fut renversée; et ils racontent si diversement l'histoire de Domitius, qu'on ne peut tirer aucune conséquence de leurs récits, quoique la tradition soit souvent plus propre que l'écriture à perpétuer le souvenir des temps passés parmi les hommes (2).

La population des trois cantons de l'Étolie septentrionale, est, pour celui d'Agrapha, de vingt-cinq mille montagnards habitants, soixante-neuf bourgs ou villages. Carpenitzé compte, dans ses quatre subdivisions, quatre-vingt-six bourgs ou hameaux, renfermant seize mille individus dont quinze cents sont

(1) Cet autel était appelé le *Bucher*, *Pyra*. Tit.-Liv., lib. XXXVI, c. 30.

(2) Plat., *In Phæd.*

mahométans. Enfin Cravari possède dix mille trois cent quatre-vingt-cinq paysans; et les sommes réunies des trois cantons donnent, pour la zone montueuse de l'Étolie, un total de cinquante et un mille trois cent quatre-vingt-cinq individus des deux sexes.

Le sang pur des Étoliens, leur insouciance, leur mépris pour la mort, à cause de l'état de guerre continuelle dans lequel ils vivaient, et leur penchant au brigandage (1), se retrouvent encore parmi les peuplades des montagnes d'Agrapha et de Carpenitzé. Grands, bien faits, animés de l'énergie que leur donne l'air vital des montagnes, ils sucent avec le lait une fierté qui, sans les entraîner dans la rebellion contre l'autorité du souverain, les a toujours portés à repousser les atteintes de la tyrannie. De là ces guerres dans lesquelles ils furent long-temps engagés contre les Satrapes de la Thessalie, auxquels ils firent souvent expier des entreprises injustes, formées contre leurs libertés. Dans ces expéditions dictées, par un esprit de représailles, on avait vu depuis plusieurs siècles les montagnards étoliens, après avoir ravagé les villages turcs de la Thessalie, rentrer dans leurs retraites avec le prix et les couronnes de la victoire. Mais au lieu de dissiper, comme leurs ancêtres, le butin qu'ils faisaient en se livrant aux festins, quelques familles, s'étant enrichies, devinrent commerçantes; et des intérêts nouveaux opérèrent un changement remarquable dans

(1) Athen. Deipnosoph., lib. XII, c. 60; *Id.*, lib. VI, c. 15. Homère les appelle à cause de cela μενεχάρμοι.

les mœurs. Quelques villages, frappés du bonheur des particuliers qui suivaient cette carrière nouvelle, s'adonnèrent à l'agriculture; et afin de se procurer des débouchés pour leurs productions, ils durent rechercher l'amitié des Turcs. Alors l'Étolie montueuse reconnut véritablement l'autorité du sultan, à des conditions modérées; et quelques partisans seuls continuèrent, à leurs risques et périls, le métier de *cleftès* ou brigands.

Ces bandes, renforcées de tout ce que la Grèce a de mécontents, par suite des vexations du satrape de Janina, forment la ligue des *Armatolis* (1) qui fut et sera long-temps encore la terreur de cette contrée. Composées d'hommes accoutumés à mépriser la vie, à braver les supplices, à opposer la violence à la violence, le fanatisme au fanatisme, elles se recrutent par les persécutions, et elles survivront peut-être aux motifs qui les ont fait naître. Habitués aux privations, endurcis aux fatigues, sans patrie au milieu de leur pays, exilés au sein de leur terre natale, les Armatolis s'élancent dans la carrière du brigandage avec une audace digne d'une meilleure cause. Un capitaine auquel cent mécontents obéissent aveuglément, sortant tout-à-coup des montagnes au milieu desquelles il a organisé sa troupe, paraît à l'im-

(1) Armatolis; ce nom fut primitivement donné par les Vénitiens aux milices grecques qu'ils enrôlaient pour défendre leurs possessions de terre ferme, comme ils avaient levé des *Cernides*, espèces de compagnies coloniales destinées à remplir le service de gardes-côtes dans les îles Ioniennes.

proviste dans la Béotie, au fond du Tempé, au milieu de la Macédoine, et semble se multiplier par la rapidité de ses marches. En vain l'alarme se répand; en vain on court aux armes pour le combattre; sa horde se disperse et disparaît comme par enchantement, au moment où l'on croit l'avoir cernée, et se trouve réunie à quelques lieues de là, pour fondre sur une autre contrée. Ainsi les Scythes des déserts de l'Asie, auxquels les steps de la solitude sont connus, fuient devant un ennemi supérieur, pour se rassembler, le harceler, et le vaincre de guerre lasse. De même les Armatolis, qui sont un mélange de Grecs et de Schypetars chrétiens, connaissant les défilés et les plateaux des montagnes, s'y réfugient devant des forces supérieures. Ils y retrouvent leurs réserves de vivres, leurs magasins de munitions, et les cavernes dans lesquelles ils déposent souvent leur butin. Toujours sur le qui vive, ils bivouaquent sur des hauteurs tant que le jour dure; et lorsqu'on les croit anéantis, ils reparaissent souvent plus nombreux et plus terribles qu'ils n'étaient auparavant. Les nuits obscures ou orageuses, lorsqu'ils ne les emploient pas à des marches forcées, sont les seuls moments de repos pour eux. Ils dorment alors au bruit des torrents, couchés sur des tas de branchages dont ils font un lit pour s'élever au-dessus de l'humidité, et couverts de leurs sayons de poil de chèvre, qui sont impénétrables à la pluie. Des rouleaux de toile goudronnée leur servent à envelopper leurs armes, leurs munitions, et le pain dont ils se nourrissent. Comme ils ont sous la main les trou-

peaux des Valaques, ils achètent d'eux du laitage et des agneaux, sur-tout à l'époque des fêtes de l'église grecque, qu'ils solennisent par des chants, des danses, et l'usage immodéré du vin. Couronnés de fleurs des montagnes, ils font alors redire aux échos de la solitude, les chansons fameuses des voleurs dont Boucovolas, Christo Vlachos, et plusieurs autres, sont les coryphées et les héros.

Ces élans de joie étant passés, la subordination se rétablit dans les bandes, qui sont régies par des espèces de lois; tant il est vrai que les associations les plus monstrueuses ne peuvent se soutenir sans quelques notions de justice naturelle. Ainsi, au milieu des excès des Armatolis, les ministres du culte et les autels sont pour eux des choses inviolables; et les femmes, sans exception, l'objet d'un respect sacré. Chrétienne ou mahométane, riche ou pauvre, quels que soient ses charmes, sa résistance ou son abandon, malheur à celui qui oserait s'oublier un instant auprès d'elle! une mort aussi prompte que certaine serait la punition du coupable. Dans leurs égarements, les Armatolis chrétiens, qui ont vu souvent enlever et déshonorer leurs femmes et leurs enfants par les Turcs, observent donc une retenue dictée par l'auguste religion qu'ils ne méconnaissent qu'afin de satisfaire une vengeance, qui leur est déniée par les lois. Un gouvernement équitable porterait sans doute remède à tant de maux; car les Grecs, chrétiens et sujets fidèles, ne demandent qu'une patrie pour la servir, et un monarque protecteur, afin de l'entourer de respects et d'amour. *Que le croissant*, leur ai-je

souvent entendu dire, *flotte à jamais sur les superbes dômes de Byzance ; mais que les chrétiens cessent d'être avilis et persécutés sur la terre qui fut le domaine de leurs ancêtres et leur berceau. Qu'ils soient soumis à des lois, et non pas abandonnés aux caprices des tigres proconsulaires qui les déciment comme de vils troupeaux.* Ainsi parlent les fils des Grecs à la vue du *labarum* arboré sur les bords du Phase et du Danube. Ils savent que les jours de Constantin sont à leur aurore ; et ils inclinent dans la poussière leurs fronts, sur lesquels la divinité a placé la majesté de sa ressemblance, pour demander la grace d'être les sujets fidèles du grand-seigneur, et non pas la proie de ses visirs, ni d'une horde de scélérats qui déshonorent le nom de leur souverain. Tels sont les sentiments des peuplades chrétiennes de la Turquie d'Europe, et en particulier de l'Étolie, sentiments sur lesquels il est impossible de se méprendre.

Pourquoi, à côté de si nobles caractères, ai-je à placer les mœurs des habitants de Cravari? ou prendre des couleurs pour peindre la bassesse et la lâcheté? Les Cravariotes, dont le nom seul est une injure, comme celui d'Ozoles (*puants*) pour les Locriens *occidentaux* auxquels ils ont succédé, habitent les mêmes montagnes que les Étoliens; dont cependant ils diffèrent tellement qu'on peut les regarder comme une autre espèce d'hommes. Pauvres par la nature de leur pays, ils auraient dû être braves; mais ce n'est ni comme les montagnards d'Agrapha qu'ils ont voulu améliorer leur sort, ni comme les industrieux Valaques du Polyanos qu'ils ont cherché à suppléer à

la stérilité de leurs rochers. Les modernes Ozoles sont dressés dès l'enfance à l'état de mendiants, qui est pour eux une source inépuisable de richesse! Heureuses, parmi eux, les familles qui ont des enfants contrefaits ou estropiés! elles regardent comme une faveur de la Providence, ce qui coûte parmi nous tant de larmes aux parents que le ciel afflige dans leur postérité. Un aveugle est un don de Dieu; un manchot, un boiteux, un rachitique, sont regardés comme de véritables trésors! Mais toutes les familles n'ayant pas de pareils avantages, quoique souvent elles aient soin de mutiler leurs enfants ou de leur disloquer les membres, on sait à défaut de vices de conformation ou d'infirmités, s'en procurer de factices qui sont temporaires. Ils connaissent la manière de se donner la goutte sereine avec une préparation d'euphorbe; d'autres s'exercent et réussissent à paraître estropiés; tous savent le moyen de se couvrir de plaies livides; et la science de la besace, chez cette peuplade infâme, est portée au plus haut degré de scélératesse. Ainsi contrefaits, hideux, dégoûtants, et préparés à l'opprobre, les Cravariotes descendent chaque année, par bandes, de leurs montagnes, et prennent toutes les directions où le vagabondage les guide, pour aller ravir l'aumône que la charité destine à la véritable indigence. Constantinople, la Romélie, les îles de l'Archipel, le Péloponèse et l'Épire voient arriver ces essaims de mendiants importuns aussi périodiquement, que les sauterelles et les insectes qui dévastent les campagnes. Couverts de haillons, on les trouve à la porte des

grandes villes, dans les ports, et près des caravansérails. J'en ai entendu glapir sur les glacis de Corfou, à Sainte-Maure; et il n'est pas douteux qu'ils passeraient même en chrétienté, s'ils n'en étaient repoussés par les lois sanitaires.

Les Turcs qui savent admirablement tirer parti de tout, prélèvent des bénéfices particuliers sur les bandes immondes des Cravariotes. Ils les épient pour les rançonner au départ et au retour; ils les font contribuer au passage des ponts et des défilés; et les codja-bachis de Cravari paient une redevance au satrape de Janina, qui, en sa qualité de dervendgi ou grand-prévôt des routes, protège leurs mendiants. Malgré les droits établis sur leur honteuse industrie, il est rare, après quelques années de caravanes, que les Cravariotes, et sur-tout *les chefs des gueux*, n'économisent pas de quoi passer une vie tranquille et souvent aisée. Il en est même qui, par suite de l'héritage des besaces de leurs camarades morts en voyage, se trouvent assez riches pour qu'on puisse rencontrer à Platanos, à Amourani et autres lieux, des capitalistes qui ont jusqu'à deux cent mille piastres. Il n'est pas rare non plus de voir dans les maisons des *gueux parvenus* un luxe ridicule; d'entendre les titres d'Archontes, donnés à ceux qui furent long-temps qualifiés de vauriens et de faquins, et d'être révolté du ton d'arrogance que prennent les descendants d'Irus, vis-à-vis de ceux que la misère ou l'abjection condamne à les servir.

Les Cravariotes sédentaires ou retirés, comme on dit, du service, et les femmes en particulier, dé-

frichent et cultivent la terre, ou gardent les troupeaux. Quelques-uns font des ustensiles en bois; d'autres s'appliquent à extraire le goudron des arbres résineux; et à l'époque de la cueillette, toutes s'occupent de la récolte des châtaignes, qui forment la base principale de la nourriture de la population.

En réfléchissant sur les causes de la démoralisation des Cravariotes, j'ai cru démêler en eux des traits particuliers qui les distinguent des Étoliens et des Grecs en général. Ne serait-il pas possible qu'au milieu des révolutions qui ont bouleversé cette contrée, les indigènes du mont OEta eussent été assez affaiblis par la destruction, pour perdre leur type, en se confondant avec quelques hordes étrangères? Ne serait-il pas permis de croire que cette peuplade de mendiants est, en un mot, l'écume et la postérité de quelque colonie de Bohémiens ou Ghifthi, convertis au christianisme à une époque qu'on ne peut pas déterminer? Le réseau brunâtre qui fait le fond de leur carnation, leurs cheveux gros et crépus, leur peu d'embonpoint, la vivacité de leur yeux, leur propension naturelle à la vie errante, l'indifférence au mépris, leurs goûts abjects, leur amour du luxe quand ils sont enrichis, paraissent des traits caractéristiques suffisants pour me permettre de hasarder cette conjecture. Parmi eux, comme dans les hordes des Tchinguénets, on trouve aussi quelques belles femmes, et un penchant particulier à la paresse. Cependant, il faut le dire à la décharge des Cravariotes, ils ne sont point entachés des superstitions infâmes des Bohémiens; leurs mœurs sont chrétiennes; jamais

on ne les a vus assouvir leur appétit avec les restes des animaux morts de maladie; et je dois, avec connaissance de cause, les justifier des infamies de cette espèce dont leurs voisins les accusent. Qu'ils se contentent, pour l'exacte vérité, de leur reprocher la bassesse et la poltronnerie; et je conviendrai que, sous ce rapport, comme sous celui de leurs mœurs ignobles, les Cravariotes forment une caste qui n'appartient pas à la Grèce.

DORIDE ET LOCRIDE OCCIDENTALE.

CHAPITRE LXXXVIII.

Locride occidentale et Doride, comprenant les cantons de Malandrino et de Lidoriki. Fleuve Pindus appelé Morno. Emplacement d'Eupalium. Pindoros. Artotina, anciennement Erinée. Epitaphe de Chalcas Mopsus. Mont Zonas. Clefta-Choria, ou villages des voleurs. Sources du Pindus et du Céphise, surnommé Mavro-Potamos. Aperçu sur le canton de Patradgik, comprenant la vallée du Sperchius, ou Hellada. Application des campagnes de Brennus à la géographie moderne. Canton de Malandrino. Explication de la marche d'Euryloque à travers la Locride. Produits. Population.

La Locride Hespérienne ou Ozole, dont les auteurs anciens ne font connaître que le littoral depuis Naupacte jusqu'au golfe de Crissa, dans une longueur de huit lieues, évaluée par Scylax (1) à une demi-

(1) Scylax. Perieges; Paus., lib. X, c. 38; Cellar., *Geograph. Antiq.*, lib. II, c. 13.

journée de navigation, s'étend au nord-est l'espace de douze heures de chemin en montagne, jusqu'à la vallée du Céphise, qui est maintenant appelé Mavro-Potamos. Cette contrée, hérissée de montagnes nues et grisâtres, entrecoupée de quelques vallées fertiles, comprend les cantons de Lidoriki et de Malandrino, dominés au septentrion par celui de Patradgik, ou d'Hypate, que je vais faire connaître, en terminant mes topographies au point où commencent celles des voyageurs dont les ouvrages sur la Phocide et la Béotie laissent peu de choses à désirer (1).

Naupacte (2), ou Lépante, d'où je prends mon point de départ, ne conserve plus rien des monuments que Pausanias y vit dans le deuxième siècle. Le temple de Neptune a disparu de son rivage, ainsi que celui de Diane Etolienne, et la chapelle consacrée par Phalésius à Esculape, fils d'Apollon. Mais on retrouvera au pied du mont Rigani la grotte de Vénus, où les veuves venaient déposer leurs offrandes, comme les jeunes Locriennes s'y rendent de nos jours pour consulter les *Mires*, ou bonnes déesses, auxquelles elles apportent des gâteaux et du miel, afin de savoir si elles leur accorderont des époux! Ainsi les élégies de l'amour se font encore entendre sur ces bords, qui ne répondent plus aux cris des nautoniers depuis plus d'un siècle; et Vénus mystérieuse

(1) Spon, Wheler, Chandler, Hobhouse, Clarke, et l'ouvrage de M. Dodwel, imprimé en 1819 à Londres.

(2) Paus., Phocic., lib. X, p. 38; Strab., lib IX, p. 426; Plin, lib. IV, c. 2; Tit.-Liv., lib. XXXV, c. 12; Steph. Byz.

y reçoit, sous un autre nom, les hommages secrets d'un cœur désireux de connaître un avenir dont les illusions ne lui montrent que les plaisirs fugitifs.

La vue de Lépante, dessinée dans l'ouvrage du P. Coronelli, donne une idée exacte de cette ville, au délabrement près de ses murailles et de ses bastions, qui a augmenté depuis le temps où elle a été fortifiée. Comme dans son origine, la forteresse est groupée en terrasses, au penchant méridional du mont Rigani, dont les sommets nus rivalisent en hauteur avec ceux du Clocovo. Quelques pièces de canon jetées sur les remparts du côté de la mer, un chef d'artillerie pour la forme, et une poignée de janissaires indisciplinés composent sa garnison, ou plutôt son anarchie, dernier terme de tout état fondé sur le despotisme militaire. Aussi le découragement et la misère y sont-ils portés au comble. Chaque jour Lépante se dépeuple; les chrétiens et les juifs, qui y étaient jadis nombreux, ont fui cette terre désolée (1) dont la population se réduira bientôt à celle de la maison du pacha, de sa garde et de ses domestiques.

L'humble sangiac d'Enébachté se compose de quarante villages, ainsi que de quelques fiefs situés à

(1) Au mois de septembre 1817, une maison de Lépante, ayant cuisine, deux chambres, cellier, cour et jardin, s'est vendue, par acte passé devant le cadi, la somme de vingt-deux piastres turques, qui font environ vingt et un francs de notre pays. Qu'on juge sur ce pied de la *prospérité* d'un pays, qu'on peut comparer à celui des nègres, vivant d'une poignée de maïs, se vêtissant avec une demi-aune de toile de coton, et qui pour cela n'en sont pas mieux habillés, ni nourris.

Thaumaco, dans l'Attique et en Livadie, qui portent ses rentrées à soixante-quinze mille piastres, somme que le pacha double, par les avanies et les spéculations commerciales auxquelles il prend part. Voilà ce qu'on sait approximativement au sujet des revenus de ce gouvernement, dont un des derniers proconsuls, Mahmoud pacha (1), retirait annuellement deux cent cinquante mille piastres, en faisant le monopole des haricots et des oignons de plant, qui sont les principaux articles d'exportation du pays. Sans avoir jamais lu Homère, il prétendait qu'il fallait savoir tirer parti de tout; et que la science et la sagesse consistent à ne dépendre de personne. Aussi, comme un autre Ulysse, il avait, sinon bâti, au moins relevé de ses mains, son sérail; chaque jour il bêchait son jardin et raccommodait les harnais de ses chevaux. Il se vantait d'avoir construit des écuries pour ses coursiers, de belles crèches à ses moutons; et ainsi que le bon homme Eumée, le satrape de Naupacte faisait modestement ses souliers. Comme peu de proconsuls suivent ce moyen de s'enrichir, le pachalik de Lépante passe au total pour un poste de disgrace, quand il ne sert pas de marche-pied à celui qui en est titulaire, afin de parvenir à la satrapie du Péloponèse.

J'ai dit que, depuis le cap Antirrhium jusqu'à Lépante, la distance est de quatre milles; et en ajoutant une demi-lieue depuis cette ville jusqu'à l'embou-

(1) Mahmoud Pacha avait été domestique à Raguse, où il nous rendit quelques services en 1805. Je le revis, en 1808, jardinier et marchand de poules à Nicopolis.

chure du fleuve Pindus (1), maintenant appelé Morno, on aura le diamètre de la base du mont Rigani. Dès qu'on a passé ce fleuve dangereux, qui prenait son nom d'une ville de la Tétrapole Dorique, ainsi que la montagne dont il baigne le versant oriental, on arrive, à un quart de lieue de son embouchure, au village d'Omer-Effendi. En remontant de là, par sa rive gauche, le Pindus, qui décrit une courbe au nord-est, dans une demi-heure de marche, on passe au village d'Apano-Longos. On découvre immédiatement, une lieue à l'occident, au penchant du mont Rigani, qui prend à cette hauteur le nom de Pindoros, Souley et le cours sinueux d'une rivière sur laquelle il y a deux moulins; et après une demi-heure de montée, on parvient au monastère de Saint-Jean, près duquel on trouve des ruines qui sont peut-être celles d'Eupalium (2). La vallée commence bientôt à devenir plus scabreuse (3); les contreforts, boisés par intervalles, sont roides; et il faut gravir avec peine, pendant plus d'une heure et demie, pour monter à Clyma-Apano, bourg de cent cinquante familles chrétiennes, dont une colonie a fondé, une demi-lieue plus bas, le village de Clyma-Cato. On perd de vue, à cause de l'escarpement des ressauts,

(1) Pindus, Strab., p. 676; mons, 430, 434; urbs, 427.

(2) Eupalium, Strab., lib. X, p. 450; Plin., lib. IV, c. 3; Tit.-Liv., lib. XXVIII, c. 8; Steph. Byz.

(3) De cette hauteur jusqu'au fleuve Pindus, ou Morno, il y a une demi-heure; et une heure un quart, à vol d'oiseau, jusqu'à la mer.

le golfe de Corinthe; et on domine la vallée de Zaravelli, traversée par une rivière qui se rend dans la rade de Saint-Nicolas, appelée anciennement Erythrée (1), port de la Locride, situé trois lieues à l'orient de Naupacte. Je n'ai point appris qu'on trouvât de ruines de ce côté. Cependant je conseillerai aux voyageurs de visiter cette gorge et les environs de Cardari, en remontant jusqu'à Etia, où il existe des vestiges d'antiquité.

Au nord-ouest de la vallée de Courbassi, qui est arrosée par la rivière de Varnacova, on aperçoit dans le mont Pindoros, à la distance d'une lieue et demie, Vlacho-Catouna, colonie des Valaques Bomiens, et une suite de villages (2) qui s'élèvent jusque dans la haute région de l'Oxas, ou Acyphas (3), point culminant de la montagne. A la rive gauche du fleuve, qu'on remonte encore pendant quatre lieues, on ne voit que les faibles hameaux de Criatzi et de Pentagious, qui restent à la droite du sentier par lequel on entre dans la Doride.

Le plateau parallèle à celui de l'Acyphas, qui

---

(1) Érythrée, Tit.-Liv., lib. XXVIII, c. 8; Cellar., *Géogr. Antiq.*, lib. II, c. 13, p. 1112.

(2) Une lieue au nord de Vlacho-Catouna, Noutzombro; et à pareille distance les uns des autres, en remontant vers l'Acyphas, on trouve Tristéna, Sourtzi et Copaki, point extrême de la vallée, dont la distance jusqu'à la mer est évaluée à huit heures.

(3) Ἀκύφας πόλις μία τῆς Δωρικῆς τετραπόλεως. Steph. Byz.; Strab., lib. IX, p. 434.

s'étend vers les sources du fleuve Morno, est à l'orient celui d'Artotina, bourgade située sur l'emplacement d'Erinée, qui était une des quatre métropoles de la haute Thessalie, d'où sortirent les Héraclides pour entrer dans le Péloponèse (1). Leurs ancêtres avaient fondé, au versant méridional du mont OEta, entre la Locride occidentale et le mont Parnasse, indépendamment de cette place, celles de Bœum et de Cytinium (2), auxquelles Pline ajoute Lilée, Carphie (3); et Tzetzès, une sixième qu'il appelle Dryopie (4), nombre adopté par le scholiaste de Pindare, qui donne pour berceau aux Doriens leurs fondateurs, la Perrhébie (5). Ces villes, peu considérables, situées dans un pays ingrat, avaient été tellement ravagées pendant la guerre phocique, dans les démêlés des Macédoniens et des Etoliens, et par les Athamanes, que Strabon s'étonnait comment il en existait encore des traces de son temps (6). On n'a donc plus que des homonymies imparfaites pour reconnaître ces acropoles; et Erinée seule frappe les yeux du voyageur,

---

(1) Strab., lib. IX, p. 133, 134, 212, 238, 266 et 427.

(2) Κυτίνιον, Βοῖον, Ἐρίνεον. Diod., lib. XI.

(3) Plinius quinque Doridis urbes refert, Sperchion, Erineon, Boion, Pindum, Cytinum. Lib. IV, c. 3.

(4) Tzetzès sex enumerat. Ἡ Δωρὶς ἓξ πόλεις ἔχει, Κότινον, Βοῖον, Διλαῖον, Κάρφιαν, Δρυόπην καὶ τὴν Ἐρινέον.

Ad Lycophr., v. 741.

(5) Schol. Pindar., *In Od.* I; Pyth., p. 195.

(6) Strab., lib. IX, p. 427, *Guerre Phocique*, 353 av. J. C.

par l'inscription suivante (1), qui nomme cette ville Dorienne, en rapportant l'aventure de Chalcas Mopsus, mis à mort et enterré par Hercule à Erinée, sous un figuier sauvage (2). A l'aspect des lieux, le voyageur reconnaît les changements qu'ils ont éprouvés par suite des tremblements de terre, et comment le Sperchius et le Boagrius ont pu changer de cours (3). Il remarque les traces existantes du déluge qui éleva les eaux jusque dans cette région, lorsque l'arche de Deu-

---

(1) *Au Métochi d'Artotina, sur un marbre.*

ΚΑΛΧΑΝΤΑΜΟΨΟΝΔΙΚΑΙΟΣΗΡΑΚΛΗΣΧΛΕΥΜΕΝΟΣΠΕΡΙΕΡΙ
ΝΕΟΠΛΗΕΑΣΑΥΤΟΝΤΩΚΟΛΑΦΩΚΑΙΑΠΕΚΤΙΝΑΣΤΕΘΑΨΕΝΕ
ΝΘΕΡΙΝΕΩ.

Rien n'est plus confus, dit M. Raoul-Rochette, que les traditions relatives aux établissements et à la mort de ce devin célèbre. Nous venons de voir que, selon des monuments allégués par Strabon, il aurait, au retour de Troie, *dirigé ses pas vers l'Italie.* Mais le scholiaste de Lycophron, qui fait également mention du tombeau de Calchas dans la *Siritide*, prétend, avec assez de vraisemblance, que ce n'était pas celui de Calchas, fils de Thestor, mais d'un autre devin du même nom, qui avait été tué dans cette contrée par Hercule.

Hist. de l'Établiss. des Col. Grec., t. II, p. 402 et 403.

Le savant académicien nous dira sans doute à quel Chalcas Mopsus, mis à mort par Hercule, se rapporte l'épitaphe d'Artotina, bourgade de la Doride, située sur l'emplacement d'Érinée.

(2) Ce jeu de mots sur Érinée, qui est un nom de ville, et celui du figuier non greffé, est rapporté d'après la fable d'Hésiode, que Strabon raconte, lib. XIV, p. 642. *V.* etiam Tzezès; Lycophr., v. 138.

(3) Strab., lib. I, p. 60.

calion se reposa sur le sommet du Parnasse (1). Enfin un autre fragment de marbre rappelle qu'on foule le territoire de la Doride (2). Le bourg d'Artotina, habité par cent vingt familles chrétiennes, renferme sans doute d'autres objets d'antiquité qu'on découvrirait, si on pouvait y faire des fouilles. Mais qui oserait entreprendre un pareil ouvrage? Les moines, possesseurs de l'épitaphe de Chalcas Mopsus, craindraient même de le déplacer du mur de leur ferme, dans lequel il est scellé, pour ne pas être accusés d'avoir vendu quelque objet précieux à l'étranger. Au reste ce qui est enseveli dans la terre y restera probablement longtemps, car les modernes Doriens sont plus qu'insouciants sur l'archéologie. La seule industrie de leur bourgade est abandonnée aux Bohémiens, qui confectionnent de la poudre à tirer, et nouveaux Tubalcains (3), les clous, les fers, ainsi que les instruments nécessaires à l'agriculture.

Les sources du fleuve Pindus se trouvent une lieue et demie au nord d'Artotina, entre Copaki et Costaritza, villages situés dans une gorge escarpée. Comme au point de départ des eaux en général, le Pindoros s'élève au nord-est d'Artotina, en formant un nœud pour s'embrancher avec les faîtes des monts Oxas et

---

(1) Casaub., n. 4, in p. 417; Strab.

(2) Cette inscription malheureusement incomplète ne porte que ces mots : ΑΟΡΙΕΠΕΑΙΣΕΟΖΘΕΜΑΝΟΒΟΙΩ.

(3) Tubalcain; c'est le Vulcain de la Bible (Genes., 4, 22), le plus célèbre des forgerons de l'antiquité, que les Zingari invoquent dans leurs cérémonies magiques.

Zônas. Cette réunion des trois montagnes présente un entablement d'une lieue et demie de développement, à l'extrémité orientale duquel on trouve la source mère du Céphise, que les modernes appellent Mavro-Potamos (fleuve noir) (1). Les auteurs anciens, qui n'avaient peut-être pas fait une étude particulière de ce système de montagnes, ont dit et répété que le Parnasse séparait les Locriens Opuntiens et Epicnémidiens, des Ozoles. Ce trait descriptif, pris à vue de pays, peut être considéré comme le profil des montagnes, dessiné du fond de la vallée d'Amphise. Mais en comparant mes relevés, on peut se convaincre que cette démarcation est formée par le Pindoros, et que la Doride occupait une vallée intermédiaire entre les trois peuplades des Locriens (2). Les étages de sapins qui terminent au nord l'horizon d'Artotina, indiquent la région hyémale du mont Œta, appelée maintenant Zona et coli des voleurs, ou Clefta-Choria. Cet enclave, composé de quatre villages (3) habités par des familles de race dorienne, parlant un idiôme

(1) Source primitive du Céphise, une heure un quart N. E. d'Artotina; de Lépante, quatorze heures et demie, en y comprenant les détours des montagnes; de cette source une heure N., pic culminant du mont Zôna.

(2) La Doride est la clef de la voûte de cette partie de la Grèce. A l'occident et au midi, étaient les Locriens Ozoles; au S. E., la vallée d'Amphise, la Phocide, et à l'E. N. E., les Locriens, Épicnémidiens et Opuntiens.

(3) Ces villages sont, deux heures et demie N. de la source du Céphise, Levcaditi, Skia, Monsounitza, et Arachnia, population inconnue.

différent des autres Grecs, est située dans un lieu tellement rude et escarpé, que les montagnards, qui y vivent retranchés, n'ont encore pu être subjugués par les Turcs.

Quand on a doublé le mont Zôna, on marche en plaine, en côtoyant le Céphise, qui reçoit la grande rivière de Cotouri (1), et une lieue plus bas, celle de Paradisi, d'où il décrit une courbe au nord vers Lidoriki. Ce bourg, chef-lieu de canton et siége d'un cadi, est composé de deux cents familles grecques et turques parlant une même langue, car les mahométans sont des apostats indigènes. On reconnaît là beaucoup mieux qu'à Artotina, le langage des Doriens, dont le pays est encore le même sous le rapport de sa température froide. Mais on n'y entend plus mugir le Céphise *tous les après-midi*, comme le raconte Pausanias (2), si ce n'est au printemps, quand le soleil commence à dissoudre les neiges du mont Zôna. Alors les sources, grossies par leur fonte, coulent avec impétuosité, et le fleuve roule des eaux écumantes qui brisent avec fracas entre les rochers dont son lit est parsemé.

La vallée de Lidoriki, qui renferme plusieurs villages considérables (3), aboutit, comme on le sait,

---

(1) Cotouri, une heure et demie N. du fleuve, et autant de sa source mère.

(2) Paus., lib. X, c. 33.

(3) Les villages de ce bassin sont, dans le rayon d'une lieue, Gâva, Tragoudaki et Clyma, résidence de l'évêque et des primats grecs du canton; deux heures E. de Lidoriki, Caladja,

au plateau de la Béotie; et par le défilé de Caladja, elle communique avec le bassin du Sperchius. Ce système peu compliqué de chemins tracés en galeries autour du Parnasse et dans les hautes régions de la Grèce, permet d'expliquer les événements de la guerre des Gaulois contre les Grecs, lorsque ceux-ci combattirent pour la seconde fois, afin de sauver leur patrie. On voit les Grecs, dans cette lutte solennelle, campés à la rive droite du Sperchius, dont ils avaient rompu les ponts; tournés par les barbares qui avaient passé le fleuve à son embouchure (1), on comprend leur marche rétrograde vers les Thermopyles, où, par le double avantage de leur position et de leur tactique, ils les contiennent et les battent. On suit Brennus, après cet échec, à travers la Béotie, remontant la vallée du Céphise, attaquant Trachine, afin d'entrer dans le bassin du Sperchius. Repoussé devant cette place, il médite une invasion dans l'Etolie, afin de diviser les Grecs retranchés dans les Thermopyles. Ce chef, qualifié de barbare, développe des combinaisons qui ne pouvaient appartenir qu'à un général dont le génie con-

---

frontière de la partie du canton de Livadie, comprenant les Arvanito-Choria. Les montagnes de droite prennent le nom de Chlômos, en se prolongeant vers Boudounitza.

(1) Près du village moderne de Calivia, le Sperchius, ou Hellada, se perd au fond des salines qui appartiennent à titre de dotation au bey de Zeïtoun. On voit aux environs les villages de Berbei, Chetir bey et Sarêmo-Sakli. Le dernier affluent que le fleuve reçoit est la rivière Gorgo, qui prend sa source au mont Catavôthra, dépendant de l'OEta.

naissait tous les plans du pays. Il ordonne à ses lieutenants Orestorix et Combutis, qu'il détache avec quarante mille hommes et cinq cents chevaux, de repasser le Sperchius (1) près de son embouchure dans le golfe Maliaque, et de remonter la vallée qu'il arrose, pour fondre sur l'Etolie, dont les défenseurs se trouvaient au pas des Thermopyles avec l'armée grecque (2).

La vallée du Sperchius, dans laquelle l'histoire nous

---

(1) En tenant cette route, on traverse le canton moderne de Bodonitza, qui a pris, suivant toute apparence, son nom de la Dodone thessalique, dont Suidas plaçait le temple près de Larisse l'ancienne. Il faut en conséquence indiquer, non pas dans la vallée du Titarèse, ou Saranta-Poros, la Dodone dont Achille invoque le dieu tutélaire (Iliad. XVI), mais dans le bassin du Sperchius, entre Lamia, Anticyre et la partie du mont OEta, qui est appelée aujourd'hui Catavôthra.

Étienne de Byzance prétend même qu'il faudrait peut-être dire, au lieu de Dodone, que cette ville ancienne fut appelée Bodone (ἔτερρι δὲ γράφουσι Βοδωναῖς); car il y a, dit-il, une ville de ce nom dans ce lieu (πόλιν γὰρ εἶναι Βοδώνην, ὅπου τιμᾶσαι).

Cette ville, qui existe encore de nos jours, est connue sous le nom de Bodonitza, et elle forme un chef-lieu de canton, dans lequel il y a douze cents habitants grecs et huit cents Turcs habitant dans un vieux château-fort. Voici les principales ruines existantes dans ce villaïéti, qu'il serait à propos d'examiner. Au sortir du défilé des Thermopyles, du côté de la Thessalie, l'enceinte appelée Palæo-Castron, on demanderait les villages d'Omolos et de Cato-Matia. Près d'Oglomistais, on retrouverait celles d'Anticyra, et vers Xirchons, deux enceintes qui méritent d'être explorées avec soin.

(2) *Hist. des Gaulois, Temps historiques*, p. 69; par le Déist de Botidoux.

laisse perdre de vue les opérations des lieutenants de Brennus, forme de nos jours le canton de Patradgik. Son étendue, divisée en quatre *semptis* (1), embrasse la partie de la Thessalie comprise entre le mont OEta et l'Othrys, depuis le territoire de Zeïtoun jusqu'au canton d'Agrapha. La première de ces subdivisions occupe, à l'extrémité orientale de la vallée, les deux bords du Sperchius, ou Hellada, dans une étendue de cinq lieues depuis la mer (2). A une heure de cette ligne de démarcation, et à pareille distance du fleuve, on trouve Patradgik, ou Néa-Patra, siége d'un évêque suffragant de Larisse et d'un cadilik qui relève du sangiac de Tricala. La tradition fait remonter au huitième siècle la fondation de cette ville par une colonie d'Achéens de Patras, forcés de s'expatrier à cause des invasions des barbares dans le Péloponèse. Tel est le récit des habitants, qui n'ap-

---

(1) *Sempti;* cette nouvelle dénomination territoriale correspond au mot *coli*, que j'ai employé plusieurs fois.

(2) Le sempti des Vlacho-Choria, *villages valaques*, confine avec Zeïtoun, Salone et Lidoriki; à la gauche de la Hellada, à deux heures de la frontière de Zéïtoun et quatre heures de la mer, Michadaïs, 40 familles valaques; une heure O., Coupo-Chlori, 60 *id.* Les huit hameaux qualifiés de Képhalo-Choria, situés à une lieue de distance en remontant à l'O. N. O., sont : Castritza, 20 *id.;* ruines cyclopéennes d'une ville qui ne m'est pas connue; Comirianès, 40 *id.*, divisé en deux quartiers; Séliani, 50 *id.;* Colokythia, 10 *id.;* Argyria, 10 *id.;* monastère Agathémi, quinze moines; Castania, 30 *id.;* Poulcochoria, 20 familles valaques; Lala, 20 *id.;* Vasilica, 15 *id.;* et huit à dix autres petits hameaux, tels que Marmara, Sica, Alpo-Chori, Rogozana.

portent aucune preuve historique pour le justifier. Quant aux bourgades les plus considérables de ce sempti, elles ont également leurs souvenirs particuliers, tels que Sopho (1), dont les habitants se prétendent originaires de l'Etolie, et Bogomilos (2), qui se dit fondée par une colonie de Bohémiens maintenant remplacée par des mahométans (3).

Une lieue au nord de Patradgik, après avoir passé le Sperchius sur un pont en pierre de cinq arches, on entre dans le troisième sempti, qui est celui de Gianouladi (4); et en descendant pendant trois milles la rive gauche du fleuve, on arrive à Castritza. Près de ce hameau, on trouve les ruines d'une ville en construction cyclopéenne, avec des restaurations grecques et romaines, qu'on s'accorde à regarder comme l'ancienne Hypate (5), célèbre par sa splendeur autant que par ses magiciennes (6), et l'hellé-

---

(1) Sopho; les Sophiens étaient un peuple d'Étolie, suivant Strabon; mais je pense que c'est le même que les Ophiens.

(2) Bogomilos; Peysonel., *Observ. Histor.*, c. 17.

(3) De Patradgik, une heure O., Perlevto; de Perlevto, deux heures O., Sopho; de Patradgik, une heure et demie S. E., Bogomilos.

(4) Sempti de Gianouladi, deux heures un tiers E. O., sur une heure deux tiers N. S. depuis le pont jusqu'au défilé de Thaumaco; de l'entrée de ce défilé au lac Xisou, ou Xinias, une heure; de là à Thaumaco, deux heures.

(5) Ptolem., lib. III, c. 13; Tit.-Liv., lib. XXXVI, c. 16; Plin., lib. IV, c. 8; Steph. Byz.

(6) Aristoph., *Nub.*, v. 747; Plin., lib. XXX, c. 1; *Hippolyt. Coronat.*, act. II, v. 420; Apul., *Métamorph.*, lib. I et II.

bore qu'on cueille encore aux environs (1). Le restant de cette contrée, qui est enveloppée par la courbe des monts Othrys, n'offre que douze villages peuplés de Grecs et d'Albanais chrétiens adonnés à l'agriculture.

A l'occident du territoire de Gianouladi, s'élève le sempti de Boucaïa, traversé par la Levca, qui prend sa source dans le mont Varibovo (2), dont les gorges ombreuses renferment treize villages habités par des Valaques et des Albanais presque insoumis. Enfin, au couchant des Vlachò-Choria, la haute vallée du Sperchius, comprend le sempti Polyto-Choria, qui confine avec l'Etolié et le canton d'Agrapha.

A cette distance, on ressaisit le fil de l'expédition des lieutenants de Brennus; on reconnaît la vallée dans laquelle Orestorix et Combutis s'enfoncèrent avec leur armée, pour descendre par Callium dans l'Etolie, d'où ils revinrent, après avoir fait le dégât, sans doute avec moins de perte que ne le dit Pausanias, rejoindre leur chef, qui avait pris de nouveau position devant les Thermopyles. Ce retour fut le signal de l'ébranlement général des Gaulois. Précédés de Brennus, ils s'élancent vers les défilés du mont Œta, qu'ils franchissent à la faveur d'un brouillard épais qui cache leur marche aux Grecs; ils désolent la Béotie, ils passent le Céphise; et les débris d'un corps de Phocéens échappés à leurs coups, viennent annoncer aux confédérés que le pas des Thermopyles

(1) Theophrast., *Hist. Plant.*, lib. IX, c. 2.
(2) Varibovo, quatre heures N. O.

est tourné. A cette nouvelle, les guerriers de l'Attique, du Péloponèse, les Béotarques et leurs soldats se débandent, et vont porter l'épouvante dans les villes de la Grèce. En vain l'Etolien Philomèle veut faire tête à Brennus; en vain, après avoir échoué à lui disputer le passage, il harcèle son arrière-garde commandée par Acichorix! Il faut céder aux Gaulois, et une puissance surnaturelle peut seule sauver le territoire sacré de Delphes de leur fureur! *Soudain*, dit Pausanias, *on vit éclater des signes évidents de la colère céleste. La terre trembla pendant une grande partie du jour sous les pieds des Gaulois; le feu des éclairs effraya leurs légions; et le bruit des tonnerres ne leur permettait pas d'entendre le commandement de leurs chefs. La foudre, unie à des feux sortant du sein de la terre, et les héros tutélaires de la Grèce parurent dans les airs, afin de les épouvanter!.... Cependant les Gaulois étaient encore restés dans une attitude menaçante, lorsqu'à cette journée terrible succéda une nuit glaciale* (1). *L'armée se trouva tout-à-coup ense-*

(1) Brennus et son armée, qui avaient hiverné dans la Thessalie, étaient probablement entrés en campagne au mois de mars. Cette saison, comme je l'ai observé pendant un séjour de douze années dans la Grèce, est celle des tremblements de terre. Les tonnerres, alors très-fréquents, sont accompagnés de torrents de pluies pour les plaines, et de neiges si considérables sur les montagnes, que, dans une seule nuit, elles en sont couvertes à la hauteur de plusieurs pieds. Leur chute est alors d'autant plus dangereuse, que, n'étant pas durcies par la gelée, leur encombrement rend les défilés impraticables. Ainsi ce que dit Pausanias a les couleurs de la vérité, sauf l'exagération poétique qu'il mêle à sa narration, pour décrire cette catastrophe.

velie sous les neiges, et les soldats ne revirent le jour que pour être témoins de l'éboulement des rochers du Parnasse, qui les écrasaient par centaines. Brennus est dangereusement blessé! A cette nouvelle, la confusion se répand dans l'armée; les soldats, qui ont perdu de vue leurs signaux de reconnaissance, tournent leurs armes contre eux-mêmes, en croyant combattre des ennemis; et leur destruction totale (1) *fut l'effet de leur aveuglement, ouvrage de la colère des dieux.*

Si la Locride Ozole, qui borde une partie des golfes de Corinthe et de Crissa, ne rappelle pas les souvenirs guerriers des vallées du Céphise et du Sperchius, on retrouve cependant encore entre ses coteaux, des sites dignes de fixer l'attention du voya-

(1) Pausanias dit positivement qu'il n'échappa pas un seul Gaulois à la colère des dieux et des Grecs, qui reprirent courage en voyant les éléments déchaînés contre les barbares. « Acichorix, qui formait l'arrière-garde de leur armée, rallia « cependant ses débris à l'entrée de la Thessalie, lorsque Brennus « se fut donné la mort. On le voit aux prises avec les Maliens « et les Thessaliens au-delà du Sperchius. On sait qu'à la suite « de la dislocation de son armée, une division de quatre mille « hommes passa au service de Ptolémée Philadelphe, et qu'un « autre fonda la ville de Tullis sur l'Hellespont. Enfin il est « prouvé qu'un corps de Scordisques, commandés par Bathanatus, revint dans ses foyers au confluent de la Save et du « Danube; que les Tectosages, chargés de l'or du temple de « Delphes qu'ils prirent (Plutarch., *Vit. Camill. in Parallel.*), « l'apportèrent à Toulouse, d'où il fut enlevé par le consul « Cépion, l'an de Rome 646; enfin que divers détachements « passèrent au service de Pyrrhus, d'Antigone Gonatas et de « plusieurs autres princes. »

Le Déist de Botidoux, *Hist. des Gaulois*, p. 72.

geur. Le canton de Malandrino, qui termine cette contrée à l'orient, commence environ à trois lieues de Lépante près de l'île de Trissonia, par le coli de Coucousouri, dénomination qui dérive peut-être de Couros, territoire appartenant aux Phocéens voisins des Locriens, qui y possédaient un temple dédié à Apollon (1). Sur le penchant des coteaux et dans les vallées voisines, on aperçoit Véternitza, Xilogaïdara, qui donne son nom à une chaîne aride de montagnes; Stélia, qu'on croit être l'ancienne Oënéon (2), et Zouriano, voisin d'Etia, dont jai parlé précédemment (3). Dans une gorge intermédiaire, située entre Kisséli et Monastiraki, on retrouvera, près de Monastir-Coutziro, les restes de Chaléon (4), place peu considérable qui avait un port de barques, comme le hameau qui l'a remplacée. Un contrefort du Pindoros prolonge au sud-ouest un cap appelé Psoro-Mita, qui abrite le port de Galaxidi, que je crois être celui d'Oëanthe (5). Enfin, au nord de Galaxidi, le mouillage de Janaki rappellera celui de Phestum (6), la

(1) Péripl. Scylax.

(2) OEnéon; Thucyd., lib. III, p. 238, 240; Steph. Byz.

(3) De Lépante à Trissonia, trois heures un tiers; de Trissonia à Véternitza port, trois heures deux tiers; de Véternitza, un tiers d'heure, Kisséli; de Kisséli, deux tiers d'heure, Monastiraki.

(4) Chaléon; Thucyd., lib. III; Plin., lib. IV, c. 3; Steph. Byzant.

(5) OEanthe; Paus., lib. X, c. 38; Steph. Byz.

(6) Phestum; Plin., lib. IV, c. 3.

calanque d'Anémo-Campi, celle de Tolophon (1), dont l'Hylæus baigne encore les ruines. Tel est le champ des conjectures dans cette partie de la Locride, dont je ferai connaître les attérages et la nouvelle colonie de marins galaxidiotes, en décrivant le portulan du golfe de Corinthe.

Malandrino, situé dans la vallée de l'Hylæus (2), est un village de quatre-vingts familles grecques et turques, qui n'a rien de particulier. Vers les sources de sa rivière, on voit, près de Palæo-Catouna, des ruines anciennes; et une lieue au nord, une source d'eau purgative. Au-dessous de Malandrino, en descendant vers Anémo-Campi, on remarque, au voisinage de Servoula, quelques pans de murailles anciennes; et un quart de lieue au-dessous, après avoir passé le pont de Calamatir, on entre dans le défilé de Caroutia, qui conduit à Salone. C'est là tout ce qu'on retrouve dans la partie septentrionale de ce canton, qui a peut-être pris le nom de *Malandrino*, parce qu'il fut de temps immémorial, comme il l'est encore, le repaire des bandes de voleurs de l'Étolie.

D'après le tracé topographique que je viens d'exposer, on peut expliquer la marche d'Euryloque à travers le pays des Locriens Ozoles, telle que la rapporte Thucydide (3). Le défilé de Caroutia serait,

---

(1) Tolophon; Thucyd., lib. III; Steph. Byz.

(2) Malandrino, trois heures et demie du port d'Anémo-Campi, et cinq heures un quart de Véternitza; deux heures N. O., Palæo-Catouna; d'*id.*, une heure N., sources purgatives.

(3) Thucyd., lib. III.

dans ce cas, le passage difficile par lequel ce chef, parti de Delphes, conduisit son armée, afin de pénétrer dans la Locride. Mais on ne peut que former des conjectures approximatives sur l'emplacement des Myoniens (1), des Hippéens, des Messapiens, des Tritéens et des autres peuplades énumérées par Thucydide et Pline, dont il serait, je pense, très-difficile de retrouver la position des bourgades.

La population des trois cantons dont je viens d'ébaucher la description est, d'après le cadastre que je possède, de dix-huit mille habitants pour celui de Patradgik, de six mille cent quinze pour le Lidoriki, et de six mille quinze individus pour le Malandrino, en y comprenant la ville de Galaxidi, qui se trouve actuellement immatriculée au Cadilik de Salone (2). Quant au commerce des produits territoriaux, je ne connais que ceux du Lidoriki et de Malandrino, qui sont estimés, pour l'année 1815, à la somme de huit cent quatre-vingt-dix mille cent piastres turques. Tel est le résumé de mes recherches sur cette contrée jusqu'à présent ignorée des voyageurs.

Je borne ma carrière descriptive à la vue d'Amphise et du Parnasse, qui n'est plus le rendez-vous des théories, comme aux jours où les peuples, vo-

---

(1) Myoniens; Steph. Byz.

(2) Si à ce dénombrement de trente mille cent trente individus, ci. 30,130
on ajoute, pour le canton de Salone. 13,595
on aura, pour cette contrée et la Phocide, une population de. 43,725

guant sur la mer des Alcyons, poussés par les vents sonores, conduisaient des *hécatombes parfaites* aux autels d'Apollon! La plage de Crissa ne répond plus aux hymnes de tant d'adorateurs qui se pressaient pour monter vers Delphes! Les temps sont accomplis; les maîtres prédits par Homère (1) ont paru; et les autels du fils de Latone, ainsi que sa ville chérie, sont pour jamais détruits.

---

(1) Ἄλλοι ἔπειθ' ὑμῖν σημάντορες ἄνδρες ἔσονται
Τῶν ὑπ' ἀναγκαίῃ δεδμήσεσθ' ἤματα πάντα.
HOMER., *Hymn. in Apoll.*, v. 542 et 543.

Dans la suite des temps, d'autres maîtres paraîtront sur cette terre, et vous serez à jamais soumis à la violence.

ALI TÉBÉLEN VÉLI-ZADÉ.

CHAPITRE LXXXIX.

État de la Grèce sous le gouvernement d'Ali pacha.

Oderint dum metuant.

Après avoir décrit par drapeaux et cantons les différentes provinces de la Grèce continentale, il devient indispensable de faire connaître le gouvernement particulier auquel elles sont soumises. Cette tâche me conduit à parler d'un homme qui a associé son nom à toutes les calamités dont ce beau pays est le théâtre depuis un demi-siècle!

Ali Tébélen Véli-Zadé (1), qui paraît sur la scène de la Grèce, se prétend issu d'une famille ancienne de l'Asie mineure, dont le chef passa en Épire avec les hordes de Bajazet Ildérim; mais il n'allègue aucuns titres pour prouver cette origine. D'après les recherches auxquelles je me suis livré pour découvrir son extraction, il paraît être indigène plutôt qu'Asiatique, et descendre des Schypetars chrétiens, qui ont embrassé le mahométisme depuis l'époque de la conquête. Ce fait semble positif; et sa généalogie, qui re-

(1) Ali Tébélen, fils de Véli.

monte à la fin du seizième siècle, serait au reste plus qu'indifférente, sans la célébrité à laquelle il est arrivé par ses forfaits.

Mouctar, grand-père d'Ali, périt, dit-on, dans l'expédition des Turcs contre Corfou, que la valeur du maréchal de Schullembourg sauva de la fureur des infidèles; et il laissa en mourant trois fils, dont le plus jeune fut Véli, père du satrape actuel de Janina, sujet principal de cette histoire.

L'Épire, à cette époque qu'on peut assigner à l'année 1717, n'était point soumise à l'autorité d'un visir absolu. Chaque canton, et souvent même chaque ville, formait une sorte de république autonome divisée en *pharès* ou partis; et de grands feudataires contrebalançaient, au milieu de ces associations, l'autorité des pachas envoyés par la Porte Ottomane. Tous se réunissaient afin d'empêcher les empiètements et sur-tout l'inamovibilité de ces proconsuls annuels (1), qu'ils faisaient déposer à leur gré. Mais à peine libres des craintes que les pachas leur inspiraient, les inconstants Schypetars tournaient leurs armes, peuplades contre peuplades, de sorte qu'on n'était jamais tranquille. Cet état d'anarchie, dont les guerres coûtaient peu de sang, avait cependant l'avantage, malgré les froissements qu'il occasionnait, d'entretenir un esprit belliqueux parmi les Épirotes, et de les rendre attentifs au maintien de leurs libertés. Les chrétiens, par-

(1) Les visirs, pachas, etc., ne reçoivent jamais leurs commissions que pour une année lunaire, et leurs firmans se renouvellent à chaque bayram.

tout ailleurs esclaves, en prenant rang parmi les guerriers, étaient affranchis du tribut servile du Caratch, et jouissaient d'une considération particulière auprès des Turcs, qu'ils faisaient quelquefois trembler. Ils avaient, par leur courage, obtenu des cantons libres, des capitaines particuliers pour les commander, et des franchises garanties par des capitulations spéciales avec les sultans. Tel était l'état ordinaire des choses.

Véli bey, comme perdu dans la foule des tenanciers de la couronne, et ses frères, nés dans la petite ville de Tébélen, possédaient, à l'époque dont je parle, un revenu annuel de six mille piastres, somme qui représentait alors dix-huit mille francs de notre monnaie (1). C'était un grand revenu dans ce temps-là pour des particuliers, mais insuffisant pour des beys qui avaient des hommes d'armes à leur service; aussi la famille fut bientôt divisée par l'intérêt. Comme les querelles domestiques ne se terminent jamais que par la violence, on prit les armes; et les deux frères aînés s'associèrent, afin de chasser Véli, né d'une esclave (2), qui fut forcé de s'expatrier et de courir les chances de la profession des *chevaliers errants* albanais, qu'on appelle *voleurs* de grand chemin.

Au bout de quelques années, Véli bey, enrichi dans ce métier, et fortifié par une bande aguerrie

(1) La piastre turque, au temps de Fourmont, qui voyageait en 1728, était cotée à 3 liv. 12 s.; elle est maintenant tombée à 88 centimes.

(2) Les enfants issus d'une épouse avec capin (contrat), ou d'une esclave, sont également légitimes et habiles à succéder, suivant le code civil des Turcs.

de partisans, reparut inopinément devant Tébélen. Passer la Voïoussa, pénétrer dans une bourgade ouverte, contraindre ses frères à se renfermer dans la maison paternelle, fut l'affaire d'un moment. En vain ceux-ci, barricadés, voulurent résister; Véli, après avoir forcé les portes, les poursuivit jusque dans un pavillon, auquel il mit le feu, et fit ainsi périr dans les flammes, ses frères, qui ne l'auraient sans doute pas plus épargné, s'il était tombé en leur pouvoir.

Après cette expédition, Véli bey, maître de la fortune entière de sa famille, riche des dépouilles amassées dans ses courses, devint le premier aga de Tébélen, et songea à s'y fixer, en renonçant au métier toujours périlleux de *chevalier errant*. Il avait déja un fils d'une esclave, qui ne tarda pas à le rendre père d'un second enfant mâle et d'une fille; mais malgré cette lignée, il pensa à s'allier, par un mariage avec *contrat*, à quelque maison titrée du pays. Il rechercha en conséquence, et obtint la main de Khamco, fille d'un bey de Conitza; alliance qui le mit en rapport de parenté parmi les principales familles de la Toscaria, et sur-tout avec Courd pacha, visir de Bérat, qu'on disait issu de la noble famille de Scanderbeg. Dans le cours de quelques années, Véli bey eut de sa nouvelle épouse Ali et Chaïnitza, qu'on verra figurer dans les événements tragiques de l'Épire. Depuis ce temps, Véli Tébélen n'eut que quelques démêlés contre ses voisins, à la suite desquels il perdit une partie de ses biens; et il mourut à l'âge de quarante-cinq ans, laissant cinq enfants, au nombre desquels se trouvaient Ali et sa sœur, qui étaient en bas âge.

Ces détails, que je tiens du visir Ali lui-même, ainsi que les principales particularités de sa vie, m'ont été confirmés par un homme qui l'avait suivi dès sa plus tendre enfance (1). « Son esprit turbulent, me « disait ce vieillard, se manifesta au sortir du harem; « car on remarquait en lui une pétulance et une ac- « tivité qui ne sont pas ordinaires aux jeunes Turcs « naturellement altiers et composés. Dès qu'il put se « dérober de la maison paternelle, ce fut pour courir « les montagnes, dans lesquelles il errait au milieu « des neiges et des forêts. En vain son père voulait « fixer son attention; obstiné autant qu'indocile, il « s'échappait des mains de son précepteur, qu'il mal- « traitait même lorsqu'il était sûr de l'impunité. Ce ne « fut enfin que dans l'adolescence, après avoir perdu « son père, qu'on lui apprit à lire, et qu'il parut *s'ap-* « *privoiser*. Il tourna alors ses affections vers sa mère; « il se soumit à ses faciles volontés, et il n'eut plus « d'autre règle que ses conseils. Elle lui apprit sur-tout « à haïr ses frères consanguins, en fomentant dans « son cœur les passions jalouses qui la dévoraient. »

Les enfants qui naissent des polygamies simultanées n'ont jamais cette fraternité qu'on remarque dans les familles issues d'un même sang. Ils partagent dès leur jeune âge les dissensions du harem, en entrant dans les querelles de leurs mères, qui sont natu-

---

(1) Jérome de la L...., gentilhomme savoisien, qu'un affaire malheureuse avait obligé de se réfugier auprès de Véli bey. J'ai connu, en 1806, ce vieillard presque centenaire, qui exerçait la médecine à Janina.

rellement portées à détester leurs rivales. Ainsi dès le berceau datent des ressentiments que le temps ne manque jamais de faire éclater, sur-tout quand le chef qui les comprimait vient à mourir (1). C'était la situation dans laquelle se trouvait la famille de Véli bey, dont la mort avait été précédée de celle de son esclave, qui laissait ainsi les enfants du premier lit à la disposition d'une marâtre jeune et douée d'un caractère qu'on était loin de lui supposer.

Tant que Véli bey avait existé, Khamco n'avait paru qu'une femme ordinaire; mais, dès qu'il eut fermé les yeux, renonçant tout-à-coup aux habitudes de son sexe, elle quitta les fuseaux, abandonna le voile; et nouvelle amazone, elle prit les armes. Sous prétexte de soutenir les droits de ses enfants, elle réunit autour d'elle les partisans de son époux, auxquels elle *prodiguait ses faciles bontés;* et parvint de proche en proche à engager dans sa cause ce que la Toscaria avait d'hommes dissolus et dangereux. Les peuplades voisines de Cormovo et de Cardiki, alarmées de cette influence extraordinaire d'une femme,

---

(1) Loin que les polygamies rendissent le mariage plus commode, le joug en était bien plus pesant.... Tous les enfants d'une femme avaient autant de marâtres que leur père avait d'autres femmes; chacun épousait les intérêts de sa mère, et regardait les enfants des autres femmes comme des étrangers ou des ennemis. De là vient cette manière si fréquente de parler dans l'écriture : *C'est mon frère et le fils de ma mère.* On voit des exemples de ces divisions dans la famille de David, et encore de bien pires dans celle d'Hérode.

Mœurs des Israélites, par l'abbé Fleury, c. 14, p. 63.

et craignant pour leur indépendance, se préparaient à combattre l'orgueilleuse *maîtresse* (agadina) de Tébélen, qui les prévint en leur déclarant la guerre. Après cette explosion, on la vit bientôt à la tête de ses bandes, bravant les dangers, combattant parfois et intriguant sans relâche, jusqu'au moment où, trahie par la fortune, elle tomba dans une embuscade de ses ennemis, qui la traînèrent avec Alî et Chaïnitza, sa fille, dans les prisons de Cardiki. Triomphe fatal, comme on le verra!

On en jugeait autrement alors. La famille de Véli bey devait succomber dans cette occurrence, car déja Khamco était accusée d'avoir empoisonné le fils aîné de son époux, né de l'esclave dont le second enfant végétait dans un état d'imbécillité qu'on attribuait à ses soins. Mais, par une de ces fatalités qui s'expliquent, l'état d'une jeune femme intéressante à cause de son courage, inspira de la pitié. Ses jours furent respectés; on négocia son rachat, ainsi que celui de ses enfants; et un Grec d'Argyro-Castron fournit leur rançon, qui fut fixée à vingt-deux mille huit cents piastres (1).

Khamco, rendue à la liberté, ne s'immisça plus dans les guerres civiles de l'Épire. Occupée du soin de rétablir sa fortune, sans réformer les déréglements de sa vie, elle élevait le jeune Ali comme devant être son vengeur; et elle l'entretenait de ces maximes fu-

(1) Environ soixante-quinze mille francs. Ce négociant, auquel Khamco et sa famille durent la liberté, a été empoisonné en 1807 à Elevthéro-Chori, près Salonique, par un agent d'Ali pacha, exécuteur d'un crime qui mit le comble à son ingratitude.

nestes qui ont fait le destin de sa vie : *Mon fils*, lui disait-elle sans cesse, *celui qui ne défend pas son patrimoine mérite qu'on le lui ravisse. Souvenez-vous que le bien des autres n'est à eux que parce qu'ils sont forts ; et si vous l'emportez sur eux, il vous appartiendra.* Par ces conseils pernicieux, elle formait son fils au brigandage, en lui répétant que *le succès* légitime les entreprises désavouées par *l'usage*. Elle favorisait enfin ses desirs dans toutes les occasions, en lui redisant sans cesse cet adage épouvantable, que Suétone met dans la bouche d'Agrippine, en parlant à son fils : *Cuncta licet principi.*

Ali, qui aime à raconter les événements de sa vie, s'animait souvent en parlant de son éducation première! « Je dois tout à ma mère, me disait-il un jour; « car mon père, en mourant, ne m'avait laissé qu'une « *tanière* (1) et quelques champs! Mon imagination, en- « flammée par les conseils de celle qui m'a donné deux « fois la vie, puisqu'elle m'a fait *homme* et *visir*, me « révéla le secret de ma destinée. Dès-lors je ne vis « plus dans Tébélen que l'aire natale de laquelle je « devais m'élancer pour fondre sur la proie que je « dévorais en idée. Je ne rêvais que puissance, tré- « sors, palais, enfin ce que le temps a réalisé et me « promet encore; car le point où je suis arrivé n'est « pas le terme de mes espérances. »

De quelles espérances se repaissait donc encore Ali, élevé au faîte des grandeurs auxquelles un sujet puisse

(1) Tanière; l'expression du visir est τρίπα (τρῦπα), un *trou*, pour désigner sa maison paternelle.

aspirer? Cette réflexion me conduit à retracer sa position, au moment où il prit son essor, pour monter au point où il est arrivé.

L'Épire, composée d'anarchies, était gouvernée, dans ce temps, par trois pachas, qui étaient ceux de Janina, de Delvino et de Paramythia. On regardait comme cantons et villes libres sous leur patronage, la Chimère, Cardiki, Zoulati, Argyro-Castron et Souli. Courd pacha, visir puissant et redouté, gouvernait la moyenne Albanie; et tous les Schypetars étaient à ses ordres, ou bien à sa solde. Il n'y avait donc aucune apparence d'innovation. Le temps semblait même avoir cimenté la liberté anarchique de l'Épire; car, lorsqu'un canton était menacé par un voisin ambitieux, les autres venaient à son secours, et rétablissaient l'équilibre. Il y avait de cette manière, au sein de la barbarie, une espèce de balance politique, composée de ligues cimentées par le hasard, réglées par l'habitude et dirigées par une sorte d'instinct.

Un pareil état de choses aurait arrêté un homme capable de calculer les difficultés qu'il opposerait à ses entreprises; mais Ali était loin d'en apprécier les conséquences, parce que ses vues ne se sont développées qu'à mesure qu'il s'est aggrandi (1). Aidé de quelques vagabonds, il commença ses premières armes

(1) On s'imagine ordinairement que ceux qui s'élèvent, ou qui font des choses étonnantes, sont des êtres extraordinaires, sans réfléchir que c'est par les moyens placés sous leur main, qu'ils deviennent conquérants, puissants et fameux, plutôt que par leur génie.

à quatorze ans, en volant des chèvres et en augmentant sa fortune de ce qu'il enlevait à ses voisins. Comme il eut des succès dans ces expéditions partielles, il se trouva, avec l'argent qu'il avait amassé, et les économies de sa mère, dans le cas de solder un parti assez considérable pour former une entreprise contre le village de Cormovo. Mais cette première guerre ne donna pas une idée avantageuse du courage d'Ali, qui, ayant trouvé de la résistance, lâcha pied, et rentra un des premiers à Tébélen. Khamco, trompée dans ses espérances, éclata en injures, en revoyant son fils; et lui présentant la quenouille qu'elle avait reprise depuis le temps de sa captivité : *Va*, lui dit-elle, *lâche, va filer avec les femmes du harem; ce métier te convient mieux que celui des armes.*

Ali, honteux et humilié, afin de fuir les reproches de sa mère, passa à Négrepont avec trente des siens, comme boulouk-bachi, et entra, au service du satrape de cette île. Mais il paraît qu'il ne se distingua pas plus dans l'Eubée qu'à Cormovo; et, ennuyé de la vie qu'il y menait, il entra dans la Thessalie, où il se mit à guerroyer sur les grands chemins. De là il remonta dans la chaîne du Pinde; et après avoir pillé quelques villages du Zagori, il revint à Tébélen, plus riche et par conséquent plus considéré que lorsqu'il en était parti.

Avec de nouveaux moyens, Ali s'occupa à remonter sa faction; et comme il avait obtenu des succès dans le vagabondage, il recommença ses excursions, qu'il poussa à un tel excès, que Courd pacha se vit dans la nécessité d'y mettre un terme. Des troupes

que le vieux satrape mit aux trousses du héros naissant, l'atteignirent, le firent prisonnier, et le conduisirent à Bérat.

On s'attendait qu'Ali bey, dont les compagnons d'armes furent pendus, serait puni du supplice réservé aux brigands; mais quand Courd pacha vit à ses pieds un jeune homme avec lequel il avait des liens de parenté, il eut pitié de ses égarements, et retint sa colère. Ali était dans cet âge où l'homme intéresse; une longue chevelure blonde, des yeux bleus remplis de feu et d'esprit, une éloquence naturelle, lui gagnèrent le cœur du visir, qui le retint plusieurs années dans son palais, où il lui prodiguait ses bienfaits, en tâchant de le ramener dans le sentier de la probité. Enfin, touché par les prières de Khamco, qui redemandait sans cesse *son cher fils*, il le lui rendit, en les prévenant l'un et l'autre qu'ils n'auraient plus de grace à espérer, s'ils osaient troubler l'ordre public. Ils promirent donc de rester tanquilles, et ils tinrent parole aussi long-temps que Courd pacha vécut.

Cette correction indulgente parut calmer l'effervescence d'Ali, et le faire rentrer en lui-même. Il vendit ses services à ses voisins, et parvint à se faire des amis, chose préférable aux partisans soldés sur lesquels jusqu'alors son crédit avait reposé. Il étendit ses liaisons, il prit un rang distingué entre les beys du pays; et comme il était en âge d'être marié, il obtint la fille de Capelan, pacha de Delvino, qui résidait à Argyro-Castron. Il avait environ vingt-quatre ans, lorsqu'il fut admis à l'honneur de cette alliance, qui lui mérita la main et le cœur d'Éminé, femme

accomplie, dont le nom sera long-temps révéré et chéri dans l'Épire.

Capelan pacha, dans la famille duquel Ali bey venait d'être admis, était un de ces rebelles, communs en Turquie, qui, se trouvant placé à une grande distance de la capitale, croyait pouvoir impunément dépouiller et déshonorer les familles rangées sous son autorité. En associant son gendre à ses intérêts, il s'était flatté d'entraîner d'autres chefs dans son parti, et de parvenir à l'indépendance, qui est la chimère de presque tous les pachas. Mais Ali n'était pas homme à travailler pour l'élévation d'un autre. Cependant il servait son beau-père avec toutes les apparences du dévouement; il l'excitait à des crimes, qu'il dénonçait secrètement à la Porte Ottomane, dont il lui fit, par ce double artifice, encourir la disgrace. Enfin, voyant l'orage formé contre Capelan pacha, il fut le premier à le pousser entièrement à sa perte, en lui conseillant d'obéir à la citation du romili-valicy, devant lequel il était appelé pour rendre compte de sa conduite. Il savait qu'en déterminant son beau-père à cette démarche, il le conduisait à l'échafaud, où il desirait le voir monter, dans l'espérance de lui succéder et de s'emparer de ses trésors. Capelan, condamné *in petto*, fut décapité à son arrivée à Monastir; et au lieu de récompenser son délateur, on donna, pour successeur à son beau-père, Ali bey d'Argyro-Castron, homme dévoué au sultan, qui ne permit pas à Ali Tébélen de toucher à la succession de Capelan, dont les biens étaient acquis à la couronne. L'iniquité fut cette fois doublement trompée; et l'en-

nemi de l'ordre aurait peut-être reçu son châtiment, si sa mère ne lui eût suggéré un expédient qui le remit en scène avec un grand avantage.

Ali d'Argyro-Castron, qui venait d'être nommé pacha, n'avait point encore formé de choix; et Chaïnitza, fille de Khamco et sœur d'Ali Tébélen, était en âge d'être mariée. On travailla en conséqnence à cimenter une union qui fut conclue en apparence sous d'heureux auspices, puisqu'elle réunissait deux familles prêtes à devenir rivales. Mais combien elle était loin d'éteindre le ressentiment de celui qui ne pouvait se consoler d'avoir manqué le poste et l'héritage de son beau-père! Il formait mille projets qu'il avait peine à dissimuler, lorsque la mort de Courd pacha appela son attention vers Bérat.

Ali Tébélen s'était flatté, par une polygamie simultanée, de pouvoir être le gendre de ce visir, lorsqu'il apprit qu'il avait donné, en mourant, sa fille unique à Ibrahim, bey d'Avlone, qui fut en même temps promu au visiriat de la moyenne Albanie. Cette alliance, ces honneurs obtenus, à son préjudice, par un homme justement recommandable, allumèrent dans le cœur d'Ali une vengeance dont les suites ont eu des conséquences qu'il était au-dessus des calculs humains de pouvoir imaginer.

Cependant les années s'écoulaient; et le fils de Khamco était un partisan fameux, à la vérité, mais sans titres et sans emplois publics. Il roulait dans un cercle vicieux, lorsqu'il conçut l'idée de se rendre maître de Tébélen. « Je sentis, dit-il, la nécessité de « m'établir solidement dans le lieu de ma naissance.

« J'y avais des partisans disposés à me servir, et des « adversaires redoutables, qu'il fallait trouver en faute « pour les exterminer en masse ; et je conçus le « plan par lequel j'aurais dû débuter dans ma car- « rière.

« J'avais coutume, après mes parties de chasse, de « me reposer pour faire la *sieste* à l'ombre d'un bois « voisin de la Bentcha, où je fis proposer par un de « mes affidés, à ceux qui me haïssaient, de me guetter « afin de m'assassiner. Je donnai le plan de la conspi- « ration contre mes jours ; et après avoir devancé mes « ennemis au rendez-vous, je fis attacher sous la « feuille une chèvre garrottée et muselée, que je cou- « vris de ma cape. Je regagnai ensuite, sous un tra- « vestissement, mon sérail, en prenant des chemins « détournés, tandis qu'on m'assassinait par une dé- « charge faite sur l'animal ! Sans s'assurer du succès, « car un piquet de mes gens parut au bruit des armes « à feu, mes prétendus meurtriers rentrent à Tébélen, « en criant : *Véli bey n'est plus, nous en sommes dé- « livrés !* Cette nouvelle ayant retenti jusqu'au fond « du harem, j'entendis les gémissements de ma mère « et les vociférations de mes ennemis. Je laissai se « développer le scandale, j'attendis qu'ils fussent ivres « de vin et de joie ; et après avoir pris conseil de ma « mère, que je désabusai, je tombai sur mes adver- « saires avec mes partisans, à un signal convenu. *La « justice était de mon côté ;* tous furent exterminés « avant le retour du soleil ; je distribuai leurs biens « et leurs maisons à mes créatures ; et dès ce moment, « je pus dire que Tébélen était à moi. »

C'était effectivement le début véritable d'Ali vers un nouvel ordre de choses; et bientôt il donna d'autres preuves de ce genre de capacité qui tient lieu de mérite parmi les barbares. J'ai dit qu'il nourrissait une haine sourde contre Ali, pacha d'Argyro-Castron. En vain ce parent, qui avait déja deux enfants de Chaïnitza, avait essayé de s'attacher son beau-frère par des bienfaits, et de le consoler de son obscurité; il n'avait pu gagner son affection. Il en était affligé; mais il était loin de pouvoir soupçonner ce que ce cœur implacable méditait contre lui! Il ignorait (et comment imaginer un pareil forfait!) que Véli bey avait sollicité sa sœur de l'empoisonner; car celle-ci, partagée entre l'amour d'un époux et d'un frère, avait dû cacher cet horrible secret. Éconduit de ce côté, il feignit de se repentir; et cette ruse donna tellement le change à ceux qui le connaissaient, qu'on le crut revenu à de meilleurs sentiments. Il ne parlait de son beau-frère qu'avec égards; mais cette modération était un calme perfide qui cachait le plus horrible des complots. Ali bey avait trouvé un complice de ses fureurs dans la personne de Soliman, frère d'Ali pacha, auquel il promit, s'il voulait consommer ce fratricide, de lui donner en mariage Chaïnitza et l'héritage de la maison à laquelle elle appartenait.

Cette proposition ayant été acceptée, on s'en garantit le secret par d'horribles serments; et on chercha les moyens d'exécuter un attentat, digne de la famille des Atrides. C'était un frère qui allait tremper ses mains dans le sang d'un frère, et un autre frère

qui devait récompenser un fratricide par l'hymen incestueux de sa sœur avec l'assassin de son époux! Liés par ce que le sang a de plus sacré, les conspirateurs, maîtres uniques de leur secret, étaient reçus dans l'intimité de la famille. Ils se présentaient chaque jour au palais, lorsque, dans une audience particulière, Soliman, trouvant le moment favorable, assassina son frère d'un coup de pistolet. Au bruit de l'arme à feu, le harem s'ouvre, on accourt; et Chaïnitza voit son époux étendu sans vie entre Soliman et Ali Tébélen. Elle veut crier : on l'arrête, on la menace du même sort; et son frère, faisant signe au meurtrier de la couvrir de sa pelisse (1), la déclare *son épouse!* Ainsi cet hymen épouvantable fut conclu dans le sein même du crime, à côté du cadavre encore palpitant d'Ali, pacha d'Argyro-Castron, dont on divulgua la mort, comme étant la suite d'une apoplexie foudroyante. La vérité cependant fut bientôt connue; et comme on vit la douleur de Chaïnitza s'appaiser dans les bras de son nouvel époux, et un fils né de ses premières noces, mourir peu de temps après cet événement, on ne manqua pas de dire qu'elle avait été consentante du meurtre de son premier mari. Il ne lui resta de cette union qu'une fille, sexe sans conséquence en Turquie, qui fut mariée dans la suite à un bey de Cleïsoura, qu'on verra figurer dans cette histoire.

---

(1) La pelisse, donnée à une femme non mariée ou veuve par un Turc, est le gage de son hymen, et le signe qu'il la prend pour son épouse.

Ali Tébélen, débarrassé de son beau-frère, dont il convoitait le poste, ne fut point appelé à lui succéder. Sélim bey Côka, issu d'une des premières familles de la Iapourie, reçut de la Porte (1) l'investiture du pachalik à deux queues de Delvino, dont le siége fut rétabli dans cette ville, qui est le chef-lieu de la Chaonie. Malgré ce second échec, le nom d'Ali bey devint fameux. L'attentat qu'il venait de commettre, loin de le couvrir d'opprobre, lui acquit une haute réputation, dans un pays où l'on regarde les crimes éclatants comme des preuves de talent; et il s'insinua tellement dans la confiance du nouveau pacha, qu'il fut reçu et traité dans sa maison, comme s'il eût été son propre fils, ce qui lui donna les moyens de tramer de nouvelles intrigues.

Le sangiac de Delvino confinait, dans ce temps, avec les possessions de Venise en terre ferme, par le territoire de Buthrotum, dont l'occupation avait été le sujet constant de quelques mésintelligences entre les Turcs et les chrétiens établis sur ce ri-

---

(1) Porte; la porte de la ville était le lieu où se traitaient toutes les affaires, dès le temps des patriarches. Chez les Grecs et les Romains, elles se discutaient dans le marché, appelé *agora* et *forum*. Chez nos ancêtres, les vassaux de chaque seigneur s'assemblaient dans la cour de son château, et de là vinrent *les cours* des princes. En Orient, comme les souverains et les seigneurs vivent renfermés, les affaires se font à la porte de leur sérail; et cette coutume de faire la cour à la porte du palais, existait dès le temps des anciens rois de Perse, comme on le voit en plusieurs endroits du livre d'Esther.

Mœurs des Israélites, par l'abbé Fleury, c. 25, p. 115 et 116.

vage. Sélim pacha, meilleur voisin que ses devanciers, s'appliqua à entretenir des relations amicales avec les provéditeurs de Corfou; et cette conduite, au lieu de lui mériter des éloges, le rendit suspect à un cabinet naturellement ombrageux. Il était dans cette position sans s'en douter; et pour surcroît de malheur, il avait à ses côtés, dans la personne d'Ali bey, un espion chargé d'observer sa conduite, qui ne cherchait que les moyens de le perdre. La chose était difficile, mais le génie du mal est fertile en expédients. Sélim pacha venait de vendre aux Vénitiens une forêt située près du lac Pélode; et Ali bey profita de cette circonstance afin de le dénoncer à son gouvernement comme coupable d'avoir aliéné une portion du territoire de sa hautesse (quoiqu'il ne fût question que de la coupe des bois), ajoutant que si on n'y prenait garde, il livrerait bientôt le département entier de Delvino aux infidèles. Il terminait ce rapport chargé de plusieurs faits controuvés, en disant qu'il lui en coûtait beaucoup de faire connaître ces trames de Sélim pacha, son bienfaiteur; et que l'intérêt seul du sultan avait pu le déterminer à une pareille révélation, qui intéressait la religion et l'état, objet de l'envie des chrétiens.

Comme, en Turquie, un homme accusé, sur-tout de connivence avec les chrétiens, est suspect et frappé d'anathême, la dénonciation suffit pour le perdre, quand il n'est pas assez puissant pour se faire craindre. Sans former d'enquête juridique, on adressa secrètement à Ali bey un *firman de mort* pour se

défaire de Sélim pacha, en chargeant ainsi son délateur de le rendre exécutoire.

Ali, qui s'était retiré à Tébélen pour ourdir cette trame, ne tarda pas à revenir à Delvino, où il fut reçu, comme de coutume, avec tendresse par Sélim, qui le logea dans son sérail. A l'ombre de ce toit hospitalier, le perfide, aidé de quelques sicaires, prépara la consommation du crime destiné enfin à le tirer de l'obscurité. On était alors en été, et Ali bey, qui se rendait tous les matins auprès du pacha pour lui faire sa cour, prétextant une indisposition, le fit supplier de passer dans son appartement. Cette invitation ayant été acceptée, il fit cacher les assassins dans une armoire sans rayons (1), en les prévenant qu'au signal, qui était de laisser tomber sa tasse à café sur le parquet alors sans tapis, ils sortiraient de leur réduit, et poignarderaient Sélim. Le vieillard ayant paru, comme il l'avait promis, fut assailli, et tomba en prononçant, comme une victime plus illustre, ces paroles : *Et c'est toi, mon fils, qui m'arraches la vie !*

Au tumulte qui suivit cet événement, les gardes de Sélim étant accourus, trouvèrent Ali bey entouré des assassins, tenant à la main un firman déployé, et criant d'une voix menaçante : *J'ai tué le traître par ordre de notre glorieux sultan; voici son comman-*

---

(1) Ces sortes d'armoires servent à renfermer les matelas avec lesquels on dresse chaque soir les lits au milieu du parquet ou sur les sofas.

dement impérial! A ces mots, à la vue du diplôme fatal, on s'incline; et chacun reste glacé d'effroi, en voyant trancher la tête de Sélim, baigné dans son sang, tête dont Ali bey se saisit comme d'un trophée. Il ordonne en même temps que le cadi et les primats aient à se réunir au lieu de l'exécution, afin de dresser acte de l'exécution de la sentence; et il fait apposer les scellés sur le palais, qu'il ne quitta qu'en emmenant avec lui, comme otage, Moustapha, fils de Sélim, que nous verrons, après de grandes vicissitudes, périr de la main qui égorgea son père.

La Porte, afin de récompenser le prétendu dévouement d'Ali, lui décerna le sangiac de la Thessalie, avec le titre de dervendgi pacha, ou grand prévôt des routes. Ces pouvoirs, réunis dans une seule main, mirent Ali pacha (je lui donnerai maintenant ce nom) à portée de soudoyer un corps de quatre mille Albanais déterminés. C'était une des conditions du ministère turc, qui voulait nettoyer la vallée du Pénée d'une multitude de chefs de bande qui y commandaient avec plus d'autorité que les officiers du grand-seigneur, et il fut rempli. Son nouveau pacha eut bientôt battu et dispersé les partisans qui désolaient le plat pays, et relancé les restes de leurs bandes dans les montagnes. Il en imposa en même temps, par sa sévérité, aux habitants de Larisse; et la terreur de son nom fut telle dès son début, que l'ordre reparut depuis les défilés de la Perrhébie du Pinde jusqu'au fond du Tempé et au pas des Thermopyles.

Ces faits de police prévôtale, grossis par l'exa-

génération orientale, justifièrent les idées de capacité qu'on avait d'Ali pacha. Il prenait soin lui-même de propager sa renommée, en racontant ses prouesses à tout venant, en faisant des libéralités aux officiers du sultan, et en montrant à ceux qui venaient le voir, les cours de son palais parées de têtes, appareil le plus beau dont puisse s'environner un despote. Mais ce qui contribuait sur-tout à le rendre puissant, c'étaient les trésors qu'il amassait sous le voile de la justice. Afin d'y parvenir, il ne manquait jamais de comprendre dans ses proscriptions les beys dont il confisquait la fortune et les biens. Enfin, après avoir passé quelques années dans ce gouvernement, Ali pacha se vit dans le cas de pouvoir marchander le sangiac de Janina, qui, en le plaçant dans l'Épire, le mettait à portée de se venger de ses ennemis, de les écraser, et de régner en maître sur les Albanies, ce qui était le but essentiel pour arriver à ses projets ultérieurs.

Sur ces entrefaites, Khamco, atteinte depuis longtemps d'hydropisie, termina sa carrière, après s'être défaite du dernier des frères consanguins d'Ali pacha. Telle fut la fin de sa vie orageuse, dont elle employa les derniers moments à se faire relire son testament de mort, monument digne des conceptions des furies. Cet acte, qui prolonge la volonté humaine au-delà du terme de la vie, prescrivait à Ali et à Chaïnitza, sa sœur, *d'exterminer, dès qu'ils le pourraient, les habitants de Cardiki et de Cormovo, dont elle avait été l'esclave, ainsi qu'eux; leur donnant sa malédiction, s'ils contrevenaient jamais à*

ce dessein. Par un second article, elle ordonnait *d'envoyer en son nom un pélerin à la Mèque, et de faire déposer pour le repos de son ame, une offrande sur le tombeau du prophète* (1). En vertu d'autres dispositions, elle commandait *des assassinats particuliers; elle désignait les villages qu'on devait brûler un jour.* Celui duquel je tiens ces détails ajoute qu'elle expira dans des transports de rage,

Dicens in superos aspera verba deos.

Elle expédiait courriers sur courriers à son fils, pour le voir à son heure suprême; mais le Ciel lui refusa cette satisfaction!... Elle exhala son ame impie dans le sein de Chaïnitza, et Ali n'arriva à Tébélen qu'une heure après la mort de sa mère. Il versa des larmes abondantes sur ses restes inanimés; et joignant sa main à celle de sa sœur, ils jurèrent ensemble, sur le corps de Khamco, de poursuivre et d'anéantir jusqu'au dernier de leurs communs ennemis.

Quel avenir présageaient ces horribles serments! Le terme fatal des libertés de l'Épire approchait;

---

(1) Comme on ne peut envoyer de pélerin à la Mèque, ni offrir de présents à Médine, qu'avec l'argent d'un bien-fonds légitimement acquis, qu'on doit vendre à cet effet, on fit une recherche exacte des propriétés appartenant à Véli bey Tébélen. Après une enquête sévère, il fallut remonter jusqu'à l'état de possession de son grand-père, qui consistait en un champ d'environ quinze cents francs de rente. Mais en vérifiant l'acquisition de cette propriété, on reconnut que le chef de la dynastie *tébélénienne* l'avait volée à un chrétien. *Ainsi le pélerinage et le vœu commandé par Khamco n'ont jamais été accomplis.*

les crimes allaient couvrir ses plaines et ses montagnes de carnage et d'incendies. Ali, riche, puissant, plein de ressentiments, paraissait accompagné de deux fils dont Éminé l'avait rendu père. On frémissait à l'idée des vengeances qu'un tel homme devait exercer, sans penser à se réunir afin de s'opposer au malheur dont on était menacé. Les peuplades albanaises, accoutumées à ne résister qu'à des attaques directes, et imprévoyantes comme le sont des hommes sauvages, s'attachèrent, les unes par calcul, à la fortune du nouveau gouverneur, tandis que les autres voyaient avec une funeste indifférence son avénement au sangiac de Janina.

Cette ville, qu'on pouvait considérer comme la capitale de la confédération anséatique de l'Épire, fut trop long-temps à connaître les manœuvres de la faction d'Ali pacha. Accoutumée au gouvernement des satrapes envoyés par la Porte, elle jouissait, sous l'influence de ses beys, d'une liberté très-étendue. L'esprit grec (car les mahométans épirotes ne sont que des Grecs circoncis) se repaissait à son aise d'intrigues et de séditions. Chacun, retranché chez soi, vivait à l'abri d'un patronage, et ne sortait que pour prendre part aux agitations du *forum* (1). On reléguait les pachas dans un vieux château situé près du lac; on les faisait révoquer à volonté; et on en avait vu jusqu'à trois se succéder dans un seul jour, parce que

(1) Ce mot est synonyme de celui d'*agora*, et en usage dans plusieurs villes de l'Épire, pour désigner le *marché* ou *place publique*; on dit même encore dans les îles Ioniennes, *il foro*.

le cabinet ottoman *adjugeait* au premier venu, le poste de Janina, plutôt considéré comme une arène de séditieux, que comme une place soumise au grand-seigneur. Ali pacha avait depuis long-temps sa faction (taraf) dans cette anarchie; mais on redoutait son caractère; et sa nomination ne fut pas plutôt connue, qu'on déclara qu'il ne serait pas reçu. Comme il n'était pas en force pour soumettre une population alors belliqueuse, il se mit à piller les villages et les propriétés de ses adversaires; et les riches, s'ennuyant d'être mis ainsi à exécution militaire, convinrent, pour ménager l'orgueil des beys, de l'introduire à bas bruit à Janina. Ali fit en conséquence son entrée, de nuit, dans cette ville; et quelques hommes dévoués le conduisirent au tribunal du cadi, auquel il demanda la publication et l'enregistrement de ses firmans d'investiture. Cet acte légal étant rempli, il fut reconnu solennellement en sa qualité de pacha à deux queues de Janina, qu'il posséda concurremment avec les fonctions de toparque de Thessalie et de grand prévôt des routes, dont il était précédemment revêtu. Ce dernier événement, objet principal de ses vœux, se passa à la fin de 1788, année marquée du *sceau de la fatalité*, puisqu'elle fut la dernière paisible d'un siècle qui devait finir par des révolutions et des guerres, dont la durée et les suites ont désolé l'univers.

Ali, parvenu au poste qu'il convoitait depuis long-temps, s'occupa d'abord à réduire les beys de Janina, en les dépouillant de leurs biens, persuadé qu'en cessant d'être riches, ils ne pourraient plus

former de brigues contre lui dans le divan. En même temps, il caressait les Albanais, auxquels il donnait exclusivement tous les emplois; et par une innovation étrange, il admit dans son conseil des Grecs, dont les renseignements lui furent de la plus grande utilité. Après avoir posé ces principes mécaniques d'administration, Ali, habile à *se plier* aux circonstances, afin de les *maîtriser* au gré de ses intérêts, joua tous les rôles auxquels un homme sans conscience peut se prêter. Musulman avec les Turcs, il caressait les plus fanatiques; panthéïste (1) avec les bektadgis, il professait le matérialisme; et chrétien dans la compagnie des Grecs, *il buvait à la santé de la bonne vierge*. S'il prenait tous ces masques pour décevoir ceux qu'il voulait abuser, il adopta au contraire une marche régulière dans la région des orages politiques. Obséquieux envers la Porte Ottomane, toutes les fois qu'elle n'attaquait pas son autorité particulière, sa règle fut de payer exactement ses redevances au sultan, de pensionner les membres les plus influents du ministère; et jamais il n'a dévié de ce système, persuadé que, dans les gouvernements absolus, l'or est plus puissant que le despote.

Après avoir comprimé les grands, et trompé la multitude par des paroles artificieuses, car alors nul

---

(1) Les derviches bektadgis ont pour croyance que Dieu est tout, et que tout est Dieu; que la matière, étant éternelle, n'a pas eu de commencement et n'aura pas de fin, ou comme dit Pline : *Idemque rerum naturæ opus, et rerum ipsa natura.*

Hist., lib. II, c. 1.

homme ne possédait à un plus haut degré la coquetterie de la parole, Ali pacha, afin de satisfaire aux dernières volontés de sa mère et au besoin de sa vengeance particulière, résolut de porter ses armes contre Cormovo. C'était au pied des rochers de ce village qu'il avait éprouvé la honte d'être battu; Khamco avait été livrée à la brutalité d'un de ses primats, au temps de son esclavage.... Combien de ressentiments devaient animer celui qui n'oublia jamais que les services et les bienfaits! Néanmoins la crainte de se compromettre encore une fois fit qu'il ne s'engagea dans cette entreprise qu'après s'être assuré du succès par une trahison. Cormovo fut pris, et les habitants qui ne trouvèrent pas leur salut dans la fuite périrent par le fer ou dans les supplices. L'homme accusé d'avoir fait violence à Khamco étant tombé au pouvoir du vainqueur, il le fit mettre à la broche, tenailler et rôtir à petit feu. Telle fut la part de la vengeance; et cette victoire, digne d'Ali pacha, lui valut la conquête du canton de Conitza, d'une partie de celui de Prémiti, de la vallée du Caramouratadez, et de la ville de Liboôvo.

Ibrahim, successeur et gendre de Courd, pacha de Bérat, ne put voir avec indifférence les empiètements du satrape de la basse Épire, qui envahissait des cantons dépendants de son sangiac. Il réclama, il négocia; et n'ayant pu obtenir satisfaction, il fit marcher un corps d'armée dont il donna le commandement à son frère Sépher, bey d'Avlone, qui prit pour son lieutenant un bey de Cleïsoura, époux de la fille

de Ghaïnitza, née de son premier mariage. Comme il arrive dans toutes les guerres des Albanais, il y eut des villages brûlés, des troupeaux volés; et Ibrahim, qui ne soupirait qu'après le repos, ne tarda pas à demander un arrangement. Cette démarche, contraire à ses intérêts, fut stipulée aux conditions qu'Ali garderait ses conquêtes, qui furent considérées comme la dot de la fille aînée d'Ibrahim, qu'on donna en mariage à Mouctar.

Les noces, qui scellèrent le traité garant de la tranquillité de l'Albanie, étaient à peine finies, qu'on vit éclater une discorde nouvelle entre les familles de Bérat et de Janina. Des lettres, mystérieusement adressées à Ibrahim pacha, le prévenaient que son épouse cherchait à l'empoisonner, dans l'intention de se marier à Ali pacha, qu'on accusait de lui avoir suggéré ce dessein. Auprès de tout autre Turc, un pareil soupçon aurait été, sans examen, suivi d'un arrêt de mort; mais Ibrahim démêla la noirceur du complot de son ennemi, et l'innocence de celle qu'il voulait perdre, parce qu'il redoutait ses talents.

Cette intrigue, dont la prudence avait dévoilé l'iniquité, demeura ensevelie dans le secret de la famille. Mais si Ibrahim eut le bonheur de se garantir d'un crime qui aurait fait le malheur de sa vie, car cet homme juste craint Dieu et respecte la religion, il ne put prévenir une autre embûche de son implacable ennemi. Ali avait trop bien apprécié la faiblesse de celui auquel il venait d'arracher d'importantes concessions, pour le redouter; mais il voyait avec inquié-

tude Sépher bey, et il entreprit de s'en défaire; chose d'autant plus difficile à exécuter, que celui-ci était prévenu et sur ses gardes.

J'ai dit ailleurs que le Zagori est en possession de fournir des médecins à une grande partie de la Romélie, et ce fut à un des charlatans de ce pays qu'Ali pacha eut recours, afin d'exécuter son projet, en lui promettant quarante bourses, s'il parvenait à le débarrasser de Sépher bey. En même temps, pour donner le change, aussitôt que le médecin eut pris la route de Bérat, il fit arrêter, comme complices de son évasion, sa femme et ses enfants, qu'il retint, en apparence en qualité d'otages, et dans le fait comme des gages du secret du crime qu'il était chargé d'exécuter. A la nouvelle de cet acte de rigueur, Sépher bey, ne doutant pas qu'un homme persécuté ne méritât sa confiance, le prit à son service. Le Perrhébien, aussi souple que perfide, s'avança si bien dans les bonnes graces de son protecteur, qu'il devint son apothicaire, son médecin, son confident; et à la première occasion, il lui administra le remède fatal. Dès qu'il eut commis ce forfait, il prit la fuite; et comme il était favorisé par les émissaires d'Ali pacha, il arriva à Janina, afin de rendre compte de son succès, et d'en recevoir le prix. Il fut, comme il s'y attendait, félicité sur sa dextérité; on l'adressa vers le trésorier pour recevoir la somme convenue; mais au sortir du sérail, afin d'*effacer* l'unique témoin de son crime, Ali pacha fit pendre l'empoisonneur. Il tira même avantage dans le public de cette perfidie, en proclamant qu'il avait fait punir l'assassin de Sépher

bey, et en publiant le récit de son empoisonnement, dont il laissa planer le soupçon sur l'épouse d'Ibrahim pacha, qu'il disait être jalouse de l'ascendant que son beau-frère exerçait dans sa maison. Il en écrivit dans ce sens à ses amis, à Constantinople, et par-tout où il avait intérêt à décrier une famille respectable dont il avait juré la perte. Il se doutait bien qu'il ne serait pas cru de tout le monde; mais il savait que si *les blessures faites par la calomnie guérissent, leurs cicatrices sont ineffaçables!* A la faveur des scandales qu'il propageait, il armait, disait-il, pour venger la mort de Sépher bey; et sous ce prétexte, il se proposait de nouveaux envahissements, lorsqu'il fut arrêté dans ses projets par Ibrahim pacha, qui fit agir la ligue du Chamouri, en mettant en avant les Souliotes. Tel fut le sujet de la première guerre des chrétiens libres de la Thesprotie contre Ali pacha, guerre qu'on vit éclater au printemps de l'année 1790.

Si on se rappelle ce que j'ai dit en parlant de la topographie et des mœurs des Souliotes (1), on saura qu'ils avaient coutume d'évacuer les villages de la plaine, au premier signal d'une rupture avec les Turcs. Ils emportaient les vivres, ils emmenaient les bestiaux qu'ils pouvaient nourrir, et ils se retranchaient dans leurs rochers. Telle fut encore leur tactique; et trois mille hommes, qu'Ali pacha avait détachés contre eux, les trouvèrent embusqués dans leurs montagnes, sans oser les y attaquer. Voyant donc qu'ils ne pouvaient rien entreprendre contre

(1) T. II, c. XXXIV de ce voyage.

des hommes que près de deux siècles de victoires avaient enorgueillis, de génération en génération, ils se répandirent dans les campagnes, en faisant main-basse sur les paysans de la Selléïde. A cette vue, les Souliotes, indignés, firent sortir de leurs défilés un détachement de deux cents hommes, précédés de leurs drapeaux semblables à ceux des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem; et, tombant à l'improviste sur les mahométans, ils en firent un carnage affreux. Ils arrachèrent de leurs mains ceux qu'ils traînaient en esclavage; ils reprirent les dépouilles dont ils étaient chargés, et ils poursuivirent les Turcs jusque dans la vallée de Janina, en brûlant leurs mosquées et leurs maisons de campagne.

Ali pacha comprit, par le résultat de cette première entreprise, que les descendants des Selles n'étaient pas des ennemis ordinaires; et il en eut bientôt d'autres preuves. Dès le printemps de 1791, on les vit sortir de leurs retraites, et ravager l'Amphilochie. On ne pouvait plus passer les défilés des Cinq-Puits, ni de Coumchadez, sans de nombreuses escortes, qui étaient souvent battues par ces audacieux montagnards. Ils osèrent même se répandre dans le Pinde, et ils ne regagnèrent leur pays qu'aux approches de l'hiver.

Ali pacha profita du répit que lui donnait cette saison, afin de traiter avec Ibrahim de Bérat, auquel il fit entendre qu'il était de leur intérêt commun de le laisser combattre la puissance des chrétiens de la Selléïde, qui tendaient à détruire les mahométans. Ces raisons n'étaient que spécieuses; car les Souliotes,

sans l'appui d'une grande puissance, n'avaient pas assez de forces, et étaient sur-tout trop décriés, pour changer la face des choses. Ibrahim, en faisant ces réflexions, aurait évité de se rendre aux avis de son antagoniste. Mais telle est la haine de tout Musulman contre les chrétiens, qu'il crut faire une œuvre méritoire, en abandonnant ceux qui avaient été mis en avant pour sa cause. Il fit plus, il scella ce nouveau rapprochement par le mariage de la cadette de ses filles avec Véli bey, second fils d'Ali.

Ces sortes de solennités se passent ordinairement avec beaucoup de pompe chez des satrapes d'Albanie. On était dans l'allégresse à Janina; mais les flambeaux de l'hymen devaient, avant de s'éteindre, éclairer une scène digne de la cour des Atrides. J'ai dit que Chaïnitza avait donné sa fille en mariage à un bey de Cleïsoura. Ce neveu, que rien n'avait pu détacher de ses devoirs envers le visir Ibrahim, était, depuis la mort de Séphet bey, l'objet particulier de la haine d'Ali, qui ne voyait plus que lui pour obstacle à ses desseins dans la moyenne Albanie. Cette antipathie n'était point ignorée à Bérat; et pour lui ménager une réconciliation honorable avec son oncle, les chefs des deux familles l'avaient désigné afin d'être le *parrain de la couronne*. A ce titre, il était chargé de conduire et de remettre la fille bien aimée d'Ibrahim entre les bras du jeune Véli bey. Sa commission était remplie, et les fêtes continuaient, lorsqu'on apprit inopinément qu'Ali pacha avait été manqué d'un coup de fusil. Des témoins irrécusables attestaient le fait; on n'avait pu saisir le coupable; et

comme il arrive en pareil cas, on en conclut qu'il existait une conspiration. Afin de donner à ces bruits un air complet de vraisemblance, on feignit de faire des recherches; et le soupçon, qui n'atteignait personne en particulier, plana sur toutes les têtes. Le satrape, de son côté, prétextant d'être environné d'ennemis, fit annoncer qu'il ne donnerait plus que des audiences particulières, où l'on ne serait admis que sans armes, et dans un local particulier construit auprès du lac.

Ce lieu de réception, aussi extraordinaire que l'événement du jour, était une chambre bâtie sur voûte, à laquelle on arrivait par une échelle aboutissant à une chausse-trape qui y donnait entrée. Ce fut dans cette tanière, qu'au bout de quelques jours, Ali pacha manda son neveu, sous prétexte de l'entretenir d'affaires importantes. Celui-ci, plein de confiance dans les saintes lois de l'hospitalité, se rendit à l'invitation, croyant, comme il le dit à son frère et à quelques amis, qu'il s'agissait de recevoir les cadeaux d'usage! Il monte sans hésiter; la porte se referme sur ses pas, le domestique qui l'introduit dans la salle de réception disparaît; le bey se trouve seul, et il allait se retirer, lorsqu'un coup de pistolet, tiré d'un lieu obscur, lui traverse l'épaule d'une balle, et le renverse. Il se relevait cependant, lorsque Ali pacha fond sur lui avec la fureur d'un tigre. Malgré sa blessure, il se défend, il lutte pour fuir, lorsque son oncle, saisissant une bûche enflammée du foyer, l'en frappe au visage et l'assomme avec cette arme que le feu rendait plus terrible et plus meurtrière!

L'assassinat consommé, le pacha pousse des rugissements, crie; il demande du secours, et se montre couvert de sang, en disant qu'il vient de tuer à son corps défendant celui qui en voulait à ses jours, par lequel il avait été manqué précédemment. Il le prouva à sa manière, par une lettre qu'il avait eu soin de glisser dans la poche de celui qu'il venait d'immoler, avant d'appeler personne. Comme cet écrit enveloppait le frère de la victime dans le complot qu'il supposait, on s'assura de sa personne; et le même jour, par un double forfait, vit éteindre la seule famille qui portait ombrage au satrape de Janina.

On remercia le ciel de la découverte d'une pareille trame, par un courban ou sacrifice, cérémonie qui se pratique lorsqu'on a échappé à quelque danger imminent. Ali mit des prisonniers en liberté, afin de rendre graces à la Providence; reçut des visites de félicitation, et composa son apologie, qui fut sanctionnée par un îlam (*déclaration*) du cadi. Il envoya en même temps des procureurs et des troupes, afin de s'emparer des biens des beys qu'il avait égorgés; et son crime lui valut la possession de la partie de l'Épire qui s'étend jusqu'aux sources de la Desnitza. Il releva, à cette époque, pour tenir les Albanais en bride, le château de Cleïsoura, qui commande l'entrée des défilés des monts Asnaüs et Ærope. Quant à Ibrahim pacha, abandonné de ses plus braves défenseurs, il dut se contenter de lever les yeux au ciel, et se résigner à soufrir ce qu'il n'était pas en son pouvoir d'empêcher; enfin il eut même la fai-

blesse de coopérer à l'extension de la puissance de son infatigable ennemi.

On entrait alors dans le printemps de 1792, lorsque Ali pacha, ayant réuni les forces des agas de la Thesprotie, et un corps d'auxiliaires arraché dans cette occasion à Ibrahim, se disposa à attaquer les Souliotes. Son armée, dans cette seconde expédition, était de près de neuf mille hommes (1), auxquels il fit de *magnifiques promesses*, et qui s'engagèrent, par serment sur l'Alcoran, *à vaincre ou mourir*, pour exterminer les chrétiens de Souli. Il partit ensuite à la tête de ses hordes, le 1er juillet, et vint camper aux environs de Paramythia, afin de diriger les attaques.

Les Souliotes, suivant leur coutume, avaient abandonné les villages de la plaine, et réuni leurs troupes, qui se montaient à treize cents hommes en tout, dans leurs défilés, où ils attendirent les Turcs. Ceux-ci, enflés de quelques succès d'avant-postes, et fiers d'avoir vu les chrétiens se replier à leur approche, formèrent, le 20 juillet, une attaque générale contre les Souliotes. Ils s'avancèrent donc, le sabre à la main, en repoussant les chrétiens jusqu'aux défilés de Trypa et de Sainte-Vénérande, dans lesquels ils parvinrent à pénétrer. Jamais les mahométans n'avaient poussé leur pointe aussi loin; et les Souliotes, à cette vue,

(1) Pérévaux, historien de Souli, rapporte qu'Ali pacha avait vingt-huit mille hommes dans cette expédition; mais le fait est faux, car jamais, dans sa puissance actuelle qui est bien plus considérable, il ne pourrait lever un pareil nombre de soldats.

poussèrent un cri qui retentit dans les parties les plus éloignées des montagnes! A cette explosion, qui annonçait le danger public, les femmes, sous la conduite de Moscho, épouse du capitaine Tzavella, accoururent et prirent part à l'action, en faisant rouler des quartiers de roche, qui, formant des avalanches de pierres, écrasèrent la colonne assaillante par son centre. Dans cette position, la tête des Turcs, engagée dans le défilé, fut battue isolément sans recevoir de quartier; et l'arrière-garde ne se dégagea, qu'en laissant sept cent quarante morts, dont on coupa les têtes, afin d'en former un trophée.

Le combat, quoique de courte durée, inspira tant de frayeur aux troupes mahométanes, qu'elles se débandèrent; Ali pacha prit lui-même la fuite, après avoir rallié environ mille hommes, avec lesquels il rentra de nuit à Janina. Afin de cacher son désastre, il se fit précéder d'une proclamation qui défendait aux habitants de se tenir aux fenêtres, ni de sortir dans les rues; et il alla ensevelir sa honte au fond de son palais, sans permettre à personne, pendant plus de quinze jours, de l'approcher, ni de lui apporter de consolations.

Cette campagne, préjudiciable aux projets du satrape, couvrait les Souliotes de gloire; et s'ils avaient su tirer parti de leurs succès, ils auraient peut-être constitué leur indépendance, ou obtenu de la Porte des garanties, comme peuplade autonome, car, suivant un de leurs chants, *la liberté fut toujours fille de la victoire!* Mais son culte sacré exige des mains pures; et les Souliotes, volubles comme tous les

Schypetars, n'avaient rien de ce qui constitue une association politique. Les vices de leur caractère les rapprochèrent donc des embûches de leur ennemi, qui, n'ayant pu les vaincre, conçut le projet de les corrompre, afin de les affaiblir en les divisant.

D'après ce plan, qu'il suivit constamment, Ali pacha, prétextant certains griefs contre les habitants d'Argyro-Castron, manifesta l'intention de leur faire la guerre; et il feignit, dans cette circonstance, de vouloir rendre hommage à la bravoure des Souliotes, qu'il invita à faire partie de son armée, comme auxiliaires, en s'engageant à leur donner une solde considérable. Ceux-ci, peu desireux de gloire, mais avides d'argent, acceptèrent sa proposition, en se contentant néanmoins de lui envoyer une compagnie de soixante-dix hommes, commandés par le capitaine Tzavella. Ce n'était pas ce que souhaitait le satrape, qui comprit qu'on se méfiait de lui. Cependant il reçut ce détachement avec de grands égards; et peu de jours après, il ordonna le départ de ses troupes pour Argyro-Castron. On se mit en marche; mais à peine était-on arrivé à la halte de Dzidza, que les Albanais mahométans surprirent et arrêtèrent les Souliotes, au moment où ceux-ci venaient de quitter leurs armes pour se reposer. Changeant aussitôt de direction, ils tournèrent vers Souli, dans l'intention d'attaquer ses défenseurs au moment où ils n'étaient pas sur leurs gardes! On venait de descendre les coteaux de Velchistas, et on arrivait au bord de la Thyamis, lorsqu'un des prisonniers, s'élançant dans le fleuve,

qu'il passa à la nage au milieu d'une grêle de balles, arriva à temps à Souli pour y répandre l'alarme.

Couvert de sueur et de poussière, il rend compte de la trahison qui a livré Tzavella et les siens au satrape. Il annonce l'approche de ses bandes! On court aux armes, on garnit les défilés; et des cris de rage annoncent la vengeance qu'on se propose de tirer des parjures. Mais le pacha, qui s'était lui-même avancé de son côté, voyant ses projets éventés, et l'attitude menaçante des Souliotes, rappela ses troupes, et eut recours à d'autres stratagêmes.

Un seul homme de la compagnie de Tzavella était parvenu à s'enfuir; et au retour de l'armée à Janina, ceux qui étaient prisonniers furent plongés dans les cachots. Ils attendaient la mort; et au bout de plusieurs mois, ils crurent ce moment arrivé, lorsqu'on enleva leur capitaine, afin de le faire comparaître devant Ali. « Ta vie est entre mes mains, lui dit-« il, misérable chrétien; et les plus affreux supplices « t'attendent, si tu refuses de me livrer Souli. Au « contraire, si tu y consens, je prends l'engagement « irrévocable de te rendre le plus riche et le plus puis-« sant seigneur de l'Albanie. Voilà ma volonté toute « entière, choisis et prononce. »

A cette proposition, Tzavella repartit *qu'étant un simple capitaine, il ne pouvait traiter seul de la reddition de Souli; mais que si on lui accordait la liberté, il s'engageait à faire entendre raison à ses compatriotes. Pour preuve*, ajouta-t-il, *de la sincérité de mes sentiments, je consentirai à laisser entre vos mains, comme otage, mon fils, qui se trouve parmi nos prisonniers,*

et vous savez si sa vie ne m'est pas plus chère que la mienne !

Cette proposition ayant été agréée, on relâcha Tzavella ; et dès qu'il fut de retour dans ses montagnes, après avoir fait part aux siens de l'engagement qu'il avait pris, il écrivit au satrape en ces termes :

« Ali pacha, je me félicite d'avoir trompé un im-
« posteur ; je suis prêt à défendre ma patrie contre
« un brigand tel que toi ! Mon fils peut périr, mais
« je saurai le venger avant de descendre moi-même
« au tombeau. Quelques Turcs tels que toi m'ont fait
« dire que *je suis un père sans pitié, qui ai sacrifié*
« *mon fils à ma délivrance particulière.* Mais réponds-
« moi : si tu te rendais maître de nos montagnes, ne
« l'égorgerais-tu pas, ainsi que toute la population ?
« Comment serait-il alors vengé ? Libre maintenant,
« nous pouvons être vainqueurs ; ma femme, qui est
« encore jeune, me laisse l'espérance d'avoir d'autres
« enfants. Si mon fils regrettait d'être sacrifié pour la
« patrie, il serait indigne de vivre et de porter mon
« nom. Consomme donc ton crime, infidèle, je suis
« impatient de me venger.

Ἐγὼ ὁ ὠμοσμένος ἐχθρός σου,

Τζαβέλλας.

Moi, ton ennemi juré,

TZAVELLAS.

Cette lettre en imposa au satrape (1), qui venait

(1) Tzavella et sa femme Moscho n'eurent pas d'autres enfants ; mais leur valeur et leur audace obligèrent Ali pacha, après trois ans de combats et de représailles, à leur rendre leur

d'être impliqué dans une affaire dont l'issue, plus qu'incertaine, compromettait son existence politique.

La Porte sortait d'une guerre étrangère, pendant laquelle Ali pacha, profitant du désordre qui agitait l'empire, s'était agrandi et fortifié aux dépens de ses voisins. En même temps que ces méfaits étaient connus, on savait à Constantinople qu'il avait traité avec les émissaires d'une puissance; et on s'était saisi d'une correspondance qui dévoilait ses trames. Il restait prévenu d'avoir voulu se rendre *indépendant*, en se faisant déclarer prince de la Grèce. Ce projet, tout insensé qu'il était pour ceux qui connaissent l'insuffisance d'Ali pacha en dehors de sa sphère, fut jugé autrement dans le divan, et on crut devoir lui demander compte de sa félonie. Comme cela devait arriver en pareille occurrence, il nia effrontément ce qui s'était passé, dévouant sa tête, si on lui prouvait qu'il eût jamais signé quelques écrits pareils à ceux qu'on supposait. Mais on avait en main des preuves matérielles revêtues de son sceau (1), et

---

fils et les Souliotes qu'il avait pris en traître. Après avoir obtenu cette réparation éclatante, Tzavella mourut, épuisé par les fatigues de la guerre, en léguant, par testament, à son fils Photo, le soin de sa vengeance. Ce fils, que j'ai connu major au service de France, est mort en 1810 à Corfou, laissant un fils indigne de son nom, qui s'est volontairement constitué esclave de celui que ses ancêtres avaient tant de fois fait trembler.

(1) Les Turcs paraissent avoir emprunté des Romains l'usage de signer leurs écritures avec un sceau. Les visirs, pachas, et les principaux employés du gouvernement, ont des doubles de leurs cachets déposés à la chancellerie d'état de Constantinople, qui servent à vérifier l'authenticité de leur signature.

sultan Sélim, afin de le confondre, expédia à Janina un capigi-bachi, pour entamer une procédure de cette importance.

L'officier du sultan, étant arrivé auprès d'Ali pacha, mit sous ses yeux les preuves authentiques de ses intelligences avec les ennemis de l'état; et cette fois la vérité parut triompher. « Je suis, dit Ali, coupable aux yeux de Sa Hautesse; ce sceau est le mien, « je ne puis le méconnaître; mais le corps de l'écriture n'est pas celui de mes secrétaires; on aura surpris mon cachet pour signer de pareilles pièces, afin « de me perdre. Je vous prie de m'accorder quelques « jours afin de tâcher de découvrir le mystère d'iniquité « qui me compromet aux yeux de mon maître et de « tous les fidèles Musulmans. Que Dieu veuille me « mettre sur la voie qui éclairera mon innocence, « car je suis pur comme la lumière du soleil, quoique tout dépose contre moi! »

Après cette conférence, Ali feignit de passer plusieurs jours en enquête secrète, pour aviser aux moyens par lesquels il cherchait à sortir d'embarras, et s'il n'en trouvait pas, à pouvoir corrompre le capigi-bachi, ou bien à se défaire de sa personne. Cette dernière mesure eût été l'œuvre du désespoir; il était préférable de recourir à la ruse; et son génie fécond le tira d'un des plus grands embarras dans lesquels il se fût encore trouvé. Il appela en conséquence un Grec dont le dévouement lui était connu, auquel il fit ainsi part de son dessein, sans lui en dévoiler toute l'importance. « Je t'ai toujours aimé, lui dit-il, tu le « sais; et le moment où je veux faire ta fortune est

« arrivé! Tu es, à dater de ce jour, mon fils; tes en-
« fants sont les miens, ma maison sera la tienne; et
« pour prix de mes bienfaits, je n'exige de toi qu'un
« faible service. Je ne te parle pas de l'obéissance
« que tout sujet doit à son maître; il ne s'agit ici de
« nuire à personne, chose qui ne serait pas à la charge
« de ta conscience (1); mais d'une affaire de forme,
« de laquelle je veux me tirer avec honneur. Tu con-
« nais ce *bélial* (maudit), ce capigi-bachi, arrivé
« ces jours derniers; il a apporté *certains papiers*
« *souscrits de mon sceau*, dont on veut se servir, afin
« de me harceler pour me tirer de l'argent. J'en ai trop
« donné jusqu'à-présent; et cette fois au moins je
« veux, sans bourse délier, si ce n'est pour un bon
« serviteur tel que toi, le réduire au silence! Pour
« cela, j'ai pensé, *mon fils* (Bîro), qu'il fallait te
« rendre au Mékémé quand je t'en avertirai, et y
« déclarer, en présence de l'officier du sultan et du
« cadi, *que tu es* l'auteur des lettres qu'on m'attribue,
« et que tu t'es servi, sans autorisation, de mon sceau,
« afin de leur donner un caractère officiel. »

A ces mots, le Grec pâlit, et voulut répliquer!....
« Que crains-tu, mon bien aimé (ἀγαπημένε μου)? Ne

(1) Le système de l'obéissance passive, dans un gouvernement absolu, ne laisse ni volonté, ni conscience aux sujets. Le satellite, ou l'homme commandé, assassine, empoisonne ou vole sans remords, en disant, pour sa justification, *le maître l'a ordonné*. Cette morale réagit sur les conventions même privées et commerciales, dans lesquelles on stipule toujours, sauf le *commandement du maître*, maxime qui ouvre la porte à toutes les fraudes.

« suis-je pas ton bon maître? Tu acquiers à jamais ma « bienveillance. Qui pourrais-tu redouter, quand je te « protège! Le capigi-bachi a-t-il quelque autorité? ose- « rait-il entreprendre quelque chose ici sans ma permis- « sion? Ali pacha n'est pas encore descendu au point « de laisser empiéter sur ses droits; et s'il aime à « avoir de l'obligation *à ses sujets*, il ne descendra ja- « mais vis-à-vis d'eux jusqu'à la prière! Je ne suis « pas dans de pareils termes avec toi; je connais ton « dévouement; et pour te prouver à quel point j'en « suis convaincu, je te jure, s'il te restait des doutes, « *au nom de mon prophète, sur ma tête et celle de mes* « *fils*, qu'il ne t'arrivera rien de fâcheux *de la part* « *de l'officier de la Porte.* Sur-tout garde-toi de parler « de ce que je te confie, afin que notre affaire réus- « sisse suivant nos desirs communs. »

Le Grec, courbé sous le glaive du satrape, auquel il ne pouvait échapper, ébranlé par ses promesses, et placé dans une situation déplorable, promit de porter le témoignage que le tyran arrachait à sa conscience. C'était ce que celui-ci voulait, et après cet accord, Ali manda le capigi-bachi, auquel il dit, avec l'accent de la plus profonde émotion : « J'ai découvert « enfin la trame infernale ourdie contre moi. C'était « l'œuvre d'un homme soudoyé par les implacables « ennemis de l'empire! Il est en mon pouvoir, et je « lui ai fait espérer sa grace, à condition qu'il révé- « lerait tout devant la justice. Veuillez donc vous « rendre au Mékémé; convoquez le cadi; qu'il ras- « semble les juges et les primats de la ville, afin qu'on

« entende la déposition du coupable, et que la vérité « triomphe ! »

Le capigi-bachi s'étant transporté au tribunal, le Grec, tremblant, y comparut; et chacun fit silence à son aspect. *Connais-tu cette écriture?* lui demanda le cadi. — *C'est la mienne.* — *Ce sceau?* — *C'est celui d'Ali pacha, mon maître.* — *Comment se trouve-t-il apposé au bas de ces lettres?* — *Seigneur, c'est de mon chef que je l'y ai mis, en abusant de la confiance du pacha, qui me le donnait parfois pour signer ses ordres.* — *Cela suffit, retire-toi!*

Ali, inquiet du succès de son intrigue, s'était acheminé vers la maison du cadi; et il entrait dans la cour, lorsqu'un signal de son boulouk-bachi lui fit connaître que l'affaire était terminée à sa satisfaction. Comme celui-ci avait le mot d'ordre, il saisit en même temps le Grec, qui sortait de l'audience; ses sbirres poussent des cris qui étouffent sa voix, et il est pendu dans la cour même du tribunal, sans avoir pu se faire entendre.... Le satrape monte alors l'escalier; et aussitôt introduit qu'annoncé, il se présente aux juges, auxquels il demande le résultat de leur information. On lui répond par une acclamation. « Eh bien, pour« suit-il, le criminel auteur de la félonie dont j'étais « accusé n'est plus; je viens de le faire pendre! Puis« sent être punis et périr ainsi tous les ennemis de « notre glorieux sultan! »

On dressa, sans désemparer, procès-verbal de ce qui s'était passé; et à l'appui de cette formalité, Ali pacha ajouta un cadeau de cinquante bourses pour

le capigi-bachi. Il envoya en même temps de riches présents à plusieurs membres du divan, persuadé que *la meilleure cause a toujours besoin d'aide;* et le grand-seigneur, abusé, lui rendit sa confiance.

Tout prospérait à Ali pacha, quoique sa fourbe fût connue et avouée de ceux même qui avaient intérêt à la taire. Plus il avançait dans sa carrière, et plus il était persuadé que *l'audace élève celui qui sait tout braver, dans un pays où la volonté d'un seul est l'état et la loi!* Cependant, afin de suivre les errements fallacieux dont il couvrait ses desseins, il feignit de déférer au vœu du gouvernement, en se mettant à la poursuite des voleurs qui désolaient la Romélie. En sa qualité de grand prévôt des routes, il entrait dans ses attributions de les réprimer; et il dirigea ses attaques contre les habitants de Bossigrad (1), dont les déportements étaient connus jusqu'à Constantinople. Il confia en conséquence le soin de les réduire à un de ses lieutenants, au grand scandale des Albanais mahométans, accoutumés à ne voir dans le brigandage que l'exercice d'un droit naturel. Aussi cette entreprise fut-elle sans succès, et Ali, loin d'en témoigner du mécontentement, envoya complimenter les Bossigradiens sur leur bravoure. Il leur mandait, dans la lettre qu'il leur adressait, *qu'admirateur sincère de leur courage, il desirait les compter au nombre de ses plus fidèles serviteurs, en leur offrant, s'ils voulaient entrer à sa solde, de leur*

(1) *Voyez* t. II, c. LV de ce voyage.

donner des postes lucratifs et honorables! Séduits par cette offre, et sur-tout alléchés par l'appât du gain, les Albanais de Bossigrad se rendirent auprès d'Ali pacha, qui, en les caressant et en les comblant de ses dons, eut bientôt dégarni leur ville de ses plus braves défenseurs. Chaque jour voyait arriver à Janina *quelque heureux mortel*, qui ne manquait jamais d'être avantageusement pourvu. Mais pendant ce temps, le satrape marchait à ses fins; et au moment où tout paraissait le plus tranquille, un corps de ses troupes d'élite, ayant traversé le Pinde par des chemins détournés, pénétra dans Bossigrad, et fit main-basse sur ceux de ses habitants qui voulurent résister. On apprit cette nouvelle, en même temps que les supplices de tous les Bossigradiens auxquels il avait donné des emplois : tous passèrent sans exception par la main du bourreau. Telle fut la fin d'une peuplade fameuse, dont la destruction ouvrit au pacha le chemin du canton de Caulonias, position importante qui lui donnait également entrée dans la moyenne et la haute Albanie, qu'il ne tarda pas à entamer du côté de la Macédoine.

Au temps où finissait cette expédition du satrape contre les Bossigradiens, l'Albanie supérieure éprouvait un de ces orages politiques qui désolent souvent la Turquie. Scodra était le centre de la rébellion, et Cara Moustapha, son visir, avait, à force de scandales publics, encouru la disgrace de la Porte, qui l'avait déclaré *fermanli*, et mis au ban de l'empire. En conséquence de cet *anathême civil et religieux*, les pachas, ayans, beys et autres tenanciers

relevant du romili-valicy, reçurent ordre de marcher contre le rebelle.

Ali, qui se trouvait appelé dans cette ligue, y voyant un but applicable à ses intérêts, ne fut pas un des derniers à entrer en campagne, parce qu'il pouvait, en paraissant agir pour la cause commune, piller, et s'agrandir en toute sûreté. Il marcha en conséquence, en suivant la direction du canton de Caulonias, pour éviter de se joindre au romili-valicy, qui avait pris le chemin des Dibres. Par cette manœuvre, qui le laissait maître de ses mouvements, il s'empara de Ghéortcha, et prit de vive force Ochrida, ville alors dépendante de Cara Moustapha. Selon sa coutume, il égorgea les vaincus; et tirant de l'obscurité un homme auquel il fit épouser sa nièce, veuve du bey de Cleïsoura, qu'il avait assassiné, il lui conféra le gouvernement de cette place, dont il ne s'est plus dessaisi. Tels furent les services qu'Ali rendit au grand-seigneur dans cette campagne.

La guerre contre le visir de Scodra ne présenta pas d'autres événements remarquables; et comme il fut impossible de le soumettre, la Porte le maintint *dans ses honneurs*, et lui conféra le titre de romili-valicy, qu'elle ôta à celui qui n'avait pas su ou pu le réduire. Ainsi la rébellion reçut le prix de la fidélité malheureuse! Cette conduite, qui paraît plus qu'étrange, est le coup d'état ordinaire du cabinet ottoman, dont l'usage est de récompenser ceux qu'il ne peut soumettre, croyant les gagner par ce moyen, et couvrir l'honneur du souverain. C'est aussi le terme ordinaire des prétentions des sujets les plus

ambitieux, qui sont convaincus qu'ils peuvent tout oser et espérer, excepté de parvenir à l'empire, l'*immuabilité de la dynastie ottomane* étant une maxime à jamais et pour jamais consacrée par les Turcs.

L'occupation d'Ochrida devenait de la plus grande importance entre les mains d'Ali pacha, qui, débordant au nord les possessions d'Ibrahim de Bérat, lui permettait désormais de l'inquiéter de toutes parts, excepté du côté de la mer. Mais s'il concevait déja ces projets, il dut en ajourner l'exécution, afin d'observer les desseins de Cara Moustapha, sous les ordres duquel il se trouvait placé, à cause du titre de romilivalicy qu'on venait de lui conférer. Dans cette circonstance, il s'occupa à lui fermer la route de Monastir, en formant contre le séraskier de la Turquie européenne une ligue composée des principaux beys de la Macédoine Cisaxienne. De son côté, Cara Moustapha, qui n'avait pas grande envie de quitter Scodra pour aller s'établir au chef-lieu de la Romélie, se tint pour battu, sans coup férir, et fut content d'avoir un prétexte afin de ne pas s'aventurer hors de son gouvernement de la haute Albanie. Ces démêlés, dans tout autre temps, auraient pu déterminer l'autorité à prendre d'autres mesures; mais le pacifique sultan Sélim feignit d'ignorer ces désordres, afin de porter son attention vers Passevend Oglou, qui venait d'élever l'étendart de la révolte sur les remparts de Vidin.

Quelque vicieux que soit un gouvernement constitué, le centre d'action qui en émane est toujours supérieur à la force des ligues dont les passions paralysent les moyens. Ali, toujours dirigé vers un but,

empiétait et se fortifiait, sans que les Souliotes imprévoyants fissent attention à l'accroissement de sa puissance. Au lieu de profiter du moment de sa campagne dans la haute Albanie, pour attaquer Janina, dont il avait laissé la défense à ses fils Mouctar et Véli, alors jeunes et sans expérience, ils se contentèrent de commettre des brigandages qui tournaient au profit de quelques individus, sans être avantageux à la chose publique. La révolte de Vidin pouvait également être favorable à leurs intérêts, lorsqu'un événement imprévu attira l'attention générale des Épirotes.

La république de Venise avait été effacée du rang des puissances de l'Europe, et le traité de Campo-Formio donnait à la France l'Archipel Ionien avec ses dépendances en terre ferme. Cette nouvelle retentissait dans la Grèce, lorsque le 26 juin 1797 (9 messidor an V) (1), M. Arnault, littérateur distingué, vint, au nom de la France victorieuse, arborer son pavillon sur les donjons de Corcyre! Il faut avoir vécu dans l'Orient à cette époque, pour savoir l'impression que causa l'arrivée des Français dans les mers de l'Ionie. Leur nom répandait un prestige inconcevable parmi les nations. Trop heureux alors pour concevoir des doutes, et croyant n'avoir que des amis, parce qu'ils se présentaient par-tout comme des

(1) Cinq jours après cette prise de possession, le 15 messidor an V (5 juillet 1797), le général Gentili consomma l'occupation. Il trouva à Corfou 510 bouches à feu, et pour garnison dans toutes les îles, 3,828 soldats vénitiens.

Correspond. inédite de N. Bonaparte, t. II, p. 424.

libérateurs, un des hommes de ces temps d'illusions vint *fraterniser* avec Ali pacha, qui reçut de ses mains la cocarde tricolore! Mais plus adroit que le missionnaire de la liberté, le rusé satrape, en répondant avec effusion à l'apôtre des nouvelles doctrines, sut habilement profiter de son inexpérience pour lui persuader qu'il était et qu'il serait à jamais le meilleur ami des Français. Il traita sur ce pied avec le général Gentili, gouverneur des îles Ioniennes, auquel il ne manqua pas de se plaindre des mauvais procédés des Vénitiens, qui n'avaient jamais cessé d'assister ses ennemis, et sur-tout les Acrocérauniens, en demandant qu'on voulût bien se désister de cette politique. Comme toute innovation était alors à la mode, on ne manqua pas de se départir des sages maximes de Venise; et des hommes qui combattaient pour la liberté permirent au satrape de mettre des armements en mer, afin d'attaquer les peuplades indépendantes de Nivitza-Boûba et Saint-Basile, qu'il ne pouvait réduire sans cette concession.

Ces deux bourgades, situées dans la chaîne maritime des monts Cérauniens (1), étaient libres sous la protection du visir de Bérat, auquel elles payaient une légère redevance. Leurs habitants, par suite d'usages anciens, s'expatriaient pour servir dans le régiment royal macédonien, sous les drapeaux des rois de Naples, sans jamais perdre de vue leurs montagnes, dans lesquelles ils rentraient au terme de leur carrière militaire. Unis à la ligue générale des Schype-

(1) *Voyez* t. I, c. VII de ce voyage.

tars par le fait, ils ne participaient que rarement aux intrigues des peuplades, se contentant de prendre les armes quand on les attaquait, ou lorsque la cause publique l'exigeait; et satisfaits de leur sort, ils vivaient de leurs épargnes, de leurs pensions de retraite, et des fruits de leur territoire.

Cette condition était trop prospère pour qu'elle n'excitât pas l'envie du satrape de Janina; car la liberté de ces peuplades faisait son tourment. Il cherchait depuis long-temps à en altérer la tranquillité; mais, ainsi que je l'ai dit, les Vénitiens, qui regardaient l'Adriatique comme *une mer close*, l'empêchaient de mettre des armements en mer. Ils exerçaient sur-tout une grande surveillance à cet égard, depuis qu'il avait obtenu de la Porte la concession, à titre de ferme, du voivodilik de l'Arta, qui lui donnait des ports dans le sein Ambracique. Du côté de la terre ferme, les Chamides s'opposaient à ses projets; et Moustapha, fils de Sélim pacha de Delvino, que le grand-seigneur avait rétabli dans l'emploi et les biens de son père, dont il avait trop tard reconnu l'innocence, lui fermait la route la plus directe de l'Acrocéraune. Ainsi il ne restait à Ali que de tromper les Français, chose à laquelle il parvint, en caressant les chimères de leurs chefs (1).

Après avoir obtenu la permission qu'il souhaitait,

---

(1) Il écrivit à cette époque au général Bonaparte une lettre qui fut imprimée dans les journaux du temps. Dans un de ses voyages à Loroux, il assura le commandant français de Prévésa, qu'il était le plus *fidèle disciple de la religion des jacobins, et qu'il*

Ali s'occupa du soin de sa vengeance. Son expédition, préparée en secret, au fond du golfe Ambracique, mit à la voile pendant la semaine sainte de l'année 1798, et arriva, la veille de Pâques, après le coucher du soleil, dans une anse voisine de Loucovo, où le débarquement s'opéra en silence.

Les chrétiens du rit grec célèbrent la solennité de la résurrection avec des cérémonies particulières. Les familles se convient et se rapprochent pour manger ensemble l'agneau pascal; les discordes cessent; et dans les pays même gouvernés par les Turcs, on élargit les prisonniers chrétiens afin qu'ils puissent participer au banquet de famille (1). Par un usage qui remonte sans doute aux premiers siècles de l'église, la liturgie qui ouvre cette phase d'allégresse, a lieu à minuit; et quand le prêtre, du fond du sanctuaire, entonne le *Christos anesti*, *Jésus-Christ est ressuscité*, la grace semble descendre sur les fidèles, qui se donnent le baiser de paix, et s'abandonnent aux transports de joie qu'inspire l'annonce du grand mystère!... Ces paroles sacramentelles venaient de retentir au milieu des chœurs des chrétiens, lorsque les Turcs, qui s'étaient avancés à la faveur des ténèbres, enfoncent

---

voulait être initié au culte de la carmagnole (car il croyait et il croit encore que c'était une nouvelle religion). Par suite de ce penchant aux *bonnes doctrines*, le néophyte s'est maintenant jeté dans les bras des *Carbonari!*

(1) Ces jours, dans lesquels on relâche les prisonniers, sont aussi consacrés chez les Albanais par des *trêves* qui retracent ce qu'on appelait anciennement, *la paix de Dieu*.

les portes des églises, et se précipitent, comme des tigres altérés de sang, sur des malheureux sans défense. Les prêtres sont égorgés à l'autel; les hommes, les femmes et les enfants tombent sous le fer des assassins; et ceux que le hasard épargne voient, en sortant, des tourbillons de flammes s'élever de leurs maisons. Épouvantés et ne sachant où fuir, les plus agiles même, poursuivis à outrance, ne font que prolonger leur agonie, pour mourir de la main des bourreaux; car dès que le jour parut, on fit succéder les supplices au massacre. On vit, dans cette épouvantable conjoncture, une famille de quatorze individus pendue au même arbre, qu'on appela long-temps, à cause de cet événement, *l'olivier des martyrs*. D'autres furent mis en pièces, quelques-uns périrent dans les flammes; et on regardait comme une faveur la grace d'être décapité. Ainsi furent exterminées les populations de deux principales bourgades de l'Acrocéraune, au nombre de six mille individus; et l'épouvante qu'inspira ce carnage amena la soumission volontaire de tous les villages de la côte jusqu'au port Panorme, que le satrape fit fortifier, ainsi que le monastère de Saint-Basile, dont les religieux furent passés au fil de l'épée.

Cette catastrophe, qui n'avait coûté la vie qu'à des chrétiens, fut généralement agréable aux mahométans et au divan. Ainsi Ali pacha acquit une réputation nouvelle de capacité par cet holocauste abominable, qui lui valut le titre d'*Aslan* (lion), dans les firmans de guerre qu'on lui adressa pour marcher contre Passevend Oglou. Il sortit, cette fois, précédé

d'un nom fameux, emmenant avec lui un corps de huit mille hommes, et en laissant le soin de son gouvernement à son fils Mouctar, devenu capable d'administrer les affaires.

Quarante pachas de l'Asie mineure et de l'Europe se trouvaient campés devant Vidin, sous le commandement de Cutchuk Husseïn Capitan pacha, chef de cette confédération rassemblée pour réduire un rebelle, lorsqu'on apprit le débarquement de l'armée française en Égypte. Ali pacha, qui venait à peine d'arriver, prévoyant que la guerre éclaterait entre la France et la Turquie, obtint sans peine du *visir des visirs* la permission de retourner dans son pays; et il revint en poste à Janina, pour prendre part aux événements qui allaient avoir lieu.

L'essence de la politique du cabinet ottoman donne généralement à ceux qui participent au secret de l'état, une fausseté mystérieuse d'autant plus décevante, qu'ils ne sont jamais aussi expansifs que quand ils dissimulent, et autant affectueux que lorsqu'ils méditent les vengeances les plus atroces. Ali, de retour dans ses états, au lieu de répandre l'alarme, parut plus que jamais favorable aux Français. Il s'empressa d'écrire au général Gentili, qu'il regardait *les circonstances nouvelles* comme l'événement le plus heureux qu'il aurait pu souhaiter, afin de prouver son attachement à la France, dont il voulait rester l'allié. Il ne fallait pas s'étonner en conséquence, s'il rappelait ses troupes de Vidin, s'il en levait même de nouvelles, son intention étant de tenir une neutralité armée vis-à-vis de son gouvernement. Le général français,

trompé par ces assurances, que lui confirmaient ses agents, ne comprit pas les conséquences de l'armement du visir, qui faisait son devoir, en informant la Porte de ce qu'il méditait, et en se préparant à une guerre occasionnée par la plus injuste des agressions.

Certain d'avoir donné le change sur ses véritables intentions, Ali, qui devait se présenter en brave, n'eut pas plutôt appris la déclaration officielle de guerre du grand-seigneur contre la république française, qu'il débuta par une lâche perfidie. Sans dénoncer les hostilités, il appela à une conférence, dans la ville de Philatès, l'adjudant-général Rose, qu'il envoya chargé de chaînes à Janina, d'où il le fit bientôt après transférer à Constantinople (1). Il n'y avait plus à se méprendre sur sa prétendue amitié; cependant on voulut se faire illusion jusqu'au moment où il s'empara du faible poste de Buthrotum. Après ce coup de main, Ali traversa aussitôt la Thesprotie à la tête de tous les Turcs qui se joignirent à ses bandes afin d'attaquer Prévésa.

La France, qui a laissé d'honorables souvenirs dans la Grèce, où les noms de Donzelot et de Julien Bessières seront long-temps prononcés par la voix de la reconnaissance, avait confié la défense de la presqu'île de Nicopolis à deux cent quatre-vingts de ses guerriers. On sait comment ces braves, trahis par ceux mêmes pour lesquels ils se dévouaient, succombèrent

(1) Mort aux sept tours, en 1799.

sous le nombre des hordes albanaises (1), et avec quelle froide cruauté le satrape versa le sang des infortunés Prévésans! Il préparait un pareil sort à la ville de Parga, en demandant au préalable à ses habitants d'égorger les Français qui y tenaient garnison, et de lui envoyer leurs têtes, lorsqu'il fut prévenu dans ses desseins par l'amiral russe Ocksacow, qui prit possession de cette place au nom de son souverain. Ainsi le résultat de cette campagne fut, pour Ali pacha, l'occupation de Buthrotum, de Prévésa et de Vonitza, dont le château fut évacué par les Français, qui se replièrent sur Sainte-Maure (2).

La Porte Ottomane, afin de récompenser Ali, lui envoya la troisième queue ou drapeau, en lui conférant le titre de visir, que nous lui donnerons désormais. Son nom, qui n'était connu à l'étranger que comme celui d'un intrigant heureux, acquit une célébrité extraordinaire! Nelson, arrêtant sa flotte au milieu de la mer Égée, envoya un de ses officiers le complimenter sur la victoire de Prévésa. Il serait lui-même, disait-il, descendu aux rivages de Nicopolis pour embrasser *le héros de l'Epire;* mais les fêtes de

---

(1) Les détails de cette affaire glorieuse pour nos armes ont été recueillis par le général Beauvais, mon ami et mon compagnon de captivité aux sept tours, dans son ouvrage intitulé: *Victoires et Conquêtes.*

(2) Quatre soldats, restés malades dans le château, furent assassinés par Logothète Calichiopoulo, qui vint faire hommage de leurs têtes à Ali pacha, après la prise de Prévésa. Sur quelle *terre le sang français* n'a-t-il pas coulé, et quel temps a jamais offert de plus généreux martyrs que cette époque!

Palerme, auxquelles il était convié sous le titre nouveau de *Bronté* (1), réclamaient sa présence. Il était impatient de recevoir des mains de l'impudique Hamilton la couronne ducale dont elle ceignit le front du Cyclope, au milieu des orgies qui précédèrent les assassinats juridiques des Cyrille et des Caracciolo, dans le sang desquels le héros du Nil souilla ses lauriers.

Enflé de ses succès, complimenté par Nelson, méprisé des Russes, qui savaient apprécier le moderne *Pyrrhus* à sa juste valeur, le satrape passa l'hiver de 1798 à faire les préparatifs de la guerre d'extermination qu'il voulait livrer aux Souliotes. S'il les craignait lorsqu'ils étaient abandonnés à eux-mêmes, il les redoutait beaucoup plus quand ils seraient voisins des Moscovites, qui devaient immanquablement se rendre maîtres de Corfou. Il résolut donc de mettre tout en œuvre pour détruire cette peuplade chrétienne, avant qu'elle eût établi des relations capables de la rendre formidable. Le moment était propice; l'esprit des Turcs lui était favorable, à cause de ses succès contre les chrétiens. Les passions nationales avaient parlé; et il exposa les intérêts qui le faisaient agir, dans la circulaire suivante, qu'il adressa aux chefs mahométans :

« Agas, l'empire ottoman est sur son déclin, puis-

(1) Bronté; il venait d'être honoré du titre de duc de Bronté (*duc du Tonnerre*), nom d'un des géants de la Trinacrie; et ce fut en voyant danser la nouvelle Hérodiade, qu'il s'éprit de ses charmes.

« qu'il est environné d'ennemis, qui sont les Français « et les Russes. Nos livres disent (son Chalcas lui « avait fait cette interprétation comme étant tirée du « Coran) qu'après la destruction de notre empire, « les Albanies se soutiendront pendant quarante ans « et plus contre les ennemis de la foi, si nous res- « tons unis. Commençons donc par extirper du mi- « lieu de nous la race impie des Souliotes, et atten- « dons de pied ferme les infidèles. Je vous dis donc, « ainsi qu'il est écrit dans *notre livre*, que le temps « approche où des malheurs sans nombre nous acca- « bleront de tous côtés. Ainsi, mes frères, vous qui « êtes catholiques musulmans, réunissez-vous à moi; « et jurons, au nom du prophète, de nous emparer « de Souli, ou de mourir (1). »

Les agas, entraînés par le ton prophétique de cette encyclique, s'étant rassemblés à Janina, prirent l'engagement de réduire Souli à quelque prix que ce fût. Comme il arrive rarement entre Turcs qu'une résolution dirigée contre les chrétiens soit éventée, personne ne put pénétrer le motif de ce conciliabule. On voyait lever de toutes parts des troupes; mais les uns prétendaient que le visir voulait s'en servir pour

---

(1) Cette espèce de proclamation était conçue en ces termes : Ἀγάδες τὸ βασίλειον μᾶς κοντεύει νὰ χαθῆ, ἐπειδὴ τὸ περιτριγυρίζουν πολλοὶ ἐχθροὶ, καὶ πίρισσότερον ἀπὸ τοῦς ἄλλους, οἱ Μουσκόβοι, καὶ Φραντζέζοι. Γράφουν ὅμως τὰ κητάπία μᾶς, ὅτι καὶ τὸ βασίλειον μᾶς θάπαρθῆ, ἡμεῖς ἐδὼ εἰς τὴν Ἀρβανιτίαν καθολίκοι Μουσουλμάνοι θέλει πολεμήσομεν σάραντα χρώνους μὲ τοῦς ἐχθροὺς, πῶς ὅμως, καὶ πότε θέλει πολεμήσομεν, ὅταν συμφωνήσωμεν ὅλοι, καὶ πάρωμεν τὸ Σοῦλι, etc.

Hist. de Souli, p. 40.

attaquer Parga, objet de ses ressentiments, qu'il voulait dévaster; et ceux qui se prétendaient le mieux informés, qu'elles devaient être transportées en Égypte pour servir contre les Français. Tout en faisant circuler ces bruits, Ali pacha se vit, dans trois mois de temps, à la tête de douze mille Albanais mahométans, qu'il dirigea contre Souli.

Quoique soupçonneux et toujours aux aguets, les Souliotes n'avaient pas prévu cette attaque, et ils ne purent par conséquent, comme dans d'autres circonstances, former leurs provisions de siége. A cette faute, capable de les déconcerter, se joignit la défection de Georges Botzari. Ce capitaine, qui avait été polémarque de la république dans la dernière guerre, passa, au signal de la marche des Turcs, dans les rangs du visir, avec soixante-dix hommes des siens, sur la promesse qu'il avait reçue, au nom de la Porte, d'être promu au grade de toparque, lorsque la Selléïde aurait été soumise. Cependant, après les premières impressions fâcheuses que durent causer ces deux événements, on reprit courage. La liberté, qui agrandit l'homme dans le malheur, redoubla l'énergie des chrétiens, qui, ayant tout sacrifié pour elle, résolurent de tenter les derniers efforts, afin de la mériter à jamais. On dressa en conséquence un état exact des ressources en vivres et en munitions; et on fit le dénombrement des troupes, qui se trouvèrent monter à quinze cents soldats, commandés par trente-un capitaines, chefs d'autant de pharès.

Le visir, apprenant, sans en connaître la cause, les mesures que les Souliotes prenaient, et s'imaginant

y démêler des symptômes de division, crut en hâter l'explosion, en attaquant leurs montagnes de vive force, persuadé qu'il réussirait à s'en emparer. Son armée, dix fois supérieure en nombre aux forces des chrétiens, et composée d'hommes ivres de fanatisme, le détermina à donner un assaut. On était alors au milieu de l'été; les rivières et les torrents étaient à sec ou guéables, les approches étaient faciles, lorsque ses troupes s'ébranlèrent en poussant des hurlements affreux, accompagnés d'un feu de mousqueterie qu'elles ouvrirent hors de portée. Les Souliotes, avantageusement embusqués, et accoutumés à ce fracas, attendirent, pour faire cesser ces clameurs, l'approche des infidèles, dont ils éclaircirent rapidement les rangs par des décharges bien dirigées. Malgré leurs pertes, les Albanais du satrape ripostèrent, et ne se débandèrent qu'après sept heures de combat, en abandonnant les bords de l'Achéron couverts de trois cent soixante-dix morts et d'un grand nombre de blessés, qu'ils laissèrent au pouvoir des chrétiens, qui n'eurent à regretter que quelques blessés.

Cet échec ayant prouvé au visir qu'il avait en tête les vieux enfants de Souli, il fit négocier avec eux une trève pour racheter les morts, auxquels on donna la sépulture, et les blessés, qui furent troqués contre des ânes, des chèvres et des moutons, en donnant un Turc pour un de ces animaux. Ce fut là tout ce que fit Ali, qui ordonna, avant de remonter à Janina, de former des camps retranchés à l'entrée des défilés de Souli, afin de bloquer les chrétiens. Les soldats, qu'il plaça dans ces positions, ne tardèrent pas à y être

harcelés au point que plus d'une fois ils se virent réduits à manquer du nécessaire. Pour surcroît de maux, l'air mal sain des rizières qui bordent l'Achéron les fit bientôt périr par centaines; et le visir, qui ne cessait d'envoyer des recrues pour soutenir son armée, fut contraint de prendre une ligne de blocus plus éloignée.

Avant d'exécuter cette résolution, le pays fut dévasté par ses troupes, afin de ne pas laisser de ressources aux Souliotes; et, en quittant les camps, on bâtit des tours, dans lesquelles on laissa des garnisons, qui inquiétèrent plus l'ennemi que n'avaient fait les attaques directes. Le visir tâcha en même temps d'ébranler la constance des chrétiens par des négociations astucieuses. Tantôt il leur proposait des sommes considérables d'argent, et la possession d'un pays fertile, en échange de leurs montagnes arides. D'autres fois, en leur faisant envisager leur perte comme inévitable, il leur offrait d'acheter leurs propriétés et de les laisser librement passer dans les îles Ioniennes. Mais ces propositions, également fallacieuses, furent rejetées par les Souliotes, qui lui répondirent, *que l'Epire était leur patrie, et la liberté une puissance divine, à laquelle ils avaient consacré leur vie.*

Ce combat moral, non moins remarquable que leur courage, annonçait la noble résolution formée par les Souliotes, *de mourir aux lieux qui possédaient les tombeaux de leurs pères!* Neuf mois s'étaient écoulés depuis qu'ils étaient abandonnés à eux-mêmes; ils n'avaient perdu que vingt-cinq hommes, morts les

armes à la main, mais ils commençaient à éprouver les maux de la disette. Il fallait aviser au moyen de prolonger une existence consacrée tout entière à la défense de la patrie. On fit encore une fois le recensement des faibles réserves de vivres qu'on possédait; on les partagea entre les familles, et on parvint à faire passer dans les îles Ioniennes environ deux cents femmes, enfants et vieillards, recommandés à la charité publique, et que les Russes, protecteurs nés des chrétiens malheureux, accueillirent avec la plus touchante hospitalité.

Depuis ces sages précautions, trois mois s'étaient à peine écoulés, que les Souliotes se trouvèrent réduits à manger les herbes sauvages et l'écorce des arbrisseaux qui croissent entre leurs rochers. Ils faisaient bouillir ces aliments grossiers avec quelques poignées de farine, et réparaient ainsi leurs forces décroissantes, sans perdre l'espérance, ni le courage. Mais bientôt ces tristes ressources allaient manquer, lorsqu'on résolut d'entreprendre une sortie pour pénétrer jusqu'à Parga, afin d'y acheter des vivres. On profita en consequence d'une nuit obscure pour expédier quatre cents hommes et soixante-dix femmes (1), qui sortirent, et rentrèrent chargés de provisions, au moyen desquelles l'abondance reparut dans les montagnes de Souli.

---

(1) Les femmes, comme je l'ai dit en parlant des mœurs des Albanais, sont accoutumées dès l'enfance à porter les fardeaux; et parvenues à un certain âge, elles exercent dans les villes le métier de porte-faix.

A cette nouvelle, Ali pacha, voyant reculer le terme de ses espérances, *cria à la trahison*, fit pendre quelques-uns de ses officiers, refusa la paie aux troupes auxiliaires, et mécontenta tellement les beys, que ceux-ci résolurent de l'abandonner. La vengeance, qu'un ancien appelle *le plaisir des dieux*, est une passion brûlante parmi les Schypetars, qui savent d'autant mieux dissimuler, qu'ils sont plus comprimés. Leurs chefs, indignés, commencèrent donc à traiter sous main avec les Souliotes; et leurs trames furent conduites avec un tel mystère, que ceux qu'on croyait aux abois se virent tout-à-coup à la tête d'une ligue formidable! Après avoir stipulé leur convention, les agas reprirent le même jour le chemin de leurs montagnes avec leurs troupes; et le visir apprit leur défection, lorsqu'il n'était plus temps d'y remédier. Il fut encore plus surpris, lorsqu'il sut que les chrétiens étaient le noyau d'une confédération générale dirigée contre lui. Cette ligue imprévue se composait, tant les résolutions des hommes sont inexplicables, d'Ibrahim, visir de Bérat; de Moustapha, pacha de Delvino; d'Islam-Progno de Paramythia, et des beys du Chamouri, qui avaient payé un subside de quarante bourses aux Souliotes, et échangé avec eux des otages, afin de garantir la sûreté de leur convention.

Les Souliotes triomphaient; ils avaient donné l'éveil à toutes les peuplades libres de l'Épire; ils comptaient dans leur alliance ce que cette province avait de chefs les plus illustres; et Ali ne connut bien sa position que par les hostilités, qui commencèrent sur toute sa

ligne d'occupation. Une pareille révolution était faite pour étonner; mais le satrape, accoutumé à la volubilité des Albanais, n'en parut que médiocrement alarmé. Pour neutraliser les efforts d'Ibrahim pacha, il soudoya les beys du Musaché, qui se révoltèrent, et tinrent leur visir en échec dans Bérat. Il gagna les agas les plus pauvres de Paramythia, qui chassèrent Islam-Progno de leur ville; il sema la division dans le Chamouri, et corrompit le commandant du château de Delvino, qui lui livra la place qu'il commandait, et les otages des Souliotes confiés à sa garde. Enfin Moustapha pacha, trompé par de faux avis, fut obligé de prendre la fuite; et le faible Ibrahim, afin de rétablir l'ordre dans son pays, s'estima trop heureux de signer une paix particulière avec son ennemi.

Ces événements, qui se succédèrent avec rapidité, en ruinant les projets des Souliotes, leur laissèrent voir que le poids entier de la guerre allait retomber sur eux. Ils eurent en même temps la douleur d'apprendre que leurs otages, au nombre de vingt-huit individus, avaient été décapités en arrivant à Janina. Ils comprirent qu'ils n'avaient plus ni trêve, ni repos à espérer; et ils se préparèrent à soutenir les nouveaux combats qu'on allait leur livrer. Cette fois, ils purent ramasser le peu de provisions que leur offrait un pays naguère ravagé, se répartir les postes que chacun devait occuper; et par une résolution unanime, ils élurent pour géronte et polémarque un moine nommé Samuel, auquel ils confièrent, sans réserve, le soin de la chose publique.

L'année 1802 commençait sous ces auspices pour

les chrétiens de la Selléïde, lorsque les desseins du visir se trouvèrent contrariés par la révolte de Géorgim, pacha d'Andrinople, contre lequel il fut obligé d'envoyer une partie de ses troupes, sous le commandement de son fils Mouctar, qui venait de recevoir le titre de pacha de Lépante. Cette diversion l'obligea en conséquence de se contenter de bloquer les défilés de Souli, ce qu'il fit avec tant de succès, qu'il renferma les chrétiens dans leurs montagnes; et comme l'expédition de son fils fut de courte durée, il employa les forces que celui-ci ramena à les resserrer de plus en plus.

Mouctar, que le satrape chargea des opérations du blocus, au lieu de brusquer les attaques, se contenta d'abord de gagner du terrain pied à pied; et maître de l'entrée des défilés, il obtint plus qu'il n'aurait fait par des assauts meurtriers. Les Souliotes se trouvèrent véritablement assiégés; et comme ils ne voyaient plus de terme à leurs fatigues, l'aigreur, compagne des privations, montra bientôt qu'ils n'étaient plus ces mêmes hommes qu'un intérêt commun attachait à la plus juste des causes. Travaillés d'un mal secret, de funestes divisions éclatèrent dans les pharès; et leur ennemi, dont elles étaient l'ouvrage, en profita pour leur enlever les dernières positions qu'ils occupaient aux bords de l'Achéron.

Dans cette situation, les Souliotes avaient des vivres; mais confinés entre les escarpements de leurs montagnes, ils n'avaient plus pour boisson que les pluies du ciel, qu'ils recueillaient quand il leur accordait ce bienfait. Lorsque ces provisions éventuelles

étaient épuisées, les assiégés faisaient descendre du haut de leurs mornes dans l'Achéron des éponges chargées d'un plomb, au moyen desquelles ils se procuraient un peu d'eau. Mais ces ressources étaient insuffisantes; les esprits étaient ébranlés; quelques personnes avaient parlé de se rendre, et dès-lors tout espoir de salut fut perdu.

Le satrape, informé de la détresse des Souliotes, envoya à l'armée son second fils Véli, afin d'exalter le courage de ses troupes, qui se trouvèrent ainsi sous les ordres immédiats des deux appuis naturels de leur maître. Il ordonna en même temps de doubler la paie; il entrevoyait le terme de ses désirs, et dès-lors aucuns sacrifices ne lui étaient plus pénibles. Cependant on plaignait les braves enfants de la Selléïde, dont les prisonniers qu'on faisait dans les sorties, étaient massacrés sans exception. On s'apitoyait sur le sort réservé à cette peuplade infortunée, on parlait des malheurs qui l'attendaient, lorsque la Providence sembla inspirer en sa faveur l'intercession puissante de l'épouse du visir, pour fléchir son cœur.

Éminé, épouvantée des horreurs que son époux commettait, et de celles plus atroces encore qu'il projetait, craignant pour ses fils, dans la dernière lutte prête à s'engager contre des hommes poussés au désespoir, osa adresser des remontrances aussi soumises que respectueuses au satrape. « Pourquoi, lui disait-elle dans « un moment d'épanchement, en embrassant ses ge- « noux, qu'elle arrosait de larmes; pourquoi, seigneur, « affliger votre servante? Vous lui ravissez à-la-fois « les deux fils, objet de notre commune tendresse!

« Daignez jeter les yeux sur le cours de votre for-
« tune ; le Ciel, pardonnez-moi cet humble reproche
« de la plus soumise des femmes, semblait-il devoir
« jamais l'élever au point de grandeur et de puis-
« sance où chacun la contemple ? Sous quels aus-
« pices avez-vous parcouru votre carrière ? Le Ciel
« seul et mon époux m'entendent. Que la vérité frappe
« au moins une fois son oreille ; vous connaissez
« votre Éminé, vous savez si elle vous aime ! Ver-
« tueux et humain, elle vous eût adoré tous les jours
« de votre vie. Hélas ! pourquoi l'avez-vous *souillée*,
« *cette vie*, par des excès que votre politique excuse,
« et que votre raison condamne ? N'avez-vous pas assez
« versé de sang ? Votre conscience..... » A ces mots,
le satrape impatient, repoussant Éminé, allait éclater...
« Daignez, poursuivit-elle ; daignez, ô mon maître su-
« prême, calmer votre colère..... Si je vous perdais,
« si vous m'étiez ravi, si je restais seule au milieu des
« ennemis irréconciliables que votre ambition nous a
« suscités, quel serait mon sort et celui de votre famille ?
« Veuillez en croire mes alarmes ; elles ne sont peut-
« être que trop légitimes. J'ai été avertie en songe, n'en
« doutez pas, seigneur ; j'ai été avertie par le génie tu-
« télaire de vos prospérités, *que vous deviez épargner*
« *les Souliotes*.... — *Les Souliotes !* s'écrie d'une voix de
« tonnerre le visir ; *les Souliotes !* tu oses nommer
« mes implacables ennemis ; tremble pour toi-même.
« — Oui, je les nomme, dit-elle en se relevant ;
« songe que je suis la fille d'un pacha ; je les nomme ;
« et leur sang, celui de mon malheureux père, que
« tu répandis aux jours de mon enfance, retombera

« sur ta tête. — Et toi, tu périras! » En prononçant ces paroles, le visir, hors de lui-même, tirant au hasard un coup de pistolet, répand l'alarme dans le palais. Éminé tombe privée de sentiment; et ses femmes, accourues au bruit qui venait d'éclater, l'emportent dans ses appartements, au fond desquels elles se renferment.

La terreur qui suit l'explosion de la foudre n'est pas plus grande que celle dont le sérail fut rempli à cette épouvantable nouvelle. On avait entendu éclater un coup de pistolet dans l'intérieur du harem, et personne n'osait demander quelle victime la mort avait frappée. La crainte glaçait toutes les voix; une altération effrayante régnait dans les traits du tyran, qui, pour cacher son désordre, se déroba à tous les regards, lorsqu'il eut confié le secret de son attentat à un médecin, complice infâme de ses forfaits (1), qui lui apprit que sa femme n'était pas blessée.

Cette nouvelle ayant calmé le délire de ses sens, il versa des larmes; et soit retour sur lui-même, soit inquiétude, il voulut, pendant la nuit qui suivit cet événement, se rendre auprès de son épouse. Il frappe à son appartement, il appelle; et comme on refuse de lui ouvrir, il s'irrite et enfonce la porte de la chambre dans laquelle reposait celle qu'il avait

(1) Les détails particuliers de cette scène et de la fin tragique d'Éminé, m'ont été racontés par Tosoni, son médecin, que je puis nommer, puisqu'il est mort, et par conséquent hors d'atteinte des coups de celui dont il était l'aveugle sicaire et l'empoisonneur salarié.

outragée. Effrayée de la vue de son tyran et du bruit qu'elle venait d'entendre, Éminé crut toucher à sa dernière heure. Un spasme léthargique glaça ses sens; la parole expira sur ses lèvres, et les convulsions, qui se succédèrent, la conduisirent à la mort avant le retour du soleil. Ainsi termina ses jours la fille de Capelan pacha, épouse d'Ali Tébélen, mère de Mouctar et de Véli; digne, par ses vertus, d'une meilleure fortune.

Si la fin tragique d'Éminé causa un morne étonnement dans l'Épire, ses suites ne firent pas une impression moins profonde sur l'esprit de son meurtrier. Pendant plus de dix ans, il fut épouvanté de la mort de son épouse. Le spectre gémissant d'Éminé le poursuivait dans ses plaisirs, au milieu de ses conseils, et jusque dans son sommeil. Il n'osait coucher seul dans une chambre; il craignait d'avancer les bras hors de son lit. Il la voyait, il l'entendait; et il se réveillait par-fois en criant : *Ma femme! ma femme! c'est elle! sauvez-moi de sa fureur!...* Il tressaille encore aujourd'hui; je l'ai vu frémir, en reconnaissant ses traits dans ceux de ses fils, de ses petits-enfants; et le juste ciel, qui attache ce spectre à sa coupable existence, prépare, par des souvenirs renaissants, les châtiments réservés à ses forfaits.

Cependant Souli, aux abois, n'existait plus que par l'héroïsme d'un petit nombre de généreux défenseurs, auxquels le récit de la mort d'Éminé avait arraché des larmes. Pressés par les besoins de la vie, pressés par les ennemis, ils rendaient encore des combats sanglants. Mais hélas! de quelque côté qu'ils

levassent les yeux, ils ne les portaient plus que sur une terre ennemie! Parga, rangée sous la domination d'un voivode ottoman (1), ne pouvait plus leur fournir de secours; leurs rochers n'offraient qu'une affreuse nudité, et il ne restait aux descendants des Selles d'autre parti que la dernière consolation des braves, la gloire de mourir les armes à la main! Le polémarque Samuel, ministre des autels, invoquait inutilement, par de ferventes prières, le Ciel, protecteur de l'innocence. Ses touchantes exhortations, qui enflammaient les courages, élevaient en vain des hommes mortels au-dessus de leur sphère : le jour marqué, le terme fatal des destinées de Souli était arrivé. Dans l'assaut décisif qui eut lieu, les Turcs s'emparèrent du poste appelé Caco-Souli, tandis que deux colonnes de la population chrétienne, voyant leur pays perdu, s'enfuyaient par des points opposés (2). Samuel, à la tête d'une poignée de braves, couvrait leur retraite, en tâchant de contenir le torrent des barbares, qui débordait de toutes parts, et en signalant son courage par des prodiges de valeur. Il gagna ainsi, en battant en retraite, le dernier poste qui renfermait le magasin des poudres. Là, plein de l'esprit du dieu qu'il adora en présence des derniers enfants de Souli, il les exhorta à donner tête baissée sur les ennemis, dans les rangs desquels ils trouvèrent une mort ho-

(1) Par le traité du 21 mars 1800, Prévésa, Vonitza, Parga et Buthrotum avaient été cédés à la Porte ottomane, avec des réserves favorables aux chrétiens.

(2) *Voyez* t. II, c. XL, p. 203 de ce voyage.

norable. Resté seul au milieu des ruines de sa patrie, il vit, d'un front serein, s'avancer les infidèles; il attendit qu'ils eussent pénétré dans l'arsenal, où, plus grand que Brutus, et sans blasphémer la vertu (1), il termina ses jours, en mettant le feu aux poudres, qui firent sauter avec lui plus de six cents mahométans. Les autres postes de la république se rendirent à discrétion au vainqueur.

Dès que le satrape fut informé de la prise de Souli, il partit de Janina pour se rendre sur les lieux, afin de présider aux vengeances. Il reçut en chemin la nouvelle du massacre d'une partie des bandes de Souli, au passage de l'Achéloüs; il apprit en même temps avec douleur qu'un nombre plus considérable des fuyards avait trouvé moyen de passer dans les îles Ioniennes; ainsi quelques-unes de ses victimes avaient échappé à sa fureur. Mais il trouva encore trop de vengeances à exercer sur les prisonniers qui restaient. Pendant huit jours entiers les exécutions se succédèrent, et, à la lueur des incendies qui dévoraient les villages de la Selléïde, on ne vit de toutes parts que gibets, pals et supplices. Les femmes étaient précipitées du haut des mornes dans les abîmes de l'Achéron; les enfants vendus à l'encan; et comme le *dixième des condamnés* appartenait aux bourreaux

(1) Dion Cassius dit que Brutus, en se donnant la mort après la bataille de Philippes, blasphéma la vertu, en s'écriant : *O vertu, tu n'es qu'un vain nom; je t'exerçais comme une action libre, tandis que tu étais l'esclave de la fortune.* Ὦ τλῆμον ἀρετὴ, λόγος ἄρ ἦσθα· ἐγὼ δέ σέ ὡς ἔργον ἤσκουν· σὺ δ' ἄρ' ἐδούλευες τύχῃ.

Dio. Cass., *Hist. Rom.*

chargés des exécutions, leur part dans le butin ne fut pas la moins enviée. Après ces premiers excès du crime, le visir, fatigué, sans être rassasié de carnage, reprit le chemin de Janina, en traînant à sa suite les restes de la population, dont il orna son triomphe. Leurs tourments, dans les fêtes qui eurent lieu à cette occasion, furent aussi variés que les caprices de la soldatesque dont ils devinrent la proie, sans qu'aucun des Souliotes, auxquels on offrit le moyen de l'apostasie pour se sauver, démentît son courage dans l'agonie des douleurs. On vit des hommes empalés expirer lentement, en invoquant le nom du Tout-Puissant; un jeune homme, auquel on avait arraché la peau de la tête, fut forcé, à coups de fouet, de marcher sous les fenêtres du pacha, charmé de voir jaillir le sang de ses artères. La ville enfin était transformée en un cirque retentissant des acclamations féroces des vainqueurs, mêlées aux cris et aux gémissements des victimes.

Mais il fallait un triomphe éclatant aux chrétiens, et le spectacle qui ferma les arènes fut illustré par le glorieux martyre de trois jeunes enfants d'une beauté ravissante. Je n'ai pu apprendre leurs noms pour les transmettre à la mémoire du monde chrétien. L'aîné de ces élus avait quatorze ans; sa sœur, onze; et elle marcha au supplice, en conduisant par la main un frère plus jeune qu'elle. On leur avait arraché leurs vêtements!... Une douce sérénité brillait sur la figure de ces prédestinés, qu'entourait une troupe de derviches frénétiques, auxquels on les avait livrés!... Arrivés sous l'ombrage fatal des platanes de Calo-

Tchesmé, lieu ordinaire des exécutions, la vierge se prosterne, en élevant ses mains au ciel. Elle voit rouler à ses pieds la tête de son jeune frère; et pendant que l'aîné luttait contre un ours auquel on l'avait livré, on n'entendit sortir de sa bouche que ces paroles ravissantes : *Père des miséricordes, Dieu exorable, Dieu des faibles, sainte reine couronnée, ayez pitié de mes frères; Christ adoré, secourez vos pauvres enfants!....* En achevant ces mots, un des bourreaux frappa la victime sans tache. La rose de la Selleïde tomba sur le sein de la terre, et les chœurs des anges reçurent les ames de ces douces créatures, qui reposent dans le sein de la divinité.

Ce supplice glaça d'effroi les mahométans et le satrape, qui se contenta de disperser ce qui restait de familles souliotes, dans des lieux agrestes, où quelques-unes se soutiennent encore par l'espérance, hélas! trop vaine, de voir renaître leur patrie de ses cendres.

CHAPITRE XC.

Annales de la Grèce sous le gouvernement du visir Ali pacha, depuis l'année 1802 *jusqu'en* 1808.

Quæque ipse miserrima vidi.

J'ai écrit jusqu'à présent, d'après ses propres récits et ceux des témoins oculaires, l'histoire d'un homme devenu fameux par ses excès et sa persévérance dans le crime; imperturbable dans sa vengeance, implacable dans sa haine, et qui ne commit jamais une bonne action que pour arriver à des forfaits. Il me reste maintenant à rapporter des faits qui précédèrent de peu de temps mon arrivée dans l'Épire, et ceux dont j'ai été témoin pendant une résidence de dix années que j'ai passées dans cette province malheureuse.

Parvenu à cette partie de l'histoire d'Ali pacha, je fus effrayé de la carrière qui se présentait devant moi. Il me fallait dévoiler tand d'infamies, de perfidies et de crimes; j'abordais un sujet si difficile à traiter, que je craignais de sembler partial à ceux qui sont loin de concevoir à quels excès un tyran sans frein peut se porter pour assouvir ses passions. Cependant il me parut indispensable, en rejetant une foule de détails que la morale réprouve, de composer un ensemble des événements principaux de la vie d'un homme qui appartiendra à l'histoire moderne de la Grèce, par les maux dont il l'a accablée.

La destruction des Souliotes, qui, depuis plus de cent quarante ans, avaient triomphé des efforts des mahométans, accrut la célébrité du satrape de Janina. Ses exploits étaient racontés d'une extrémité à l'autre de l'empire; et la renommée en parvint au sultan, qui crut ne pouvoir mieux récompenser le fléau des chrétiens de l'Épire, qu'en lui conférant le titre et l'autorité de romili-valicy. C'était lui fournir de nouveaux moyens de se signaler, parce que la Macédoine et la Thrace étaient alors désolées par des hordes nombreuses de brigands. Les Kersales, commandés par des chefs audacieux, dévastaient les environs de Philippopolis et les vallées du mont Pangée, en poussant leurs excursions jusque dans la Pélagonie. Les caravanes ne pouvaient plus circuler, les affaires étaient interrompues, les courriers dévalisés, et la police était entièrement méconnue. Telle était la tâche qu'on donnait à remplir au vainqueur de Nicopolis et de Souli; mais tant d'honneurs cachaient, comme on le sut ensuite, une arrière pensée du ministère ottoman. Le visir de Janina lui portait ombrage; il croyait, en flattant son ambition, le compromettre dans une expédition (qu'il n'avait pu entreprendre lui-même), et parvenir à le saisir pour s'en défaire, en l'attirant hors de son gouvernement.

Ali pacha, qui n'avait aucune donnée sur ces desseins, mais justement défiant, prit ses mesures comme s'il eût été environné d'ennemis. Il réunit, en conséquence du diplôme impérial qu'on lui avait adressé, dix mille soldats albanais, avec lesquels il passa le Pinde, et vint camper à Bitolia, au prin-

temps de 1803. Après avoir purgé les environs de quelques bandes de voleurs, et appelé auprès de lui les forces des aïans de l'Illyrie et de la Macédoine Cisaxienne, il passa le Vardar à Tchiuperli. Il comptait alors sous ses drapeaux, indépendamment de ses troupes particulières, les contingents du pacha de Delvino, du visir de Bérat, des beys du Musaché, des voivodes de la Taulantie, du sangiac de Scodra, terre nourricière des braves; des chefs des Dibres, d'Ochrida, du lac Koulak, de Baxor, canton du mont Bôra; de Calcandéren, de Pristina, et tous les païs de la Thessalie. En s'avançant par les sources des fleuves qui arrosent la Macédoine Transaxienne, il vit arriver à son quartier la cavalerie de Serrès, les agas du territoire de Thessalonique, les Timariots de Mélénik, de la Cavalle, de Drama, de Démir-Hissar, de Radovich, de Koumlèkeu, de Doubnitza, le drapeau entier de Sophia; et il parut aux portes de Philippopolis, à la tête d'une armée de plus de quatre-vingt mille hommes. Ayant assis son camp hors de la ville, il cita à son tribunal les chefs des rebelles qui étaient déja pris, et fit décapiter les moins marquants, en se contentant de retenir les autres en otage. Il avait levé des contributions dans toutes les villes situées sur son passage; il exigea des sommes considérables de ceux qui l'approchaient; et sa marche, non moins étonnante que son activité, fit croire qu'il allait porter un coup fatal à l'empire. Déja son camp retentissait de cris extraordinaires; on affectait de ne prononcer qu'avec mépris le nom du sultan; chaque soir on chantait la *carmagnole* sous la tente

de son tatar aga; on parlait d'arborer des couleurs nouvelles, lorsqu'une insurrection éclata tout-à-coup parmi tant d'hommes divisés d'idiômes (1) et d'intérêts. Ce mouvement était la suite du coup d'état médité par le divan, qui crut l'occasion propice pour se défaire d'Ali pacha. On courait déja aux armes; on se disposait à marcher vers son quartier-général, lorsqu'il se montra aux séditieux entouré de ses Albanais. « Vous voulez, s'écria-t-il, sortir de l'inac« tion; j'applaudis à votre résolution. Qu'on abatte les « tentes, et que chacun me suive au rendez-vous que « j'assigne à Sophia! » En prononçant ces mots, il se met en marche, persuadé que ce signal serait celui de la dissolution des corps les plus mutins, qui profitèrent en effet de l'occasion pour retourner dans leur pays. Il reprit de son côté la route de Bitolia; et les ministres du grand-seigneur ne cessèrent de craindre qu'il ne vînt faire la police à Constantinople, que lorsqu'ils apprirent son retour au-delà du Vardar. Il respira lui-même, en se retrouvant dans un pays ami; et comme il demanda carte-blanche, si on voulait qu'il rentrât en campagne, on s'empressa de le remercier, et de lui annoncer que Sa Hautesse, sa-

(1) La plupart de ces troupes parlaient le turc, l'esclavon, le valaque, le bulgare; et chaque nation, animée par d'anciennes rivalités, faisait de cette armée un assemblage hétérogène qui ne pouvait tarder à se dissoudre. Quant au complot contre Ali pacha, il ne tarda pas à en avoir les preuves; et ce fut de là que datèrent ses ressentiments contre le sultan Sélim, auquel il l'attribuait.

tisfaite de sa conduite, révoquait les pouvoirs dont elle l'avait investi.

La charge de romili-valicy est regardée comme onéreuse pour ceux qui l'obtiennent; mais Ali, accoutumé à tirer parti de tout, épuisa les provinces, en les frappant de contributions; rançonna ceux qu'il devait punir; enleva des places fortes l'artillerie capable d'être transportée, et rentra à Janina, chargé des dépouilles de la Romélie. Par calcul et par avidité, il ne laissa qu'un pays épuisé à son successeur, auquel il suscita des embarras nouveaux, en relâchant quelque temps après, les chefs de bande qu'il avait emmenés en otage.

La Porte ne voyait pas avec indifférence la conduite du satrape de Janina; il n'y avait qu'un cri contre ses déprédations, et la voix publique fut renforcée par les justes réclamations des Russes, qui occupaient alors les îles Ioniennes. Ils se plaignaient des violences journalières que ce voisin turbulent exerçait contre les insulaires; ils demandaient que Buthrotum fût remis sous la main du voivode institué par les traités pour régir Vonitza, Prévésa et Parga, ainsi que ce territoire. Ces réclamations, qui revenaient sans cesse, engagèrent le cabinet ottoman à adopter un moyen terme pour satisfaire la Russie. Il retira au visir le gouvernement de la Thessalie, et le conféra à son neveu Elmas bey, fils de Chaïnitza et de Soliman, dont elle était veuve depuis quelques années, en faisant dire à Ali qu'on lui rendrait ce sangiac quand il se dessaisirait de Buthrotum. Mais tout cela était un plan concerté; car Elmas pacha

étant mort peu de temps après avoir reçu l'investiture de Tricala, ce pachalik revint à Ali, sans restituer pour cela le terrain, objet de la contestation entre lui et la Russie.

Tels furent sommairement les événements arrivés depuis la prise de Souli (époque à laquelle une esclave géorgienne donna au satrape un troisième fils appelé Salik bey), jusqu'à mon arrivée dans l'Épire, le 2 février 1806. Qu'il me soit permis de rappeler cette date, qui a marqué pour moi une période de dix années passées au milieu d'une lutte, dont le cours ne fut jamais tempéré par un seul jour de paix et de repos.

J'ai dit sous quels auspices je débarquai à Port-Palerme. Bientôt mes rapports avec le satrape me fournirent l'occasion de saisir l'ensemble de son caractère, de ses vues et de ses moyens particuliers d'administration (1), de manière à pouvoir le juger.

Ali avait atteint sa soixante-deuxième année, lorsque je fus accrédité auprès de lui, en qualité de consul-général; et, à cet âge, il portait l'empreinte d'une vieillesse prématurée, suite de la violence des passions dont l'ambition était le mobile principal. Sous le masque d'une douceur factice, je ne tardai pas à démêler le soupçon et l'inquiétude ordinaires aux hommes élevés en dignité dans l'Orient. Jamais d'épanchement avec les siens; toujours en scène ou sur ses gardes, parce qu'il se croit constamment observé ou menacé de ceux qui l'approchent; la douce confiance

(1) *Voyez* t. I, c. IX, p. 84 et 85 de ce voyage.

fut toujours bannie, même de ses entretiens familiers. Caressant avec ceux qu'il veut tromper, superbe envers ses subordonnés, le passage brusque de l'arrogance aux manières affectueuses, en donnant quelque chose de louche à sa physionomie, n'y laisse jamais apercevoir le calme ordinaire aux impassibles et rusés mahométans. Comme eux, cependant, s'il est parfois libéral, c'est dans un but intéressé; et s'il reçoit des présents, c'est sans reconnaissance, persuadé qu'on les offre avec un sentiment caché d'intérêt. Scrutateur cauteleux, ses questions sont insidieuses, ses réponses vives et toujours fausses, quoique vraisemblables. Fertile en prétextes, il déguise constamment le motif véritable qui le fait agir, alors même qu'il n'a pas intérêt à le cacher. De là les parjures, les caresses, le poison caché sous le charme apparent de ses discours, et les larmes même, qu'il répand à volonté pour parvenir à ses fins.

Si ce caractère, qui est celui du sauvage artificieux et perfide, n'atteste pas ce que le nom trop fameux d'Ali pacha semble promettre, l'importance qu'on a voulu lui donner n'est guère mieux méritée. On a vu avec quelle précipitation il avait abandonné les environs de Philippopolis, lorsqu'il tenait les destinées de l'état entre ses mains; et ce fait seul pourrait prouver qu'il ne songea jamais, comme on l'a pensé, à aspirer au trône de ses maîtres. Sa tête n'est ni assez vaste, ni assez forte pour concevoir un pareil plan; et je pense qu'une telle idée n'entra jamais dans ses desseins, ni dans ceux d'aucun visir de l'empire. Les Turcs, à la vérité, trempent souvent leurs mains dans

le sang de leurs sultans; on en a vu périr dernièrement deux en un même jour (1); et les droits imprescriptibles de la famille furent respectés dans son dernier rejeton, sans qu'il vînt à la pensée des régicides de changer une dynastie de laquelle ils avaient tout à craindre. Il n'y a point, dans ce cas, prescription contre le trône; parce que, pour y monter, il faut être du sang des rois. Ainsi Ali, pénétré du principe, que la légitimité est immuable, n'a jamais, par une conséquence toute naturelle, pensé à se séparer de son autorité. La félonie dont on l'a accusé, et les actes de cette nature qu'il a tentés, en s'adressant à quelques puissances étrangères, étaient plutôt dictés par un sentiment d'inquiétude qui le portait à sa conservation particulière, dans l'hypothèse d'un démembrement de la Turquie, que par le désir de se séparer de son unité. Le divan lui-même a donc plus d'une fois pris le change sur les véritables intentions de ce visir, qui, comme l'ont fait Djézar, Passevend Oglou, et plusieurs autres rebelles fameux, paie exactement ses tributs, mais prétend vivre à sa manière, et gouverner d'après ses vues particulières. Sans doute ces maximes sont loin d'être conservatrices de la chose publique; mais plus fidèles que nos anciens vassaux de la couronne, on n'a jamais vu ni Ali, ni aucun des grands agas de la Turquie appeler l'étranger au sein de la patrie, pour soutenir leurs intérêts particuliers, en la déchirant. Le but d'Ali pacha est donc, en fomentant

(1) Sultan Sélim, qu'on peut à bon droit surnommer le juste, et son neveu sultan Moustapha.

des troubles, quand il les croit utiles à sa politique, d'empiéter, de s'agrandir pour thésauriser; mais la couronne, quand il serait assuré de l'obtenir, ne le déterminerait pas à s'établir au-delà du Pinde.

C'est du centre de ses montagnes, du fond de son antre, arsenal du crime, que cet autre Cacus dirige ses intrigues et souffle au loin les discordes. Un foyer d'activité le dévore. Il mêle les affaires aux plaisirs; il donne le plan d'un château, en même temps que l'ordre de brûler un village. Pendant qu'il écoute la lecture d'un firman, il règle le compte des dépenses de son maître d'hôtel. Il signe un arrêt de mort, et un contrat de mariage; et quelles que soient ses occupations, toutes se rapportent aux calculs de son avidité. L'intérêt du présent prévaut, dans sa méthode, sur l'intérêt plus grand de l'avenir. Au milieu d'une entreprise importante, il s'arrête à des détails minutieux; et il ébauche mille affaires sans terminer rien de grand ou de stable, parce que, pouvant tout impunément, il a le droit de revenir sur ses résolutions! Attentif au moindre frémissement des bruits populaires, il ne respire qu'après des nouvelles, vraies ou fausses, qu'il accueille sans réflexion. Il entretient des espions dans la capitale; il soudoie des créatures dans le divan, et il pensionne jusqu'aux chefs des eunuques, afin de participer aux cabales du sérail. Il a des émissaires chez ses voisins, des sicaires gagés, toujours prêts à frapper; et son pays est surveillé par une nuée de délateurs et d'assassins.

A Constantinople, comme dans Rome ancienne, les ministres et les chefs de l'état ont une foule de

clients qui assiègent leurs portes et leurs antichambres. S'ils ne comptent plus, comme les pères conscrits, parmi cette espèce de suppliants, des rois tributaires, ils voient cependant encore à leurs pieds les délégués des satrapes qui gouvernent les royaumes de Gentius, de Pyrrhus, d'Alexandre, de Mithridate, de Ptolémée, et de tant de rois dont les noms vivront à jamais dans l'histoire. Ces envoyés des visirs et des pachas, connus sous le nom spécial de *capi-tchoudars* (1), munis, non de lettres de créance, mais de sacs remplis d'or, de bijoux et d'objets précieux, sont les fondés de pouvoirs et les avocats des proconsuls mahométans, auprès du *dévlet*, ou ministère. Enfants perdus de l'intrigue, ils jouent, dans les affaires du cabinet ottoman, le rôle d'observateurs, de référendaires privés, d'embaucheurs et de valets de la diplomatie particulière de ceux qui les emploient. Espèce inaperçue, faisant secte, elle a, dans son organisation particulière, ce qui constitue le secret et la tactique d'une légation avouée. Ainsi tout capitchoadar est muni d'un chiffre pour sa correspondance. Il a sous ses ordres un *saraf*, ou publicain juif, versé dans les opérations de la banque; un *devictar*, ou scribe, pour les écritures turques; et des émissaires grecs, qui le tiennent au courant de ce qui se passe dans les bureaux ministériels, et des commérages politiques de la cour. Par l'entremise de ces sortes d'agents, les visirs et les pachas en activité,

(1) Gardes de la Porte; cette espèce d'intrigants n'a jamais, je pense, été signalée par aucun voyageur.

et ceux d'entre eux qui craindraient, après avoir perdu leur place, de s'exposer en paraissant à Constantinople, négocient l'achat de nouveaux emplois, ou les lettres-patentes pour se maintenir dans leur poste aussi long-temps qu'ils ne sont pas assez formidables pour obtenir ce qu'on n'ose leur refuser. Par l'entremise de ces mêmes agents, les satrapes font verser au trésor impérial les tributs des provinces (car il n'y a nulle part de receveurs des deniers publics); ils les chargent de remettre leurs *arzugals*, ou pétitions, leur correspondance et les renseignements qu'ils adressent aux différents ministres, dont ils leur renvoient les décisions et les réponses. Chaînon intermédiaire entre la capitale et les provinces, ils se répandent chez les grands de l'empire, parmi les *princes du Drogmanat*, qui, courbés sous le bâton des Turcs, n'en dirigent pas moins leur politique intérieure et extérieure. On les trouve assis aux douanes, agenouillés devant les patriarches, rampants dans les salons des ambassadeurs, quand leurs chefs ont besoin d'un crédit étranger; et, nouveaux Protées, ils prennent toutes les formes convenables à leurs desseins.

Les dépenses extraordinaires mises à la disposition des capi-tchoadars leur donnent des moyens faciles de pénétrer dans les secrets de l'état; et les tatares, ou courriers attachés à leur service, instruisent sans intermédiaire leurs mandataires de ce qui peut les intéresser. Souvent, par ce moyen, ils devancent les ordres que le devlet leur transmet; et plus souvent, ils préviennent leurs chefs à temps des dangers auquels ils

sont exposés. Par suite de ce flux et reflux d'action, le ministère est personnellement en réserve vis-à-vis de ces émissaires. Ses membres et les employés des bureaux sont à leur tour suspects les uns aux autres, dans la crainte de perdre leurs pensions, de se créer des ennemis puissants, en laissant percer leurs sentiments de haine ou de protection envers tel ou tel pacha. Aussi, quand on a décidé de perdre quelque satrape, la résolution est aussi brusque qu'imprévue! On saisit ses capi-tchoadars; on s'empare de leurs chiffres, de leur correspondance; et, comme ils sont réputés *sans aveu*, c'est sur leur tête que retombent toujours les premiers coups de l'autorité, à moins qu'ils ne se constituent les accusateurs de ceux dont ils servaient la cause.

Dans le cours ordinaire des choses, les capi-tchodars marchent entourés de présents et de déférences. Ils ne manquent pas de saluer affectueusement les portiers des ministres, et de leur donner *la bonne main;* il serait impolitique à eux de négliger le barbier, le donneur de pipe, les gens qui présentent le café, le scherbetgi (*limonadier*), et la suite nombreuse des laquais d'un grand, qui passent souvent de l'antichambre dans le salon, car la domesticité est, dans l'Orient, le chemin du pouvoir. Mais dans ce dédale, s'il arrive qu'on se croise avec quelque antagoniste, c'est alors qu'on les voit redoubler d'artifices et de dépenses. Il arrive même souvent que la rivalité engendre des haines tellement prononcées, qu'on a recours aux moyens les plus atroces pour se débarrasser d'un compétiteur. Le Turc élevé en dignité regarde ces manéges

du haut de son arrogance, recueille en silence l'or qu'on le prie d'accepter, promet, donne de grandes espérances, et reste fidèle à celui qui peut le mieux satisfaire sa cupidité. On voit d'après cela que le comte Choiseul Gouffier, qui avait placé au nombre des fléaux de l'orient *la race des drogmans*, n'avait pas connu les capi-tchoadars, qui sont un plus grand obstacle aux poursuites des ambassadeurs, sur-tout lorsqu'ils réclament l'exécution des capitulations, contradictoirement aux abus d'autorité des satrapes.

Ce que je viens de dire par rapport à la politique en général des pachas avec leur gouvernement, étant en dehors de la raison commune des peuples gouvernés par des lois positives, on ne sera pas étonné d'apprendre qu'Ali n'eut jamais de capi-tchoadars en harmonie avec ses principes. Ici l'intérêt du souverain n'étant point celui de la nation, celui des pachas, qui ne lui est pas moins opposé, prend des modifications différentes. Comment un émissaire, qui a sans cesse des reproches à essuyer, des ordres contradictoires à combiner, peut-il se soutenir malgré les dépenses énormes qu'il fait pour maintenir son crédit? Ne doit-il pas succomber, sur-tout lorsque celui qui le met en avant est prêt à le sacrifier, en rejetant sur son compte les fausses démarches dans lesquelles il le fourvoie? Par suite de cette aberration de conduite, le visir Ali a presque toujours été abandonné ou trahi par ses émissaires (1); et s'il se sou-

(1) Depuis 1805 jusqu'en 1815, quatre de ces capi-tchoadars, appartenant aux meilleures familles de Janina, ont renoncé à

tient, c'est parce que, invulnérable à cause de sa position locale, on ne peut l'attaquer; et qu'avec son argent, il trouve toujours quelque membre du divan à corrompre.

Si le visir Ali est mal secondé, et ne peut même être servi par ses agents dans ses rapports avec son gouvernement, le conseil dont il s'entoure n'est pas plus apte à lui donner des lumières. Cette réunion, comparable aux sénateurs de Tibère, *sortis des colonies, des municipes et des provinces; imbue, comme son chef, de la parcimonie, qu'elle a sucée avec le lait*, ne songeant qu'à lui plaire afin de se conserver et de thésauriser à l'abri de son autorité, ne manque jamais d'être de son avis. Soit qu'on délibère de la vie, des biens et de l'honneur des citoyens, la tête servile de ces conseillers s'incline devant l'avis du maître. Ainsi, comme il n'y a pas de volonté, il en résulte toujours oppression pour tous, et absence générale d'équité, même dans les résolutions salutaires.

Telle est la position politique du satrape de Janina, qu'on va revoir entouré des éléments de la tyrannie, écrasant la Grèce du poids de son autorité ou de sa fatale influence. Je reprends en conséquence ma narration au moment où, par la nature de mes fonctions, je fus initié aux affaires de l'Épire et des provinces suffragantes de la satrapie de Janina.

Après avoir détruit les Souliotes, Ali pacha s'oc-

---

leurs enfants, à leur terre natale, et se sont fixés à Constantinople, en détestant la tyrannie et les excès de celui qu'ils servaient contre leur conscience et leur volonté.

cupa de purger la Cassiopie des armatolis qui infestaient cette contrée. Cette opération, qui fut de courte durée, lui permit également de nettoyer de quelques bandes le voivodilik de l'Arta; et sous prétexte d'établir le bon ordre, il s'empara de l'Acarnanie et de l'Etolie. En poursuivant ses empiètements, il réduisit ensuite Salone, ville bâtie près d'Amphise, dont il humilia les Turcs au point de leur donner pour chef *un papas*, en les menaçant, s'ils *osaient remuer*, de leur envoyer en sa place une servante des cuisines de son harem. Enfin, débordant la ligne du Parnasse, il envahit la Phocide jusqu'aux Thermopyles, de sorte qu'en 1806, il était maître de *la Hellade* entière, à l'exception de la Béotie et de l'Attique.

Établi en vainqueur dans ces provinces, Ali confia le soin de les pacifier à son lieutenant Jousouf-Arabe. Il comptait avec une telle confiance sur cet agent, qu'il le créa *l'exécuteur absolu de ses vengeances* (*alter ego*), pour réduire les peuplades qui défendaient encore leur indépendance. Ce n'était point en proclamant l'oubli du passé, mais en exterminant ceux qu'il appelait ses ennemis, que le visir voulait consolider son autorité, persuadé *que les morts seuls ne reviennent pas!* On vit en conséquence incendier les bourgades les plus considérables de l'Agraïde, leurs habitants massacrés, suppliciés ou vendus, et un pays florissant réduit à l'état de désolation le plus complet.

Pendant que ces crimes se commettaient au nom d'un vainqueur sans pitié, il arrachait des bras d'Ibrahim pacha la troisième et la dernière de ses filles,

pour la donner en mariage à son neveu Aden bey, second fils de l'incestueuse Chainitza. Ainsi fut consommé le malheur du visir de Bérat, qui aurait pu, en unissant la dernière de ses filles à quelque voisin puissant, s'en faire un appui, et se ménager un asyle contre les malheurs dont il était menacé. Cependant on crut entrevoir un rayon d'espérance dans l'avenir, lorsqu'en contractant cette alliance, le fils unique d'Ibrahim fut fiancé avec une fille de Véli pacha, née de la polygamie simultanée d'une dame issue des beys de Caterin en Thessalie. Mais Ali n'avait feint ce croisement de famille qu'afin de prolonger l'illusion de celui dont il avait résolu la perte, qu'il n'était pas encore en mesure de réaliser.

Des nuages présageaient une rupture prochaine entre la Russie et la Turquie. Ali, convié par la politique, à user du droit de la haine contre ceux qu'il ne cesse d'appeler *les ennemis de l'empire ottoman*, pouvait jouer un rôle honorable dans la lutte qui se préparait. Mais au lieu d'entrer dans les vues de son gouvernement, il songea à faire tourner à son avantage les événements qui s'annonçaient. Son plan consistait, d'après ses vues particulières, à faire nommer son neveu Aden bey pacha de Salonique; de remplacer Ibrahim, pacha de Bérat, par son fils Mouctar; et d'établir Véli dans la Morée. Placé au centre de ses lieutenants, comme il se flattait de pouvoir s'emparer de Sainte-Maure, il faisait du golfe Ambracique le centre d'une piraterie non moins fameuse que celle d'Alger. Malgré l'étendue de ces vues, Ali n'ambitionnait pas, comme on l'a prétendu, de se séparer du

grand-seigneur; mais en payant ses redevances, de pouvoir fonder une grande vassalité, dont il aurait transmis l'héritage à ses enfants.

Le moment favorable à l'accomplissement de ce plan s'annonça lorsqu'on apprit l'invasion des provinces ultra-danubiennes de la Turquie par les Russes. Ali, sans aucun motif direct, occupa aussitôt Prévésa, dont il chassa Abdulla bey, voivode du grand-seigneur; et les Moscovites, avec la même célérité, mirent garnison à Parga, et sauvèrent ainsi, pour la seconde fois, la population chrétienne de cette ville. A ce signal, le consul de Russie à Janina fut arrêté (1); et on se prépara de toutes parts à la guerre. C'était l'occasion, comme je l'ai dit, pour Ali, de se signaler. La France lui avait envoyé des canonniers; son ambassadeur à Constantinople venait de faire nommer Véli visir de Morée, et Mouctar, au pachalik de Lépante; mais il parut accablé de l'importance imméritée qu'on avait donnée à sa coopération. Ses armements furent lents; et il n'avait pas réuni dix mille hommes, il ne s'était pas encore montré à leur tête, lorsqu'on apprit la signature du traité de Tilsit, qui remit pour la seconde fois les Français en possession des îles Ioniennes.

Pendant ce peu de temps, de grandes commotions avaient agité l'empire. Le plus juste de ses monarques, Sélim, et son neveu, sultan Moustapha,

---

(1) M. Flory, consul de Russie en Albanie, fut relâché à ma requête, et reconduit à Corfou par mon frère, qui le remit entre les mains de ses compatriotes, au mois d'août 1807.

avaient été égorgés; et la Turquie, après cette catastrophe, se trouvait seule en présence des Russes. Ali, qui aurait dû sentir les conséquences d'une pareille position, au lieu de se faire un appui de ses nouveaux voisins, pour lesquels il n'avait eu que des procédés d'ingratitude, en maltraitant les canonniers auxiliaires qu'on lui avait envoyés, réclama le prix de services qu'il n'avait pas rendus. Il demandait hautement la remise de Parga, la cession de Sainte-Maure, la souveraineté même, en son nom, des sept îles; et du comble de l'audace, il parvint à celui du ridicule, par ces prétentions. Comme il fut éconduit, il intrigua pour se rapprocher de l'Angleterre, qui fut abusée, comme la France l'avait été, sur le compte d'un homme dont toute l'importance réside dans une aptitude particulière à tout embrouiller.

Au milieu des nouvelles intrigues politiques que le satrape venait d'entamer, il se mit à parcourir ses états, ainsi qu'un homme désœuvré, qui s'agite pour paraître affairé. Il ne parlait que de guerre, parce que la paix était faite; et c'était l'homme le plus téméraire, depuis qu'il n'avait aucun ennemi en tête. On ne voyait qu'émissaires expédiés de sa part, à Malte, à Londres, en Sicile; que courriers sur les routes; et à sa cour, où chacun criait, *nous n'avons pas peur*, on était dans les transes dès qu'on apprenait l'arrivée d'un renfort de quelques centaines de Français à Corfou. Ce fut sous cette nouvelle influence de choses que j'eus l'occasion d'accompagner le visir dans ses excursions.

Tout prend, a dit un auteur moderne, *un aspect menteur en présence des souverains. Les routes sont jonchées de fleurs; les villes et les hameaux se décorent, et le peuple se pare de ses habits de fête.* Dans la Turquie, au contraire, on tremble à la simple annonce du passage d'un de ses pachas. En vain Ali se fait précéder de *boïourdis d'amour*, pour annoncer aux habitants de tel ou tel canton, *qu'il porte dans son cœur*, qu'à une certaine époque ils auront le bonheur de baiser *la poussière de ses bottes d'or*; on crie miséricorde à la nouvelle d'une semblable faveur. Le canton menacé de la visite du *bon maître* (τοῦ χαλοῦ αὔθεντος), se rassemble, se cotise, et députe vers lui, afin de se racheter de l'excès d'honneur *dont on se dit indigne. De pauvres gens comme nous, seigneur, méritent-ils les regards de Ton Altesse?* s'écrient-ils. Et si l'avidité trouve *leurs raisons irrésistibles*, la partie est ajournée, ou bien on change de direction. Mais si l'orage ne peut être conjuré, on prend ses mesures en conséquence. On envoie dans des lieux écartés les garçons, les jeunes filles et les enfants qui pourraient être volés. On déménage, comme aux approches de l'ennemi, ce qu'on a de plus précieux; et les papas, attachés à l'autel par la sainteté de leur ministère, restent avec quelques hommes couverts de haillons, pour faire les honneurs de leurs villages. Au lieu des acclamations qui annoncent l'arrivée des princes pasteurs des peuples, on n'entend que des voix basses, qui s'avertissent pour éviter l'approche du tyran, (φεύγα μώρε), *sauve-toi; le visir va te dévorer* (σοῦ

τρώγει ὅ αὔθεντις); et quand on est admis à l'honneur d'embrasser ses pieds, ce n'est qu'en tremblant, et la mort au fond de l'ame.

Je n'ai jamais suivi les chemins que tenait Ali pacha dans ses voyages, sans remarquer quelque fosse nouvellement recomblée, ou bien des malheureux pendus aux arbres. Ses pas sont empreints de sang; et c'est dans ces occasions, pour déployer l'essence de son pouvoir, qu'il le manifeste par des exécutions aussi terribles qu'imprévues. *Qu'ils me haïssent*, dit-il, comme Tibère; *mais qu'ils me craignent; oderint dum metuant!*

Si les voyages du visir sont une calamité pour le pays qu'il gouverne, son administration est une rouille qui en ronge la substance; car la tyrannie s'attache jusqu'aux racines mêmes de l'arbre social. Levé avant l'aurore, tous les jours de sa vie désastreuse, il prend connaissance des dépêches, des requêtes et des nombreuses dénonciations qui lui sont adressées par un peuple que son influence a démoralisé. Renfermé ensuite avec ses secrétaires (γραμματίκοι), il invente des opérations fiscales; et il croirait ne pas avoir vécu *le jour* qu'il aurait passé sans commettre quelque concussion. Il accable d'impôts, de corvées et de réquisitions, les villages qu'il veut forcer de se vendre comme tchiftliks, pour les réunir à son domaine privé. S'il solde ses troupes, c'est avec des espèces rognées dont il hausse le cours; et son trésorier a toujours de la fausse monnaie en réserve, pour glisser dans les décomptes. A l'époque des recouvrements, il a soin de publier un tarif, pour spé-

cifier que les monnaies désignées pour être reçues exclusivement, n'ont qu'un taux toujours inférieur à leur valeur réelle. S'il s'agit d'envoyer les tributs à Constantinople, il taxe les négociants à fournir une quantité déterminée de sequins d'or, en échange de pareille somme en autre monnaie; et quand ils ne peuvent se procurer les espèces qu'il exige, il en tire de son trésor, qu'il leur fait vendre par les juifs, et il double ainsi les bénéfices du change. Enfin, comme il descend jusqu'aux moindres détails de l'avidité, il prélève des droits sur ses intendants, ses fournisseurs, ses secrétaires, les gardiens de son palais, le chef de la police, les geoliers; et il arrache même aux bourreaux les dépouilles des suppliciés.

Les archevêques et les évêques, objets de sa surveillance perpétuelle, sont exposés à des disgraces périodiques, dont ils ne se rédiment qu'en payant des sommes considérables. Les monastères et les églises sont frappés de taxes ruineuses. Les codjabachis, ou primats grecs, s'élèvent, se renversent, et voient passer le fruit de leurs rapines dans le gouffre qui engloutit jusqu'aux espérances de l'avenir. Personne n'est sûr de sa propriété; chacun tremble pour sa vie et pour le sort de ses enfants, dont on ne peut disposer sans le consentement du maître. Par un raffinement spécial de despotisme, à lui seul appartient le droit d'apparier les mariages parmi les classes opulentes de la société. Il vend à prix d'argent, la main d'une fille riche, à un délateur souillé de crimes, qu'il veut récompenser; et,

par un excès inoui de barbarie, il force les citoyens les plus vertueux à former des unions immorales et monstrueuses.

Par un usage que l'on ne trouve nulle autre part en Turquie, le satrape s'est constitué l'héritier universel de ses vassaux. Il s'empare, à ce titre, des biens de ceux qui ne laissent pas de garçons, sans assigner même une pension alimentaire aux filles, qu'il se réserve de doter et de marier comme il l'entend, quand le temps sera arrivé. Si quelqu'un décède sans héritiers directs, les frères et les collatéraux sont, par une conséquence naturelle de cette violation des principes, exclus de la succession. Les veuves sont chassées de la maison de leurs époux (quand elles n'ont pas d'enfants mâles), sans douaire, et sans restitution de dot ni de hardes; trop heureuses, quand elles ne sont pas appliquées à la torture, ou traînées en prison, sous prétexte qu'elles recèlent des billets au porteur, des bijoux ou des objets précieux. Dans la douleur de leur veuvage, les frères, les parents, les amis, afin de ne pas se compromettre, tremblent de donner asyle à ces infortunées; ils craignent de demander la permission d'exercer les lois sacrées de l'hospitalité envers ces femmes délaissées, que j'ai vues réduites à coucher dans les églises, et à implorer les secours de la charité, après avoir tenu un rang honorable dans le monde.

La terreur ferme tous les cœurs à la pitié; mais, le croira-t-on? la tyrannie a ses lâches courtisans. Des Grecs opulents, qui savent que leurs biens sont

réversibles au satrape, économisent, vivent de privations, refusent d'assurer quelque chose en secret à leurs parents, et thésaurisent, consolés par l'idée qu'on dira, après leur mort, qu'ils ont laissé un bel héritage à celui qui fut leur oppresseur. Ceux-ci, pénétrés de leur position, non contents de mettre en sûreté leurs capitaux, se préparent de loin à tous les événements de la vie, et font même d'avance célébrer leurs funérailles (1). Ceux-là, quoique vivant à l'étranger, et hors de ses mains, le comprennent dans leurs dispositions testamentaires, afin de préserver leurs familles de son ressentiment. D'autres, poussés par le désespoir, afin de lui dérober leurs biens, passent les jours en festins, et survivent souvent à leur fortune.

L'immoralité publique, qui naît de l'absence des vertus dans le chef du gouvernement, fait que le vice encouragé lui rend sans cesse des hommages nouveaux. Ainsi on voit, indépendamment de la criminelle engeance des délateurs et des assassins gagés, toutes les passions haineuses diriger les pas de ceux qu'elles animent, vers le sérail. La porte du monarque

---

(1) Ce fait est arrivé à Janina en 1807. Un Grec célibataire et riche, dont la fortune devait passer au visir après son décès, sachant que ses obsèques seraient faites aux dépens de la charité publique, les fit célébrer de son vivant. La cérémonie se passa à la métropole, l'archevêque y officia en personne, on chanta l'office des morts; et cet homme prévoyant eut, comme il le disait, *la consolation d'assister à ses funérailles.*

cruel n'est jamais fermée pour eux. Celui qui ne peut obtenir le remboursement d'un billet, lui en fait présent, afin de ruiner son débiteur; un frère, qui dispute une portion de l'héritage paternel à son frère, cède au tyran ce qui lui revient, pour *le mettre à partie* avec celui qu'il veut ruiner. On ne voit d'un côté que désordres, que familles éplorées; et de l'autre, on n'entend que protestations de zèle, de service et d'attachement! Les uns en offrent des preuves, en dénonçant ce qu'ils ont de plus cher : les enfants, en accusant leurs pères; les épouses, en révélant la fortune de la famille; et, le dirai-je? plus d'un papas.... n'achevons pas; la religion a produit trop de miracles, à la face des tyrans, pour ne pas être respectée jusque dans les faiblesses de ses ministres! Mais qui excusera la prostitution des infâmes adorateurs du pouvoir tyrannique? De quels termes me servirai-je pour peindre l'enthousiasme d'un derviche qui se précipite du haut du palais d'Ali, au moment où celui-ci célébrait les noces de son troisième fils (1), en s'écriant qu'il *invoque sur sa tête les*

(1) Les orientaux sont persuadés qu'il y a dans la vie de chaque homme *des heures malheureuses* attachées à sa personne ou à ses ouvrages. En conséquence, si un maçon ou bien un couvreur se tuent, en bâtissant une maison, on dit qu'ils ont pris le malheur dont elle était menacée, ἔπιραν τὸ κάκο. En abordant un grand, on lui fait le compliment ordinaire, *que le mal qui vous menace, nous arrive;* Νὰ πάρουμεν τὸ κάκο σοῦ. Ce fut pour renchérir sur cette expression de la bassesse, qu'en 1817, aux noces de Salik pacha, troisième fils d'Ali, un Bohémien, étant monté sur les combles du palais, se précipita dans

malheurs qui pourraient menacer le jeune époux! Comment flétrir le stupide dévouement d'un Grec qui ne trouve rien de plus grand que de se coucher dans un trou, *pour niveler le terrain* sur lequel devait rouler le carrosse de son maître (1)? Ces faits, cette prostitution de l'homme, créé à l'image de Dieu, sont l'œuvre de la tyrannie, qui n'est jamais aussi terrible par les excès de sa fureur, que par la bassesse dont elle afflige les peuples en les abrutissant.

C'est les mains pleines qu'on aborde le redoutable visir; il faut payer ses portiers, avec lesquels il partage les étrennes; il faut lui donner des présents, pour être admis à la faveur insigne de baiser ses pieds. Une pièce de drap, un mouton vivant, des fruits, font lever le rideau des salons dorés. Le pain du malheureux, l'obole de la veuve, refluent au sérail; et rien ne sort du *charonium*, pour rentrer dans la circulation.

Propriétaire, usufruitier, fermier du domaine impérial, douanier, exacteur, monopoleur, Ali pacha

---

la cour, en criant : Νὰ πέρω τὸ κακὸ σου ἀφέντη; *que je prenne le malheur qui pourrait t'arriver, seigneur;* et il se cassa les deux jambes. Comme on lui assigna pour récompense, *du pain* (et rien de plus) sa vie durant, un derviche, en sa qualité de Turc, croyant trouver fortune, demanda à faire le saut; et il se tua dans sa chûte.

(1) Ce Grec, natif des environs de l'Arta, qui se coucha sous la roue du carrosse du visir, afin qu'il n'éprouvât pas de secousse, eut pour récompense, la pension *d'une oque (deux livres et demie) de pain par jour*, sa vie durant. Ainsi, comme on peut en juger, le satrape ne se ruine pas en libéralités.

réunit dans ses mains toutes les branches du commerce et de l'agiotage. Les avanies qu'il commet seraient aussi difficiles qu'impossibles à énumérer. Tantôt elles s'annoncent avec le caractère de la force, tantôt par des circulaires, dans lesquelles il convie *ceux qui l'aiment* à l'assister dans ses besoins ; et on pense bien *qu'il ne trouve que de l'empressement !* Sous le nom de *taïm* (1), il enlève des marchés publics ce qui lui convient! Parfois, comme s'il feignait un retour sur lui-même, il semble compâtir à la détresse des négociants qu'il appelle à son conseil. « Les « temps sont durs, leur dit-il ; je sais que vous n'êtes « pas heureux, et je prétends vous aider, en vous « prêtant de l'argent. » Puis il alloue à chacun une somme, dont il fixe l'intérêt à vingt ou trente pour cent. « Faites valoir ces deniers, mes enfants; vous « me les rembourserez quand vous pourrez. » Le taux exorbitant de l'usure devient ainsi une charge nouvelle ; mais pour ne point paraître riche, on se soumet, en gémissant, à cette extorsion, afin d'éviter une ruine totale.

C'est avec une égale hypocrisie qu'il récompense les personnes attachées à son service, en leur donnant des recommandations pour demander des cadeaux, qu'on ne peut leur refuser, ou en les envoyant vivre à discrétion, et percevoir des droits

(1) Taïm, traitement en nature. On prend des taïms de drap, de souliers, etc, Les boulangers cuisent par taïm ; les maréchaux, les maçons y travaillent ; et tous les corps de métiers sont soumis à ce tribut extraordinaire.

indus dans des villes. Sans bourse délier, il subvient à ses dépenses. Ainsi les transports des objets nécessaires à sa consommation, les palais qu'il construit, les châteaux-forts qu'il bâtit, s'exécutent par *angari* (1), mot très-ancien dans l'Orient, et qui semble appartenir à l'essence de son gouvernement.

L'intérieur des palais du satrape offre des disparates aussi frappantes que son administration. Si les appartements de réception sont resplendissants de dorures, d'armes précieuses, et de sofas couverts des plus riches brocards de Lyon, on y voit aussi figurer le produit des successions et des rapines, qu'il entasse sans discernement et sans goût. On remarque ainsi auprès d'une table de marbre enlevée d'une église (2), des bancs en bois. On voit rangées sur des banquettes disposées comme pour l'étalage d'un bro-

---

(1) *Angariæ*, est un terme qui tire son origine de l'ancienne langue des Perses, suivant Hérodote, lib. VIII; Hésychius, Suidas et Brisson, lib. I, *De regio Persarum Principatu*, p. 147. Depuis que les Perses se sont rendus maîtres de l'Orient, ce mot, dit Grotius (*Comment. sur le chap. V de saint Mathieu*), passa aux Hébreux, et de ceux-ci aux Grecs. Chez les anciens Grecs, ἀγγαρεία signifiait la même chose que δουλεία, *service* ou *main-d'œuvre*, qu'on exigeait de quelqu'un malgré lui. Chez les Grecs plus modernes, ἀγγαρεία se prenait pour le passage même, et l'action de voiturer par un chemin public. On l'étendit ensuite aux vaisseaux qu'on requérait pour le service du prince (lex IV, § 1, *Digest. de Privilegiis Veteranorum*; lex VII, *Cod. de Fabricensibus*.

(2) Les crédences, les colonnes et les ornements de l'église latine de Prévésa et du consulat de France à l'Arta, font partie de ces ameublements.

canteur, depuis le bronze et la plus belle pendule de Ravrio, jusqu'au réveil-matin en bois qui rappelait chaque jour le pauvre Mycile (1) à sa boutique. On le trouve lui-même, tantôt vêtu d'étoffes précieuses, chargé d'une cuirasse étincelante de diamants, les doigts ornés de solitaires du plus grand prix, la tête couverte d'un bonnet ducal à tranches dorées (2), tenant à la main une tabatière enrichie de brillants, et roulant dans ses doigts un chapelet de grosses perles orientales (3); d'autres fois, il se confine dans une chambre délabrée, ou bien il s'asseoit parmi ses ouvriers, traitant les affaires les plus importantes au milieu du fracas des marteaux et des enclumes. Les pages sont en rapport avec la bizarrerie de cette cour barbare; vêtus d'habits galonnés, ils n'ont souvent pas de chemises, et sont réduits à se nourrir d'aliments grossiers. Pendant l'hiver, un feu dévorant échauffe les appartements du maître, tandis que ses officiers se morfondent dans les antichambres, en tendant la main au premier venu pour obtenir quelques étrennes. Aux fêtes solennelles du bayram et du courban, le visir prétexte souvent des voyages pour ne pas donner de cadeaux à ses serviteurs, qui soupirent après cette époque pour recevoir le prix an-

(1) Savetier, souvent cité dans les dialogues de Lucien.

(2) Ali pacha ne coiffe jamais de turban qu'à l'époque des fêtes du Bayram, seuls jours de l'année pendant lesquels il se rend à la mosquée.

(3) Ce chapelet, composé de dix-neuf perles, fut en partie extorqué à un marchand français de la place Dauphine de Paris, qui fut attiré à Janina en 1864.

nuel de leurs services (1). Enfin, sous la pourpre, dans l'éclat de la grandeur, comme sous la cape du Iapys, le caractère parcimonieux d'Ali et l'homme sans élévation se retrouvent à côté du prince fastueux. Cependant on a voulu, et quelques personnes cherchent encore à définir ce caractère, *qui*, dit-on, *est une erreur monstrueuse de la fortune*. S'il triomphe dans le crime, c'est en s'étourdissant; et ces paroles qu'on lui attribue, *j'en ai tant fait, que je ne saurais reculer*, sont un hommage indirect rendu à la vertu. Ses yeux se remplissent de larmes quand il est frappé dans ses affections. Malheureux d'un reproche mérité, j'ai vu sa figure se couvrir de nuages, lorsqu'on lui disait qu'il *avait perdu jusqu'au droit* d'être cru en disant la vérité. Ses tourments intérieurs se manifestent parfois dans les plaintes qu'il fait de n'avoir jamais trouvé que des complices, ou de timides complaisants de ses volontés (2). C'est sur-tout dans l'état de maladie, que

(1) L'étiquette à cet égard est maintenant changée. Au lieu de donner des étrennes, il en exige. Des secrétaires doivent tenir note des dons qu'on lui fait aux fêtes solennelles du bayram et du Courban-Bayram; et, comme on peut le croire, chacun a le plus grand intérêt à se montrer généreux. Le prix exigé pour être admis à ses audiences, a augmenté en raison de son importance. Le sérail, qui s'ouvrait pour un mouton, ou pour un panier de figues, n'est plus accessible qu'aux clients chargés d'or ou d'étoffes précieuses. Les petits cadeaux ne donnent maintenant accès qu'auprès des secrétaires, chargés d'en rendre compte au satrape, dont l'œil, qui est celui d'une myriade d'espions, pénètre par-tout.

(2) Qui oserait, lui disais-je, vous contredire? Qui peut se

des frayeurs mortelles s'emparent de son esprit. Il voit la main d'un dieu vengeur étendue sur sa tête. Il s'accuse; il s'afflige; il pousse de longs gémissements; il conjure ses médecins, qu'il appelle *ses frères*, de le sauver, en leur promettant de les combler de biens. Il met des prisonniers en liberté; il invoque les prières des derviches, et il a même recours à celles des chrétiens. Mais à peine se porte-t-il mieux, que ses terreurs se calment; il ne tarde pas à accuser ses médecins d'*incapacité*, afin de ne pas récompenser leurs soins. Non moins irréligieux, il replonge dans les fers les malheureux qu'il avait élargis; et avec très-peu d'argent, il se croit quitte des prières faites pour le rétablissement de sa santé.

Les maladies du satrape, comme son sommeil, ont néanmoins, malgré le scandale de son impiété, cela d'avantageux, que pendant leur durée, le peuple et les malheureux jouissent d'un intervalle de repos. Mais, hors de ces cas particuliers, il existe dans son tempérament une crise qui se reproduit à certaines époques (1).

---

permettre de ne pas obéir à votre volonté? En prétendant que tout droit et tout pouvoir résident dans votre personne, n'établissez-vous pas par-là une ligne de démarcation entre vous et la société? Dans cette position, que peut-il vous rester? — *Des ennemis*, ajouta-t-il; *voilà mon mal, et il est sans remède.*

(1) Ce fut dans une de ces crises, au mois d'avril 1818, qu'Ali fit renfermer dans la cage de son tigre un Guègue qui lui avait dérobé trente mille piastres, quoiqu'il lui eût avoué sa faute, et restitué cette somme, à la différence près d'un roubié (deux francs). L'animal, moins féroce que le visir, ayant refusé de dévorer le patient, quoiqu'on mît tout en usage pour

Comme l'annonce des commotions souterraines, qui se connaissent à certains prodromes sinistres, on pourrait deviner le mouvement qui se prépare, à la teinte sombre de ses idées. Il se retire alors dans l'intérieur de ses appartements; et malheur à quiconque oserait lui parler d'affaires. Ce moment, auquel se manifeste *la fièvre du lion*, a lieu ordinairement au dernier quartier des lunaisons, à l'approche de la saison des pluies, ou bien quand le vent malsain du siroc a soufflé pendant plusieurs jours. Le peuple en conclut des événements fâcheux; ses femmes, ses fils, ses agents n'approchent de lui qu'en tremblant. On se demande s'il a dormi, s'il soupire; et on épie le moment où *sa tristesse redouble*, pour présager la fin du paroxisme. Alors il appelle ses devins; il les interroge; il leur raconte ses songes; et, suivant les consolations qu'il reçoit de leurs réponses, le calme renaît dans son esprit. Il embrasse avec avidité les interprétations qui excusent l'abus de son pouvoir. Il accueille avec transport celles qui lui promettent une longue suite d'années; car la mort ne se présente à lui, dans l'avenir, que sous un aspect épouvantable.

---

l'irriter, fut exilé à Bonila; et l'homme, retiré de ses griffes, mis en pièces par le bourreau. A la même époque de sa fièvre de sang, Ali fit jeter dans une chaudière d'huile bouillante un Grec prévenu d'avoir détourné à son profit quelques objets provenant des successions des pestiférés de l'Arta. Enfin, vers le même temps, il fit attacher à la bouche d'un canon un de ses tchoadars, dont les habits avaient été trempés dans l'esprit de vin, afin de jouir du plaisir de le brûler en le faisant mettre à mort; et il assista à toutes ces exécutions.

Il reprend alors subitement le cours bruyant de ses occupations et de ses plaisirs. Le palais retentit des chants des Bohémiens et des saltimbanques; les *tombeaux sont fermés;* les exécutions ont cessé; il rentre en scène par des fêtes. Sans choix et sans étiquette, il descend du faîte de la grandeur dans les rangs les plus vulgaires de la société. Il s'invite à diner à la table de l'archevêque, qu'il tient debout pendant le repas; chez les beys, qui le servent à genoux; dans la maison des primats grecs, qu'il appelle ses esclaves. Il ne dédaigne point le banquet des juifs, celui de son bottier, de son tailleur, ni d'aucun artisan, parce que ces sortes de festins (ziaphet) sont toujours suivis de présents (1). Il est de toutes les noces de ses domestiques, de ses valets et de ses servantes, qu'il marie en les dotant des dépouilles provenant de ses innombrables héritages (2). Mais ni cet honneur qu'il leur fait, ni les fêtes qu'on lui donne, ni l'opprobre dont

---

(1) Les présens d'usage en pareille occasion sont une paire de caleçons et autant de chemises; ces deux articles sont d'étiquette. Mais si Son Altesse pousse la courtoisie jusqu'à honorer ses hôtes de la faveur de se *faire raser chez eux*, ce qui est une distinction particulière, on doit alors lui faire cadeau d'*aiguières* et d'*un service complet à café en argent*, sans oublier de donner les étrennes au barbier, qui est un personnage important à la cour des satrapes et du grand-seigneur même.

(2) La friperie, dans laquelle Ali pacha renferme le mobilier provenant des successions qu'il s'adjuge, est un de ses lieux de plaisance. Je l'ai souvent trouvé assis au milieu d'un tas de vieux habits, d'armes rouillées, de marmites, de casseroles, présidant avec une attention minutieuse à l'enregistrement des moindres objets.

il couvrit plus d'une fois les familles déja trop malheureuses de le recevoir, ne l'empêchent pas de mettre dès le lendemain ses hôtes à la chaîne, si son caprice ou son intérêt le commandent.

Les audiences que donne le visir ne sont pas moins étranges que ses délassements et ses habitudes privées. Les cours de son palais sont remplies de milliers de clients qui implorent de lui une entrevue. Les uns suspendent leurs requêtes à des roseaux, afin de tâcher d'attirer ses regards. D'autres passent des journées entières prosternés sous ses fenêtres, dans une attitude suppliante, bravant les intempéries du ciel; la plupart voient s'écouler des années entières sans obtenir un regard du tyran, et beaucoup meurent de misère avant être admis en sa présence.

Jusqu'ici, tout s'explique par la nature du despotisme, dont la rapacité est la conséquence naturelle. Mais comment concilier, sans le connaître, la politique d'Ali pacha envers ses vassaux? Mahométans ou chrétiens, également esclaves, il semble accorder une protection spéciale à ceux que sa religion réprouve. Cette espèce de partialité dérive de considérations fiscales et politiques. *Le raïa qui travaille l'enrichit, sans pouvoir, par sa nature ignoble, sortir de sa condition; tandis que le Turc, incapable de produire, mais appartenant à la caste conquérante, peut s'élever et devenir pacha.* Sous ce point de vue, un chrétien trouve plus de douceur dans l'application des jugements du visir, qui fait toujours, à parité de délit, pendre de préférence un mahométan. De là vient peut-être aussi l'espèce de protection accordée à l'en-

seignement public, en faveur des chrétiens, jusque dans l'intérieur du sérail, où j'ai vu, dans la même salle, un papas expliquant le catéchisme à de jeunes Grecs, et un codja interprétant l'Alcoran aux enfants turcs. Est-ce tolérance, ou indifférence? le fait existe, et je n'en sais pas davantage.

Par suite de ce systême, que je ne peux définir, le visir laisse à ses femmes la plus entière liberté en matière de religion; et l'épouse chérie de son cœur, Reine (Vasiliki), née chrétienne, est un modèle de la plus tendre piété. Soumise à la singularité de son sort, elle a passé, de la condition de simple paysane (1), à celle de souveraine de l'Épire, sans abjurer les lois du baptême, qu'elle reçut en naissant. En vain, dans l'épanchement de sa tendresse, le satrape a sollicité la nouvelle Esther d'embrasser le mahométisme, pour l'élever au-dessus de toutes les odalisques. « Si je renonçais à mon Dieu, lui « disait-elle; si j'abjurais cette Vierge qui protégea « mon enfance, comment pourriez-vous croire à l'at- « tachement d'une femme capable de sacrifier un bien « sans prix, pour des honneurs périssables. » Cette résolution généreuse, loin d'irriter Ali, augmenta son

(1) Vasiliki, née au village de Plichivitza, dans la Chaonie, est un de ces prodiges de fortune dont on voit plusieurs exemples dans les gouvernements absolus. Son père fut poursuivi, en 1800, pour crime de fausse monnaie, par Ali pacha, qui, ayant fait saisir toute sa famille, arrêta ses regards sur *Reine*, alors enfant, qu'on éleva dans le harem, et qu'il a depuis épousée.

amour pour celle qu'il chérissait. Il permit, il voulut que *Reine* eût dans le palais un oratoire orné d'images, où chaque jour elle fait fumer l'encens qu'elle offre au Dieu dont les inexplicables volontés ont permis qu'elle fût la compagne du visir, pour être auprès de lui l'avocate des infortunés. Mais, par suite de l'étiquette à laquelle les plus puissants ne peuvent se dérober, on a laissé à une femme turque le vain titre de *cadine*, ou *dame du harem*, tandis que la chrétienne y commande par ses graces, par sa douceur, et l'heureux ascendant de son caractère.

CHAPITRE XCI.

Annales. Suite des événements depuis l'année 1809 *jusqu'en* 1813.

La ligue du Chamouri, affaiblie par la ruine de Souli, se trouvait, depuis six ans, partagée entre des chefs avides, mus par des intérêts particuliers, qui n'offraient plus au visir Ali qu'une proie facile à dévorer. Les uns, corrompus par ses présents, lui avaient livré des otages; et tous, tremblant au bruit de son nom, ne demandaient plus qu'à vivre en paix dans leurs foyers. On était tranquille à Parga, que le pavillon français mettait à l'abri des fureurs de son ennemi naturel. L'Acrocéraune avait reçu le joug, tandis que la Taulantie était agitée par les factions des beys d'Avlone, qui trahissaient Ibrahim pacha. En vain ce visir cherchait à les retenir dans son parti; comme il n'avait plus d'argent pour soudoyer ceux qu'il avait enrichis, chacun se faisait un mérite de déserter sa cause.

Ali pacha, devenu ainsi plus formidable que jamais, résolut de porter les derniers coups au malheureux Ibrahim. Une attaque directe n'aurait pas manqué d'indisposer les esprits, et le gouvernement turc lui-même; il fit donc précéder les hostilités qu'il méditait, par des calomnies adroitement concertées. Il écrivait en conséquence, par tous ses courriers, à Constantinople; et il faisait répandre le bruit, par ses capi-tchoadars, qu'Ibrahim était vendu aux Français, auxquels il voulait livrer son territoire. Il avait forgé des preuves de ce crime,

recueilli des témoignages; mais ces ruses étaient usées auprès d'un monarque qui, malgré sa jeunesse, annonçait déja un caractère ferme et capable d'en imposer aux factieux. Cependant, accoutumé à ne jamais abandonner ses plans d'agrandissement ou de vengeance, et à ne regarder aucun retard comme trop long, pour arriver à ses fins, Ali avait dissimulé jusqu'en 1810, moment où il crut pouvoir tenter indirectement la fortune, en se servant d'un aventurier qu'il pouvait désavouer au besoin.

Cet individu était Omer bey Brioni, homme turbulent, banni par Ibrahim pacha, qui avait confisqué ses biens. Il s'était, pendant la durée de son exil, signalé en Égypte contre les Anglais; et il rentrait en Épire avec une fortune colossale, et la réputation d'une valeur extraordinaire, lorsqu'il parut à la cour d'Ali pacha. Dans tout autre temps, ses richesses auraient causé sa perte; mais elle fut différée par celui qui avait intérêt à le faire servir d'instrument à ses desseins. Dans cette idée, on convint avec les beys d'Avlone que ce nouveau champion ferait la guerre à Ibrahim pacha, sous le prétexte de rentrer en possession de ses biens. Jusque-là, il n'y avait rien que de conforme aux usages des Albanais, accoutumés à vider leurs différends par la voie des armes. Mais Omer bey, au lieu d'entrer en campagne comme un chef qui court les chances d'une entreprise, à la tête de quelques partisans, marcha contre Bérat avec un corps de huit mille hommes, traînant à leur suite artillerie, ingénieurs, fontainiers, et, comme aux temps anciens, des manœuvres pour pétrir des bri-

ques, destinées à fabriquer les batteries de siége (1). Tout le monde, au palais, désapprouvait une pareille expédition. Mouctar pacha, religieux observateur de la parole donnée à son beau-père, de ne jamais porter les armes contre lui, gémissait des malheurs qui le menaçaient. Véli, alors visir de Morée, et moins dépendant que son frère, avait protesté contre cet attentat, sans pouvoir conjurer l'orage. Chacun était dans la consternation, lorsque Ali se rendit lui-même à Tébélen, afin d'attendre l'issue des événements, pour en appliquer les résultats à son profit. La catastrophe n'était pas douteuse, car Ibrahim, dont les finances étaient épuisées, dut se renfermer dans son château avec quelques serviteurs peu nombreux, et *quatre canonniers*, pour servir sa nombreuse artillerie. Ali, qui n'avait pu croire à cette détresse, voyant qu'il n'y avait ni dangers à courir, ni combats à livrer, mais une victime à sacrifier, voulut avoir la gloire de vaincre sans péril. Il quitta donc sa retraite, et arriva au camp d'Omer Brioni, *comme médiateur*, en amenant des renforts pour faire respecter, disait-il, son intervention. Comme elle était de nature à être infructueuse, on se disposa à attaquer la ville, dont les brèches, ouvrage du temps, étaient

(1) Ces fabricateurs de briques crues, appelés *plithari* (πλίθαρι), faisaient autrefois partie du corps des travailleurs employés dans les siéges, comme on le voit par le récit de Plutarque, dans la vie d'Agésilas, qui appelle ces sortes de briques πλίνθοι καὶ πλινθία, et les Grecs modernes, πλίθαρια. Quant aux fontainiers, ou *souioldgis*, il y en a toujours un corps attaché aux armées turques.

réparées avec des fagots d'épine et des caisses remplies de terre. On lança des bombes, on tira le canon contre ces ouvrages, en même temps qu'on pratiquait une mine, afin de faire sauter Ibrahim dans son palais. Ces travaux, conduits avec toute la maladresse possible, en coûtant la vie à ceux qui mirent le feu aux poudres, ayant cependant renversé un pan de murs considérable, sans endommager le sérail, amenèrent une capitulation. Ce n'était pas ce que voulait Ali; mais il dut, par le respect qu'on portait à Ibrahim, même dans son armée, consentir à ce qu'en remettant Bérat, il eût la faculté de se retirer dans la forteresse d'Avlone avec son épouse, en donnant comme otage son fils unique, qui fut transféré à Janina.

Ce fut un jour de deuil pour les Albanais, de voir Ibrahim et la fille de Courd pacha, son épouse, abandonner pour jamais le palais de leurs ancêtres! On n'entendait de toutes parts que plaintes et murmures, entremêlés de regrets. En vain Ali essaya de provoquer un mouvement, afin d'égorger les vaincus, au mépris du pacte qu'il venait de conclure; Omer bey Brioni, il faut le dire à sa louange, couvrit avec un corps de cavalerie la retraite du visir, déchu de sa puissance; et ne cessa de veiller à sa sûreté qu'après l'avoir accompagné jusqu'aux portes d'Avlone.

La nouvelle de l'occupation de Bérat par Ali pacha fut défavorablement reçue à Constantinople. On crut que le grand-seigneur aurait cherché à tirer vengeance de cet attentat; mais il avait alors la guerre contre les Russes, la révolte des Serviens à réprimer, et l'embarras toujours orageux d'un avènement

au trône, au milieu du conflit des janissaires. Il fallut donc dissimuler; et, comme temporiser en pareil cas est l'annonce d'un pardon différé, les ministres ottomans, en attendant le jour de la réconciliation, acceptèrent les dépouilles d'Ibrahim, qui leur furent envoyées par son coupable vainqueur.

Les formes devant cependant être observées jusque dans les concessions dictées par la lâcheté, il fallait au moins feindre d'être indisposé contre Ali. L'argent qu'il donnait avait son éloquence; de belles armes, des chevaux du Musaché, avaient leur prix; néanmoins on lui envoya l'ordre de se disposer à entrer en campagne, avec injonction de se rendre au camp du visir azem (grand visir) à Choumlé. Le satrape, qui sut apprécier cette mesure comminatoire, reprit aussitôt la route de Janina, en se faisant porter en litière, comme un homme atteint d'une maladie grave. Il écrivit en même temps de la manière la plus soumise au divan, *qu'il souhaitait ardemment obéir à ses ordres, en consacrant au service du sultan les restes d'une vie employée à combattre ses ennemis; qu'il venait d'en donner les preuves les plus signalées, en punissant, hélas! à regret, le beau-père de ses deux fils, homme vendu aux Russes et aux Français. Il ajoutait que ses infirmités ne lui laissaient plus que la force d'adresser au ciel de ferventes prières pour le succès des armes de son maître contre les Moscovites.* A ces lettres obséquieuses, il joignait des cadeaux, et l'assurance d'une reconnaissance sans bornes envers les ministres sauveurs de

l'état. Dès-lors, il ne fut question à Janina que des infirmités du pacha; je ne me présentais plus au palais, sans le trouver entouré d'une escouade de médecins rassemblés de toutes parts. Il ne se montrait qu'avec des lunettes vertes, *à cause de la cécité* dont il était menacé; et il entra dans un traitement destiné à *remédier aux désordres de sa jeunesse!* On n'était pas dupe de ces artifices; mais il fallait sauver les apparences, et *les raisons irrésistibles* de ses capitchoadars firent que l'ordre qui le concernait fut commué, de façon que Véli et Mouctar furent acceptés pour remplacer leur père à la guerre.

Les armées turques, composées de milices indisciplinées, conduites par leurs seigneurs, ne paraissent plus depuis long-temps contre les chrétiens, que pour être battues. On avait vu aux champs d'Héliopolis en Égypte, soixante-dix mille mahométans mis en fuite et écrasés par neuf mille Français aux ordres du général Kléber : ainsi on ne s'étonna pas que cinquante mille Russes tinssent en échec et vainquissent les forces du grand visir, qui occupait la rive droite du Danube. Dans les combats peu meurtriers qui se donnèrent, les fils d'Ali durent, comme tant d'autres, leur salut à la fuite; et leur prudence fut telle, qu'ils seraient rentrés avant leurs troupes dans leurs provinces, si Véli pacha n'avait appris qu'il n'était plus visir de Morée. La Porte s'était vengée des déportements de son père contre ce fils, auquel elle conféra, en le disgraciant, le visiriat de la Thessalie, et elle nomma en même temps un romili-valicy à Monastir.

Par ces mesures, le grand-seigneur détachait des domaines d'Ali la Macédoine Cisaxienne; et en dépouillant son fils du visiriat de Morée, il jeta les semences d'une rivalité qui aurait pu avoir des suites fâcheuses, sans la soumission de Véli aux ordres de son père.

Le vieux satrape, irrité d'un revers qu'il ne devait attribuer qu'à son inconduite, ne tarda pas à faire retomber le poids de ses ressentiments sur Ibrahim pacha. Non content de l'avoir renfermé dans Avlone (1), il le força d'abandonner cette retraite, et de fuir dans les montagnes de l'Acrocéraune, où, trahi par les siens, il fut livré avec son épouse aux satellites de son persécuteur. Celui-ci, loin d'en user avec les égards dus au beau-père de ses fils, après l'avoir d'abord relégué à Conitza, l'arracha, quelques mois après, de cette prison et des bras de sa femme, pour le plonger au fond des cachots du sérail de Janina.

La ruine d'Ibrahim pacha avait coûté trente ans d'attentats et des sommes considérables à son ennemi. Mais la possession du Musaché et du territoire de Bérat couvrait ses frais, et lui donnait une telle importance, que le divan fut étourdi du coup qui venait d'être porté à l'autorité souveraine. Un visir dans les fers d'un autre visir, était une chose inouie

(1) Tandis qu'il faisait attaquer Ibrahim dans son dernier asyle, le commodore anglais Taylor, homme juste et estimable, qu'Ali avait trompé, coupait la retraite par mer à ce vieillard infortuné, qui aurait trouvé un refuge assuré dans l'hospitalité que lui offrait le général Donzelot.

dans les fastes de la rébellion des grands vassaux de l'empire. Cependant ce crime amena à sa suite la soumission des pachas d'Elbassan, de Croie, et des voivodes de la Taulantie. On vit ainsi à la cour du satrape de Janina, non plus des beys soldés, mais les pachas de la haute Albanie, et tout ce que la Grèce continentale avait de chef illustres, prosternés devant lui. Les beys d'Avlone, qui avaient secondé ses projets, étaient, au milieu de cette foule de courtisans, les plus chéris. Les meilleurs logements étaient pour eux; objets de ses préférences, on les voyait sans cesse à ses côtés; et lorsqu'il les eut tous réunis, il les précipita, du sein des plaisirs, au fond des prisons. Des émissaires, expédiés en secret, chargeaient en même temps de fers leurs femmes et leurs enfants, qu'on transféra à Janina avec leurs dépouilles. Ainsi furent punis ceux qui avaient trahi un maître débonnaire, sans pouvoir se dissimuler, au fond de leur cœur, qu'ils méritaient le traitement qu'on leur infligeait. Leurs meubles, leurs trésors, leurs troupeaux, sans compter le prix des terres, qu'Ali confisca sans retour, grossit son trésor d'un capital de trente-six mille bourses, ou dix-huit millions de notre monnaie (1).

Quelques cadeaux envoyés par Ali pacha à Constantinople, et une importance particulière qu'il s'était acquise dans les intrigues diplomatiques du temps,

---

(1) Il me fit un jour entrer dans une salle basse, remplie d'or monnoyé et jeté en tas, qui était le produit des trésors des beys d'Avlone; et il me dit qu'il devait y avoir plus de douze millions amoncelés dans ce gouffre.

empêchèrent le ministère ottoman d'éclater. C'était sans doute une conduite impolitique; mais l'irrésolution est le propre des gouvernements faibles. Ils ne se déterminent qu'entraînés par les événements; et lorsqu'ils prennent un parti, il n'est jamais dicté par la sagesse.

Ali pacha, placé au voisinage de nos possessions dans la mer Ionienne, avait été recherché par les Anglais, qui espérèrent long-temps que sa turbulence occasionnerait une rupture entre la France et la Turquie. Dès que la paix fut signée entre le cabinet ottoman et celui de Saint-James, on vit débarquer à Prévésa le capitaine Leak, avec un bâtiment de transport, chargé d'un parc d'artillerie de campagne tiré des arsenaux de S. M. B., qu'on disait destiné à être employé contre nous. On recommença à parler de guerre, et le vieux satrape devait être le champion d'une ligue mahométane qui amusait les Français plus qu'elle ne les inquiétait. La Porte était trop prudente pour s'aventurer d'après les idées extravagantes d'Ali; et pendant le siége de Sainte-Maure, le prétendu allié de la Grande-Bretagne ne tarda pas à donner des preuves de *sa loyauté* à ses nobles amis. Par son entremise, je fis entrer le colonel du génie, M. Baudrand, dans la place assiégée, tandis qu'Ali retenait à souper le général anglais et M. Spiridion Foresti, ministre de S. M. B., auxquels il protestait de son dévouement inviolable. Il m'aida également à faire passer dans la forteresse divers objets d'approvisionnement, des signaux de reconnaissance; et il m'offrit même, si je voulais engager notre gé-

néral à évacuer la citadelle, de l'occuper militairement, et de faire cause commune avec nous contre les Anglais. On n'avait pas encore donné à l'Europe le spectacle d'une ville civilisée livrée aux Turcs, comme cela vient d'avoir lieu par rapport à Parga. L'idée d'une perfidie qui mettait une population chrétienne à la discrétion du visir Ali, me fit repousser ses propositions (quoique j'eusse carte blanche pour traiter); et je laissai courir les événements selon leur marche naturelle. Sainte-Maure capitula, comme cela devait arriver; et le général Oswald, après en avoir pris possession, vint, de la meilleure foi du monde, recevoir les félicitations du visir, et le remercier d'avoir contribué au succès de son entreprise.

Cette comédie naïve fut suivie, quelque temps après, des visites de tous les personnages illustres ou marquants de l'Angleterre, employés ou voyageant dans la Méditerranée. Ainsi on vit accourir à Janina le major-général Airet; le vainqueur de Maïda, Stuart, guerrier sans peur et sans reproche, *dont l'Angleterre peut avouer toutes les actions;* le sombre Hudson Lowe, alors colonel du régiment royal corse, et maintenant gouverneur de Sainte-Hélène, ainsi qu'une foule de curieux attirés par la célébrité de circonstance d'un homme qui n'était ni le Pyrrhus, ni le Scanderbeg de l'Épire. Mais telle était alors l'illusion, qu'on ne parlait que d'Ali Tébélen, partout où la France comptait des ennemis; et Janina était le centre d'un foyer sans chaleur, de verbiages politiques vides de sens et non pas d'intérêt.

Il n'entre pas dans mon sujet de découvrir les res-

sorts qui faisaient mouvoir à cette époque de plus vastes intrigues, dont la Méditerranée était le théâtre. L'homme le plus sévère ne serait peut-être pas assez impartial pour dire, même avec connaissance de cause, ce qui se passait à Cagliari, à Malte, et surtout à Palerme, où l'auguste sœur de Marie Antoinette luttait avec un courage surnaturel contre l'imposture et l'oppression. Les temps qui révéleront ces trames ne sont pas encore accomplis. La tombe, fermée sur une des plus fortes têtes couronnées qui régnaient dans ces jours calamiteux, n'a pas effacé, avec les restes mortels de cette reine, le secret de ses hautes pensées et de ses douleurs. Mais ce qui frappait alors les moins clairvoyants, c'était l'état de l'Europe, fatiguée du joug qui l'opprimait. La crise n'était l'ouvrage d'aucun cabinet particulier; elle se formait dans l'opinion publique, comme ces grands météores lentement accumulés dans le sein de la terre, qui éclatent au jour marqué par la nature. Tout le monde conjurait contre le roi des rois, qui conjurait lui-même contre la fortune qui l'avait élevé au rang suprême, et il abusait de ses faveurs, sans réfléchir sur son inconstance. Le satrape de Janina n'était qu'un atôme, et on lui attribuait à tort le rapprochement entre la Turquie et la Grande-Bretagne. Cette paix était le résultat du traité de Tilsit, et de l'imprudente allocution du maître éphémère de l'Europe, à son assemblée des députés de 1808. Ainsi la résolution de la Porte était fondée en justice, car elle ne devait rien à un allié qui l'avait dédaigneusement abandonnée; mais sa politique fut-elle dirigée par une raison éclairée, lorsqu'elle traita

avec les Russes? la solution de ce problême appartient à l'avenir.

L'année 1812, qui vit éclater la dernière guerre entre la France et la Russie, ayant amené la paix entre cette puissance et la Turquie, laissa le grand-seigneur maître de porter ses forces contre les Serviens, qui étaient depuis près de douze ans en révolte. Ni Ali, ni aucun de ses fils, décriés par leur conduite à Routchouk et à Lovcha, ne furent appelés à partager l'honneur de cette expédition nationale. Cependant, par une politique alors inexplicable, la Porte conféra le titre de Béglier bey de Bérat, à Mouctar pacha. C'était sanctionner l'attentat de son père contre Ibrahim pacha, dont on attribua les malheurs aux ressentiments secrets du divan. Ce bruit, quoique faux, mais adroitement répandu par Ali, amena la soumission des peuplades de Philatès, de Conispolis; et il ne lui resta plus à réduire dans l'Acrocéraune, que les villes d'Argyro-Castron et de Cardiki.

Il n'y a ordinairement en guerre, dit Machiavel, rien de si facile que ce qui paraît impossible. Argyro-Castron jouissait d'une si grande renommée dans les Albanies, qu'on regardait cette ville comme imprenable, à cause de sa position et de la bravoure de ses habitants. Cependant, à peine les troupes du visir eurent-elles coupé ses eaux et détruit ses moulins, que ses habitants demandèrent à capituler. La tactique nouvelle d'Ali pacha les effrayait : il ne faisait plus la guerre de loin, à coups de fusil et à la manière des Schypetars. Les Anglais lui avaient donné de l'artillerie de montagne, des obusiers, des fusées

à la congrève, tirés de leur arsenal de Messine; et le bruit, ainsi que les effets de ces moyens nouveaux de destruction, suffisaient pour épouvanter des peuplades accoutumées à la stratégie des siècles héroïques.

Ali pacha, qui dirigeait la guerre du fond de son cabinet, n'eut pas plutôt appris la réduction d'Argyro-Castron, qu'il donna ordre à ses lieutenants de marcher contre Cardiki. Il n'avait point oublié l'époque de son esclavage avec sa sœur dans cette ville, ni l'engagement qu'il avait pris d'accomplir les volontés que sa mère lui avait prescrites par testament. Dans d'autres temps, son entreprise eût été téméraire; et malgré son artillerie, une ville située tout-à-fait en montagne, composée de maisons solidement construites en pierre, crénelées, garnies de meurtrières, bien approvisionnées et défendues par des hommes déterminés, étaient autant de petites forteresses dont il fallait successivement faire le siége. Si les affaires traînaient en longueur, si on échouait momentanément dans une seule attaque, les villages de l'Acrocéraune pouvaient se révolter; et les suites d'une insurrection étaient à craindre. A ces considérations se joignaient celles de la résistance qu'on devait attendre de Moustapha, pacha de Delvino, et des principaux beys du Chamouri, qui avaient cherché un dernier asyle parmi les Cardikiotes. Leur défense devait être celle du désespoir, animé par les assurances d'une protection *efficace* du grand-seigneur, qui leur était annoncée, s'ils pouvaient tenir pendant quelques mois. Cette promesse royale, transmise par un homme secrètement expédié de Constantinople, avait

particulièrement décidé les beys à se rallier à Cardiki; car sans cela, ils auraient trouvé une retraite plus assurée à Corfou, où le général Donzelot prodiguait ses bienfaits aux réfugiés et aux proscrits malheureux du continent (1). Cette noble conduite du général français envers les premières familles turques de l'Épire, avait fait une si grande impression parmi les beys, qu'ils auraient peut-être quitté sans coup férir leur refuge, lorsqu'ils se virent cernés dans Cardiki par les troupes du visir Ali.

Les affaires d'avant-poste ne tardèrent pas à s'engager; on se battit avec des chances diverses pendant un mois entier; la résistance s'annonçait comme devant être de longue durée, lorsqu'on aperçut des symptômes de découragement parmi la classe moyenne des habitants. Cette portion du peuple, accoutumée à vaquer aux travaux de l'agriculture, et à errer librement dans les montagnes avec ses troupeaux, comme cela arrivait pendant les guerres précédentes, se trouvait trop à l'étroit entre des lignes qu'il fallait défendre chaque jour. Elle ne portait plus ses regards que sur une terre occupée par un ennemi dont on avait tout à craindre : le cri de capitulation se fit

(1) Le général Donzelot avait secouru loyalement de ses deniers le visir Ibrahim pacha et Salik bey Goka, qui lui doivent encore des sommes considérables, prêtées pour subvenir à leurs besoins particuliers. Doit-on s'étonner, d'après cela, si le nom français est chéri dans toute l'Épire? Secourir les malheureux, les assister, les consoler; telles furent *nos intrigues et notre politique.*

entendre, et les chefs durent se soumettre, en acceptant des conditions honorables et rassurantes pour tous. Ali pacha s'annonçait d'une manière si généreuse et si loyale, que les négociations n'éprouvèrent aucun des embarras ordinaires en pareil cas. Il fut convenu en termes clairs et sans ambiguité, que *Moustapha pacha, Demir Dost, autrefois compagnon d'armes d'Ali, qui avait favorisé la prise de Cormovo, au début de sa carrière militaire; Sali bey Gôka, issu de la première tribu des Goks ou Guègues établis dans l'Albanie; et soixante-douze beys, chefs des plus illustres pharès des Schypetars, tous mahométans et grands vassaux de la couronne, se rendraient librement à Janina, où ils seraient reçus et traités avec les égards dus à leur rang.* On stipula en même temps, *qu'ils jouiraient de leurs biens, et que leurs familles seraient respectées; que les habitants de Cardiki, sans exception, seraient considérés comme les plus fidèles amis du visir Ali; que tous les ressentiments demeuraient éteints, et qu'Ali pacha était reconnu comme seigneur d'une ville qu'il prenait sous sa protection particulière, sans permettre que personne fût recherché, ni molesté pour faits antérieurs à l'occupation.*

En conséquence de cette transaction jurée sur l'Alcoran, on remit un quartier de la ville aux lieutenants du satrape. Ce ne fut pas cependant avec une entière confiance, car Sali bey Goka, et son épouse, qui était une femme répudiée de Mouctar pacha, aimèrent mieux se donner la mort, que de tomber en la puissance d'Ali. Mais les autres chefs, moins résolus, au lieu d'imiter cet exemple héroïque,

prirent la route de Janina, soutenus par l'espérance, consolation des malheureux, qui suit l'homme jusqu'au tombeau. Leur route, comme celle des victimes traînées anx autels des Euménides, était parée de fleurs. On leur avait préparé des relais, distribué des logements par-tout où ils devaient séjourner; et en entrant dans la capitale de l'Épire, ils furent reçus au son des instruments de musique, et avec *alaï*, pompe réservée à ceux que le peuple salue par ses acclamations. Ali, qui les attendait debout dans son palais, s'avança à leur rencontre; et en les relevant, lorsqu'ils eurent baisé ses pieds et frappé la terre de leurs fronts, les accueillit, malgré quelques reproches, assez bien pour leur inspirer de la sécurité. Il leur dit qu'il les regarderait désormais comme *faisant partie de sa famille*; il assigna à chacun d'eux un traitement de table, des appartements dans l'enceinte de son château du lac, en consentant à ce qu'ils conservassent leurs armes, leur garde accoutumée et leurs domestiques. Ces derniers devinrent l'objet particulier de ses caresses; il les complimenta sur leur fidélité, et il fit les promesses les plus brillantes à ceux des vassaux qui avaient suivi leurs patrons. Chaque jour, les paysans des tchiftliks des beys, qui arrivaient à Janina, étaient reçus avec égards; et quand je montais au palais, je ne trouvais le visir entouré que de Cardikiotes comblés de graces, qui bénissaient son nom.

Ces choses se passaient au mois de février 1812. Ali venait de terminer la soumission de l'Acrocéraune d'une manière aussi honorable que pouvait l'être un crime de la tyrannie. Si les beys qu'il tenait

en son pouvoir étaient un objet général de commisération, ceux-ci n'aspiraient à l'intérêt public que pour jouir d'une tranquille nullité, et se faire oublier. Ils croyaient y réussir, car ils n'avaient plus d'autre ressource que celle de mourir les armes à la main; et ils se faisaient illusion, lorsque, dans la nuit du 6 au 7 mars, on entendit une vive fusillade au château, suivie d'un cri sinistre, qui apprit à la ville effrayée que les otages (réhémia) étaient attaqués. Le visir, accoutumé à ne rien respecter, avait essayé de les surprendre, afin de les égorger à bas bruit. Mais ceux-ci, qui étaient sur leurs gardes et retranchés dans leurs appartements, faisaient feu sur les assassins, de manière que cette résistance leur procura l'avantage d'attendre le jour, pour obtenir quartier. Ils rendirent alors leurs armes, et comme on n'osa les massacrer en vue du peuple, on se contenta de les charger de chaînes, sous prétexte qu'ils avaient tenté de s'évader; et pour leur en ôter tout moyen, ils furent transférés dans les prisons du monastère de Sotiras, situé dans l'île du lac de Janina.

Maître, par cette mesure inique, de Moustapha pacha et des soixante-douze otages, le visir Ali annonça immédiatement la résolution de se rendre à Cardiki. Son but était, disait-il, de rétablir l'ordre dans cette ville, d'y instituer un tribunal et d'y organiser une police protectrice des habitants. Comme on est accoutumé, sous un gouvernement absolu, à croire toujours le contraire des desseins que le despote manifeste, si ce n'est lorsqu'il se prononce pour faire le mal, on avait des raisons plausibles de penser qu'il méditait quelque

nouveau coup d'état. L'attentat envers les otages suffisait pour faire croire que les autres articles de la capitulation, enfreinte à leur égard, ne seraient pas mieux observés. On raisonnait sur les projets du pacha, lorsque, le 19 mars 1812, jour fixé pour son départ, je me rendis au palais, afin de terminer avec lui quelques affaires.

Les troupes défilaient depuis le matin; les bagages sortaient du sérail; les pages, armés de toutes pièces, attendaient l'ordre de monter à cheval, quand je traversai les cours encombrées de clients qui attendaient un regard du maître. Ce moment ne s'effacera jamais de ma mémoire. Je venais de passer auprès de quelques têtes nouvellement coupées, qui étaient plantées sur des pieux; un tremblement involontaire m'agitait, quoique j'eusse dû être accoutumé à ce spectacle (1). Parvenu dans les vastes appartements du palais, on annonce le consul de France; le rideau de brocard se lève; j'entre. Je vois Ali pacha dans une attitude pensive, couvert d'un manteau écarlate, chaussé avec des bottes de velours cramoisi, appuyé sur une hache d'armes, et assis les jambes pendantes au bord de son sopha. Je m'étais placé, suivant l'éti-

(1) Quelques mois auparavant, en sortant d'une conférence de nuit avec le visir, je tombai, en traversant les cours mal éclairées du château, sur une pile de têtes nouvellement exposées. Depuis cet événement, qui ne me fit pas, au premier abord, une grande impression, j'avais une telle horreur pour ces tristes débris, que j'étais saisi de terreur, chaque fois qu'en montant au sérail, j'apercevais ces sortes de trophées du despotisme.

quette, à sa droite, lorsque, revenu de son assoupissement, après avoir long-temps attaché ses regards sur les miens, il fit signe de la main à ses conseillers de s'éloigner. *Vous voilà*, me dit-il d'une voix étouffée; *c'est vous, mon fils.* Et prenant une de mes mains, qu'il retint dans la sienne, il leva au ciel ses yeux remplis de larmes : « *Le sort est accompli;* mes en-« nemis, malgré leur dernière tentative d'évasion, « n'ont pu pousser ma clémence à bout; je les tiens « en mon pouvoir, et je ne m'en servirai pas pour les « perdre. Croyez-m'en, mon cher consul; oubliez vos « préventions contre moi. Je ne vous dis pas de m'ai-« mer; je veux vous y forcer, en suivant un système « opposé à celui que j'ai mis jusqu'à-présent en pra-« tique. Ma carrière est remplie, et je vais couronner « mes travaux, en montrant que si j'ai été terrible et « sévère, je sais aussi respecter la justice et l'huma-« nité. » Ce discours, nouveau dans la bouche du satrape, me surprit tellement, que j'hésitais à l'en féliciter. « Hélas! mon fils, poursuivit-il, le passé « n'est plus en mon pouvoir; j'ai versé tant de sang, « *que son flot me suit, et je n'ose regarder derrière moi.* « J'ai desiré la fortune, et je suis comblé de ses dons; « j'ai souhaité des palais, une cour, le faste, la puis-« sance, et j'ai tout obtenu. Si je compare la cabane « de mon père à ce palais brillant d'or, d'armes et de « tapis, je devrais être au comble du bonheur. Ma « grandeur éblouit le vulgaire; tous ces Albanais, « prosternés à mes pieds, envient le vieux Ali Té-« bélen; mais si on savait ce que me coûtent ces « pompes, je ferais pitié. Je me montre à nu devant

« vous, plaignez-moi. Parents, amis, j'ai tout sacrifié à « mon ambition! J'ai étouffé jusqu'à la voix de la na- « ture... » (Il fit une longue pause.) Je souhaite que « vous ne le sachiez jamais (1)! Je ne suis entouré « que de ceux dont jai égorgé les familles; je vous l'ai « dit (2); mais éloignons ces souvenirs. Mes ennemis « sont en mon pouvoir, et je prétends les asservir par « mes bienfaits. Je veux que Cardiki devienne *la fleur « de l'Albanie*, et je me propose de passer mes vieux « jours à Argyro-Castron. Voilà les derniers projets « que je forme, et si je pouvais obtenir Parga, que « je vous demande inutilement depuis tant d'années;

---

(1) Ce secret m'est connu, et c'est un de ceux qu'il faut taire pour l'honneur de l'espèce humaine.

(2) Dans un de nos voyages, au mois d'octobre 1808, nous avions fait halte au bord de l'Aréthon, près d'Ambracie. J'étais assis avec mon frère à côté du visir Ali, tandis que ses pages formaient un demi-cercle à quelque distance devant nous. « Vous « voyez, me dit-il, ces jeunes gens : eh bien, il n'y en a pas un « seul dont je n'aie fait tuer le père, le frère, l'oncle, ou quelque « parent. — Et ces mêmes individus, répartis-je, vous servent « et passent les nuits auprès de votre lit, sans qu'aucuns aient « jamais pensé à venger leurs parents? — Venger leurs parents! « ils n'ont que moi au monde. Exécuteurs aveugles de mes vo- « lontés, je les ai tous compromis; et plus les hommes sont « avilis, plus ils me restent attachés. Les Albanais me regardent « comme un être extraordinaire; et mes prestiges sont l'or, le « fer et le bâton; avec cela, je dors tranquille. — Mais votre « conscience? » Il partit d'un éclat de rire, en disant que j'étais *un bon homme*, ἄπλος ἄνθρωπος. La barque nous attendait; il se fit traîner à bord par ses pages, et nous fîmes voile vers le golfe Ambracique.

« Parga, que je paierais ce qu'on voudrait, en vous « faisant à vous-même une fortune brillante; tous mes « vœux seraient accomplis! Je ne vous propose pas, « mon cher fils, d'être du voyage que j'entreprends. « Le temps est mauvais, et comme je serai bientôt « de retour, nous descendrons ensemble à Prévésa, « pour y passer les premiers beaux jours du prin- « temps. Écrivez, je vous prie, ce que je viens de vous « dire à votre ambassadeur, car mes ennemis ne man- « queront pas de me calomnier à Constantinople. » En achevant ces paroles, le visir donna à son grand écuyer (embrochor) l'ordre du départ, et nous nous séparâmes.

C'est une faiblesse commune aux tyrans de se persuader qu'on doit les croire d'après leur parole, parce que ayant une autorité absolue sur les hommes, ils s'imaginent maîtriser jusqu'à leur pensée. J'avais observé une attitude calme pendant le discours d'Ali, et je le quittai avec les apparences de la conviction, en lui promettant de faire part de notre entretien à la légation de France. Mais combien j'étais éloigné d'ajouter foi à ce que j'avais entendu. Son discours affecté me faisait bien plutôt craindre quelque grande atrocité, car jamais, dans l'Orient, un homme en place n'est plus affectueux que lorsqu'il médite une perfidie. Le satrape avait en vain caché sa brûlante fureur sous le patelinage d'un tigre, ses crimes passés me disaient trop ceux dont il pouvait se souiller, pour me laisser dans la perplexité. Au reste, je n'y fus pas long-temps, car à peine s'était-il mis en route, qu'on

me communiqua le sens d'une lettre qui lui était adressée par sa sœur Chaïnitza.

La cruelle maîtresse de l'Argyrine, retirée à Liboôvo, depuis la mort d'Aden bey, dernier fils de son hymen incestueux, s'était ranimée à la nouvelle de la prise de Cardiki. La vengeance avait réchauffé son cœur glacé par la douleur; elle écrivait au pacha: *Je ne te donnerai plus le titre de visir, ni le nom de frère, si tu ne gardes pas la foi jurée à notre mère, sur ses restes inanimés. Tu dois, si tu es fils de Khamco, tu dois détruire Cardiki, exterminer ses habitants, et remettre ses femmes et ses filles en mon pouvoir, afin d'en disposer suivant mes volontés! Je ne veux plus coucher que sur des matelas remplis de leurs cheveux. Maître absolu des Cardikiotes, n'oublie pas les outrages que nous reçûmes d'eux aux jours de notre humiliante captivité; l'heure de la vengeance est arrivée; qu'ils disparaissent de la terre.*

Cette lettre me révélait, dans sa noirceur, la cause de la dissimulation du visir; et malgré cela, je ne pouvais croire à l'étendue de la vengeance que sa sœur lui proposait. Je savais qu'il pouvait être entraîné par les cris de cette Tisiphone accoutumée aux forfaits. Il avait bien pu égorger les habitants de Nivitza, de Saint-Basile et de Prévésa, sans effaroucher la politique du divan; mais oserait-il écraser une population mahométane entière? Je croyais qu'il serait arrêté par ces considérations, et j'en concluais qu'il y aurait du sang répandu, et non pas un massacre général, tel que le demandait Chaïnitza.

Le troisième jour, après son départ de Janina, le visir Ali descendit au palais de sa sœur à Liboôvo. On remarqua, après l'entrevue qu'il eut avec elle, que les larmes de cette femme, qui n'avaient pas cessé de couler depuis la perte de son fils, s'arrêtèrent comme par enchantement (1). Sa demeure, jusqu'alors ornée de lugubres tentures, fut couverte tout-à-coup de tapis et d'ameublements précieux; elle parut en public, et reçut des visites comme aux jours de ses prospérités maternelles, quand elle couronna ses enfants du bandeau nuptial. Elle célébra le retour de son frère auprès d'elle par des festins et des chants; ses femmes reprirent la parure de l'allégresse, et en quittant le banquet auquel le vieux Ali avait présidé, il se sépara de sa sœur pour se rendre à Chendria..

Ce château, construit au couronnement d'un rocher peu éloigné de la rive droite du Célydnus, domine au loin la vallée de Drynopolis. On aperçoit de ses hauteurs la ville de Cardiki, l'entrée des défilés

(1) A la mort d'Aden bey, Chaïnitza brisa à coups de marteau les diamants de ce fils et les siens, brûla ses cachemires, ses fourrures, et obligea la veuve de son fils de coucher à ses côtés, par terre, sur une natte de paille. Les glaces et les ornements de son sérail furent mis en pièces; les vitraux de ses appartements peints en noir; et ceux qui se cassaient n'étaient raccommodés qu'avec du papier. Toute apparence de bonheur était bannie de son palais. Ainsi Catherine de Médicis, après la mort de son fils, consacra son deuil sur les colonnes même du château des Tuileries, où l'on voit sculptés des fragments de miroirs, des panaches déchirés, des lacs rompus, emblêmes de ses douleurs éternelles.

Antigoniens, les échelles de Moursina, et le territoire entier de l'Argyrine. Semblable au génie des ténèbres, ce fut sur ce phare, où l'on avait dressé son tribunal, qu'Ali Tébélen convoqua les antiques descendants de l'Abantide, tribu des Cardouchiotes Caucasiens, établis depuis plus de vingt-cinq siècles au milieu des rochers de l'Acrocéraune. Dès le matin, les hérauts, chargés de proclamer ses ordres, étaient montés à Cardiki. Ils avaient publié en son nom une amnistie générale, en annonçant que tous les individus mâles, depuis l'âge de dix ans jusqu'à l'extrême vieillesse, eussent à se rendre à Chendria, afin d'entendre de la bouche même de Son Altesse l'acte *qui les rendait au bonheur!*

Malgré cette déclaration, garantie au nom du ciel et de la religion, il y eut une hésitation générale parmi les habitants. On tremblait; on se demandait comment un homme aussi sanguinaire qu'Ali, pouvait être animé de sentiments de clémence. Les femmes et les enfants faisaient retentir les airs de leurs cris; les mosquées étaient remplies de vieillards et de jeunes gens qui invoquaient le Tout-Puissant. Des femmes s'échappaient du harem, pour arrêter, pour voir, pour embrasser leurs époux, leurs enfants ou des frères bien-aimés. On partait pour entendre le prononcé d'une amnistie, comme pour recevoir un arrêt de mort. On croyait ne s'éloigner que pour quelques heures; et par un pressentiment fatal, on se disait adieu, comme si on se fût quitté pour jamais. Pourquoi ces moments douloureux, trop rapidement écoulés malgré leur amertume, et ces heures cruelles de l'agonie de tout

un peuple, ne furent-ils pas marqués par une résolution généreuse! L'instant de vendre chèrement sa vie était arrivé; mais le malheur avait avili des hommes naguère libres et superbes. Les Schypetars acrocérauniens déposent les armes; ils s'éloignent en versant des larmes, tandis que des détachements nombreux des soldats du satrape s'emparent des quartiers qu'ils évacuent.... Ils se sont acheminés, portant la mort au fond de l'ame; ils ont descendu les coteaux, et arrivés dans la plaine, ils se retournent pour saluer leur ville natale, avant qu'elle disparaisse à leurs regards.

Ils tombent à genoux, ils inclinent leur tête vers la terre, ils mêlent le nom de Cardiki à leurs gémissements; et glacés par la douleur, ils ne se relèvent qu'excités par la voix de leurs vieillards. Ils s'arrachent avec effort du lieu d'où ils apercevaient encore leurs foyers domestiques; ils se traînent, ils passent le Célydnus, ils montent à Chendria, et ils se prosternent aux pieds du satrape, qui les attendait, entouré de quatre mille satellites. Étendus sur la poussière, ils demandent grace (*aman eïa rabbi*); ils le nomment leur maître, ils implorent sa pitié, au nom de ses fils, de ses entrailles paternelles, et de tous les sentiments capables d'émouvoir le cœur des hommes. Le tyran semble attendri; des larmes mouillent ses paupières. Il relève les suppliants avec douceur, il les conforte, il les rassure, en les appelant ses frères, ses fils, les bien-aimés de son cœur. Il fait approcher ceux qu'il avait connus autrefois; il leur rappelle leurs guerres passées, le temps de leur jeunesse, et jusqu'aux jeux

de leur enfance. Il s'attendrit et il pleure avec d'anciens camarades qu'il reconnaît; il demande avec intérêt les noms des jeunes gens qu'il ne connaissait pas, car une génération nouvelle était née depuis que Cardiki résistait à son autorité. Il interroge chacun avec la plus grande sollicitude; il promet des traitements aux uns, des emplois aux autres; et dans son inépuisable libéralité, il désigne quelques jeunes gens pour être admis dans les colléges. Enfin il congédie les Cardikiotes comme à regret, en leur disant de se rendre dans l'enceinte d'un caravansérail voisin, où il va les suivre, afin d'aviser avec eux aux moyens de réaliser les promesses qu'il leur a faites.

Les tonnerres, ordinaires au temps des équinoxes, retentissaient dans les flancs du mont Pélage (1), quand Ali pacha descendit de Chendria pour se rendre au caravansérail, porté dans un palanquin élevé sur les épaules des Valaques, fiers de cette avilissante condition. On applaudissait à sa générosité, et ses esclaves venaient de le déposer sur sa calèche, trône somptueux orné de matelas en brocard et de cachemires précieux, lorsqu'il ordonne à ses tchoadars de le suivre, et de se tenir prêts à faire main-basse sur les Cardikiotes au signal qu'il leur donnera. Il commande en même temps à son cocher de fouetter les chevaux, et après avoir fait le tour de l'enceinte fatale, sûr que personne ne peut s'en échapper, il s'arrête, la carabine à la main, en criant, *tue* (vras)!

---

(1) Pélakos (Πέλαγκος), partie septentrionale du mont Mertchika.

Les gardes, saisis d'effroi, restent immobiles. Il répète d'une voix tonnante le cri de mort, auquel ils ne répondent qu'en jetant leurs armes par terre. Il veut haranguer, et une voix unanime lui répond, *que des mahométans ne peuvent tremper leurs mains dans le sang d'autres mahométans.* Plus il s'emporte, plus il menace, et plus ils opposent de calme; quelques-uns même osent crier, *grace.*

Il leur ordonne de s'éloigner, et il s'adresse aux chrétiens mirdites qui servaient sous ses drapeaux : « C'est à vous, braves Latins, s'écria-t-il, que j'accorde l'honneur d'exterminer les ennemis de mon « nom! Vengez-moi, et je reconnaîtrai ce service par « les plus grandes récompenses. » Un murmure confus se fait entendre dans le bataillon noir (1) des Schypetars de la Matia, auxquels il crie de parler, croyant qu'ils demandaient à stipuler le prix du sang. « Nous, reprit André Gozzolouri (2), massacrer des « hommes sans défense? Avons-nous jamais fui de« vant l'ennemi? avons-nous commis quelque lâcheté, « pour nous avilir, en nous proposant d'être des as« sassins? Demande aux Goks de Scodra, visir Ali; « demande-leur, ils sont ici; appelle les chefs du

(1) Les Mirdites sont surnommés *noirs*, à cause de la couleur du camail qui leur couvre les épaules et la tête.

(2) André Gozzolouri, neveu de dom Primo, abbé mitré d'Orocher, était le premier capitaine aux ordres du prink Léchi, qui commandait alors le corps auxiliaire des Latins, à la solde d'Ali pacha.

« drapeau rouge (1), et qu'ils disent si quelqu'un de « nous a jamais reculé devant la mort. Rends aux Car« dikiotes les armes dont on les a dépouillés; qu'on « les fasse sortir en rase campagne, qu'ils soient pré« venus de se défendre, et s'ils acceptent le combat, « tu verras comme nous saurons te servir! »

Il dit, et ces paroles foudroyantes confondent le satrape. Il écume de rage, il tremble, il hésite, il se voit abandonné. L'incertitude régnait dans ses discours; le mot de grace allait peut-être échapper de sa bouche; le sang innocent n'aurait pas été répandu, lorsqu'un des infâmes sicaires, lâche instrument de ses crimes, Athanase Vaïa, monstre d'une figure rebutante, s'écrie : *Seigneur, je t'offre mon bras, que tes ennemis périssent.* Aussitôt la tourbe des valets du sérail, entraînés par l'exemple de celui qui était leur chef, s'empressent de rivaliser de crime en se joignant à lui; et cent cinquante scélérats sans pudeur se préparent à consommer le plus insigne des forfaits.

Ali remet sa carabine en signe de commandement au chef des bourreaux. Les Mirdites s'éloignent en frémissant, et les Tchoadars tombent à genoux, les mains levées au ciel, comme si la foudre était prête d'éclater sur leurs têtes.

Qu'on se représente un enclos quarré et sans abri, dans lequel se trouvaient renfermés six cent soixante-dix individus partagés entre la terreur et l'espérance.

---

(1) Goks, ou Guègues de la bande rouge, ainsi appelés à cause de la couleur de leurs habits.

Qu'on s'imagine leurs anxiétés, en voyant subitement paraître sur les murs une nuée de brigands armés, et on aura une idée du lieu de la scène, des victimes et des bourreaux. Cependant les Cardikiotes étaient sous le glaive de la mort, sans savoir ce qui se passait; ils espéraient peut-être encore, lorsqu'au signal donné par le visir, en élevant sa hache-d'armes, une décharge générale de mousqueterie, suivie d'un long hurlement, leur apprit que tout était perdu pour eux. On se servait des armes abandonnées par les Tchoadars, qu'on donnait aux meurtriers pour entretenir un feu roulant, à travers lequel on entendait des cris lamentables. Les Cardikiotes qui essayaient d'escalader les murailles étaient poignardés; la fusillade renversait le fils à côté du père; le sang des vieillards se mêlait avec celui des adolescents. Enfin au bout d'une heure et demie de carnage, les cris cessèrent, et le bruit des armes finit avec eux.

Tandis que cette exécution se passait dans le khan de Chendria, Cardiki retentissait des lamentations des femmes et des enfants, qu'on arrachait des foyers paternels. Des mères de famille accoutumées à l'opulence, de jeunes filles que l'hymen allait couronner de roses, étaient livrées à la violence et à la brutalité d'une soldatesque effrénée. C'était le résultat horrible de la convention arrêtée dans le banquet de la vengeance, entre Ali pacha et son impitoyable sœur. On les traînait, après les avoir déshonorées, devant l'implacable Chaïnitza, n'ayant pour défense et pour appui que l'accent de la douleur et leurs larmes. Meurtries, déchirées de coups, ces femmes, qui igno-

raient ce qui se passait à Chendria, arrivent à Liboôvo, et tombent muettes de frayeur aux pieds de leur ennemie. Chaïnitza ordonne qu'on arrache leurs voiles, et qu'on coupe leurs chevelures, dont on charge une estrade. Elle monte sur ce trophée, elle plane sur une population inanimée, elle triomphe, et, l'insulte à la bouche, elle prononçe cet arrêt, aussitôt répété par les crieurs publics : *Malheur à quiconque donnera un asyle, des vêtements et du pain aux femmes, aux filles et aux enfants de Cardiki. Ma voix les condamne à errer dans les forêts, et ma volonté les dévoue aux bêtes féroces, dont ils doivent être la pâture, quand ils seront anéantis par la faim.*

Frappées de cet anathême, les victimes passèrent le reste du jour et la nuit entière exposées aux injures de l'air, en faisant retentir les rochers de Liboôvo de leurs gémissements. Quelques femmes expirèrent dans les douleurs de l'enfantement; des enfants moururent de froid et de besoin. Tous auraient péri, si le satrape, moins dénaturé que sa sœur, n'eût révoqué sa sentence, en décidant que les débris de la population de Cardiki seraient vendus pour être dispersés dans des lieux éloignés. Il décréta en même temps qu'un marbre transmettrait à la postérité le souvenir de l'accomplissement de la vengeance qu'il avait promise à sa mère. Aussi les voyageurs qui parcourent la vallée de Drynopolis ne manquent plus, depuis cette époque, de visiter le khan de Chendria. Ils lisent, au-dessus des ossements entassés des Cardikiotes, l'inscription écrite en lettres d'or, dans les langues turque et grecque, qui indique

le nombre de morts privés de funérailles, sacrifiés aux mânes de Khamço, avec les dates du mois et de l'année où se passa le tragique événement que je viens de raconter.

Ali pacha, après avoir assouvi sa vengeance, prit la route de Tébélen, où il arriva assez à temps pour faire saisir douze Cardikiotes résidant en cette ville, qu'il fit égorger sur le tombeau de sa mère. Après avoir assisté en personne à leur supplice, il se retira dans son palais, où il ordonna qu'on célébrât une fête, en faisant chanter les ministres de ses plaisirs, et en prescrivant à ses saltimbanques d'exécuter des danses impures, et d'insulter, par des bouffonneries, au souvenir de ceux dont le sang fumait encore. Ce bruit, ces acclamations d'une foule d'esclaves et de prostitués étaient un nouvel aliment pour ses fureurs; il se repaissait de ce honteux spectacle, qu'il ne quitta que fort avant dans la nuit. Quelle nuit, après un jour affreux, pouvait lui rendre le calme Les vapeurs du carnage avaient échauffé sa tête; et une sombre mélancolie succéda bientôt à l'ivresse de ses sens. Il cherchait en vain le repos; les furies tourmentaient ses esprits, et le sommeil fuyait ses paupières brûlantes. Il ne pouvait dormir; il s'agitait, lorsqu'une idée vient le frapper. Il pense (je tiens cette révélation d'une personne irrécusable) que les otages de Cardiki, emprisonnés dans le monastère de Sotiras, sont peut-être plus tranquilles que lui.... *Ils reposent*, dit-il. *Eh bien! qu'ils ne se réveillent que pour descendre dans la nuit éternelle*, ς̀α κατάχθωνια. Il appelle aussitôt un de ses secrétaires, auquel il dicte leur arrêt de

mort. Il comprend, par une sorte de débauche de sang, les beys d'Avlone dans l'ordre fatal qu'il lance. *Qu'ils périssent*, ajouta-t-il, *et que ne puis-je!...* Il s'arrêta en murmurant, et on comprit qu'il voulait désigner le beau-père de ses fils, Ibrahim pacha; mais l'infortuné n'avait pas encore épuisé la coupe de la douleur. Pendant cette nuit, que l'absence du sommeil lui permit de consacrer tout entière au crime, Ali dépêcha un courrier à son fils Véli, pacha de Morée, pour l'engager à faire exterminer les Cardikiotes attachés à son service (1); et il expédia des ordres par-tout où il se trouvait des habitants de cette ville, afin de les faire périr (2).

Dès que le commandement du satrape fut parvenu à Janina, les supplices des otages commencèrent. Démir Dost et soixante-dix beys passèrent successivement par la main des bourreaux, qui épuisèrent sur eux tous les raffinements de la cruauté. Comme on employait les tortures, la marche des exécutions fut lente et sinistre. Chaque jour révélait au peuple effrayé les crimes de la nuit qui l'avait précédé. Le lac rejetait les cadavres de personnes inconnues; on trouvait sur les routes, des troncs sans tête dévorés par les chiens; on voyait, dans plusieurs endroits,

---

(1) Véli pacha refusa d'obtempérer aux ordres de son père; et pour pallier son refus, il se contenta de licencier les Cardikiotes à son service.

(2) Il écrivit pareillement à Méhémet Ali, pacha d'Égypte, pour le prier de seconder ses fureurs; mais celui-ci refusa de tremper ses mains dans le sang des proscrits.

des tombeaux nouvellement recomblés; et la consternation était générale. On tremblait de se parler dans les rues; on évitait même de se saluer, craignant que des marques de politesse ne fussent prises pour des signes de compassion, ou d'intelligences secrètes. Les marchés publics étaient déserts; on ne se rendait plus aux églises, et les mosquées étaient abandonnées. Des patrouilles nombreuses parcouraient les rues, des délateurs travestis épiaient les moindres discours; et un funèbre soupçon planait sur toutes les têtes, qui étaient aussitôt frappées qu'accusées. On n'osait tenir de feux allumés chez soi, dès que le soleil était couché; et on appréhendait, même en famille, de se livrer aux épanchements de la confiance, persuadés que sous un gouvernement sanguinaire, les pierres mêmes des prisons ont de l'écho.

J'étais monté au sérail, le matin qui suivit la dernière nuit des supplices, car les œuvres de mort du despotisme ne s'accomplissent jamais que dans les ténèbres. Mouctar pacha, qui gérait pendant l'absence de son père, me reçut d'un air égaré; et ceux qui l'entouraient paraissaient frappés de stupeur. Après les compliments d'usage, je m'aperçus que le moment n'était pas propice pour traiter d'affaires; le pacha ne me répondait que par monosyllabes; ma présence semblait le gêner. Il était inquiet, lorsque deux Bohémiens, sales et hideux, se présentèrent en rampant à la porte de la salle du conseil. Il sourit, en leur demandant si tout était fini. « Oui, seigneur. — Ont-« ils beaucoup pleuré? — Beaucoup. — Comme vous « voilà faits? — Ils avaient tant de sang.... » Je m'es-

quivai pour ne pas entendre la fin de ce colloque.

Je vis, au retour de son expédition, le visir, qui, feignant d'ignorer ce qu'il m'avait dit au moment de son départ, débita une apologie pompeuse de sa conduite à ceux qui l'entouraient, afin de m'ôter l'envie de confondre sa duplicité. Poursuivant le cours de sa vengeance, il fit, six mois après le massacre des Cardikiotes, étrangler Moustapha, pacha de Delvino, en apprenant que la Porte venait, quoique prisonnier, de lui conférer l'investiture du sangiac de Delvino. Il répondit par un autre trait d'audace à la sommation qui lui fut faite, au nom du grand-seigneur, d'*élargir Ibrahim, pacha de Bérat;* car au lieu d'y déférer, il plongea ce vieillard et son fils dans les cachots du palais du lac, appelé le *vieux sérail.*

Ce dernier attentat portait la désolation dans l'ame de ses deux filles, qui sont les épouses de Mouctar et de Véli pacha; mais leurs larmes ne purent engager leurs époux à faire une démarche honorable, quoique probablement inutile, en faveur du vieux Ibrahim. La voix seule d'un derviche osa s'élever pour annoncer les malheurs qui fondraient tôt ou tard sur la tête du satrape. Ce philosophe, *dont le corps seul* demeurait dans la moderne Ninive, le Cheïk Jousouf, vénéré de tous les mahométans pour l'austérité de ses mœurs, aussi peu inquiet des ordres du tyran que de sa puissance et de la terreur de son nom, monte, sans se faire annoncer, au palais. Les gardes se lèvent à son aspect; les portes s'ouvrent; le satrape quitte son sopha pour s'avancer au-devant de celui que le respect précède, et qui lui fait signe

de s'asseoir, sans vouloir prendre place à ses côtés.

Ali, tremblant, le conjure en vain de monter sur le sopha; il est frappé du calme du derviche, et comme ébloui de l'éclat qui semble jaillir de ses yeux. Le criminel est en présence de son juge, qui lui reproche le sang répandu, ses attentats contre l'humanité, et les malheurs d'Ibrahim, regardé comme *le juste des justes* entre les Islamites. Il tonne contre ses déprédations. « Je ne foule pas ici, dit-il, un « pan de tapis, je ne vois pas un meuble qui ne « soit arrosé des larmes des malheureux. Ce sofa, où « tu m'invites de m'asseoir, est trempé de sang; il « fume de celui de tes propres frères, que ta mère as- « sassina aux jours de leur enfance. Ces glaives sus- « pendus aux parois de tes salons sont émoussés sur « les crânes des Souliotes et des Acrocérauniens, « dont notre religion nous commandait de plaindre « les erreurs, en les respectant tant qu'ils se tenaient « dans les bornes de la soumission. Je vois d'ici le « tombeau d'Éminé, épouse vertueuse dont tu fus le « bourreau. Mes regards se reposent au-delà, sur ce « lac dans lequel tu fis précipiter dix-sept mères de « famille (plus pures que la bouche qui prononça « leur arrêt) (1), et qui dévore chaque jour, comme « les enfers destinés à t'engloutir, les victimes de tes « fureurs insensées. La fille de Bélial, ta coupable « sœur, t'encourageant au crime, a profané nos lois

(1) Les paroles textuelles de Cheik Jousouf, en parlant de la noyade des femmes, furent les suivantes : *Castiora erant muliebria earum, quàm os liguriens tuum.* T. I, c. XI de ce voyage.

« les plus sacrées, en arrachant le voile des maho-
« métanes de Cardiki! Elle a déchiré, tu frémis! elle
« a déchiré le sein d'une de ses femmes (1), pour en
« arracher le fruit innocent, parce qu'il avait pour
« père un proscrit. Malheureux, souffre la vérité!
« Dans la ville, hors de la ville, au sein des mon-
« tagnes, tout parle de tes forfaits; tu ne peux faire
« un pas sans marcher sur les tombeaux de quelque
« être créé à l'image de l'Éternel, dont tu as tranché
« les jours. Tu vis environné de pompes, de luxe, de
« lubriques adulateurs; et le temps, qui marque les
« enfants d'Adam du sceau ineffaçable de l'âge, ne
« t'a pas encore appris que tu étais mortel, et que tu
« devais un jour.... — Arrête, mon père, s'écrie le
« visir en sanglottant; tu viens de prononcer le nom
« d'Éminé (2) : ne m'accable pas du poids de ta ma-
« lédiction (3). » Le Cheïk, sans lui répondre, sort

---

(1) Ce fut avec un rasoir, et de ses propres mains, que Chaïnitza ouvrit le flanc d'une de ses femmes, qu'elle croyait enceinte d'un Cardikiote auquel elle était mariée (mai 1812).

(2) C'était là sa véritable furie, comme l'ombre d'Agrippine était celle de Néron : *Sæpe confessus exagitari se maternâ specie, verberibus furiarum ac tædis ardentibus.* SUETON., *In Nerone.*

(3) Le Cheïk Jousouf, natif de Janina, âgé de soixante-dix ans, est un de ces ascétiques qui mêlent aux austérités, toujours agréables au vulgaire, une raison droite et sévère. Content d'une natte de paille, d'un morceau de pain et d'un vase rempli d'eau, il passe sa vie à prier et à faire des aumônes. Il se croirait souillé, s'il approchait d'un chrétien, s'il mangeait des aliments qu'il a préparés, et s'il lui donnait le salut de paix. Mais s'il est fanatique, il est également incapable de per-

de ses appartements; et, secouant la poussière de ses pieds contre le palais, retourne vers sa cellule, sans espérer d'avoir changé le cœur d'Ali, mais satisfait d'avoir rendu hommage à la justice divine devant celui qu'elle doit un jour punir de ses forfaits.

Le méchant, qui persiste dans le crime à cause qu'il s'y plaît, ne peut regretter la vertu, parce qu'elle est sans charmes pour son cœur flétri. Cependant un secret instinct lui crie que sa plus cruelle punition sera (ainsi qu'il est réservé aux tyrans et aux plus grands scélérats) de déplorer le malheur de l'avoir abandonnée (1). Ali, qui avait redouté la présence du Cheïk, passa bientôt de la consternation, dans le cercle ordinaire de ses occupations et de ses plaisirs.

Cette année fut l'époque du mariage de la fille aînée de son fils Véli avec Moustaï pacha, visir de Scodra.

---

sécuter ceux qui ne partagent pas sa croyance. Informé que son père, mort depuis plus de quarante ans, avait fait tort de cinq cents francs à un Grec, il fit rechercher la famille de cet homme, à laquelle il rendit le capital et les intérêts de la somme dont on l'avait privée dans la personne de son chef. Aussi juste que charitable, il ne fait l'aumône que de ses deniers et sans distinction de secte. Il a refusé, dans tous les temps, les dons que le visir voulait faire passer par ses mains, afin d'être distribués aux pauvres, en disant qu'avant de faire des aumônes, Ali pacha devait satisfaire à la justice divine et humaine, en rendant le bien d'autrui qu'il retenait à son *escient*.

(1) Magne pater divûm, sævos punire tyrannos
Haud aliâ ratione velis, cùm dira libido
Moverit ingenium, ferventi tincta veneno;
Virtutem videant, intabescantque relictâ.

PERS., *Satyr.* III.

Jousouf, bey des Dibres, vieux ennemi du satrape, vint, à la tête d'un escadron de huit cents cavaliers guègues, recevoir l'épouse de son maître; et, quelques instances qu'on lui fit, il ne voulut jamais entrer en ville. On refusa au vieil Ibrahim la consolation de voir et de bénir sa petite-fille, qui était depuis long-temps ravie à sa tendresse. Les larmes de sa mère, les instances de Mouctar pacha, les prières de la jeune Aïsché, modèle de douceur et de beauté, ne purent obtenir cette condescendance de celui qui avait disposé de sa main et de son cœur, sans demander le consentement de son père, ni de sa mère. Les noces furent brillantes, mais tristes, et le départ de la jeune épouse marqué par les larmes de son oncle Mouctar, qui prévoyait sans doute les malheurs dont elle était menacée.

Ils ne tardèrent pas en effet à éclater. Ali, qui n'avait pu attirer dans ses filets Jousouf, bey des Dibres, dont il redoutait le courage, parvint à s'en défaire, au moyen d'un firman renfermé dans un étui cylindrique, qu'il avait fait remplir de poudre fulminante. Ce secret, plus funeste que le feu grégeois pour commettre des assassinats, lui avait été communiqué par un Génois, duquel j'ai obtenu l'aveu de ce crime. Comme il avait adressé une semblable machine infernale au visir de Scodra, la belle-mère de la jeune Aïsché, femme jalouse et cruelle, se servit de ce prétexte pour envelopper sa bru dans une conspiration qu'on disait être dirigée contre les jours de Moustaï pacha. Ainsi la fille de Véli, enceinte et prête à donner le jour à un enfant, mourut victime d'un

attentat dont elle était innocente, et paya d'une vie sans tache le crime de son aïeul, qui éprouva plus de chagrin d'avoir échoué dans son entreprise, que du sacrifice de sa petite-fille, qui fut la victime expiatoire de son infâme politique.

CHAPITRE XCII.

Suite des événements depuis l'année 1813 *jusqu'en* 1819. *Parga livré par les Anglais au visir Ali pacha.*

Tant de forfaits et de crimes, joints à des motifs particuliers, avaient enfin déterminé la Porte à sévir contre Ali pacha, dont le châtiment était résolu, lorsque les événements de la campagne entre la France et la Russie donnèrent une direction nouvelle aux projets du divan. Le rebelle, frappé de l'anathême civil, réfugié à Argyro-Castron, d'où il ne devait plus sortir, ne fut pas plutôt informé de la marche des affaires, qu'il revint à Janina, avec de nouveaux projets de vengeance et de dévastation. Ainsi, dès le commencement du printemps, il termina la conquête de la Thesprotie, en s'emparant de Margariti; et, à l'exception de Parga, il fut maître absolu de l'Épire, qu'il avait couverte de ruines et de tombeaux.

J'ai dit ailleurs (1) comment les troupes du satrape

(1) *Voyez* t. I, c. XXXII de ce voyage

furent battues en 1814, à l'attaque de Parga, par une poignée de soldats français aux ordres du colonel Nicole, ainsi que la honte, le désespoir et les fureurs du tyran, à cette nouvelle qui renversait ses plans d'extermination (1). Je pourrais rappeler les dangers auxquels je fus exposé dans cette circonstance, pour sauver une population que j'avais protégée depuis dix ans, sous les auspices de la France; mais ces circonstances sont étrangères à mon sujet, à cause des détails qu'elles nécessiteraient (2). Depuis cette époque,

---

(1) M. Georges Foresti, résident de S. M. B. auprès d'Ali pacha, qui se trouvait alors avec lui à Prévésa, m'a raconté qu'à la nouvelle de la défaite de ses troupes, le visir se roula sur son sopha, en mugissant comme un taureau. Après ce premier transport, il s'humilia devant M. Foresti, au point de le prier, en serrant ses genoux et en fondant en larmes, d'engager les Anglais à l'assister dans une seconde entreprise contre Parga, dont il voulait *passer tous les habitants au fil de l'épée.* Loin d'obtempérer à cette demande, M. Foresti obtint, en homme d'honneur, du général Campbell, que cette ville fût occupée militairement par les troupes de S. M. B.; et ce fut à cette occasion qu'une proclamation garantit l'existence politique des Parguinotes contre les entreprises du tyran de l'Épire.

(2) Dans les circonstances où je me trouvais placé à cette époque, je reçus de M. le général Andréossy, ambassadeur de France à Constantinople, les témoignages du plus vif intérêt. Non content de m'avoir ouvert un crédit illimité sur sa bourse, quoiqu'il eût avancé des sommes considérables pour soutenir avec honneur le service de sa légation, il s'occupait activement de ma fâcheuse position. Informé de ce qui se passait à Parga, et craignant, comme on l'avait dit, que je n'eusse été assassiné, il exigea du divan qu'il serait envoyé un *capigi-bachi*, chargé de constater mon existence, et de rapporter une attestation

qui devait être la dernière lutte des chrétiens du cap Chimærium contre les Turcs, le pavillon britannique protégeait cette population douce et industrieuse, qui n'aspirait qu'à manger en paix, à l'ombre de ses figuiers, le pain acquis au prix de ses sueurs. Elle se trouvait comprise dans l'union de l'heptarchie ionienne; et, quoique aussi peu enthousiaste que les îles de la protection de ses nouveaux maîtres, elle jouissait avec reconnaissance du calme qu'on éprouve après la tempête. L'agriculture florissait, les orages politiques semblaient éloignés, lorsqu'on apprit inopinément qu'une convention spéciale, signée à Constantinople, consacrait le principe de la remise de Parga à la Porte Ottomane.

Cet acte, quoique peu généreux, d'après les promesses faites aux Parguinotes au nom de l'Angleterre (1), n'avait jusque-là rien que de conforme au traité du 21 mars 1800; et comme on espérait voir remettre en vigueur ses dispositions, les hommes

---

signée de ma main pour la prouver. Je pourrais citer les lettres qu'il m'écrivit, et faire connaître le décret du sénat ionien, qui m'avait voté des remercîments; mais ces preuves de mes services ne doivent être connues que du gouvernement.

Quant au bruit généralement répandu de ma mort, la cause peut en être attribuée à un ordre secret, *pour moi seul*, donné par Ali Pacha à son boulouk-bachi Tahir-Abas, de me faire assassiner si je m'éloignais de Janina.

(1) Cette proclamation, et les pièces qui constatent les titres des Parguinotes à la protection de l'Angleterre, se trouvent dans l'ouvrage du major de Bosset.

V. Procedings in Parga. London, 1819.

sensés applaudirent à cette résolution. Ils se flattaient en conséquence que Prévésa, Vonizza et Buthrotum, arrachés au joug cruel d'Ali pacha, renaîtraient du sein de leurs ruines; et que les chrétiens, rétablis dans leurs propriétés, obtiendraient le libre exercice de leur culte, et les avantages stipulés par le traité, qu'on allait remettre en vigueur (1). Mais

(1) Les îles Ioniennes, cédées à la France en vertu du traité de Campo-Formio, avec leurs dépendances, qui étaient Prévésa, Vonizza, Parga et Buthrotum, perdues par elle en 1798 et 1799, furent constituées en république par le traité du 21 mars 1800, conclu entre la Russie et la Turquie. Suivant cet acte, la Russie, afin de remédier au sacrifice que lui imposait la politique, stipula, pour les cantons de terre ferme cédés au grand-seigneur, que leurs habitants, qui étaient chrétiens, *ne ressortiraient jamais que de leurs tribunaux particuliers; que les droits de propriété et d'héritage seraient conservés et le commerce libre; que les Turcs ne pourraient jamais bâtir de mosquées dans aucun des quatre cantons; que nul mahométan ne serait reçu à s'y établir, à l'exception d'un commissaire de cette nation, chargé de lever le tribut fixé par le sénat de Corfou, qu'il appartenait à la Porte d'exiger; que la résidence de cet officier serait consentie par le sénat ionien, et sa révocation, en cas de malversation, ordonnée sur sa demande.*

A ces conditions, Prévésa fut remis à la Porte, qui nomma pour son voivode Abdulla bey, et celui-ci des délégués, pour résider à Parga, à Vonizza, etc.; et il n'y eut d'opposition à l'entière exécution du traité que de la part d'Ali pacha, qui refusa de se dessaisir de Buthrotum. Cette infraction était le sujet des réclamations de la Russie, lorsque la guerre éclata entre cette puissance et la Porte Ottomane, à la fin de 1806. Le cabinet de Saint-Pétersbourg mit au nombre de ses griefs, dans le manifeste qu'il publia, la non-remise de Buthrotum sous la main du voivode de Sa Hautesse, comme le portait le traité d'une manière claire et précise.

quand on fut mieux informé, et lorsqu'on apprit qu'il s'agissait d'une cession absolue en toute souveraineté et propriété, on parut menacé d'une calamité publique. On se demanda à quel titre l'Angleterre, simple protectrice de l'heptarchie ionienne, était intervenue dans une pareille transaction? Quels étaient ses motifs pour contrevenir à la teneur du traité du 21 mars 1800? Quel droit elle avait de stipuler l'aliénation d'un territoire qui, s'il appartenait au gouvernement ionien, en était inséparable; et, dans le cas contraire, quel était son mandat pour agir au nom de ceux qui ne relevaient pas de son autorité? En agitant ces questions, on n'était pas moins surpris qu'indigné de l'empressement des agents de la Grande-Bretagne à complaire en tout aux volontés du visir.

Le visir Ali, dont l'ambition n'est comparable qu'à la haine impuissante qu'il porte aux Russes, informé de ce qui se passait à Constantinople, devança la déclaration de guerre et les hostilités, en chassant de Prévésa, dont il s'empara, le voivode du grand-seigneur. Il se préparait à envahir Parga, qui fut encore une fois redevable de son salut aux ministres de la Russie, qui y envoyèrent garnison. Enfin, en 1807, la France ayant succédé aux droits de l'empereur Alexandre, pour la protection des îles Ioniennes et de leurs dépendances, Ali pacha redemanda Parga. On lui répondit qu'on était prêt à remplir la teneur du traité du 21 mars 1800, pourvu que le voivode fût rétabli tel qu'il était avant la guerre. Rien n'était plus conforme aux intérêts de la Porte; mais son visir, qui avait fait bâtir une mosquée à Prévésa, dont il avait spolié, déporté ou assassiné les habitants, voulant une cession *à discrétion*, qui aurait rendu la France responsable envers la Russie, on ne put, ni on ne dut lui remettre Parga.

A voir leurs déférences, on aurait pu imaginer qu'Albion avait perdu les *mille vaisseaux* qui lui assurent l'empire des mers. Ses commissaires se portaient avec complaisance aux différents rendez-vous que le satrape leur donnait. Ils semblaient être à ses ordres pour courir à Prévésa, à Ianina, à Buthrotum, et par-tout où il les conviait à des fêtes et à des conférences. On marchandait, au milieu des festins, la liberté d'un peuple, comme on traite, en Afrique, de la vente d'un troupeau d'esclaves. Le contrat était passé; on le connaissait, et on en parlait néanmoins comme d'une chimère, tant son immoralité paraissait contraire aux principes généreux de l'Angleterre.

Cette illusion était le résultat de la bonne opinion qu'on avait des Anglais; et un événement pareil à la vente de Parga, quoique en apparence peu important, était une chose si inconcevable dans les rapports où l'Europe chrétienne se trouve placée vis-à-vis des mahométans, qu'on ne pouvait y croire. Lorsque, abusant du droit de la force, disait-on, les rois des nations civilisées s'arrachent des villes ou des provinces, le déchirement porte avec soi des compensations qui consolent de la douleur inséparable d'une domination étrangère. La fortune trompe parfois le courage des braves, qui trouvent des consolations dans les suffrages du vainqueur. Les Romains, qui passèrent sous le joug des Samnites, reprirent de nouvelles forces dans leur humiliation, et ne se relevèrent que plus puissants de cet échec. Les états, comme les individus, ont leurs époques marquées de gloire et de malheurs. De nos jours, ces grands résultats ne sont guère sensibles

que sur la carte ou dans l'histoire; car, tout considéré, les princes de l'amphicthyonie chrétienne sont presque également paternels et humains pour les peuples. Ici, au contraire, les Parguinotes, sans avoir combattu et sans être vaincus, se trouvaient condamnés à subir des conditions contraires à la morale et à la religion. Rien, dans le passage de leur condition présente à celle qui leur était imposée, n'était égal pour eux d'homme à homme et de société à société. Les institutions qui les régissaient, le droit de propriété, et le culte, premier bien de l'homme, qu'on leur avait garantis, n'existaient plus; et le sol même dont ils étaient expropriés allait être flétri par le dominateur auquel on l'abandonnait. Cédés à une puissance chrétienne, ils n'éprouvaient qu'un changement de pavillon; mais livrés aux Turcs, on les plaçait entre l'apostasie et l'esclavage. Ils se seraient résignés à devenir raïas (1); mais, comme ils n'avaient à attendre d'Ali pacha que l'opprobre de leurs familles et des supplices ignominieux, on les condamnait par le fait à un bannissement forcé.

En vain dira-t-on que la sagesse des négociateurs anglais avait paré à ces inconvénients, en réglant une

(1) La législation mahométane ne voit dans ses sujets chrétiens que des hommes rachetés par la capitation (caradj-ronoussy), tribut imposé comme une peine pécuniaire substituée à la captivité et même à la mort, qu'ils avaient encourue, *de plein droit*, aux yeux de l'islamisme, soit en rejetant ses lumières, soit en résistant à ses armes.

V. Code militaire des Turcs, t. III, c. VI, p. 13, par d'Ohsson.

indemnité pour les propriétés de ceux qu'on contraignait à s'expatrier. L'action de disposer des biens d'hommes qu'on privait du droit incontestable qu'ils avaient seuls de les vendre, était un outrage ajouté à une injustice. Ces dispositions ne dispensaient pas des engagements contractés au nom d'un prince qui se glorifie, comme de son plus bel attribut, du titre de *défenseur de la foi*. Les Parguinotes invoquaient leurs droits; ils en réclamaient la garantie, en s'écriant qu'on ne pouvait leur rendre, par des équivalents pécuniaires, même égaux à la valeur de leurs biens, leur patrie, ni les tombeaux de leurs ancêtres.

Ils se faisaient encore illusion sur la validité de leurs titres; ils croyaient qu'une haute protection veillait sur leurs destinées (1), lorsqu'ils apprirent la marche des troupes du satrape, qui s'avançaient pour occuper Parga. A cette nouvelle, un sombre désespoir s'empare des esprits. On court aux armes, et on jure unanimement de mourir avec la patrie, si les ennemis paraissent avant l'heure marquée pour quitter les lieux qu'on doit abandonner pour jamais. On exhume des tombeaux les ossements des aïeux et des familles éteintes, qu'on place sur un bûcher construit avec les oliviers, enfants de la terre paternelle. Par un mouvement unanime, on arrête d'égorger les femmes et les enfants, si les mahométans souillent de leur présence une ville qu'ils ne doivent occuper que déserte. On charge ensuite un

(1) *Voyez* t. I, c. XXXII de ce voyage.

Anglais de porter cette résolution à la connaissance du gouverneur Maïtland, en lui annonçant que s'il n'arrête la marche des hordes du satrape, le sacrifice dont Sagonte offrit le spectacle au monde, va se renouveler à la face de l'Europe chrétienne (1).

Le courrier, chargé de cet avis, traverse la mer, secondé par les vents, et reparaît avec le noble général Adam, qu'on savait être agréable aux Parguinotes, parce qu'il avait été opposé à leur cession. Plein des vertus nationales qui caractérisent ses compatriotes, l'enfant d'Albion frémissait à chaque sillage de la barque qui l'approchait du territoire de Parga. Son cœur généreux déplorait le malheur de la dernière peuplade libre de la Grèce, lorsqu'en entrant au port, il aperçut la flamme du bûcher qui consumait les ossements, les cadavres et les cercueils des Parguinotes, trop heureux d'avoir vécu avant l'ère de l'esclavage. Il prend terre, à la vue des primats, précédés de leur protopapas, qui le reçoivent avec un respect mêlé de résignation, en lui annonçant que le projet médité va s'exécuter sur l'heure, s'il

(1) Le 10 mai 1819, le commandant anglais ayant annoncé aux Parguinotes l'occupation de leur ville par les mahométans, ceux-ci envoyèrent lui signifier qu'ils se résignaient à la volonté du gouvernement britannique; mais qu'ils le prévenaient que si un seul Turc entrait sur leur territoire avant qu'ils l'eussent évacué, ils mettraient à mort leurs femmes et leurs enfants, et qu'ils combattraient amis et ennemis, jusqu'à ce qu'il ne restât pas un seul individu d'entre eux pour raconter leur catastrophe. *Notice sur Parga*, p. 26 et 27, in-8°, Paris 1819.

ne parvient à suspendre l'entrée des troupes albanaises d'Ali pacha. Il donne des paroles d'espérance, en étouffant la douleur qui l'oppresse. Il monte à la ville, non plus, comme autrefois, au milieu des acclamations des descendants des Pélasges guerriers, mais sous les auspices du silence, précurseur du carnage. Il trouve les hommes armés aux portes de leurs maisons, qui n'attendaient qu'un signal pour égorger leurs familles. Il les conjure d'attendre; et les Turcs, près desquels il se rendit, ayant consenti à accorder le délai convenu pour l'évacuation, le dernier des malheurs fut conjuré par la prudence d'un général, que les victimes d'une politique barbare sauront à jamais distinguer de leurs ennemis.

Ce fut à la lueur du bûcher funéraire, qui finissait de dévorer les restes de leurs ancêtres, que les Parguinotes mirent à la voile pour s'éloigner du cap Chimærium, et que les Turcs occupèrent leur ville abandonnée, au mois de mai 1819, époque destinée à tenir rang dans l'histoire. C'est à cet événement qu'on pourra fixer désormais l'asservissement complet des Grecs. Le ministère anglais, qui proclama l'extinction de la traite des nègres, inventée par le pieux Lascasas, afin d'arracher les Indiens aux travaux des mines, et les enfants du Niger à la mort; qui poursuit l'exécution de cette entreprise dans ses traités, comme le peuple roi stipulait, dans les siens, l'abolition des sacrifices humains, a marqué de son sceau particulier l'ère de ses conceptions philantropiques, en sanctionnant le malheur de quatre mille

individus paisibles et industrieux. Il a livré aux Ismaëlites (1) la dernière terre indépendante occupée dans la Grèce par les descendants de ceux qui l'illustrèrent. Des chrétiens sont immolés aux infidèles par les mêmes chrétiens qui ont brisé les fers des esclaves d'Alger. L'église fait place à la mosquée; le pavillon anglais cède aux couleurs du calife, et la croix s'abaisse devant l'astre pâlissant du croissant. Le ministère britannique, à l'apogée de sa puissance, a consenti une cession qu'un général et un consul de France, l'un au comble des embarras, et l'autre placé sous le couteau, repoussèrent avec indignation. Généreux Anglais, écrivains de tous les pays, accusez les auteurs d'une action qui flétrit le nom européen aux yeux des mahométans, étonnés d'un succès qu'on n'aurait jamais obtenu d'eux, contre d'autres mahométans! Demandez qu'une prompte justice venge l'innocence, la morale et la religion outragées. Enfin si ces nobles efforts étaient inutiles, que la cause des vieux chrétiens de la Grèce, quoique perdue devant le tribunal de la politique, soit du moins sanctifiée par la protestation unanime de tous les amis de l'humanité; et qu'en parlant des Parguinotes, on dise à l'avenir :

. . . . . Extrema per illos
Relligio excedens Epiro vestigia fecit.

---

(1) Ismaëlites, surnom donné aux Turcs par les Byzantins, d'après l'*Aséar*, livre qui contient la vie de Mahomet, fils de Motalib et d'Éminé, dans lequel on fait descendre ce sectaire d'Abraham, par Ismaël, fils d'Agar.

Campés sous les oliviers de Corfou, où ils ont été visités par un enfant des Grecs, ministre d'un grand roi, les Parguinotes, comme les enfants d'Israel, assis autrefois sur les rives des fleuves de Babylone, pleins des souvenirs et des regrets qui remplissent leurs pensées, redisent leurs malheurs à l'étranger qui les interroge. La lyre de Xénoclès accompagne la plaintive élégie des nouveaux Messéniens; élégie destinée à perpétuer, avec l'attachement qu'ils portent à leur douce patrie, la honte ineffaçable attachée à leurs cruels oppresseurs.

Τὸ ὑστερινὸν ᾆσμα τῆς Πάργας.

Βουνὰ, λαγκάδια δροσερὰ, καὶ τρυφερὰ λιβάδια,
Δένδρα καλὰ καὶ φουντωτὰ, χωράφια ξακουσμένα!
Μὲ δάκρυα γιὰ πάντοτε σᾶς ἀποχαιρετάω.

Ὦ Πάργα, χώρα ξακουστὴ, γειτόνισσα τοῦ Τούρκου,
Πάργα, πατρίδα μου καλὴ, πολὺ ἀγαπημένη,
Στὸν τύραννον τὸν πιὸ σκληρὸν Ἐγγλέζοι σὲ πουλοῦνε!
« Φύγετ' ἐσεῖς οἱ ἄποικοι τῆς παλαιᾶς Ἠπείρου,
« Ὑστερινοὶ Χριστιανοὶ, ἄπιςοι Παργανιῶτες,
Εἶπεν ὁ ἄνομος Ἀμὰν μὲ λύσσαν καὶ φαρμάκι·
« Ἀφήσατέ μου τοὺς ναοὺς καὶ ὅλα τ' ἀγαθά σας!
« Ἂς πέσουν κάτω οἱ ςαυροὶ ποῦ πάντα θριαμβεύουν,
« Καὶ ἂς νικήσῃ παρευθὺς τὸ ἅγιο Κοράνι·
« Κ' ἐσεῖς Γραικοὶ ἀδύνατοι, πάντοτε νὰ πλανᾶσθε,
« Καὶ νὰ μὴν ἔχετε ποτὲ ναοὺς καὶ βασιλεία·
Αὐτὰ ἐφώναξ' ὁ σκληρὸς ὁ τύραννος ὁ γέρως
Ὁποῦ ὑβρίζει Χριςιανοὺς καὶ τοὺς ἁγίους νόμους.
Ἄμποτ' αὐτὸ τὸ ᾆσμα μου ς' αὐτιά του νὰ βροντήσῃ,
Σὰν κεραυνὸς τοῦ οὐρανοῦ, ποῦ πάραυτα ξυπνίζει
Κάθε ἀχ[illegible] τύραννον ποῦ ἥσυχα κοιμᾶται!

Κατάρα.

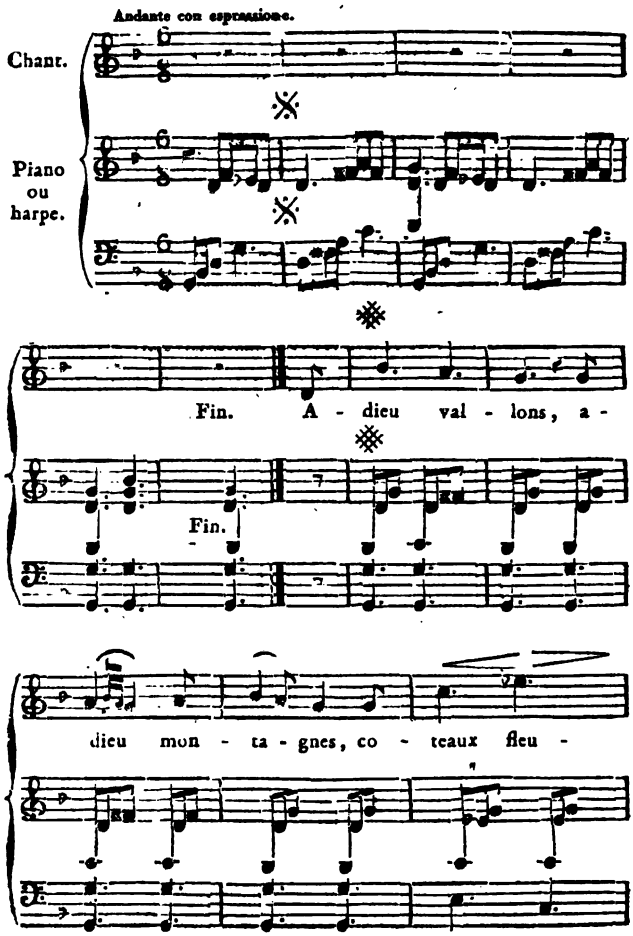
Ω κεραυνοὶ τοῦ οὐρανοῦ
Καὶ τῆς δικαιοσύνης,
Κάψετε τὸν Ἀλῆ πασᾶ
Καὶ τοὺς κακοὺς Ἐγγλέζους·
Γιὰ νὰ ἰδοῦν οἱ τύραννοι
Πῶς ὁ θεὸς παιδεύει.

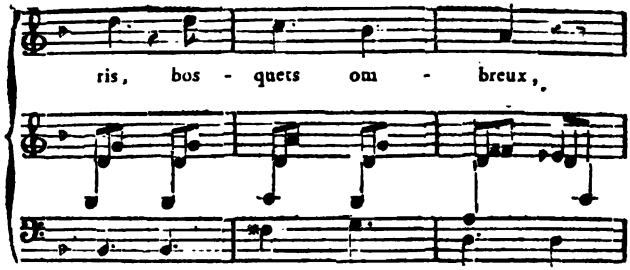
Καὶ σὺ, φωςῆρα ἥλιε, ποῦ' δες τὴν συμφορά μας
Κ' ἐτήραξες ν' ἁρπάζωμε, πὸ μέσ' ἀπὸ τοὺς τάφους,
Τὰ λείψανα τὰ ἱερὰ ὅλων τῶν συγγενῶν μας,
Σβύσαι τὸ φῶς σου παρευθὺς, δεῖξαι πῶς μᾶς λυπᾶσαι.
Καὶ σεῖς παιδιὰ τοῦ οὐρανοῦ, Σελήνη καὶ Ἀςέρες,
Ποῦ φέγγετε ὁλόνυκτα 'ς ἀνατολὴ καὶ δύσι,
Κρύψετε μὲ καλύμματα τώρα τὰ πρόσωπά σας,
Καλύμματα κατάμαυρα τῆς λύπης τῆς μεγάλης.
Καὶ κλάψετε τοὺς Παργινοὺς τοὺς κακομοιριασμένους,
Καὶ κλάψετε πολλαῖς φοραῖς, καὶ σεῖς καὶ ὁ κόσμος ὅλος.

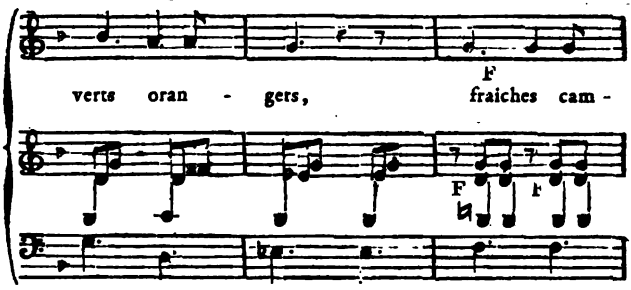
DERNIER CHANT DES PARGUINOTES.

MUSIQUE DE F. REGNAULT,

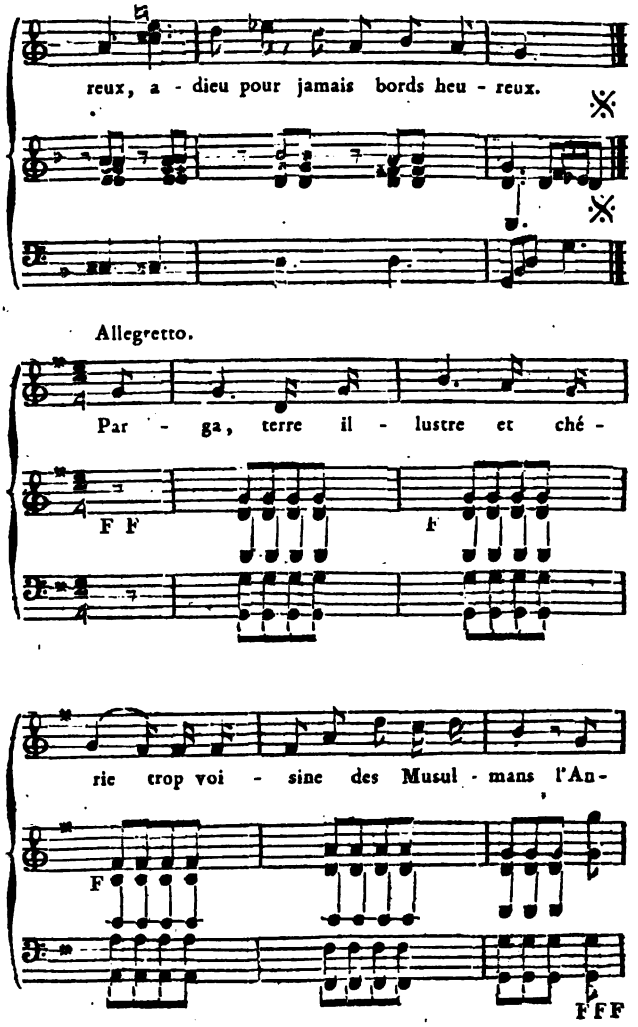
CHEVALIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR.

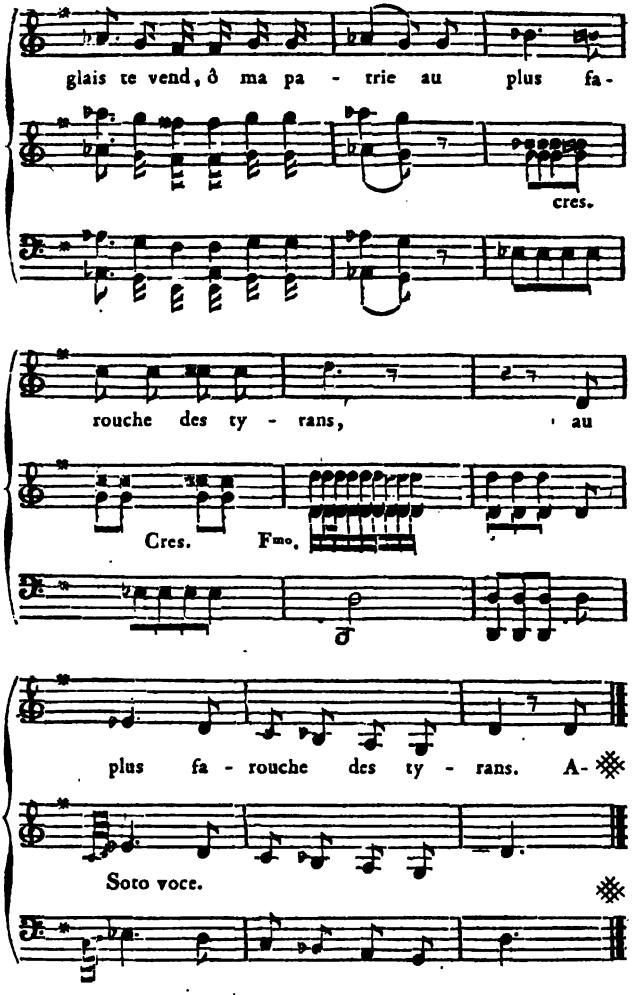



ris, bos - quets om - breux,


F
verts oran - gers, fraiches cam -
F
F

F P P
pagnes, a - dieu pour jamais bords heu -
F P P


reux, a - dieu pour jamais bords heu - reux.
Allegretto.
Par - ga, terre il - lustre et ché -
F F
F
rie trop voi - sine des Musul - mans l'An-
F
FFF



Les autres couplets se chantent sur le majeur, et à la fin de chacun d'eux, on revient au mineur, à l'exception du dernier, qui sera immédiatement suivi de la variante marquée à la fin; qu'on chantera sur le ton mineur.

Adieu vallons, adieu montagnes,
Coteaux fleuris, bosquets ombreux,
Verts orangers, fraîches campagnes;
Adieu pour jamais, bords heureux.

Parga, terre illustre et chérie,
Trop voisine des Musulmans,
L'Anglais te vend, ô ma patrie,
Au plus farouche des tyrans.
Adieu, etc.

« Partez, vieux colons de l'Épire,
« Reste impur des derniers chrétiens,
A dit Aman, dans son délire;
« Cédez vos temples et vos biens.
Adieu, etc.

« Que la croix, ailleurs triomphante,
« S'abaisse devant Ismaël!
« Enfants des Grecs, race impuissante,
« Errez sans trône et sans autel! »
Adieu, etc.

Ainsi, trop superbe Angleterre,
Profanant ton nom et tes droits,
Parlait un tyran sanguinaire,
Ennemi de nos saintes lois.
Adieu, etc.

Puissent mes chants à son oreille
Gronder, portés par les échos,
Comme la foudre qui réveille
Le lâche au sein de son repos.
Adieu, etc.

Dieu vengeur, saisis le tonnerre;
Lance sur Aman tes carreaux!
Son aspect a souillé la terre;
Écrase l'auteur de nos maux!
Adieu, etc.

Toi qui révélas nos misères,
Qui vis arracher du tombeau
Les mânes sacrés de nos pères,
Soleil, éclipse ton flambeau!
Adieu, etc.

Filles du ciel, pâles étoiles,
Phœbé, témoin de nos ennuis,
Couvrez vos fronts de sombres voiles;
Que tout retombe au sein des nuits!

Antistrophe.

Rends-nous nos vallons, nos montagnes,
Nos coteaux, nos bosquets ombreux;
Dieu protecteur de nos campagnes,
Exauce un peuple malheureux!

CHAPITRE XCIII.

État actuel, forces, richesses et revenus du visir Ali pacha.

Si la vieillesse des bons princes est un temps de langueur pour leurs états, celle des tyrans devrait être, dans l'ordre de la nature, une époque de calme propice au pays agité par les caprices orageux de leur jeunesse. L'Épire éprouverait, dans ce cas, un repos pareil à celui qui suit les crises violentes des maladies; mais la Providence semble l'avoir livrée sans retour au génie du mal. Irrité de voir échapper la vie, son satrape, chaque jour plus intraitable, croit en renouer le cours, en envahissant toutes les propriétés, comme s'il voulait dévorer la terre qui va l'engloutir. Indifférent à l'estime des hommes, il ne cherche plus à les tromper par des serments, ni à déguiser ses plus coupables excès. L'impie Salmonée défie le ciel et brave la foudre de l'opinion publique. Ses volontés, ses passions, ses emportements ne connaissent plus ni frein, ni mesure, ni bornes. *La multitude du peuple, qui est la gloire du roi* (1), l'importune; et il souhaiterait, comme Caligula, que les hommes qu'il hait, dans la pensée qu'ils se réjouiront de sa mort, *n'eussent qu'une tête pour l'abattre*, afin de les entraîner avec lui dans la tombe. Malheureux du bonheur d'autrui, malheureux du désir violent d'envahir,

---

(1) *La multitude du peuple*, dit le sage, *fait la gloire du roi, et le petit nombre des sujets est la honte du prince. Proverb.* XIV, 18.

il s'agite comme s'il était menacé des besoins de la vie. Il demande de l'or avec l'ardeur d'un hydropique qui désire de l'eau pour étancher sa soif, et il succombe, sans être satisfait, sous le poids des richesses qu'il accumule. Un dieu vengeur l'a condamné aux plus cruels des supplices, l'*envie* et la *crainte de l'avenir*.

N'osant croire à la religion qui punit le crime, ni la rejeter, parce qu'il en puisa les principes avec les préjugés de l'éducation, il ne voit aucun port assuré au terme de sa vie. L'éternité lui apparaît sous des formes terribles; les remords ne lui montrent, sous le voile du tombeau, que le tartare réservé à ses semblables, et les fouets éternels des furies, filles de la nuit et de l'Achéron. Il craint ce qu'il ne connaît pas. Vainement, pour conjurer la marche du temps, il a eu recours aux secrets de l'alchimie, afin de trouver un breuvage qui devait le rendre immortel (1), et lui procurer le moyen de convertir les métaux en or. Déçu, sans être détrompé de ses prestiges, il s'est abaddonné à la superstition, dernier refuge des ames lâches et criminelles. Entouré d'illuminés, il consulte les sorts; il demande aux derviches des devises cabalistiques, qu'il fait

(1) Ce fut en 1812 que ses alchimistes commencèrent les travaux qui devaient lui procurer l'eau immortelle et la pierre philosophale. Il avait fait venir un laboratoire complet de Venise; et, après avoir brûlé du charbon pendant cinq ans, le résultat de ces opérations a coûté la vie aux sorciers du nouveau Pharaon, qui les a fait pendre en 1817.

coudre dans ses vêtements, ou qu'il attache dans les parties les plus secrètes de son sérail, afin de détourner les génies malfaisants dont il se croit environné. Il porte à son col un alcoran, pour se préserver du mauvais œil; il vit dans le spasme des illusions; il se plonge dans la région des fantômes, il s'y endort; mais les divinités de Paleste (1) le réveillent dans la douleur.

Enivré des faveurs trompeuses de la fortune, il s'était cru invulnérable, et il n'a connu les progrès de l'âge que par ses infirmités. Il avait usé la vie sans perdre le goût des plaisirs, et il a passé tout-à-coup de l'erreur des sens dans l'impuissance de satisfaire les désirs qui l'irritent. La beauté fait son tourment; il profane ses roses; il blasphême la jeunesse; il voudrait effacer le printemps, et ravir à l'année les fleurs dont il ne peut plus savourer les parfums (2). Si parfois le mot de vieillesse échappe de sa bouche, c'est pour tâcher de surprendre des consolations dans le déni de cette vérité qui l'accable. Il sourit alors à ses flatteurs, qui lui souhaitent *de longues années* (νὰ πολυχρονίσῃ); un rayon d'espérance ranime ses traits chargés de rides; mais la séduction ne parvient plus

(1) *Voyez* t. I, c. XX, p. 259 de ce voyage. *Marius ait*, dit Lilio Giraldi, *se à Græco accepisse, in commentariis pervetustis se legisse furiarum templum in Epiro fuisse.*

Mémoires de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres, t. VII, p. 62.

(2) Par un ordre spécial, il vient de faire enlever des écoles de la Thessalie et de l'Épire les enfants des premières familles, *les mieux faits*, afin de les déshonorer, en les plaçant au nombre de ses *éphèbes* (avril 1819).

à l'enivrer. *Le temps a mis la hache dans la racine de l'arbre;* encore quelques jours, et Ali pacha ne sera plus.

Il a dépassé sa soixante-dix-huitième année. Usé de débauche, flétri par les passions, sa poitrine s'embarrasse aux moindres contrariétés qu'il éprouve. Des nuages couvrent ses yeux fatigués; sa voix éclatante n'est plus qu'un sinistre glapissement; et, accablé d'inquiétudes, il se courbe en gémissant sous le poids d'une vieillesse criminelle. Il a inutilement essayé d'assurer le repos de ses fils, en leur proposant de fixer le partage des biens qu'il doit abandonner. Il a entendu de leur bouche le refus d'un accommodement anticipé, par rapport à son héritage. Il en concevait avec douleur les plus sinistres présages, lorsque l'incendie de son palais de Tébélen vint le plonger dans des anxiétés qui firent trève aux pressentiments de l'avenir.

La demeure de ses pères, le séjour de sa jeunesse, le garde-meuble et le dépôt de ses rapines et de ses concussions, avait été la proie des flammes (1). A

---

(1) Cet accident a eu lieu en 1819, par l'imprudence de Salik pacha. Rien ne fut plus embarrassant que d'annoncer une pareille nouvelle à son père; car on craignait que, dans son premier mouvement, il ne fît pendre le *Benjamin* de sa famille. On fit tomber une lettre en ses mains, par l'entremise d'un derviche, qui essuya les emportements de sa fureur. Arrivé à Tébélen, lorsqu'il vit les ruines fumantes, *il se mit*, m'a dit un témoin oculaire, *à pleurer comme une femme. Il s'arrachait la barbe, en criant qu'il étoit perdu. Assis par terre, sur une*

cette nouvelle, il écume, il part, il précipite ses pas, il arrive à Tébélen, et il ne respire qu'en retrouvant cent cinquante millions en espèces monnoyées. Telle fut la somme qu'on exhuma des caveaux de son palais, et l'instant qui mit pour la première fois au grand jour la fortune colossale d'Ali pacha.

Cette masse inerte d'argent, à laquelle on peut ajouter cinquante millions déposés à Argyro-Castron et à Janina, est le résultat des spoliations et du produit des biens-fonds du satrape. Cette dernière partie de ses revenus, évalués à douze millions, jointe aux fermes de la couronne, augmentent aussi régulièrement son trésor que le retour accoutumé des récoltes et des saisons. Les moissons ne croissent et ne mûrissent plus que pour lui seul dans la Grèce presque entière. Les troupeaux lui doivent leurs toisons; la grappe dorée, son jus vivifiant; et les hommes qu'il a expropriés ne travaillent que pour celui qui pèse sur une terre livrée à ses volontés arbitraires. On calcule, au milieu du chaos de son administration, que le visir paie annuellement au grand-seigneur un tribut de deux millions, et une somme à-peu-près égale pour pensionner les créatures qu'il soudoie à Constantinople. Cette déduction faite, il lui reste huit millions, sur lesquels il dépense deux millions environ pour la solde de sept mille

---

natte de paille, il déplorait sa misère, en se recommandant à la charité publique. Il ordonna une quête générale pour subvenir à ses besoins (Il est inutile de dire qu'elle fut productive), *et il ne prit de nourriture, qu'en revoyant ses trésors intacts*, le feu n'ayant pas pénétré dans les souterrains où ils étaient déposés.

hommes de guerre (1), qu'il tient habituellement à son service. Comme ce qui est relatif à la dépense de son palais (2) est tiré de ses terres, ou d'échanges qu'il fait de leurs produits contre des objets de luxe, on peut calculer que ses capitaux s'augmentent annuellement de six millions, sans y comprendre les avanies, qui ne rentrent jamais dans la circulation.

Les revenus des trois fils du satrape et de leurs enfants (3) étaient évalués en 1817 à dix millions,

---

(1) Ali pacha peut porter ses troupes jusqu'à quatorze mille hommes; c'est le *maximum* de ses forces, composées d'Albanais chrétiens et mahométans. Ainsi ce qu'on a dit, et ce qu'on pourrait répéter de ses *innombrables armées bien disciplinées*, est faux et ridicule.

(2) Les dépenses de table du visir, de ses harems, de ses domestiques, et le pain de munition de ses troupes, sont pris sur le produit de ses terres ou par des réquisitions dont il frappe les propriétés. C'est avec des *bons à vue* sur des personnnes qui ne lui doivent rien, qu'il paie les gens employés à son service.

(3) *Famille d'Ali pacha en* 1819.

Ali Véli-Zadé, âgé de.....		78 ans.
Ses fils issus d'Eminé...	Mouctar, béglier bey de Bérat..	50
	Véli, visir de Thessalie.....	46
Fils issu d'une esclave...	Salik, pacha de Lépante.....	18

Famille de Mouctar pacha.

Deux fils..... { Husseïn pacha (marié), et un plus jeune.

Famille de Véli pacha.

Méhémet pacha, Sélim bey, Ismael bey, } et six filles.

dont ils dépensaient environ la moitié. Ainsi on peut calculer la quantité de numéraire qui disparaît chaque année de la circulation, et prédire à quelle époque toute espèce de mouvement commercial cessera entièrement dans l'Épire. Ce malheur sera-t-il senti d'un peuple frappé d'expropriation, réduit à vivre du rebut des fruits de ses champs, et à se vêtir d'étoffes grossières fabriquées de ses mains. Jusqu'à quel point contribuera-t-il à soutenir le plan de monopole général conçu par son spoliateur et par d'avides agioteurs? Ce projet même se réalisera-t-il? Je pourrais le souhaiter, afin de voir l'iniquité enveloppée dans ses propres filets, et je m'abstiendrai des réflexions qui serviraient à la détourner de ce projet.

Historien de la vérité, je borne ici ce que j'avais à dire au sujet du satrape de Janina; et je m'arrête où pourrait commencer le champ spécieux des hypothèses. Seulement, en terminant cette partie la plus pénible de mon voyage, j'ajouterai, à la décharge d'Ali pacha, qu'on lui doit la sûreté des routes, et la répression du brigandage dans toute l'étendue de son gouvernement. Placé au milieu d'un peuple féroce et remuant, on pourrait même excuser sa sévérité, s'il ne l'eût appliquée qu'avec discernement. Mais il était né Albanais, c'est-à-dire vindicatif; il devint puissant, et toujours applaudi; sa condition fut de tomber dans la démence que produit l'ivresse du pouvoir absolu, qui fut et sera à jamais l'écueil de tous les ambitieux.

C'est à Mouctar et à Véli pacha qu'il appartient de consoler un jour la Grèce des fureurs de leur père,

dont je les ai souvent entendu déplorer les funestes égarements. Le malheureux Ibrahim pacha et son fils gémissent dans une loge pareille à celle des bêtes féroces de nos ménageries, qu'Ali a fait pratiquer sous le grand escalier du château du lac, afin de fouler chaque jour aux pieds la tête de sa victime. Ses gendres ne peuvent plus montér au palais, sans apercevoir, à travers les barreaux de sa bauge, celui dont le sang coule dans les veines de leurs enfants, ni sans entendre ses gémissements. Son jeune fils, fiancé à une des filles de Véli pacha, lève des mains suppliantes et chargées de fers vers celui qui devait lui donner des liens plus doux, lorsqu'il lui promit d'unir son sort à celui de sa fille! Si ces malheureux survivent à leur tyran, que la liberté leur soit rendue! Que les vertueuses épouses de Mouctar et de Véli, filles d'Ibrahim, puissent baiser les pieds de celui qu'elles chérissent! Qu'elles revoient leur mère, qui vit séparée du monde, dans le château de Conitza, où elle ne passe plus que des jours de douleur et des nuits de veuvage. Qu'elles serrent encore dans leurs bras un frère accablé de douleur! Enfin, après avoir payé les dettes de la nature, que les fils d'Ali, guidés par leurs véritables intérêts, améliorent le sort des mahométans et des chrétiens. Qu'un nouvel ordre de choses recommence pour les Albanais, qui ont trop chèrement expié les fautes de l'anarchie. Instruits par l'exemple fatal de leur père, que Mouctar et Véli évitent les abus du pouvoir, et sur-tout la perversité des flatteurs. Qu'ils suivent le penchant naturel de

leur cœur, en rendant au sultan, dont ils sont par principes les fidèles sujets, les services et les hommages qu'ils lui doivent. Cette conduite, en réparant des crimes qui ne sont pas leur ouvrage, attirera sur eux et sur une noble génération d'enfants dont ils sont les pères, des prospérités exemptes de reproches et d'amertumes.

STATISTIQUE DE LA GRÈCE.

CHAPITRE XCIV.

Population des provinces décrites dans ce voyage. Commerce intérieur et extérieur. Monnaie. Marchés. Foires. Importation et exportation.

Le secours des écrivains qui m'ont servi de guide pour reconnaître la physionomie des provinces que j'ai décrites ne me suffit pas pour apprécier leur population, de manière à dresser la *statistique* de la Grèce ancienne. On n'a, à ce sujet, que des indications vagues ou hypothétiques. Polybe et ceux qui l'ont copié rapportent que Paul Émile, vainqueur de Persée, fit renverser soixante-dix villes des Épirotes, et emmena cent cinquante mille captifs de cette province; mais il ne dit pas pour quelle quantité ce nombre entrait dans la population générale du pays (1). Le livre de cet historien, qui aurait pu nous donner des détails plus circonstanciés, n'existe plus; et Tite-Live (2), ainsi que Plutarque, ne nous apprennent rien de plus que cette particularité.

(1) Strab., lib. VII, p. 322.

(2) Tit.-Liv., lib. XLV, c. 34; Plut., *In Æmil. Paul.*, § 29.

villes, bourgs et villages comptés par familles, afin d'arriver au tableau ci-joint de la population des provinces que j'ai décrites.

Tableau général de la population de la Grèce continentale en 1814.

NOMS des provinces anciennes.	SUPERFICIE en lieues carrées de 2500 toises.	NOMBRE des habitants de ces provinces.	NOMBRE par lieues carrées.
Illyrie Macédon..	876	436,000	258
Macéd. Cisaxienne	816		
Épire..... ...	1,100	373,000	339
Thessalie.....	516	275,000	533
Acarnanie.....	92	8,635	94
Étolie.....	180	45,000	216
Locride.....	28		
Phocide, comprenant la Livadie..	104	30,180	290
TOTAUX.....	3,712	1,167,815	
Ce qui donne, pour la population moyenne dans les provinces ci-dessus.....			315

Tel était l'état des choses en 1814, lorsque je fixai approximativement le dénombrement des provinces de la Grèce soumises au gouvernement ou à l'influence du visir Ali. Depuis ce temps, la peste, qui

règne encore dans ce pays, a enlevé un sixième des habitants de l'Épire, et le cinquième environ des autres contrées. Parmi les individus échappés à cette terrible catastrophe, on peut affirmer que le nombre des chrétiens est à celui des mahométans dans le rapport de cinq à un : ainsi la classe opprimée est en grande majorité contre celle du peuple conquérant; mais son sort est loin d'en être meilleur et plus supportable. Elle est restée dans la position où elle se trouva lorsque les Tartares de Bajazet entrèrent sur le territoire de la Grèce. Bien différents des soldats de Gengiskan, qui ne changèrent qu'une dynastie décrépite, les hordes mahométanes, ivres de fanatisme, mirent en principe l'expropriation et la violence. Leur chef, non content de s'asseoir sur le trône des Constantins, et de substituer son nom à celui de ces monarques dégénérés, abusa de la victoire jusqu'à vouloir effacer les vaincus du livre de vie; et cet esprit fut dans la suite celui de ses successeurs. Ses satrapes, pleins de ces sentiments, loin de montrer aux chrétiens qu'ils n'avaient perdu qu'un maître, se présentèrent à eux environnés de bourreaux; et au lieu de réédifier, les Turcs, fatigués de carnage, campèrent au milieu des ruines de la Grèce, comme sur le sol vacillant d'un volcan destiné à les engloutir.

Cependant les lois turques, plus sagement combinées qu'on ne le pense ordinairement, auraient suffi pour empêcher le mal, et sauver de l'arbitraire ceux que le fer avait épargnés. Mais à quoi servent des lois, quand toute voie aux réclamations est interdite au peuple? et que sont-elles, quand la volonté

du maître peut les abroger ou les interpréter à son gré? Lois, institutions, à moins que ce ne soient quelques canons religieux auxquels le despote n'ose attenter, sont des mots vides de sens, qui ne sont applicables que pour annoncer, comme le bruit du tonnerre, la colère d'un maître irrité, et les maux dont il va frapper la terre. Les institutions des califes, d'abord tombées en désuétude, ne tardèrent pas à être oubliées; et le malheur des peuples amena insensiblement le désordre dans les ressources de l'état, de façon que le numéraire lui-même ne tarda pas à être fraudé dans sa valeur intrinsèque.

L'altération dans la monnaie du grand-seigneur avait été remarquée il y a plus d'un siècle (1). La piastre turque, sous le règne de Louis XIV, était égale à l'écu de France au soleil; pendant la régence, elle fut cotée à cinq francs, et en 1775, à trois livres deux sous. Elle se soutint à ce taux tant que vécut sultan Abdulhamid. Pendant le règne de Sélim III, elle subit une altération de moitié, ce qui n'empêcha pas de la compter à nos malheureux prisonniers de guerre à deux francs et quatre sous, quoiqu'elle ne passât dans le commerce que pour trente-deux sous. Enfin cette piastre avilie est maintenant descendue à quatre-vingt-dix centimes dans le cours du change, où elle gagne encore, puisqu'elle ne renferme pas plus de soixante centimes d'argent fin; et le tableau suivant peut servir de base pour comparer

(1) Duvigau, p. 142, 143, 144. Paris 1687.

ce qu'elle était en 1800, et ce qu'elle est en 1819, avec les espèces étrangères reçues dans le commerce.

Tableau comparatif du cours des espèces étrangères en Turquie, dans les années 1800 *et* 1819.

INDICATION des DIFFÉRENTES ESPÈCES étrangères.	Francs.	Centimes.	VALEURS en monnoies turques, en 1800.		VALEURS en monnoies turques, en 1819	
			Piastres turques.	Paras.	Piastres turques.	Paras.
Talari de Marie Thérèse.....	5	25	3	12	6	
Talari d'Espagne..	5	30	3	13	6	10
Id. de Saxe. .	5		3	5	5	25
Id. de Venise..	5	3	3	8	5	30
Sequin d'or vénit.	12	16	7		14	
Id. de Hollande.	11	95	6	30	13	30
Doubl. d'Espagne.	83	75	50		91	

Il résulte du bas prix de la piastre (1), qu'on traite les affaires au jour le jour, comme dans un marché livré à l'agiotage. La misère augmente au milieu du

(1) L'espèce de monnaie appelée *aspre* était commune aux Français (car nous disons encore *six blancs*) ainsi qu'aux Grecs, et c'est le premier nominateur de la monnaie turque. Trois aspres ou *blancs* font un para; quarante paras, une piastre *aslahiqée*, du lion.

On se sert, dans le commerce, de la piastre zelote, qui est une monnaie de convention, comme la bourse, ou somme de cinq cents grosses piastres. Cette dernière manière de compter vient encore des Grecs, comme il paraît d'après une lettre de l'empereur Constantin à Cécilien, évêque de Carthage, rap-

prix croissant de chaque chose, et quoique la journée de travail ait plus que doublé depuis 1800, le laboureur et l'artisan n'ont pu atteindre la progression croissante du prix des denrées de première nécessité (1).

Si on prend encore une fois pour terme de comparaison la première année de notre siècle et 1819, on saura qu'à l'une de ces époques, l'oque de pain se vendait dans la Romélie à raison de quatre paras équivalents alors à dix-huit centimes, tandis que la même quantité se paie actuellement vingt-quatre paras, ou quarante-sept centimes et demi. Ainsi la nourriture principale de l'homme, le pain, qui est presque le seul aliment du laboureur, a plus que doublé de prix, tandis que son salaire n'a augmenté que d'un quart. En appliquant, sur ce pied, cette échelle de proportion aux prix des autres denrées de première nécessité et aux habillements, on verra que la condition du peuple a empiré.

---

portée par Eusèbe et Nicéphore, par laquelle il est enjoint au trésorier-général d'Afrique de payer 300 *folles* ou *bourses*, suivant la traduction de Fleury, qui évalue le *follis* à 250 deniers d'argent, ou 500 liv. tournois.

(1) Les poids turcs sont la drachme, et l'oque, composée de 400 drachmes = 2 liv. + 8 onces + 4 gros + 4 grains, poids de marc. Leurs mesures de longueur, dans le commerce, sont le pic ordinaire, de deux pieds grecs, ou 22 pouces + 8 lignes de notre pied-de-roi. Pour l'arpentage des terres, ils emploient le stremma, qui est de 22 perches quarrées. Dans le toisé, et pour la sonde des navigateurs, ils comptent par orgye de 6 pieds grecs, qu'ils partagent en 12 spithames de 6 doigts, dont chacun est égal à 6 grains de riz, qui se subdivisent en 6 crins de cheval, comme dans la mesure Hacémique.

Que ceux qui ne voient dans les prolétaires que des instruments destinés à subvenir aux besoins des grands, me pardonnent de déplorer encore une fois le sort des raïas. L'accusation que je porte contre l'aristocratie militaire est, comme je le sens, trop intimement liée à la cause du despotisme, pour que mes observations le fassent dévier de sa marche. Mais plus le mal est grand, et plus la voix du philanthrope doit s'élever contre les vices des oppresseurs. Les pachas et les beys semblent suivre les conseils dictés par le génie infernal de Fra Paolo (1) aux Vénitiens, pour la manière de se conduire à l'égard de leurs colonies grecques. Les beys, qui ont succédé aux barons vénitiens et français, ont décidé qu'eux seuls et leurs hommes d'armes auraient des chevaux de luxe. Les vilains ou raïas, comme au temps de Jaïr (2), sont trop heureux de pouvoir monter quelque âne ou bien un chétif mulet, dont ils doivent descendre à la vue des Turcs, avant qu'ils soient à portée de leur voix; et ces maîtres, qui comptent leurs richesses par le nombre de leurs fermes et de leurs troupeaux, puisque la terre et les bestiaux sont presque exclusivement la propriété des mahométans (3), n'en sont pas pour cela moins sévères et moins tyranniques envers le laboureur.

---

(1) Il conseillait de traiter les habitants des colonies grecques *comme des animaux féroces, auxquels on devait rogner les dents et les griffes, en ne leur laissant que du pain pour les nourrir, et le bâton pour les gouverner. Quant à l'humanité,* ajoute-t-il, *gardons-la pour une meilleure occasion.* Daru, *Hist. de Venise*, lib. XXXIX, p. 579.

(2) Jud. 10, 4.

(3) Avant la conquête de la Grèce par les Turcs, les Grecs,

L'autorité, comme le conseillait encore Fra Paolo, a su maintenir les chrétiens dans un tel état de pauvreté, qu'ils s'estiment trop heureux quand ils ont de quoi subvenir aux premiers besoins. Il fallait l'ame d'un moine pour fouler aux pieds l'humanité avec une pareille impudence; mais au moins, en opprimant les Grecs, les infidèles leur ont laissé leurs institutions religieuses pour les consoler. A la vérité, elles ne les enrichissent pas; et si les économistes, qui ne calculent l'existence des paysans que comme celle d'êtres applicables au *labeur*, se plaignent qu'on travaille moins dans les états catholiques que dans les pays protestants, ils pourraient donner *de bons avis* aux Turcs, pour tirer un meilleur parti de leurs hilotes; mais ils ne seraient pas écoutés, car les mahométans ont pour maxime, que *l'homme qui prie, travaille.*

Quel intérêt ont à l'agriculture des malheureux que les préposés du fisc et les monopoleurs attendent à la tête de leurs champs, pour prélever la dîme et s'emparer des produits de la récolte au prix qu'ils jugent convenable de fixer? Quelle amélioration peuvent faire les Grecs dans leurs instruments aratoires et dans le choix des semences qu'ils confient à la

---

déja reportés aux siècles voisins de la barbarie, ne calculaient aussi leurs richesses que par le nombre de leurs fermes, de leurs serviteurs et de leurs troupeaux. *C'était une fête*, dit une charte conservée au monastère de *Saint-Dria*, *de voir le noble seigneur de Chrysodale, avec ses dix fils montés sur des ânes polis et luisants, suivi de ses gens à pied, venir à la cour de Tochi, comte de Tite-la-Basse* (Tébélen). Ne croit-on pas lire un passage de la Bible.

terre? Ne doivent-ils pas craindre de défricher des champarts délaissés, quand la fertilité de leurs sillons n'est qu'un prétexte à l'oppression? N'est-il pas plutôt dans leur intérêt de paraître nécessiteux, et convenable à leur sûreté personnelle d'être véritablement pauvres?

Cette conduite est la conséquence de la marche du despotisme, ennemi, par son essence, de toute industrie, parce que les richesses particulières tendent à élever une force contraire à la sienne. C'est dans ses trésors que doivent s'engloutir toutes les fortunes (1); et l'agriculteur, plus maltraité que le cheval ou le buffle qui foulent le grain sur l'aire, est muselé, sans pouvoir manger un seul épi du froment arrosé de ses sueurs (2). Un gâteau de maïs, ou bien un plat de bouillie, telle est, comme je l'ai dit en plaignant sa misère, la nourriture du descendant des Miltiade et des Périclès. Aussi voit-on, avant l'âge, le paysan flétri, traîner une vie languissante; et par suite de cette condition, la classe essentielle de l'état, rapidement moissonnée, s'affaiblir et décroître en nombre, de génération en génération. Ainsi les

---

(1) Ali pacha, qui a mis Machiavel en pratique, sans l'avoir jamais lu, prétend que pour être absolu et tranquille, tous ses subordonnés doivent être expropriés, et ne tenir leurs moyens d'existence que de sa volonté.

(2) Les mahométans, ainsi que les juifs, laissent les animaux qui foulent les grains, s'en rassasier, suivant ce précepte de l'écriture : *Tu ne musseleras pas le bœuf, lorsqu'il foule le grain.*

Deuteronom., 25, 4.

hommes destinés à procurer les véritables richesses, qui sont les vivres et les matières premières, en s'éteignant peu-à-peu par les fatigues et les épidémies, diminuent la prospérité d'un empire essentiellement agricole. Il est arrivé enfin, comme on l'observe depuis un demi-siècle, que la Turquie d'Europe ne fournit plus à l'exportation qu'une quantité peu considérable de denrées céréales maigres et de mauvaise qualité. Les provinces naguère les plus fertiles sont exposées à la disette, et le grenier d'abondance de Constantinople, qui était la Thrace, a passé, avec ses vieux cultivateurs, dans les *steps* d'Odessa, ville que le génie de M. le duc de Richelieu a élevée au rang des premiers comptoirs de l'Europe (1).

Par suite du découragement donné à l'agriculture, les déserts s'étendent; et les parcours, qui remplacent les moissons dorées, invitent les habitants à la vie nomade. Les autels de Palès (2) se multiplient dans

---

(1) Je n'apprends rien de nouveau à personne, en disant que M. le duc de Richelieu peut être regardé comme le fondateur d'Odessa. Mais ce que sa modestie ignore, c'est l'espèce de culte dont il est l'objet chez les chrétiens orientaux, par lesquels il est béni dans toutes les parties de la Grèce, dont les habitants ne l'appellent que *le Duc* (ὁ Δεῦκος). Quand je leur demandais, à dessein, de *quel duc* ils voulaient parler, j'étais fier de leur entendre dire, c'est du *Français* qui commande à Odessa. A Monastir, à Castoria, à Larisse, à Janina, dans le Pinde, en Morée, j'ai écouté, avec un véritable orgueil national, les hommages rendus au nom et aux vertus de M. de Richelieu.

(2) Pales, dea pastorum et pecoris, à pascendo dicitur (Turneb., *Not. in Gell. noct. attic.*, lib. XIII). On célébrait, comme aujour-

la solitude; et, la houlette étant un sceptre facile à porter, celui qui régit un troupeau ne reprend plus volontairement le manche de la charrue. Ses enfants, élevés dans des habitudes paresseuses, forment une sorte de noblesse pastorale qui dédaigne la condition pénible du laboureur; et cette caste croit *disputer de bonheur avec Jupiter*, quand elle a du pain, des laitages et la liberté (1). Cet attrait naturel de l'homme à fuir la servitude augmente l'étendue des guérets, qui deviennent les pâturages des troupeaux, dont le nombre remplace des milliers d'hommes que la terre aurait nourris, s'ils avaient fertilisé son sein.

En conséquence du dédain général pour l'agriculture, les troupeaux en moutons et en chèvres, qui sont considérablement augmentés, peuvent être évalués, d'après les contrôles des dgellébis, pour les provinces que j'ai décrites, aux quantités suivantes basées sur le dénombrement de 1815.

---

d'hui, ses fêtes, dès la plus haute antiquité; et les Hébreux avaient, ainsi que les Valaques du Pinde, celle de la tonte des troupeaux, que ceux-ci appellent κούρευμα. (I. Reg. 16, 11.)

(1) Senec., *Epist.* CX.

Etat approximatif des troupeaux soumis au tribut connu dans l'antiquité sous la dénomination de scriptum pecus (1).

INDICATION des PROVINCES.	NOMBRE des MOUTONS.	NOMBRE des CHÈVRES.	OBSERVATIONS.
Macéd. Cisax. Thessalie.....	900,000	900,000	Dans ce nombre ne sont pas compris les troupeaux appartenant au visir Ali pacha, à ses fils, à ses petits-fils, aux beys et agas, qui sont évalués à plus d'un million de moutons et autant de chèvres.
Illyrie Macéd.	800,000	1,500,000	
Musaché.....	1,000,000	2,000,000	
Épire.....	500,000	1,200,000	
Acarnanie.... Étolie..... Locride..... Phocide.....	600,000	1,800,000	
TOTAUX.....	3,800,000	7,400,000	

Le tribut, tel qu'il est fixé par les ordonnances impériales, au dixième des agneaux nés dans l'année

(1) Les droits sur le *scriptum pecus*, tels que les exercent les dgellébis, au nom du grand-seigneur, existaient chez les Romains, sans qu'on sache quel était le mode de perception. Varron se contente, à cet égard, de désigner les troupeaux vivant dans les terrains vagues, par le nom de *scriptum pecus* (lib. II, *De re rusticâ*, c. 1). Ceux dont on ne faisait pas la déclaration étaient confisqués : *Ad publicanum profitentur, si non inscriptum pecus paverint, lege censoriâ committant.*

précédente, portait en 1815 sur neuf cent cinquante mille têtes de bétail; et la dîme de cette quantité fut déterminée à quatre-vingt-quinze mille moutons exigibles en nature pour le service de bouche du grand-seigneur, dont les cuisines sont approvisionnées de la même manière que celles des rois d'Israël (1). Comme le fisc ne perd jamais ses droits, si les troupeaux appartenant à la dîme aumônière (2) périssent par quelque épizootie ou de toute autre manière, on exige une indemnité de trois piastres pour chaque animal qui n'est pas conduit sain et sauf à Constantinople par les bergers impériaux chargés de les représenter en totalité (3).

Quant à la redevance sur les cabris, elle est fixée invariablement à trente aspres ou dix paras sur tout chevreau âgé de deux saisons. Le nombre des cabris décimables, à l'époque dont je parle, était calculé à huit cent cinquante mille, d'après l'état approximatif fixé sans dénombrement.

---

(1) L'impôt sur les troupeaux pour le service de table du monarque, remonte à Salomon. Il y avait douze intendants distribués dans toute la terre d'Israël, qui envoyaient tour-à-tour, chacun pendant leur mois, les provisions de bouche du roi.

I. Reg. 4, 7 et 22.

(2) La dîme impériale est qualifiée d'aumônière, dans le code civil des Turcs (*Voyez* d'Ohsson, Code civil).

(3) Ali pacha, qu'on trouve mêlé dans tous les scandales, ayant volé, en 1815, vingt mille moutons de tribut appartenant au grand-seigneur, ne fut condamné à les payer qu'au prix du tarif, qui formait une somme de 60,000 piastres; et, en les vendant au cours des marchés, il gagna, pour me servir de son expression, *d'un coup de filet*, 180,000 piastres.

En calculant, d'après les bases que je viens d'indiquer, l'impôt des troupeaux (*scriptum pecus*), on trouvera qu'il se réduit au tableau suivant :

NOMBRE des MOUTONS provenant des dîmes.	PRIX au TAUX DU TARIF, à raison de 3 piastres par tête.	PRIX dans LE COMMERCE à raison de 12 piastres par tête.	NOMBRE des CHEVAUX susceptibles de l'impôt.	PRODUIT invariable en piastres.	OBSERVATIONS.
95,000	285,000	1,140,000	850,000	212,500	D'après le mode de perception de cet impôt, on conçoit la latitude laissée aux malversations des dgellébis, et la facilité qu'ils trouvent à s'enrichir avec le préfet de la bouche, qui a remplacé l'ἰδιάτρος des Césars de Byzance; puisqu'au lieu de 497,500 piastres, l'état prélève réellement une somme de 1,452,500.
Total général au taux légal en piastres.....				497,500	
Idem, d'après la valeur réelle.....				1,452,500	

Le projet suivi par Ali pacha de s'emparer de toutes les terres et d'en faire des fermes ou tchiftliks, rend la propriété tellement éventuelle, que les immeubles se vendent rarement au-dessus de trois années de leur revenu (1). Dans les autres parties de la Turquie, la possession, quoique plus respectée, ne se vend pas

(1) Il faut un permis signé de la main du visir Ali, pour qu'un individu, qui paie le droit de dix pour cent de la vente, puisse trouver des acquéreurs de ses immeubles; et, malgré cette garantie, on craint encore de se compromettre en achetant.

un quart en sus du taux que je viens d'indiquer, parce que la jouissance n'est paisible qu'autant qu'elle est appuyée du pouvoir pour la faire respecter. Hors de ce cas particulier, la paix, conservatrice des moissons, n'existe pas pour celles des chrétiens, à moins que leurs champs ne soient situés dans des lieux inaccessibles. Sans cela, ils sont à la merci de tous les dommages; et le garde champêtre, placé en sentinelle sur une *vigla* (1), *vigie*, ne défend que les biens des seigneurs. Un Turc qui voyage s'arrête à la lisière du champ de blé d'un raïa, pour y faire paître ses chevaux. Des beys envieux, et ils le sont presque tous, lâcheront leurs bestiaux au milieu de ses vignobles en plein rapport, sans que l'opprimé ose les chasser, ni se plaindre. Un turbulent spaïs forcera les haies d'un chrétien pour dévaster ses vergers ou ses jardins; et comme dans un pays livré à l'ennemi, par-tout où les Grecs ne sont pas en majorité, ils ne possèdent, à proprement parler, aucun fruit de la terre nourricière des hommes (2).

La classe des artisans est aussi peu protégée que

---

(1) Vigla, poste d'observation, établi tantôt sur un buisson, sur un arbre rabougri, etc., surmonté ordinairement d'un toit de feuillage ou de fougère, pour défendre du soleil les *phylaxes*, ou gardiens des moissons, qui sont escortés de chiens.

(2) J'ai vu souvent les chevaux et les bestiaux d'un seigneur turc dévorer les moissons et les jardins des Grecs; et, quand je leur demandais pourquoi ils ne s'opposaient pas à de pareils dégâts, ils répondaient, en levant les yeux au ciel, au lieu de les abaisser sur leurs tyrans : Εἶναι τοῦ ἀφέντος τὰ πράματα· *ce sont les bestiaux du maître.*

celle des laboureurs. Les forgerons, les charpentiers et tous ceux qui exercent des arts mécaniques, qu'un gouvernement sage ne peut trop protéger, semblent cependant avoir fixé l'attention des anciens conquérants, si on en juge au premier coup-d'œil, d'après leurs statuts. Chaque profession, divisée en corps de métier, comme on le voit dans le traité de l'administration de l'empire par Constantin Porphyrogénète, fut maintenue par les Turcs dans ses titres. Les marchands conservèrent leur maire, qui prit le nom de *bazirian-bachi;* les tailleurs, leur *terzi-bachi;* mais ce ne furent plus que des dénominations sans consistance. On laissa à chacun le droit d'exercer le métier qu'il voulait; mais, au lieu de parvenir à la maîtrise par l'apprentissage, elle devint, entre les mains du gouvernement, un instrument applicable à ses vues, et étranger au bien-être des corporations.

Les titres de chef des marchands, ou de tout autre métier, furent l'apanage exclusif de la caste conquérante, placée, par le droit inique de la guerre, au-dessus d'une roture subjuguée, composée de chrétiens. Non contents de ce partage, les Turcs se réservèrent le droit exclusif de certaines professions. En même temps il fut ordonné, afin de conserver la suprématie du vainqueur, que les mahométans seuls seraient les chefs de toutes les jurandes et maîtrises, non pour favoriser l'industrie, mais dans le but de tenir un surveillant à la tête de chaque caste d'ouvriers. Par ce moyen, les artisans furent divisés en corps de réserve tenus à la disposition du gouvernement; et le découragement, qui flétrissait l'agriculture, étendit

bientôt son influence sur les travaux particuliers. Certains d'être mal payés, ou craignant de ne pas l'être du tout, les artisans et les manœuvres travaillèrent d'après leurs routines, comme par corvées, de manière à se rédimer des avanies et des appréciations arbitraires de la taxe ou du *maximum*, qui se reproduisent aussi périodiquement en Turquie que le fléau de la peste. Comme l'apprentissage négligé fut, bientôt après, suivi du défaut de division dans le travail, chaque individu exécuta toutes les parties de son ouvrage; et les choses qui étaient déja sur un mauvais pied ne firent qu'empirer. Les bateaux furent fabriqués par des calfats; et les maisons, bâties à la hâte, se trouvèrent construites de toutes pièces par des hommes qui devinrent à-la-fois architectes, maçons, charpentiers, couvreurs, menuisiers, décorateurs et serruriers. Enfin les arts declinèrent, ils finirent par se détériorer aussi bas que la monnaie du prince, et ils s'anéantiraient, si la force vitale ne luttait pas contre l'action du despotisme.

Le commerce, dans lequel on chercha de tout temps les commodités plutôt que les nécessités de la vie, s'est maintenu seul à-peu-près sur le pied où il était quand les vaisseaux de Tyr, et les caravanes qui parcourent de toute antiquité les déserts, versaient les produits étrangers dans les ports de l'Orient à demi-barbare. Comme aux jours de sa régénération, si un autre Platon ne trafique plus avec l'Égypte, afin de s'instruire, la navigation soutient cependant la civilisation des Grecs au-dessus du niveau de la barbarie. Les insulaires, qui fréquentent les échelles

de Marseille et d'Odessa; les Calaritiotes, établis dans la plupart des ports de la Méditerranée, sont les intermédiaires des connaissances qu'ils reportent dans leur patrie; et le négoce qu'ils font restaurera peut-être celui qui déserte chaque jour les marchés publics de la Grèce, dont il me reste à parler.

Les anciens, en appelant les peuples aux fêtes d'Olympie, de l'Isthme, de Némée, de Nicopolis et de Thermus, unissaient à leurs solennités (1) l'exposition des produits des arts (2) et les intérêts du commerce (3). Les Romains, après avoir subjugué les Grecs, substituèrent à ces brillants panégyris condamnés par le christianisme, les foires que Servius Tullius avait instituées, dont un édit rendu par Valens, dans des temps postérieurs, fixa l'ordre et la distribution dans l'étendue de l'empire d'Orient (4). Les révolutions avaient respecté ces institutions; et les Turcs, qui les trouvèrent établies, les maintinrent assez religieusement pour permettre aux peuples de langues différentes répandues dans leur vaste empire, de se voir, et de communiquer ensemble à des époques déterminées. Ainsi les Illyriens vendent encore chaque année des armes, des lames de poignards,

---

(1) Cic. Tuscul., lib. V, c. 3.

(2) Polyb., lib. V, cité par Huet, *Histoire du commerce et de la navigation des anciens*, p. 77.

(3) Lucian., *In Herodot.*, t. I, c. 4, p. 834.

(4) Les premiers Césars référèrent, pour l'ordre et la durée de ces foires, aux consuls, jusqu'à Valens, qui rendit un édit à ce sujet. (*V.* Cod., lib. IV, tit. 60, leg. unic.)

et la coutellerie, qu'ils tirent des fabriques de Gasco et de Fochia, aux panégyris de la Macédoine. Les Hyperboréens de Baxor, dont les ancêtres envoyaient des présents à Délos; les Bosniaques, successeurs des Triballes; les peuplades de Calcandéren, descendants farouches des Tavasbars, y exposent les laines de leurs troupeaux, les peaux de cerfs et d'ours, produit de leurs chasses, à côté des riches marchandises tirées des bazards d'Andrinople et de Salonique. On y voit les Épirotes de Janina avec leurs boutiques de selleries, et les pistolets montés en argent à l'usage des Schypetars; les Valaques, avec leurs capes; les Thessaliens, fiers des produits des fabriques de Tournovo, et riches de la soie de la Magnésie; des marchands forains, avec des pelleteries de Moscou, des mousselines de Carnate, et des cachemires de l'Inde. D'autres y apportent des cafés de l'Hiémen, des riz d'Égypte, des peaux de lions et de panthères des déserts de l'Afrique; enfin des esclaves de Darfourt, conduits par des négriers (qu'on ne fera jamais renoncer à la traite), arrivent chaque année à ces réunions, qui, moins considérables qu'autrefois, se reproduisent cependant encore dans l'ordre suivant :

Tableau des foires principales dites de la Romélie.

INDICATION des PANÉGYRIS ou foires.	EPOQUES de LEUR OUVERTURE, suivant l'ancien calendrier.	TEMPS de LEUR DURÉE.	NOMS des PROVINCES dans lesquelles elles ont lieu.
		Jours.	
Strongia.....	Février..... 29	15	Illyrie Macédon.
Prélépé.....	Avril..... 30	25	Macéd. Cisaxien.
Moscolouri.....	Mai..... 20	15	Thessalie.
Nicopolis.....	A l'Ascension.	3	Epire.
Mavronoros	Juillet..... 30	15	Macéd. Cisaxien.
Zeïtoun.....	Août..... 1	8	Thessalie.
Pogoniani.	Août..... 15	15	Epire (Janina).
Vrachôri.	Septembre... 8	8	Etolie (Therm.).
Pharsale.....	Septembre... 15	8	Thessalie.
Mavrôvo.....	Novembre... 29	20	Macéd. Cisaxien.

Le commerce extérieur de la Grèce ne connaît aucunes prohibitions pour ce qui est de l'importation des denrées exotiques, ou des produits des manufactures étrangères. En ce point, les lois actuelles diffèrent de celles des anciens (1), dont les Turcs n'ont adopté que celles relatives à la sortie des grains (2). Sans m'arrêter à en discuter les inconvénients, je ter-

(1) Les marchandises prohibées étaient appelées ἀπόῤῥητα. *Voyez* Schol. d'Aristoph., *Coméd. des Nuées*, etc., pour leur nomenclature.

(2) Ulp., *In orat. Demosth. adv. Timocr.*, p. 822.

minerai mes aperçus sur le commerce des provinces que j'ai décrites, par les extraits suivants d'importation et d'exportation, qui eurent lieu en 1812, époque la plus florissante des affaires de la Grèce, à cause du blocus continental de l'Angleterre, et des opérations mercantiles de cette puissance dans la Méditerranée.

IMPORTATION ET EXPORTATION EN 1812.

Importation.

Par les échelles de la côte et le port de Prévésa, l'importation des denrées et produits étrangers, vendus sur les lieux, ou de transit, fut de...	5,390,902 piastres.
Idem, par Missolongi, de.....	776,618
TOTAL.....	6,167,520

Exportation.

Par Prévésa et les échelles de la côte.	5,804,063 piastres.
Idem, Missolongi.....	701,578
TOTAL.....	6,508,641
Différence en faveur de la Turquie..	338,121

IMPORTATION ET EXPORTATION DU MUSACHÉ.

Importation.

A la même époque, le Musaché, ou moyenne Albanie, reçut, par les ports de Durazzo et d'Avlone, en denrées et marchandises étrangères, pour une

valeur de..... 1,200,000 piastres.

Exportation.

Et il livra à l'exportation, en produits de son territoire, pour une somme de..... 2,000,000

Différence en faveur du Musaché.. 800.000

Je m'arrête à ces indications, sans hasarder des données incomplètes sur la Thessalie et la Livadie; et je renferme dans le secret du gouvernement les renseignements de détail, qui ne peuvent, par la nature de mes fonctions, appartenir qu'à lui seul, et être appliqués à l'avantage de notre commerce dans le Levant.

PÉLOPONÈSE.

CHAPITRE XCV.

Nomination de l'auteur au consulat de Patras en Morée. Départ de Janina. Séjour à l'Arta. Route depuis cette ville jusqu'à Salagora. Dernière entrevue avec le visir Ali pacha à Préyésa. Passage à Leucade. Aperçu sur cette île et celles du Nérite. Relâche à Archoûdi. Oxiæ ou Scrophès. Promontoire Araxe. Arrivée à Patras.

Les changements survenus en France en 1814 ayant mis fin à ma mission dans l'Épire, par la suppression du consulat-général de Janina, je dus quitter cette province pour me rendre dans le Péloponèse. Mon frère venait d'être nommé consul du roi à l'Arta; on m'avait promu au poste de Patras; il fallait ainsi nous séparer, et laisser seul sur une terre où nous avions tant souffert, celui qui avait partagé mes dangers pendant une résidence de dix années.

Nous partîmes ensemble de la capitale de l'Épire, le 28 février 1815, accompagnés des vœux et des regrets des habitants de cette ville. Une partie de la population s'était rendue sur notre passage, pour

nous voir encore (1), et nous faire ses derniers adieux. Des vieillards, des femmes et des enfants que nous ne connaissions pas, nous saluaient en nous nommant leurs bienfaiteurs, leurs amis, leurs défenseurs; et cette espèce de triomphe, qui me rappelait celui du général Donzelot, lorsqu'il partit de Corfou, nous accompagna jusqu'à la barrière (2)

---

(1) Quelques jours avant de prendre congé du visir Ali pacha, je lui avais donné un grand dîner. Ce repas, qu'il m'avait demandé, ayant ouvert les portes du consulat aux habitants de Janina, qui, depuis neuf ans, n'osaient s'y présenter qu'en secret ou avec sa permission, nous procura les visites de tout ce que la ville avait de personnes distinguées. Dans ce cérémonial, je remarquai que, depuis le visir et ses fils jusqu'aux plus simples personnages, les compliments d'adieu finissaient par ces mots : μοῦ ἔρχεται ἀκαμία, *je succombe;* expression dont l'analogie était consacrée par les anciens dans les mêmes circonstances.

(2) Les Français n'ont laissé que des souvenirs honorables dans la Grèce. J'étais à Corfou lorsqu'il fut décidé que cette île serait cédée aux Anglais; et les Grecs, naturellement amis du changement, étaient plongés dans la consternation. Ils ne parlaient que *des cages de fer* dans lesquelles leurs protecteurs renfermaient les cadavres des suppliciés; et ces hommes qu'on venait, disait-on, *délivrer du joug des Français*, frémissaient à la vue du pavillon britannique. Il fallut faire mettre une partie de notre garnison sous les armes, afin d'introduire les Anglais dans la place; et le général Donzelot, qu'on avait surnommé *le second saint Spiridion*, traversant la ville, seul, à pied, pour s'embarquer, trouva les rues remplies d'une population qui fondait en larmes. Des vieillards cherchaient à toucher les pans de son habit; et arrivé au môle, avant de monter dans sa barque, ayant embrassé un marin auquel il donna le salut de paix pour tous les habitants, les airs retentirent d'un cri

de Périlepti, par laquelle nous sortîmes de Janina à midi. Un peu avant la nuit, nous arrivâmes aux Cinq-Puits, d'où nous nous rendîmes le lendemain à l'Arta, où je demeurai jusqu'au 20 mars.

Ce jour de triste mémoire, le cœur navré de douleur, après avoir quitté mon frère au village de Costakious, je vins coucher à bord d'une paranse napolitaine mouillée en rade de Salagora. A peine j'y étais établi, que je vis paraître un ancien chevalier de Malte de ma connaissance, qui m'annonça la fatale nouvelle de l'évasion de l'empereur de l'île d'Elbe. Quoique obstiné à ne pas croire un événement qui me paraissait impossible, je passai la nuit dans les plus cruelles anxiétés. Tout m'importunait, jusqu'à l'éclat de la lune, qui éclairait les plages harmonieuses du golfe. A chaque ondulation de la mer, j'entendais les gémissements et le bruit des chaînes de quatre-vingts beys ou agas, l'élite de la Thesprotie, qui étaient entassés dans un bâtiment ancré à peu de distance de ma barque. Les infortunés ne pouvaient reposer. Ali pacha, qui n'avait pas osé les égorger en masse, comme les habitants de Cardiki, les envoyait aux galères d'Alger sur une de ses corvettes, qui n'attendait qu'un vent favorable pour les séparer à jamais de leur patrie.

Le 21, au lever du soleil, nous hissâmes la voile; et une brise impétueuse du nord-est nous porta, dans deux heures, à Prévésa. Comme les gros temps de l'équi-

---

général d'acclamations, qui fut le plus bel éloge de celui dont le nom sera à jamais béni dans les îles Ioniennes.

noxe éclatèrent immédiatenient, je séjournai dans cette ville, où je vis pour la dernière fois Ali pacha qui venait de s'y rendre. Il me confirma la nouvelle que j'avais apprise à Salagora; et deux officiers anglais, qui paraissaient *enchantés* des malheurs prêts à fondre sur la France, me donnèrent des détails tellement circonstanciés, qu'il ne me fut pas possible de douter de notre infortune. Dès ce moment, je ne voulus plus retourner au sérail; et pendant trois jours, assis tristement au bord de la mer, où j'avais vu tant de fois flotter le pavillon français, je répandis des larmes amères, sans oser mander à mon frère un événement qui ne pouvait que l'affliger. Enfin le 24, résolu à tout prix de quitter l'Épire, comme aucune barque ne voulait sortir du port à cause de la tempête, je nolisai un monoxylon (1), afin de passer à Sainte-Maure. Le trajet, quoique dangereux, était possible, en naviguant entre la côte d'Actium et les récifs qui la bordent à quelque distance, jusqu'à l'entrée du Nérite de Leucade. Ce conseil me fut donné par mon vieil agent, qui m'embrassa, en me disant adieu *pour toujours* (2)!

---

(1) Monoxylon, espèce de pirogue creusée dans un tronc d'arbre, ou fabriquée de quelques planches grossièrement chevillées. C'est probablement le παχτὸν des anciens. Il y en avait d'autres qui étaient cousus. Πλοιάρια ῥαπτὰ καὶ μονόξυλα. Arr. Peripl. Erythr., p. 151; Diod., lib. II, p. 73; et Bayf., *De re navali.*

(2) Eustache Parussi, né à Vostitza en Morée, agent de France depuis plus d'un demi-siècle, mort à Prévésa le 18 octobre 1815.

Nous traversâmes, avec notre frêle esquif guidé par M. Barrik, capitaine de marine au long cours, la bouche du golfe Ambracique, en ayant soin de débarquer à l'extrémité de tous les caps contre lesquels la mer déferlait avec impétuosité; et nous arrivâmes ainsi jusqu'à la plage des salines. En passant de là près de l'île de Saint-Nicolo, je n'y vis plus que les restes d'une de nos batteries; et, au moment où nous entrâmes dans le Nérite, nous fûmes assaillis par un orage mêlé de pluie et de tonnerre, qui nous accompagna jusqu'au môle. Le sort, qui avait versé sur moi toutes ses calamités, depuis que j'avais abordé en 1806 aux rivages de l'Acrocéraune, sembla s'appaiser au moment où je pris terre à Leucade. Le soleil reparut dans son éclat, le calme se rétablit dans les airs, et je me retrouvai parmi les hommes. M. le colonel M. C. Combe, gouverneur de l'île pour S. M. B., m'envoya complimenter par un de ses officiers; l'agent consulaire de France m'accueillit avec transport; mes anciennes connaissances s'empressèrent à l'envi de me visiter et de m'offrir cordialement leurs services.

On sait que Leucade fut anciennement un promontoire du continent (1), avant que les Corinthiens, dont elle devint une colonie, eussent creusé le canal

(1) Au temps d'Homère, qui appelle la ville de Leucade *Nérique*, l'île actuelle faisait partie du continent.

Οἷος Νήρικον εἶλον ἐϋκτίμενον πτολίεθρον,
Ἀκτὴν ἠπείροιο, Κεφαλλήνεσσιν ἀνάσσων.

Odyss., lib. XXIV, v. 376, 377. Eust., *In Iliad.*, lib. III, p. 806.

qui la sépare du territoire d'Actium. Scylax en parle comme d'une île (1); et le Dioryctos (2) fut toujours tellement encombré par les sables de la mer, que les vaisseaux avaient souvent peine à y entrer (3). Enfin, suivant Arrien, les barques, comme il arrive maintenant, s'y trainaient au moyen d'un pieu, en se dirigeant sur des balises, pour arriver jusqu'à la ville de Leucas (4).

Je ne donnai qu'un coup-d'œil à la place de Sainte-Maure, que j'avais vue dans des temps plus heureux pour moi; mais j'observai de nouveau qu'on continuait à dégrader l'enceinte cyclopéenne de Nérique, seul monument héroïque existant aujourd'hui sur le territoire consacré à Apollon.

Dans d'autres temps, je me serais rendu au saut de Leucade; mais les avis qui nous arrivaient de toutes parts contribuaient trop à m'affliger, pour être capable de faire des observations qui exigeaient du calme. Je voulais me rendre à mon poste, et

---

(1) Αὕτη δὲ νῦν ἐςὶ νῆσος τὸν ἰσθμὸν ἀποτεταφρευμένη. Scylax, Strab., lib. X, p. 320, 451, 452; Thucyd., lib. I, §. 29.

(2) Dioryctos, *canal.* Plin., lib. IV, c. 1, dit que sa longueur était de trois stades, c'est-à-dire de deux cent quatre-vingt-trois toises et demie. Pour ce qui regarde la séparation de Leucade du continent, *Vid.* Tit.-Liv., lib. XLIII; Dionys. Halicarnass., lib. I, p. 40, etc.

(3) Hygin. apud Charisium a Salmas. citat. *Vid.* Palmer., lib. III, c. 10.

(4) Πασσάλοισι δὲ ἔνθεν καὶ ἔνθεν πεπηγόσιν ἀπεδαλεῦτο τὰ δραχία, καθάπερ ἐν τῷ μεσοηγὺς Λευκάδος τε νήσου ἰσθμῷ καὶ Ἀκαρνανίας.

ARR., *Rerum Indic.*, lib., p. 587; edit Amstelod. 1667.

M. le colonel M. C. Combe, qui m'avait honorablement reçu, me fit accepter une escorte de soldats pour protéger ma navigation à travers l'archipel de Leucade, alors infesté de pirates. Je n'eus plus à m'occuper que du nolis d'une barque; et le 28 mars, au coup de canon de midi, nous mîmes à la voile pour le Péloponèse.

Les anciens évaluent à quatre-vingt-sept milles romains (1) la distance entre Leucade et Patras, que nous allions parcourir. La brise du nord-ouest, après nous avoir dégagés des bas-fonds, nous poussa rapidement dans la partie du Nérite que Dion (2) désigne comme étant le port situé au-dessous de la ville historique. Nous passâmes ensuite auprès de quelques vaisseaux qui chargeaient du sel pour les gabelles d'Italie; et, en laissant à gauche le château neuf de Playa, nous rangeâmes les îles sur lesquelles on ne voit plus que les ruines des forts d'Alexandre et de Constantin (3). Bientôt après les marins, en me faisant remarquer un port abrité de l'île, me dirent qu'il y avait existé une ville qui fut probablement l'ancienne *Ellomenus* (4). A peu de distance, nous entrâmes dans un

(1) Plin., lib. IV, c. 4.

(2) Dion., lib. 30.

(3) En vain quelques érudits du pays placent sur une de ces îles l'autel héroïque attribué aux Troyens : je pense qu'il dut exister dans l'île du Dioryctos, et que la chapelle de Saint-Nicolas, dont elle a pris le nom, y a remplacé le hiéron de Vénus Énéade. *Vid.* Dionys. Halicarn., lib. 1.

(4) Thucyd., lib. III; Paulmier et d'Anville placent avec raison *Ellomenus* au midi de Leucas. Palmer., lib. III, c. 10.

canal formé par les îles Téléboïdes, que les modernes appellent Scorpio, Meganisi, Kitro, et la côte de Leucade (1). Un vent propice nous poussait; nous voyions fuir les rivages, et s'abaisser le saut des amants, vulgairement appelé Cap de la Dame (Capo tis Kyras), nom qui rappelle la tragique aventure de Sapho; et, à son aspect, nos marins entonnèrent la complainte d'Irène de Corcyre, qu'un amour non moins malheureux conduisit au tombeau (2). Nous nous flattions de passer la nuit à Ithaque; j'étais porteur de dépêches pour le gouverneur de la patrie d'Ulysse; nous approchions de cette île nourricière des chèvres (3), lorsque les brises anti-éoliennes de ses montagnes nous défendirent l'approche du port. En vain nos patrons voulurent serrer le vent au plus près, les voiles ne purent prendre; et nous fûmes obligés

---

(1) La dernière des îles de cet archipel, appelée Calama, la plus voisine du continent, relevée par son plus haut sommet, est à 38° 32′ lat., et 18° 5′ 10″ long. E. du méridien de Paris. (Posit. astronomiquement déterminée en 1818 par le capitaine de frégate Gauthier.)

(2) Cette complainte, connue dans les îles Ioniennes et chantée dans toute la basse Italie, commence par cette strophe touchante :

Pianzete amabili,
Ninfe ze pastori;
Pianzete, grazzie;
Pianzete, amori,
Il caso funere
D'Irene,
Che merita
Pieta.

(3) *Odyss.*, lib. IV, v. 605.

de gagner à la rame une crique de l'île d'Archoûdi, dans laquelle nous trouvâmes un abri, bon pour le moment. Les soldats de mon escorte, qui avaient aperçu de loin des bergers, escaladèrent les montagnes, dès que nous eûmes pris terre, et amenèrent un chevrier, duquel nous achetâmes un agneau. L'animal, qu'on mit tout entier à la broche, composa notre souper, auquel les marins joignirent quelques plats d'oursins, qu'il nous fut impossible de manger, à cause de leur qualité nauséabonde (1). Après notre repas, on alluma un grand feu avec des troncs d'arbres que la mer apporte des côtes voisines de l'Acarnanie, et on plaça des sentinelles, qui firent leur service comme si nous eussions été en face de l'ennemi.

Je ne me permettrai pas de décider si l'île d'Archoûdi est la même que les anciens appelaient Égilipe, près de Crocylie (2); mais, comme je sus qu'il ne s'y trouvait aucunes ruines, je me dispensai de parcourir ses rochers, où l'on ne voit que quelques chalets de bergers ioniens. Je renonçai avec plus de regret à mon voyage d'Ithaque; et nous quittâmes, dès que le temps le permit, notre mouillage, afin de nous diriger vers Patras.

---

(1) Cette particularité justifie le témoignage d'Athénée, qui rapporte que les oursins de cet archipel étaient amers et de mauvaise qualité. DEIPNOSOPH., lib. III, c. 12.

(2) *Iliad.*, lib. II, v. 633; Plin., lib. IV, c. 12. Ἀιγιλίῳ πλησίον Κροκυλείας τῆς ἠπείρου. STEPH. BYZ.

Égilips, peu éloignée de Crocylie, île voisine du continent, que je crois être Calama, dépendance des îles Ioniennes.

Les étoiles commençaient à pâlir aux approches du soleil, lorsque nous passâmes au nord d'Atacos, île déserte, sur laquelle on voit une chapelle, que nos marins saluèrent en invoquant saint Gérasimo, patron de Céphalonie. A dix heures du matin, nous longions les Oxyes, écueils basaltiques, que les Grecs appellent Scrophés, et les marins étrangers, Courzolaires; retraites accoutumées des forbans, et séjour d'hiver des pasteurs ithaciens. Nous parlâmes ensuite à deux bateaux sortant de l'Achéloüs; et en prolongeant la côte, je pus me convaincre que toutes les Échinades font maintenant partie du continent. Je pris le gisement des Scrophés, et nous portâmes bientôt après vers le promontoire Araxe, ou cap Pâpa, que nous dépassâmes à trois heures après midi. Nous naviguâmes pendant le reste du jour en vue d'Anatolico, de Missolongi, de Galata; et les vents de terre qui s'élevèrent des régions de l'Étolie nous poussèrent vers Patras, où nous débarquâmes à neuf heures du soir.

CHAPITRE XCVI.

Introduction à la topographie du Péloponèse, ou Morée. Conjectures sur l'étymologie du nom actuel de ce royaume. Ses divisions anciennes et modernes.

Ὡραία, *la Belle;* cette épithète, par laquelle il semble qu'on dut naturellement désigner le Péloponèse, a prévalu sur tous les noms anciens donnés à ce royaume (1).

Les premiers Européens occidentaux qui parurent dans la Grèce après les invasions des barbares, adoptèrent probablement le nom d'Oræa dont ils ne comprenaient pas la signification (2); et l'antiphrase de Morée, qu'on trouve employée par Nicétas (3), a prévalu ensuite pour désigner le Péloponèse, comme celle de mer Noire a fait oublier le nom de Pont-Euxin. Telle est, ainsi que tant d'autres conjectures,

---

(1) Ὡραῖος, pulcher, amœnus, tempestivus.

(2) On n'avait pas, à cette époque, la moindre notion de la langue grecque; et elle était même décriée à tel point, que l'année où François Ier fonda une chaire au collége de France à Paris, pour l'enseigner, un moine s'écriait en chaire, avec un saint enthousiasme : *On a trouvé, mes frères, une nouvelle langue appelée Grec, dont il faut se garder avec soin, parce qu'elle enfante toutes les hérésies.* Et c'était à la langue des premiers pères de l'église, à l'idiome harmonieux de saint Jean Chrysostome, qu'on osait faire le procès!

(3) Nicet., *Hist. Bald.*, c. 1.

mon opinion particulière relativement à la dénomination actuelle de la Chersonèse de Pélops. Ceux qui savent la langue vulgaire parlée dans la Grèce, ne m'objecteront pas que le nom de cette presqu'île vient des mûriers qui couvrent ses vallées; car le peuple, au lieu de *morea*, employé autrefois pour désigner cette espèce d'arbres, se sert maintenant pour les désigner de celui de *sycaminos*, expression qui n'a aucune consonnance avec celle de *Morée*. Enfin, si ces hypothèses étaient rejetées, ne pourrait-on pas penser, avec Coronelli, que le Péloponèse, qui fut la dernière contrée de l'Orient exclusivement habitée par les Grecs surnommés *Romæi*, ayant été appelé *Romée*, prit, avec une légère altération, le nom qu'il porte maintenant?

Quelque explication qu'on veuille donner à ce néologisme géographique, elle ne prouve que les bouleversements qui ont frappé ce beau pays jusque dans sa dénomination; et les temps de l'esclavage du Péloponèse. Ses titres et sa gloire antique n'existent plus que dans les fastes mutilés de ses historiens. Le pays de Gérennius Nestor, qui avait reçu des dieux l'éloquence et la sagesse; le berceau des enfants de Léda et des Atrides; la patrie de Léonidas, qui mourut pour les saintes lois de Sparte; de Philopœmen, d'Aratus, de Polybe, de tant de héros et d'hommes illustres, n'est plus qu'une vaste solitude. Strabon représente, dès son temps, le Péloponèse comme une contrée tellement dévastée par les armées romaines, que la plupart de ses villes étaient détruites, et qu'il restait à peine des notions sur l'emplacement qu'elles

avaient occupé (1). Ravagée postérieurement par les barbares, elle devint presque fruste pour les observations historiques; et c'est maintenant dans ses campagnes silencieuses, sous les fougères de ses landes, au milieu des halliers et des forêts, au fond des tombeaux et parfois au milieu des eaux stagnantes, qu'il faut rechercher les traces de sa splendeur passée.

Les géographes, depuis Strabon (2), ont trop répété que la configuration du Péloponèse était semblable à celle d'une feuille de platane, pour qu'il soit permis de rappeler cette comparaison usée, quoique très-exacte. Le premier de ces auteurs, sans donner la latitude d'aucune des parties de la presqu'île (3), dit que sa plus grande largeur se comptait du nord au midi, depuis Ægium, dans l'Achaïe, jusqu'au promontoire Malée, en Laconie. Cette distance, que ne peuvent plus rejeter, même ceux qui voudraient faire dater de leurs travaux seuls les mesures exactes de la terre, est évaluée à 1400 stades de 270,000 = 209,259 mètres = 1° 53′, d'après les observations astronomiques auxquelles est assujétie notre nouvelle carte de Morée, jointe à ce voyage. On peut également s'en rapporter, pour la périphérie de cette province, et d'après le même calcul, à l'estime

(1) *Géographie des Grecs analysée*, par M. Gosselin, p. 81.

(2) Strab., lib. VIII, p. 335; Dionys. Périéget., v. 403; Plin., lib. IV, c. 4, et not. 1 de la traduct. de Strab., t. III, p. 139.

(3) Strabon, qui n'a pas donné les latitudes du Péloponèse, fixe la longitude du Ténare à 4,500 stades du cap *Pachynum* de Sicile. Lib. II, p. 106; Gosselin, *Ibid.*, p. 81.

de Polybe (1) (dont Strabon embrasse l'opinion), qui l'évalue à 5,600 stades, en suivant les sinuosités des golfes, ou bien à 4,000, en les défalquant. Ainsi les anciens, justifiés chaque jour du reproche d'inexactitude, par les progrès de la géographie, rentrent en possession de découvertes qu'on doit se glorifier de leur devoir, plutôt que de s'occuper à les combattre, et sur-tout à leur porter envie.

A l'ouverture de notre carte, si on connaît les diamètres du Péloponèse dans ses principales directions, il devient essentiel, pour en faire l'application, de rappeler ses démarcations anciennes, afin de savoir à quoi elles se rapportent avec les divisions maintenant existantes de ses cantons, et des capitaineries du Magne, ou Éleuthéro-Laconie.

La Corinthie, d'après les anciennes limites, s'étendait au-delà de l'Isthme; et une colonne (2), placée en-deçà de la palestre de Cercyon, indiquait de ce côté les frontières de la Mégaride. En redescendant vers Cenchrée, elle se prolongeait jusqu'au cap Spirée; et les montagnes de Cléones, ainsi que la rivière de Némée, la bornaient au midi et à l'occident.

L'Argolide s'étendait au nord, depuis le défilé du Tréte jusqu'aux monts Arachné et Artémisius, qui la séparaient, le dernier de l'Arcadie, et le premier de la Laconie. Vers le golfe Saronique, elle comprenait l'Épidaurie,

(1) Strab., lib. VIII, p. 335. Gosselin, *Geograph. analys.*, p. 82 et 83, donne toutes les distances de cet auteur qui peuvent servir de base à la confection d'une carte de la Grèce ancienne.

(2) Strab., lib. IX, p. 392; Plutarch., *In vita Thes.*, §. 25, edit. Reisk.

la Trézenie et l'Hermionide. Tels étaient les états héréditaires d'Agamemnon, auxquels plusieurs géographes ajoutent Égine, Calaurie, Hydréa, Tiparenus, Éphyre, Pityouse et l'écueil de Haliousa.

Au revers des monts Parnon et Borée, commençait la Laconie, province montueuse. Enveloppée au nord-ouest par la chaîne du mont Cromius, qui donne naissance à l'Alphée et à l'Eurotas; elle était bornée à l'occident par le Taygète, et baignée par les mers de Cythère et de Myrtos.

La Messénie, bornée par la Laconie, l'Arcadie et l'Élide, riche d'un territoire fertile, maîtresse d'un golfe spacieux, de ports vastes et bien abrités, eût été la province la plus favorisée du Péloponèse, sans le voisinage des Lacédémoniens, jaloux de toute prospérité étrangère (1).

La sainte Élide avait pour limites la Messénie, l'Achaïe et la mer Ionienne.

Enfin l'Achaïe, à jamais célèbre par sa ligue, qui fut le dernier boulevard de la liberté des Grecs, terminait au nord cette presqu'île, que la mer des Alcyons séparait de la Locride et de la Phocide; et la Sicyonie, située à son extrémité orientale, était à peine aperçue entre son territoire et celui de Corinthe.

Au centre de ces provinces brûlantes, s'élevait, comme la coupole d'un vaste édifice, la pastorale

---

(1) Les Spartiates n'aimaient et n'estimaient qu'eux seuls. Euripide, qui les connaissait, leur reproche *d'avoir toujours des desseins perfides et d'être les plus grands ennemis du genre humain.*
Andromach., v. 446 et 447.

Arcadie. Couronnée de hautes montagnes ombragées de forêts, parsemée de villes florissantes et de villages romantiques, arrosée par les urnes inépuisables du Stymphale, de l'Olbios, de l'Alphée, du Ladon, de l'Érymanthe, du Crathis, orgueilleux de devoir son origine au Styx, et de mille sources vivifiantes, la mythologie, pour ajouter à ses charmes, l'avait animée de la présence de ses divinités champêtres. Les habitants des autres contrées du Péloponèse trouvaient dans ses vallées un printemps perpétuel, des eaux froides, et une température d'autant plus délicieuse, qu'elle contrastait éminemment avec celle des plaines de l'Élide et des contrées voisines.

Tels étaient, dans leurs circonscriptions, les royaumes et les républiques du Péloponèse, riche de cent onze villes régies par des institutions tellement sages, que quelques-unes passaient pour être l'ouvrage des dieux. Une sorte d'inspiration les avait adaptées au génie des habitants de chacune de ses régions. Sparte, placée dans un pays agreste, en repoussant les arts, sans les réprouver, avait établi pour principe de sa législation, l'orgueil et le fanatisme de la liberté. L'Élide, au contraire, était le sanctuaire des arts et de la paix. Ses riches campagnes, et les bords verdoyants de l'Alphée, ne voyaient que des peuples amis, qui déposaient les armes comme inutiles et sacriléges, en entrant sur son territoire aimé de Jupiter. La Messénie rappelait, dans ses élégies, le bonheur fugitif d'un peuple trop peu nombreux, dont la valeur n'avait pu défendre ses fertiles campagnes contre le féroce Spartiate. L'Achaïe, placée

sur l'avant-scène de la presqu'île, du côté où les Romains devaient paraître pour asservir la Grèce, citait ses triomphes et la sagesse de ses conseils. Corinthe, maîtresse du commerce des deux mers, vantait son luxe, son opulence et ses courtisanes. L'Argolide revendiquait ses rois, dont la trompette épique et les poëtes avaient célébré les exploits, la gloire, les malheurs illustres et les forfaits. L'Arcadie, mère des fleuves nourriciers, s'attribuait l'honneur d'avoir vu naître des dieux dans son sein, et d'être le berceau des Pélasges, qui avaient préparé la civilisation de la Grèce, en rassemblant, dans des villes murées, les hommes, jusqu'alors errants et vagabonds. La Sicyonie brillait d'un éclat incomparable entre toutes ces autonomies, par la célébrité de ses écoles de peinture et de sculpture, dont les chefs-d'œuvre, répandus dans toutes les villes, appelaient tour-à-tour les hommes à l'amour de la patrie, à l'enthousiasme de la vertu, et au culte de la divinité, sans lequel il n'y a ni société, ni bonheur durable sur la terre.

Une si haute civilisation, et les prodiges des arts qui couvraient le Péloponèse, étaient l'ouvrage d'une population d'environ deux millions d'habitants, autant qu'on peut en juger d'après l'étendue des villes et des terrains susceptibles de culture. Ainsi tant de merveilles, qui seraient ailleurs les productions du nombre et de la richesse, furent ici celles d'un génie céleste et d'une création particulière, qui rendirent les Grecs seuls capables d'exécuter, dans tous les genres, ce que des peuples nombreux et opulents n'ont encore pu réaliser avec des moyens en apparence plus im-

posants. Mais, comme si le Ciel épuisait tout-à-coup ses faveurs, on voit le Péloponèse descendre rapidement à sa décadence. La prospérité publique, fille de la victoire et des arts, avait énervé le corps social (1). Les républiques, qui auraient dû remettre les faisceaux épars de la puissance entre les mains d'un monarque chargé de concilier des intérêts divers, se divisèrent (2), se livrèrent des combats destructeurs; et, vaincues par Philippe, elles ne se relevèrent de l'échec humiliant de Chéronée (3) que pour subir le joug des Romains. Pausanias, qui voyageait dans la Grèce, vers le deuxième siècle de notre ère, ne la vit plus libre, comme aux jours de sa gloire, mais encore ornée des monuments et des ouvrages de ses principaux artistes. Quelques villes des premiers âges étaient, à la vérité, ruinées; mais le mal n'était pas aussi grand qu'on pourrait l'imaginer, d'après le récit de Strabon. Le sang dont Sylla avait fait regorger le Céramique était étanché (4). On montrait, à la vérité, les piédestaux et les niches d'un grand nombre

---

(1) Le mal datait de loin; car Démosthène dit qu'après la bataille de Mantinée, toutes les villes de la Grèce voulurent être maîtresses. *Philippic.* IV, §. 13.

(2) Les Grecs furent toujours divisés; et les assemblées amphictyoniques, au lieu de les rappeler à la concorde, les perdirent en fomentant l'ambition et les jalousies.

SAINTE-CROIX, *Introduct.*, p. 18.

(3) La patrie était perdue; le nombre des victimes des dissensions était si grand, qu'il était plus facile de lever une armée de bannis qu'un corps de citoyens avoués par l'état.

ISOCRAT., *Orat. ad Philipp.*, t. I, p. 370.

(4) Plutarch., *Vita Syllæ.*

de statues que les Romains avaient transportées en Italie. Les lords du Capitole avaient fait aussi main-basse sur quelques tableaux des grands maîtres; mais aucuns n'avaient osé profaner les chefs-d'œuvre de Phidias, auxquels il était réservé à un Écossais d'attenter (1). Ces pertes étaient moins sensibles, sur-tout depuis qu'Hérode Atticus avait réparé la ville de Thésée, le Pyrée, revêtu le stade en marbre du Pentélique, et réparé un grand nombre de cités de la Grèce. Hadrien avait relevé Corinthe et embelli le stade d'Olympie; l'Altis était encore paré des statues des héros et des vainqueurs couronnés dans ses fêtes. Éleusis, que Néron avait craint de souiller de sa présence (2), jouissait de son éclat; et des théories nom-

---

(1) M. Dodwell dit à ce sujet qu'il faut écrire sur le Pandroséon, ΕΛΓΙΝ ΕΠΟΙΕΙ, *Elgin fecit*. Mais, comme on ne s'est jamais avisé de graver le nom d'Érostrate sur les décombres du temple d'Éphèse, je pense que la consécration expiatoire proposée ne mérite pas d'être acceptée, parce qu'elle perpétuerait le nom du profanateur.

(2) Néron, parricide et couvert de crimes, savait bien que l'hiérophante lui aurait fermé les portes d'un sanctuaire qui n'était ouvert qu'à la vertu. « Tous ceux qui n'avaient point fait leurs efforts pour arrêter une conspiration, ou qui l'avaient fomentée; les citoyens qui avaient trahi leur patrie, livré un poste avantageux, une place, des vaisseaux à l'ennemi, ou qui lui avaient fourni de l'argent; en général les individus coupables d'avoir manqué aux devoirs d'honnête homme, étaient exclus de la communion aux mystères d'Éleusis. » Aristoph. Ran., v. 362, 368; Cic., *De Legibus*, lib. II. Il fallait même avoir vécu avec assez de bonheur pour que l'on ne pût pas être regardé comme un homme haï des dieux. ORIGEN. *contr. Cels.*, lib. III.

breuses fréquentaient ses temples. Tel était l'état de la terre classique au deuxième siècle; mais elle était loin d'avoir épuisé la coupe du malheur. Ses restaurations ne lui avaient pas rendu sa vigueur native; et elles étaient destinées à s'écrouler bientôt elles-mêmes, avec leurs monuments antiques, sous les coups des barbares.

On les vit paraître, ces peuples nouveaux, retranchés au milieu des glaces du Nord, dès le commencement du quatrième siècle. Les Scythes, les Hérules, les Goths, firent les premières incursions dans l'Orient; et, sous le règne de Justinien, leurs ravages devinrent aussi périodiques que les saisons. Chaque année, de nouvelles peuplades paraissaient sur la scène; et les Antes, les Huns, les Scytho-Sclaves, qui ravagèrent la Grèce, transformèrent sur-tout l'Attique et le Péloponèse en une vaste solitude, dont on ne parlait plus, même à Constantinople, que pour en arracher quelques tributs. La patrie des arts était oubliée, lorsque de nouveaux dévastateurs abordèrent à ses rivages. Vénitiens, Normands, Siciliens, tous non moins avides que les hordes d'Alaric, ne se montrèrent que pour dévorer; et le seul marquis de Montferrat s'occupa de reconstruire un ordre de choses stable sur les ruines amoncelées de la Morée, qui avait perdu son nom historique.

Maître de toute la presqu'île, à l'exception de Sparte, alors appelée *Mistra*, ce qui signifiait, dans la langue barbare de ce temps, *la capitale* (1), le

(1) Ce nom est dérivé de l'italien *Maestro*, que les Grecs ac-

marquis de Montferrat, ne voyant que des vassaux à exploiter, au lieu d'enfants des Grecs qu'il aurait fallu rappeler à leurs institutions glorieuses, introduisit la féodalité dans son nouveau royaume. Ainsi les divisions de thêmes et d'éparchies, qui dataient de l'ère des Césars de Bysance, furent remplacées par d'autres démarcations; et la Grèce eut ses ducs et ses comtes d'Athènes, de Corinthe, de Patras et d'Argos; des barons de Caritène (1), etc. Les blasons des preux furent arborés aux portes de l'acropole de Minerve, de la palamide de Naupli, de la citadelle Larissa, tandis que le pavillon de Saint-Marc flottait sur les remparts de Pylos, de Méthone, de Colonis (2), et

---

tuels prononcent *Mistro*, d'où on a fait celui de *Mistra*, par lequel les paysans désignent en général une capitale.

(1) Guy de la Roche, seigneur de Caritène, était fils de Ponce, neveu d'Otton de la Roche Ier, duc d'Athènes et de Rhode, héritier de ces duchés par la cession de son oncle, nommé en cette qualité dans une charte de l'abbaye de Belvaux de l'an 1259. Il fut père de Jean de la Roche, duc d'Athènes (Innocent III, epist. 110, lib. XIV, p. 557, *Nobilibus viris Odoni de Rocca domino atheniensi et nepoti ejus*). Guillaume de la Roche, duc d'Athènes, eut de son mariage avec la fille de Jean, duc de Patras, une fille, mariée en premières noces à Geoffroi de Cicon, seigneur de Caritène en Arcadie, et en secondes noces à Hugues de Brienne et de Liches, dont Gauthier de Brienne, quatrième du nom, fut duc d'Athènes par sa mère. Le duché d'Athènes passa ensuite de la maison de Brienne à celle d'Enghuien, et de celle-ci dans la maison de Cornaro, etc. (*Voyez* le nouveau supplément au Diction. de Moréry, Paris 1749).

(2) Les villes possédées par les Vénitiens en 1502 dans la

celui de Saint-Pierre au donjon de Monembasie (1). Si on pouvait s'en rapporter aux écrivains de ces temps, qui embrassent une période de plus de deux siècles, le Péloponèse était couvert de places fortifiées à la manière de nos anciennes gentilhommières (2), et d'une fertilité telle, que les Vénitiens retiraient de leurs possessions des droits annuels montant à trois cent mille écus d'or (3). Mais il est probable que ces faits étaient exagérés aux yeux de la chrétienté, pour engager ses princes à se croiser contre les Turcs, qui y avaient fait diverses irruptions.

Les temps de ferveur étaient passés; et les mahométans, après avoir envahi la Morée à diverses reprises, en demeurèrent seuls possesseurs par le traité de Passarowitz, conclu sous les auspices de la Grande-Bretagne et de la Hollande, en vertu duquel les Vénitiens cédèrent ce qui leur restait de possessions dans cette province. Cette ère d'esclavage effaça à son tour les noms de duchés, de marquisats, de comtés, de baronnies; et les nouveaux maîtres de la Morée firent

---

Morée étaient Arcadia, Coron, Napoli de Romanie, Malvasia, Sate-Milo (Lerne), Flecalia (Phygalia).

BERNARD DE BRYDENBACH, *Voyage à la Terre-Sainte*, c. 3.

(1) On voit, avant cette époque, Monembasie se donner au pape Pie II en 1460. BZOVIUS, t. XVII, n° 19, p. 323.

(2) Lucas Wading., *Annal. minor.*, t. VI, p. 437, ad annum 1469; *Epist. ad Cardin. Bessarion.* Præter civitates Moreæ, sunt ibi quasi trecentæ terræ munitæ, fortissimæ, munitissimæ.

(3) Peloponesus quanti esset emolumenti norant Veneti, cujus vectigalia auri trecenta millia nummûm quotannis efferrent. BZOV., *Annal. ecclesiast.*, t. XVII, n° 30, ad ann. 1463.

un grand sangiac, ou drapeau, de cette contrée. Ils procédèrent ensuite, suivant le canon de Soliman, au dénombrement des habitants chrétiens que le fer avait épargnés, afin d'établir le cens ou capitation. Cette lustration des Grecs asservis, faite en 1719, époque à laquelle l'auteur de la Henriade ressuscitait Sophocle sur le théâtre de la nouvelle Athènes (1), donna pour résultat soixante mille chrétiens mâles, depuis l'âge de douze ans jusqu'à l'extrême vieillesse (2). D'après cette base, on peut donc conclure que le grand-seigneur venait d'attacher à son joug environ deux cent mille raïas, restes d'une population qui avait autrefois couvert la presqu'île de plus de deux millions d'habitants.

Cependant les Grecs, sous le gouvernement des mahométans, à la faveur d'un siècle de paix, par l'effet naturel des mariages, et le retour de ceux qui s'étaient expatriés, ne tardèrent pas à se trouver plus nombreux qu'ils ne l'étaient au moment

---

(1) Ce fut la même année que Voltaire donna son OEdipe-Roi, imité de Sophocle.

(2) Sous Bajazet I, le nombre des chrétiens payant caratch dans la Turquie d'Europe, était de 1,112,000; sous Sélim, de 1,333,000 (Achill., Tarducci, p. 42, Ferrara, 1600). La conquête de Candie en ajoutait cent mille à ce cadastre; mais, au lieu d'être traités comme les Moraïtes, les conquérants poussèrent la cruauté contre eux au point de les porter au désespoir. La plupart étaient tellement pauvres, qu'ils vendaient leurs enfants pour vivre; et peu d'années après la conquête, plus de soixante mille avaient apostasié.

RICHARD, *Relat.*, p. 175, 176.

de la cession de leur pays au sultan. Les beys et les agas, qui avaient succédé aux gentilshommes vénitiens, en traitant les paysans comme des animaux utiles, au lieu de les écraser, ainsi que le commandait l'ombrageuse politique des provéditeurs de Saint-Marc, avait causé cette amélioration. Les villes se relevaient, la culture s'étendait; et la France, entrée en partage du commerce de l'Orient, répandit bientôt parmi les Turcs et les Grecs une aisance générale. Ses comptoirs établis à Naupli et à Patras, en polissant les mœurs par l'ascendant de la probité française, devenue historique, tendaient à hâter la civilisation. Un évêque visiteur, recommandé par Grégoire XIII au roi très-chrétien, avait parcouru l'Albanie et le Péloponèse dès 1584, afin de consoler les fidèles; et M. de Belfond, depuis consul à Coron, en protégeant le commerce, avait eu l'avantage d'y établir une mission catholique (1), et de relever le culte presque anéanti par les persécutions. La prospérité publique datait ainsi depuis plus d'un siècle, lorsqu'une peste affreuse, apportée de l'Égypte, éclata en 1756 dans la Morée, d'où elle enleva, dans le terme de cinq années, la moitié de la population.

Les tombeaux étaient à peine fermés, qu'on vit

(1) Pendant le règne de Charles IX, on établit, sous la bannière de France, des missions latines à Salonique, Patras, Athènes, Naupli de Romanie, Milo, Paros, Smyrne, Chio, Naxos, Négrepont, Saint-Érini, Alep, Damas, Seïde, Tripoli de Syrie. Les vases sacrés de tous ces établissements furent fournis par les frères du Saint-Sacrement de Paris.

éclater un nouvel orage. La Porte Ottomane se trouvait engagée dans une guerre désastreuse contre les Russes, lorsque des hommes, qui n'avaient rien moins en vue que l'affranchissement de leur pays, parlèrent de liberté dans un pays où ce nom n'était plus compris. Ils dirigèrent leurs vœux vers Catherine, en lui disant que c'étaient ceux de tous les Moraïtes, qui n'attendaient qu'un signal pour se ranger sous ses drapeaux. Séduite, ou feignant de l'être (1), l'auguste souveraine du Nord fit paraître pour la première fois dans l'Archipel le *labarum* de Constantin, reproduit sur ses glorieuses enseignes (2); une escadre libératrice fut envoyée aux Grecs; et Orlow aborda à Chimôva, port du Magne, le 18 février 1770, lorsqu'on niait encore dans le divan l'existence du détroit de Gibraltar, comme point de communication entre l'Océan et la Méditerranée (3). Quelques vais-

---

(1) Il suffit de lire les lettres de l'impératrice Catherine à Voltaire, pour se convaincre que son but principal n'était pas la délivrance des Grecs. Le roi de Prusse lui avait conseillé d'opérer une diversion en menaçant les Turcs vers le Danube et le Bosphore, afin d'intimider la Porte, et d'obtenir ainsi la cession de la Crimée, qui était alors l'objet capital de son ambition.

(2) La croix grecque (qui est le monogramme de Christ X), est l'emblême du pavillon impérial russe.

(3) L'ambassadeur d'une puissance étrangère ayant informé le divan qu'on préparait, dans la Baltique, une expédition destinée à menacer les côtes de la Grèce, on se contenta de rire de cet avis, comme du rêve d'un homme éveillé. Ayant répliqué, en disant qu'elle viendrait en suivant les côtes de Hol-

seaux mal équipés, et douze cents hommes de débarquement, firent éclater une révolte générale, qui prouva trop le peu que valaient alors les descendants de Léonidas et de Philopœmen, pour qu'il soit à propos d'en rapporter la honteuse histoire.

Cependant cette insurrection, dans laquelle les Russes se signalèrent par des actions héroïques, ne tarda pas à retomber sur les Grecs. Les Albanais, sortis de la Prévalitaine, du Musaché, des Dibres, de l'Acroocéraune et de la Thesprotie, après avoir repoussé les étrangers, ne se contentèrent pas d'égorger une multitude de chrétiens épouvantés. Comme leurs ancêtres, conduits autrefois par Pierre-le-Boiteux (1), ils pensèrent à se fixer dans la Morée, qu'ils venaient de délivrer. Ils y trouvaient d'anciens compatriotes établis à Lala et à Bardouni, qui avaient embrassé le mahométisme depuis deux cents ans (2). Ils se reconnurent à leur langage et à leurs mœurs;

---

lande, de France, d'Espagne, par le détroit de Gibraltar, on lui répondit, avec des cartes fabriquées sans doute par quelque derviche, qu'il n'y avait pas de détroit de Gibraltar; que le Grand-Seigneur, étant souverain des deux mers et des deux continents, savait là-dessus à quoi s'en tenir, et qu'on n'aimait pas les novateurs. Ainsi on n'apprit à Constantinople l'arrivée des Russes que quand ils furent maîtres de Coron; et alors on voulut bien *reconnaître* le détroit de Gibraltar.

(1) T. II, c. LXX, p. 594 de ce voyage.

(2) L'apostasie des Albanais eut lieu après l'expédition d'Alexis Laurédan en 1463; car sa relation porte que les Vénitiens pouvaient alors compter sur la coopération de trente mille Albanais chrétiens habitant dans les montagnes de la Morée. Bzov., *Annal.*, t. XVII, n° 30, p. 428.

et ils s'unirent, afin d'exercer les plus affreux brigandages. Pendant neuf ans, on ne vit qu'incendies, ravages, meurtres et oppression. Vingt mille chrétiens de tout âge et de tout sexe furent vendus à l'encan aux Barbaresques et aux Turcs de la Romélie; et ceux qu'on épargna se virent réduits à la condition des hilotes. Inutilement la Porte commandait; ses ordres, qui défendaient les excès, étaient foulés aux pieds, et la religion même était méconnue. En vain les moines des solitudes avaient protégé quelques peuplades; ils allaient périr avec elles, sans le secours du lieutenant-général de l'empire, Gazi Hassan. Ce brave des braves, qui s'était surpassé au combat naval de Tchesmé, parut inopinément dans le golfe d'Argos, au mois de juillet 1779. Débarquer, surprendre les Albanais épars, les tailler en pièces, et exterminer au passage de l'Isthme les hordes qui venaient à leur secours, fut l'ouvrage de quelques mois. Malgré cette rapidité, Hassan ne put atteindre quelques bandes répandues dans l'Arcadie et la Laconie, qui se réunirent aux Schypetars de Lâla et de Bardouni, que je ferai connaître.

Gazi Hassan rétablit ainsi la paix au milieu des ruines du Péloponèse. Il ne pouvait pas rendre la vie à ceux que le fer avait moissonnés; mais il aurait dû exiger la restitution des esclaves vendus à l'étranger, rappeler une multitude de familles passées dans l'Asie mineure; et ces vues ne le frappèrent pas. Meilleur soldat qu'administrateur éclairé; il avait reconquis un désert et des tombeaux; et il ordonna le dénombrement des hommes errants dans ces solitudes,

afin de fixer la capitation, sans s'inquiéter si on pouvait la payer. Le recensement fait à cette époque ne présenta pas une population de cent mille ames; et cependant on maintint le nombre des caratchs sur l'ancien pied. On aggrava encore le sort des contribuables, en détachant le Magne du contrôle de la province, a laquelle on fit supporter sa capitation; de sorte que les chrétiens spoliés eurent à payer trois caratchs au lieu d'un. Telle fut l'issue des événements de 1770, qui coûtèrent la vie, la liberté ou l'expatriation à plus de quatre-vingt mille individus.

Le calme qui succéda aux secousses dont la Morée avait été agitée ayant permis à ses habitants de se reconnaître, chacun rechercha ses proches et ses amis, comme on tâche de reconnaître ses compagnons d'armes au milieu des rangs éclaircis des légions après une bataille. On se réunit par essaims; les moines, accourus des couvents de Saint-Luc en Béotie, de la vierge-de Méga Spiléon, de Saint-Lavrenthios de Salamine, et des Météores même de la Thessalie, se mirent à la tête de quelques troupes de paysans, auxquels ils donnèrent l'exemple du travail. On commença à ensemencer les terres; on releva des villages; et on allait rebâtir les villes incendiées, lorsque, du sein des champs depuis long-temps incultes, sortit une peste meurtrière, qui se manifesta en 1781, et ne cessa qu'en 1785 de frapper un peuple accablé de maux..

C'en était fait de la Morée; ce qui restait de ses habitants fuyait vers l'Asie mineure, et l'émigration continuait en 1789, quand le bruit du canon qui

venait d'ébranler le trône des Bourbons, retentit jusqu'aux rivages de la Grèce. Les Moraïtes s'arrêtèrent à ce signal, lorsqu'on leur dit qu'une disette, vraie ou factice, désolait le royaume le plus fertile de l'Europe. Le pavillon de France, que le Péloponèse avait vu si longtemps flotter dans ses ports, fit alors place à celui des Schypetars d'Hydra et de Spezzia, qui achetaient des grains pour Marseille. Le prix qu'ils en offraient réveilla de nouvelles espérances, et l'agriculture se ranima. Les Grecs qui émigraient rentrèrent dans leurs villages; de nouveaux colons arrivèrent parmi eux; et les Turcs, en fermant les yeux sur les défenses ordinaires de l'extraction des grains, connurent, par instinct, leurs véritables intérêts. Le laboureur, encouragé, redemanda les moissons aux campagnes fertiles de l'Élide, de la Messénie et du Stényclaros. Les gorges de l'Arcadie se repeuplèrent; l'Argolide et la Corinthie refleurirent; et, tandis que la France entière courait aux armes, on cultivait pour elle des champs étrangers.

Ce grand changement occasionna, dans la Morée, une révolution commerciale tellement favorable, que sa population s'accrut, et s'élevait, en 1798, à deux cent quarante mille chrétiens et quarante mille Turcs. Vers le commencement du dix-neuvième siècle, la prospérité était stationnaire. Mais les guerres d'Espagne, et le blocus continental, conception qui sera tôt ou tard fatale à l'Angleterre, ne tardèrent pas à donner une impulsion aussi favorable au commerce de la presqu'île que celle qui lui avait été imprimée par la révolution de France.

Cependant on ne remarqua pas une augmentation nouvelle dans le nombre des habitants; et depuis le retour de la paix, la Morée est tombée dans un état de langueur, indice d'une maladie organique. Les beys, les agas turcs, et les grands propriétaires, qui rivalisent avec eux d'avidité, ont flétri le travail du cultivateur, parce qu'ils l'ont réduit à la condition de journalier, en se constituant exclusivement accapareurs et marchands. Plus occupés de s'enrichir que de conserver afin d'améliorer les ressources territoriales, ils ont laissé détériorer les denrées céréales, en négligeant d'épurer et de choisir les semences. Pour cultiver une plus grande étendue de terrain, on a fait les labours à la hâte; et la terre, mal préparée, ne rend plus ce qu'elle donna aux jours de sa revivification. Les seigles de l'Élide soutiennent seuls encore leur réputation : mais les froments sont en général maigres, mêlés d'ivraie, et regardés comme de dernière qualité, dans le commerce. Il est probable que la décadence de l'agriculture entraînera celle de la population; voilà ce qu'on peut affirmer. Les Moraïtes, accoutumés maintenant à s'expatrier, passeront alors sans regret dans un autre pays, à moins de quelques circonstances particulières, qui changeraient le système actuel des grands propriétaires.

Malgré les catastrophes que le Péloponèse a éprouvées, ce pays est encore regardé comme un des gouvernements les plus importants de l'empire ottoman. Son visir compte sous sa juridiction vingt cantons divisés dans l'ordre suivant, auxquels nous ajouterons les capitaineries du Magne, quoique suffragantes du

capitan pacha, afin d'offrir son tableau comparé aux provinces anciennes.

Sangiac ou Drapeau de Morée (1), *divisé en cantons et capitaineries.*

PROVINCES anciennes.	CANTONS et CAPITAINERIES.	NOMBRE de leurs bourgs et villages.	ÉTENDUE des CANTONS.
Corinthie.	Corinthe.....	111	Comprend l'Isthme au-delà de Mégare, la Corinthie, l'Épidaurie; à l'occident, la Sicyonie, Pellène, la Stymphalide et Phénéon.
Argolide...	Argos.....	23	La vallée de l'Argolide, depuis le Trété jusqu'à la mer; et au midi, tout le territoire enveloppé par le mont Parthénius, jusqu'à la Cynurie.
	Naupli.. ...	33	L'Argolide, depuis Thyrinthe jusqu'au port Bisati près le cap Acra, la Trézénie et l'Hermionide.
Laconie..	St.-Pierre....	20	L'ancienne Cynurie.
	Mistra (Sparte)	118	La vallée de l'Eurotas, et le cours des rivières et des torrents qui y affluent.
	Monembasie..	54	Les montagnes, depuis l'Asopus de Danville jusqu'au cap Malée.
	TOTAL....	359	

(1) Sangiac ou drapeau est ce que les Grecs du Bas-Empire appelaient *bannière :* Βάνδον οὕτω καλοῦσι Ῥωμαῖοι τὸ σημεῖον, τὰ ἐν πολέμῳ (Suidas). Il est probable que dans la suite on distribua des terres *en colonie*, qui formèrent des divisions pareilles à nos baronnies. Enfin les Turcs, qui envahirent toutes les propriétés, donnèrent à cette démarcation l'extension qu'elle a maintenant.

PROVINCES anciennes.	CANTONS et CAPITAINERIES.	NOMBRE de leurs villes, bourgs et villages.	ÉTENDUE des CANTONS et des Capitaineries.
Eleuthéro-Laconie, ou pays du Magne.	REPORT...	359	
	Capitaineries.		
	Iannichianica.	44	Première capitainerie, chef-lieu du même nom, une heure de Calamate.
	Stavropighi..		2° *Id.*, chef-lieu, Chitriès.
	Andravitza...		3° *Id.*..... Scardamoula.
	Zigos		4° *Id.*..... Platza.
	Autonomies.		Ces quatre divisions contiguës occupent de l'ouest à l'est environ douze lieues d'étendue en longueur, entre le mont Taygète et le golfe de Messénie.
	Coutouphari..	1	Ville autonome, sous la protection du Bach Bagou, chef du Magne, nommé par le Capitan pacha.
	Chimôva.....	1	Bourgade autonôme indépendante.
	Capitainerie.		
	Diro.....		Son territoire s'étend sur la côte, jusqu'au cap Gros.
	Anarchie.		
	Cacovouni...	11	Le cap Ténare et les montagnes voisines, les Cacovouniotes, ou Cacovouliotes, sont entièrement anarchiques, sans lois et sans chefs.
	Capitaineries.		
	Mila	47	Revers oriental du Taygète, confine avec Mistra, comprend le territoire de Las et de Gythium.
	Castégnitza...		Les hauteurs du Taygète et le défilé des Portes, qui conduit de la Laconie dans la Messénie.
	Trinassa.....		Les environs de Crocéa et les îles voisines; elle prend son nom de Trinassus.
	Marathonisi..		Le fond du golfe de Colokytia; résidence du Bach Bagou.
	TOTAL....	463	

PROVINCES anciennes.	CANTONS.	NOMBRE de leurs villes, bourgs et villages.	ÉTENDUE des CANTONS.
	REPORT....	463	
Messénie..	Calamate	10	L'espace compris entre la rive droite du Pamissus et l'Aris de d'Anville.
	Imlakia	37	Chef-lieu, Courtchaoux, villages appartenant au sultan; c'est la vallée du Stenyclaros.
	Androussa ...	87	Le centre de la Messénie et le rivage de son golfe, depuis le Pamissus jusqu'au Bias.
	Coron.....	76	La pointe méridionale de la Messénie.
	Modon.....	54	Le territoire compris entre les monts Thémathea, Ægaleus et la mer.
	Navarin	36	L'occident de la Messénie, depuis le mont Ægaleus jusqu'à la hauteur de l'île Proté.
	Arcadia.....	106	La Messénie septentrionale et la Triphylie.
Elide.....	Gastouni	112	L'Élide proprement dite.
	LAla.....	1	Forme une anarchie indépendante dans le mont Pholoé.
Achaïe ...	Patras.....	94	L'Achaïe.
	Vostitza	25	
	TOTAL....	1,101	

PROVINCES anciennes.	CANTONS.	NOMBRE de leurs villes, bourgs et villages.	ÉTENDUE des CANTONS.
Arcadie.	Report....	1,101	
	Calavryta.....	95	Le nord de l'Arcadie et une portion de l'Achaïe.
	Tripolitza....	77	La Tégéatide, Mantinée, jusqu'aux frontières de la Laconie.
	Caritène.....	130	Le cours de l'Alphée et de tous ses affluents, à l'exception de l'Érymanthe, du Ladon et de l'Olbius.
	Londari.....	18	Les Hermès; autrefois ce canton n'en faisait qu'un avec celui de Caritène.
	Total....	1,421	

Telles sont les divisions modernes adaptées aux démarcations historiques du Péloponèse, que j'ai cru indispensable de classer dans un tableau synoptique, avant d'entrer dans les détails de sa topographie.

CHAPITRE XCVII.

Achaïe. Patras. Monuments, inscriptions, ruines, état moderne de cette ville; sa latitude, déterminée par Beauchamp.

Je crois inutile de répéter ce que les anciens ont écrit au sujet des origines mythologiques de l'Achaïe. Ainsi je passerai sous silence l'histoire de Xuthus et de ses fils (1), les querelles des Iones et des Achéens, les dissensions survenues entre les fils de Codrus et de Nélée, et l'histoire des émigrations des peuplades dont ils furent les chefs. Je ne dirai pas non plus comment l'Achaïe, après avoir joui de l'éclat des prospérités, passa sous le joug des Romains, destinés eux-mêmes à disparaître du livre de vie, comme ces astres autrefois connus, dont on assigne encore la place parmi les constellations, mais qu'on ne voit plus briller dans le vaste empirée.

L'Achaïe, primitivement appelée Égialée, à cause de sa situation au bord de la mer, comptait dans l'étendue de son territoire douze cités florissantes (2), dont il n'existe plus que Patras. Les Grecs, accoutumés à rattacher leurs histoires aux dieux ou bien aux héros, se plaisaient à raconter que cette ville avait été fondée par Eumèle (3), auquel Triptolème,

---

(1) Pausanias, *Achaic.*, lib. VII, c. 1.

(2) *Id.*, lib. *id.*, c. 6.

(3) *Ibid.*, c. 7.

venu de l'Attique, avait appris l'art de bâtir et de semer du blé. Il est probable, d'après cette tradition, que ce fut sous le niveau de l'équerre qui dirigeait les constructions cyclopéennes que les colons de l'Égialée élevèrent la première enceinte destinée à protéger leurs habitations, puisqu'elle fut appelée Aroé, ou ville des laboureurs. Ils avaient, dans la suite, bâti Anthée et Messatis, lorsque les Achéens avaient chassé les Iones de cette contrée, leur chef Patræus agrandit et fortifia Aröé, à laquelle il donna son nom (1), sans pouvoir faire oublier celui qu'elle porta primitivement, puisqu'on le trouve reproduit jusque sur les médailles romaines (2). Il paraît que, depuis la restauration d'Aroé par Patræus, la ville avait joui d'une longue paix, lorsque ses habitants s'engagèrent dans une expédition qui avait pour but de secourir les Étoliens contre les Gaulois. Pausanias, qui raconte cette entreprise, dit que ceux des Pa-

---

(1) Pausan., *ibid.*, ἀξιόλογος πόλις; Strab., lib. VII, p. 387; Cicero, lib. VII, *Epist.* 28; lib. XIII, *Epist.* 17; lib. XVI, *Epist.* 1; Plin., lib. IV, c. 4; Steph. Byz.; Constant. Porphyrogen., *Them.*, lib. II, *Them.* 6.

(2) Les médailles les plus communes de Patras portent à l'exergue C. A. A PATR.

J'y en ai trouvé deux autres moins connues.

Argent. TI. CLAVDIVS CAESAR AVG. GERM. Tête nue de l'empereur à gauche.

R. LIBERIS AVG. COL. A. A P.

Bronze. Tête d'Adrien, légende fruste.

R. Légende fruste; Minerve debout à gauche, tenant dans sa main droite une petite victoire, appuyée de la gauche sur son bouclier et la haste; chouette à ses pieds.

tréens échappés au fer des barbares furent tellement effrayés, qu'au lieu de rentrer dans leur ville, ils se retirèrent dans les places voisines, telles qu'Anthée, Messatis, Boline, Argyre et Arbas. Depuis cette catastrophe, Patras n'avait fait que décliner; et elle était menacée d'une destruction totale, lorsque après la bataille de Nicopolis, Auguste ordonna de la relever. Soit qu'il la jugeât propre au commerce, ou plutôt à devenir un arsenal pour ses flottes, il y envoya des vétérans; et usant du droit des dévastateurs, il dépeupla les villes de l'Étolie, pour transporter leurs habitants dans sa nouvelle colonie, qui fut appelée : *Colonia Augusta Aroe Patrensis.*

Saint André avait déja annoncé l'évangile aux Patréens, et souffert le martyre parmi eux, lorsque Pausanias visita Patras. Les travaux de son restaurateur en avaient fait une des principales villes du Péloponèse. Le commerce y florissait. Elle était ornée de temples, de portiques, d'un théâtre et d'un odéon, qui ne le cédait en magnificence qu'à celui d'Hérode Atticus. Le rivage de la mer était bordé d'édifices consacrés aux divinités protectrices de la Grèce et de l'Achaïe. Les propylées étaient embellis des statues des héros indigènes (1). On voyait près du port les figures en bronze de Mars et d'Apollon; un bois sacré s'étendait au-delà; on apercevait, dans la plaine, les temples d'Apollon et de Cérès; et, non loin de ce dernier, on montrait une fontaine pro-

(1) Ces statues, qui étaient dorées, représentaient Patreus, Preugène et Athérion. PAUS., lib. VII, c. 20.

phétique, dans laquelle on consultait les maladies. De toutes parts, on apercevait des monuments et des autels, à l'ombre desquels s'élevait en silence l'humble métropole des chrétiens, qui n'étaient encore connus dans la Grèce que par les persécutions auxquelles ils étaient chaque jour exposés.

Parmi tant d'édifices et d'oratoires consacrés aux faux dieux, les Patréens en avaient dédié un spécialement à Diane, qu'ils avaient bâti dans leur citadelle, et où elle était adorée sous le nom de *Laphria*, la Débonnaire. A côté de ce sanctuaire, Minerve Panachéenne avait ses autels; mais, quoique protectrice de l'Achaïe, Diane l'emportait sur elle dans l'adoration publique. Son culte était répandu de tous côtés, et aucune ville ne possédait, dans le deuxième siècle, plus de temples et de statues que celle de Patras. Ce fut donc à retrouver les débris de tant d'objets, et les traces de la colonie d'Auguste, que je m'appliquai, à mon arrivée dans le Péloponèse.

La banlieue de Patras, à l'époque la plus brillante de sa restauration, se terminait un mille au nord de la citadelle actuelle, sur le chemin de Sichèna. Sa longueur, en tirant du nord au midi, était de deux milles, sur une demi-lieue d'orient en occident. C'est dans ce cadre, moins rempli qu'il n'était autrefois, que se trouve placée la ville moderne. Sa forteresse, renversée par l'explosion d'un magasin à poudre, laisse apercevoir, au milieu de ses décombres, qui sont ceux de l'antique acropole, des pierres artistement taillées, des fûts, ainsi que des tambours de colonnes en marbre, des chapiteaux et des frises, avec des

ornements d'architecture, qui avaient été vus par Spon. (1), A la face d'un bastion situé au nord, on remarque, dans une niche, une belle statue en marbre. A sa pose légèrement inclinée, comme si elle décochait une flèche; à sa draperie élégante, à la délicatesse de son sein virginal, on peut raisonnablement penser que c'est la Diane Étolienne de Naupacte. La tête et les mains de cette statue manquent; mais le torse est si bien conservé, quoique déja rajusté, qu'il mériterait une plus noble destination que de rester encadré dans le revêtement d'un bastion. Il serait, je pense, difficile de déterminer l'emplacement du temple de Diane Laphria, quoique quelques soubassements portent à croire qu'il se trouvait tout auprès. Au revers du mur austral, on voit, dans la maçonnerie, un bas-relief avec deux figures sans tête, dont l'une paraît, à la peau de lion, être un Hercule, ou bien Bacchus; et l'acquisition de ce fragment, malgré sa mutilation, ne serait pas à dédaigner. On chercherait vainement à travers les décombres, quelques traces du tombeau d'Érypyle, fils d'Évemont. Vers le donjon, on montre une fontaine antique; sur les linteaux de la porte d'entrée, on lit les noms des archontes patréens des derniers âges; on y voit aussi une statue mutilée; et au-dessus d'un hangar, quelques lettres grecques d'un beau caractère, mais qui ne forment aucun sens.

(1) « J'y vis, dit Spon, une fort belle colonne de marbre blanc; et tout auprès, un chapiteau de même étoffe. »

Si on sort de la citadelle par la porte ouverte à l'orient, on passe sous un beau platane qui ombrage une fontaine alimentée par les eaux des aqueducs. C'est là le rendez-vous ordinaire des Turcs, *qui s'y promènent des yeux*, sur l'étendue d'une campagne couverte de vignobles entremêlés de parcs plantés d'orangers et de citronniers. En remontant cinq cents toises environ au nord, on arrive aux aqueducs qui couronnent un petit vallon couvert de vignobles. Pausanias, qui ne parle pas de ces hydragogues, me porterait à croire qu'ils furent construits postérieurement à son voyage; et leur architecture, qui est romaine, se compose de deux rangées d'arcades superposées, construites en pierres de taille. Le canal supérieur, détruit en plusieurs endroits, n'a pas été réparé depuis long-temps; et celui d'en bas, qui suffit aux besoins de Patras, serait lui-même tombé en ruines, sans la nécessité de procurer de l'eau à la ville.

Tel est sommairement ce qu'on remarque dans les ruines de l'acropole de Patras et au versant oriental de Scato-Vouni, dénomination de la montagne sur laquelle elle est située. Mais en partant de son bastion septentrional, pour descendre sur la route de Vostitza, on trouve à mi-côte une fontaine avec un buste en marbre blanc extrêmement mutilé, qui jetait l'eau par les seins, sur lequel je n'ai plus vu l'inscription rapportée par Chandler. Arrivé au bas de la montagne, si on laisse à gauche le quartier de la ville appelé Vlatéro, on a devant soi, au couchant, les vignes affectées à la dotation du monastère de

Saint-Michel-Achéen (1), héritier d'un territoire jadis consacré à Cybèle. Des fouilles que j'ai vu pratiquer dans ce terrain en 1816, m'ont fait connaître que la ville se prolongeait de ce côté, parallèlement au rivage de la mer. Les soubassements d'un grand édifice, ainsi que des colonnes et des chapiteaux, me portent à croire, d'après le récit de Pausanias, que c'est le lieu où l'on voyait le temple de Dindymène, dans lequel Atys recevait un culte particulier (2). Il est probable que j'aurais pu avoir des preuves de cette conjecture, si l'inquiétude d'un gouvernement ombrageux avait permis de faire des excavations plus profondes. Indépendamment des objets qu'on en a exhumés, on y trouva alors un superbe bas-relief orné de vierges canéphores (3), portant des flambeaux, qui fut acheté par M. Zanini, consul d'Autriche.

Des vignes de Vlatéro, en tournant un mille au midi, on arrive aux douanes, près desquelles on voit un môle délabré servant à abriter les barques; les magasins appelés *sérails*, dans lesquels on dépose les raisins de Corinthe (uva passa); des hangars habités par les pêcheurs, et des établissements où se font les salaisons des sardines. En face, à l'occident, on a de-

---

(1) Monastère situé au canton d'*Ægium* ou Vostitza, comme je le dirai ci-après.

(2) Paus., lib. VII, c. 20.

(3) Filles nubiles, qui portaient des corbeilles sur leurs têtes, dans certaines cérémonies de Diane, pour annoncer qu'elles étaient fatiguées du poids de leur virginité. *V.* Κανηφόρος, *in Etymolog.*

vant soi la rade sur laquelle les vaisseaux trouvent un ancrage de bonne tenue, mais exposé aux vents impétueux du sud-ouest. En continuant de longer la plage au midi, après avoir traversé plusieurs ruisseaux, et côtoyé des vignobles, on ne tarde pas à reconnaître l'entrée de l'ancien port, indiqué par les restes de deux jetées parallèles, dont les fondements sont à peine couverts par la mer. A leur extrémité, on distingue les bases de deux tours de cent vingt pieds de diamètre, bâties en regard, qui servaient probablement à en défendre l'entrée, et à soutenir une chaîne pour fermer ce mouillage. C'était sans doute au bout de ces chaussées formant un double môle, qu'étaient placées les statues de Mars et d'Apollon, symboles de la guerre et des arts, enfants du commerce maritime (1). On serait même tenté de croire que le temple de Vénus, fille d'Amphitrite, était bâti de ce côté sur quelque terrasse élevée dans la mer; car on y voit encore à fleur d'eau plusieurs tambours de colonnes cannelées de marbre blanc, et de grandes pierres de taille, qu'on retire en temps de calme, pour les employer aux constructions de la ville moderne. Le double môle, flanqué de tours, orné de statues et peut-être d'un temple, donnait entrée dans un port semblable au lac d'une naumachie, qui avait un mille de diamètre depuis la grève jusqu'à l'endroit appelé maintenant Ypsila-Alonia (les hautes aires), sur un rayon transversal de cinq cents toises. Ce bassin, qui fut successive-

(1) Pausanias, lib. VII, c. 21.

ment la Darce des Romains et des Vénitiens, est maintenant entièrement comblé. Ce n'est point, comme le dit Chandler, par les alluvions de l'Achéloüs, mais bien par les éboulements du mont Panachaïcos ou Voda, que les ruisseaux et les torrents y déposent sans cesse, qu'un pareil attérissement et celui de la côte se sont opérés. Les eaux qui y séjournaient encore il y a vingt-cinq ans, rendaient l'air de Patras tellement insalubre, que peu d'étrangers pouvaient s'y acclimater; et c'est encore de ce cloaque mal assaini, que sortent les fièvres qui affligent les habitants, quoique les défrichements aient déja produit une amélioration sensible dans l'état habituel de l'atmosphère.

A la gauche de ce port, on voit quelques moulins employés à la fabrique de la poudre à tirer, et au nettoyage du riz; et plus avant dans les terres, un téket de derviches ainsi que l'église de saint André, apôtre. L'opinion commune et les observations veulent que ce dernier emplacement soit celui du temple de Cérès. Près de cette enceinte, on remarque encore la fontaine que la crédule superstition consultait, afin de connaître, par la divination au moyen d'un miroir, l'issue des maladies de ceux pour lesquels on interrogeait la Naïade de cette source (1). Elle est maintenant séparée de l'enceinte religieuse par un mur solide, dans lequel on reconnaît une substruction hellénique. Comme autrefois, on y descend par quelques degrés; mais ses eaux, encaissées d'une margelle, ne forment plus

(1) Paus., lib. VII, c. 21.

un cours extérieur. Leurs vertus divinatoires sont oubliées; et cependant les Patréens se rendent encore en foule à cet agiasma, le jour du panégyri de saint André, afin de boire de ses eaux, qui sont regardées comme un spécifique contre toutes les maladies.

On ne retrouve plus, parmi les décombres du temple de Cérès, que quelques traces de l'église de saint André; et la pierre fétide qu'on y montrait encore du temps de Spon, a disparu. Mais en revanche, on fait toujours voir aux fidèles le sarcophage de l'apôtre dont la relique, transportée à Rome, fut profanée par les soldats du connétable de Bourbon, lors du sac de cette ville (1). A la vérité, il faut toute la perspicacité des yeux de la foi pour reconnaître le saint cénotaphe dans un morceau de frise antique renfermé dans une petite chapelle à peine abritée par un toit de tuiles gercées, soutenues sur des roseaux. L'intolérance turque a renversé la basilique, qui était un ouvrage somptueux de la magnificence des empereurs chrétiens; et il ne reste aux Grecs, pour prier, que ce fragile sacellum, objet de leur vénération. Un cordon de murs enveloppe à l'extérieur une quantité de colonnes brisées, de chapiteaux renversés, et le cimetière des Latins, dont le terrain appartient à la France, qui est menacée d'en être expropriée, depuis qu'un de ses drogmans, qu'on a inutilement poursuivi à Constantinople, en a vendu les titres à l'archevêque grec (2).

---

(1) Guic., Sacco di Roma.

(2) La France avait eu, dans l'Orient, la sage précaution de

Le bois sacré, qui offrait une promenade délicieuse aux Patréens, devait occuper l'espace connu maintenant sous le nom de vignes de Calamogdarti. Il commençait à peu de distance du temple de Cérès, en s'étendant sur le chemin qui conduit à Pharès. Un pavé en mosaïque, très-facile à déblayer, dont on voit même une partie dans un fossé voisin de la mer, sert à faire reconnaître un des temples qui y existaient. Les attérissements formés de cailloux recouverts de terre végétale, n'ont pas empêché d'y trouver des bas-reliefs (1), des cippes avec des inscriptions (2); et il est probable que les recherches qu'on pousserait de ce côté conduiraient à des découvertes nouvelles.

---

stipuler, dans ses capitulations commerciales, jusqu'aux lieux destinés à la sépulture de ses enfants. Elle savait que la haine des sectes imposait l'obligation de prendre une précaution inconnue des anciens, qui ne se mêlaient point du culte de Jupiter Peregrinus, et qui ne poussèrent jamais l'intolérance jusqu'à refuser aux étrangers, ni aux ennemis, un dernier asyle dans le sein de la terre; le droit même de la haine s'éteignant aux portes du tombeau.

(1) Parmi ces bas-reliefs, j'en ai vu un représentant Apollon et un satyre, ainsi qu'une tête de bœuf en pierre de grandeur naturelle, qui sont maintenant placés au-dessus d'une fontaine dans la maison d'un Grec.

(2) Ces inscriptions sont :

ΧΑΡΙΤΟΣ ΧΑΙΡΕ.

.....ΙΡΕΝΑΝ
.....ΧΙΖΗCAÇ.
ΕΤΗ ΑΓ.

Six cents toises au nord-nord-est du kiosque de Calamogdarti, en remontant vers Patras, on arrive à l'esplanade de Ypsila-Alonia, qui borde l'ancien port au levant. Un mur bâti en retraite, que Spon et quelques voyageurs ont pris pour un amphithéâtre, était le quai auquel s'amarraient les vaisseaux, comme on peut encore en juger par quelques anneaux en fer scellés dans les pierres. Au-dessus se trouvait le temple de Neptune, dont on a découvert les colonnes et les chapiteaux en marbre blanc (1). Je pense aussi que la chapelle de la déesse Sotiria (santé), attribuée à Eurypyle, existait à peu de distance au nord, près d'un puits, où l'on reconnaît les fondements de murailles très-anciennes. Quoi qu'il en soit de ces conjectures, il est certain que les champs de Ypsila-Alonia furent un des beaux quartiers de Patras. Le soc de la charrue y met journellement à découvert une quantité de briques, de fragments de marbre et de plaques de mosaïques, qui prouvent la quantité d'édifices publics qui l'ornait aux temps où florissait cette ville opulente.

Le chemin creux qui conduisait de l'Agora (que je crois être le bazard actuel de Saint-Georges) à la partie basse de la ville, séparait Ypsila-Alonia du

---

(1) On a déterré dans cet endroit un chapiteau corinthien de la plus belle conservation, et un autel ou piédestal en marbre, sur lequel on lit ces mots :

L. CVRTIVS
ONESIPHORVS
AIPICIANCE.

temple de Bacchus Ésymnète (1), situé dans le jardin actuel du consulat de France. Pausanias dit qu'il était près de la mer; et comme le port remontait jusque-là, on voit ses ruines au lieu qu'il indique. Il est étonnant que Spon, qui visita ce local, n'en parle pas; car la cella construite en briques devait être à découvert. L'intérieur de l'édifice, que j'ai fait nettoyer, offre maintenant aux curieux une aire en mosaïque divisée par losanges formés de petits cubes de marbre rouge et blanc, qui devaient produire un effet agréable. Avant que j'eusse fait déblayer ce pavé de la nef, on avait trouvé tout auprès une statue de Philippe portant pour inscription sur sa base : ΥΠΝΟΣ ΦΙΛΙΠΠΟΥ, *sommeil de Philippe* (2); et

---

(1) Bacchus Ésymnète, ou robuste. Paus., lib. VII, c. 24 et 26. Cicéron compte cinq Bacchus différents, *De Nat. Deorum*, lib. III, c. 32.

(2) Cette statue rappelle, dit-on, une particularité de la vie de Philippe. Le roi, vêtu du costume macédonien, qui ressemble à celui des Schypetars et des Écossais, est représenté endormi, dans une posture indécente, après le gain d'une bataille. Réveillé par un des captifs qu'on avait amenés devant lui, et qui lui crie : *Souffriras-tu qu'on vende comme esclave un de tes amis;* Philippe, qui le fit approcher, ayant appris de lui l'attitude dans laquelle il se trouvait, et dont les spectateurs riaient, lui accorda la liberté, en disant, *que cet homme était de ses amis.*

On a, depuis peu, découvert dans un autre lieu une statue semblable; ce qui prouve que les arts ont, de tout temps, été les courtisans empressés des princes, pour immortaliser leurs moindres actions.

j'y ai depuis déterré une tête dont le type est celui de Bacchus.

J'ai dit que l'agora dut occuper le lieu où se trouve le bazard de Saint-Georges; et il est probable qu'on y retrouverait les soubassements des temples de Jupiter Olympien, de Junon et d'Apollon, en pratiquant des fouilles. Mais si on ne peut que former des inductions sur leur position, on connaît en revanche l'odéon, qui existe en entier dans l'enceinte des maisons et des jardins de M. Strani, consul de Suède. Le théâtre, qui n'en était pas éloigné, se reconnaissait encore de mon temps à une cavité demi-circulaire ouverte à l'occident au-dessous des boucheries. Enfin il serait possible que l'église de Sainte-Catherine, détruite par les Turcs en 1770, eût remplacé le dépôt dans lequel on renfermait les statues de Bacchus, qui avaient pris leurs noms des différentes villes de l'Achaïe dans lesquelles il était honoré.

Sur le chemin de Messatis, qu'on prend pour se rendre au monastère d'Omblos et dans la partie supérieure de la vallée du Mélas, on remarque encore, au sortir de Patras, des constructions romaines en briques, à l'endroit où Pausanias place un temple d'Esculape. Un peu plus loin, on montre un tombeau de famille voûté et garni de niches destinées à déposer des urnes funéraires. La mosquée de Sainte-Sophie, l'église métropolitaine et plusieurs édifices sont ornés de colonnes de marbre. Il est peu de maisons particulières qui ne possèdent quelques débris d'architecture. On remarque des frises enveloppées dans des ma-

çonneries vulgaires. On lit sur plusieurs bornes des inscriptions mutilées; et celle d'un certain Apuleius, qui fut probablement un grand personnage, encaisse maintenant l'auge d'une fontaine où l'on abreuve les bestiaux (1). Plusieurs autres légendes, dont on se souvient vaguement, ont disparu; et malgré les ravages du temps et des hommes, Patras pourrait, avec des soins, former un musée intéressant de ses antiquités (2). Cette idée de revivifier les villes du Péloponèse par les débris de leurs monuments et leur numismatique, m'a souvent souri, lorsque je rêvais au bonheur de ce royaume. Avec quels transports les Grecs verraient se reproduire leurs villes? avec quel intérêt les voyageurs les visiteraient encore, si un pareil projet pouvait s'exécuter? Sparte, Argos, Corinthe, Olympie, Élis, possèdent des trésors ignorés, que des mains libres exhumeraient du sein de la terre. Nous vous reverrions, superbes ouvrages

---

(1) M. APPVLEIVS
PR. M.....
OB HONOREM.

(2) Parmi les marbres épars dans la ville, j'ai relevé les fragments suivants de quelques inscriptions :

A l'escalier de la synagogue,

ΑΨΚΕ... ΔΕΚΙΔΑΝΙΗΑΘΥ... ΤΙΜΟ... ΤΑΕΓΑΗ
ΠΙΕΙΩΤΕΝ... ΟΝΣΡΙΑΣ.

Dans l'église métropolitaine,

L. MARCIORVH...
SHA..... PAR.

des artistes de Sicyone; nous reverrions l'expression des brillantes conceptions de tant de statuaires, les décrets, les consécrations, les apothéoses des ministres des dieux et des hommes, les zodiaques de l'Uranie antique; et le domaine de l'histoire s'agrandirait.... Mais ces temps de régénération sont-ils probables? Qui oserait en concevoir l'espérance, lorsque la dernière peuplade chrétienne de la Grèce, Parga, objet des regrets de toutes les ames généreuses, a vu céder ses autels, ses foyers et les tombeaux de ses ancêtres aux mahométans, par un gouvernement civilisé?

L'astronome français Beauchamp a déterminé la latitude nord de Patras par le trente-huitième degré, douze minutes, quarante-une secondes; et quoique plus septentrionale qu'Athènes, son climat est incomparablement plus chaud pendant l'été et plus doux en hiver. La ville, maintenant concentrée, comme au temps d'Alcibiade (1), à l'orient et au midi de la citadelle, se trouve éloignée d'environ un demi-mille de la mer. Cette position, qui occasionne quelques difficultés pour l'emmagasinement des marchandises, n'empêche pas qu'elle ne soit la première et la plus importante échelle de la Morée. Ses raisins secs y attirent une grande quantité de vaisseaux du nord, qui les soldent en espèces au comptant et souvent même par anticipation. Cette branche de commerce, jointe

(1) Ce fut à cause de cette distance qu'Alcibiade proposa aux Patréens de bâtir des longs murs pour unir leur ville au port par un chemin couvert, afin que les flottes d'Athènes pussent les protéger. PLUTARCH., *In Alcib.*, t. I, p. 198.

à plusieurs autres, et la protection que les étrangers trouvent dans cette ville, y a attiré presque tout le négoce de la presqu'île. Aussi sa population est-elle maintenant évaluée à douze mille Grecs, quatre mille Turcs et dix-sept familles juives, faibles débris des colonies israëlites passées dans l'Achaïe, sous le règne de Séleucus Nicanor (1). D'après cela, la synagogue est loin de l'état florissant où la trouva Benjamin de Tudèle, qui la visita en 1170. Ses sectateurs, qui périrent presque en masse dans la peste de 1756 (2), n'ont fait que décroître depuis cette catastrophe. Il est même à présumer qu'ils s'éteindront, comme cela est arrivé à Lépante, d'où les Hébreux ont dû se retirer, parce qu'ils n'étaient plus en nombre légal pour s'acquitter de la prière (3).

Pausanias avait observé que, de son temps, le nombre des femmes était double de celui des hommes, et que les Patréennes étaient très-portées à l'amour. Sous le premier point de vue, l'équilibre s'est rétabli dans la balance de la population; quant à l'autre particularité, je n'ai pas de données à cet égard. Je me suis borné à remarquer que le sexe en général

---

(1) On sait que saint Paul trouva une grande quantité de juifs appelés par les Orientaux *Hébreux hellénistes*, établis dans la Macédoine, l'Achaïe et plusieurs villes de la Grèce, deux cent cinquante ans après le règne d'Antiochus-le-Grand.

Rom., 1—16, 2—10.

(2) On les avait renfermés dans une enceinte murée, où ils périrent de faim et des effets de la contagion.

(3) Ce nombre doit être de dix.

n'a pas la beauté en partage, et qu'il se trouve parmi les enfants un grand nombre de rachitiques et de scrophuleux, ce qui prouve la dissolution de ceux à qui ils doivent le jour. La Grèce, sur ce point, se trouve dans l'état de corruption où elle était au deuxième siècle. Vivre noblement est, comme alors, pour les Patréens, vivre de négoce ou à rien faire; sans songer que les vertus et la santé dérivent de l'agriculture, source de prospérité recommandée par Hésiode et Xénophon, comme le premier bien des peuples, car la terre seule nourrit toujours ceux qui lui consacrent leurs soins.

La végétation de Patras est riche et pompeuse; son territoire fertile se prêterait à toutes les cultures; *et celui qui dort en été, au lieu de faire sa moisson, ou qui ne laboure point en hiver, parce qu'il fait froid, mérite d'y mendier et de mourir de faim* (1). Mais ceux qui pourraient donner l'exemple n'aspirent qu'à une richesse insolente, sans se rappeler des menaces du Tout-Puissant, *que les biens acquis trop promptement n'attirent pas de bénédiction* (2). Ils bâtissent sans réflexion de vastes maisons, tandis qu'ils délibèrent pour planter; et ils agissent comme si le miel et le lait devaient à jamais découler de leurs spéculations mercantiles.

Le ciel du climat heureux de Patras n'est jamais plus beau qu'aux approches du coucher du soleil. Je n'ai jamais assisté à cette scène diurne, sans

(1) Proverb., 10—4. 20—4—13. 21—15.
(2) Proverb. 20—21.

éprouver une vive émotion, quand l'astre du jour, s'enfonçant à l'horizon, relevait en masses d'or et de pourpre, à la surface de la mer, les îles d'Ithaque et de Céphalonie, ainsi que les faîtes vaporeux de Leucade. Après tant de magnificence, lorsque les étoiles dorées, dont l'apparition est le signal des fêtes des chrétiens (1), marquaient les jours consacrés par la religion, si j'entendais les chants des fidèles se marier au murmure des zéphirs, je me croyais transporté aux temps des solennités mystérieuses d'Israël; et le bruit sourd des vagues, se mêlant à ces pieux concerts, remplissait mon ame des plus pures voluptés. Ainsi tout n'est pas mort aux rivages de la Grèce; et la patrie des magnanimes Achéens renaîtrait encore, si la propriété, qui attache l'homme à la terre natale, était garantie par des lois (2) destinées à la protéger au lieu de l'envahir.

---

(1) Les fêtes commencent par les *agrypnies* (ἀγρυπνίαι), ou veilles, qui s'annoncent au coucher du soleil, par le ministère d'un crieur public appelé *kraxis*, qui prononce la formule suivante, après avoir frappé trois fois aux portes avec le marteau qui y est attaché : Καιρὸς εἶναι διὰ τὴν ἐκκλησίαν.

Cet usage des marteaux aux portes des maisons particulières et des temples était pratiqué par les anciens.

CREUZ., *In Ion. Eurip.*, v. 1612.

(2) Il est vraisemblable que les lois turques ont, sous ce rapport, une origine commune avec les *Laws of Discovery* de l'Angleterre, dont les dispositions semblent émanées de *l'esprit impérial d'Attila.*

CHAPITRE XCVIII.

Route de Patras au village de Cato-Achaïa. Ruines de Pharès. Inscriptions. Tombeau ancien. Épitaphes. Bourg de Dyme. Partie inférieure de la vallée du Peirus, ou Mélas, appelé maintenant fleuve de Caménitza.

A mon arrivée dans la Morée, on croyait généralement que ce poste inférieur à celui que j'avais occupé dans l'Épire, m'avait été donné transitoirement, comme un moyen de poursuivre et de terminer les recherches scientifiques dont je m'étais occupé pendant dix ans, au milieu des fonctions importantes que j'avais remplies. Le sage Nestor de la diplomatie orientale, M. Ruffin, qui m'écrivait dans ce sens, m'invitait à poursuivre avec courage mon entreprise, en me présentant sur la scène où j'entrais, avec le caractère de ces chevaliers qui s'honoraient de l'humilité comme des hauts faits d'armes, et il me disait de prendre leur devise :

L'alte non temo, l'umile non sdegno.

Ces consolantes paroles (quoique la dernière partie seule du blason de S. Jean de Jérusalem me fût applicable) ne pouvaient venir plus à propos, et elles étaient d'autant plus agréables à mon cœur, que celui qui me les adressait était malheureux! Plus d'un demi-siècle de services n'avaient pu le sauver d'une disgrace, et nous nous retrouvions, comme dans la

prison des Sept-Tours (où nous nous étions connus), unis par une singulière conformité de position.

L'espérance ayant ranimé mes forces épuisées par le tribut que j'avais payé au climat fiévreux de Patras, je dirigeai mes premières recherches vers la ville de Pharès, qu'Auguste avait réunie au domaine de Patras (1), et qui fait encore partie de son canton. Pour entrer dans le chemin qui conduisait à cette place, je descendis, en sortant de la maison consulaire, par un sentier bordé de haies plantées de mûriers, de figuiers et de saules pleureurs, afin de prendre la grève de la mer, près de l'église de Saint-André (2).

Le soleil, qui venait de paraître sans nuages au-dessus du mont Panachaïcos, nous présageait une belle journée dont nous acceptâmes l'augure, qui nous fut donné par les souhaits de *bonne rencontre* (καλαῖς ἀνταμόσαις) (3) que nous firent des femmes

---

(1) Paus., lib. VII, c. 22.

(2) Les Patréens croient que depuis le martyre de l'apôtre saint André, ceux de leurs concitoyens qui entrent dans l'état ecclésiastique meurent tous dans l'année. Aussi personne n'est tenté de courir une pareille chance, et l'archevêque, ainsi que les papas de leur ville sont tous des étrangers.

(3) Les Grecs, doués d'une imagination ardente expriment toujours leurs souhaits par anticipation. Ainsi ils disent, avant le lever du soleil, *bonjour*, καλὴ ἡμέρα; et pour le temps qui suit, *bonne heure*, καλὴ ὥρα; à midi, καλὸ μεσημέρι; avant le coucher du soleil, *bonsoir*, καλὴ ἑσπέρα; enfin, lorsqu'il est nuit, ils souhaitent *le bon réveil*, καλὸ ξημέρωμα. A l'époque des grandes fêtes, ils disent : Je vous la desire bonne *pour l'année qui vient*, καὶ τοῦ χρόνου.

occupées à laver à une source voisine du temple de Cérès. Nous ne tardâmes pas à passer un des nombreux ruisseaux qui traversent Patras; et l'air, en s'échauffant, commença à nous renvoyer les odeurs des giroflées de Mahon dont la plage est tapissée. Nous contournâmes pendant trois quarts d'heure les bords du golfe, qui sont couverts de fleurs et de touffes d'hysope, pour arriver à Saravéni, village qu'on laisse une demi-lieue à gauche dans la campagne. Nous passâmes ensuite plusieurs ruisseaux, ainsi que le Glaucus à son embouchure dans la mer. Ce fleuve, maintenant appelé Levca, qui fut autrefois l'objet de plusieurs fables, prend ses sources deux lieues et demie à l'orient, dans la partie du mont Panachaïcos ou Voda, voisine du monastère d'Omblos. J'avais, un mille à gauche au penchant des collines, Néochorion (1), Ovria, ainsi que les chapelles de Saint-Jean et de l'Ascension, ἀνάληψις. Des bords du Levca, je fis une lieue en plaine pour arriver à la halte de Monodendron, qui prend son nom d'un grand chêne vallonier, le seul arbre de cette espèce planté au milieu de la campagne. Nous entrâmes aussitôt dans les champs de Thérianou; et après avoir décliné l'espace d'un mille au sud-ouest, nous passâmes au puits de Monœlia, qui est ombragé par un grand oléastre. Je remarquai à droite un pan de mur en brique; un

(1) Au milieu des coteaux, une demi-heure S. de Néochorion, on trouve Pavlo-Castron, 30 familles grecques; une demi-heure S. S. O., Tristèna, 15 f. g.; un quart d'heure O. S. O., Souvala, 15 f. g.; une demi-heure O., Thérianou.

demi-mille plus loin, je vis des ruines pareilles, et quelques pas au-delà, les restes d'un édifice en pierre. A quoi ces constructions se rattachent-elles dans l'antiquité? je l'ignore. Un mille à gauche au versant d'une colline couverte de myrtes et de lentisques, on m'indiqua Drysténa, village de quinze familles grecques. En poursuivant de cette hauteur notre route à l'occident, nous passâmes bientôt au pont de Thérianou, bâti sur un torrent impétueux dans le temps des pluies. Près de là, je vis les tuileries dont le feu, que j'apercevais habituellement de Patras, m'avait déja servi à établir différentes triangulations sur la côte.

Nous étions dans la saison de la semaille des cotons; les paysans, après avoir donné les labours nécessaires à la terre, y déposaient la graine noirâtre de la plante qui sert à leurs vêtements. Les uns recouvraient ces semences en hersant les sillons, tandis que des jeunes gens, conduisant des bœufs attelés à un cylindre, le faisaient rouler, afin de briser les dernières glèbes et d'affermir le terrain par une sorte de compression. Quelques vieillards arrachaient les caïeux de scille, qui est une des plantes bulbeuses les plus nuisibles à l'agriculture; les femmes filaient le lin de l'Élide ou préparaient les aliments, pendant que leurs enfants, placés dans des berceaux portatifs, dormaient à l'ombre des térébinthes, sous la garde des chiens redoutables du mont Lycée.

Un mille à l'occident du plateau cultivé de Thérianou, je vis la fontaine de Caménitza, couverte d'une voûte très-ancienne ombragée d'un figuier

sauvage. Nous entrions dans le Dervéni (défilé), lieu souvent infesté de voleurs qui ont leurs repaires au sein du mont Olénos et des escarpements du Mavronoros, dont les pentes abruptes dessinent l'extrémité du promontoire Araxe. Nous rencontrâmes plusieurs familles de Patras, qui revenaient du panégyri de Pharès, où elles étaient allées afin d'obtenir la guérison des fièvres, implorer l'assistance de saint Jean Prodromos (précurseur), qui a succédé à l'oracle de Mercure Agoréen, qu'on consultait après avoir offert de l'encens et des cierges à Vesta (1).

Au sortir du défilé, nous fîmes une demi-lieue au bord de la mer sur des attérissements formés de fucus et de plantes marines; et nous montâmes un coteau d'un quart de lieue de développement, qui aboutit à la rive droite du Peirus ou Mélas, que les modernes appellent fleuve de Caménitza. Comme au temps de Pausanias, ses bords sont couverts de platanes, asyle des rossignols amoureux, qui faisaient alors retentir cette fraîche retraite de leurs chants mélodieux. Le Mélas, que nous traversâmes ayant de l'eau jusqu'aux sangles de nos chevaux, peut être dangereux dans la saison des pluies; mais après ce temps, son fond sablonneux et la tranquillité de son cours, permettent aux piétons même de le guéer. A sa rive gauche, nous laissâmes un moulin; et après avoir gravi un coteau boisé pendant vingt minutes, nous arrivâmes au village de Cato-Achaïa, terme de mon excursion.

---

(1) Pausan., lib. VII, c. 22.

Pausanias compte cent cinquante stades entre Patras et Pharès, ce qui me fit douter un moment, en comparant l'estime de ma route, si je me trouvais sur l'emplacement de la ville que je cherchais. Je demandais où se trouvaient ses ruines, et je les foulais aux pieds, lorsque mes hôtes, m'ayant conduit à un magasin, me montrèrent sur une pierre brisée formant les parois d'un de ses évents, un décret consacré par *la ville des Pharéens à Euphranor, à cause de ses vertus et de ses belles qualités* (1). Certain alors d'être sur le sol de Pharès, je m'occupai d'en reconnaître les localités, afin d'acquérir de nouvelles preuves de son existence passée, en explorant les traces de ses monuments.

Un plateau régulier et nivelé comme un hippodrome, enveloppé d'une bordure magique de forêts alors parées de la plus agréable verdure, couvert, dans une étendue de plus de mille toises carrées, de champs remplis de tuiles, de briques et de quartiers

---

(1) Cette pierre brisée en deux, présente ce qui suit sur le premier fragment :

ΠΟΛΙΣΦΑΡΑΙΕΩ.....
ΑΡΕΤΑΣΕΝΕΚΕΝ.

Et sur le second :

ΕΥΦΡΑΝΟΡΑΚΑΙΚΑΛΟΚΑ
ΓΑΘΙΑΣ.

Cet Euphranor serait-il le sculpteur grec contemporain de Praxitèle, qui vivait la 104e olympiade, et dont les ouvrages sont cités par Plin., lib. XXXIV, c. 8.

de marbre, tel est l'aspect que présente Pharès. Mon premier soin fut de visiter l'église consacrée à saint Jean précurseur, humble chapelle élevée sur les restes d'un temple antique. Je vis à la porte un fût de colonne de marbre blanc de dix pouces de diamètre; dans la nef, une marqueterie en cailloux de mer placés artistement, et un cippe sans inscription servant de marche au sanctuaire. En dirigeant ensuite mes recherches du côté de la ville, je trouvai, à deux cents toises au sud-sud-est de l'église, un massif de maçonnerie en brique, aux faces duquel je comptai quatre niches destinées à recevoir des statues de demi-grandeur naturelle. Je pensai que ce piédestal avait pu être celui de la statue de Vesta, autour de laquelle on aurait placé les simulacres de quelques dieux, car Mercure était debout dans la place publique, sans aucun soubassement (1). Je reconnus à peu de distance, parmi les décombres d'une église consacrée à la sainte Vierge, ceux d'un édifice orné d'un péristyle en marbre blanc, dont les fûts brisés gisent épars au milieu des halliers. La hauteur des blés m'empêcha peut-être de découvrir quelques marbres chargés d'inscriptions, et je terminai ma ronde, en revenant vers un puits nouvellement restauré sur une maçonnerie ancienne dans sa partie intérieure. Quelques paysans m'y attendaient pour me vendre des médailles, parmi lesquelles j'en trouvai trois au type connu de Sicyone.

Dans l'après-midi, je descendis au khan de Cato-

(1) Pausan., lib VII, c. 22.

Achaïa, par un chemin pratiqué en talus au nord-ouest, qui conduisait probablement autrefois de la ville à la plage maritime. Je vis à main gauche, au bord de la route, les soubassements d'un grand édifice en pierres de taille, que les pluies venaient de découvrir; et arrivé au bas du coteau, une chaussée en pierre bordée d'une avenue d'amandiers et de cyprès, me conduisit au caravansérail. Cette hôtellerie, placée sur la route qui mène de l'Achaïe dans l'Elide, est bâtie dans une campagne inondée, couverte de rizières et de champs de maïs. Je fus étonné, en y entrant, de m'entendre appeler par mon nom, et d'y trouver la *mère d'ame* d'un de mes domestiques, qui s'empressa de m'indiquer les inscriptions que je cherchais. C'étaient celles de trois cippes funéraires, dont un seul était orné de palmettes à siliques de caroubier (1). On voulait m'en faire cadeau, mais comme il fallait dégrader l'escalier dans lequel ils sont incrustés, et que cela pouvait occasionner des désagrémens à cette bonne femme, je me contentai de les copier, sans abuser de sa complaisance jusqu'à la mettre dans l'embarras.

Un saule pleureur de la plus grande dimension

---

(1) ΚΑΛΛΩΤΕΡΜΟΝΙΟΥΧΑΙΡΕ.

ΝΙΚΟΣΤΡΑΤΑΣΩΤΙΩΝΑΕΞΙΚΑΕΟΣΧΑΙΡΕΤΕ.

ΣΤΡΑΤΟΝΙΚΑΛΑΓΑΘΩΝΟΣΧΑΙΡΕ.

Un quatrième, placé près d'un lavoir, était orné d'un cyprès parfaitement sculpté, mais sans légende.

ombrage la cour du caravansérail de Cato-Achaïa, qui est affermé avec quelques champs, pour le prix annuel de quinze cents francs. Je visitai les gabelles et le poste des gardes-côtes situés un mille au nord, et je ne vis au port d'Aliki qu'un seul vaisseau qui chargeait du bois de chauffage pour Malte. Je sus que le mouillage s'étend à six encablures du rivage, depuis huit jusqu'à vingt brasses de fond; et on m'assura que, malgré la bonté de sa tenue, les vaisseaux n'y sont pas en sûreté, lorsque le vent de bôra souffle sur ces parages. La distance d'Aliki au cap Pâpa est évaluée à neuf milles; et de l'extrémité la plus septentrionale de ce promontoire aux terres basses de l'Étolie, on compte un peu plus de sept milles, distance qui répond assez bien à celle de soixante-dix stades indiquée par Pausanias. Cette partie la plus occidentale de l'Achaïe est traversée, du sud-est au nord-ouest, d'une chaîne de montagnes boisées terminées par des pentes abruptes à l'orient, qui sont appelées Mavronoros. Au couchant vers la haute mer, ses coteaux, plus doux, s'inclinent et dessinent la vallée où se trouvent le village et les pêcheries de Cavro-Stasi, que le voivode de Patras afferme maintenant cinq mille cinq cents piastres aux Céphaloniotes (1).

Au coucher du soleil, je remontai au village de Cato-Achaïa, où je comptai trente cabanes environ-

(1) D'Aliki à Gomosto, 15 familles grecques, S. S. O. une heure; de Gomosto à Apostolo, 20 f. g., E. N. E. une demi-heure; d'Apostolo à Cavro-Stasi, 20 f. g., N. O. trois heures; de Cavro-Stasi au cap Pâpa, N. une heure.

nées de mûriers, de figuiers et d'amandiers, tristes débris de Pharès, qui fut une des douze villes de la florissante Achaïe. La population de ce village était expirante, depuis que la plupart de ses habitants périrent sous le fer d'un brigand appelé Colo-Cotroni; et les veuves pleuraient encore leurs époux qui furent massacrés à cette époque. Les enfants, réunis sur la pelouse, m'offrirent le spectacle de leur adresse à lancer des pierres avec la fronde; et sous ce rapport, ils n'ont pas dégénéré de leurs ancêtres, qui excellaient dans ce genre d'exercice (1). Les Pharéennes, avec leurs longues chemises de coton pour tout ornement, et leur teint hâlé, me parurent supérieures aux femmes de Patras, sans être pour cela des modèles de beauté.

Après une nuit fatiguante passée au milieu des insectes qui ne cessèrent pas de nous harceler, nous partîmes pour nous rendre au village d'Apano-Achaïa, qui est éloigné d'une heure et un quart de chemin au sud-sud-est. J'avais inutilement demandé, la veille, s'il ne se trouvait pas un vivier dans notre voisinage; et à peine avions-nous fait un demi-mille dans la direction que je viens d'indiquer, que je trouvai ce que je desirais. Nous accostâmes aussitôt une grande mare, qui était indubitablement le *hama* de Pausanias, consacré à Mercure (2). J'examinai attentivement cette pièce d'eau, bordée de talus réguliers, dans une longueur de deux cents pas, et ou-

(1) Tit.-Liv., lib. XXXVIII, c. 29.
(2) Pausan., lib. VII, c. 22.

verte à l'orient comme un abreuvoir. Il y avait alors beaucoup d'eau; mais les paysans m'apprirent qu'il ne s'y trouvait plus de poisson, à cause qu'on y fait maintenant rouir le lin. Il faut croire que Pharès étant privée d'eau à cause de l'élévation de son plateau, on n'avait pas trouvé de moyen plus sûr pour conserver ce réservoir, que de le placer sous la sauvegarde d'une divinité. Je n'ose dire que quelques grosses pierres qu'on voit tout auprès soient celles qui étaient honorées du nom particulier de certains dieux; et quant à l'Hermès, on le chercherait, je pense, inutilement (1).

En m'éloignant du vivier sacré de Pharès, j'entrai presque aussitôt dans une forêt de valloniers entremêlés de lauriers. Comme ce sont les seuls arbustes de cette espèce qu'on voit dans cette contrée de l'Achaïe, je serais porté à croire que c'est peut-être le reste du bois des Dioscures (2). Nous y marchâmes pendant un mille; et au débouché, je vis un mamelon environné à son couronnement d'une maçonnerie cyclopéenne, soutenant un terre-plein en forme d'hiéron à ciel ouvert. Si je n'avais pas connu cette espèce de construction, j'aurais cru retrouver le tombeau de Sostrates, élevé par Hercule, qui y consacra sa propre chevelure aux mânes de son ami.

Un mille au sud-est de l'autel pélasgique, qui fut

---

(1) Pausan., lib. VII, c. 22.

(2) Ce bois se trouvait précisément à 15 stades de Pharès. Paus., *Ibid.*

peut-être érigé aux enfants de Léda (1), nous passâmes une petite rivière tributaire du Mélas; et après avoir gravi un coteau, nous arrivâmes au village d'Apano-Achaïa : ainsi deux villages seuls rappellent, par leurs noms, le souvenir historique de l'Achaïe. L'aga, qui se trouvait dans ses terres, s'empressa de venir à notre rencontre, pour nous engager à monter à sa tour. Son intention était de nous donner une fête; on allait embrocher un mouton entier pour célébrer notre bien-venue; les joyeux ménétriers entonnaient leurs rapsodies en notre honneur, et j'eus toutes les peines du monde à faire consentir l'aga à me dispenser de ses civilités. Au reste, je mis sa complaisance à contribution pour visiter un de ses tchiftliks, situé un mille au sud-est, au pied d'un des contreforts du mont Olonos, qui est appelé Maouroni.

Ce village, que je crois être Scollis (2), est maintenant nommé Colonnès (les colonnes) par les paysans, à cause des fragments d'un péristyle renversé qu'on y trouve. Nous suivîmes, en remontant, pour y arriver, le cours d'un ruisseau; et comme je n'y trouvai rien de remarquable, je me contentai d'indiquer la position d'une ville de l'Achaïe, qu'il ne faut pas confondre avec Dyme, si-

---

(1) Pausanias dit que les statues de ces dieux avaient été transportées à Rome, et il ne vit plus que l'autel construit en pierres *choisies*. Βωμὸς λίθων λογάδων ἐςὶ. *Ibid.*

(2) Scollis, ville; Steph. Byz. Il y avait aussi une montagne de ce nom qui servait de limite aux Dyméens et aux Eléens. Eustat., *In Iliad.* II, v. 617.

tuée sur la côte occidentale, à peu de distance de la mer.

De retour au village d'Apano-Achaïa, je relevai, une demi-lieue au midi, celui de Dragani; et un mille au sud-est, le monastère et les moulins de Maritza, qui envoient leurs eaux à la rivière de Scollis. La montagne dominante au midi, dont la chaîne court de l'est à l'ouest jusqu'au plateau de Pharès, me fut indiquée sous le nom de Phostana (1); et celle qui s'élève en se contournant de l'est au sud-est, sous celui d'Olonos, dénomination peu différente de celle d'Olénos, qu'elle portait anciennement.

A Pharès ainsi qu'à Apano-Achaïa, je trouvai une population vigoureuse; et je me suis assuré depuis, par le nombre d'hommes de soixante, soixante-dix et quatre-vingts ans, que la longévité des Achéens est probablement la même que celle de leurs ancêtres. Comme les enfants d'Israël (2), ils ne dépassent guère le terme ordinaire de soixante révolutions solaires, quoiqu'on trouve parmi eux des octogénaires. Un de mes compagnons de voyage auquel je dus cette observation, en sa qualité de médecin, m'assura qu'il en était de même dans les montagnes de l'Arcadie, où

---

(1) Il y a aussi un village de ce nom dans la montagne, qui est habité par trente-six familles grecques.

(2) La vie commune des hommes est la même qu'il y a deux mille ans, car le Psalmiste en fixe la plus grande durée, pour des temps très-anciens, entre soixante-dix et quatre-vingts ans. *Psal.* 89, 10.

les filles, qui sont nubiles beaucoup plus tard que dans l'Élide, la Messénie et la vallée de l'Eurotas, donnent le jour à des paysans robustes comme ceux du siècle de Rhée.

Mes guides ne quittèrent le beau village d'Apano-Achaïa qu'après avoir fait leurs provisions d'artichauts, qu'ils m'assurèrent être les meilleurs du pays, peut-être à cause qu'on les leur donnait pour rien. Chargés de ces provisions, ils dirigèrent ma marche au nord pendant un mille, à travers des champs arrosés par la rivière de Cherdini. Nous fîmes, après l'avoir guéée, un mille au nord-est, et autant au nord, pour arriver à Bodroni, village situé à la gauche du Mélas, qui cumule les eaux des rivières et des torrents de la vallée, que je venais de parcourir dans sa partie inférieure.

Nous fîmes halte sous des oliviers, afin de prendre notre repas du matin; et quand nous eûmes déjeûné, nous traversâmes le fleuve pour monter à Caménitza, village de quinze familles chrétiennes, qui donne son nom au Mélas ou Peïrus, jusqu'à son embouchure dans la mer. Je n'y vis rien qui annonçât l'existence d'une ville illustrée du titre d'évêché (1), quoique le père Lequien le lui donne, d'après une autorité respectable. A une demi-lieue de Caménitza, nous reprîmes la route de Pharès; et nous rentrâmes le soir même à Patras, où je vis le peuple entier plongé dans l'ivresse, à cause du jeûne de la dé-

(1) Lequien, *Oriens Christianus*.

collation de saint Jean, dont on chôme la fête (1) par une sorte d'expiation.

CHAPITRE XCIX.

Démarcation et division du canton de Patras. Nombre de ses villages. Seconde reconnaissance dans la vallée du Peirus ou Mélas. Tas de pierres appelée anathêmes. Ruines de Chalanthistra ou Tritée. Fontaine remarquable. Église de Saint-Constantin. Messana ou Messatis. Hiéro-Comion, cyprès vu par Spon.

Patras eut dans son origine une juridiction particulière composée de dêmes ou bourgs au nombre de sept (2), avant que la volonté d'Auguste eût réuni à son territoire plusieurs villes limitrophes avec leurs banlieues. C'est là ce que nous apprennent les auteurs anciens qui ont écrit l'histoire de cette ville jusqu'au temps de Pausanias. La démarcation moderne, plus étendue que celle de cette époque historique, assigne les limites de ce canton, du côté de l'Élide, au fleuve

(1) L'église grecque, qui célèbre ce jour par l'abstinence et le jeûne, qu'on ne rompt qu'au coucher du soleil, n'ayant pas défendu le vin, il en résulte que, pour se réconforter, on boit outre mesure; et la décollation du précurseur ressemble plutôt aux Dionysiaques qu'à un jour de pénitence.

(2) Strab., lib. VII, p. 337 et 387.

Larissus et vers *Ægium*, au cours du Méganitas. A l'orient et au sud-est, son territoire comprend la chaîne entière du mont Vôda, dans une profondeur de sept lieues mesurée à partir des rivages de la mer, et la vallée entière du Mélas, avec les versants du mont Olénos, qui y envoient leurs eaux. Dans cet espace, le cazas de Patras renferme quatre-vingt-quinze villages habités par deux mille cent quarante-cinq familles chrétiennes formant dix mille sept cent vingt-cinq individus, suivant le recensement fait en 1816. Ainsi la population des campagnes de ce canton est inférieure à celle du chef-lieu seul d'environ quatre mille ames, différence préjudiciable à l'agriculture, à l'industrie et malheureusement aux bonnes mœurs.

Le 25 août, à quatre heures après midi, je partis pour ma seconde excursion dans la vallée du Mélas, accompagné du docteur G. P. R. (1), qui m'avait été très-utile par ses connaissances locales, lors de mon voyage à Pharès. A un quart de lieue sud-est de la ville, nous passâmes un ruisseau qui se rend

(1) Le docteur G. P. R., natif de Corfou, passa très-jeune a Moscou, où il étudia la médecine avec un Chinois établi au Slobode du Cataï. Adopté par cet étranger, qui lui apprit sa langue, il partit avec lui pour Pékin, où il était fixé depuis quelque temps, quand son bienfaiteur mourut. La famille du Chinois pressa alors le docteur de retourner dans son pays; elle lui facilita les moyens de se rendre à Canton. Il s'y embarqua sur un vaisseau qui le transporta à Copenhague, d'où il se rendit à Pétersbourg. Il fit ensuite les campagnes de 1806 et 1807 dans la Méditerranée, sur l'escadre de l'amiral Sinavin.

à la mer, après avoir arrosé plusieurs vignobles. Deux cents toises au-delà, nous laissâmes à gauche un puits, ainsi qu'un tombeau antique. Trois quarts de lieue plus loin, nous arrivâmes par le travers du hameau de Beyouli, bâti à la base du mont Vôda, près d'une des branches du Diaconaras. Nous trouvâmes presque aussitôt un grand pont en pierre de trois arches, sous lequel coulait autrefois le Glaucus ou Levca, qui s'est creusé un nouveau lit, cent toises plus loin au midi. Ce canal, comme celui qu'il a délaissé, était entièrement à sec, les riverains détournant ses eaux, afin d'arroser les maïs, les cotons et les melonnières qui couvrent cette partie de la campagne. A un mille du Glaucus, nous traversâmes le berceau caillouteux du Diaconaras (1), près duquel on voit une chapelle dédiée à saint Jean, dont la maçonnerie, partiellement restaurée, appartient aux siècles du bas-empire. Je vis, non loin de là, le village d'Ovria; et à un mille de ce point au sud-est, nous entrâmes sur le plateau de Gaïdaro-Campos (Champ-de-l'Ane). Cette esplanade, d'où l'on domine la plaine et le golfe de Patras, est traversée du midi au nord-ouest par la rivière de Manoli, qu'une bordure éclatante de lauriers-roses en fleurs me servit à dessiner, plutôt que le cours de ses eaux.

En avançant, nous arrivâmes aux anathêmes, trophées d'un genre nouveau, que les Grecs élèvent à

(1) Diaconaras, le mendiant; terme générique des torrents dans l'Achaïe, sous lequel on les désigne, à cause qu'ils ne sont alimentés que par l'eau du ciel.

leurs oppresseurs. C'est lorsqu'ils ont épuisé les moyens de réclamation et les supplications, que ce peuple ardent, qui n'a ni tribune, ni journaux, ni *hustings*, pour tonner contre ses tyrans, prend le parti de les dévouer aux génies infernaux. Pour accomplir l'anathême, on donne le nom d'*injure* à quelque coin de terre qu'on maudit, en y jetant la pierre de réprobation. Chaque assistant fait la même chose; et les passants ne manquant pas, dans la suite, d'y joindre leur suffrage, on ne tarde pas à voir s'élever un tas de pierres dans le lieu anathêmatisé. La conséquence de cette excommunication porte que l'ennemi du peuple devient *vricolacas*, ou revenant après sa mort; son corps ne peut se dissoudre dans le tombeau, et ses enfants sont affligés d'infirmités. J'écoutai de la meilleure foi du monde ces histoires racontées par les paysans, qui renouvelèrent en ma présence la cérémonie de l'anathême contre un codja-bachi de Patras. Ils maudirent en conséquence ses ancêtres, son ame et ses enfants, en grossissant d'une grêle de cailloux le monument de leur vengeance (1).

Nous descendîmes du Champ-de-l'Ane, qui a un mille environ du nord au midi, en laissant à gauche le village de Gaidouriari (l'Anier), par une chaussée en très-mauvais état, qui aboutit à la rivière de la Compara (Commère). Nous fîmes route aussitôt à travers des rochers qui sont, au dire des habitants, tout aussi grands conteurs que leurs ancêtres, les

(1) Ἀνάθεμα ϛοῦς γόνεϛους, ϛὴν ψύχην, καὶ ϛὰ παίδια ϛοῦ; tel fut le formulaire d'imprécations des paysans.

gens d'une noce entière pétrifiés pour leurs méfaits. « Voici, me disaient nos guides, la mariée, à la« quelle on fit violence; elle pleura tant (ce que Sapho « regrette dans ses chants, ὦ παρθενία), qu'elle fut « changée en cette fontaine que vous voyez. Le nonos « ou parrain de la couronne, est ce gros rocher rouge; « il paraît encore en colère.... » On me montrait ces merveilles au milieu de l'obscurité, ce qui ne les rendait pas plus sensibles à mes yeux; et en poursuivant notre marche pendant trois quarts d'heure, nous passâmes devant le village de Messana; enfin une lieue plus loin, nous mîmes pied à terre à Chalanthistra, village situé au pied du mont Panachaïcos, qui prend ici le nom de Candélos (1).

Je croyais me trouver sur l'emplacement d'Anthée; mais en réfléchissant que Pharès, au lieu d'être situé, comme les cartes l'indiquent, à deux lieues et demie de la mer, est placé près de son rivage, je ne doutai plus que j'étais à Tritée, ville bâtie dans l'intérieur des terres (2), à cent vingt stades (3) de Pharès, distance juste entre Chalanthistra et Cato-Achaïa. J'avais discuté ces faits, en relisant pendant la nuit mes notes extraites des auteurs anciens; et dès que le jour parut, je me rendis sur le terrain.

---

(1) Le mont Panachaïcos, ou Vodá, reçoit ici le nom de Candélos, à cause d'un village de quinze familles grecques situé dans ses hauteurs, une heure E. de Chalanthistra.

(2) Herodot., lib. I, c. 95; *id.*, *In Clio et Urania;* Plutarch., *In Arat;* Polyb., lib. II; Thucyd., lib. III; Steph. Byz.

(3) Paus., lib. VII, c. 22.

A la quantité de ruines éparses dans une demi-lieue d'étendue, je restai convaincu que je foulais le sol d'une ville autrefois non moins considérable que Patras. Je ne voyais que des champs couverts de briques, de pierres de taille et de quartiers de marbre qui semblaient avoir été brisés à dessein. Aux environs d'une tour appelée Palæo-Pyrgos, je reconnus les bases de plusieurs édifices qui se prolongeaient en forme de rue à l'orient jusqu'au bord d'une rivière abondante, dont les eaux limpides traversaient les quartiers de la ville, avant de se rendre au Mélas. Sur ses rives jadis couvertes de portiques, je ne remarquai plus qu'un moulin, et à la berge opposée, l'église de Saint-Athanase. Un papas, qui m'avait invité à y monter, me fit remarquer un socle portant les trois initiales A P. Θ, que je trouvai traduites sur le pilier de la porte d'entrée de l'église en ces deux mots : ΑΡΙΣΤΟΙΩΝΘΕΩΝ, *des grands dieux.* Ces mots échappés au désastre d'une ville jusqu'à-présent méconnue, furent un trait de lumière qui me rappela *le temple des plus grands dieux*, que Pausanias (1) place au nombre des monuments de Tritée. Je croyais faire quelques autres découvertes dans l'église, mais toutes mes recherches furent vaines. En revanche, il me fallut essuyer le verbiage du papas, qui me montra plusieurs saintes images barbouillées en 1689 par un peintre de Moscou. Le saint homme s'extasiait devant chacune de ces enseignes, et je dus

(1) Paus., lib. VII, c. 22.

admirer sur-tout un crucifix peint sur bois, rehaussé de deux serpents, qu'on me dit être l'emblême de la mort et du péché.

Je me débarrassai enfin du papas et de son érudition, en lui faisant accepter une offrande pour son église. Je parcourus ensuite la campagne, couverte de débris et de ruines mêlées aux décombres des maisons qui furent détruites en 1770 par les Albanais. A cette époque d'horrible mémoire, Chalanthistra, jadis évêché suffragant de Patras (1), possédait soixante églises bâties dans le genre de celles des îles Ioniennes, et cinq mille habitants, restes d'une population chrétienne nombreuse, qui n'a fait que diminuer depuis ce temps. On y compte encore à la vérité sept églises, mais il n'y a plus qu'un seul prêtre pour les desservir; et son ministère suffit à quinze familles, attachées au territoire de Tritée, devenu la dotation d'un Turc de Lépante, qui en retire un revenu annuel de dix mille piastres, par la perception du tiers des fruits et des récoltes,

---

(1) On trouve cet évêché désigné par le P. Le Quien, sous la rubrique d'*Olénos*, avec les noms suivants des évêques latins nommés postérieurement à la conquête de la Morée par les Français, savoir :

Guillaume de Pontoise, de l'ordre de Cluni, en. . . . 1244
Mort. 1258
Nicolas. 1334
Antonio di Macerata. 1391
Theodoros Chrysomergi 1421
Raimondo Lizzoli, di Milano 1696

que ses préposés reçoivent à la tête des champs.

J'allais rentrer à mon logement, lorsqu'un vieillard m'indiqua des ruines situées à un quart de lieue de Chalanthistra, près de la rive droite du Mélas. Je dirigeai aussitôt mes pas de ce côté, en prenant un sentier bordé de myrtes et de grenadiers fleuris, qui me conduisirent à une belle source. Son urne, autrefois revêtue d'une maçonnerie solide, laisse librement couler ses eaux, qui se brisaient contre une colonne de marbre blanc de dix pouces de diamètre. Peut-être servait-elle autrefois d'ornement à la Naïade, fille de Triton, à laquelle Celbidas de Cumes en Opique, fondateur de Tritée, avait consacré une fontaine. Comme aucune inscription ne pouvait m'éclairer sur ce point, je repris mon chemin vers l'église de Saint-Constantin. La chaleur était excessive; on n'entendait, au milieu des chaumes, que le bruissement des cigales consacrées au brûlant Apollon (1), et le chant plaintif de quelques Tritéens (2) qui étaient occupés à nétoyer le grain, en le jetant en l'air contre le vent, afin de le séparer de la paille. Je m'adressai à eux pour savoir où était la ruine que j'avais perdue de vue, et ils me l'indiquèrent à quelques pas.

---

(1) La cigale, qui chante pendant la chaleur du jour, était consacrée au soleil; et les Athéniennes en portaient en or dans leurs cheveux, en l'honneur d'*Apollon brûlant*, Θερμοῖου Ἀπόλλωνος. ARISTOPH., *Schol.*

(2) Τρίταιοι. On donne aussi ce nom aux paysans chargés de retirer le tiers des grains en nature qui reviennent au seigneur.

Cette église, dédiée à Saint-Constantin, qui est maintenant sans toit, se compose d'une construction hellénique avec des restaurations en brique autrefois incrustées de marbre. La porte du Pronaos, à moitié enterrée, est formée de deux colonnes engagées, dont les chapiteaux barbares sont incrustés de croix grecques; et à quelques pas vers l'orient, on me montra une excavation voûtée en forme de chambre sépulcrale. Le Mélas me restait un demi-mille au sud de la chapelle, et les paysans, qui l'appellent Hombéri, m'assurèrent qu'il prend le nom de Nézéro, en remontant vers ses sources. J'étais assez éloigné du mont Candélos, pour déterminer sa projection, et je relevai son sommet principal appelé Topolovo, une lieue et demie à l'est-nord-est, dans l'air de vent du Hyampée, qui élevait sa cime neigeuse sur l'azur d'un ciel alors sans nuages. J'avais, une lieue et demie au midi, le mont Mitopolis; un demi-quart sud-ouest, la chaîne de Scinda ou Scollis; et pour fond du tableau, la triple roche Olénienne appelée maintenant Santa-Méri. Je pouvais énumérer une foule de villages disséminés dans le lointain, que je relevai soigneusement dans leurs positions respectives (1).

---

(1) La topographie de cette partie du canton de Patras peut s'établir, savoir : De cette ville, quatre heures S. E., Chalanthistra; de ce point donné à Mitopolis, village de 15 familles grecques, une heure et demie S.; du précédent à Phostana, 36 f. g., trois quarts d'heure O. N. O.; d'*id.* à Avla, 25 f. g., une demi-heure S. O.; d'*id.* à Ghiptho-Castron, 20 f. g., ruines, une demi-heure S.; d'*id.* à Trachanou, 18 f. g., une heure S. S. E.; d'*id.* à Pournari, 22 f. g., une heure E., dans le mont

Je fus obligé de séjourner à Chalanthistra; la fièvre, qui me reprenait par intervalles, m'obligea de renoncer au voyage de Nézéro, où j'espérais retrouver l'emplacement d'Olénos. Pausanias et Strabon rapportent que c'était une ville ruinée de leur temps; mais comme ils en disent autant de Mycènes, leur autorité ne m'aurait point arrêté, et *la divine* Olénos n'aurait pas, comme cela est arrivé, échappé à mes recherches, sans le mauvais état de ma santé. Je ne fus pas dédommagé de cette contrariété par la compagnie du papas, qui revint à la charge pour me raconter une multitude d'histoires, dont la plus remarquable portait que la peste ne pénétrait jamais à Chalanthistra. Il attribuait ce bienfait au tombeau d'un patriarche, qui était le caveau funéraire de l'église de Saint-Constantin; et d'après les détails qu'il me donna, je crois que c'est peut-être le monument funéraire décrit par Pausanias (1), qui semble dédaigner de nommer celui auquel il avait été élevé.

Mon compagnon de voyage, avec quelques paysans, ayant passé le restant de la journée à chasser,

---

Olénos; d'*id.* à Alepouchori, 15 f. g., une heure E. S. E.; d'*id.* à Péta, 25 f. g., une heure S. Les villages non relevés sont : Vélitzès, 10 f. g.; Mochoï, 15 f. g.; Calivachia, 12 f. g.; Portès, 40 f. g.; Zouri, 12 f. g., au pied du mont Santa-Méri, dont le point culminant a été approximativement déterminé à treize heures S. S. E. de Patras; dans ses escarpements, on trouve Santa-Méri, 30 f. g.; Movri, point culminant; une heure S. E. du hameau, il y a un monastère appelé Maritza, desservi par douze religieux.

(1) Paus., *Achaic.*, lib. VII, c. 22.

rapporta vers le soir une quantité de pigeons ramiers, de loriots, et un apiaster mélissophagos (mangeur d'abeilles), oiseau parfaitement décrit par Bélon. J'appris d'eux que le mont Olénos nourrit une quantité considérable de bouquetins, de daims et d'isards, qu'ils appellent *tragalaphoi*, ainsi que des lynx féroces, qui sont la terreur des troupeaux et des bergers.

Le $\frac{27}{15}$ août, nous reprîmes enfin la route de Patras, en prolongeant les montagnes, dans lesquelles on trouve, à des hauteurs inégales, les villages de la partie centrale de son canton, que j'ai relevés dans diverses excursions (1). Le jour commençait à poindre, lorsque nous arrivâmes à Messana (2). La brise du

---

(1) Ces villages, dans l'ordre de mes relevés, sont : Une demi-heure de Patras, Aglicada, 65 familles grecques; à peu de distance N., Hiéro-Comion, monastère; d'*id.* à Kinigou, un demi-quart-d'heure; d'*id.* à Romanou, un quart-d'heure S. E., 10 f. g.; d'*id.* à Pigoula, une demi-heure E. S. E., 7 f. g.; d'*id.* à Saravani, un quart-d'heure S., 15 f. g.; d'*id.* à Psaradès, un quart-d'heure S. E, 15 f. g.; d'*id.* à Moustapha-Effendi, S. quart E. un quart-d'heure, 10 f. g.; entre celui-ci, un quart-d'heure O., Ovria, signalé dans la route de Patras à Pharès.

(2) Messana, ce village m'ayant servi de point de reconnaissance dans une autre excursion ; un edemi-heure N. E., dans le mont Vôda, on trouve le monastère de Panagia-Babioti; du précédent, une demi-heure N., Omblos, monastère; Patras, restant trois heures N. N. O. d'Omblos à Vardicosta, 23 f. g., une demi-heure N. O.; d'*id.* à Valatoûna, 15 f. g., une heure N.; d'*id.* à Topolova, 30 f. g., une heure N. N. O., versant oriental du mont Panachaïcos; d'*id.*, une demi-heure N. N. E., Souli, 20 f. g.; d'*id.*, une demi-heure N. O., Pirnaro-Castron, 15 f. g., ruines; d'*id.* à Élékistra, O. N. O., deux heures; d'*id.* à Vâla, O., un quart-d'heure; d'*id.* à Patras, O. N. O., une heure.

matin agitait les feuilles d'un bois remarquable par son antiquité, vers lequel les paysans dirigeaient leurs pas, lorsque nous fîmes halte auprès d'une chapelle délabrée. Un prêtre et quelques fidèles nous y avaient devancés, afin de solenniser la fête de l'Assomption, jour compté par l'église grecque au nombre des quatre grandes époques religieuses de l'année. Un lentisque à haut vent, chargé de fruits pareils aux grains de corail dont les vierges martyres ornaient leurs cheveux en allant à la mort, servait de dôme à la ruine auguste, dans laquelle se rassemblait le chœur des enfants de J. C. L'autel, formé de plaques brutes de pierres, fut recouvert d'une toile de lin de l'Élide, ouvrage des Messéniennes du mont Évan (1), qui relèvent, par leur admirable industrie, le prix de ces tissus. L'assemblée attendait, dans un religieux silence, avec la rupture du jeûne, le moment du sacrifice ineffable qui ouvre ce jour de bonheur et d'allégresse. Un vieillard vénérable, assisté de quatre de ses fils vêtus comme lui des habits du sacerdoce, récitait des prières à voix basse (2), lorsque le soleil, ouvrant sa carrière dans le ciel, marqua l'instant de la liturgie, que le diacre annonça, en recommandant de prier pour les fidèles et les infidèles, libres ou dans les fers, affligés, malades, voyageurs et souffrants. Après cette invocation, on vit fumer l'encens, on reçut les dons présentés à l'autel (3); et les chré-

(1) V. c. des produits de la Morée, canton d'Arcadie.
(2) Saint-Just., *Apolog. in fin.*
(3) Cypr., *Epist.* 63.

tiens, pressés au milieu des ruines, comme aux temps de la persécution, lorsqu'ils n'avaient pour temples que des cryptes, des cavernes, et les nefs des forêts (1), demeurèrent plongés dans le recueillement. Le ministre répéta le nom du trois fois saint qui règne dans l'éternité, et il présenta la croix à l'adoration, en répandant sur ceux qui se prosternaient l'eau sainte, dont il les aspergeait avec une branche de myrte entrelacée de roses blanches. Quelques mères déposèrent à ses pieds leurs enfants, sur lesquels il imposa les mains, en priant Dieu de leur rendre la santé. Plusieurs se frappaient la poitrine, et d'autres inclinaient leurs fronts dans la poussière. Je vis de pauvres femmes, des laboureurs hâlés, et de jeunes enfants prendre part à la Cène, qui se passait, ainsi qu'aux premiers siècles de l'église militante, loin des regards des infidèles.

La liturgie étant terminée, le papas me fit examiner les restes de l'église de la Vierge, parmi lesquelles je remarquai quatre colonnes en marbre blanc, surmontées de chapiteaux incrustés de croix grecques. Elles provenaient, suivant lui, d'un édifice très-ancien bâti au même endroit, dont plusieurs ornements avaient été employés à la construction de la métropole de Patras. Je lus sur un linteau une inscription en caractères oblongs des bas temps, qui commençait par ces mots : ΑΝΘΡΩΠΩΝΔΙΚΑΙΩΝ, *des hommes justes*. Il y avait au-dessous de cette consécration des images de saints couronnés d'au-

(1) Baronius, *Annal.* 57, n° 99.

réoles, et des emblêmes d'un style gothique. Je ne poussai pas assez loin mes recherches, pour pouvoir assurer que Messana, village abondant en sources coulantes, soit Messatis. Cette conjecture est cependant plausible; et il résulterait, en l'admettant, que j'aurais, dans mes deux premières excursions au midi et à l'occident de l'Achaïe, retrouvé les sites de Pharès, indiqué Dyme, reconnu Scollis, signalé Olénos, décrit Tritée, et vu Messatis. D'autres voyageurs pourront rechercher Boline (1), Anthée (2), Argyre (3) et Arbas (4), du côté de Pavlo-Castron et de Pirnaro-Castron. Aglicada, ainsi que Hiéro-Comion, leur révéleront peut-être l'emplacement d'Anthée; et ils ne verront pas sans intérêt le cyprès dont parle Spon, qui a augmenté de six pieds en grosseur, depuis que ce voyageur parcourait la Grèce. S'ils séjournent à Patras, ils sauront que cet arbre est l'objet particulier d'un culte secret des nègres, qui s'y rendent chaque année en procession, sous la conduite de leur aga, afin de pratiquer des cérémonies superstitieuses auxquelles nul homme de couleur blanche n'est admis.

Les lieux que je viens de décrire font, comme autrefois, partie de la juridiction de Patras, et le sultan a maintenu la démarcation établie par Auguste. Ainsi sous ce rapport, ce qui existait, il y a dix-huit siècles, n'a pas changé.

---

(1) Βολίνη, Paus., lib. VII, c. 22; Steph. Byz.
(2) Paus., *Ibid.*
(3) *Id. Ibid.*
(4) *Id. Ibid.*

CHAPITRE C.

Partie septentrionale de l'Achaïe. Route de Patras à Ægium ou Vostitza. Melichius. Port d'Agia. Cap Rhion. Charadrus. Port Panorme. Cap Drépano. Bolinæus ou rivière de Drépani. Psato-Pyrgos. Vrómo-Limni. Défilés de Zyria et de Tyrésia. Port Erineus ou Lambir ta Ambélia, rivière de ce nom. Phénix ou Tholo-Potamos. Salminico, fleuve. Méganitas ou Gaidouriari.

L'équinoxe d'automne était passé; les nuits, devenues fraîches, avaient reproduit les fleurs et la verdure, quand je partis de Patras, au mois d'octobre 1815, pour me rendre à Athènes. Mon projet était d'examiner la côte septentrionale du Péloponèse, de passer à Sicyone, de m'arrêter à Corinthe, et de m'embarquer à Cenchrée, afin d'arriver au Pirée, en suivant le canal de Salamine.

Un mille au nord de Patras, je passai le Milichius ou fleuve de Sichéna, près duquel on ne retrouve aucunes traces du temple de Diane Triclarienne, dont la statue avait été enlevée dès le temps de Pausanias (1). Je laissai à droite les deux villages appelés Cato et Apano-Sichéna, habités par vingt-cinq familles grecques, et vers la mer, les vignobles bien cultivés qui donnent le fruit appelé raisin de Co-

(1) Pausanias, lib. VII, c. 20

rinthe. A trois quarts de lieue dans la même direction, je relevai, à la distance d'un mille à l'orient, dans le mont Panachaïcos, le village de Bozzaïtis, et presque à pareille distance, Agia, port de refuge des barques, quand le vent du sud-ouest les force à quitter la rade de Patras. Comme nous marchions lentement, je pus dessiner les gisements des montagnes auxquelles s'appuie le plateau, qui prend à cette distance le nom de Xéro-Campos (1), à cause de son aridité. Au lieu de la riche culture qui avait bordé notre route, nous marchâmes pendant une demi-heure à travers un terrain couvert de pierres et de gravier, que les torrents répandent sur cette campagne; et deux milles et demi plus loin, nous nous trouvâmes à la hauteur du cap Rhion. D'après cette estime, la distance de cinquante stades (2), donnée par Pausanias entre Patras et ce promontoire appelé maintenant Castelli, se trouve, comme on voit, très-exacte. Quant à son nom moderne, il dérive de la forteresse qui fait face à celle de Romélie, située sur le cap Antirrhion. Ces deux châteaux, qui croisent leurs feux, ont aussi reçu le surnom de dardanelles de Lépante; et ils pourraient, plus efficacement que les forts de Sestos et d'Abydos, défendre le passage du golfe de Corinthe, si cette mer méritait d'être close, comme au temps où elle était l'entrepôt du commerce de la Grèce et de Rome. Quoique en mau-

(1) Village de ce nom, un quart-d'heure dans la montagne, 12 familles grecques.

(2) Paus., lib. VII, c. 22, 60 stades = 1 lieue et 2,225 toises.

vaise réparation, ils sont placés sous la surveillance du Capitan pacha (1), qui est le grand-amiral du du sultan; et leur passage est interdit aux vaisseaux de guerre des puissances étrangères (2). Quelques fragments de colonnes et des plaques de marbre incrustées dans la maçonnerie du château de Morée, sont les seuls débris du temple de Neptune, protecteur de cette plage. La forteresse, occupée par une garnison de Timariots (espèce de *Decumani*), est environnée de vignobles et de groupes d'arbres, qui interrompent la monotonie de cette côte solitaire.

Le travail de cette partie de la campagne est entièrement abandonné aux femmes; et nous en rencontrâmes plusieurs, qui, comme les filles d'Israël au temps des patriarches, remontaient à leurs villages, chargées de barils remplis d'eau, et de bois destiné au service du ménage (3). Le rivage, à partir d'un tumulus voisin de Castelli (4), se contourne pendant deux milles jusqu'au port Panorme maintenant appelé Téket, à cause d'un couvent de derviches qui

---

(1) Le Capitan pacha, qui a son siége à Gallipoli sur l'Hellespont, embrasse dans sa juridiction les quarante-trois îles principales de l'Archipel, les ports, rades et détroits de Négrepont; Lépante et ses châteaux, et le Magne, en vertu d'un hatchérif ou lettres-patentes de l'année 1780.

(2) Les vaisseaux marchands obtiennent le transit sur le vu d'un permis de leurs consuls résidants à Patras.

(3) Genèse, 24—19, 29—9, 17—4.

(4) On prétend que ce tumulus fut élevé par les chrétiens, après la bataille navale de Lépante, mais le fait est douteux.

existait dès le temps de Spon. Ce mouillage n'est fréquenté des caboteurs que lorsqu'ils sont surpris par les vents qui règnent souvent sur le golfe, et dont il est le point de partage. On découvre, une demi-lieue à l'orient dans la montagne, le village de Platani, des environs duquel descend la petite rivière de Velvitzi, que je crois être le Charadrus ou torrent, qui se décharge au fond du havre du Téket.

Le mont Panachaïcos détache de cette hauteur un contrefort qui s'abaisse insensiblement, en se recourbant au nord-ouest, pour former le cap Drepanum. Nous franchîmes cette chaîne peu élevée au col du promontoire; et après avoir traversé deux ruisseaux, nous nous arrêtâmes auprès d'une fontaine qui forme deux bassins, près desquels on a récemment planté des oliviers. J'avais à droite dans la montagne le hameau de Drépani, et au nord, des ruines en briques, qui me porteraient à croire que nous n'étions pas éloignés d'Argyre, ni de la Naïade chérie de Sélimnus (1). C'était peut-être la fontaine même que nous trouvions, et qui est encore une halte ordinaire des voyageurs et des caravanes.

Nous mîmes vingt-cinq minutes pour nous rendre de là à Psato-Pyrgos, tour délabrée, qui commandait autrefois une calanque de refuge pour les pêcheurs. Après avoir contourné une grande flaque d'eau, nous entrâmes dans un sentier tracé au milieu d'un fourré de lentisques, de pins et d'arbousiers; et au bout de

(1) Paus., lib. VII, c. 23. Argyre. Polyb., lib. II, c. 41.

huit minutes, nous guéâmes le ruisseau de Drépani, qui tombe dans une crique appelée Vromo-Limni. Quinze minutes plus loin, en faisant le nord-nord-est, nous traversâmes un torrent, et à pareille distance, un second, avant de monter au défilé de Zyria (1). Quelques Albanais chrétiens campés près d'un autel rustique élevé en mémoire de l'apparition miraculeuse de saint Michel (2), nous demandèrent humblement le péage, en offrant de nous escorter jusqu'au sortir des halliers, qui sont souvent l'embuscade des voleurs.

A cinq cents toises au nord-est de ce passage, je vis un édifice en construction hellénique, converti postérieurement en église, dont la position semble répondre à celle d'un temple de Minerve. A peu de distance, le sentier tourne à l'orient; et après avoir passé trois ruisseaux, on parvient au défilé de Tyrésia. Nous prîmes alors une rampe élevée de plus de quatre-vingts pieds au-dessus de la mer; et après avoir doublé une corniche de rochers, je plongeai sur l'étendue entière du golfe des Alcyons. Je voyais

---

(1) Zyria, village de 20 familles grecques, deux milles E. dans la montagne.

(2) L'usage d'élever des autels aux génies est antérieur aux Grecs; c'était ainsi que les patriarches conservaient la mémoire des événements considérables. Abraham avait dressé des autels aux divers lieux où Dieu lui était apparu. Jacob nomma Galaad le tas de pierres qui fut le signe de son alliance avec Laban. Les Grecs et les Romains en usèrent de même pour leurs héros. Genèse. 12—8. 13—18. 28—48. 31—48. 26—18. Pausan., *Passim*. Dionys. Halic., lib. III, p. 39, 40, etc.

l'île de Trisonia, qui sémble collée au rivage de la Locride, les roches Phédriades (1), le Lycorée (2), et le double sommet du Parnasse (3), couvert de neiges que l'éclat du soleil colorait de roses et de teintes azurées. Mon horizon était borné à l'orient par les chaînes bleuâtres de l'Hélicon et du Cythéron. La côte du Péloponèse se déployait dans le lointain, jusqu'aux montagnes crayeuses de la Sicyonie, qui se rattachent aux faîtes du mont Crathis. La mer, mollement agitée par les vents, formait entre les deux continents le fond d'un tableau animé par un essaim de barques que les vents de la Corinthie poussaient vers le bosphore de Naupacte. Je marchai pendant vingt minutes, extasié de cette scène, qui m'offrait à chaque pas des sites ravissants, avant d'arriver au khan de Lambir-ta-Ambélia, où nous nous arrêtâmes pour dîner.

Le chemin de poste, depuis le cap Rhion, est un sentier à peine tracé sur le flanc des montagnes, qui s'élève, dans certains endroits, jusqu'à plus de soixante-dix pieds au-dessus du niveau de la mer. On marche donc à-peu-près comme sur le glacis d'un rempart formé par les pentes des montagnes qui rayonnent du centre à la circonférence du Péloponèse, en ne laissant

---

(1) Phédriades, Diodor., lib. XVI, et Suid.

(2) Lycorée, aujourd'hui *Lyacouria*, nom par lequel on désigne la chaîne entière du Parnasse.

(3) .....Mons ibi verticibus petit astra duobus
Nomine Parnassus, superatque cacumine nubes.
OVID., *Metam.*, lib. V, v. 316 et 317.

quelquefois pas d'espace pour suivre leur base, dont la pente expire au bord du golfe. Nous fûmes, à cause de cela, obligés de faire route de temps en temps dans les eaux du détroit, ou bien en suivant des bancs de sable que la mer laisse à découvert. Le trottoir s'élargit aux environs du caravansérail de Lambir-ta-Ambélia, bâti au pied du mont Panachaïcos, qui prend ici le nom de Loubistas. Nous avions, à une portée de fusil au nord, l'ancien port Erineus (1), environné de figuiers sauvages rabougris, qui servent seuls à le faire reconnaître par son nom ancien. La rade où les barques chargent des raisins de Corinthe et du grain est abritée à l'orient par le cap Xéro-Mita (pointe sèche).

Le mont Loubistas, pareil, pour la coupe, à l'Acrocéraune, et, comme lui, exposé aux tonnerres, s'éloigne, à partir du khan de Lambir-ta-Ambélia, en divergeant au sud-est; et ce retrait demi-circulaire, décrit par Thucydide (2), est cultivé. Le terrain, couvert de tuiles et de débris, permet de soupçonner que cet emplacement fut celui de Rhypès (3), dont Érinée était l'échelle ou Léché. Nous traversâmes cette plaine pendant un mille, pour descendre à la rivière de Loubistas, qui prend ses sources trois lieues au midi dans l'intérieur des terres, au-dessus d'un village de son nom, habité par deux cents familles albanaises

(1) Erineus (Ἐρινεὸς), port de l'Achaïe. Plin., lib. IV, c. 4; Paus. citat. ab Ortel.

(2) Thucyd., lib. VII. *Locus in speciem lunæ curvatus.* Ortel.

(3) Rhypès, Ῥύπαι; Paus., lib. VII, c. 23; Strab., lib. VIII, p. 387; Steph. Byz.

chrétiennes. Un mille plus loin, nous guéâmes le Xéro-Potamos ; et trois cents toises à l'orient, nous passâmes sur un pont en pierre le Phénix ou Tholo-Potamos (1), qui naît près du village de Pititza. Une humble chapelle et le hameau de Longos sont les seuls lieux habités qu'on ait en vue du côté des montagnes. A un mille du Phénix, on aborde le Salminico, rivière qui décrit de vastes sinuosités entre les montagnes desquelles elle reçoit une multitude de torrents et de ruisseaux. Malgré la consonnance de nom, on ne croit pas que ce fleuve soit le Sélimnus, que Pausanias indique à peu de distance du cap Rhion (2). En continuant à marcher en plaine à cinquante pas de la mer, pendant deux milles jusque par le travers du Croca, restant cinq cents toises sud au penchant des montagnes, on arrive au Méganitas ou Gaïdouriari (3), qui a huit lieues de cours du midi au septentrion. Ce fleuve et ceux que j'ai énumérés étaient presque sans eau, lorsque je les vis; mais dans la saison des pluies, ces espèces de larmiers des montagnes sont tellement fougueux, qu'il est imprudent de les passer sans un conducteur expérimenté (4).

---

(1) Phénix, aujourd'hui Tholo-Potamos; Θολό-Πόταμος, *fleuve trouble*, parce que ses eaux sont limoneuses.

(2) Paus., lib. VII, c. 23.

(3) Méganitas, Μεγανίτας; Paus., *ibid.* Les Grecs l'appellent maintenant Gaïdouriari, *l'ânier*, et Gaïdarou-Pnicti, *le noyeur d'ânes*, parce qu'il n'y a guère d'hiver où il ne s'y perde quelques voyageurs, lorsqu'ils ont l'imprudence de le passer, sans le secours d'un guide.

(4) C'est au cours du Méganitas que finit le canton de Pa-

Nous avions, une lieue au midi, dans les montagnes de Crôca, le monastère de Saint-Michel Archange, retraite de quatre-vingts moines, dirigés par un archimandrite (1), qui ont des dotations considérables en biens-fonds à Patras et dans l'Achaïe. Tout près de cette retraite, on voit les débris du couvent de Pépoilénitzis, détruit en 1770 par les Albanais mahométans, qui égorgèrent ou vendirent comme esclaves les religieuses instituées par une bulle d'or du roi très-chrétien Constantin Porphyrogénète (2).

Après avoir traversé le Gaïdouriari, nous prolongeâmes une montagne qui semble avoir été sciée verticalement depuis son sommet jusqu'à sa base. Pour rendre raison de ce phénomène, on m'apprit que cette scission eut lieu anciennement dans un tremblement de terre qui éleva les eaux de la mer au-dessus des montagnes voisines de son rivage. Je comptai, dans l'espace d'un quart de lieue de chemin, plus de cent vingt sources qui coulent de la

---

tras. Ses villages, situés dans cette subdivision, sont : Castéli, deux heures N. N. E. de Patras par terre, village de 180 familles turques et grecques; Drapano, 25 f. g., une heure E. N. E. du précédent; trois heures E. N. E., Zyria, 40 f. g.; d'*id.* à l'Ambir-ta-Ambélia, en ligne droite, une heure; d'*id.* à Mirila, une demi-heure S., 12 f. g.; d'*id.* à Provodo, un quart-d'heure S., 11 f. g.

(1) Archimandrite, chef de plusieurs monastères.

MORIN, *de Sacr. Ordin.*, p. 201.

(2) Ce titre est donné par les Byzantins à Constantin Porphyrogénète : Ὀρθοδοξότατος καὶ χριστιανότατος.

In proœm. excerpt. Legat.

base sablonneuse de ce rempart abrupte, dans lequel les moines ont incrusté un monastère dont le mur extérieur paraît calqué aux flancs du rocher, comme un nid d'hirondelle. L'intérieur, quoique soutenu par des voûtes, sera tôt ou tard le tombeau des pères, à cause des fréquentes commotions de ce territoire. A peu de distance du couvent, nous arrivâmes aux douanes, près desquelles on trouve des arbres, ainsi que des traces de ruines anciennes; et nous prîmes un chemin escarpé pour monter à Vostitza, qui a remplacé l'antique *Ægium*.

CHAPITRE CI.

Ægium ou Vostitza. Ses ruines, son état moderne. Tremblement de terre du 23 *août* 1817. *Aperçu statistique de ce canton.*

Les divinités tutélaires d'*Ægium*, ses temples, ses monuments, et les souvenirs historiques qu'elle rappelait, rendirent long-temps cette ville une des plus célèbres de la Grèce. Elle tenait son nom du maître des dieux (1). C'était dans ses murs qu'Agamemnon avait réuni les rois *pasteurs des peuples*, pour former,

(1) Suivant Aratus, son nom lui fut donné à cause que Jupiter y avait été nourri par une chèvre que les Grecs appellent Αἰγα dans leur langage; mais je crois qu'il veut parler d'Ægès.
Strab., lib. VIII, p. 386.

sous les auspices de Jupiter Homagrius (1), la Béotie, ou coalition destinée à venger les Atrides de l'injure qui fut la cause ou le prétexte de l'expédition contre Troie. Depuis cette guerre chantée par Homère, et qui ne fut pas la première de cette espece, *Ægium* prit, après la destruction d'Hélice, le premier rang parmi les villes de l'Achaïe (2). Tite-Live la cite comme le lieu où se rassemblait la diète des Achéens (3), parlement national qui finit avec les libertés de la Grèce, lorsque le Péloponèse fut réduit en province romaine.

Pausanias, qui vit cette place déja asservie, rapporte qu'elle s'étendait en plaine dans un terrain terminé au nord par la pointe appelée maintenant Aliki (les salines), et sur la croupe applatie d'un promontoire qui commande la plage. On dut la distinguer en acropole ou ville haute, et en ville basse, qui se déployait au pourtour de la montagne de Vostitza. Les recherches faites à l'occident le long du port, prouveraient que les temples dédiés à Vénus, à Neptune, à Proserpine (4) et à Jupiter Homagrius, existèrent près de la berge orientale de ce hâvre. On retrouverait, en descendant au midi, à peu de distance d'une source abondante, l'emplacement de ceux de Minerve

(1) Homagrius, *rassembleur*, nom formé de ὁμῶς et ἄγυρις.

(2) Strab., lib. VIII, p. 385 et p. 337; Ptolem., lib. III, c. 16; Paus., lib. VII, c. 24; Steph. Byz.

(3) Tit.-Liv., lib. XXXV, c. 26; XXXVIII, c. 30; XXXVI, c. 47; Paus., lib. III, c. 13; lib. VII, c. 24.

(4) Paus., *Ibid.*

Panachéenne et de la déesse Salus, dont la statue n'était vue que des prêtres.

Les édifices que je viens d'énumérer dans l'ordre où Pausanias les indique, couvraient le terrain sur lequel on voit les douanes et quelques magasins. Les laboureurs, et ceux qui y remuent la terre, ont découvert, et trouvent à peu de profondeur, des chapiteaux, des colonnes et des soubassements, qui, sans permettre d'assigner des noms particuliers à telle ou telle ruine, n'en sont pas moins des preuves évidentes du récit de Pausanias. On pourrait s'orienter, pour les rechercher, en partant de la fontaine située près du temple de la déesse Salus. Cette source coule maintenant par quatorze robinets ornés de mascarons enclavés dans une maçonnerie antique, divisés en autant d'encadrements qu'il y a de jets d'eau. C'est vis-à-vis de cet agiasma, auquel les habitants prennent l'eau nécessaire à leurs besoins, qu'on voit le platane, objet de leur admiration et de celle des étrangers. Quoique endommagé, il y a maintenant soixante-quinze ans, par une trombe qui, suivant Chandler, *éleva les eaux de la mer deux fois environ au-dessus de la hauteur de cet arbre*, il est encore remarquable par sa grosseur et l'étendue de son ombrage. Mais il faut, ce me semble, en rabattre pour le prétendu cataclysme, qui, dans l'hypothèse donnée, aurait couvert et inondé Vostitza, dont la position est au plus de cent pieds au-dessus du niveau du golfe. Or à cette époque, dont on se souvient, la ville ne souffrit que d'un tremblement de terre qui accompagna la trombe; et

l'arbre fut endommagé par la foudre, mêlée à ce météore épouvantable. Voilà ce qu'on m'a dit. Au reste, les trombes sont si fréquentes, et les commotions souterraines telles, qu'il est raisonnable de croire que le golfe des Alcyons est placé sur la bouche d'un volcan destiné à opérer des changements physiques remarquables dans cette partie du littoral de la Grèce.

Ægium, renversée par tous les barbares qui désolèrent le Péloponèse; dévastée en 1536 par les Turcs, et incendiée en 1770 par les Albanais, était encore une fois sortie de ses ruines, lorsque je la visitai. Dans son emplacement, qui est celui de la ville haute, où l'on montrait un bois consacré à Junon et un temple de Bacchus, voisin du théâtre (1), je ne retrouvai plus que des indications de cet édifice. Cependant, malgré sa destruction, l'examen attentif des localités permettrait d'en rappeler les principales positions. Je ne puis dire à quelle époque Ægium prit le nom de Vostitza; mais je retrouve, dans la partie septentrionale de cette ville, près d'un théâtre facile à reconnaître, la cella du temple de Bacchus, dieu particulièrement révéré des Achéens, dont la vigne, et sur-tout celle qui produit l'*uva passa*, fait encore la principale richesse. Les gens du pays se souviennent d'avoir vu le théâtre bien conservé, et j'y trouvai des paysans occupés à enlever des pierres pour construire les fondements de leurs maisons. A peu de distance au sud-est, on me fit voir, au milieu

(1) Paus., lib. VII, c. 23.

d'un terrain vague, plusieurs colonnes, des chapiteaux et une enceinte, qui rappellent assez bien le temple de Jupiter Sauveur (1). Son étendue, qui était considérable, avoisine l'église de Saint-Georges, au fronton de laquelle on remarque un bas-relief représentant un cheval ou bien un hippocentaure (chose que je n'ai pu clairement distinguer) terrassé par un lion. Un maçon grec a voulu faire le pendant de ce travail, en l'imitant sur une pierre encadrée en regard; mais son ouvrage ne soutient pas plus le parallèle que ne le feraient nos chétifs blasons, à côté des sculptures de Phidias.

A quelques pas de l'église abandonnée de Saint-Georges, on trouve celle de la Vierge, qui est la métropole des habitants de Vostitza, dont l'évêque relève de Patras, et qui a succédé au temple de Junon Achéenne (2). La nef est ornée de deux beaux monostyles en marbre blanc, provenant d'un édifice plus ancien. Le cimetière est rempli de plaques de marbre, de frises, de chapiteaux et de colonnes brisées, qu'on trouve en creusant les fosses. A peu de distance, dans une rue baignée par une source, on me montra la cella en brique d'un temple orné d'un péristyle. Mon *Cicerone* l'appelait Agioi-Pantès, ou *église de tous les saints;* et cette tradition me por-

---

(1) Paus., lib. VIII, c. 23. Tout ce chapitre et le précédent sont à lire, afin de bien suivre ma description.

(2) Pausanias ne parle que d'un bois consacré à Junon; mais il y avait aussi un temple dédié à cette déesse.

TERTULLIANUS, lib. I, c. 6.

terait à croire que ce fut le temple des dieux déposés à Ægium par les Argiens, qui les renièrent, quand les Ægéates réclamèrent le prix des dépenses occasionnées pour l'entretien de leurs hôtes sacrés.

On ne sait plus de quel côté existèrent le portique de Straton, ni le tombeau du héraut Talthybius, auquel Sparte avait élevé un cénotaphe; mais je dois dire aux voyageurs qu'ils ne sont pas introuvables. Le territoire d'Ægium n'a jamais été fouillé, ses bouleversements ont été simultanés; tout a été renversé sans changer de place; et nulle autre mine ne serait plus importante à exploiter pour l'archéologie. Je ne dois pas omettre de prévenir, si les temps le permettent jamais, qu'une pareille entreprise exigerait des dépenses, parce qu'elle doit être exécutée en grand, et froisser beaucoup d'intérêts. Le hasard a procuré plusieurs objets curieux, mais ce ne sont, à proprement parler, que des échantillons de ce qu'on pourrait exhumer du sein de la terre.

On me fit remarquer au-dessus de la porte d'une maison grecque un bas-relief représentant un sacrifice; et je vis, dans d'autres endroits de la ville, des cippes, des ornements à tête de bœuf ou de bélier, sans pouvoir me procurer aucune inscription. Je fus plus heureux sous le rapport des médailles, parmi lesquelles je trouvai un Marc Aurèle en bronze (1),

---

(1) *Bronze*. Tête de Marc Aurèle à gauche; légende à moitié fruste.... NEINΘC.

R. AIΓEWN. Jupiter assis à droite, la main droite ap-

et une monnaie en argent (1), qui appartenait peut-être à l'Éolide étolienne.

Tel fut à-peu-près le résultat de mes découvertes à Vostitza, lorsque j'y passai au mois d'octobre 1815. On s'y rappelait encore du tremblement de terre du siècle précédent, sans prévoir qu'on était à la veille d'une catastrophe semblable et beaucoup plus désastreuse. A quels signes en effet aurait-on pu la reconnaître? Comment prévoir l'instant où la terre va s'ébranler et s'entr'ouvrir pour dévorer ses habitants? En vain les anciens, qui racontent l'engloutissement d'Hélice, disent que son désastre fut précédé d'un tremblement de terre arrivé à Délos, et annoncé par une colonne de feu qui s'éleva jusqu'aux cieux (2). Ces phénomènes, vrais ou faux, sont, à mon avis, des indices recueillis après l'événement. J'ai observé, comme je l'ai dit ailleurs, que ces sortes de crises physiques suivent les pluies abondantes, ou coïncident avec les grandes sécheresses, comme Aristote en avait fait la remarque (3), sans expliquer

---

puyée sur la haste, tenant dans la gauche une petite victoire. Un serpent semble s'élever de ses pieds. Sous le siége, il y a des caractères effacés.

(1) *Argent.* Tête de bélier à gauche; dans le champ, deux lettres à peine apparentes, qui semblent être A et E.

R. Tête barbue à droite, couronnée de pampres ou de lierre; dans le champ, A.

(2) Callisth., *ap. Senec.*, *Quæst. nat.*, lib. VI, c. 26.

(3) Aristot. Meteor., lib. II, c. 8, t. I, p. 567; Diod., lib. XV, p. 364; Plutarch., *de Placit. Philosoph.*, lib. III, c. 15; Amm., lib. XVII; Gell., *Noct. Attic.*, lib. II, c. 28; Plin, lib II, c. 9.

pourquoi deux causes contraires occasionnent les mêmes phénomènes. Je puis attester (1) que si les lieux voisins de la mer sont plus exposés à leur action, les secousses se font aussi ressentir dans l'intérieur des terres. Le soleil perd parfois son éclat, son disque rougit comme un brasier; mais je n'ai jamais vu, parmi ces prodromes, des sillons de feu étinceler dans les airs. Communément, l'atmosphère prend une couleur grisâtre, aux approches des tremblements de terre, et il semble rouler une cendre impalpable. Les personnes nerveuses éprouvent des soubresauts, des céphalalgies et des hoquets convulsifs. Les femmes de Leucade, île située sur un volcan, ressentent les attaques de ce qu'elles appellent *mitérico* (2). Dans quelques autres lieux, on pourrait, en y faisant attention, être averti par le piaillement des oiseaux, qui semblent s'appeler. Les rats s'agitent dans leurs bauges, les serpents et les reptiles quittent leurs trous, les scions des vignes se fanent comme aux approches d'un orage; mais l'œil de l'homme saisit-il les nuances de ces signes, avant-coureurs du courroux céleste?

---

(1) *Voyez* t. II, c. XLIII, p. 255, 256, 257 et 258 de ce voyage.

(2) Mitérico, hystéricisme. Cette affection est telle parmi les Leucadiennes, qu'elles poussent des hurlements. Une femme, dans cet état, peut communiquer ses vapeurs à celles qui habitent dans la même maison. Elles en éprouvent les effets aux approches des tremblements de terre et des orages, et elles cessent d'y être sujettes quand elles quittent leur île, malgré la manifestation des mêmes phénomènes dans les lieux où elles se transplantent.

Peut-il en être averti, quand il repose en paix pendant l'obscurité des nuits? Une détonation et des bruits souterrains lui annoncent un malheur auquel il ne peut se soustraire. Ainsi éclata à Vostitza le dernier tremblement de terre du 23 août 1817. Le soleil venait de paraître, lorsque de légères ondulations (1) firent croire aux habitants qu'ils n'étaient menacés que d'une commotion ordinaire. Mais bientôt le tumulte des éléments, le conflit des vents opposés, un fracas épouvantable, annoncèrent leur heure suprême; et dans dix-sept minutes, la ville n'offrit plus qu'un amas de ruines. La partie basse du rivage, et le cap Aliki, qui s'était abîmé, étaient couverts par les eaux de la mer devenues tout-à-coup tellement chaudes, que plusieurs pêcheurs en souffrirent des brûlures. La secousse, comme cela a été observé anciennement (2), fut très-peu sensible à Corinthe; mais elle eut un caractère d'intensité remarquable à Patras et jusque dans l'Élide. Par une autre espèce de conformité avec le passé, les Grecs attribuèrent la cause de leur infortune à l'inobservance du carême de la Vierge, que certains mécréants avaient violé en mangeant du poisson. A les en croire, le Ciel avait

---

(1) Aristote emploie des expressions distinctes pour exprimer les commotions différentes du tremblement de terre, qu'il appelle Σεισμὸς. Ainsi il nomme Βράσαι σεισμοὶ, *les ondulations*, et Βρασματίαι, *les soubresauts*, qui ont lieu verticalement.

De Mundo.

(2) Aristot., *de Mundo*, c. 4, t. I, p. 608.

puni tout un peuple pour la faute de quelques individus : ainsi Pausanias attribue le tremblement de terre qui engloutit Hélice à Neptune Héliconius, indigné de ce qu'on avait arraché de son temple des suppliants pour les égorger; ce qui prouve que les idées des hommes suivent encore la même marche sur cette terre, aussi volcanique que superstitieuse (1).

Le canton de Vostitza est un des moins considérables de la Morée. Son évêque n'étend sa juridiction que sur la ville et sa banlieue, qui se compose de onze villages qualifiés de Képhalo-Choria, et d'un égal nombre de tchiftliks. Aussi a-t-on dû diminuer la capitation fixée à deux mille caratchs par le dénombrement de 1762, et la réduire à douze cents billets. Cette somme est répartie entre six mille quatre cents Grecs, qui relèvent de trente familles turques issues des conquérants de cette partie de l'Achaïe. Le mobilier territorial consiste, d'après le recensement de 1816, en trois mille chevaux, mulets et ânes, en quinze cents têtes de gros bétail et soixante mille moutons et chèvres.

La température de Vostitza est variable comme les vicissitudes du golfe orageux qui baigne ses côtes; mais les habitants redoutent particulièrement le vent malfaisant du mont Mavrichiotis, situé au sud-est de leur ville. Les eaux de cette partie des montagnes, qui arrosent Vostitza au moyen de canaux souterrains,

(1) Pausan., lib. VII, c. 24.

ouvrage des Thraces modernes (1), sont dures et de si mauvaise qualité, qu'on ne boit que celles de la fontaine Salus. On pourrait, en été, la rafraîchir avec les neiges du mont Chelmos ou du Parnasse; mais les habitants, qui sont en général peu aisés, ne pensent guère aux recherches de la vie. Contents des fruits de leurs terres, placés au bord d'un golfe où le poisson abonde, sur-tout à l'automne, ils vivent des dons spontanés de la nature, ou du produit de leurs travaux; et si parfois on voit sur leurs tables des congres de Sicyone, ainsi que des huîtres de Salone, c'est un luxe extraordinaire. En général ils sont sobres, bien faits, et on ne remarque point parmi eux les difformités physiques qui affligent les Patréens.

---

(1) Souterrazzis, *Voyez* t. I, c. XXV, p. 348 de ce voyage. Ces manœuvres, comme les colonies de maçons Bardariotes (*Voyez* t. II, c. LVII, p. 417 et 418 de ce voyage), sont peut-être les descendants des ouvriers Thraces de nation, que Strabon surnomme Κτίζαι, p. 296.

CHAPITRE CII.

Route de Vostitza à Camari. Sauterelles ou serpents ailés. Selinus. Emplacement d'Hélice. Aspect général de Delphes. Inscriptions communiquées par un primat de Chrysso. Traverse qui conduit à la caverne d'Hercule Buraïque. Fleuve Bura ou rivière de Calavryta. Caki-Scala. Bodinico. Khan d'Acrata. Fleuve Crathis. Emplacement d'Ægès. Chélo-Potamos ou fleuve d'Égire. Lovodytico. Mont Chélydon ou Zacoli. Tombeau antique. Les pierres noires. Pellénie ou Avgo-Campos. Village et Khan de Camari.

Le voyageur qui marche à l'orient au sortir de Vostitza, a devant soi le pic d'Avgo-Campos (nom moderne de la Pellénie), qu'il peut prendre comme un signal de reconnaissance, afin d'établir ses gisements. Nous marchions dans son air de vent, lorsque nous guéâmes deux ruisseaux, qui, après avoir fait tourner des moulins, servent à l'irrigation d'une campagne souvent dévorée par des colonnes de sauterelles ou serpents *ailés* (1), comme les paysans les

(1) Cette dénomination justifie ce que dit un auteur moderne au sujet des serpents ailés, dévorateurs des moissons, qui n'étaient autres que les sauterelles ou ἀκρίδαι.

Cont. d'Orville. t. VI, p. 134.

appellent, que les vents du golfe jettent particulièrement sur cette plage. La plaine s'élargit par le retrait des montagnes, qui forment une courbe au sud-est, en laissant un espace libre d'une lieue de diamètre entre la mer et la base du mont Mavrichiotis. Dans une demi-heure de marche en plaine, nous passâmes, sur un pont en pierre de neuf arches, le Selinus ou fleuve de Vostitza, qui prend ses sources dans le mont Olénos. Strabon dit qu'il passait dans Ægium (1), et Pausanias (2) paraît placer son cours à quelque distance de cette ville, qui devait s'étendre à l'orient, quoique aucunes ruines apparentes n'indiquent un développement très-considérable de ce côté. A une demi-lieue du pont assez mal construit, nous laissâmes à main droite Zevgalatio (synonyme de tchiftlik), village de deux cents familles grecques; et parallèlement au bord de la mer, un tumulus dont aucuns voyageurs ne font mention. La campagne que nous parcourions est couverte au loin de cailloux et de graviers apportés par les torrents qui se réunissent dans un ravin appelé Bouphoukia ou *Gouffre-du-Bœuf*. Le chemin que nous fîmes pour arriver à son lit encaissé complète la distance de quatre milles et demi depuis Vostitza, qui correspond à peu de chose près

---

(1) Ῥεῖ δὲ διὰ τῆς Αἰγιέων πόλεως ποταμὸς Σελινοῦς.

STRAB., lib. VIII, p. 441.

(2) Par le sens de ces paroles : Ἰόντι δὲ ἐς τὸ πρόσω, Σελινός τε ποταμὸς, καὶ ἀποτέρω τεσσαράκοντα Αἰγίου ςαδίοις ἐπὶ θαλάσσῃ χωρίον ἐςὶν Ἑλίκη. PAUS., lib. VII, c. 24.

avec celle de quarante stades (1) entre Ægium et Hélice.

Je me trouvais à la hauteur de cette ville, qui florissait dans les siècles héroïques (2), et dont la destruction, occasionnée par un tremblement de terre à la suite duquel elle fut submergée, est rapportée à la quatrième année de la cent-unième olympiade (3), époque non moins mémorable par cet événement, que par la destruction de Platée. On m'avait promis de me montrer les ruines d'Hélice; mes guides les connaissaient; ils les avaient vues *de leurs yeux;* vingt personnes m'avaient attesté ce qu'ils affirmaient (4); le Neptune en bronze resté sur son piédestal était *la ruine des pêcheurs*, il déchirait leurs filets (5); en un mot, on apercevait distinctement les restes des monuments ensevelis sous les eaux. Cependant l'assurance de nos gens diminuait à mesure que nous approchions du terrain, qui est une rive blanche à fleur d'eau; ils commencèrent à divaguer; et d'excuses en excuses, ils finirent par avouer qu'ils avaient ouï dire... qu'autrefois... il n'y avait pas long-temps... on trouvait des ruines; puis ils avouèrent, en riant, qu'ils nous avaient bernés. Un pêcheur, auquel je

---

(1) Une lieue et 1280 toises.

(2) Homer., *Iliad.*, lib. II, v. 576 et 203.

(3) Trois cent soixante-treize ans avant J.-C., Platée fut détruite par les Thébains.

(4) Mirum est quo procedat Græca credulitas! Nullum tam impudens mendacium est, ut teste careat. PLIN.

(5) *Iliad.* IX, v. 403; Strab., lib VIII, p. 384.

m'adressai, jura ses grands dieux que, dans les temps de calme, on apercevait des pans de murs d'Hélice. Comme je le pressai de spécifier l'endroit où ils se trouvaient, il varia dans ses indications; ce qui me prouva que tous parlaient d'après les suppositions de quelques voyageurs, et que leurs visions étaient de pures chimères.

Un spectacle plus intéressant diversifia fort à propos la mystification que ces ignares me faisaient éprouver. J'étais en vue de la baie de Crissa et des rochers de Delphes, ville d'éternelle mémoire, autrefois habitée par une population de philosophes et de prophètes dévoués au culte d'Apollon (1). J'embrassais l'étendue entière du mont Lycorée (2), qui vit s'élever la première ville fondée entre ses coupoles harmonieuses, après le grand *cataclysme* ou déluge de la Grèce. Au-dessous, je découvrais l'emplacement de Delphes, dont les remparts, ouvrage de la nature, n'étaient pas moins admirables que la majesté même

(1) Le sacerdoce antique était, parmi les païens, dans la célébration des grands mystères, l'apanage de certaines tribus et de quelques familles. Il y avait parmi eux des écoles de prophètes, comme à Jérusalem (1 Reg., 10, 5, 19, 20), des sacrificateurs ou lévites (Herodot., lib. I, *Num.* 6). Ils se disaient prophètes, fils de prophètes (Amos, 7, 14), comme les Grecs actuels se disent papas, fils de papas; *papadopoulo*, et *papasoglou*. C'était de huit cent cinquante prophètes des faux dieux qu'Élie fit justice (Zach., 13, 4). Calchas, Tirésias, les poëtes, étaient des *manteis*, *vates*, ou prophètes aussi intolérants.

(2) La ville de ce nom avait été fondée par Lycorus, fils d'Apollon et de la nymphe Corycie. (*Schol. d'Apoll. Rhod.*, lib IV; Callimach., *Hymn. in Apoll.*)

de Phœbus (1), auquel ils étaient consacrés (2). Mais, ô vicissitude des temps! je ne découvrais plus ses monuments, ses chars éclatants d'or, ses trépieds élevés sur des colonnes, que Brennus montrait de loin aux Gaulois, pour les encourager à escalader les rochers du Parnasse (3). Quelques cabanes du village de Castri me rappelaient seules le séjour des hommes sur cette terre aride, qui ne dut sa prospérité qu'à la célébrité mensongère de son oracle (4). Je portai un

---

(1) Incertum, utrum munimentum loci, an majestas Dei, plus hîc admirationis habeat. JUSTIN., lib. XXIV.

(2) Un des sommets du Parnasse, dont la projection se déploie en forme de dais, couvrait la ville du côté du nord. Deux vastes rochers la défendaient à l'orient et à l'occident; au midi, elle était flanquée par le Cirphis, de sorte qu'on n'y arrivait qu'en suivant des sentiers étroits. Enfin les rochers, qui se détachent en escaliers du côté d'Amphise, se présentaient comme les gradins d'un théâtre.

(3) Brennus ad acuendos suorum animos, prædæ ubertatem omnibus ostendebat, statuasque cum quadrigis, quarum ingens copia procul visebatur, solido auro fusas esse, etc.

JUSTIN., lib. XXIV, c. 7.

(4) *Grace à l'oracle*, dit Lucien, *leurs greniers se remplissaient, sans qu'ils eussent besoin de labourer, ni d'ensemencer les terres :* Ἄσπαρτα καὶ ἀνήροτα ἐφύετο τὰ πάντα, ὑπὸ γεωργῷ τῷ θεῷ.

LUC., *In Phalar.*

Les inscriptions suivantes m'ont été communiquées, dans la suite, par un primat de Chrysso.

Inscription existante à Castri ou Delphes.

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑΚΑΙΣΑΡΑΘΕΟΝΤΡΑΙΑΥΠΑΡΘΙΚΟΥΙΟΝΘΕΟΥΝ
ΕΡΒΑΥΙΟΝΟΝΤΡΑΙΑΝΟΝΑΔΡΙΑΝΟΝΣΕΒΑΣΤΟΝΤΟΚΟΙΝΟΝΤΩ
ΝΑΜΦΙΚΤΥΟΝΩΝΕΠΙΜΕΛΗΤΕΥΟΝΤΟΣΑΠΟΛΕΛΦΩΝΜΕΣΤΡΙΟΥ
ΠΑΟΥΤΑΡΧΟΥΤΟΥΙΕΡΕΩΣΒ'.

dernier regard vers les dômes du Parnasse ; d'où je les abaissai de nouveau sur la plage d'Hélice, avant de rentrer dans ma route.

Je me trouvais à l'ouverture de la traverse qui conduit, par le défilé de Sainte-Irène (1), à Diacovto, au couvent de Méga-Spiléon, et de là à Calavryta, ville éloignée de dix lieues environ de Vostitza. Ce chemin nous restait au midi. Si le temps l'avait permis, j'aurais remonté jusqu'à l'antre sacré d'Hercule, et à l'acropole ruinée de Bura (2). Je n'étais qu'à cinq quarts de lieue de cette ville, détruite par le même tremblement de terre qui renversa Hélice (3). La route qu'on suit est tracée entre des halliers entremêlés de rochers, parmi lesquels on trouve l'œillet arborescent inodore à feuilles de ro-

---

A Lycouria.

ΑΜΑΡΙΟΝΝΕΠΩΤΑΑΙΓΙΑΝΕΙΝΟΝΤΕΤΕΙΜΗΜΕΝΟΝΑΠΟΤΗΣΚΟ
ΡΙΝΘΙΩΝΒΟΥΛΗΣΤΕΙΜΑΙΣΒΟΥΛΕΥΤΙΚΑΙΣΚΑΙΑΓΟΡΑΝΟΜΙΚΑ
ΙΣΑΜΑΡΙΟΣΝΕΠΩΣΠΑΤΗΡΚΟΡΙΝΘΙΟΣΚΑΙΠΟΥΛΙΑΑΙΓΙΑΝΗΑΣ
ΑΦΗΤΟΝΕΑΥΤΩΝΥΙΟΝΑΠΟΛΑΩΝΙΠΥΘΙΩΙ.

(1) Appelé par les paysans Trou de Sainte-Irène, Τρούπια τῆς ἁγίας Εἰρήνης.

(2) Pour ne pas revenir sur cette partie de l'Achaïe, j'encadre ici une reconnaissance topographique faite dans un voyage postérieur.

(3) Bura; Ptolem., lib. III, c. 16; Paus., lib. VII, c. 25, compte trente stades, ou une lieue et 335 toises (N. S.) entre Héliee et la grotte sacrée. C'est à tort que Gémiste, cité par Ortelius, appelle Bura, *Perintza;* et qu'Orose, lib. II, c. 3, la nomme *Ebora*.

marin. L'escalier auquel ce sentier aboutit est formé par les étages schisteux des montagnes, autrefois régularisés et sans doute bordés d'une rampe, qui joignait une terrasse soutenue d'un revêtement en maçonnerie cyclopéenne, si on en juge par quelques éboulements entassés à sa base. Parvenu à la plate-forme, on remarque à l'entrée de la grotte des trous qui ont dû servir à supporter la charpente d'un porche ou vestibule. L'intérieur, qui paraît, dans quelques endroits, avoir été taillé au ciseau, conserve plusieurs encadrements pareils à ceux du rocher voisin du temple de Vénus Philé, situé sur la voie sacrée d'Éleusis, dans lesquels on attachait des *ex-voto*. C'est là tout ce qui reste de ce soupirail prophétique, où la crédulité venait interroger les sorts au moyen de dez marqués de signes, qu'on trouvait expliqués sur une table qui présentait la clef de cette espèce de chiffre (1).

On serait tenté de croire, en considérant Delphes et Bura, qu'une sorte de rivalité avait présidé à l'établissement des autels du fils de Latone et de celui d'Alcmène. On voit en face l'un de l'autre, le temple d'Apollon, qui ne fut primitivement qu'une treille formée de branches de laurier du Tempé (2), et le sacellum d'Hercule, auquel on attribuait également le don de prédire l'avenir. C'est pourquoi on avait sans doute représenté ces bâtards d'une même ori-

(1) Paus., lib. VII, c. 25.

(2) Herodot., *Terpsichore*, p. 41, Trad. de Larcher.

gine paternelle se disputant le trépied sacré (1), dans un tableau placé au temple de Gythium (2). Non moins avides de bien que ces dieux l'étaient de gloire, leurs ministres avaient exigé les dîmes des fruits de la terre. Ainsi les préposés du fisc sacré versaient dans les magasins de Delphes les fruits de la Phocide (3); et ceux d'Hercule Buraïque ramassaient les denrées de l'Achaïe dans les greniers de Bura, dès un temps qui prouve que cet impôt est un tribut très-anciennement levé sur la crédulité des peuples.

A un quart de lieue d'Hélice, où je reprends ma route, on contourne une anse appelée l'Aire-du-Caloyer (Caloyérou-Aloni), la ferme et le monastère de Sainte-Irène restant vingt minutes au sud-est dans la montagne. Le Cérynite ou fleuve de Calavryta débouche de ses hauteurs entre les montagnes de Diacovto, et inonde la plage qui est couverte de rizières entourées d'oliviers. J'y vis plusieurs moulins à huile appelés *Lithourvio;* et après avoir marché pendant un mille à travers un fourré épais d'agnus castus, de lauriers-roses et de sabiniers (4), nous fîmes halte auprès d'une belle fontaine.

La montagne de laquelle elle épanche ses eaux s'élève par trois ressauts ornés d'oliviers, de pins

(1) Pausan., lib. III, c. 21.

(2) Herodot., lib. IX, c. 8.

(3) Plutarch., *Quæst. Rom.*, p. 267.

(4) Βράθυ· cet arbuste est appelé du même nom par Dioscoride, lib. I, c. 105.

odorants et de sapins noirâtres qui couronnent sa haute région. Ces espèces de terrasses, étagées comme les degrés d'un temple, sont cultivées par les moines de Méga-Spiléon, qui ont hérité du domaine et des dîmes d'Hercule Buraïque. A un mille au nord près du rivage de la mer, j'apercevais, à travers les arbres, le petit village de *Propia-tou-Ialou*, qui est environné de vignobles et de rizières.

Après nous être reposés, nous fîmes un quart de lieue au milieu d'un bois de lauriers-roses et d'oléastres, qui est parfois une embuscade de voleurs. Nous doublâmes ensuite un contrefort d'un mille de développement, en gravissant une rampe au pied de laquelle la mer déferle avec fracas; et au *second détour*, pour me servir de l'expression du traducteur de Pausanias, nous nous trouvâmes au bord d'un des nombreux torrents appelés Xéro-Potamos qui sillonnent cette côte. On m'indiqua un sentier raccourci qui mène à Bura; et en le laissant à droite, nous commençâmes aussitôt à gravir le défilé de Caki-Scala, voie escarpée flanquée de rochers à pic, qui domine la mer à soixante-dix pieds d'élévation, dans une étendue de cinq cents toises. Après être descendus de cette galerie, nous passâmes aux cabanes de Bodinico; et lorsque nous eûmes contourné la baie d'Aphrydi, qui a un demi-mille de circonférence, nous mîmes pied à terre au khan d'Acrata.

Ce caravansérail, qui est un des plus fréquentés de la côte, est bâti à la rive du Crathis (1), *Acratho-*

(1) Crathis, Κρᾶθις. Strab., lib. VIII, p. 385; Callim., *Hymn.*

Potamos, qui prend sa source dans une montagne du même nom, au-dessus du *sempti* de Kloukinais. Ce fleuve, qui coule pendant toute l'année (1), était assez bas; mais en hiver, son volume et sa rapidité sont l'effroi des voyageurs. Dans sa violence, il brise les ponts, et interrompt souvent les communications pendant des semaines entières. Nous avions à deux cents toises le village d'Acrata et quelques magasins d'entrepôt pour l'*uva passa*, situés sur une plage basse terminée par un promontoire sablonneux. Je demandai s'il s'y trouvait des ruines, s'il y avait quelques traces d'un port ancien; et on m'assura qu'il n'existait aucun vestige de *vieux murs* qu'à une demi-lieue au midi dans la montagne. Quant au nom d'Ægès (2), il n'est plus entendu; et cette ville, par laquelle Junon suppliait Neptune d'épargner les Grecs (3), est oubliée aux lieux même où elle exista autrefois; triste exemple des révolutions, dont la Grèce, plus que toutes les autres parties du monde, offre à chaque pas des exemples déplorables.

Après avoir dîné au khan d'Acrata, nous passâmes le lit profond de son fleuve sur un pont en pierre de huit arches. Nous entrâmes aussitôt dans une plaine

---

ad Jov., v. 26; Ælian., *Hist. Anim.*, lib. VI, c. 42, et lib. XII, c. 36; Théocrit., *Idyl.* V.

(1) Pausanias lui donne l'épithète de ἀένναος, *perennis*, que Gedoyn pervertit, en traduisant : *Qui coule d'un cours toujours égal.*

(2) Égès, Pausan., lib. VII, c. 25.

(3) *Iliad.*, lib. VIII, v. 203; *Id.*, lib. II, v. 574.

couverte de vignobles et de pins odorants, dans laquelle nous fîmes trois quarts d'heure pour arriver au fleuve Chélo-Potamos. Les guides nous avaient prévenus que son cours était fort dangereux, à cause de ses fondrières, et qu'il y périssait souvent des voyageurs. Comme il traînait à peine un filet d'eau, j'avançais sans tenir compte de leur avis, lorsque mon cheval enfonça subitement dans son sable mouvant; et je n'eus que le temps de le relever avant qu'il se fût tout-à-fait engagé. Docile à mes dépens, je vins prendre le gué de la grève, que le resac de la mer durcit et rend praticable.

Nous devions être, suivant l'indication des géographes, très-près de l'emplacement d'Égire (1), que je cherchais au bord du golfe, lorsque les guides m'indiquèrent un *vieux château*, une demi-lieue au midi dans la vallée du Chélo-Potamos. Je ne pus me détourner pour le voir; mais quoique ses statues, regardées comme les chefs-d'œuvre d'Euclidas et de Laphaès de Phliasie, en aient disparu, je sais qu'on pourrait encore y faire des découvertes intéressantes. Pausanias, qui donne le détail de ses monuments, place cette ville à soixante-douze stades de la grotte d'Hercule Buraïque. J'aurais voulu combiner cette distance, pour voir si elle convenait au *Palæo-Castron* qu'on me désignait; mais il fallait pousser en avant. Je ne pouvais faire un pas sans être frappé de quelque particularité; car les mesures géographiques,

(1) Paus., lib. VII, c. 26; Steph. Byz.; Polyb., *Hist.*, lib. IV; Ptolem., lib. III, c. 16; Theopomp., lib. LVI.

comme les souvenirs historiques, se pressent sur ce rivage. A quinze minutes du Chélo-Potamos, nous traversions le fleuve Lovodytico, que je crois être celui de Phéloé (1), ville bâtie à quarante stades d'Égire dans les montagnes. Ses ruines, situées aux environs de Zacoula (2), n'ont été décrites jusqu'à-présent par aucun voyageur, et, suivant ce que j'appris, elles paraissent valoir la peine d'être recherchées. La vallée dans laquelle elles se trouvent est couverte de forêts qui sont le repaire d'animaux sauvages et des lynx, qui s'y réfugient quand les neiges les forcent à quitter les hautes régions de l'Arcadie.

A cinq minutes du fleuve Lovodytico, dans lequel il n'y avait pas d'eau quand je le vis, on laisse à droite un grand tombeau de construction hellénique. Comme Pausanias ne précise pas la mesure du chemin entre le Crathis et le monument sépulcral sur lequel on voyait, de son temps, une statue équestre dégradée, je pense que ce point devrait être relevé avec soin. On partirait de là pour rechercher les vestiges du temple de la Terre, et plusieurs autres lieux qu'il indique. Je ne pus donner qu'un coup-d'œil à cette ruine, qui présente l'aspect d'un kiosque formé de rochers enfumés par les bergers qui y allument du feu.

A sept minutes de ce poste des pasteurs, nous arrivâmes aux *Pierres-Noires*, espèce de porte servant

---

(1) Phéloé, Paus., lib. VII, c. 27.

(2) Zacoula, village, quatre milles S. S. E.; vallée abondante en sources et en pâturages. On en tire une grande quantité de goudron et de nephty-ak, ou huile de térébenthine.

autrefois à fermer le défilé qui sépare le canton de Vostitza de celui de Corinthe. C'était également là que finissait l'Achaïe (1). J'entrais dans la Pellénie, que les modernes appellent Avgo-Campos (plaine de l'OEuf), à cause d'une montagne conique d'une blancheur éblouissante qu'on aperçoit de toutes les parties du golfe (2). Cette contrée était, comme on sait, resserrée entre l'Achaïe, la Sicyonie et le royaume d'Argos; et comme elle était peu considérable, les habitants, pour rehausser leur importance, se vantaient d'être issus du Titan Pallas! Pausanias, bien instruit des origines mythologiques, dément cette extraction, en assurant que le chef de cette peuplade fut Pellen d'Argos, fils de Phorbas, petit-fils de Triopas (3). Des Schypetars, moins fiers de leurs illustres ancêtres, quoique descendants des Scythes, qui se prétendaient le peuple primitif de la terre (4), habitent maintenant cette contrée aride. Dans l'espace d'une demi-lieue, nous guéâmes trois ruisseaux, en marchant entre des avenues de pins, qui, se trouvant échauffés par le soleil, exhalaient le parfum suave de la violette. A cette distance, nous contournâmes la calanque de Zacoli; et une demi-lieue plus loin, je pointai à égale distance, au penchant des montagnes, le village de son nom, qui est habité

(1) Herodot., *Clio*, lib. I.

(2) Pellenie. Strab., lib. VIII, p. 385 et 386; Apollon. Rhod., lib. I, v. 177; Steph. Byz.

(3) Paus., lib. VIII, c. 25.

(4) Justin.

par deux cents familles albanaises. Le territoire de Gonusse (1), qui occupe cet espace, appartenait aux Sicyoniens; et il est maintenant la propriété de Kyamil, bey de Corinthe, seigneur de Sicyone. Nous passâmes presque immédiatement devant des magasins situés au bord de la mer; et au bout d'une demi-lieue, nous laissâmes à droite le pic d'Avgo-Campos, pour guéer le Crius ou fleuve de Vlogoca, qui prend sa source dans les montagnes de l'Arcadie.

Je suis porté à croire que la crique de Zacoli fut le port des Aristonautes (2), à moins qu'on ne le place à l'embouchure fangeuse du Vlogoca. Quant aux ruines de Pellène, renommée par ses capes en laine, qu'on donnait aux vainqueurs dans les jeux qui s'y célébraient en l'honneur de Mercure (3), on en retrouve encore quelques restes près du village de Vlogoca, sur le flanc du mont Arantinos, où les voyageurs verront les débris d'un aqueduc et de plusieurs temples. J'achetai des médailles tirées de ses décombres (4), qui me font vivement regretter de n'avoir pu examiner cet emplacement.

---

(1) Gonusse ou plutôt Gonoëssé, promontoire de l'Achaïe. *Iliad.* II, v. 573.

(2) Aristonautes. Paus., lib. II, c. 12; lib. VII, c. 26.

(3) Schol. Pindar., *Olymp.* IX, v. 146; Schol. Aristoph., *in Av.*, v. 1421; et Hesych. et Phot., *in* Πελληνικαὶ χλαῖναι.

(4) Une de ces médailles attribue Pellène à la ligue des Achéens. *Bronze.* Jupiter debout, tenant dans la main droite une victoire, et dans la gauche, la haste. .....ΑΡΧΕΜΑ.....

R. Femme assise à gauche, tenant dans la main droite une couronne; de la gauche, la haste. ΑΧΑΙΩΝΠΕΛΛΗΝΑΙΩΝ.

Nous avions marché pendant trois quarts d'heure depuis le Vlogoca, lorsque nous arrivâmes au-dessous du village de Loutro. Nous expédiâmes un de nos janissaires, afin de préparer notre souper au khan de Camari, éloigné d'une demi-lieue; et comme on ralentit le pas, j'eus le loisir d'étudier la nature des montagnes gypseuses de la Sicyonie. Le sentier que nous suivions était bordé de touffes d'armoise, d'asphodèle et de groupes d'amaryllis, dont les fleurs automnales décorent les vallées de la Grèce jusqu'aux approches de l'hiver.

Je terminai ma journée par cette exploration. Le soleil était couché, lorsque nos janissaires revinrent nous annoncer que le caravansérail où nous devions loger était abandonné, qu'il fallait coucher dans les bois, ou bien tâcher d'obtenir l'hospitalité au village de Camari, où nous arrivâmes à la nuit close.

ERRATA DU TOME TROISIÈME.

Page 4, lig. 3, Magnètes, *lisez* Magnètes.
— 71, — 4, Bœbis, *lisez* Bæbis.
— 77, — 12, relèves on, *lisez* relève son.
— 98, — 24, ciel, *lisez* siècle.
— 118, — 18, Gizéric, *lisez* Genséric.
— 127, — 13, érientale, *lisez* orientale.

RETURN TO → CIRCULATION DEPARTMENT
202 Main Library

LOAN PERIOD 1 HOME USE	2	3
4	5	6

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS
1-month loans may be renewed by calling 642-3405
6-month loans may be recharged by bringing books to Circulation Desk
Renewals and recharges may be made 4 days prior to due date

DUE AS STAMPED BELOW

REC. CIR. AUG 4 1981

LOAN

MAR 1 1 1985

UNIV. OF CALIF., BERK.

REC. CIR. MAY 4 1985

RECEIVED
MAY 3 1 1996
CIRCULATION DEPT.

APR 0 5 1997

MAR 1 2 1993

INTERLIBRARY LOAN MAR 1 2 1993

MAR 2 3 1990

UNIV. OF CALIF., BERK.

UNIVERSITY OF C
BERKELEY,

FORM NO. DD6, 60m, 3/80

GENERAL LIBRARY - U.C. BERKELEY

B000802803